BUCAREST EN 1906

DU MÊME AUTEUR

DANS LA BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

HISTOIRE DE LA ROUMANIE CONTEMPORAINE

depuis l'avènement des princes indigènes jusqu'à nos jours (1822-1900). Félix Alcan, éditeur, Paris, 1900. ==

FRÉDÉRIC DAMÉ

BUCAREST

EN 1906



SOCEC & C.IE, ÉDITEURS
1907

A LA MÉMOIRE

DE MON ANCIEN AMI ET COLLÈGUE

G. IONNESCU-GION

JE DÉDIE CE LIVRE, QUI N'EST QUE LA
SUITE DE SA MONUMENTALE ÉTUDE
SUR LE BUCAREST D'AVANT 1800 —

BUCAREST, 1906.

F. D.



PREFACE

Né à Tonnerre — France —, en 1851, Frédéric Damé fit ses etudes au lycée St.-Louis. Doué par excellence d'un tempérament de publiciste, il se fit connaître de bonne heure — il était à peine étudiant — par des articles pleins de verve et de bon sens, qui parurent dans tous les grands journaux de Paris: **le Figaro, le Gaulois, l'Evénement illustré,** *etc. Il collabora à* **la Revue populaire,** *comme critique théâtral et à* **la Cloche.**

Pendant la guerre franco-allemande, il publia **l'Invasion,** *puis après la Commune,* **la Résistance.** — *Rappelons qu'à cette époque il fut le secrétaire de M. Thiers.*

Venu en Roumanie en 1872, ses premiers articles, publiés dans le **Journal de Bucarest,** *d'Ulysse de Marsillac, produisirent une grande sensation.*

En 1873 il fonda la **Roumanie,** *premier journal français de grand format qui parut à Bucarest. En même temps, il fondait à Paris la revue mensuelle:* **La Roumanie contemporaine.**

*Tour à tour professeur et journaliste, il écrivit à l'***Orient,** *au* **Românul,** *à* **l'Indépendance Roumaine** *et à* **La Roumanie;** *il fut professeur de français au lycée de Craïova, puis à Bucarest; enfin il écrivit diverses pièces de théâtre, dont* **Le Rêve de Dochia,** *représenté en 1877 et qui eut le plus retentissant succès.*

Devenu Roumain par adoption, il fut un des fils qui justifia le mieux la faveur obtenue. Possédant admirablement la langue roumaine — son dictionnaire roumain-français en est le plus éloquent témoignage —, il écrivait indifféremment en roumain ou en français. Il connaisait à fond l'histoire du pays, et sa sagacité signala bien des fois les conséquences que devaient produire certaines mesures politiques inconsidérées.

Doué d'une mémoire prodigieuse, d'une activité inlassable et d'une puissance de travail extraordinaire, Frédéric Damé ignorait le repos. Sa pensée toujours à l'œuvre suffisait non seulement à l'énorme tâche quotidienne qu'il réalisait, mais encore formait bien avant dans l'avenir d'innombrables projets.

Son imagination ardente, saisie par le côté artistique et original de Bucarest, voyant, chaque jour disparaître un à un les coins de rues caractéristiques du passé, conçut le projet d'un livre qui s'emparerait de tous ces vestiges, en reproduirait l'image et transmettrait aux générations à venir le souvenir vivant de ce que fut Bucarest en 1906.

La mort implaccable vint malheureusement le surprendre au milieu de son travail. Son manuscrit, pieusement recueilli, a été coordonné par les soins de sa famille et c'est aujourd'hui cette œuvre que sa sincère et profonde affection pour sa ville adoptive avait écrite en reconnaissance des années qu'il y avait vécu, que nous livrons au public, très imparfaite, en bien des points, mais qui est la regrettable conséquence d'un travail inachevé et repris par d'autres.

S'il est un désir que nous puissions exprimer, c'est que le public fasse à ce livre l'accueil qui est dû non pas tant à l'ouvrage lui-même, qu'à la mémoire de celui qui fut Frédéric Damé.

BUCAREST JUSQU'EN 1906

CHAPITRE I

BUCAREST AVANT LE XVIII-E SIÈCLE

Les plus anciens documents signalent, dès la fin du XIV-e siècle, l'existence d'une forteresse élevée sur la rive gauche de la Dâmbovitsa, et entourée de forêts et de marécages, pour défendre la route qui conduit de Giurgévo à Tîrgovishte.

C'est cette forteresse — *Cetatea Dâmboviței* — qui deviendra, plus de deux siècles plus tard, la capitale de la Valachie, puis celle des Principautés-Unies de Valachie et de Moldavie (1862) et enfin, depuis 1881, la capitale du Royaume de Roumanie.

D'où lui vient son nom de Bucarest, en roumain *Bucureşti?* Une légende le fait venir du nom du berger Bucur. Ce pâtre menait son troupeau dans la plaine arrosée par la Dâmbovitsa et que domine un monticule au sommet duquel s'élevait un petit temple rustique sous l'invocation de Saint-Athanase et qui serait la petite église que l'on voit encore sur la rive droite près de l'église Radu-Vodă et qui cependant ne date que de la moitié du XVIII-e siècle. La cabane que le berger Bucur aurait édifiée, au pied de cette chapelle perdue dans la solitude, pour abriter sa famille et ses brebis, aurait été la première maison de la

future capitale, et les enfants de Bucur se seraient appelés les „Bucureşti“, et auraient transmis ce nom à l'agglomération de cabanes qui vinrent se grouper autour de celle de leur père.



Eglise Bucur
telle qu'elle existe aujourd'hui.

Laissons cette légende qui ne repose sur aucun fondement et arrêtons-nous à ces deux faits historiques: 1° que Bucarest, à l'origine, fut une sorte de blockhaus avancé, protégeant les approches de Tîrgovishte alors résidence des princes, et 2° que longtemps Bucarest ne s'étendit que sur la rive gauche de la Dâmbovitsa.

La forteresse s'est agrandie avec le temps; dans son enceinte, on éleva un palais, et, près du palais, une église. Les princes de Valachie y établirent leur résidence d'hiver. Les grands boyards s'installèrent dans son voisinage, et, à côté d'eux, des petits boyards, les fonctionnaires du temps, quelques négociants et artisans, des cultivateurs et des ouvriers. Une ville naissait.

Mais cette ville était entravée dans son développement par les continuelles invasions, par les guerres incessantes de l'époque.

Au XVI-e siècle. la future capitale était bornée, d'un côté, par une ligne allant de l'église Coltsea à la strada Patria actuelle, et, de là, à la Dâmbovitsa, et, de l'autre côté, par une autre ligne allant de l'église Coltsea à l'église Zlatari. Elle formait une sorte de carré dont la *Curtea Vechie* [1] était le centre.

---

[1] Le mot *Curte,* cour, s'applique, en roumain, à toute grande habitation, maison de boyard ou palais. La *Curtea Domnească,*

Cette citadelle-palais qui dominait la Dâmbovitsa et qui était construite sur les terrains compris entre la rivière, la Calea Moşilor, la strada Gabroveni et la strada Şelari, se composait d'une grande maison, d'une église, de vastes dépendances, le tout entouré de murs, au delà desquels s'étendaient les jardins, les vignes, les vergers du prince.

Les vignes princières couvraient tout l'espace compris entre la calea Moşilor et la calea Calaraşi.

Aujourd'hui, Bucarest n'a qu'une seule rivière, la Dâmbovitsa; alors, il en avait plusieurs. L'une, la *Bucureştioara*, sortait du lac Icoana, traversait le quartier des Săpunari (Savonniers), la Pescăria-Vechia (l'ancienne Poissonnerie), coupait le Podul Târgului d'Afară (calea Moşilor) à la hauteur de l'actuelle strada Calomfirescu et rejoignait le quartier Olteni, d'où, par l'actuelle strada Corbului, elle allait se jeter dans la Dâmbovitsa, après avoir contourné les vignes princières et celles du monastère de Stelea.

Une autre branche de la Bucureştioara passait du côté où est aujourd'hui l'hôpital Coltsea, y rencontrait une sorte de marécage, dit plus tard *Lacul Suţului* (l'étang de Soutzo) ou *Balta de la Carvasara* (marais de la Douane), longeait le Tîrgul-Cucului (marché près de Saint-Georges), et, par la strada Boiangiilor (rue des Teinturiers), venait se perdre dans la Dâmbovitsa près des halles centrales actuelles.

Sur le cours de la Bucureştioara, étaient établis les savonniers, les bouchers, les teinturiers, et, au coin de la strada Decebal d'aujourd'hui, se trouvait un moulin.

Cette petite rivière a disparu; mais on en retrouve la trace chaque fois que, pour des constructions importan-

---

ou, tout simplement, la *Curte*, c'était le Palais princier; lorsqu'il fut abandonné, on lui donna ce nom de *Curtea Vechie* (l'Ancien Palais), comme on donna celui de *Curtea Arsă* (le Palais brûlé) au palais que le prince Ypsilante avait fait construire là où est actuellement l'Arsenal et qui fut détruit par un incendie.

tes, on doit faire des fouilles profondes, par exemple lorsqu'on a construit le Palais des Postes, il y a quelques années

Un autre ruisseau, la *Dâmbovicioara*, venait du quartier Mihai-Voda et se jetait dans la Dâmbovitsa en face de la Curtea-Vechie.

De tous côtés, autour de la ville, on rencontrait des étangs. Sur la rive gauche, celui d'Icoana, celui de Soutzo (derrière Coltsea), celui de Cismegiu, celui de Sf. Elefterie, et un autre qui se trouvait là où l'on voit aujourd'hui la grande école primaire de la Strada Clementsei; sur la rive droite, les étangs que l'on nommait au XVIII-e siècle *lacul de la Postăvari, lacul Antim, lacul Dudescului, Balta de lângă Ţigănia Mitropoliei, lacul Tîrca,* etc., toute une série presque ininterrompue de marécages, qui allaient de Vitan jusqu'à Grozăveşti, sans compter la ligne des grands étangs de la rive gauche, loin de la ville, qui vont de Cernica à Herestreu, et qui existent encore.

La rive droite de la Dâmbovitsa jusqu'au XVII-e siècle resta inhabitée. On n'y voyait que le monastère Mihai-Vodă et les huttes de ces gueux *(Calicii)*, estropiés de toutes les guerres qui avaient désolé le pays, semées le long de la route de Craïova [1] (calea Rahova).

Les boyards s'étaient établis sur la rive gauche, près du Palais princier.

Un point essentiel à fixer pour bien comprendre l'histoire de Bucarest, c'est que la maison d'un grand boyard du temps jadis ne ressemblait aucunement aux maisons des riches propriétaires de nos jours. Pour donner une idée de ces maisons, nous emprunterons la description qu'en a faite Ion Ghica dans ses *Convorbiri economice.*

La maison du boyard, dit Ion Ghica, ne ressemblait en rien à nos confortables habitations modernes; toutefois le corps principal, la demeure du maitre, était construite

[1] Appelée aussi *Calea la Magurele.*

de telle façon qu'elle fut chaude en hiver et fraîche en été, avec un toit à pente très rapide pour l'écoulement des eaux et des neiges.

La maison du boyard était bâtie comme une citadelle; les murs avaient une épaisseur de quatre à six briques. Beaucoup de pièces très vastes, des caves profondes et voûtées, un sous-sol, des chambres au premier et un immense grenier. Le plancher des chambres était fait de briques placées sur champ. Le toit était en bardeaux.

> «Le corps principal, ajoute Ion Ghica [1], se composait d'une grande salle qui allait d'un bout à l'autre de la maison, ayant les chambres à droite et à gauche, avec des corridors en croix qui permettaient de communiquer avec les autres parties de l'édifice.
>
> «Les plafonds étaient de chêne; les toits débordaient d'un mètre afin de donner de l'ombre l'été, de protéger la maison de la pluie pendant l'automne et le printemps, et de la garantir l'hiver contre les vents glacés et contre la neige.
>
> «La cour était entourée de murs percés d'une seule ouverture voûtée que fermaient des doubles portes de chêne bardées de fer et que surmontait un observatoire du haut duquel un Albanais armé veillait nuit et jour; sous la voûte, se trouvait une chambre pour la garde en temps de peste. Une galerie ouverte conduisait à la chapelle, car chaque grande maison avait une chapelle *(paraclis)*, soit dans la cour, soit dans le corps de logis.»

Ion Ghica nous décrit la maison de Dudescu. Rien ne vaut cette description; bien que cette maison date du XVIII-e siècle, on nous excusera d'en reproduire ici la description tout entière, car elle montre bien ce qu'étaient, en ces temps déjà anciens, une maison de boyards.

[1] *Convorbiri economice* (Entretiens économiques). Bucarest.

«Une maison de boyards était une véritable forteresse, un Etat dans l'Etat; ni la police ni la justice princière n'osaient franchir le seuil d'un Ban ou d'un Vornic, bien qu'une pareille immunité ne fût écrite nulle part. Au besoin, le boyard pouvait fermer ses portes et vivre des mois entiers avec sa famille, ses domestiques et les gens de sa maison, quatre-vingts ou cent personnes, sans avoir en quoi que ce soit besoin des gens du dehors. Les offices regorgeaient de denrées coloniales et de salaisons; dans le quartier



Maison de boyard

(empruntée au livre de M. Ionnescu-Gion, sans indication de date).

des tsiganes, il y avait des boulangers, des tailleurs, des bottiers, etc. Dans les cas extrêmes, le boyard pouvait, avec ses gens, se défendre contre le pouvoir princier, quand celui-ci n'était pas appuyé d'un ordre venu de Constantinople.

«La partie de la maison qui donnait sur le grand escalier, avait quatre chambres à droite et à gauche de l'antichambre, ornées de tapis et de rideaux tissés et brodés dans la maison, des sofas avec des coussins tout le long des murs, et deux ou trois chambres

plus petites pour le *gramatic,* le *cafegiu,* le *ciubucciu*[1] et le valet de chambre.

«L'autre partie de la maison, où se trouvaient les offices et qui donnait sur les escaliers descendant au jardin était destinée à la femme du boyard et à ses filles, ainsi qu'aux jeunes filles de la maison, cinq ou six couturières élevées là, des filles de petits fonctionnaires ou de petits boyards.

«Les fils du boyard habitaient le sous-sol avec leur professeur grec près de la chambre du prêtre et des chantres, à côté de la salle à manger et des domestiques de confiance, de l'intendant et du sommelier.

«Au fond de la cour, se trouvaient les écuries qui contenaient vingt et trente chevaux, les remises pour dix ou quinze voitures, chariots, charrettes et chaises de poste; à l'angle des chambres réservées aux cochers et aux palefreniers, était une série de chambres où se retiraient le *gramatic* Iordake, le *vataf* Dinu, la *polcovnic* Ionitsa, le *şatrar* Grigore, le *logofet* Stefanake, etc., quand ils quittaient le service. Ces fonctionnaires particuliers du boyard, dès que celui-ci était nommé à une haute fonction quelconque, entraient immédiatement dans l'administration à sa suite pour revenir, dès qu'il quittait son poste, manger son pain à l'ombre de ses murs; ils étaient, de père en fils, désignés sous le nom de *ciocoï.*

«Derrière les chambres des logothètes, étaient la boulangerie. le bûcher et le jardin, dans lequel, quoiqu'il n'y eût ni catalpas, ni bégonias, ni fuchsias, on trouvait en abondance des bigarreaux, des abricots gros comme le poing, des pêches vermeilles, des raisins muscats, des chasselas, des pommes et des poires. Du jardin, un petit sentier conduisait dans le quartier des tsiganes, cour où s'élevaient quelques chambres

[1] Le *gramatic* était le secrétaire du boyard, le *cafegiu* celui qui préparait le café turc et le *ciubucciu* celui qui préparait le tchibouk (pipe à long tuyau).

dans lesquelles habitaient sept ou huit familles de tsiganes: maréchaux-ferrants, corroyeurs, tailleurs, blanchisseuses, etc.

«Pour une population semblable, la cuisine devait être quelque chose de grandiose; c'était réellement un morceau d'architecture.

«Dans un coin de la cour, s'élevait une cheminée haute comme un obélisque, qui montait en s'élargissant comme un entonnoir retourné au dessus d'une voûte qui couvrait tout l'édifice; au milieu, sous l'ouverture de la cheminée, était le foyer où brûlaient des arbres entiers, tels qu'ils arrivaient de la forêt et, devant ce feu, on pouvait faire rôtir un bœuf. Tout autour étaient des tables et d'autres foyers plus petits.

«En dehors du chef cuisinier, il y avait encore sept ou huit marmitons qui cuisinaient pour la classe qui leur était réservée; la table et la cuisine du boyard étaient distinctes de celles des dames de la maison, des logothètes et des serviteurs.

«Les fils du boyard *(coconaşii)*, s'ils étaient déjà admis à la cour princière, avaient chacun son domestique, son cocher, son cheval de cérémonie, sa voiture; ses filles avaient chacune sa servante, sa couturière et deux ou trois tsiganes qui l'aidaient à broder ou à soigner les vers à soie.

«Chaque logothète avait un tsigane qui l'habillait, lui apportait de l'eau pour sa toilette, balayait sa chambre et allumait son feu.»

En dehors du mur d'enceinte, le boyard avait son verger et ses vignes.

Ces boyards, très peu nombreux à Bucarest au XVII-e siècle, représentaient toute la richesse du pays. Ils n'avaient pas de charges, mais seulement des droits. C'étaient eux la véritable population de la ville.

Le reste, des fonctionnaires qui vivaient dans l'ombre des grands, des domestiques et des artisans esclaves, des

paysans qui cultivaient les vignes et les vergers et de rares négociants ou artisans.

Les besoins du boyard au XVI-e siècle étaient, en effet, des plus restreints. Son mobilier était excessivement sommaire. Son pain était pétri et cuit dans sa maison, son vin était fourni par sa vigne, les légumes et les fruits venaient de son verger, la toile dont il avait besoin pour lui et les siens, les gazes de soie dont se paraient sa femme et ses filles, les tapis qui ornaient ses appartements, étaient tissés chez lui. Il avait dans sa cour des menuisiers, des bourreliers, des charrons, des maréchaux-ferrants, des maçons, des cochers, des postillons



Phot. de l'auteur.

Hutte *(Bordei)*.

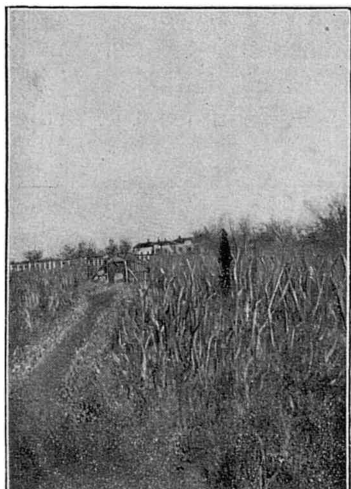
Telle qu'on en voit encore aujourd'hui quelques unes hors des barrières de Bucarest.

Que lui fallait-il autre chose? Du drap, des soieries, du velours, des passementeries, des fourrures, des épices, quelques tapis d'Orient, des bijoux, des armes. Des Saxons de Sibiu et de Brashov, des Arméniens, des Turcs, des Grecs venaient à Bucarest et lui apportaient tout cela.

Les paysans qui cultivaient les vignes et les vergers des boyards avaient établi leurs huttes *(bordei)* un peu partout à proximité de chaque grande maison, constituant ainsi autant de petits villages, dont chacun avait son église, une simple chapelle en bois.

A côté de ces paysans, on rencontrait aussi des bouchers et des savonniers établis sur le bord de la Bucurestioara, derrière les terrains occupés aujourd'hui par l'hôpital Coltsea, des teinturiers fixés un peu plus bas sur

les bords de la petite rivière vers l'actuelle strada Decebal, des tanneurs installés sur les bords de la Dâmbovitsa «au dessous de Sarindar jusqu'à Zlatari[1]». Il y avait sans doute aussi quelques cabarets, car Bucarest comptait une nombreuse garnison et un certain nombre d'artisans libres, maréchaux-ferrants et serruriers, cardeurs de laines et cordonniers.



Phot. de l'auteur.

Hutte *(Bordei)*

telle qu'il en existe encore aujourd'hui dans quelques quartiers excentriques. Celui-ci a été photographié, en Octobre 1906, calea Dudeşti.

Mais cette classe intermédiaire entre les boyards et les paysans, dans ce pays où le travail manuel et le commerce étaient méprisés et considérés comme serviles, ainsi que dans l'ancienne Rome, cette classe d'artisans et de commerçants devait être presque exclusivement formée d'étrangers, Serbes, Grecs, Bulgares, qui parlaient le roumain et étaient orthodoxes et que le peuple — à cette époque où la religion était tout et la nationalité rien — ne considérait pas comme des étrangers, puisqu'ils priaient le même Dieu au pied du même autel. Pour lui, les étrangers, c'étaient le païen Turc, l'hérétique arménien[2], le juif, le protestant et le catholique.

---

[1] Les tanneurs quittèrent cette partie de la ville en 1668, pour aller s'établir au dessous de Radu-Vodă où ils sont encore.

[2] Les Arméniens étaient considérés à Bucarest comme les Juifs en Occident au moyen-âge; on leur interdit d'habiter dans la ville; ils durent s'établir hors des barrières, où ils fondèrent le

L'agriculture était alors la seule richesse du pays. Mais, comme la population était peu nombreuse et les charges pesant sur les paysans très lourdes, comme les voies de communication étaient très rares et peu sûres et que les moyens de transport faisaient absolument défaut, comme enfin le pays n'avait pas de débouchés, la mer Noire étant fermée aux navires étrangers et les Turcs s'approvisionnant en Egypte, on ne produisait de cereales que pour la consommation intérieure et l'on s'occupait surtout d'élevage. Les bœufs et les porcs s'exportaient en Allemagne, les moutons en Turquie. Ce commerce était également entre les mains d'étrangers.



Phot. de l'auteur.

Maisonette à Bucarest

comme il en existe encore dans les faubourgs.

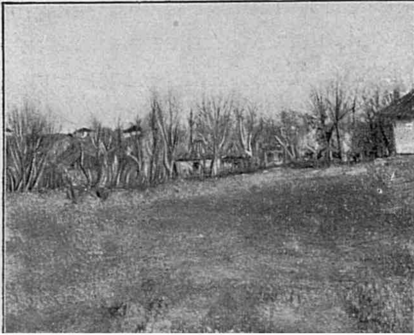
Un siècle plus tard, les étrangers de religion orthodoxe s'étaient fondus dans la population roumaine. Ils étaient devenus plus nombreux, leurs enfants parlaient le roumain, et ils semblaient au peuple moins étrangers que les boyards grands et petits qui ne parlaient plus que le grec.

Vers la fin du XVI-e siècle, Bucarest nous apparaît donc comme une réunion de petits villages pauvres épars autour des maisons d'une trentaine de boyards qui avoisinaient le Palais princier.

De grands vergers, des vignes immenses, de vastes

quartier où se trouve encore leur église et qui porte aujourd'hui, bien qu'il ne soit plus habité par des Arméniens depuis un vingtaine d'années, le nom de quartier Arménien *(Mahala Armenească).*

terrains vagues, des carrières à sable, des marécages, des forêts, et, deci delà, des églises en bois, de petites maisons basses et des huttes dont le toit seul émergeait de terre, tel est l'aspect que présentait la future capitale. Pas de rues, des sentiers qui allaient d'un groupe de maisons à un autre, contournant ici un marécage, là une vigne, le verger du propriétaire ou la carrière à sable creusée par lui pour construire sa maison. Ces sentiers faisaient les plus invraisemblables zig-zags; ils sont devenus plus tard des rues et l'on n'a pas encore complètement réussi à en redresser les courbes fantaisistes.



Phot. de l'auteur.

Un ancien quartier de Bucarest.

Comment ce village serait-il devenu une ville en cette fin de siècle où il n'existait aucune bourgeoisie, où la vie, la fortune des habitants étaient sans cesse menacées, où nul n'était sûr du lendemain? Tantôt c'était Michel-le-Brave qui arrivait avec son armée dans les rangs de laquelle il y avait autant de Hongrois, de Serbes et de Cosaques que de Roumains, et ces mercenaires rançonnaient la population comme en pays conquis; tantôt c'étaient les Turcs qui occupaient la ville et achevaient le pillage (1595); tantôt c'étaient les Tatars (1596—1597) qui venaient mettre tout à feu et à sang.

En 1601, ce sont les Polonais de Jean Potoczki et les Moldaves du prince Siméon Movila qui occupent la ville et la pillent à leur tour. On s'étonne qu'après tant de maux, tant de ruines, tant de meurtres, Bucarest n'ait pas disparu, comme d'autres capitales autrement puissantes,

autrement sompteuses, villes de granit et de marbre, dont on ne retrouve même plus les vestiges.

C'est que la forteresse de la Dâmbovitsa a survécu. Les princes ont relevé les murs que le canon avait entamés, ils ont réparé le palais et l'église, et les boyards sont revenus; ils ont eux aussi réparé leurs demeures dévastées, et, autour des boyards, ont repris confiance ceux qui n'existaient que par eux, dont le sort était lié au leur et qui ne pouvaient prospérer et s'enrichir que par eux.

La forteresse de la Dâmbovitsa était une nécessité politique. Bucarest a dû sa conservation à cette nécessité.

* * *

Le XVII-e siècle ne fut guère favorable à un développement de la ville.

Les Turcs avaient de nouveau occupé Giurgevo et ils faisaient de fréquentes incursions jusqu'à Bucarest.

En 1605, la disette réduisit la population à la plus extrême misère. En 1611, les troupes du prince Bathory Gabor, composées de Hongrois et de Transylvains, dévastèrent tout le pays et n'épargnèrent pas Bucarest.

Quelques années de calme suivirent. En 1620—1623, le prince Radu Mihnea, protecteur des Grecs, reconstruisit le monastère de la rive droite qui porte son nom (Radu-Vodă).

Sous le règne de son fils, Alexandre *Coconul*, 1623—1627), une partie des boyards se révoltèrent. Ils furent écrasés par ceux qui étaient restés fidèles au prince.



Mathieu Bassarab.

En 1631, nouvelle révolte des boyards nationaux contre le prince Léon[1]. La bataille est livrée aux portes de Bucarest et se termine par la victoire du prince, victoire de courte durée, car Léon fut, peu après, remplacé sur le trône par le vaincu de la veille, Mathieu Bassarab.

Les boyards qui avaient combattu avec le prince Léon se soulèvent contre son successeur, ayant avec eux une armée de Moldaves, de Turcs et de Tatars. Mathieu

---

[1] Les Grecs, qui faisaient le commerce dans tout l'Orient, étaient venus de bonne heure dans les Pays roumains. Après la prise de Constantinople par les Turcs, un grand nombre de Grecs se réfugièrent en Valachie et en Moldavie. Il y avait eu des métropolitains grecs au XV-e siècle et il y avait, au XVI-e siècle, beaucoup de boyards d'origine grecque, une foule de moines grecs et un grand nombre de commerçants grecs. C'est alors que l'on commença à dédier les églises et les monastères aux Saints-Lieux et au Mont-Athos, et que des hégoumènes grecs vinrent administrer les biens dont les revenus allaient enrichir les patriarches d'Antioche, de Jérusalem et de Constantinople.

L'influence politique des Grecs dans les deux Principautés roumaines s'accrut à mesure que grandit l'ascendant politique des Grecs à Constantinople, où les dragomans devinrent tout puissants. Elle fut facilitée par les nombreux mariages qui eurent lieu entre des Grecs et des filles de boyards roumains ou des fils de boyards avec des Grecques. Pătrașcu-le-Bon (1554) épouse une Grecque et élève le frère de celle-ci à la boyarie. La princesse Kiajna marie ses fils avec des Grecques et ses filles avec des Grecs. La femme de Jean-le-Saxon de Moldavie (1580—82) était une Paléologue. Sous Michel-le-Brave, il y avait déjà beaucoup de boyards d'origine grecque.

Les boyards se divisèrent bientôt en deux camps, les boyards nationaux dont beaucoup étaient également d'origine grecque, mais qui s'étaient depuis plus longtemps roumanisés, et les boyards d'origine récente, que les premiers accusaient de favoriser l'élément grec. Cette lutte entre les deux partis, dont le second devenait chaque jour plus nombreux, tandis que le premier ne s'accroissait que lentement en nombre, s'accentua surtout à partir du XVI-e siècle et dura jusqu'en 1822 quand on ne créa plus de boyards et que tous les éléments étrangers qui étaient entrés dans la boyarie furent roumanisés.

Bassarab leur livra bataille sous Bucarest et les défit après une lutte qui dura deux jours. Les boyards vaincus s'enfuirent en Moldavie. On cite parmi eux : le vornic Hrizea, le spathar Mihul, Catargi et le vistier Dudescu.

Les premières années du règne de Mathieu Bassarab furent tranquilles. Le prince rappelle les boyards émigrés, répare la *Curtea-Vechie* et entretient dans Bucarest une forte garnison. Aussi, lorsque les Turcs vinrent en 1640 menacer la ville, l'armée princière les força à se retirer.

Mais, à la mort de ce prince (1654), la révolte du corps des mercenaires serbes, bulgares et albanais qu'il avait formé sous le nom de *Seimeni* troubla de nouveau Bucarest.


Le prince Constantin Sherban.

L'année suivante, ce sont les *Dorobanți* qui se révoltent contre les boyards, brûlent leurs maisons, les pillent et égorgent ceux qui tombent entre leurs mains [1].

En 1656, Bucarest revoit les Turcs qui dévastent tout. L'anarchie la plus complète règne dans la ville où une soldatesque nombreuse et indisciplinée fait la loi. Mihnea III (1658—1659), grec qui était connu à Constantinople sous le nom de Gioa-Bey, veut faire massacrer tous les Turcs qui sont à Bucarest. Les boyards s'y opposent. Mihnea, furieux de cette résistance, fait tuer dans son palais le vieux vornic Preda Brancovan.

[1] Il faut noter ici un fait capital dans l'histoire roumaine. Les moines grecs, qui, depuis le règne de Neagoë Bassarab, avaient peu à peu chassé les moines roumains des monastères riches, avaient en même temps chassé les représentants du slavonisme. Un jour vint où l'on ne trouva plus de prêtres sachant le slavon et la langue roumaine rentra dans l'église.

Les boyards indignés, réclament auprès de la Porte; ils appellent les Turcs et les Tatars qui dévastent le pays. Mihnea fait tuer un grand nombre de boyards, mais finalement il est déposé par la Porte et s'enfuit en Transylvanie. Georges Ghica le remplace (1659—1660). Celui-ci est à peine sur le trône que Constantin Sherban l'en chasse; mais, apprenant que Georges Ghica a appelé à son recours les Tatars et les Turcs, il s'enfuit en Transylvanie, laissant la ville en proie à de nouvelles dévastations, auxquelles vinrent s'ajouter la disette et la peste.



Le prince Grigoire Ghica.

En 1660, Grégoire Ghica, fils de Georges Ghica et recommandé par le postelnic Constantin Cantacuzène [1], monte sur le trône et une longue lutte s'engage entre les deux partis boyards. Le prince, qui a confié l'administration du pays à Stroia Leurdeanu et à Dém. Cantacuzène, écoute leurs accusations et fait tuer le postelnic Const. Cantacuzène (20 décembre 1693).

Grégoire Ghica est remplacé par Antoine de Popesci (1669—1672) tout dévoué aux Cantacuzène. En 1672, Grégoire Ghica revient sur le trône et les persécutions contre les Cantacuzène recommencent. Il est remplacé par Georges Douca (1674—1678), grec d'origine, mais élevé dans le pays; les Cantacuzène se réfugient à Constantinopole.

En 1676, la peste éclate dans la ville. Le prince s'en-

[1] Les Cantacuzène étaient déjà investis de hautes fonctions en Moldavie depuis le XVI-e siècle. Le postelnic Constantin Cantacuzène était *paharnic* en Moldavie en 1627—1629.

fuit, les boyards le suivent. Au printemps de 1677, comme aucun de cas de peste ne s'était produit, Georges Douca rentre à Bucarest et répare la *Curtea-Vechie* qui était dans un état de grand délabrement [1].

Le 29 Octobre 1678, le prince Douca est remplacé par Sherban Cantacuzène [2], qui règle d'abord ses comptes avec ses adversaires, puis s'occupe d'embellir Bucarest. Il fait construire un pont sur la Dâmbovitsa (le pont Sherban-Vodă); il bâtit l'église Doamnei et le *Han Şerban Vodă;* il fait traduire en roumain la Bible qui fut imprimée en 1688 et fonde la première école roumaine à Bucarest où des professeurs grecs enseignaient aux fils des boyards la grammaire, la rhétorique et la philosophie.



Le prince Sherban Cantacuzène

Sherban Cantacuzène meurt subitement (19 octobre 1688) et son neveu, onstantin Brancovan, est élu prince par les boyards et le Métropolite. Il va régner pendant 26 ans (1688—1714).

Il est à peine installé que les Impériaux arrivent à Bucarest (1689). Le prince s'enfuit et la ville est livrée à la soldatesque allemande qui n'incendie pas les maisons et ne massacre pas les habitants comme les Turcs et les

[1] C'est à cette époque que les Turcs furent chassés de Hongrie et que l'influence de la politique allemande commença à se faire sentir dans les affaires des Pays roumains. La paix de Carlovitz est signée le 26 janvier 1699. Les Turcs perdent la Hongrie, la Transylvanie, la Croatie et la Slavonie au sud du Danube, la Morée en Grèce, etc. En même temps, un nouvel ennemi se dressait contre la Turquie, la Russie.

[2] Le prince Sherban Cantacuzène n'habitait pas à la *Curtea Vechie;* il ne s'y rendait que pour les grandes cérémonies. Il habitait sa maison, qui était située à peu près où se trouve aujourd'hui la Légation de Russie.

Tatars, mais qui se rend odieuse par ses exactions et sa brutalité.

Rentré à Bucarest, Constantin Brancovan fait décapiter l'aga Constantin Balaceanu, gendre de son prédécesseur, démolit sa maison (là où est aujourd'hui le Palais des Postes), et, sur les terrains qui lui appartenaient et qui furent confisqués, il fait construire le *Han Constantin Vodă*. Il répare le palais de son aïeul Preda Brancovan, sur la rive gauche [1], et, en face de ce palais, à travers les terrains de la famille Balaceanu et de la famille Cantacuzène, il fait percer le *Podul Mogoşoaiei* (Calea Victoriei) [2] (1692). On lui doit la réparation d'un grand nombre d'églises et de sages mesures pour la protection du commerce.

Entré en relations avec Pierre-le-Grand, qui était en guerre avec les Turcs, Brancovan hésitait à se prononcer; il avait promis aux Russes de les ravitailler et il ne se hâtait pas de le faire, attendant de savoir de quel côté tournerait la chance, du côté de la Russie ou du côté de la Turquie. Tout à coup, il apprend que le spathar Thomas Cantacuzène avec 70 boyards avait passé dans le camp des Russes. Quelques jours après, ceux, ci étaient battus par les Turcs et forcés de signer la paix d'Iassi. Pierre-le-Grand ne pardonna pas à Brancovan ce qu'il appelait sa trahison et le fit dénoncer à Constantinople.

Les Turcs, furieux de la conduite équivoque du prince valaque et poussés par les boyards ennemis de Brancovan,

---

[1] Par suite de la rectification de la Dâmbovitsa, en 1883, le Palais Brancovan se trouve aujourd'hui sur la rive droite.

[2] Cette nouvelle rue qui menait du palais de Brancovan (à côté du Palais de justice actuel) et alors sur la rive gauche de la Dâmbovitsa, jusqu'au monastère de Sarindar, porta à cette époque le nom de *Ulitsa mare spre Sărindar* (la Grand' rue vers Sarindar), —la véritable grande rue alors était celle qui porte aujourd'hui le nom de Strada Lipscani et qu'on appelait *Ulitsa mare* tout court. De Sarindar, la nouvelle rue se raccordait à la route dite *Drumul Braşovului* et passait devant la terre de Mogoşoaia.

le firent arrêter dans son palais (4 avril 1714) et amener à Constantinople avec sa famille. On le soumit à la torture pour lui faire avouer où il avait caché ses immenses trésors, et, le 15 août 1714, il fut décapité avec son gendre et son fils ainé.

Etienne Cantacuzène lui succède (1714—1716). Adversaire acharné de Brancovan, il persécute la famille et les parents de son prédecesseur et confisque leurs biens. Les Turcs lui reprochèrent de s'être mis du côté des Allemands. Ils le firent décapiter, ainsi que son père le stolnic Constantin Cantacuzène, et mirent sur le trône le prince de Moldavie, un Grec, Nicolas Mavrocordat (1716—1730) qui fait périr les boyards du parti favorable aux Allemands et envoie à Andrinople Michel Cantacuzène et Radu Dudescu, que les Turcs firent étrangler. En même temps, le prince N. Mavrocordat faisait mettre à mort Balaceanu et Jean Brezoianu. Quant au métropolite Antim, il fut étranglé sur la route d'Andrinople.



Nicolas Mavrocordat.

* * *

Nous avons résumé en traits rapides l'histoire de ces temps troublés, dans la première moitié du siècle par les armées étrangères qui dévastaient tout sur leur passage, et, dans la seconde moitié, par la lutte que se livrèrent les boyards divisés en deux camps, les anciens boyards et les nouveaux d'origine grecque. Ces troubles suffisent à expliquer pourquoi Bucarest a tant tardé à se développer.

Et cependant, malgré la dureté des temps, de notables changements se produisirent au XVII-e siècle.

Au point de vue du développement de la ville, nous remarquons d'abord deux faits capitaux: le nombre des boyards a augmenté et de nouveaux monastères ont été construits.

Le domaine princier, qui était immense, a diminué pendant tout le cours de ce siècle, par suite des dons de terrains que les princes firent à des boyards.



Grigore Grădişteanu.
Boyard roumain du XVIII-e siècle.

Parmi les grandes familles établies à Bucarest à la fin du XVII-e siècle, on cite les suivantes: Balaceanu, Balianu, Braïloï, Bratashanu, Brezoianu, Bucshanu, Bujoreanu, Buzescu, Câmpineanu, Cândescu, Cantacuzène, Corbeanu, Cornescu, Dudescu, Falcoyanu, Farcashanu, Filipescu, Florescu, Glogoveanu, Gradişteanu, Greceanu, Golescu, Kretzulescu, Milescu, Nasturel, Negoescu, Orescu, Olanescu, Obedeanu, Pârşcoveanu, Poenar, Popescu, Rudeanu, Slatineanu, Stirbei, Topliceanu, Urdareanu, Vacarescu, Varzar et Zatreanu.

Tous ces boyards s'étaient fait construire des maisons, avec cour, verger et vigne, sur le terrain dont le prince leur avait fait don, qu'ils avaient acquis ou dont ils avaient hérité. Ces constructions nouvelles et leurs vastes dépendances ont dû forcer les petites gens, qui s'étaient établis à proximité du centre, à se déplacer. En même temps, certains commerçants étrangers, enrichis et fixés à Bucarest, ont dû commencer à se faire construire des maisons plus confortables que celles où ils avaient été forcés de se

loger à leur arrivée. Aussi voyons-nous la ville s'étendre à l'est et bientôt elle débordera sur la rive droite.

Nous avons dit que l'on avait construit de nouveaux monastères.

En 1568, le prince Alexandre Mircea, qui venait de remporter une victoire sur les vornics Vintila et Dumbrava soulevés contre lui, fit élever, pour en perpétuer le souvenir, un monastère, sous l'invocation de la Trinité *(Sfânta Troița)*, au faîte d'un monticule de la rive droite de la Dâmbovitsa. Ce monastère, largement doté par son fondateur et encore enrichi par son fils, fut transformé en forteresse par Sinan-Pacha (1595) lorsqu'il s'établit à Bucarest pour résister à Michel-le-Brave. Un jour, la poudrière des Turcs sauta et l'explosion ruina complètement le monastère.

Quand Michel-le-Brave rentra dans sa ville, il donna asile aux moines dans le monastère Mihai Vodă. En 1614, Radu Mihnea fit relever de ses ruines le monastère de la Trinité, qui depuis porte son nom (Radu Vodă). Il en acheva la construction sous son second règne (1620—1623). Les peintures furent éxécutées sous le prince Alexandre.



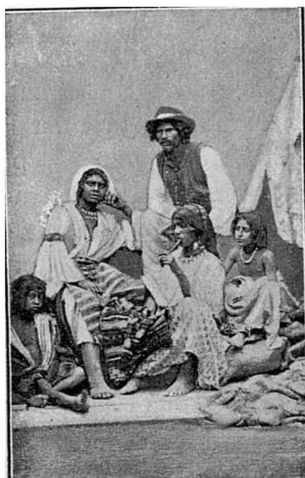
Le Monastère Radu-Vodă.
Vers la fin du XVIII-e ou le commencement du XIX-e siècle.

Les hégoumènes grecs qui dirigèrent le monastère Radu Vodă jusqu'en 1864 furent bien les plus rapaces des hommes; aussi leur couvent devint-il puissamment riche. Il possédait des domaines, des vignes, des terrains dans Bucarest, des maisons, des magasins, des moulins, etc.

En 1654, le prince Constantin Sherban fit construire un autre monastère sur la colline de la rive droite qui fait

face à la *Curtea Vechie* et il le dota très richement. Ce monastère, dont l'église devint bientôt la cathédrale métropolitaine et où le général Solticof devait déposer, pendant la guerre de 1769 à 1774, les reliques de Saint Démètre, fut achevé par le prince Mihnea III en 1658 et enrichi par de nombreuses donations[1].

Ce monastère couvrait toute la colline de la Métropole;


Phot. de Szathmary.

Tsiganes.


Phot. de Szathmary.

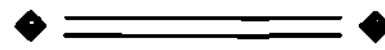
Tsigane.

les jardins, les vergers et les vignes s'étendaient d'un côté vers la rivière touchant aux propriétés du monastère Radu Vodă; de l'autre, ils englobaient les marécages de Filaret et escaladaient le cirque de collines qui les entourent; au nord-ouest, ils s'étendaient jusqu'au *Podul Calicilor* (la calea Rahova d'aujourd'hui). C'est entre cette rue, alors route, et la colline de la métropole qu'étaient installés les Tsiganes du monastère. Il y avait là tout un quartier

[1] En 1787, il possédait 134 domaines, 149 maisons, magasins, cours et terrains vagues à Bucarest, 8 vignes, 4 moulins et 20 petits couvents *(skituri)* avec leurs biens.

étrange: d'un côté, les bohémiens esclaves; de l'autre, tous les gueux, tous les estropiés, tous les mendiants de la capitale qu'on avait relégués dans ce coin perdu; deux villages de huttes où l'on était en querelles, en rixes perpétuelles.

En 1670, la famille Rudeanu devient propriétaire de grands terrains sur la rive droite.



CHAPITRE II

BUCAREST AU XVIII-E SIÈCLE

Le XVIII-e siècle ouvre pour les Provinces roumaines une ère nouvelle.

L'Empire ottoman est en pleine décadence. Il voit se dresser devant lui un grand empire chrétien, la Russie, qui, pendant prés de deux siècles, n'aura d'autre objectif que de chasser les Turcs d'Europe.

Les Roumains respirent. Leur pays n'est plus la proie des armées turques occupées ailleurs; mais, par contre, ils perdent leurs princes indigènes. Le dernier prince roumain de Valachie, Etienne Cantacuzène, est décapité (1716), et l'on voit se succéder sur le trône, au gré du caprice ou de la vénalité des vizirs, les princes Phanariotes (1716—1822).

En même temps, un changement profond se produit dans l'économie générale du pays.

Jusqu'alors les propriétaires s'étaient exclusivement occupés d'élevage: moutons qu'on exportait en Turquie; bœufs et porcs qu'on envoyait en Allemagne; chevaux qui étaient utilisés dans le pays et étaient recherchés en Turquie et en Allemagne; abeilles dont le miel allait en Turquie et la cire à Venise; et ils ne produisaient que

le blé, l'orge, l'avoine et le seigle nécessaires à la consommation intérieure. Les terres étaient sans valeur.

Au XVIII-e siècle, les Turcs qui s'approvisionnaient de blé en Crimée et en Egypte, se virent forcés, ayant perdu la Crimée et à la suite des incessants soulèvements



Phot. de M. J. Voinescu.

Porte en bois sculpté.

Eglise Stavropoleos (Bucarest).

des Mamelouks d'Egypte qui avaient complètement ruiné l'agriculture de ce pays, de s'adresser aux Provinces roumaines. Celles-ci devinrent leur grenier d'abondance.

On se mit partout à cultiver de grandes étendues de terre, et les propriétaires obtinrent du prince Mavro-

cordat une loi qui fixait les travaux que les paysans étaient tenus de faire sur les domaines seigneuriaux. On ne leur imposait plus un certain nombre de jours de travail, mais une somme de travail qu'ils ne pouvaient exécuter qu'en un nombre de jours au moins triple de celui qui leur était imposé auparavant.

La valeur des terres augmenta dans de très fortes proportions et les boyards s'enrichirent. Ils virent l'or affluer



Phot. de M. J. Voinescu.

Sculptures en pierre du XVIII-e siècle.
Eglise Stavropoleos (Bucarest).

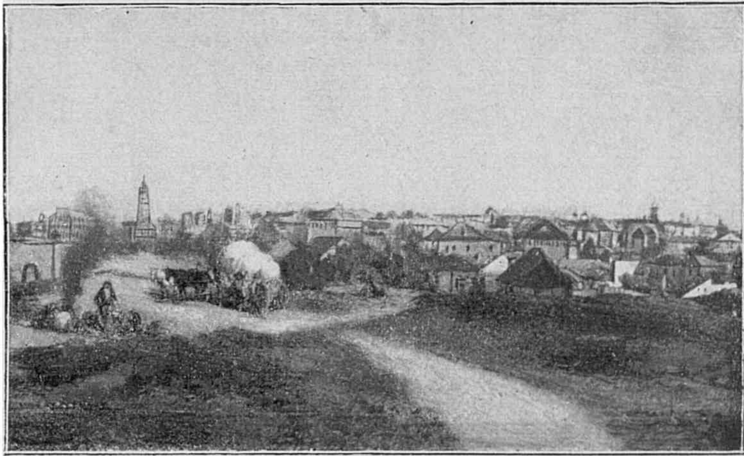
dans leur bourse, en même temps qu'il affluait dans les caisses du Trésor.

Bucarest profita aussi de la prospérité des boyards, qui vinrent tous l'habiter et s'y construisirent des maisons.

Comme les princes Phanariotes avaient amené avec eux des habitudes de luxe, dans le costume, dans l'ameublement, dans les voitures, ils les imitèrent.

De toutes parts, les vieilles églises en bois furent

reconstruites en pierres ou en briques et d'autres furent édifiées. En ce siècle de foi ardente, chacun s'empressait de doter les églises, et les hégoumènes grecs surent aider à ce besoin de consacrer ses biens à Dieu qui s'était emparé du peuple roumain, à tel point qu'ils ne tardèrent pas à être propriétaires des trois quarts des terres du pays et de la moitié de Bucarest.



Collect. de l'Académie Roumaine.

Bucarest à la fin du XVIII-e siècle.

Pour augmenter les revenus du monastère de Cotroceni, le prince Şerban avait fait construire, en 1683, le *Han Şerban Voda* qui fut détruit par un incendie en 1704. Cet exemple fut suivi par d'autres. Constantin Brancovanu bâtit un *Han* et les revenus en furent affectés au monastère St. Georges. Puis les boyards construisirent des *Hans,* pour procurer des revenus aux églises qu'ils fondaient. Un peu plus tard, des commerçants firent construire des *hans* dans le but d'en tirer un revenu pour eux-mêmes.

Toutes ces constructions de maisons de boyards, d'églises, de hans, avaient attiré à Bucarest un grand nombre

d'architectes, de maîtres maçons, de peintres, de sculpteurs, d'ouvriers étrangers, des Dalmates, des Italiens, mais surtout des Grecs et des Saxons.

On vit, en même temps, des étrangers en foule accourir pour satisfaire aux besoins toujours croissants des boyards: Bulgares de Grabrovo, Saxons de Sibiu et de Brashov, Roumains de Transylvanie, Macédoniens, Grecs de Constantinople et des îles de la mer Egée, Albanais, Dalmates, Ragusains, Vénitiens et quelques Français [1].

Bucarest vit sa population s'accroître, des rues nouvelles s'ouvrir, des édifices s'élever, le commerce prospère, malgré l'instabilité des princes et les exactions du fisc.

Sous le prince Alexandre Ypsilante, dit M. de Bauer, Bucarest comptait 67 faubourgs, 28 monastères, 31 églises en briques, 20 églises en bois, 10 chapelles, 1 palais princier, 1 école, 35 maisons de boyards et 7 *hans*.

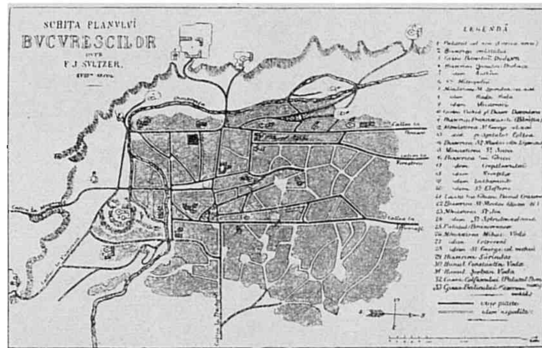
En 1798, sous le prince Mavrogheni, dit Lejeune, Bucarest comptait 17 monastères, 58 églises en pierre ou en briques, 13 églises en bois, 9 chapelles, 3 écoles et 16 *hans*.

---

[1] Les princes et les boyards s'étaient de tout temps adressés à l'étranger. M. N. Iorga cite, parmi les fournisseurs du prince Neagoe, J. Flesser et L. Rorer de Sibiu, Célestin de Brashov. Il rappelle que Radu Mihnea et Michel-le-Brave faisaient venir de Venise des draps et des armes de luxe. On commandait les cloches à Brashov, à Vienne et à Dantzig. L'argenterie de table venait de Sibiu ou de Brashov, les fichus riches de Constantinople. Ce sont les argentiers de Transylvanie qui fournissaient les châsses et reliaient les Evangiles. Les premiers imprimeurs furent des russes. Les sculptures sur pierre étaient l'œuvre de Saxons. Les peintres d'églises étaient Grecs et Saxons. Ce sont ces derniers qui furent amenés pour faire les ornements en terre cuite; plus tard, on fit venir des Dalmates, des Vénitiens. Les sculpteurs sur bois venaient de Transylvanie. Les ornements d'églises étaient apportés de Constantinople, quelques uns brodés par des dames roumaines. (Voir N. Iorga: *Negoţul şi meşteşugurile în trecutul românesc*, Bucarest, 1906).

La ville, à cette même époque, était divisée en 5 couleurs *(vopsele)* ou arrondissements: Tîrgu, Gorgan, Broşteni, Tîrgul-de-Afară et Podul Mogoşoaiei.

Le premier arrondissement comptait 1682 maisons, le deuxième 1142, le troisième 1482, le quatrième 608 et le cinquième 1092; en tout 6006 maisons, soit environ 35.000 habitants.



Les 5 arrondissements étaient divisés en 67 quartiers représentant chacun un groupe de maisons. Nous reproduisons ici cette division, en indiquant, entre parenthèse, le nombre des maisons qui se trouvaient dans chacun d'eux, afin que l'on puisse se rendre compte d'une façon exacte de l'étendue de Bucarest en 1798.

Arr. Tîrgu: Sf. Nicolas din Şelari (110), Sf. Gheorghe Nou (289), Sf. Gheorghe Vechiu (335), Stelea (38), Hanul Sf. Gheorghe Nou (64), Hanul Colţei (19), Hanul Şerban-Vodă (19), Hanul Stavropoleos (28), Hanul Grecilor (33), Hanul Sf. Ioan cel Mare (24), Sf. Spiridon Vechiu (12), Hanul Zlătari (16), quartier Zlatari (2), Balaceanu (130), Hanul Constantin Vodă (32), Scaune (89), Scaunele Pescarilor (56), Sf. Ioan Nou (76), Colţea (104), Răzvan (94), Biserica Doamnei (40), Scorţarul (44), Popa

Hierea-Libilele (35, Schinderul (30), Hanul Filipescului (12). Hanul lui Zamfir (12). Total 26 quartiers et 1682 maisons.

Arr. Gorgan.— Mihai Voda (106), Gorgan (116), Podul de Pămênt (73), Sf. Elefterie (79), Bis. Albă et Schitul (102). Spirea în deal (108), Popa Radu (165), Izvor (95), Stejar (43), Moldoveni (12), Schitul Măgureanu (42), Indéchiffrable (58). Total 14 quartiers et 1142 maisons.

Arr. Broşteni. — Staicu (96), Apostol (99), Caramidari (100). Foişor (120), Broşteni (96). Spiridon Nou (39), Vladica (114), Popescu (155), Sf-ta Ecaterina (93), Radu Vodă (25), Slobozia (89), Bărbătescu (35), Sêrbii (78), Dobroteasa (102), Flămânda (59). Arhimandritul (59), Golescu (86), Domniţa Bălaşa (53). Total 18 quartiers et 1482 maisons.

Arr. Tîrgul-de-Afară. — Oltenii (56), Udrican (52), Mântuleasa (28), Popa Soare (64), Pantelimon (72), Iancu (62), Negustorii (34), Radu (78), Tîrgu de Afară (25), Vergu (26), Olarii (64), Sf-ta Vineri (42), Lipscani (49), Delea-Nouă (74), Delea Vechie (86), Popa Nan (90), Hagiu (57), Lucaci (62). Total 18 quartiers et 608 maisons.

Arr. Podul Mogoşoaiei.— Dichiu (82), Oţetarii (52), Popa Radu (72), Caimata (24), Bis. dintr'o zi (23), Bis. Enei (24), Boteanu (39), Batiştea (53), Indéchiffrable (78), Popa Cozma (121), Precupeţii Vechi (105), Precupeţii Noi (42), Popa Petre (59), Silivestru (96), Popa Dârvaşi (76), Popa Ivaşcu (82). Total 16 quartiers et 1092 maisons.

A part les maisons des boyards et d'un petit nombre de richards, quelques petites maisonnettes de fonctionnaires ou de négociants, tout le reste de la ville était formé de huttes (*bordei)* semées au hasard sur les propriétés des boyards ou spécialement des hégoumènes.

Du centre de la ville partaient cinq grandes voies:

1. *Drumul Braşovului* (la route de Brashov), dont la partie entre la Dâmbovitsa et l'église Sarindar prit le

nom de *Podul Mogoshoaiei* dès le XVIII-e siécle[1]. C'était la route de tout le commerce venant de l'Europe centrale. C'était aussi la route par laquelle les boyards se rendaient en parties de plaisir au bois de Baneasa.



Phot. de l'auteur.

Maisonnette du vieux Bucarest
existant aujourd'hui strada Teilor, 101.



Phot. de M. J. Voinescu.

Maisonnette du vieux Bucarest
existant encore aujourd'hui.

2. *Calea Şerban Vodă,* qui prit, au XVIII-e siècle, le nom de *Podul Beilicului*[2], quand, en 1776, le prince Ypsilante y fit construire, près de la Dâmbovitsa, un palais (casele Beilicului, le palais du Bey) pour les envoyés de Constantinople.

3. *Podul Tîrgului d'Afară*[3] (la route du marché hors la ville), appelé dans le plan de Sulzer *Calea la Afumaţi,* qui partait de St Georges et allait rejoindre le marché au foin et aux bestiaux, établi à l'origine hors de la barrière qui se trouvait près de l'église Sfinţilor et reculé, au fur et à mesure que la ville s'étendait, jusqu'à ce qu'il arriva là où il est aujourd'hui (champ des Moşi).

4. *Podul Calicilor* (la route des Gueux), qui, vers la fin du XVIII-e siècle, quand les boyards vinrent s'y bâtir des maisons, prit le nom d'une grande dame du

[1] Depuis 1878, *Calea Victoriei.*
[2] Aujourd'hui *Calea Şerban Vodă.*
[3] Aujourd'hui *Calea Moşilor.*

temps[1] et s'appela *Podul Caliței,* parce que, dit judicieusement Ionnescu-Gion, il déplaisait aux boyards d'habiter la rue des Gueux. Cette route, qui figure dans le plan de Sulzer avec la dénomination de *Calea la Măgurele,* prit plus tard le nom de *Calea Craiova* — car c'était le chemin que prenaient les diligences pour Craïova — et, en 1878, celui de *Calea Rahova.*

5. *Podul de Pămênt* (la route en terre) qui. un peu modifiée, est devenue la *Calea Plevnei.*

Les quatre premières voies avaient, au milieu, un fossé qui recueillait toutes les eaux et tous les détritus et les portait soit à la Dâmbovitsa, soit au lac de Cismegiu, soit à l'étang de Filaret. Par dessus le fossé était jeté un plancher formé de madriers.

Seul le *Podul de Pământ* était formé d'une chaussée de terre battue avec des fossés à droite et à gauche, d'où son nom de „Route en terre" opposé à celui de „route en bois".

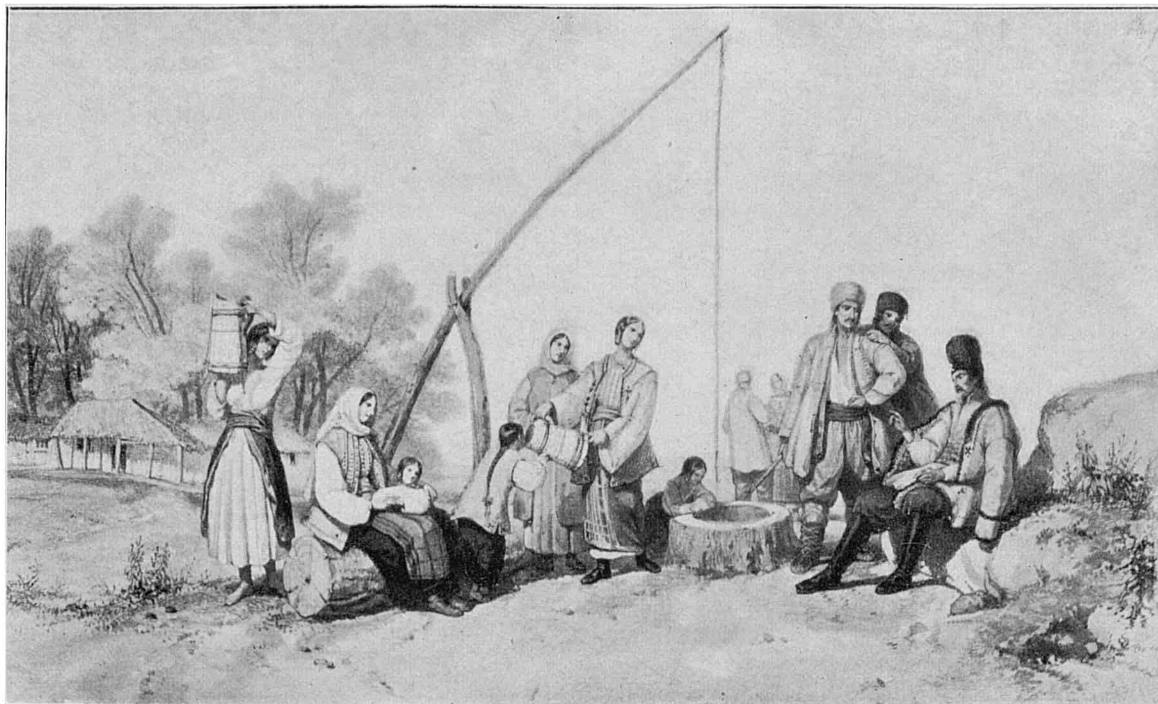
En dehors de ces grandes voies partant du centre, il y en avait d'autres qui s'y raccordaient: la *Calea Herestreului* (auj. *Calea Dorobanților)* qui se reliait au Podul Mogoşoaiei un peu au dessus du *Puțul cu zale;* le *Drumul ce duce la Sârbi,* dont certaines parties sont représentées aujourd'hui par la Calea Vacareşti et la Calea Dudeşti et qui, partant de l'église S[t] Georges, mettait le centre de la ville en communication avec les villages Dobroteasa, Sêrbi, Cioplea, Popeşti et Dudeşti.

En marge de la ville,· sur la rive droite, la *Calea spre Vacareşti* partait de la maison de Dudescu, et, coupant le Podul Calicilor, aboutissait au monastère de Vacareşti.

Tout le long de la Dâmbovitsa étaient établis des moulins appartenant au prince ou aux monastères et qui n'ont disparu qu'au XIX[e] siécle.

---

[1] Cette dame, *cocoana Calița,* habitait la maison où est aujourd'hui la Bourse du travail et où fut longtemps l'Ephorie des hôpitaux.



Un coin du vieux Bucarest. Aquarelle de Szathmary.

La ville comptait quatre marchés:

1. *Târgul din năuntru* (le marché du centre), à côté du Palais princier *(Curtea Vechie)* où était réuni tout le commerce étranger.

2. *Târgul de sus* (le marché du haut) vers le han Şerban Vodă.

3. *Târgul Cucului,* à côté de St Georges et où l'on vendait tous les produits de l'industrie domestique.

4. *Târgul d'Afară* (le marché hors la ville), qui, comme nous l'avons dit plus haut, reculait d'année en année vers le champ des Moşi. C'est à l'entrée de ce marché que l'on pendait les criminels, qui étaient conduits au supplice dans un chariot traîné par des bœufs ou montés sur un âne, la tête tournée vers la queue et portant leur sentence attachée au cou.

Le Palais princier.—Le vieux palais *(Curtea vechie),* successivement réparé par Mathieu Bassarab et par Grégoire Ghica, tombait en ruines et n'était plus habitable. Grégoire Ghica fit construire une nouvelle église dans l'enceinte de la forteresse et un nouveau palais à côté de l'ancien. Ce palais fut achevé par le prince Georges Douca.

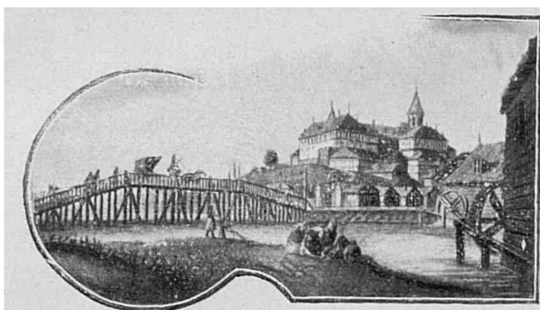
Constantin Brancovan, bien qu'il eût son palais au bord de la Dâmboviţa (à côté du palais de Justice actuel, mais, à cette époque, sur la rive gauche), embellit la *Curtea vechie.* Il releva les murs de l'enceinte et fit dessiner par un Italien, du côté de la rue Şelari, un jardin qu'on admira fort à Bucarest. Le prince Etienne Cantacuzène (1714—1716), éleva un petit palais dans un coin de ce jardin.

La résidence princière atteint à ce moment son apogée. Nicolas Mavrocordat (1716)[1], qui succède à Etienne Cantacuzène, est le premier prince Phanariote sur le trône de

[1] Nicolas Mavrocordat fut d'abord prince de Moldavie (1711). puis, entre 1716 et 1730, à trois reprises, prince de Valachie.

Valachie. Il est à peine installé qu'un incendie détruit le palais en grande partie. On le répare et les travaux durent deux ans.

Le 21 mai 1738, sous Constantin Mavrocordat[1], un tremblement de terre vient de nouveau ruiner le palais princier. On le répare encore; mais sans doute d'une façon bien sommaire, car, à partir de 1766, les princes cessent de l'habiter et préfèrent leur maison particulière, plus neuve et plus à leur convenance que les appartements délabrés de la *Curtea Vechie,* qui, ruinée, abandonnée, devient bientôt le refuge de tous les gueux de la ville, pendant que les gens du voisinage enlevaient les briques des murs croulants pour bâtir leurs maisons.



Vue de la „Curtea arsă"
et du pont en bois sur la Dambovitsa.

Le tremblement de terre du 14 octobre 1802 acheva de ruiner ce qui restait encore de l'ancienne demeure des princes roumains. Il n'y a plus aujourd'hui debout que l'église, plusieurs fois réparée. Sur l'emplacement du palais, du jardin et des vignes, des rues ont été tracées, une place s'est formée et des maisons ont été construites.

Le prince Alexandre Ypsilante (1774—1782) se fit construire un nouveau palais sur une hauteur de la rive droite, en face du monastère Mihai Vodă là où se trouve aujourd'hui l'Arsenal. Ce palais neuf n'eut qu'une courte existence. Il fut successivement habité par le prince Yp-

[1] Constantin Mavrocordat, entre 1730 et 1769, fut, à cinq reprises, prince de Valachie.

silante, le prince N. Caradja (1782—1783), le prince Michel Dracou Soutzo (1783—1786), le prince N. Mavrogheni (1786—1789), le prince Michel Soutzo (1791—1793), le prince Alexandre Morouzi (1793—1796), le prince Al. Ypsilante (1796—1797), et le prince C. Hangherli (1797—1799), le prince Al. Morouzi, revenu sur le trône de 1799 à 1801, le prince Michel Soutzo rappelé de 1801 à 1802, le prince Constantin Ypsilante (1802—1806), le prince Jean Caradja (1812). Un incendie le détruisit le 21 décembre 1812 et Caradja transporta la Cour au monastère de Cotroceni. L'emplacement porta longtemps le nom de *Curtea arsă* (le Palais brûlé).

Les églises. — Nous avons dit que l'on avait construit, au XVIII·e siècle, un très grand nombre d'églises. Nous croyons devoir en faire ici le relevé.

1. Eglise *Antim,* bâtie en bois et reconstruite, vers 1715, par le métropolite Antim avec l'aide des familles Milescu, Braïloï et Rudeanu. Le prince Alexandre Ypsilante en fit, le 22 mars 1797, le *metoh* de l'évêque d'Argesh.

2. Eglise *Apostol* qui date de 1765.

3. Eglise *Sfinții Apostoli,* construite en bois sous Mathieu Bassarab; elle fut restaurée en briques, en 1715, par le prince Etienne Cantacuzène.

4. Eglise *Domnița Bălașa,* bâtie en 1751 par Manolake Lambrino et sa femme Balașa, fille du prince Constantin Brancovan. Des cellules pour loger des vieillards avaient été construites autour de l'église, qui fut reconstruite en 1831 par le ban Gr. Brancovan. Ruinée par le tremblement de terre du 11 janvier 1838, elle fut rebâtie par Safta Brancovan, née Balsh, et reconstruite en 1881—1884.

5. Eglise *Bărbătescu Vechiu,* construite en bois vers 1764 par un membre de la famille Bărbătescu, qui avait de grandes propriétés à Bucarest; refaite en briques en 1818.

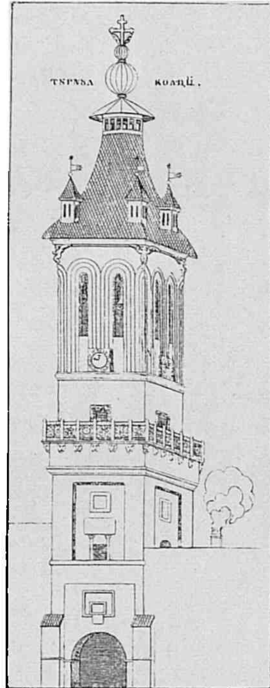
6. Eglise *Bărbătescu Nou* (1796).

7. Eglise *Batişte* (1764), ainsi appelée du nom du quartier où avait sa demeure Constantin Baptiste Velleli.

8. Eglise *Bradu Boteanu* construite vers la moitié du XVIII-e siècle.

9. Eglise *Bucur,* construite vers 1743 derrière le monastère Radu-Vodă.

10. Eglise *Caimata* qui date de 1732 et fut démolie en 1892, lors de l'ouverture du Boulevard Carol.



D'après Ionnescu-Gion.

Tour Coltsea
avant le tremblement de terre de 1802.



D'après Ionnescu-Gion.

Tour Coltsea
après le tremblement de terre de 1802

11. Eglise *Cărămidarii-de-Jos,* bâtie vers 1711 par les membres de la famille Nasturel-Herescu.

12. Eglise *Ceauş David,* ainsi appelée du nom du quartier; c'est l'actuelle église d'Icoana: elle était entourée de cellules pour les femmes pauvres. Elle date de la moitié du XVIII-e siècle.

13. Eglise *Colţea,* bâtie en bois au XVII-e siècle, par le culcer Colţea et refaite en briques par

son fils Radu Colțea avant 1715. Elle fut restaurée par le spathar Michel Cantacuzène et entourée d'un mur percé d'une porte ceintrée au dessus de laquelle s'élevait une tour construite, prétend-on, par des soldats de Charles XII, réfugiés à Bucarest après la bataille de Pultava. La tour fut ruinée en partie par le tremblement de terre du 14 octobre 1802 et démolie en 1889.

Dans la cour, il y avait un hôpital, un asile pour les pauvres, des chambres pour les voyageurs, un han et une école.

14. Eglise *Sf. Constantin,* construite en 1785 et consacrée aux saints Constantin et Hélène.

15. Eglise *Kretsulescu,* bâtie en 1722 par le logothète Kretsulescu sur l'emplacement qui lui avait été donné par le prince Nicolas Mavrocordat.

16. Eglise *Delea Vechie,* qui date de 1773.

17. Eglise *Delea Nouă* bâtie en 1798 par Nicolas Inima rea.

18. Eglise *Dobroteasa,* construite en 1730 par Constantin Nasturel.

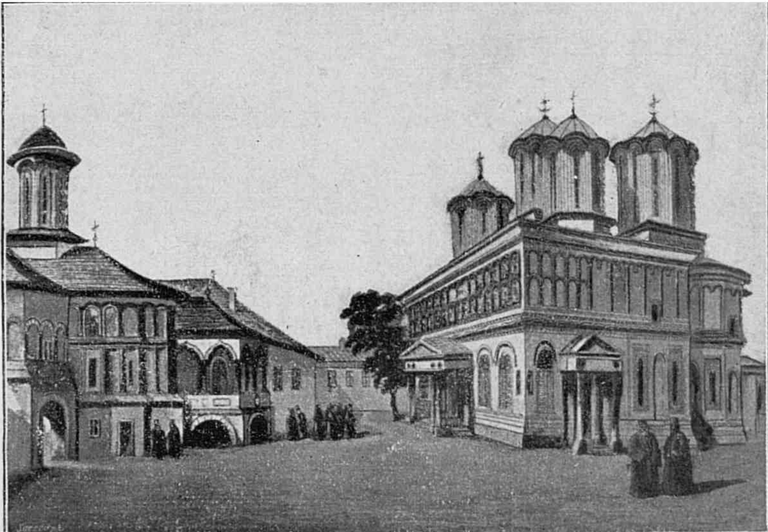
19. Eglise *Doamnei* (derrière l'actuel Palais Nifon), remplaça au XVIII-e siècle, une église en bois élevée, en 1683, par la princesse (Doamna) Marie, femme de Sherban Cantacuzène[1].

20. Eglise *Sf. Dumitru,* construite en briques en 1753 par le logothète Radu, à la place d'une église en bois élevée par la famille Balaceanu. Elle a été réparée en 1819 par l'évêque Constantin de Buzeu. Cette église était souvent appelée *Biserica de Jurământ* (l'église du serment), parce qu'autrefois on venait y jurer solennellement dans les procès.

21. Eglise *Métropolitaine* construite à la fin du XVII[e] siècle au centre du monastère bâti par le prince Constantin Sherban.

[1] A côté de l'église se trouvait la maison des *Beizadele,* fils du prince Sherban Cantacuzène; c'est la maison Greceanu au coin du Boulevard et de la calea Victoriei.

22. Eglise *Sfânta Ecaterina.* Monastère sur la route de Giurgévo; ce monastère, hors la ville fut réparé et doté par la princesse Catherine, femme du prince Alexandre Ypsilante. L'église a été restaurée en 1847.



Eglise métropolitaine
au commencement du XIX-e siècle.

23. Eglise *Sf. Elefterie,* bâtie en 1748 par le métropolite Néophyte I, sur les fonds provenant du legs d'un négociant Maxim Capeţul, au milieu d'un bois et à côté d'un lac, hors la ville.

24. Eglise *Enei,* construite en 1724 par le logothète Pană Negoescu, beau-frère du prince Constantin Bassarab. Réparée plus tard par la femme d'un boyard, Enea Barcanească, qui lui a donné son nom.

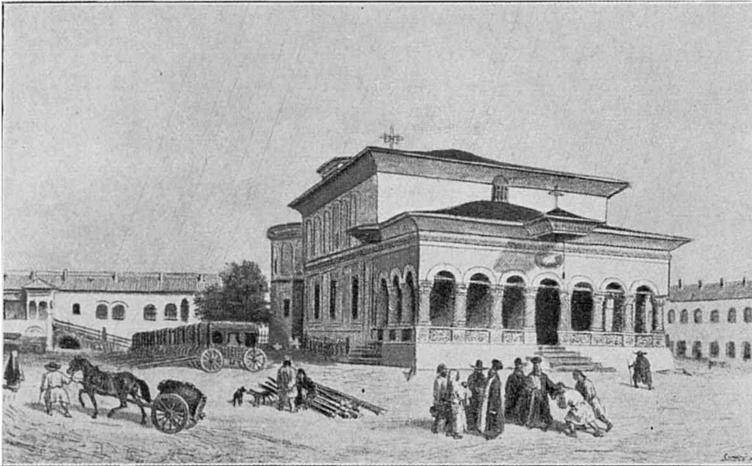
25. Eglise *Fântâna Boului* (auj. Popa Tatu), bâtie en 1760 par Michel Cantacuzène.

26. Eglise *Flămânda,* construite en 1766 par le vornic Istrati.

27. Eglise *Foişor,* bâtie en 1746 par la prin-

cesse Smaranda, troisième femme du prince Nicolas Mavrocordat.

28. Eglise *Sf. Gheorghe Vechiu,* bâtie en 1562 par le vornic Nedelcu, réparée en 1724 par Iamandi Dragul et sa femme. Incendiée en 1847, reconstruite en 1849.



D'après Raffet.

Église Sf. Gheorghe Nou (façade)
au commencement du XIX-e siècle.

29. Eglise *Sf. Gheorghe Nou,* bâtie de 1669 à 1672 par le prince Antoine de Popeşti, aux frais d'un drogman Panaiot Nikusios; reconstruite en 1707. Incendiée en 1847 et reconstruite depuis.

30. Eglise *Iancu Vechiu,* date de 1775.

31. Eglise *Sf. Ilie din Gorgan,* ancienne église en bois, réparée en 1819.

32. Eglise *Albă a Sfântului Ilie* (à l'entrée de la Calea Dorobanţilor)[1], date inconnue.

33. Eglise *Sf. Ioan* (calea Sherban Voda), bâtie en 1766 par Ioniţa Croitorul.

34. Eglise *Sf. Ioan Moldoveni,* bâtie en 1795

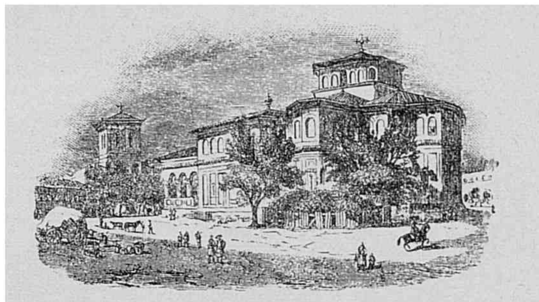
[1] Aujourd'hui strada Alexandru Lahovary.

par Dumitrake Darescul. A pris son nom d'une icone apportée de Moldavie.

35. Eglise *Izvorul Tămăduirei,* construite en 1789 par le prince N. Mavrogheni.

36. Eglise *Lucaci,* reconstruite en briques en 1764. Incendiée en 1847 et rebâtie de nouveau.

37. Eglise *Măgureanului* (entre la strada Carol actuelle et la Dambovitsa). Eglise en bois bâtie en 1686 par le prince Sherban Cantacuzène et refaite en briques en 1761 par Pârvu Cantacuzène Măgureanul. Démolie en 1897.



Collect. de l'Académie Roumaine.

Eglise Sf. Gheorghe Nou (abside)
au commencement du XIX-e siècle.

38. Eglise *Mihai Vodă,* dans la cour du monastère. Date du XV-e siècle. S'appelait autrefois église Sf. Niculaie al Jupânesei Caplea. Réparée par Michel-le-Brave.

39. Eglise *Negustori,* bâtie en 1716 par Siméon Axentie.

40. Eglise *Sf. Niculae de Jignitsa,* bâtie en 1722 par le capitaine Gheorghe et sa belle-mère.

41. Eglise *Sf. Niculae Sârbi,* construite en 1692 par Vasile Potoceanu et sa femme.

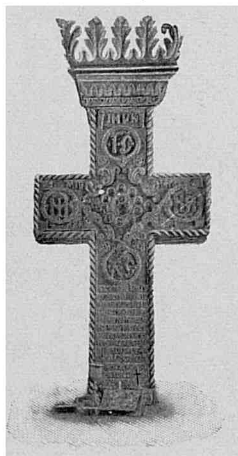
42. Eglise *Sf. Niculae Tabacul* (autrefois église *Tabacilor* — bâtie en cet endroit en 1669 quand les tanneurs *(tabaci)* y vinrent s'établir après avoir quitté le bord de la Dâmbovița au dessous de Sarindar. Réparée en 1710.

43. Eglise *Sf. Niculae din Prund* (calea Rahovei, 21), construite en 1682 à côté de la vieille maison des Golescu.

44. Eglise *Alba a Sf. Niculaie din Postăvari* (strada Căzărmei), très ancienne.

45. Eglise *Sf. Niculae,* din Şelari, bâtie par le prince Sherban Cantacuzène.

46. Eglise *Sf. Niculae dintr'o zi* (ainsi nommée parce qu'elle fut consacrée jour pour jour à la même date où l'on avait posé les fondations). Bâtie en 1702 par la princesse Marie, femme du prince Constantin Brancovan. Incendiée en 1825, reconstruite en 1827.



Croix du Serdar Matei Mogoş.

47. Eglise *Oborul Vechiu,* bâtie en 1768 par le Métropolite Grégoire II sur l'emplacement où le serdar Matei Mogoş avait élevé, en 1718, une grande croix en souvenir de la peste et de la disette qui désolèrent cette année-là Bucarest. La croix se trouve encore aujourd'hui dans l'église.

48. Eglise *Olari,* bâtie en 1758 par Dumitru Racoviţa.

49. Eglise *Olteni.* Etait en bois, fut reconstruite en briques en 1722. Incendiée le 17 août 1821, quand les Albanais de Bimbaşa Sava, enfermés dans l'église, se battirent avec les Turcs. A cette époque, elle était adossée à un bois.

50. Eglise *Oţetari,* construite en bois en 1681, refaite en briques en 1875.

51. Eglise *Popa Fierea* ou *Sfinţilor* (appelée vers la fin du XVII-e siècle *Biserica cu Sibilele,* à cause des peintures qui ornaient sa façade). Restaurée en 1728.

52. Eglise *Popa Soare* (strada Zefirului), bâtie en 1745 par Ion Neguţă de Buzeu.

53. Eglise *Popa Stoica* ou *Brezoianu,* bâtie en bois sur les terrains de la famille Brezoianu. Restaurée en 1735 par Michel Mărăcineanu.

54. Eglise *Pitar Moşu,* bâtie en 1795 par le prêtre Ivaşcu et Moş Sârbul.

55. Eglise *Săpunarilor* ou *Scaune Vechi,* très ancienne.

56. Eglise *Sarindar.* Très ancienne également, construite dans la cour du monastère. Démolie en 1896.


D'après une aquarelle de Szathmary.

Eglise Sf. Spiridon cel Vechiu.

57. Eglise *Sf. Sava,* bâtie au XVI-e siècle, là où est aujourd'hui la statue de Michel-le-Brave en face de l'Université.

58. Eglise *Schitu Magureanul,* bâtie en 1764.

59. Eglise *Silvestru,* bâtie en 1760 par le drapier Pârvan.

60. Eglise *Slobozia* (strada Leon Voda), bâtie au XVII-e siècle par le prince Léon ou par son fils. Reconstruite en briques en 1744 par Constantin Nasturel et sa femme.

61. Eglise *Spirea Doftorul,* construite au commencement du XVIII-e siècle par le docteur Spirea Cristofi.

62. Eglise *Sf. Spiridon Vechiu* (près de la Dambovitsa, à peu près là où se trouve actuellement la maison de M. Barbu Paltineanu). Etait en bois; reconstruite en briques (1747) par le prince Constantin Mavrocordat.

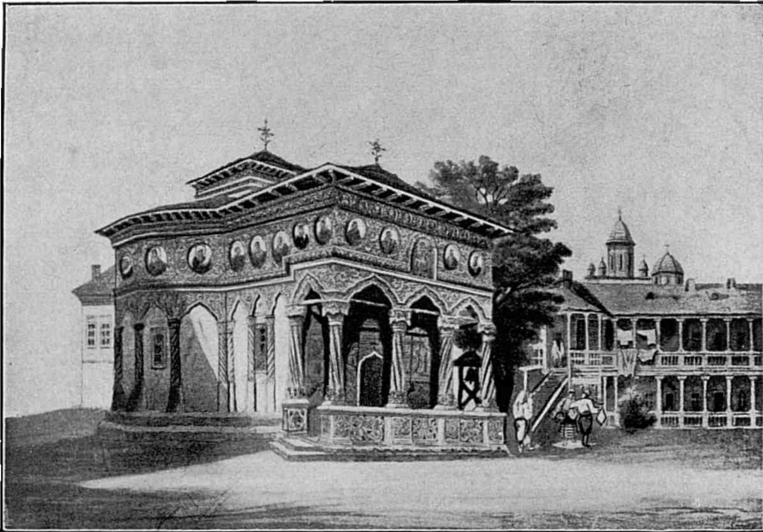
63. Eglise *Sf. Spiridon Nou* (calea Şerban Vodă), bâtie en 1765 par le prince Scarlat Ghica; était alors hors la ville.

64. Eglise *Staicu,* construite en bois avant 1726

par le logothète Staicu. Réparée en 1809 par Apostol Velicu.

65. Eglise *Stavropoleos,* bâtie en 1724 par Ionikie Stavropoleos.

66. Eglise *Sf. Stefan,* bâtie en 1764 par le prince Ştefan Racoviţă.



Collect. de M. Gr. N. Manu.

Eglise Stavropoleos avec son han.

67. Eglise *Stejarul,* était en bois, fut construite en briques (1764) par des boulangers dans l'ancien quartier Stejaru (derrière l'actuel Palais royal). Cette église a été somptueusement restaurée en 1894 par S. M. le Roi Charles I-er.

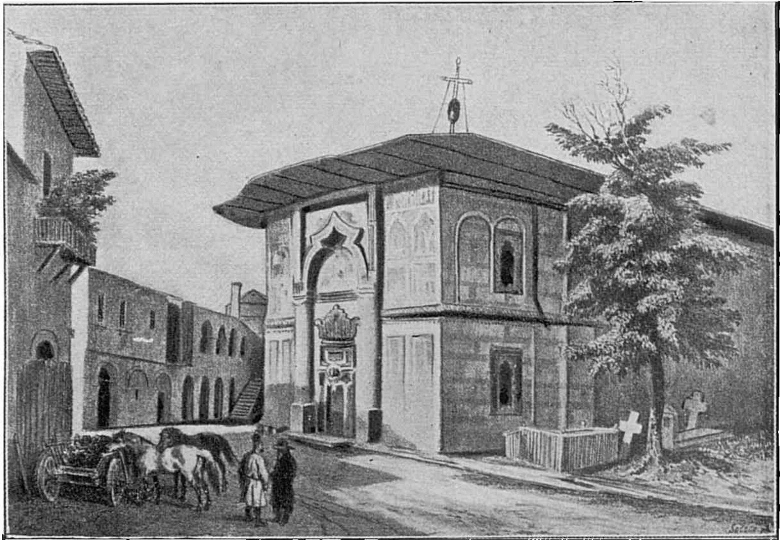
68. Eglise *Stelea,* bâtie par le spathar Stelea sous Michel-le-Brave. Incendiée du temps de Sinan pacha et rebâtie peu après. Elle était entourée de vignes jusqu'en 1702. Restaurée en 1837; incendiée en 1847 et reconstruite aussitôt après.

69. Eglise *Tirchileşti* (strada Romană), dite

aussi église *Dichiu* du nom de l'un de ses fondateurs, le moine Dichiu; date de 1773.

70. Eglise *Udricanului,* bâtie en 1734 par le Clucer Udrican et sa femme.

71. Eglise *Vergului,* bâtie en 1725 par Vergu Vartolomei et sa femme la princesse Ancuţa; était appelée aussi *Biserica Domniţei Ancuţa,* d'où le nom donnée à la rue *(Strada Domniţei).*



Collect. de l'Académie Roumaine.

Eglise Grecii ou Ghiormei.

72. Eglise *Sfânta Vineri-Herească* (strada Sfânta Vineri), bâtie en 1645 par l'aga Niţa, sa femme Jeanne et son fils le spathar Călin. Il y avait dans la cour des cellules pour les pauvres et trois boulangeries. Elle fut réparée et dotée au XVIII-e siècle par la famille Herescu-Nasturel. Reconstruite en 1839.

73. Eglise *Zlatarilor,* bâtie sur l'emplacement des *zlatari* (tsiganes orpailleurs) du prince. Reconstruite de fond en comble en 1906.

74. Eglise *Hagi Dima,* bâtie en 1731 ; était le *metoh* du Métropolite.

75. Eglise *Ghiormei* ou *Hanul Grecii* sur l'emplacement de l'actuel Palais Ghica (strada Lipscani et strada Stavropoleos) ; datait du XVI-e siècle. Fut incendiée sous le prince Constantin Brancovan ; n'existe plus.

76. Eglise *Sf. Ioan cel Mare,* bâtie en bois à la fin du XVI-e siècle; reconstruite en briques par le prince Constantin Brancovan (1712). Se trouvait sur l'emplacement où est aujourd'hui le Palais de la Caisse des dépôts et consignations.

77. Eglise *Manea Brutarul,* bâtie en 1777, par le staroste des boulangers Manea.

78. Eglise *Mântuleasa,* bâtie en 1732 par Manta Precupeţul et sa femme Stânca.

79. Eglise *Livedea Văcăreştilor,* bâtie par le général Michel Cantacuzène, qui en fit le *metoh* de l'évêque de Râmnic. Elle s'élevait là où se trouve aujourd'hui le jardin de l'Episcopie.



Le métropolite Filaret II.

Toutes ces églises avaient été richement dotées par leurs fondateurs et le plus grand nombre dédiées aux monastères des Saints-Lieux ou du Mont-Athos ou à des monastères de Bucarest.

Elles étaient administrées par des hégoumènes grecs qui surent capter des héritages, obtenir des donations et leur créer des revenus considérables.

En dehors de ces églises, il y avait aussi les chapelles particulières que les boyards avaient fait construire derrière leurs maisons et celles de plusieurs monastères.

Il y avait aussi à Bucarest une église catholique dès

le XVI-e siècle, la Baraţia, qui fut bâtie en 1637 aux frais d'un riche négociant vénitien Locatello. Elle croula vers 1677 et elle fut reconstruite par le prince Grégoire Ghica avec le concours de Dan Radu Nasturel et de quelques négociants chypriotes. Cette église dura peu, car une nouvelle fut élevée au même endroit en 1716.

L'église arménienne date du XVII-e siècle; elle a été reconstruite depuis.

Les églises luthérienne et calviniste sont du XVIII-e siècle. Elles ont été reconstruites sur les mêmes emplacements.

Les Juifs avaient depuis longtemps de petites synagogues dans le quartier Popescu vers Jignitsa, et, au XVIII-e siècle, dans le quartier Razvan.

Les églises n'ouvraient pas, comme aujourd'hui, sur la voie publique; elles en étaient isolées par un mur d'enceinte, entourant un espace plus ou moins vaste qui servait de cimetière.

Il existe encore quelques-uns de ces cimetières, depuis longtemps abandonnés, dans les faubourgs. Le mur d'enceinte et le cimetière de l'église Batiştea n'a disparu que vers 1880.

Hans[1]. — Un des traits caractéristiques du Bucarest d'il y a un peu plus de cent ans, était l'existence des *hans,* immenses constructions qui étaient à la fois des dépôts pour les marchandises venues de l'étranger et des auberges pour les voyageurs.

Imaginez une vaste cour qu'entourent de hautes et fortes murailles en briques percées d'une seule ouverture fermée par une porte de chêne blindée. Au dessus des

---

[1] Le mot *han,* emprunté aux Turcs, signifie proprement hôtellerie, auberge. On ne désigne plus aujourd'hui sous ce nom, en Roumanie, que les auberges qui se trouvent près des barrières, sur quelques grandes routes ou dans les gros villages.

caves profondes, des magasins voûtés ouvrant sur la cour; au premier étage des chambres dont les portes et les fenêtres donnaient sur une galerie ouverte à laquelle on accédait par deux grands escaliers couverts se faisant face l'un à l'autre.

Ces *hans* étaient construits dans le style italien, type adopté partout dans l'archipel et la mer du Nord où les Génois avaient des comptoirs.



D'après Ionnescu-Gion.

L'épicier en gros Apostol.

C'est à l'abri de leurs murs que la population se réfugiait dans les jours de panique; c'est au fond de ces caves que les grands négociants venaient enfermer leurs marchandises précieuses, que les boyards, les princes eux-mêmes, aux heures difficiles, cachaient leurs papiers, leur or, leurs bijoux.

Les premiers *hans* furent construits par les princes pour fournir des revenus aux monastères au moment où le commerce prit un plus large essor (fin du XVII-e et commencement du XVIII-e siècle), puis par des boyards, dont l'exemple fut suivi par de riches commerçants. Les premiers étaient les *grands hans* qui tous avaient une église dans leur cour; les autres, les *hans de second rang,* sans églises, mais avec des magasins en façade.

Comme ces magasins se louaient très bien, les hégoumènes firent percer les murs de leurs *hans* pour avoir eux aussi des magasins en façade; ils augmentèrent leurs revenus, mais ils affaiblirent la solidité de la construction, en hâtèrent la ruine et multiplièrent les causes d'incendie.

Nous empruntons au copieux ouvrage de M. Ionnescu-

Gion sur le Bucarest d'avant 1800, la liste des *hans* de la capitale.

1. *Han Şerban-Vodă* (1683), entre la Lipscani et la strada Doamnei; les revenus étaient affectés au monastère de Cotroceni. Il brûla en 1704.

2. *Han Constantin-Vodă* qui se trouvait là où s'élève aujourd'hui le Palais des Postes. Les revenus appartenaient au monastère de St Georges.

3. *Han Filipescu* (coin de la strada Lipscani). Il fut cédé en 1713 par Radu Filipescu et ses fils au Clucer Iordake.



Iordake Golescu.

4. *Han Colţea,* construit à côté de l'église et de l'hôpital Coltsea par le spathar Michel Cantacuzène. Brûlé en 1839.

5. *Han St Gheorghe,* construit par le prince Constantin Brancovan près de l'église St Georges. Incendié le 28 août 1804, il fut réparé; mais l'incendie du 23 mars 1847 le ruina définitivement.

6. *Han Filaret Colţea* (là où est la Banque de Roumanie); bâti par le Métropolite Filaret (fin du XVIII-e siècle).

7. *Han Filaret-Mogoşoaiei* (là où est le Théâtre National), bâti par le Métropolite Filaret (fin du XVIII-e siècle).

8. *Han Chiriţa,* près du han St Georges.

9. *Han Bălăceanu,* entre le han Chiriţa et le han Filaret-Colţea.

10. *Han Sf^ta Ecaterina,* bâti près du monastère du même nom par la princesse Catherine Ypsilante, née Morouzi; les revenus appartenaient au monastère.

11. *Han Kretzulescu* (entre le Passage Roumain et le Palais Royal). Il est aujourd'hui transformé en maison de rapport. L'église existe encore.

12. *Han Stavropoleos,* près de l'église du même nom. L'église existe, mais le han a disparu.

13. *Han Zlatari,* construit au XVIII-e siècle, au coin de la Lipscani, autour de l'église Zlatari que l'on vient de reconstruire. C'était la résidence favorite des banquiers de l'époque. Tous les contemporains ont connu ce vaste immeuble dont, au XIX-e siècle, on avait percé les murs pour ouvrir des magasins sur la strada Lipscani et le Podul Mogoşoaiei. Le Ministère de l'instruction publique et des cultes y fut installé au premier étage pendant une vingtaine d'années après 1867, malgré l'état de délabrement de l'édifice qui fut démoli en 1904.

14. *Han Sf. Ioan cel Mare* (XVIII-e siècle); se trouvait là où est aujourd'hui la Caisse des dépôts et consignations.

15. *Han Golescu* (calea Rahova); ce han qui n'était plus qu'une ruine a disparu en 1890. On a bâti sur son emplacement la maison Nerischer.

16. *Han Nicolescu,* près de l'église Razvan; était fréquenté surtout par des commerçants juifs.

17. *Han Gabroveni,* situé derrière la Curtea Vechie. C'est là que descendaient les commerçants bulgares de Gabrova, d'où son nom et celui que porte encore la rue (strada Gabroveni), qui était une des plus belles et des plus vivantes du vieux Bucarest.

18. *Han Herişescu,* près du han Niculescu, à côté de l'église Vergu.

19. *Han Papazolu,* près de S[t] Georges, à l'intersection des rues Décébal et Sf[ta] Vineri.

20. *Han Cazoti,* en face du précédent.

21. *Han Roşiu,* au coin de la strada Smârdan, vers la Dâmbovitsa. Brûlé en 1838.

22. *Han Verde,* dans la strada Carol actuelle[1].

---

[1]) Ces deux derniers hans avaient été construits sur les terrains de la *Curtea Vechie* vendus par le prince Hangherly.



Le Han Manuk. D'après Raffet.

23. *Han Nastase.* On croit que c'est le même que le *Hanu cu Tei* que l'on voit encore, légèrement modifié, dans la strada Lipscani.

24. *Han Zamfir*, dans la strada Şelari.

25. *Han Baltareț,* près du han Zamfir.

26. *Han Jugă Urs,* derrière l'hôpital Coltsea, à l'entrée de la strada Polona.

27. *Hanul Manuk,* construit en 1808, au bord de la Dâmbovitsa, par un riche Arménien, Manuk bey. Il existait encore en 1873 — et l'Hôtel Dacia, qui la remplacé, n'en a que très peu modifié l'aspect général. La cour était plus vaste, car une partie en est occupée aujourd'hui par la salle de spectacle et le restaurant; la galerie qui en fait le tour au premier étage n'était pas vitrée et deux grands escaliers y conduisaient. Beaucoup de contemporains se rappellent encore le han Manuk avec sa cour encombrée de chariots, de gens déchargeant des marchandises, de paysans dormant par terre à côté des bœufs.

A côté de ces hans créés pour les commerçants étrangers qui venaient à Bucarest avec leurs marchandises, et dont les emplacements fixent très exactement les limites réelles de la ville à la fin du XVIII-e siècle, il y avait encore, dans les faubourgs, d'autres hans, auberges à bas prix comme on en voit encore dans plusieurs villes de Roumanie. Ces derniers n'ont disparu que tout dernièrement. Il y a quelques années, un grand han de ce genre existait encore au coin de la strada Romana et de la strada Teilor et portait le nom que l'on donne en Transylvanie aux auberges établies sur les grandes routes, *Făgădău*. Plus récemment, un vaste *han* occupait le terrain compris entre la Chaussée Kisselef et la Chaussée Jianu, en face du Palais Stourdza (ministère des Affaires étrangères).

Les hans du centre, ont été successivement remplacés par des hôtels. Le premier hôtel qui a été ouvert à Bucarest fut l'hôtel Brenner en 1828.

Les Maisons de boyards. — Au XVIII-e siècle, les maisons des boyards occupent encore de vastes terrains, comme celle des Dudescu[1], famille riche et à prétentions féodales, dit Ion Ghica. La maison de Dudescu occupait, avec ses dépendances, tout l'espace compris entre la Dâmbovitsa et le Dealul Spirei d'un côté, entre Sftii Apostoli et la Calea Rahova de l'autre, — c'est le célèbre quartier Dudeşti, où l'on ne voit plus le moindre vestige de cette splendeur d'autrefois[2].

Naturellement, toutes les maisons des boyards n'avaient pas cette importance, car tous n'avaient par la même fortune. Toutes cependant avaient de vastes dépendances et logeaient de très nombreux domestiques des deux sexes. On peut encore voir à Bucarest différents types de maisons de boyards de la fin du XVIII-e siècle et surtout du commencement du XIX-e, mais elles ne sont plus comme alors entourées de jardins et de vergers.

Au XVII-e siècle, les boyards s'étaient établis sur les terrains situés entre la Dâmboviţa et la Curtea Vechie; dès que le Podul Mogoşoaiei fut ouvert, ils se construisirent des maisons le long de cette route dépassant d'abord Sa-

---

[1] La famille Dudescu venait de Transylvanie comme les Vacarescu, les Golescu, les Stourdza, les Candescu.

[2] Le dernier qui ait porté le nom de cette famille, raconte Ion Ghica, fut le vornic Nicolas Dudescu, homme d'esprit et instruit, patriote ardent et ennemi acharné des princes grecs et des phanariotes. Il était neveu d'Antioche Cantemir et oncle par sa mère du poète Iancu Vacarescu. Envoyé par les boyards à Paris pour y plaider la cause des Roumains, il sut captiver l'attention du général Bonaparte et l'intéresser au sort de notre pays au point de le décider à envoyer à Bucarest le général Sebastiani.

Nicolas Dudescu était fier et généreux ; il reçut souvent à sa table, à Paris, le premier consul et les généraux de la République; M-me Récamier ne dîna jamais chez lui sans trouver sous sa serviette un diamant ou un rubis.

Avec le vornic Nicolas ont disparu le nom et la colossale fortune des Dudescu.

rindar, puis la barrière du *Puțu cu zale* (Palais Royal). En même temps, d'autres allaient s'établir sur la rive droite.

Entre 1700 et 1714, le prince Constantin Brancovan, pour reconnaître les services que lui avait rendus Dudescu, lui fit don de vastes terrains dans le quartier de Sf[tii] Apostoli; il en donna d'autres, à côté, à Constantin Braïloï et à Dositeï Braïloï; puis il céda. toujours sur la rive droite, des terrains aux familles Oteteleshanu et Pârâianu. Vers



Phot. de l'auteur.

Maison Cantacuzène
appartenant aujourd'hui au prince Dém. Morouzi.
Calea Victoriei, 131.

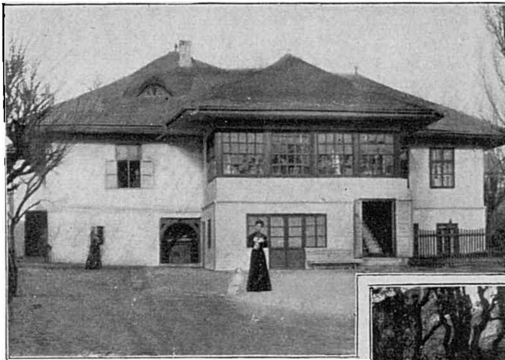
1740, nous voyons les familles Leordeanu et Radu Cupariu également propriétaires de ce côté de la rivière.

Les boyards ayant commencé à construire des maisons le long de la route de Craïova (calea Rahova), refoulèrent les Gueux *(Calicii)* vers le haut de cette route. Du reste, tous ces sans-famille ne tardèrent pas à disparaître.

En 1766, Michel Rudeanu céda des lots sur ses terrains à des négociants, qui, pour être plus près de leurs riches clients, désiraient s'installer dans le quartier Antim.

Au début du XIX-e siècle, la calea Caliţei (nous avons dit plus haut comment le *Podul Calicilor* avait changé de nom), c'est-à-dire la Calea Craiova d'hier, la Calea Rahova d'aujourd'hui, était habitée par un grand nombre de boyards: Costake Kretzulescu, Nicolas Baleanu, l'armash Mano, Argetoïanu, Mihălescu, le paharnic Iancu Arion, Nicolas Lahovary, le stolnic Orneanu, le vistier Nicolae, Costake Falcoyanu, Farcashanu, le culcer Scarlat Urlăţeanu, Ioniţa Falcoyanu, Iancu Lahovary, Mihalake Tudor, etc.

A la même époque, le Podul Mogoşoaiei s'était peuplé de maisons de boyards.



Phot. de M. Gheanţu

Maison de M. Alexandre Ciurcu.
maison de boyard
du commencement du XIX-e siècle



Maison de M. Al. Ciurcu.
Côté du jardin.

En partant de la rivière, à gauche, il y avait[1]: celle d'Enakiţa Vacarescu (Prager), celle de Racovitsa qu'acheta Damari (Hôtel de France), celle du baron Meïtani (préfeture de police), celle de Filipescu Drăjneanul (Magasin Universel), celle de Cantacuzène qu'acheta Milosh Obrenovitch et dont il fit don à la Russie (Légation de Russie), celle de Balianu achetée par Corbescu (Grand Hôtel du

---

[1] Nous indiquons en parenthèse la maison qui se trouve actuellement sur l'emplacement qu'occupait autrefois telle ou telle maison de boyard.

Boulevard), celle de Cocorescu (magasin du Louvre), celle du ban Kretzulescu (Club Royal), la maison de Ghica (Passage Roumain), la maison de Colfescu, achetée par le baron Sakelarie et reconstruite par Dinicu Golescu (Palais Royal), celle de Grégoire et de Iordake Filipescu (Hôtel Impérial et administration du Domaine de la Couronne), celle de N. Trăsnea (Hôtel High-life), celle du ban Ralet (coin de la strada Modei), celle du ban Balianu (maison Enciulescu), celle du ban Stirbey (palais Stirbey), celle de Romanet (ministère des finances), celle de Nicolescu (maison Monteor), celle de Vacarescu (ministère de la justice), celle de Filipescu Vulpe (Académie Roumaine), celle de Philippe Lenş (C. Vernescu), etc.

A droite, en montant le Podul Mogoşoaiei, on rencontrait, après avoir passé devant les hans Zlatari, Filipescu (Passage Villacros), Greceanului (Palais Niphon), la maison de Greceanu (coin du Boulevard), celle du Vornic Slatineanu (Capsa), celle du prince Gr. Ghica (Club de la Jeunesse), celle de Take Ghika (Hôtel Continental), celle de Perticari (Club Conservateur), celle de Mathieu Cantacuzène (maison Lahovary, démolie en 1906), celle de Barbu Slatineanu (Café High-life), celle de Deşliu (maison Eliad, au coin de la strada Episcopiei), celles de Locusteanu et de Babeanu, celle de Manolake Florescu (Lycée St Georges), celle de Vacareasca (où a habité Barbu Catargi), celle de Iordake Golescu (maison Aristide Pascal), celle de Burki, celle de Ioan Faca (général G. Mano), celle de Iancu Filipescu Buzatul, etc.



D'après Ionnescu-Gion.
Dame roumaine du XVIII-e siècle.

Comme on le voit, les boyards s'étaient presque tous établis le long des deux grandes routes de Brashov et de Craïova. Quelques uns, après la démolition de la

Curtea Vechie, se firent construire des maisons dans la calea Şerban-Vodă, d'autres sur leurs propriétés, voisines des grandes rues habitées par leurs pairs: les Dudescu, les Braïloï, les Rudeanu, autour de Sfţii Apostoli, Cornescu sur l'emplacement que Joje acheta vers 1880 et sur lequel il ouvrit la strada Regală [1].

Les boyards, leurs femmes, leurs fils et leurs filles avaient, dès l'arrivée des Princes grecs, modifié leur costume et adopté un genre de vie plus luxueux. Comme on ne sortait jamais à pied, on rivalisait à qui aurait les plus belles selles, les plus brillants harnais, les carrosses les plus nouveaux. Chacun avait, sur le siège de sa voiture, un albanais en grand costume, et chaque maison regorgeait de domestiques.

Les petits boyards, dont plusieurs avaient fait fortune, soit dans le service des grands, soit dans celui de l'Etat, parfois dans les deux, commençaient déjà à se construire eux aussi des maisonnettes de meilleure apparence, pendant que les commerçants se logeaient plus confortablement dans tous les quartiers compris entre l'église St Georges, l'église Sfinţilor, l'église Arménienne, l'église Olari, l'église Lucaci et l'église Boteni.

Le commerce. — C'est que le commerce s'était singulièrement développé pendant le XVIII-e siècle. Grecs, Bulgares, Arméniens, Ragusains, Vénitiens, Dalmates, Saxons, de Sibiu et de Brashov, Russes, Allemands, Juifs, arrivaient de partout à Bucarest; les uns vendaient leur marchandise et s'en allaient, les autres s'installaient à demeure.

Le centre de l'Europe avait cessé, pour un moment, d'être un champ de bataille perpétuel. Les routes internationales étaient devenues plus sûres; le commerce de Bucarest va désormais s'alimenter à Vienne et surtout à Leipzig,

---

[1] Avant que Joje eût acheté la maison Cornescu, elle était occupée par l'imprimerie de P. Ispirescu, qui y imprima ses contes.

dont les grandcs foires sont assidûment fréquentées par les grands marchands de la capitale.

Les commerçants de Bucarest n'ont pas besoin de vastes magasins et de larges vitrines comme aujourd'hui pour séduire l'œil du passant et attirer la clientèle. Les boyards ne se dérangent pas. On leur porte la marchandise à domicile. Des vendeurs habiles déploient devant eux les soieries brillantes, les gazes délicates, les toiles éclatantes de blancheur, les bijoux qui scintillent, les belles armes, les riches fourrures, les châles soyeux, et ils font valoir chaque objet. Aussi, les magasins sont-ils plutôt de misérables échoppes qu'une étincelle suffit à réduire en cendres. Il faudra une catastrophe pour que l'on se décide à construire des magasins moins exposés aux incendies.



D'après Ionnescu-Gion.

Le négociant Staicu.

Tout le commerce était concentré derrière le Palais princier dans ces petites rues qui venaient aboutir dans cette *Ulița mare* (la grand' rue) — devenue rue Lipscani[1] après 1750 — et qui portaient les noms des marchands qui s'y étaient installés: *strada Boiangiilor* (rue des Teinturiers), *strada Șelarilor* (rue des Selliers), *strada Mărgelarilor* (rue des marchands de perles), *strada Fierarilor* (rue des Ferronniers), *strada Șalvaragiilor* (rue

[1] Les marchands de Bucarest s'approvisionnaient au XVIII-e siècle à Leipzig *(Lipsca* en roumain). On appelait *Lipscani,* les commerçants qui vendaient des marchandises de Lipsca. Comme ces commerçants étaient surtout installés dans la Grand' Rue, celle-ci prit le nom de *strada Lipscanilor.*

des fabricants de şalvari)[1], *strada Lăcătuşilor* (rue des Serruriers), *strada Blănarilor* (rue des Fourreurs), *strada Mătăsarilor* (rue des marchands de soieries), *strada Gabrovenilor* (rue des marchands de Gabrova), etc.

Quelques tentatives furent faites pour créer une industrie roumaine. Radu Slatineanu fonde, en 1766, une fabrique de draps à Pociovaleşti (Ilfov), le vornic Greceanu établit une fabrique de semoule sur sa terre de Cerneşti (1793), le ban Dém. Ghica crée, la même année, une verrerie, Manolake Culoglu une fabrique de fichus de coton teints à Marcutsa. Vains efforts. Toutes ces fabriques disparurent avant la fin du siècle. La concurrence étrangère et l'absence de capital suffisant les ruinèrent encore plus que les guerres entre la Russie et la Turquie.



D'après Ionnescu-Gion.

Le fourreur Constantin.

A la fin du XVIII-e siècle, il y avait à Bucarest des banquiers jouissant d'un grand crédit: Meïtani, Sakelarie, Apostol, son fils Manolake, Polyzu Condo, dit Polizake.

A côté d'eux, existait toute une classe d'enrichis qui affichaient déjà un luxe presque égal à celui des boyards. C'étaient, les uns, les fermiers des douanes, des salines, des voies de communications, des postes, etc., car tout était donné en ferme; les autres, quelques grands commerçants.

M. Ionnescu-Gion a conservé les noms de ces capitalistes d'hier: parmi les premiers, Hagi Moscu, Facca, Romanet, Bellu, Manuk-Bey, Cervenvodali, Iancu Saifa, Spiridon Cazoti, et, parmi les seconds, le quincailler Stefan Baltăreţ, le marchand de soieries Baluţa, etc.

---

[1] Les *şalvari* sont les pantalons d'hommes à fond très ample comme les pantalons turcs.

Tous ces richards avaient des propriétés à Bucarest; ils commencèrent à acheter des terres dès le début du XIX-e siècle et plusieurs marièrent leurs filles à des boyards.

La douane de Bucarest (la *Carvasara*, comme on disait alors) s'établissait, avant 1778, de ci de là, sur des terrains vagues voisins du centre.

En 1778, l'hégoumène de Colţea, entrevoyant un beau revenu, fit construire, sur un grand terrain inoccupé qui se trouvait entre ce monastère et l'église St Georges, un local qu'il loua au Directeur des Douanes (*Marele Vameş*). La Carvasara y fut établie à demeure[1]. C'est là que l'on amenait les marchandises de l'étranger; ces marchandises franchissaient la frontière de Transylvanie à dos de cheval et on les chargeait sur des chariots à Valeni-de-Munteni ou à Campina.



D'après une aquarelle.

Un han à Valenii-de-Munte.

En dehors de la ville plusieurs foires se tenaient au cours de l'année, sur les terres des monastères qui percevaient les taxes.

Nous reproduisons ici, d'après Ionnescu-Gion, à titre de document, le prix de divers articles de consommation dans la première moitié du XVIII-e siècle:

Un bœuf, de 10 à 15 piastres[2] (lei vechi); une vache, 6 piastres; un cheval, de 8 à 10 piastres; un cheval de selle, de 20 à 25 piastres; un cheval de carrosse, 40 piastres;

---

[1] La strada Sfinţilor n'existait pas alors. Le terrain vague occupé par la douane et où arrivaient tous les chars chargés de marchandises, occupait une sorte de carré à peu près compris entre la strada Colţei, la strada Scaune, la strada Pescaria Veche et la strada St. Gheorghe-Nou.

[2] La valeur d'une piastre était de 32 centimes; 1 para valait 0 fr. 0032.

une brebis et son agneau, 1 piastre; une ocque (1 kilo 260 gr.) de viande, de 1 à 2 paras; un décalitre de vin, 10 paras; une poule, de 2 à 3 paras; 10 œufs, 1 para; une oie, de 6 à 8 paras; un dindon, 15 paras; une ocque de farine, 1 para; l'esturgeon, 4 paras l'ocque; les haricots, les pois, les lentilles, de 1 à 2 paras l'ocque; le sucre, 2 piastres; le café, 2 *zloţi;* l'huile, 20 paras l'ocque; le beurre, de 6 à 8 paras; le drap, de 8 à 10 piastres l'aune.

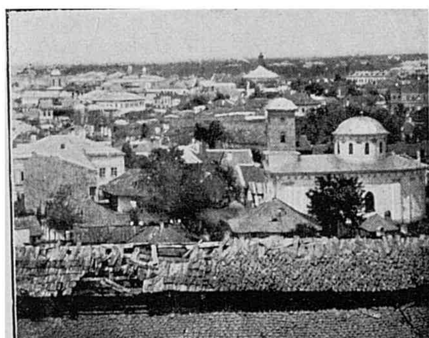
Dès que la ville devint plus peuplée, dès que le bien-être devint plus général, le prix des denrées monta, mais assez lentement, car, en 1862, la viande de bœuf se vendait encore à raison de 0.40 c. l'ocque, soit 0.37 c. le kilogramme.

L'aspect de la ville. — Nous emprunterons à la plume autorisée de Ion Ghica la description qu'il fait de Bucarest à la fin du XVIII-e siècle.

> Du temps de Mavrogheni (1786—1789), Bucarest avait déjà une vaste étendue. Supposez une ligne qui partirait de l'église Sfinţilor, passerait derrière l'église Sfta Vineri, continuerait de là jusqu'à la calea Şerban-Vodă où elle rencontrerait l'église Sf. Spiridon, cotoyerait la colline de la Métropole et viendrait aboutir à l'église Alba de la strada Casarmei pour revenir par l'église Antim au jardin de l'Episcopie, et, de là, par Icoana et Popa Russu, rejoindre l'église Sfinţilor. Cette ligne enveloppait environ 10.000 kilomètres carrés sur lesquels vivaient de 20 à 25.000 habitants.
>
> Les quatre grandes voies qui partaient de la Curtea Vechie et les quatre autres qui les complétaient (calea Tîrgovişte, calea Herestrău, Podu de Pămênt et calea Vitanului), laissaient entre elles des vides occupés par des jardins, des vergers, des vignes et des terrains vagues semés, par ci par là, de huttes (bordei), de chaumières et de maisonnettes séparées les unes des autres par des carrières à

sable et des marais au milieu desquels s'élevaient les tas de fumier des écuries des boyards.

Vu de la colline de la Métropole, Bucarest ressemblait plutôt à une forêt qu'à une ville, avec de grands arbres chevelus au travers desquels brillaient les croix dorées d'une centaine d'églises grandes et petites. Dans cette immensité de verdure, on apercevait en certains endroits quelques clairières: c'étaient les grands *hans* et les maisons des boyards.



Vue du Bucarest ancien.

En tournant les yeux vers la Crucea Slobozia de la calea Şerban Vodă — monument élevé en souvenir de la bataille que le prince Léon livra aux boyards soulevés et qui ne voulaient plus des Grecs — un peu à gauche — derrière le clocher de l'église Radu Vodă, on distinguait, enfouie dans les arbres, la petite église St. Athanase, dite église de Bucur, qui, avec sa tour ronde comme un champignon, ressemblait, au milieu de ces arbres séculaires, à un enfant abrité sous une ombrelle et appuyé à un chêne touffu. Un peu à droite, à travers les branches des arbres, au faîte d'une tour de bois noirci par la mousse qui l'avait envahie, on apercevait la croix de l'église Olteni, temple fort modeste, mais qui nous rappelle la lutte héroïque des 44 compagnons de Himariote tombant l'un après l'autre jusqu'aux deux derniers,

qui, se frayant un chemin à coups de. yatagan dans les rangs des Turcs de Tahir aga, s'en allèrent mourir pour l'indépendance de leur patrie à Missolonghi près de lord Byron.

Si l'on regardait à gauche vers Jigniţa, en partant de l'église Sf[ta] Vineri vers Scaune, on voyait l'observatoire des pompiers, un chef-d'œuvre de charpenterie, une sorte d'échelle pour les chats, formée d'une quantité de poutres appuyées les unes sur les autres et à travers desquelles, comme à travers un gril, on apercevait l'église Sfinţilor.



Vue du Bucarest ancien.

En suivant vers la gauche, par dessus les tours nombreuses et légères de S[t] Georges, l'œil s'arrêtait avec admiration sur le plus haut et le plus grand des édifices de la capitale, la Tour Colţea, qui dominait la ville et portait fièrement ses créneaux dans les nuages.

Vers le milieu de la ville, parmi les arbres et les dômes, se trouvaient les grands hans.

Les maisons des grands boyards étaient, pour la plupart, au bord de la rivière; en partant du sud de la Dâmboviţa, il y avait d'abord la maison de Pană Filipescu; plus bas, la demeure des Cantacuzène jusqu'à la maison de Colfescu; en descendant, on rencontrait celle de Constantin Kretzulescu et de son frère Istrate, puis celle du ban Scarlat Ghica

dans Gorgan; là où est la préfecture d'Ilfov, la demeure du *vieux ban*, (on désignait ainsi la maison du ban Dumitrake Ghica, père de Scarlat). Au dessus de St Ioan, la maison Vacarescu (actuellement maison Prager). De l'autre côté de la rivière, le palais de Manolake Brancovan [1].

Vers l'est, du côté de Colţea, se trouvaient les maisons de Barcanescu, de Candescu, de Câmpineanu, de Racoviţa et de Balianu.

Quand, du haut de la colline de la Métropole, un soir de *denie*, dans la tranquillité mélancolique du crépuscule, l'appel aux fidèles s'envolait des cent églises à la fois, que des millions de tons variés s'échappaient des mille clochers grands et petits de la capitale, que ces notes sortaient de toutes les tourelles pour se confondre dans une rumeur générale comme des vagues refoulées les unes par les autres vers une rive invisible, l'atmosphère entière semblait transformée en un tourbillon d'harmonie et l'âme, envahie par un sentiment de piété profonde, se sentait disposée à la prière.

Dans cette tempête de sons, comme l'œil distingue sur la mer en furie les voiles des navires parmi l'écume blanche qui jaillit des vagues, l'oreille percevait dans l'immense concert la voix plaintive de Saint-Georges qui répétait en cadence le nom de

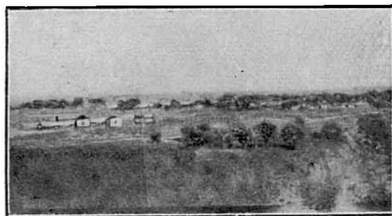
---

[1] „Ce palais a reçu dans ces cinquante dernières années des hôtes de tous rangs, dit Ion Ghica. Il a été tour à tour un palais, une caserne, un hôpital et une ruine; dix fois, il a été construit et détruit, dévasté, restauré et abandonné. Il a abrité Caradja après l'incendie du palais de Dealul Spirei; Ypsilante y est descendu; Tudor Vladimirescu l'a habité quand il est venu à Bucarest avec ses pandours; il a servi de résidence à l'état-major turc du temps de Kehaïa-Bey et de Gavanosoglu. Rebâtie et embellie par le prince Bibescu, cette demeure a servi à Omer pacha, aux généraux russes, aux soldats et aux malades de toutes sortes d'armées. Elle a été résidence de princes, quartier général des commissaires et chefs d'armée pendant toutes les invasions, toutes les occupations."

l'infortuné Brancovan, la voix triste et fière d'Anthime, le battement lent et hautain de S[t] Spiridon qui répondait à Sarindar et à *Curtea Vechie,* la cloche de fête de Colţea, voix graves que traversaient de toutes parts les voix aiguës et argentines des cent petits clochetons des églises des faubourgs.

Maintenant la rumeur de la foule, le bruit des milliers de voitures qui rebondissent sur les pavés pointus des rues et les sifflets des sergents de ville détruisent tout le charme de cette sublime harmonie; on entend à peine les cloches et les fidèles ne se réunissent plus autour des autels.

Les environs du vieux Bucarest. — Tout autour de Bucarest s'étendaient de grandes propriétes appartenant à des boyards. — Sur la rive gauche de la Dâmbovitsa, toute une série d'étangs formant un demi-cercle au delà de la ville. Sur la rive droite, un cirque de collines.



Phot. de G. Baliste.

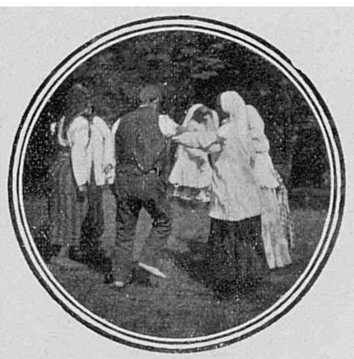
L'étang de Colentina.

Au sud de la ville, il y avait l'immense domaine de la famille Vacarescu. C'est là que, en 1716, le prince Nicolas Mavrocordat fit construire le monastère qui porte encore aujourd'hui le nom de Vacareşti et qui a été trasformé en prison. A l'est du monastère, les villages de Popeşti et de Cioplea et, au nord, le monastère de Cernica, bâti en 1608, près duquel se trouvait le palais d'été du prince Sherban Brancovan, dont il ne reste plus que quelques ruines. Plus loin, le monastère de Pantelimon, construit en 1748 par la famille Ghica, et le monastère de Marcoutsa, dont on a fait un hospice d'aliénés.

En revenant vers le nord, on rencontrait l'étang de Colentina, celui de Herestreu [1] et le bois de Baneasa [2].

De Baneasa à la Dâmbovița s'étendait une grande plaine, propriété de la famille Giulescu, que traversait la route de Brashov.

Sur le bord de cette route, là où est aujourd'hui le premier rond-point de la Chaussée Kisselef, existait un grand moulin à vent qui n'a disparu qu'en 1831.



Phot. de M. Menu.

Gens du peuple dansant.

A l'extrémité de la plaine, au bord de la rivière, se trouvaient les moulins de Grozavești.

Sur la rive droite, le village de Cotroceni, qui est devenu le quartier Sf. Elefteriu; plus loin, la colline Spirea, où les petites gens de la ville venaient boire et danser pendant les fêtes de Pâques. Ypsilante avait fait construire sur cette colline, en 1774, le palais qui brûla sous le règne de Caradja, en 1813 *(Curtea arsă)*. Plus loin encore, la propriété de la famille Bellio où le peuple venait se réjouir les jours de fête [3] et qui est occupée aujourd'hui par les cimetières orthodoxe, catholique et israélite. Cette pro-

---

[1] Herestreu était le lieu de réunion des boyards hors la ville, près du kiosque qu'Alexandre Ypsilante avait fait élever sur les bords du lac.

[2] Ce bois était situé sur la propriété du ban Vacarescu; il prit le nom du titre de la femme du ban *(Băneasa)*.

[3] Parmi les endroits où se rendait de préférence le peuple, M. Ionnescu-Gion cite: le *Cabaret dans le bois* (là où est aujourd'hui la strada Berzei, la *Fontaine des Beizadei*, (dans le bois de Cotroceni), le *champ de Filaret*, le *bois de Sf. Elefterie*, le *jardin de Scafa*, le *jardin du Cismegiu*, les *bosquets de Hagi-Ilie*, (du côté des Moși), le *verger Deșliu*, le *jardin de Giafer* et le *jardin de Barbă-lată.*

priété reliait le Dealul-Spirei au monastère de Vacareşti d'où nous sommes partis pour faire le tour de Bucarest.

Peste, tremblements de terre et incendies. — Bucarest eut fréquemment à souffrir de ces trois calamités du XVII-e au milieu du XIX-e siècle.

La peste ravagea la ville en 1660, 1676, 1689 et 1697, en 1707, 1718, 1736, 1737, 1738, 1756, 1792 et 1795. On dit que, pendant les trois années de 1736, 1737 et 1738, il n'est pas mort moins de 30.000 personnes de la terrible maladie qui épouvantait si fort les habitants.

Pendant ce temps, de violents tremblements de terre ruinaient les édifices de la ville. Il y en eut un très fort le 31 mai 1738, puis le 26 mars 1740, le 24 novembre 1793, en février 1794 et enfin le 14 octobre 1802. C'est alors que la partie supérieure de la Tour Colţea s'écroula, ainsi que le monastère de Cotroceni.

Les incendies éclataient à tout moment dans cette ville dont les maisons étaient couvertes en bardeaux ou en roseaux. dont beaucoup d'églises et presque tous les magasins étaient en bois.

On cite, parce qu'ils causèrent plus de dégâts, l'incendie du 15 juin 1691, celui de 1704 quand brûla le han Şerban-Vodă, celui de février 1719 sous Nicolas Mavrocordat quand brûla le monastère de Cotroceni, celui du 27 février 1739 quand le monastère de Colţea et tout le quartier environnant devinrent la proie des flammes; les bouchers de Scaune [1] quittèrent leur quartier en ruines et vinrent s'établir près de la Dâmbovitsa; celui du 2 novembre 1766 qui détruisit le Târgul-Cucului (près de St. Georges) et celui du 29 octobre 1787 qui ruina encore une fois le monastère du Cotroceni.

Dans la première moitié du XIX-e siècle, les incendies furent tout aussi nombreux.

---

[1] *Scaune* signifie étaux de bouchers. Le quartier porte encore ce nom.

Le 28 août 1804, tout le centre de la ville brûle; le 22 décembre 1812, sous Caradja, le palais construit en face du monastère Mihai-Voda par Alexandre Ypsilante est détruit par le feu; en 1822, ce sont les échoppes de la rue des Cavafi qui flambent; en 1825 celles du Podul-Beilicului (calea Şerban-Voda): en 1835, le centre de la ville est encore la proie des flammes: en 1838, c'est le han Rouge (strada Carol) qui brûle; en 1839, le han Zamfir; enfin, le 23 mars 1847, sous le règne du prince Bibescu, le jour de Pâques, un incendie terrible s'étend sur tout le centre et ruine treize quartiers, détruisant un grand nombre d'églises: Saint-Démètre, l'église princière *(Curtea Vechie),* Sf. Anton, la Baraţie, Sf. Gheorghe-Nou, Sf. Gheorghe-Vechie, Sf. Mina, Stelea, Udrican, Lucaci, Ceauş-Radu et Sf. Stefan. Le désastre fut si grand que le souvenir de cet incendie ne s'est pas encore effacé de la mémoire des habitants de Bucarest.



CHAPITRE III

BUCAREST AU XIX-E SIÈCLE

Ion Ghica, qui avait tant vu et qui avait l'esprit si net, a écrit, dans les *Convorbirile economice:* „Si sur Bucarest n'avaient pas cent fois passé et repassé le sabre, le feu, l'eau, les tremblements de terre, les Turcs, les Tatars, les Hongrois, les Russes et les Autrichiens, et surtout tant de mauvais princes avec des ministres et des favoris comme Veleli, Tsucala et Lohana, cette capitale n'aurait rien à envier à Vienne ou. à Berlin".



Ion Ghica.
Publiciste, économiste, et homme d'Etat roumain.

L'ancien président du conseil du prince Charles se faisait illusion. Une ville ne se transforme pas du jour au lendemain lorsque son administration ne dispose pas de centaines de millions et qu'il n'y a que de très rares capitalistes parmi ses habitants. Nous vivons, depuis

quarante ans, sous le meilleur des rois et Charles I-er a eu de bons ministres de même que Bucarest a eu de bons maires, et chacun d'eux a fait ce qu'il a pu, et cependant, jusqu'en 1878, l'aspect de Bucarest a peu changé. Ce n'est



Phot. de l'auteur.

Maisonnette de Bucarest.

Existant en 1906.



Phot. de l'auteur.

Maisonnette de Bucarest.

Existant encore calea Dudeşti.

qu'à partir de cette époque que l'on a commencé à moderniser la ville. On y a travaillé pendant vingt ans. Certes, le Bucarest de 1906 ne ressemble guère à celui de 1806; toutefois, nous sommes encore loin de n'avoir rien à envier non seulement à Vienne ou à Berlin, mais encore à quantité d'autres grandes villes de l'Europe occidentale, où la population est tout entière urbaine, tandis qu'à Bucarest une partie de la population est encore rurale. C'est ce mélange de la classe paysanne avec les autres classes de la société qui donne à notre capitale son aspect particulier, qui frappe tous les étrangers de passage à Bucarest et qui durera encore longtemps, car la différence très grande qu'il y a entre les paysans et les autres classes, dans le costume et la manière de vivre, n'est pas près de s'effacer.



Phot. de l'auteur.

Maisonnette de Bucarest.

Existant encore dans la strada Popa-Kitsu.

La campagne pénétrait il y a vingt ans jusqu'au cœur de la ville. Elle a commencé à reculer, et, si l'on

s'était hâté de tracer des limites à Bucarest, on aurait déjà aujourd'hui une ville entièrement moderne, six fois moins étendue que la ville actuelle, mais bien pavée, bien éclairée et peuplée de belles rues et de superbes jardins. Des considérations politiques ont toujours retardé cette solution qui s'imposait cependant, et on a laissé la ville s'étendre dans la campagne, conservant ainsi à Bucarest son aspect primitif de gros bourg entouré d'une agglomération de villages où s'élèvent chaque année, parmi les masures, de riches demeures, qu'on est tout étonné d'y rencontrer.

Ion Ghica déplore également la disparition de nombreuses industries roumaines.

Or, M. Ionnescu-Gion constate, dans son *Histoire de Bucarest avant 1800*, que, à partir de 1740, le commerce roumain avait complètement passé entre les mains des étrangers.

Nous avons déjà dit plus haut deux mots de cette question. Nous croyons cependant devoir y revenir ici pour fixer certains points relatifs au développement de la capitale de la Roumanie.



D'après Ionnescu-Gion.

Boyard roumain
au début du XIX-e siècle.

Il ne faut pas oublier que Bucarest est une ville de boyards, venus, à partir du XV-e siècle, s'établir autour de l'ancienne forteresse de la Dâmbovitsa et dont le nombre s'est accru dans les siècles qui suivirent.

Autour de ces boyards, que voyons-nous? 1° Des fonctionnaires, gens de petite noblesse, arrivés aux fonctions par les portes basses, toujours rampants, serviles envers les forts, durs envers les petits qu'ils spoliaient effrontément; cette classe comprenait, depuis le XVI-e siècle, un nombre considérable de Grecs, qui peu à peu se roumanisèrent et dont beaucoup arrivèrent à la grande boyarie;

2° des prêtres, recrutés parmi les paysans, ignorants comme eux, superstitieux et misérables, car les églises riches furent toujours entre les mains des moines grecs; 3° des paysans que les boyards amenaient de leurs terres pour cultiver les vignes et les vergers entourant leurs habitations; 4° des artisans roumains, serbes, bulgares et hongrois, des charrons, des tonneliers, des tanneurs, des teinturiers, des bouchers; 5° quelques commerçants étrangers, Saxons, Grecs, Arméniens et Juifs; 6° des Tsiganes, esclaves des boyards, qui les vendaient pêle-mêle avec leurs chevaux, leurs bœufs et leurs moutons, et qui représentaient pourtant toute une classe d'artisans, sans parler des musiciens.



D'après Ionnescu-Gion.

Jeune boyard roumain

au début du XIX-e siècle.

A côté des boyards, — riches et puissants comme eux, — les hégoumènes des monastères dédiés qui exploitaient d'immenses domaines avec une rapacité sans exemple.

Le prince, les boyards et les monastères possédaient tous les terrains de la ville et de vastes propriétés au delà des étroites barrières de l'époque.

Sur ces propriétés, ils accordaient à des vignerons, à des cultivateurs, à des artisans, à des commerçants, l'autorisation de se construire une hutte *(bordei)* ou une masure, et, de tous les côtés, on vit s'installer de petits villages pauvres autour d'une église en bois.

Dans cette société quasi-féodale, le travail manuel exercé par des esclaves, des étrangers ou des paysans, était considéré comme chose vile et le commerce comme peu digne d'un Roumain qui s'anoblissait en devenant fonctionnaire.

Cent ans ont passé sans beaucoup modifier la mentalité des Roumains à cet égard. Le vieux préjugé existe

encore aujourd'hui, et l'on continue à considérer comme une déchéance de se livrer au commerce et comme un honneur d'être nommé dans une fonction, fût-elle infime.

Confinés dans la petite industrie domestique qui était appelée à disparaître dès que le pays progresserait, la basse classe végéta pendant que se développaient la classe des fonctionnaires et, plus tard, les classes libérales; et, comme les besoins de ces classes plus aisées et ceux de la classe riche croissaient chaque jour, les étrangers s'empressèrent d'y pourvoir.


Commerçant riche de Bucarest.

Dès la fin du XVIII-e siècle, nous avons vu tout le grand commerce et la banque entre les mains d'étrangers qui avaient des capitaux, du crédit et des habitudes de travail et d'économie, en un mot qui étaient supérieurement armés pour la lutte économique.

Le luxe ne fit que grandir au XIX-e siècle, car l'ouverture des ports de la mer Noire aux navires de tous les pays (1829) avait donné un nouvel essor à l'agriculture et enrichi les propriétaires, qui, tous à l'envi, se firent construire des maisons plus modernes, commandèrent des meubles à l'étranger, abandonnèrent leurs vêtements surannés et adoptèrent le costume européen, pendant que leurs femmes et leurs filles s'habillaient „comme à Paris", en attendant qu'elles s'habillassent à Paris [1].

[1] On comprend très bien pourquoi les passementiers, si nombreux alors qu' était en honneur les costumes chamarrés de galons, devinrent très rares au XVIII-e siècle, quand, à la suite des Fanariotes, les boyards adoptèrent le costume oriental et que l'usage des fourrures développa alors une industrie prospère, celle des fourreurs, qui tomba en décadence dès que les hautes classes adoptèrent le costume européen.

Il est naturel que, pour satisfaire les besoins de cette seule classe riche, qui ne réclamait que des produits venant du dehors, se soient installés à Bucarest une foule de commerçants étrangers, dont le nombre n'a fait que croître.

Les quelques commerçants roumains qui essayèrent de lutter furent rapidement vaincus, et, à mesure que la classe des fonctionnaires, imitant les boyards, quitta son ancien costume, renouvela ses meubles, adopta un genre de vie plus occidental, on vit arriver le juif qui se substitua à l'arménien et au saxon.



Arnaute au service d'un boyard.

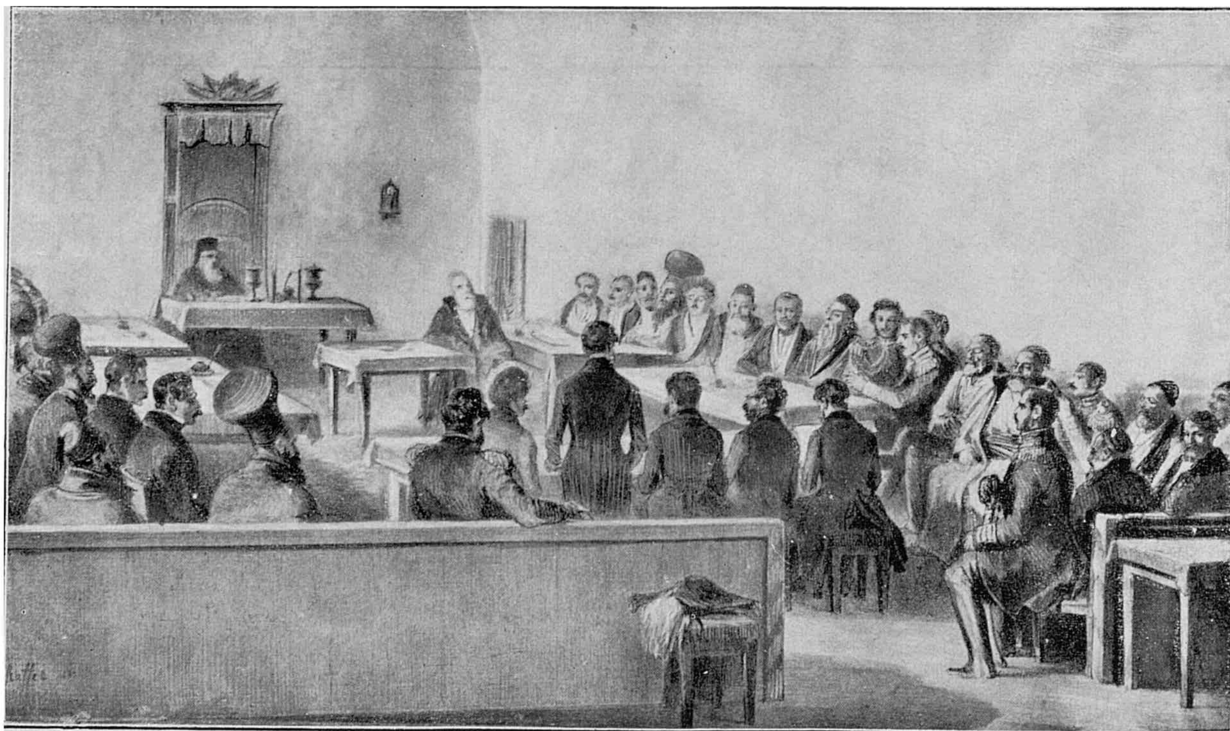
Les femmes du peuple cessèrent de tisser la toile dont s'habillait toute la famille et les foulards dont on faisait autrefois une si grande consommation à Bucarest. En même temps, elles quittèrent le costume national. Ce changement dans les habitudes de la basse classe eut un double résultat : il fit disparaître les teinturiers et fournit une nouvelle clientèle aux juifs.

C'est à ces modifications apportées brusquement dans le costume de toutes les classes de la population de la capitale qu'il faut attribuer la disparition des *işlicari* et des *şalvaragii,* ainsi que la ruine des pelletiers et des fourreurs.

* * *

Bien que la ville continuât à s'agrandir, Bucarest fit peu de progrès, dans les premières années du siècle.

On répara des églises, les boyards construisirent quelques maisons assez confortables; les *bordei* disparurent peu à peu et furent remplacés par de petites maisonnettes; des magasins remplacèrent les anciennes échoppes; on sub-



Une séance de l'assemblée des boyards. Collect. de l'Académie Roumaine.

stitua peu à peu les toitures en tôle aux anciennes toitures en bardeaux; on pava quelques rues. Mais ce fut à peu près tout. En 1831, le comte Paul Kisselef, gouverneur général des Principautés au nom du Tsar, fit démolir le moulin à vent qui se trouvait à la sortie de la ville sur la route de Brashov et fit dessiner et planter les jardins qui bordent cette partie de la route à laquelle on donne encore aujourd'hui le nom de Chaussée Kisselef. Vers la même époque, l'étang de Cismegiu fut transformé en lac et entouré d'un jardin. Les barrières furent reculées et on créa des cimetières; mais l'aspect général de la ville ne fut pas modifié.

Le prince Caradja.

Et pourtant que d'événements depuis le commencement du siècle! Occupation de Bucarest par les Russes (1807); arrivée des Turcs (1812) et fuite des boyards, du métropolitain et des évêques; incendie du palais princier de Dealu-Spirei; ravages occasionnés par la peste; départ précipité de Caradja qui abandonne le trône (1819); avénement d'Alexandre Soutzo; menées des hétairistes qui empoisonnent ce prince (18 janvier 1821); soulèvements des Roumains contre les Grecs; entrée de Tudor Vladimirescu à Bucarest.

Tudor Vladimirescu.

Nous voici à un tournant de l'histoire roumaine. Le régime des Fanariotes est fini; les princes indigènes remontent sur le trône; les boyards,

qui s'étaient réfugiés à Brashov pendant les troubles provoqués par l'hétairie, rentrent à Bucarest, et les hégoumènes grecs sont partout expulsés et remplacés par des Roumains.


Le prince Alex. Ghica.

Puis vint la convention d'Akermann (1826) et l'influence croissante de la Russie. En 1829, les Russes occupent les Pays Roumains, et nomment un gouverneur général des Principautés, d'abord le comte Pahlen, auquel succéda bientôt le général Joltuchin, que remplaça le comte Paul de Kisselef.

La peste et la disette avaient accompagné l'invasion des Russes. En 1830, ce fut le choléra qui éclata et fit des milliers de victimes.


Le prince D. Bibescu.

Les événements se pressent. Le Réglement organique est voté (1831), Alexandre Ghica est nommé prince (1834), les Russes quittent Bucarest; le pays roumain respire enfin et on se prend à espérer. Des journaux se fondent, le collège Saint-Sava est ouvert et la Valachie eut son Parlement, — un embryon de Parlement, il est vrai, une sorte de chambre des pairs où quelques grands boyards se réunissaient sous la présidence du Métropolite, mais enfin une assemblée politique.

Mais les intrigues des boyards troublent de nouveau le pays. Alexandre Ghica est destitué et Démètre Bibescu est élu prince à vie par ses pairs (1842). Les passions politiques sont toujours très vives dans la classe dirigeante, si loin des autres classes. Le prince Bibescu voit se liguer contre lui la majorité des grands boyards. En mars 1847, un incendie terrible ravage tout le centre de la ville. En juin 1848, c'est la révolution qui éclate. Bibescu abdique et un gouvernement provisoire s'installe. La rue se mêle à la politique, de grandes assemblées populaires sont tenues à Filaret; trois mois de fièvre et d'enthousiasme; on brûle en grande pompe le Réglement organique, on parle de proclamer la République. Et, tout à coup, les Turcs occupent la ville, après une courte lutte avec les vaillants pompiers qui essaient, à Dealul-Spirei, de défendre l'entrée de la capitale. Les révolutionnaires, Heliade, les frères Bratianu, les frères Golescu, Ion Ghica, N. Balcescu, D. Bolintineanu, etc., sont arrêtés et envoyés en exil; des boyards sont enfermés dans des monastères. Le prince Stirbey, frère aîné de Bibescu, est appelé au trône et l'on respire de nouveau.



J. Heliade-Radulescu.



N. Balcescu.

Mais l'année 1853 ramène les Russes, et Bucarest voit un nouveau gouverneur, Kalcinsky, qui, pendant dix mois (1853—1854) administre le pays au nom du Tsar.

Les Russent partis, ce sont les Turcs, puis les Au-



Une réunion du Divan ad-hoc de Valachie. D'après une lithographie.

Dans la salle où se réunit aujourd'hui la Chambre des députées.

Parmi les membres du Divan, on reconnait: à gauche: St. Golescu, J. Bratianu, N. Lahovary, Em. Lahovary; à droite: le prince Dém. Ghica, C. A. Rosetti, P. Olanescu, etc.

trichiens qui les remplacent[1]; ceux-ci restent jusqu'en mars 1857. C'est la dernière armée d'occupation que verra Bucarest.

Le traité de Paris de 1856 avait rouvert tous les cœurs à l'espérance. Un divan *ad-hoc* est enfin convoqué dans lequel toutes les classes de la société sont représentées. Cette assemblée se réunit à Bucarest, le 11 octobre 1857, sous la présidence du métropolite Niphon et vote les vœux du pays; elle réclame l'union de la Valachie et de la Moldavie, et demande qu'on donne à la Roumanie un prince étranger issu d'une des familles régnantes de l'Europe.



Le prince Couza.

L'Europe n'accède pas à ces vœux et la Convention de Paris (19 août 1858) décide que les deux Principautés continueront à vivre séparées et éliront chacune un prince indigène. Le 5/17 janvier 1859 la Moldavie ayant élu prince le colonel Couza, l'assemblée de Bucarest, le 24 janvier 1860, l'élit prince de Valachie, et, voici l'Union presque réalisée. En 1862, le prince Couza proclame l'Union et transfère sa résidence à Bucarest qui devient capitale des Principautés-Unies avec un seul ministère et une seule Chambre[2].

Ce fut une heure inoubliable dans la vie du peuple roumain, mais tout spécialement dans l'histoire de Bucarest, qui vit refluer vers lui un grand nombre de Moldaves, et qui concentra toutes les forces vives du pays.

---

[1] Alexandre Ghica fut nommmé caïmacam de Valachie.

[2] La première Chambre roumaine se réunit le 24 janvier (5 février) 1862. Le ministère était ainsi composé: *Barbu Catargi*, président du conseil, intérieur et travaux publics; *Ap. Assaki*, affaires étrangères; *Al. C. Morouzi*, finances; *L. Braïloï*, justice; *Gr. Balsh*, instruction publique, et le prince *J. Gr. Ghyka*, guerre.

C'est à partir de ce moment que la ville commença à se moderniser.

La vie politique devenait de plus en plus intense depuis que des éléments nouveaux avaient été admis à y prendre part. Les luttes parlementaires étaient de plus en plus vives.



Michel Kogalniceanu.

Le premier ministre Barbu Catargi est assassiné en sortant de la Chambre (1863). Les biens des monastères dédiés sont sécularisés. Couza et Kogalniceanu font le coup d'Etat du 2/14 mai 1864. Le Code Napoléon est introduit, la corvée est supprimée, six cent mille paysans sont rendus propriétaires, l'instruction devient gratuite à tous les degrés.

Mais une vive opposition se déclare contre Couza Une émeute éclate le 3/15 août 1865; la populace envahit la mairie et jette les archives par les fenêtres dans la Dâmbovitsa. L'armée rétablit l'ordre à coups de fusil. On n'a pas encore oublié dans le peuple „le sang versé à Bazaca". Cet événement rapprocha les partis qui étaient hostiles au prince Couza et une société secrète se forma dont firent partie Ion Ghica, Th. Vacarescu, B. Hiottu, Lascar Catargi, C. A. Rosetti, N. Blaremberg, Jean Bratiano, Dém. Stourdza, le prince Dém. Ghica, Heliade, les frères Golescu, P. P. Carp, Dém. Bratianu, le général prince J.-G. Ghyka, C. Braïloi, J. Cantacuzène, P. Mavrogheni, G. Ghica, etc. Le but de cette société était de renverser Couza et de faire monter sur le



D'après une aquarelle.
Les paysans saluant le Prince Charles à son arrivée.

trône un prince étranger. Les membres prirent des engagements formels et fondèrent un journal, la *Revue du Danube*, qui était rédigé par C. Gradişteanu, Em. Kretzulescu, Dém. Berendeï, R. Ionescu et N. Blaremberg. Quelques mois après, le $^{2}/_{14}$ février 1866, une conspiration militaire forçait le prince Couza à abdiquer[1]. Bucarest vécut encore pendant deux mois dans la fièvre et l'anxiété. Philippe de Flandre est élu prince de Roumanie; il refuse. La Turquie menace d'occuper le pays. Enfin une solution est trouvée, et, le $^{10}/_{22}$ mai 1866, le prince Charles de Hohenzollern, que Jean Bratianu a accompagné depuis Baziash, fait son entrée dans la capitale où il est reçu par le maire M. Dém. Bratianu, qui lui présente le pain et sel, et la lieutenance princière composée du général N. Golescu, du colonel Haralamb et de Lascar Catargi. Bucarest acclame le cortège princier qui se rend à la Métropole.



Le prince Charles en 1866.

C'est une ère nouvelle qui commence. Tous les vœux du peuple Roumain, exprimés par les Divans *ad-hoc* de 1857, sont enfin réalisés; la Roumanie est unie, elle a pour souverain un prince étranger élu à vie et à appartenant une des plus illustres familles régnantes de



La princesse Elisabeth de Wied en 1868.

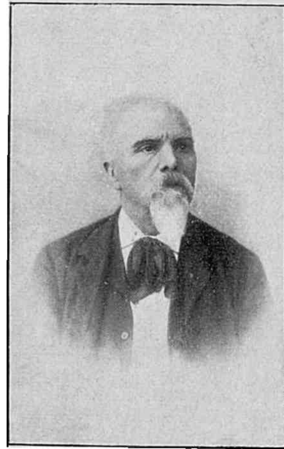
[1] Le préfet de police d'alors était M. Alex. Beldiman.

l'Europe occidentale; il ne lui reste plus qu'à conquérir son indépendance.

Le soir même de l'arrivée du prince Charles, la lieutenance princière avait remis sa démission et un ministère, présidé par Lascar Catargi et dans lequel prenaient place P. Mavrogheni, J. Bratianu, C. A. Rosetti, le général J. Ghyka, Jean Cantacuzène et Dém. Stourdza, été constitué.



Nicolas Golescu
Lieutenant princier en 1866.



Le colonel Haralamb.
Lieutenant princier en 1866.

On discuta à la Chambre la Constitution et l'opinion publique suivait ardemment ces débats. Des gens sans aveu, des faubouriens exaltés prirent prétexte d'une proposition de naturaliser en bloc tous les Juifs pour faire une manifestation anti-sémite. Une bande dévasta la synagogue de la Strada Sfta Vineri et la démolit. Le prince Charles, pour protester contre cet acte de vandalisme, donna 72.000 fr. de sa cassette particulière pour contribuer à la reconstruction du temple israélite.



Jean C. Bratianu
Ministre des finances en 1866.



P. Mavrogheni
Ministre des affaires étrangères en 1866.

Bucarest, après tant de tristesses, de misères, de malheurs, verra enfin sonner des heures de joie, de bonheur et de gloire. Sa population fête le mariage de son jeune Prince avec la Princesse Elisabeth de Wied, dont la beauté et le radieux sourire l'enchantent dès le premier jour et elle applaudit aux paroles de bienvenue que le maire d'alors, M. G. Gr. Cantacuzène, adressa à la jeune Princesse; elle se réjouit à la naissance du premier enfant de ses Souverains, la petite princesse Marie, et elle pleure Sa mort prématurée. Elle assiste à de fréquents changements de gouvernement et fait son apprentissage politique dans les réunions publiques où la passion parle toujours plus haut que la raison.



Lascar Catargi.
Lieutenant princier et président du conseil en 1865, en 1871, et en 1891.



Général I. Em. Florescu
ministre de la guerre de 1871 à 1876.

Bucarest assiste à cette soirée de désordre du $^{10}/_{22}$ mars 1871, quand des exaltés brisèrent les vitres de la salle Slatineanu où étaient réunis les Allemands de la capitale pour fêter la proclamation de l'Empire, il apprit dans la nuit la décision du Prince d'abdiquer, et, dans l'angoisse, il attendit le lendemain. Le Prince avait congédié son cabinet et consenti à rester si un nouveau gouvernement garantissait le maintien de l'ordre. Lascar Catargi assuma cette



Basile Boerescu.
Ministre des affaires étrangères en 1872.

responsabilité avec, pour collaborateurs, P. Mavrogheni, B. Boerescu, le général Florescu, Alex. Lahovary. Le prince Dém. Ghica présidait la Chambre. Bucarest vit renaître les grands jours d'opposition violente et assista aux réunions



Le prince Dém. Ghica
président de la Chambre de 1871 à 1876.



Al. Lahovary.
Ministre de la justice de 1872 à 1876.

publiques qui se tenaient dans le jardin de la maison de Mazar-Pacha [1], l'orateur monté sur une table placée dans le vestibule, afin de ne pas violer absolument la loi qui

[1] La maison du général Lakeman, dit Mazar-Pacha, déjà très délabrée à cette époque, était située au fond d'une grande cour pavée en pierres roulées et envahie par les mauvaises herbes. Elle se composait d'un rez-de-chaussée surmonté d'un étage. Elle couvrait tout l'espace compris entre la maison du docteur Pan. Iatropol, aujourd'hui maison Pake Protopopescu, et la maison Szathmari, c'est-à-dire là où l'on a construit l'établissement de bains *Central* et deux maisons toutes neuves. Derrière, s'étendait un grand jardin, qui communiquait d'un côté avec la propriété Cornescu et un terrain vague qui faisait le coin de la strada Colței là où est aujourd'hui la maison Cazotti. La propriété Cornescu, où se trouvait alors installée l'imprimerie de Petre Ispirescu, fut achetée par Joje qui y joignit le jardin de Mazar-Pacha et en fit la strada Regală.

exigeait que les réunions publiques se tinssent en lieu couvert.

Bucarest, qui avait à ce moment pour Maire le colonel G. Mano, était maintenant éclairé au gaz; des lignes de chemins de fer reliaient la capitale à tous les grands centres du pays et la mettaient en communication avec l'étranger; les rues principales étaient pavées en pierres cubiques, des tramways circulaient, l'Université s'organisait, les lycées étaient trop étroits pour contenir tous les élèves qu y affluaient; on augmentait chaque année le nombre des écoles primaires et le général Florescu formait une armée.


Le Prince Charles en 1875.

L'année 1876 arriva. Lascar Catargi abandonna le pouvoir. Manolake K. Iepureanu lui succéda, bientôt remplacé par Jean Bratianu.

L'année suivante, la Russie déclare la guerre à la Turquie. Un frisson d'enthousiame passe sur toute la Roumanie. L'armée est concentrée; les Chambres proclament l'indépendance. Bucarest voit défiler dans la calea Mogoşoaiei le Tsar Alexandre III précédé de la garde impériale et ayant à ses côtés le prince Charles et le grand-duc Nicolas. Puis les bulletins de victoires, la prise de Plevna, la rentrée triomphale des troupes ayant à leur tête le fier capitaine, le Prince glorieux qui a reconquis l'indépendance. La Roumanie a pris enfin sa place dans le monde et elle va pouvoir se développer normalement.


Manolake K. Iepureanu
Président du conseil en 1867

La transformation de la Roumanie en royaume (1881) marque l'heure décisive de la première étape vers ce progrès normal.

* * *

C'est à partir de ce moment que nous assistons à une transformation réelle et progressive de la capitale. La ville boyarde se modifie en même temps que la société. Les lois nouvelles ont supprimé la boyarie, aboli la corvée, fait des paysans de petits propriétaires libres, supprimé les titres de noblesse et les privilèges, admis toutes les classes à la vie politique, consacré la liberté de la presse, rendu la justice égale pour tous et l'instruction gratuite à tous les degrès. Une nouvelle classe riche, instruite, issue du peuple, s'est élevée au niveau de l'ancienne classe privilégiée et se confond presque avec elle; une autre classe, — les fonctionnaires, — aisée et composée d'hommes également instruits, s'est créée à côté de l'ancienne classe des petits boyards et tend à la remplacer. Le clergé est moins ignorant. Le peuple, plus éclairé et plus conscient de ses droits, se sent chaque jour poussé au travail et à l'épargne, car la vie est devenue moins facile, et, au dessous de lui, se forme une classe de commerçants, nombreuse, travailleuse et économe, composés de Roumains, d'étrangers roumanisés et d'étrangers.


D'après Grigorescu.
Le Dorobants.

A partir de 1881, la population s'accrut rapidement. La richesse augmenta. Les terrains prirent une valeur inconnue jusqu'alors. De toutes parts, l'Etat, la commune, les particuliers se mirent à construire, mais sans plan

établi au préalable, de sorte que la vieille ville survécut à côté de la nouvelle, la gênant dans son développement.

Nous avons un plan de Bucarest exécuté en 1852, sous le règne du prince Stirbey par le baron R. A. Boroczyn.

Les barrières étaient alors ainsi fixées: Barbatescu, Dealu-Spirei, Dudeşti (Vitan), Sf. Niculaie, Caramidari, Sf. Ioan Moşi, Iancului, Sf. Vasile, Precupeţii-Noui, Podu-de-Pământ, Sf. Voivozi, Vergu et Herestreu.



Phot. de M. Menu.

Le Palais royal avant la restauration.

Il y avait encore 14 monastères: Antim, Vacareşti, Sf. Gheorghe-Nou, Greci, Sf. Ioan cel mare, Cotroceni, Kreţulescu, Sf[ta] Ecaterina, Mihai-Vodă, Stavropoleos, Sf. Spiridon-Nou, Sf. Spiridon-Vechiu, Zlătari et Sarindar.

Les édifices publics étaient rares. Il y avait le Palais princier, là où est le Palais actuel, le Palais Stirbey où habitait le prince Stirbey de 1849 à 1853 (dans la Calea Mogoşoaiei), l'Agia (préfecture de police), dans la strada Sf. Ilie, les tribunaux en face de Doamna Balacha, le séminaire de la Métropole, la Mairie *(Sfatul orăşenesc)* près de la Dâmbovitsa, le collège Saint-Sava, sur les terrains qui font face à l'Université actuelle, le Consulat russe (là où il est aujourd'hui), l'hôpital Brancovan, l'hôpital Colţea, l'hôpital „Philanthropia“, l'hôpital Mihai-Vodă (dans le monastère du même nom), la Maternité à Radu-Vodă, la caserne de cavalerie (Podul de Pământ) et la caserne d'infanterie (Dealu-Spirei).

Parmi les grands hans, on voyait encore, mais très

délabrés: le han Sherban-Vodă, le han Constantin-Vodă, le han Grecilor, le han Manuk, le han Papazoglu, le han Rouge, le han Colţea, le han Kretzulescu, le han Zamfir et le han Hillel (aujourd'hui la Banque de Roumanie).



Phot. de M. Chusseau-Flaviens.
La vendange à Bucarest.

Sur le cours de la Dâmbovitsa, il y avait encore six moulins ainsi désignés sur le plan: *Cotroceni* (sous Cotroceni), *Pâliciu* (un peu plus bas, en face de la caserne de la cavalerie), *Vlădica* (au dessous de Sf. Elefterie), *Foishor, Vitan* et *Dr. Gussi* également du côté de Vitan.



Phot de M. Chusseau-Flaviens.
La vendange à Bucarest.

Mais ce qui frappe surtout dans le plan du baron Boroczyn, c'est l'importance des vignes qui couvraient toutes les collines depuis Cotroceni jusqu'à Vitan, au passant par Dealul Spirei et les hauteurs de Filaret.

Parmi les propriétaires, de ces vignes nous remarquons les noms de Poenar, Cocorescu, Gazoti, Laptef, Grammont, Mustacof, Tamara, Macedonski, Angelevici, Fanuţa, Tudora Predescu, Andreiu Taraf, Popa Ioan, Tsucăr, Andricu, Gradişteanu, Bâscoveanu,

Take Lupea, Nicolaie Cojocar, Alecu Stavraki, Panu Argintar.



Phot. de M. Chusseau-Flaviens.
La vendange à Bucarest.

Les plus vastes appartenaient à la Métropole et au monastère de Vacarești.

Sur les bords de la Dâmbovitsa existaient d'autres vignes que traversaient les routes vers Craïova, vers Giurgévo et vers Calarași. Parmi les propriétaires, nous citerons Pânzarul, le Dr. Gussi et Mitescu.



Phot. de M. Chusseau-Flaviens.
La vendange à Bucarest.

D'autres vignes s'étendaient sur tous les terrains entre Vitan et Vergu, c'est-à-dire entre l'usine Lemaître et la halle Trajan, couvrant tout le quartier Dudești où elles s'avançaient jusqu'à l'église Sf^ta^ Troița (calea Dudești).

Dans le quartier Vergu (strada Călărași), il y avait des vignes parmi les maisons. L'église Izvor, près de la calea Dudești, était au centre d'un petit village caché dans des vignes immenses.

Vers la barrière Iancului existaient, derrière le champ

de Moşi, de très grandes vignes appartenant au prince Grégoire Ghica.

Entre la Chaussée Kisselef et Cotroceni, on voyait également de vastes vignes qui couvraient tous les terrains où se trouvent aujourd'hui l'Ecole des Ponts et Chaussées, la gare du Nord, l'hôpital militaire[1], etc.

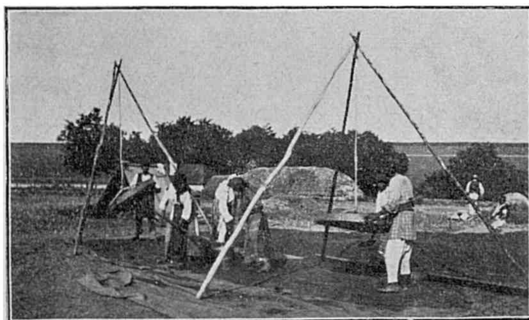


Phot. de M. Chusseau-Flaviens.

Le pressoir à la vigne.

En 1852, un grand jardin entourait encore le monastère de Radu-Voda et des jardins maraîchers s'étendaient entre les églises Caramidari et Boteni.

Près des moulins de Foishor, il y avait un immense



Phot. de M. Stefan Petescu.

La campagne à la barrière de Bucarest.

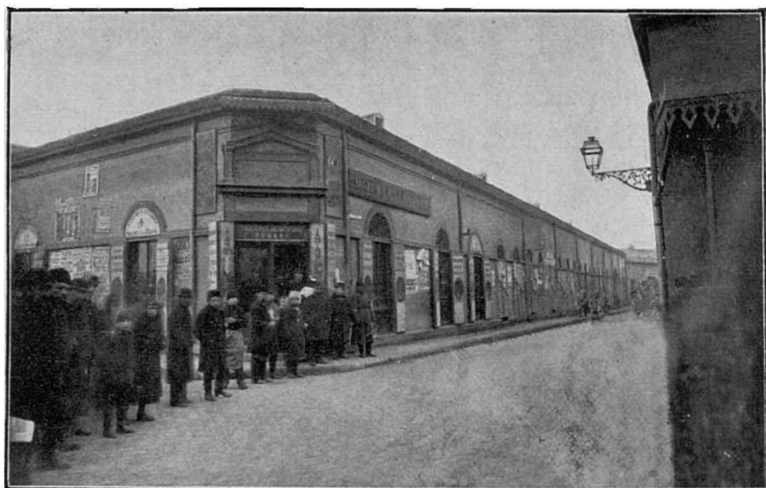
jardin dit *Grădina cu Duzii*, à côté duquel se trouvaient de grands terrains et le moulin du Dr. Gussi.

---

[1] La disparition de ces vignes a changé radicalement la vie des Bucarestois. Jusqu'à il y a 30 ans, toute la classe aisée possédait une vigne dans les environs de Bucarest. On allait y passer le dimanche avec des amis. A l'époque des vendanges, on s'y établissait pour une quinzaine de jours; on organisait, à cette occasion, des parties de plaisir; on faisait venir des lautari et l'on dansait sur l'herbe. Aujourd'hui, Bucarest n'a plus d'environs.

Les terrains marécageux, connus sous le nom de terrains Grammont, étaient inhabités, de même que les propriétés de la Métropole qui s'étendaient jusqu'au pied de la colline de Filaret.

Près de l'église Alexe (calea Şerban-Vodă), se trouvait un grand terrain appartenant au prince Barbu Ştirbey, et, à côté, un vaste jardin maraîcher.



Phot. de M. N. Cerkez.

L'ancien Han Şerban-Vodă
démoli en 1882—83 quand on a construit la Banque Nationale.
Façade sur la strada Smârdan.

Il y avait un marché *(Piaţa nouă)* près de Sf[ta] Vineri, et, un peu plus haut, la *piaţa Hereasca,* près de laquelle s'élevait une petite synagogue.

La Dâmbovitsa passait sous les murs du Han Manuk et le palais Brancovan était encore sur la rive gauche, tout près de l'*Agie* (préfecture de police). Le Han Rouge était toujours au coin de la strada Şelari et de cette partie de la strada Carol qui portait alors le nom de *Uliţa Curţii Vechie,* tandis que la portion comprise entre la strada Şelari et le Podul Mogoşoaiei s'appelait *Uliţa Franţuzească.*

En examinant de plus près le plan de 1852, on ob-

serve que les quartiers où la population est le plus dense sont compris à l'intérieur d'un demi-cercle formé par les rues Sf. Ionica, Sf. Georges, Sfinţilor, Olari, Popa-Petre, Icoana, Pitar-Moş, Alba, Episcopie et Brezoianu, demi cercle dont la corde est la Dâmbovitsa.

On remarque encore que les boyards et les gens riches continuent à habiter le Podul Mogoşoaiei. Nous trouvons indiqués sur le plan à gauche, en partant du palais Brancovan et en montant vers la Chaussée, les noms des



Phot. de M. N. Cerkez.

L'ancien Han Şerban-Vodă.
Façade sur la strada Lipscani.

propriétés suivantes: Florescu, Vacarescu, Belliu, Eglise Sf. Ioan-cel-Mare, Damari, Meitani, Alecu Filipescu, Consulat russe, Eglise Sarindar, Oteteleshanu, Théâtre national, Iancu Ghica, Han Kretzulescu, Palais Princier, C. Cantacuzène, Iordake Filipescu, Stefanescu, Beizadea C. Ghica, Palais Stirbey, I. Grădişteanu, *Curtea administrativă* (où est actuellement le ministère des finances), Cantacuzène, Alecu Belliu, Alex. Filipescu, Ph. Lensh, Kretzulescu, Filipescu. A droite, en allant du Palais Brancovan vers la

Chaussée, le plan indique les immeubles dont les noms suivent: Eglise Magureanu (aujourd'hui démolie), Han Constantin-Vodă, Zlătari, Han Sf. Gheorghe, maisons de Iancu Slatineanu, Grégoire Ghica, Bossel, Perticari, Lahovary, l'Episcopia Râmnicului (Episcopie), la maison Băbianu, puis, plus près de la Chaussée, les maisons de Florescu, de la Princesse Troubetzkoi et de Filipescu.



Phot. de M. N. Cerkez.

L'ancien Han Şerban-Vodă

Corps principal au fond de la cour intérieure.

Peu de boyards sur la rive droite; la maison de Dudescu a disparu et est remplacée par un grand terrain vague qui porte le nom de *Maidanul Dudescului;* mais quelques grandes maisons dans les quartiers compris entre la strada Colţei et le Podul Mogoşoaiei, surtout autour de l'Église Enei où nous voyons les noms de Falcoyanu, Hagi Moscu, Ralet, Izvoreanu, C. Soutzo, Iacovencu, Barcanescu, Cotescu, Nae Hiottu, Ghermani, M. Filipescu, Cornescu, Blaremberg, Bâscoveanu et Iancu Mano; et, entre l'église Pitar Moş et l'Episcopie, nous trouvons ces noms: Niculaie Niculescu, G. Niculescu, Dona et Dém. Florescu.

A cette époque, il n'y avait pas une maison dans la strada Luterană, depuis l'église luthérienne jusqu'à la

strada Fôntânei, au coin de laquelle se trouvait la maison et le jardin de M-me Clinceanu (Clinceanca, dit le plan).

Entre la strada Luterana, le jardin Cismegiu et l'église Skitu Magureanu, étaient les propriétés de Rasti, M. Filipescu, Orascu, Schlatter et Kretzulescu.

Dans la strada Brezoianu, les maisons de C. Rosetti, Marcovici et M. Pencovici.



Phot. de M. N. Cerkez

La cour intérieure de l'ancien Han Şerban-Vodă.

Porte dounant dans la strada Smârdan.

La douane (Carvasara) était encore à côté de St Georges et la poste strada Posta-Vechie.

Pour en finir avec le plan de 1852, nous ajouterons qu'on y voit que tous les terrains, depuis le champ de Moşi jusqu'à la route de Floreasca, appartenaient au beizadea Grégoire Ghica, ainsi que tous les terrains situés entre la Bariera nouă, l'église Dichiu, l'église Precupeţii-Vechi et l'église St Ioan-Moşi; que tous les quartiers compris dans le carré formé par la route de Herestreu (Calea Dorobanţilor) et la strada Romană, le Podul Tîrgului d'Afară (calea Moşilor) et la Chaussée Colentina, étaient à peine peuplés, surtout ceux situés à droite et à

gauche de la strada Polona où l'on ne voit que des jardins et des terrains vagues.

Le lac Icoana et le marécage de l'actuelle strada



Phot. de M. N. Cerkez.

L'ancien Han Şerban-Vodă.

Partie de la cour du côté du Han Ghermani.

Clemenţei étaient desséchés, mais non encore comblés. L'emplacement du premier porte sur le plan du baron Boroczyn le nom de *Maidanul stăpânirei.*

* * *

Pour bien comprendre les progrès que Bucarest a faits depuis quarante ans, sous le règne glorieux de S. M. le Roi Charles I-er, il faut se reporter à l'année 1866 et revoir Bucarest tel qu'il était alors.

On aurait pu faire cette reconstitution à l'Exposition générale de 1906, comme on a fait celle du champ de bataille de Plevna, et elle aurait eu un succès égal, car personne ne se souvient plus de ce qu'était notre capitale il y a quarante ans. Les anciens ne se rappellent plus, les jeunes ne peuvent pas se souvenir de ce qu'ils n'ont pas vu; quant à ceux qui ont vu et auraient pu garder dans leur mémoire une image fidèle du Bucarest de 1866, ils

ont assisté à des transformations successives si nombreuses que leurs souvenirs sont aujourd'hui confus.

Et pourtant, ce passé qui nous semble si lointain, c'était hier. Quarante ans à peine ont passé!

Il n'y avait alors ni gare de Filaret ni gare du Nord, on en était encore à la poste aux chevaux. Notre gravure représente une chaise de poste conduisant le prince dans un de ses voyages. La strada Libertăţii (aujourd'hui strada



Le prince Charles en chaise de poste.

11 Iunie) et la calea Tîrgovişte (aujourd'hui calea Griviţa) étaient des routes nationales avec, deci delà, quelques cabarets borgnes, quelques petits magasins comme on en voit encore actuellement au delà des barrières.

Le Podu Mogoşoaiei (notre calea Victoriei), ruelle depuis le palais Brancovan jusqu'à la strada Franceză (hier Uliţa Franţuzească, aujourd'hui strada Carol) s'élargissait un peu et s'en allait en zig-zags vers la Chaussée, mal pavée et bordée de trottoirs étroits. Passé la strada Carol, on rencontrait à droite l'immense terrain vague où avait

été le han Constantin-Vodă, et, à côté, le vieux han Zlatari tout délabré. En face, la vieille maison Bellio avec sa grande cour pavée où croissaient les mauvaises herbes; à côté, l'église Sf. Ioan-cel-Mare et une autre vieille maison qui abritait, il n'y a pas encore bien longtemps, la cour d'assises. Cette maison et l'église ont disparu pour faire place à la Caisse des dépôts et consignations.

De l'autre côté de la rue en pente qui conduisait au gué de la Dâmbovitsa, — non encore rectifiée en cet endroit, — où les *sacagii* (porteurs d'eau) venaient remplir leurs tonneaux, à droite, au fond d'un terrain qui surplombait la rivière, une maison jaune, la maison Damari, un des derniers éhantillons de la classique maison de boyard; elle a été démolie pour faire place à l'Hôtel de France.



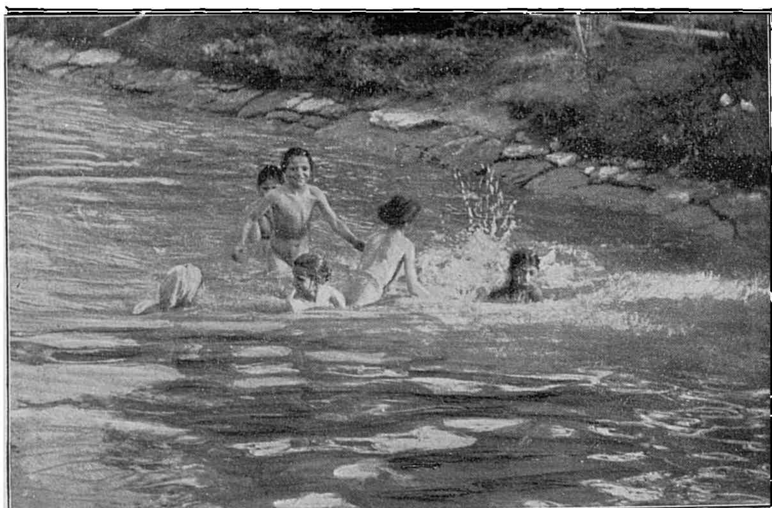
Ulyse de Marsillac.

Un peu plus haut, en face d'une rangée de mesquines habitations avec de petites boutiques, la maison Meitani, au fond d'une cour qui était séparée de la rue par des bornes que reliaient entre elles des chaînes comme on en voit encore aujourd'hui devant la maison du prince Dém. Mourouzi, dans la calea Victoriei; c'est dans cette maison Meitani restaurée qu'est aujourd'hui la préfecture de police.

L'Hôtel du Boulevard n'existait pas. Un vaste terrain vague *(maidan)* entourait l'église Sarindar, qui déjà menaçait ruine. Puis venaient la maison Oteteleshanu, telle qu'elle est aujourd'hui avec les beaux ombrages de son parc, et le Théâtre National qui fermait une place mal pavée en pierres roulées, pleine de trous où s'amassait la

boue après la pluie, si bien que le directeur du *Journal de Bucarest*, M. Ulysse de Marsillac, qui habitait vis-à-vis dans la maison Resch, était obligé, par le mauvais temps, de prendre une voiture pour aller au spectacle.

Après les antiques constructions lépreuses qui encadraient l'église Kretzulescu, on trouvait une grosse maison badigeonnée en gris bleu, laide et triste; c'était le Palais princier, précédé d'une cour mal pavée, avec son corps de garde à colonnes faisant face au bâtiment principal



Phot. de M. Menu.
Les baignades dans la Dâmbovitsa.

et pas de jardin derrière comme aujourd'hui, ce palais qui causa une si pénible impression au prince Charles de Hohenzollern, lors de son arrivée à Bucarest *(V. la gravure de la pag. 96)*.

A côté du Palais princier, un grand terrain — qui ressemblait à une cour de ferme, — au fond duquel était une maison dans le genre de celle de Damari, également peinte en jaune. C'était la *vornicie* (ministère de l'intérieur); le ministère des affaires étrangères y était également installé

en 1872. On a construit là de grands immeubles de rapport, et, derrière, l'Administration des Domaines de la Couronne.

Pas de jardin de l'Episcopie, une vieille église. Au lieu du ministère des finances, une autre maison badigeonnée en gris-bleu et ressemblant beaucoup au Palais princier, et, à partir de la strada Calvină (aujourd'hui strada Ştirbei-Vodă) jusqu'à la Chaussée, entre les maisons des boyards, de petites boutiques d'épiciers ou de marchands de vin, des échoppes et des terrains vagues, quelques uns



La maison paysanne qui, en 1872, faisait encore face à l'Université, collée au mur du jardin du prince Soutzo.

clos de planches noircies par la pluie et branlantes, servant de dépôts aux ordures du voisinage. Pour le reste de la ville, à peu près ce qu'elle était en 1852.

Et la rivière, cette Dâmbovitsa, à l'eau douce et limoneuse, elle serpentait nonchalamment à travers la ville, entre de vertes rives bordées de saules. Pendant la chaude saison, les deux sexes se confondaient pour des bains académiques sans que personne s'étonnât. Quand venaient les grandes pluies ou la fonte des neiges, la petite rivière s'enflait et inondait les quartiers de la rive droite et surtout le quartier d'Izvor, qui devenait un village lacustre où l'on se promenait en pirogue, en même temps qu'elle trans-

formait le jardin Cismegiu en grenouillère et le rendait impraticable pour quinze jours.

Puis venaient brusquement les fortes chaleurs, et tous ces coins marécageux, où l'eau croupie se chargeait de moisissures vertes ou de pellicules irisées, répandaient dans la capitale la fièvre paludéenne et la fièvre typhoïde.

Ceux qui critiquent si facilement notre édilité ont oublié ou ne savent pas qu'il y a quarante ans à peine les terrains vis-à-vis du Palais de l'Ephorie étaient de cinq à dix mètres en contrebas de la chaussée; qu'un immense trou fermait la strada Sculpturei, que le lac Icoana était à peine comblé et que, sur l'emplacement de la grande école primaire de la strada Clemenţei, se creusait une vaste dépression de terrain, vestige d'un marais dont les saules allaient au delà de la strada Polona (aujourd'hui strada G. C. Cantacuzène) — la strada Salciilor (rue des Saules) a conservé ce souvenir — et que la strada Teilor était une sorte de route bordée de cahutes séparées les unes des autres par des terrains vagues.



Un buffle paissant
dans le champ qui faisait face au Palais de l'Université.

En 1872, le Boulevard de l'Académie existait, le Palais de l'Université aussi, flanqué à droite et à gauche de terrains vagues. En face de l'Université, entre la strada Coltsei et la strada Academiei, un champ; au milieu de ce champ, une sorte de toit en planches, presque à ras de terre, indiquait la place où avait été l'église Saint-Sava; à gauche, collées au mur du jardin du prince Soutzo, deux maisonnettes de paysans, devant lesquelles, le soir, des femmes faisaient la causette en filant, pendant que des poules s'ébattaient autour d'elles et qu'un buffle paissai tranquillement l'herbe haute. A droite, là où est au-

jourd'hui le jardin qui entoure la statue de Lazar, on semait du maïs.

Entre la Dâmbovitsa et le Cismegiu, là où l'on construit en ce moment le ministère des travaux publics, il y avait un immense terrain vague où, tous les ans, venaient s'installer pour quelques mois un musée de cire et une ménagerie qui faisaient la joie des gens du peuple.



Phot. de M. N. Urechia.

Ménagerie Braun.

Faut-il rappeler la vétusté de l'hôpital Coltsea, dissimulé derrière la tour des Suédois, découronnée, lézardée par les tremblements de terre, et le labyrinthe de rues pauvres que le Boulevard Pake a supprimées? Il y avait là tout un monde de tsiganes lautari. Les fils de ces lautari sont maintenant propriétaires dans les nouveaux quartiers. Faut-il parler de cette maison en ruines où était installée la Mairie, là bas au bord de la rivière, derrière le han Manuk, non encore modernisé en Hôtel Dacia? De la petite salle Bossel où l'on accédait en montant un escalier de bois et en suivant un long couloir? De la salle Slatineanu (maison Capsa) que la politique rendit célèbre en mars 1871? Du jardin Schlatter (là où est l'allée Carmen Sylva) qui fut un moment un des endroits fréquentés par le public élégant? Du jardin Raşca, où l'on entendait de bonne musique et où l'on venait boire de la bière



Phot. de C. Szathmary.

Les petits tsiganes

des rues avoisinant la strada Sfinţilor.

en famille? Du jardin Stavri [1], sorte de cour située dans l'actuelle strada Campineanu, en face du Passage Roumain, et où l'on allait applaudir la chansonnette? Du jardin et de la salle Orpheum où l'on jouait la comédie, le drame, l'opérette et où les partis tenaient des réunions publiques? Du jardin Union, situé en face, au coin de la strada Sf. Ionica, et où le prince Gortchacoff et le baron de Jomini venaient, en 1877, entendre l'excellent diseur qu'était Ionescu, l'amusante Fanelly et les sœurs Martens? Du jardin Breaza (strada Polona, là où est le jardin Ioanide) où les habitants des faubourgs allaient en foule le dimanche et les jours de fête? Du Gradina cu cai (le jardin aux chevaux) où les gens du peuple allaient boire, manger, danser, là-bas, sur les bords de la Dâmbovitsa, au delà du Cismegiu en allant vers Cotroceni?



I. D. Ionescu.
Chanteur populaire.

Les contemporains qui ont dépassé la quarantaine peuvent encore se souvenir de l'aspect miséreux de la strada Sfinţilor et du dédale de petites rues qui venaient y aboutir. Sur le pas de toutes les portes, des femmes, les cheveux lustrés de pommade, les joues fardées de rouge et de blanc, à demi-vêtues, attendaient les clients, et l'on faisait un détour pour éviter ces rues infâmes, comme, plus récemment encore, on se gardait de passer par la strada Teatrului et la strada Sf. Ionică, dont toutes les maisons étaient mal famées et dont le han Zam-

[1] Stavri, ayant gagné de l'argent dans ce petit établissement, loua le jardin de la maison du général Herescu-Nasturel (strada Academiei). Il remplaça les plates-bandes par du sable, supprima en partie les bosquets, fit élever une scène dans le fond et ne respecta que les grands arbres. On joua là quelques opérettes françaises qui eurent du succès; puis la foule inconstante alla ailleurs et Stavri se ruina.

firescu, qui occupait le coin de la rue en face des bureaux de l'*Universul,* jouissait de la plus mauvaise réputation.

A part l'Université toute neuve, il n'y avait pas dans Bucarest un monument public digne de ce nom; la justice était rendue partie dans une vieille maison de la calea Rahova et partie dans ce nid de chouettes encore accolé au Théâtre Lyrique — (l'Athénée Roumain de jadis, mesquin, poudreux, avec ses gradins en amphithéâtre), — et cette maison était déjà presque aussi délabrée qu'aujourd'hui; la Poste était à l'étroit dans le vieil immeuble de la strada Doamnei; les ministères occupaient des maisons très vénérables, mais aussi très misérables; le lycée Saint-Sava était installé dans une sorte de vieux cloître, à côté de la maison Florescu, en face de l'église Magurean aujourd'hui démolie; le lycée Mathieu Bassarab avait élu domicile dans des bâtiments situés au fond de la cour de l'église S[tii] Apostoli, un vaste terrain plus bas que la rue et que la moindre pluie transformait en marécage; c'est là que s'ébattaient les élèves dans les intervalles des classes.



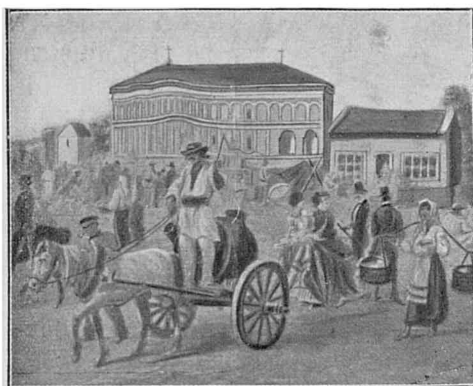
Phot. de M. G. Baliste.
Maison de M. G. Filipescu.
Maréchal de la Cour
Construite en 1866. — Str. Dionisie.

Pas un palais, pas même une belle maison particulière, sauf la maison que Liebrecht avait à peine achevée (maison de M. Georges Filipescu, strada Dionisie), et que l'Etat avait mise sous séquestre en 1866; le confort était aussi inconnu que l'art. Pas une statue. La première, celle de Michel-le-Brave, date de 1876.

Que l'on imagine donc le Bucarest de 1866 à 1870 comme un de nos faubourgs actuels les plus reculés, un peu plus laid, un peu plus sale, moins bien pavé, sans trottoirs, sans lumière et sans égouts, avec d'immenses terrains

vagues, des clôtures branlantes cachant à peine des dépôts d'ordures; en été, la puanteur des fosses d'aisances mal construites, un arrosage sommaire et partiel à la *saca;* en hiver, la neige séjournant pendant des mois, jamais enlevée; tout au plus, dans les quartiers du centre, déblayait-on le devant des maisons, de sorte que la chaussée, où filaient les traineaux par un prodige d'équilibre, se trouvait remontée à un mètre. Et quel gâchis quand toute cette neige fondait! Et quelle boue dès qu'il pleuvait!

Songez que la gare de Filaret ne date que de 1869 et la gare du Nord de 1870; que le gaz n'éclaire nos rues que depuis 1871, époque où fut ouvert le Boulevard Elisabeth et comblé le lac d'Icoana; que le jardin de l'Episcopie n'a été terminé qu'en 1872, en même temps que la Halle centrale et la Halle Amzei.

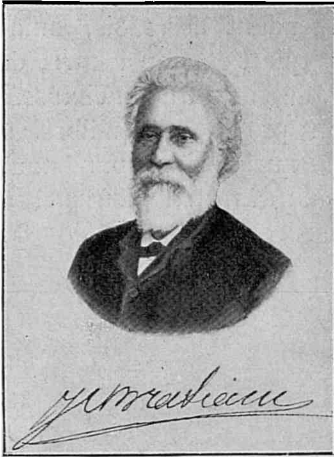


D'après une aquarelle.
L'arrosage à la „saca".

Tout cela nous semble aujourd'hui tellement invraisemblable qu'il est bon de fixer quelques dates.

Le jardin d'Icoana a été terminé en 1872, l'Imprimerie de l'Etat a été construite en 1882, le Palais Royal et le Ministère des Finances en 1883; la rectification et la canalisation de la Dâmbovitsa ne furent achevées qu'en 1883; l'Athénée est de 1886, le Ministère de l'Instruction publique date de 1887; le Lycée Lazare de 1889, l'Ecole de commerce et la Morgue de 1890; les Boulevards Carol, Pake et Ferdinand ont été percés en 1890; le Boulevard Coltsea a été ouvert en 1894, en même temps que les Boulevards Maria et Independenţa; le Ministère des Domaines

et le Palais de Justice sont de 1895, la Cour des Comptes de 1898, le Palais des Postes de 1900, la Caisse des Dépôts de 1901, la Faculté de Médecine et l'Institut de Bactériologie de 1903, le Muséum d'Histoire naturelle et l'Institut agronomique de 1906; et l'on a posé, le 25 novembre 1906, la première pierre de l'Institut agronomique.



Jean C. Bratianu.
Président du conseil de 1876 à 1888.

Songez qu'en 1878, à deux pas du Palais Princier, la strada Corabia, aujourd'hui une des plus coquettes de la ville, etait encore un chemin non pavé qui passait entre des terrains vagues, clos de planches, longeant, près de l'Episcopie, la cour de la maison de Mme Slatineanu. Dès qu'il pleuvait, ce chemin se transformait en marécage et devenait absolument impraticable.

Songez enfin que tout le quartier de Filaret, si gai, si vivant aujourd'hui, n'existait pas en 1886, que les terrains fangeux connus sous le nom de terrains Grammont n'ont été asséchés et construits que tout récemment, et que l'année dernière (1905) le Parc Carol I dont Bucarest est justement fier n'était qu'un marécage où des buffles se vautraient dans la boue et où les *sacagii* venaient puiser l'eau de la fontaine qui a désaltéré tant de générations de boyards.



P. P. Carp.
Ministre de l'agriculture, du commerce de l'industrie et des domaines de 1892 à 1895.
Président du conseil en 1900.

En nous rappelant que tout ce qui fait aujourd'hui la beauté de la capitale, tout ce qui lui donne l'air d'une



Phot. de l'auteur.

Maisons nouvelles du Boulevard Colţea.

ville moderne ne date que d'hier, nous nous rendons compte de l'effort accompli et nous nous sentons pris de reconnaissance pour tous ces maires, tous ces adjoints, tous ces conseillers municipaux qui, depuis 1866 jusqu'à ce jour, depuis Démètre Bratianu jusqu'à M. Michel G. Cantacuzène, se sont efforcés, avec des ressources bien maigres,

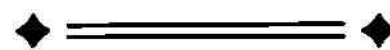


Le Boulevard Maria percé en 1894

et ayant à lutter avec des difficultés de toutes sortes inhérentes à notre état social et à notre état politique, se sont efforcés, dis-je, de changer l'aspect de la vieille ville, d'en redresser les rues, d'ouvrir de grandes voies, et, en même temps, d'assainir la capitale. Ce que nous voyons aujourd'hui est leur œuvre. Elle n'est pas achevée certes; mais, telle qu'elle est, elle leur fait honneur, et si la politique ne jouait pas un si grand rôle, ils auraient pu faire beaucoup plus et peut-être plus rapidement.

Le Maire actuel, M. Michel G. Cantacuzène, a mis au concours un plan systématique de la ville. Souhaitons que ce plan soit approuvé et qu'on l'exécute d'une façon méthodique et avec esprit de suite. Hélas! l'esprit de suite est ce qui manque le plus en Roumanie.

Si l'on réduit l'étendue de la capitale, et si tous les efforts pendant quelques années et toutes les ressources disponibles sont appliqués à la superficie que peut occuper une population de 300.000 âmes, dans un quart de siècle, Bucarest sera une très belle ville, tout-à-fait moderne.



II.

BUCAREST EN 1906

CHAPITRE I

LA VILLE—SES HABITANTS

Bucarest, chef-lieu du département d'Ilfov et capitale du royaume de Roumanie, est situé par 26°,6',12" de longitude E. et 44°, 25',49" de latitude N.[1] d'après le méridien de Greenwich.

Le point le plus élevé au dessus du niveau de la mer Noire est Cotroceni (105 m.) et le plus bas est à la barrière Calarași (77 m. 24).

La ville s'étend sur les deux rives de la Dâmbovitsa, petite rivière qui descend des Carpathes et va se jeter dans l'Argesh après un cours d'environ 225 kilomètres.

Bucarest se trouve à 76 kilomètres du Danube (Giurgévo); à 126 km. de Sinaia, résidence royale d'été; à 382 km. de Verciorova, point frontière occidentale (Hongrie); à 446 km. de Burdujeni, point frontière septentrionale (Autriche); à 428 km. d'Ungheni, point frontière orientale (Russie); à 261 km. du port de Galats sur le Danube; à 230 km. du port de Constantsa sur la mer Noire et à 408 km. d'Iassi, ancienne capitale de la Moldavie, aujourd'hui seconde ville du royaume.

[1] D'après le méridien de Paris : 23°,40' de longitude E et 44°,25 de latitude N.



Architecte M. J. Berindey. Phot. de l'auteur.

Palais de M. G. Gr. Cantacuzène, président du conseil en 1906.
— Façade sur la calea Victoriei. —



Architecte M. J. Berindey. Phot. de M. I. Berindey.

Palais de M. G. Gr. Cantacuzène, président du conseil en 1906.
— Façade sur les jardins. —



Hôtel de M. Take Ionescu.
Ministre des Finances en 1906.
Strada Catun, 25.

Bucarest est à 2.495 km. de Paris, à 2.269 km. de Rome, à 1.842 km. de Berlin, à 1.167 km. de Vienne, à 889 km. de Budapest, à 825 km. de Constantinople.

Situé dans une vaste plaine ouverte aux vents de toutes parts, Bucarest est exposé aux rigueurs du climat continental, très chaud, on y a vu jusqu'à + 40'7 au mois d'août 1896) et très froid en hiver (on y a constaté

jusqu'à — 17°.6 le 4 décembre de la même année); le printemps y est généralement court et l'automne très souvent long et très doux.

Bucarest est borné au Nord par la commune de Baneasa, au Nord-Est par la commune de Colentina, à l'Est par les communes de Pantelimon, Dobroeşti et Dudeşti, au Sud par la commune de Jilava, au Sud-Ouest par la commune de Magurele, et à l'Ouest par les communes de Militari et de Roşii.



Phot. de l'auteur.

Maison de M. Sava Shomanescu.
Président de la Société agraire en 1906.
Strada Clemenţei, 35.

La ville, qui ne compte que 300.000 habitants, s'étend sur 3.500 hectares, si l'on ne s'occupe que de la partie comprise à l'intérieur de la ligne de petite ceinture et de 5.550 hectares si l'on compte tout l'espace compris entre les barrières. Sa circonférence est de 30 kilomètres.

Cette étendue, hors de proportion avec le chiffre de la population, a été une des causes principales qui ont empêché la transformation rapide de Bucarest en une ville moderne.

Paris, qui a 2.714.000 habitants, n'a que 4.850 hectares de superficie.

Vienne, avec 1.660.000 habitants, n'a que 5.700 hectares (petite ceinture).

Bruxelles, avec 210.000 habitants, n'a 1.007 hectares



Phot. de l'auteur.

Hôtel de M. G. Vernescu.
Ancien ministre de l'intérieur.
Calea Victoriei.

de superficie; Leipzig, 2.900 hectares avec 422.000 habitants et Milan, 2.800 hectares avec 484.000 habitants.

Pour bien préciser les idées du lecteur, nous mettrons sous ses yeux un tableau indiquant l'étendue, la population et les dépenses de chacune des villes ci-dessus:

[1] En 1894, le territoire de la commune de Bucarest a été fixé aux limites suivantes: le kilomètre 5 sur la Chaussée Kisselef; l'entrée du jardin Herestreu-Vechiu; l'extrémité Nord des carrières à sable de Floreasca; le lac Colentina (Teiu); la rivière Colentina; le pont dit de la Zalhana, la rive droite de la Colentina et du lac de Fundeni jusqu'à la fabrique de vinaigre de Niculaie; la rue Caţelul jusqu'aux carrières à sable de Cristea; le pénitencier de Vacareşti; la chaussée Vacareşti; le kilomètre 4,620 sur la calea Rahova; la Pyrotechnie; le moulin de Macedon; le cimitière Sf. Vineri.



Phot de l'auteur.

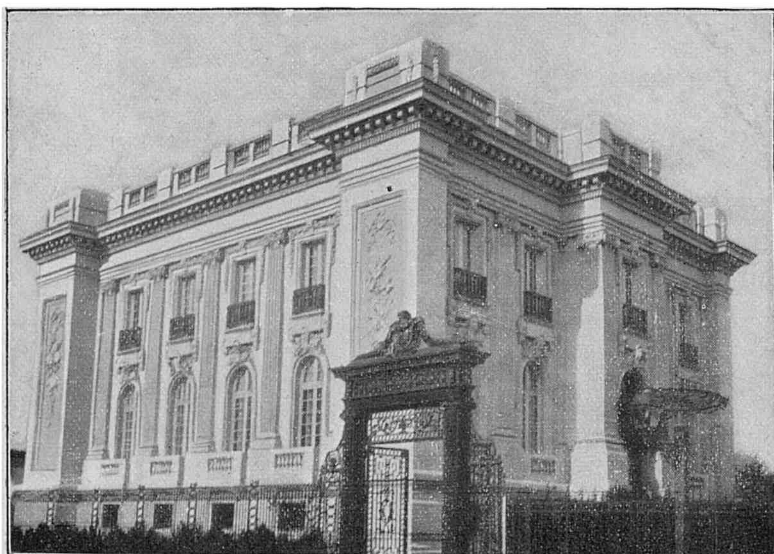
Hôtel de M. Turnescu.
Strada Dionisie.



Architecte: M. J. Berindey. Phot. de l'auteur.

Hôtel de M. Gr. P. Olanescu.
Calea Victoriei.

	Superficie en hectares	Population	Travaux techniques Francs	Dette publique Francs	Budget Francs
Bucarest . . .	5.500	300.000	3.300.000	5.400.000	13.000.000
Paris	4.850	2.660.000	99.000.000	115 000.000	348.000.000
Vienne	5.200	1.600.000	32.000.000	13.000.000	108.000.000
Bruxelles . . .	1.007	210.000	23.500.000	9.500.000	43.500.000
Leipzig. . . .	2.900	422.000	9.000.000	—	36.200.000
Milan	2.800	484.000	8.100.000	6.000.000	26.000.000



Architecte : M. J. Berindey. Phot. de l'auteur.

Hôtel de M. Alexandre G. Florescu.

Ancien secrétaire général du Ministère des affaires étrangères.

Strada Cosma.

Ce court tableau est gros d'enseignements. Il nous montre de la façon la plus évidente l'impossibilité dans laquelle se trouve l'édilité de Bucarest d'entretenir ce vaste espace sur lequel s'étend la ville, de le paver, de l'éclairer, comme doit l'être une cité moderne. On s'étonne qu'avec les maigres ressources de son budget, la mairie soit arrivée à faire les embellissements qui ont été réalisés depuis quarante ans.

Il fut un temps—vers 1866 — où il était très simple de fixer des limites à Bucarest, dont le centre était très compàct comparé à la périphérie et quand tous les pro-



Phot. de l'auteur.

Hôtel de M.' D. Cuculi.
Conseiller à la Cour de Cassation.
Strada J. Michelet, 8.

priétaires riches et aisés étaient concentrés dans un certain nombre de rues centrales. On n'y a pas pensé et on a laissé la ville s'agrandir démesurément, empiétant

ici sur les vignes qui disparaissaient les unes après les autres, là sur les champs, et, quand nos édiles se sont réveillés, ils se sont heurtés à des difficultés de toute sorte, dont la politique n'a pas été la moindre.

On eût pu alors — le pourra-t-on maintenant? — créer une ville d'une superfice de 1.200 hectares qui serait devenue rapidement une ville moderne, tout en conservant



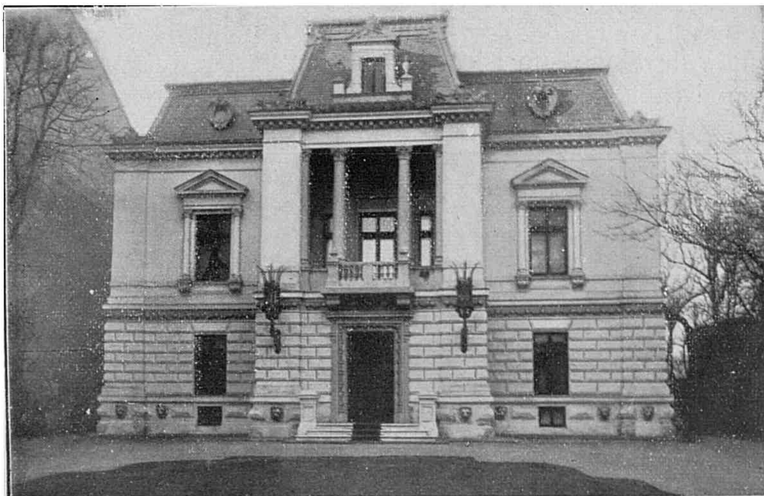
Phot. de l'auteur.

Hôtel du colonel P. Macca.
Strada Cosma, 17.

une partie des jardins qui donnent à Bucarest son caractère spécial. Tout autour, se seraient constitués des villages suburbains, administrés chacun par son maire, et qui n'auraient pas tardé à devenir des faubourgs plus modernes que nos faubourgs actuels qui n'ont rien d'une ville et n'ont de la campagne que leur aspect miséreux, leurs rues non entretenues, leurs quinquets fumeux au pétrole, leurs mares et leurs maisons basses entourées de cours très souvent indivises avec celles des voisins.

Le maire actuel, M. Michel G. Cantacuzène, étudie

la question. Souhaitons, dans l'intérêt de la ville, qu'il réussisse dans son entreprise. Les générations à venir lui en garderont une profonde reconnaissance.



Phot. de l'auteur.

Hôtel de M-me Monteor.
Calea Victoriei (à côté du Ministère des finances).

Il y a, à Bucarest, 1026 rues et boulevards. Voici quelle est la longueur des principales voies de communication:

Calea Rahova	3.960	mètres
„ Grivitsa	3.000	„
„ Şerban-Voda	2.990	„
„ Moşilor	2.830	„
„ Calaraşi[1]	2.750	„
„ Victoriei	2.710	„
Boulev. Elisabeta	2.600	„
Strada Romană	2.470	„
Boulev. Carol	1.500	„
Calea Dorobanţilor[2]	1.430	„
Boulev. Pake Protopopescu	1.420	„
Les quais de la Dâmbovitsa	7.910	„

[1] La calea Vergului qui la prolonge a 1.210 m.
[2] La calea Herestreu qui la prolonge a 2.520 m.

La ville est divisée en 5 arrondissements ou *Couleurs*:

		Superficie	
Coul.	Verte	1.860	hectares
„	Rouge	160	„
„	Bleue	1.350	„
„	Jaune	930	„
„	Noire	1.200	„



Phot. de l'auteur.

Maison de M. N. Miclescu, ingénieur.
Boulevard Carol, 49.

En 1878, le nombre des maisons de Bucarest était de 21.037, ainsi réparties par quartiers:

Coul.	Rouge	1.430	hectares
„	Jaune	4.857	„
„	Verte	3.891	„
„	Bleue	5.175	„
„	Noire	5.681	„

635 maisons dataient d'avant 1800; il y en avait



Phot. de l'auteur.

Hôtel de M. Negruzzi.
Membre de l'Académie Roumaine.
Strada Romana.

3.963 qui avaient été construites de 1800 à 1830. Les autres étaient de dates plus récentes. Ainsi, on a bâti:

2.492	maisons	de	1830	à	1840
3.064	„	„	1840	„	1850
3.673	„	„	1850	„	1860
3.730	„	„	1860	„	1870
1.889	„	„	1870	„	1875
1.611	„	„	1875	„	1878

Sur ces 21.027 maisons, 19.161 appartenaient à des Roumains; 1.876 à des étrangers.



Phot. de l'auteur.

Hôtel de M. N. Cerkez.
Strada Mercur, 4.

Voici le tableau des immeubles qui ont été construits à Bucarest de 1885 à 1906:

	à 1 étage	à 2 étages	à 3 étages	à 4 étages
1885 . . .	617	45	14	2
1886 . . .	459	45	12	2
1887 . . .	560	44	7	—
1888 . .	595	46	2	3
1889 . . .	979	84	14	5
1890 . . .	1179	98	19	5
1891 . . .	1160	116	26	1
1892 . . .	871	110	20	1
1893 . . .	890	164	29	5
1894 . . .	734	138	11	4
1895 . . .	752	194	36	3
1896 . . .	1154	242	32	10
1897 . . .	1036	220	35	5
1898 . . .	836	278	30	6
1899 . . .	894	234	41	2
1900 . . .	426	79	13	3
1901 . . .	252	29	2	—
1902 . . .	—	—	—	—[1]
1903 . . .	446	48	5	2
1904 . . .	589	35	10	5
1905 . . .	541	62	16	2

[1] Il nous a été impossible de nous procurer les chiffres exacts pour l'année 1902.



Phot. de l'auteur.

Maison de M. Diamandi.

Strada 11 Junie.

Aujourd'hui, il y a, à Bucarest, environ 22.777 maisons dont les revenus sont fixés comme suit:

401	ayant	un	loyer	inférieur à	100 fr.			
5179	„	„	„	entre	100	et	200	fr.
3540	„	„	„	„	200	„	300	„
2863	„	„	„	„	300	„	500	„
4414	„	„	„	„	500	„	1.000	„
3225	„	„	„	„	1.000	„	2.000	„
1493	„	„	„	„	2.000	„	3.000	„
990	„	„	„	„	3.000	„	5.000	„
510	„	„	„	„	5.000	„	10.000	„
110	„	„	„	„	10.000	„	15.000	„
66	„	„	„	„	15.000	„	25.000	„
46	„	„	„	au dessus de			25.000	„

Les revenus des 22.777 maisons de ce tableau sont évalués à 24.821.856 fr.

On remarquera que le nombre des immeubles dont le loyer est inférieur à 1.000 fr. est de 16.237 et celui des immeubles dont le loyer varie entre 1.000 et 3.000 fr. est



Phot. de l'auteur.

Hôtel de M. Stoyanovici.
Strada Ştirbey-Vodă, 24.

de 4.718 Ces deux chiffres donnent une idée précise de la ville: une foule de petites maisons avec cour et jardin et un très petit nombre de maisons un peu importantes, avec, un peu partout, des terrains vagues dont l'ensemble représente 2.800 hectares.

DÉMOGRAPHIE

Nous avons dit que le nombre des habitants de Bucarest est de 300.000 en chiffres ronds.

En 1860, on comptait à Bucarest 120.000 âmes. D'après le recensement de 1872, la population de la capitale



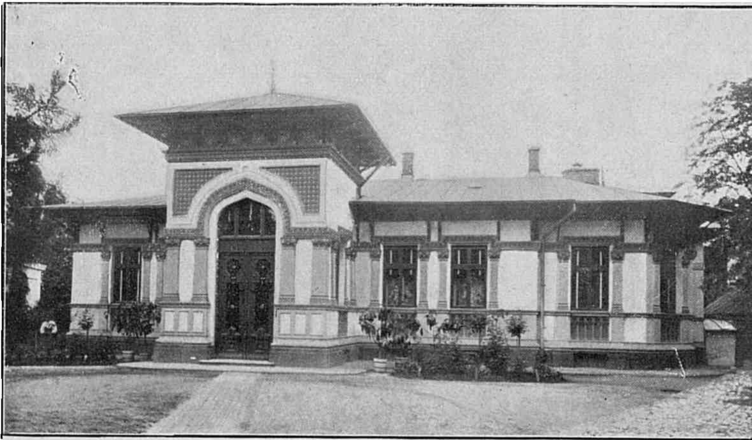
Phot. de l'auteur.

Maison du Dr. Vitzu.
Strada J. C. Bratianu.
Sera démolie lorsqu'on prolongera le Boulevard Colțea.

était de 177.645 âmes, soit 82.639 hommes et 95.014 femmes.

Au 31 décembre 1903, la population s'élevait à 289.184 habitants. Pendant l'année 1904, il est né 8.167 enfants et 6.611 personnes sont mortes. A la fin de l'année 1904, le chiffre de la population était donc de 290.740 ha-

bitants. Il ne doit pas être loin aujourd'hui du nombre que nous avons indiqué plus haut de 300.000, étant donné surtout que, cette année, à la suite de deux bonnes récoltes, de l'Exposition et des troubles de Russie, la population s'est très sensiblement accrue: un certain nombre de Juifs sont venus se réfugier ici, des étrangers s'y sont établis et des fermiers qui, à la suite de la crise, avaient quitté la capitale, y sont revenus. Le chiffre de 300.000 âmes est donc en 1906 plutôt inférieur à la réalité.



Phot. de l'auteur.

Maison de M. P. S. Aurelian.
Strada Luminei, 21.

Natalité. — Le nombre des enfants nés vivants et viables, en 1904, a été 8.167, soit 29.0 pour 1.000 habitants[1]. Cette natalité place Bucarest dans un rang excellent, après Cologne 39.1, St.-Pétersbourg, Moscou, Munich, Dresde et Naples (35.6 à 30.2), et avant Vienne et Londres (27.9).

[1] Pour les rapports nous prenons le chiffre officiel de la population en 1904, soit 290.740 habitants.

Malheureusement, la mortalité est encore considérable parmi les jeunes enfants, par suite de l'ignorance des soins qu'ils réclament, de sorte que l'excédent de la mortalité est très faible, atteignant à peine 5.6 pour 1.000 naissances, alors que cette proportion est restée comprise, depuis plusieurs années, entre 11.5 et même 20 pour 1.000 naissances dans la plupart des grandes villes.

Le chiffre de 8.167 naissances comprend 4.239 garçons et 3.928 filles.



Phot. de l'auteur.

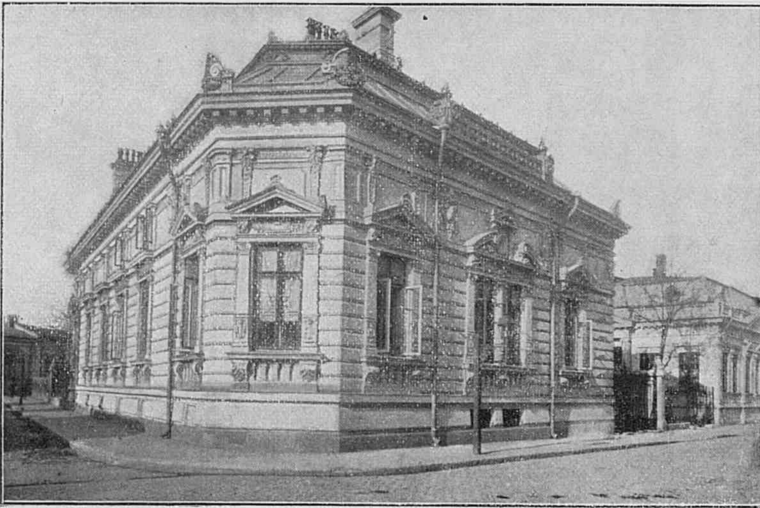
Hôtel de M-me Blaremberg.
Coin de la Strada Batistea et de la Strada Scaune.
A côté, la maison de M. Edgar Mavrocordat.

Par rapport à la religion et à la légitimité, l'état civil a enregistré:

	Garçons	Filles	Total	Enfants illégit.
Orthodoxes	3.405	3.106	6.511	1.463
Catholiques	160	167	327	57
Protestants	95	106	201	30
Israélites	553	532	1.085	22
Autres confessions . .	26	17	53	—
Total . . .	4.239	3.928	8.167	1.572

Suivant la nationalité, on compte (en dehors des Roumains):

	Garçons	Filles	Total
Austro-Hongrois . . .	232	226	458
Allemands	78	60	138
Grecs	91	18	39
Turcs	36	28	64
Bulgares	10	11	21
Italiens	9	13	22
Français	—	—	8
Belges	—	—	1
Sans protection (Juifs) .	114	178	262



Phot. de l'auteur.

Hôtel de M. Moroianu.
Strada Polona.

La proportion des enfants naturels est très élevée. Sur un total de 8.167 naissances, on compte 1.588 enfants naturels (832 garçons et 758 filles), soit **19.4 %** des naissances, alors que cette moyenne, pour le reste du pays, n'est que de **9.4 %**.

Cet état de choses regrettable s'explique non seulement

par les conditions spéciales de la vie des grandes villes, où il y a beaucoup de célibataires et d'ouvriers, mais surtout par des conditions toutes particulières à Bucarest qui compte dans sa population un grand nombre d'ouvriers étrangers qui ne viennent que pour quelques mois (Italiens et maraîchers bulgares) et surtout une foule de domestiques, presque tous originaires de Transylvanie. C'est parmi ces



Phot. de l'auteur.

Hôtel de M. Spayer.
Strada Batistea.

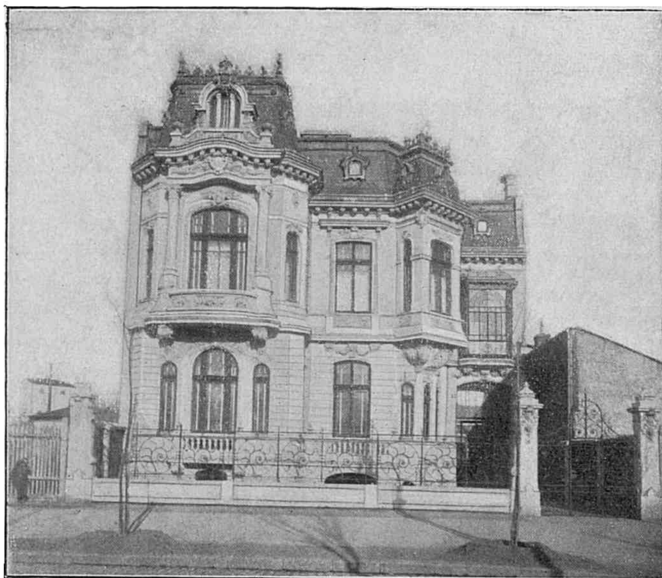
domestiques, en grande majorité des jeunes filles et des femmes, que l'on compte le plus grand nombre de naissances illégitimes.

Du reste, le nombre des enfants naturels est considérable dans presque toutes les grandes villes (Vienne 31.4 %; Budapest, 27.6 %; Paris 26.5 %; Prague 24.5 %).

Bucarest avec 19.4 % arrive encore après Copenhague,

Munich et Dresde, où l'esprit de famille passe pour être bien établi.

Parmi les naissances de 1904 figurent 1.037 enfants nés après un an de mariage et 38 étaient au moins le 13-e de la famille.



Architechte M. Monkton.

Hôtel de M. Papazoglu.
Boulevard Colţei, 56.

Par rapport aux années de mariage, la natalité peut être représentée ainsi pour 1904:

Après 1 an de mariage	1.037
Entre 2 et 5 ans	2.097
„ 6 et 10 „	1.783
„ 16 et 20 ans	514
Après 20 ans de mariage . . .	189

Avant de nous occuper de la mortalité en général, nous devons dire deux mots de la mortalité chez les jeunes

enfants, qui est cause d'une diminution — non enrayée encore malgré les œuvres nombreuses qui s'occupent de l'enfance — de l'excédent possible de la natalité exceptionnelle qui assure à la Roumanie une place privilégiée parmi les Etats comptant chaque année le plus grand nombre de naissances.

Bien que la statistique de la mortalité des enfants nés en 1894 ne corresponde pas exactement aux chiffres de



Hôtel de Em. Protopopescu-Pake.

Rue Biserica Enei, coin I. C. Bratiano.

la mortalité des enfants ayant vécu au moins une année en 1904, nous citerons les chiffres suivants:

	Morts		
	Garçons	Filles	Total
Entre la naissance et 7 jours . . .	132	91	223
„ 8 jours et 1 mois	167	112	279
„ 2 mois et 6 „	351	319	670
„ 7 „ „ 1 an	244	206	449
Total . . .	893	728	1.621

C'est donc une perte de $^1/_6$ sur la valeur réprèséntative de la natalité en 1904.

La mortalité infantile était de 32.8 % en 1894, elle est de 25.4 % en 1904; elle est donc moins forte aujourd'hui, mais elle est encore trop élevée. Nous verrons plus loin que le chiffre de la mortalité s'abaisse de beaucoup pour les adolescents et les adultes, ce qui fait espérer que, dans un avenir prochain, grâce aux mesures d'hygiène qui sont déjà prises et aux conseils que l'on ne cesse de répandre parmi la population, on verra aussi décroître la mortalité parmi les tout jeunes enfants.



Hôtel C. I. Stoicescu, ancien ministre.
Rue Batishtei.

En 1904, sur le total de 6.611 décès, les enfants âgés de moins de 5 ans figurent pour 1.461 (1.309 garçons et 1.152 filles) alors que le nombre des enfants morts entre 6 et 15 ans n'est que 331 (172 garçons et 159 filles).

Mortalité. — En 1904, le chiffre des décès s'est élevé

à 6.452, soit 3.419 personnes du sexe masculin et 3.033 du sexe féminin.

Les décès se décomposent ainsi au point de vue des confessions:

	Hommes	Femmes	Total
Orthodoxes . . .	2.767	2.458	5.225
Catholiques . .	216	202	418
Protestants . . .	88	72	160
Israélites	322	287	609
Autres confessions	26	14	40
	3.419	3 033	6 452



Hôtel de M. Jean Lahovary
ancien ministre de l'Agriculture, Domaines et Industrie.

Au point de vue de l'âge, les décès se décomposent comme suit:

	Garçons	Filles	Total
Au dessous d'un an . . .	893	728	1.621
De 1 an à 5 ans	416	424	840
„ 5 ans à 10 „ . . .	110	100	210
„ 10 „ à 15 „	62	59	121
	1.481	1.311	2.792

La mortalité, si élevée pour les premières années, suit une marche décroissante jusqu'à l'âge de 21 ans. Pour cette période, elle présente un maximum compris entre 21 et 25 ans; ensuite elle décroît, puis présente un nouveau maximum entre 46 et 50 ans. Entre. 60 et 70 ans, les décès deviennent plus nombreux. Les femmes semblent



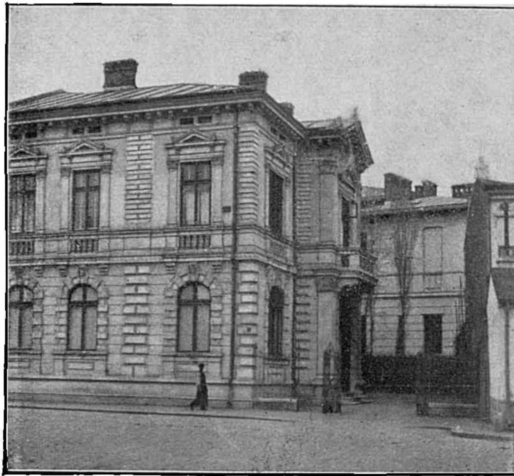
Maison de M. Démétre Stourdza.
Rue Mercur.

mieux résister que les hommes au passage de la quarantaine. Du reste, on remarque que la mortalité des femmes est plus faible que celle des hommes, autant dans le tableau précédent que dans le suivant:

	Hommes	Femmes	Total
Entre 21 et 25 ans . . .	172	116	288
„ 26 „ 30 „ . . .	129	112	241
„ 31 „ 35 „ . . .	105	77	202
„ 36 „ 40 „ . . .	164	132	296
„ 41 „ 45 „ . . .	160	106	266
„ 46 „ 50 „ . .	216	137	353
„ 51 „ 55 „ . . .	158	99	257
„ 56 „ 60 „ . . .	211	161	372
„ 61 „ 70 „ . . .	339	302	641

Avec l'extrême vieillesse cette tendance à la survivance des femmes se maintient, sauf au-dessus de 91 ans.

	Hommes	Femmes	Total
Entre 71 et 80 ans .	190	223	113
„ 81 „ 90 „ .	74	89	163
„ 91 „ 100 „ .	21	27	46
Au dessus de 100 ans	6	9	15



Hôtel de M. A. Bellio.
Rue Dionisie, 2.

Le cœfficient de la mortalité est à Bucarest de 23.4 pour 1.000 habitants.

Pour résumer, nous donnerons le tableau complet des naissances et des décès depuis 1866.

	Naissances	Décès	Différence
1866	5.076	5.914	— 838
1867	4.806	5.973	— 1.167
1868	4.868	5.305	— 437
1869	5.809	4.743	+ 166
1870	4.796	7.591	— 2.795
1871	4.949	7.403	— 2.454

	Naissances	Décès	Différence
1872	5.028	7.154	— 2.126
1873	4.962	8.552	— 3.590
1874	5.384	5.884	— 500
1875	5.388	5.835	— 447
1876	5.784	4,962	+ 832
1877	5.632	5.834	— 202
1878	5.437	7.276	— 1.839
1879	5.962	7.120	— 1.158
1880	5.917	6.727	— 810
1881	5.885	4.868	+ 1.017
1882	5.726	5.252	+ 474
1883	6.181	5.767	+ 414
1884	6.019	5.265	+ 754
1885	6.396	5 340	+ 1.056
1886	6 592	5 808	+ 784
1887	6.453	5.808	+ 645
1888	6.753	6.317	+ 436
1889	6.676	5.749	+ 929
1890	6.649	5.779	+ 870
1891	7.214	6.345	+ 867
1892	6.734	6.512	+ 222
1893	7.458	6.473	+ 985
1894	7.680	5.974	+ 1.706
1895	8.170	6.053	+ 2.117
1896	8.112	6.665	+ 1.447
1897	8.947	6.747	+ 2.200
1898	8.606	7 232	+ 1.374
1899	9.245	7.507	+ 1.738
1900	8.766	6.513	+ 2.253
1901	8.547	6.766	+ 1.881
1902	8.101	8.091	+ 010
1903	7.954	6.526	+ 1.428
1904	8.167	6.611	+ 1.556
1905	8.011	7.210	+ 801
1906	8.448	6.581	+ 1.867

De l'examen de ce tableau, il résulte que, de 1866 à 1881, la mortalité a toujours été supérieure à la natalité, sauf pour les années 1869 et 1876 qui ont donné un excédent de naissances, et que, depuis 1881, toutes les années ont donné un excédent de natalité. Ce résultat est dû à deux

causes: d'abord à des mesures d'hygiène mieux comprises et plus étendues, et ensuite aux travaux d'assaissinement qui ont été faits par la municipalité. Grâce à ces travaux, l'angine, la fièvre paludéenne et la fièvre typhoïde qui faisaient tant de victimes autrefois ont cessé d'exercer leurs ravages parmi les habitants de la capitale. Il y a



Architecte P. Antonescu.

Hôtel de Madame Helène Kretsulescu.
Rue Stirbei-Vodă (façade).

encore beaucoup à faire, surtout au point de vue de l'hygiène particulière, car il est constaté que, si la population orthodoxe, en supposant que les excédents de natalité se maintiennent, doit doubler en 33 ans, la population israélite double en 10 ans.

Nous ajouterons encore un tableau montrant les efforts qui nous restent à faire pour réduire le chiffre de la mortalité. C'est la comparaison de la natalité et de la mortalité dans les principales villes de l'Europe.

	Natalité p. 1000 hab.	Mortalité p. 1000 hab.
Paris	24.0	20.5
Berlin.	26.9	19.3
Bucarest.	**30.8**	**22.9**
Vienne	30 9	20.6
Pest	35.6	22.0

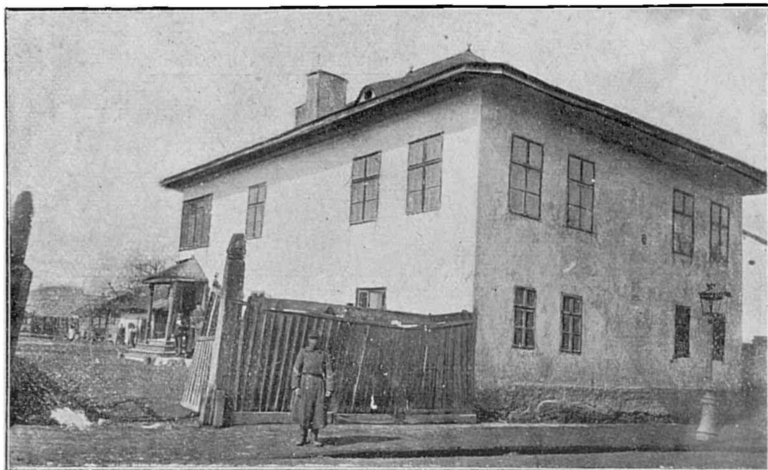


Hôtel de M-me H. Kretsulescu.
Vue prise du Cismegiu.

Mariages et divorces. — Pendant l'année 1904 il a été célébré à Bucarest 1.758 mariages, soit 12.5 pour 1.000 habitants.

La moyenne des mariages, pour 1.000 habitants, est de 10 à Moscou, 12 à Saint-Pétersbourg, 13.4 à Rome, 14 à Amsterdam et à Naples, 15 à Madrid et à Milan, 17 à Londres et à Anvers, 18.5 à Munich et à Vienne, 19.8 à Paris, 20.6 à New-York et à Cologne, de 21.5 à Berlin, de 22.4 à Francfort et de 23 à Palerme.

La nuptialité à Bucarest est donc .fort peu élevée;



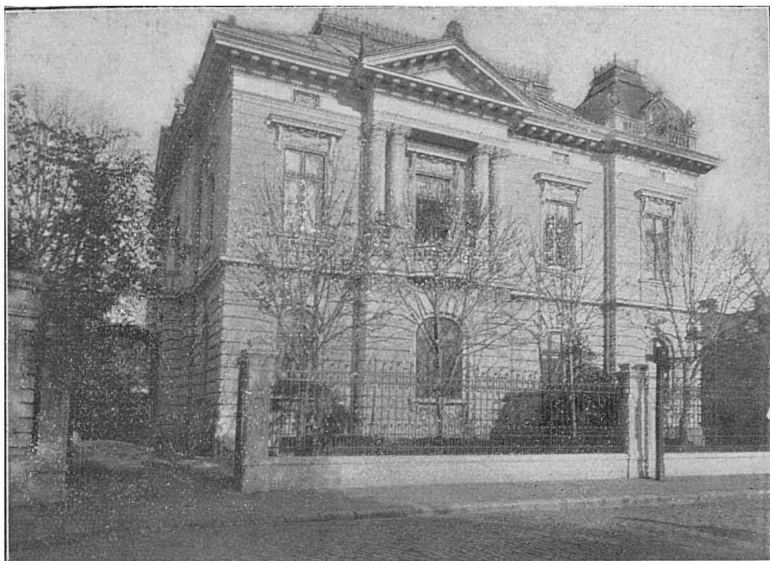
Phot. de l'auteur

L'ancienne maison Al. Filipescu.
Calea Victoriei.



Phot. de l'auteur.

Hôtel Al. Filipescu.
Bâti sur l'emplacement de l'ancienne maison.
Calea Victoriei.



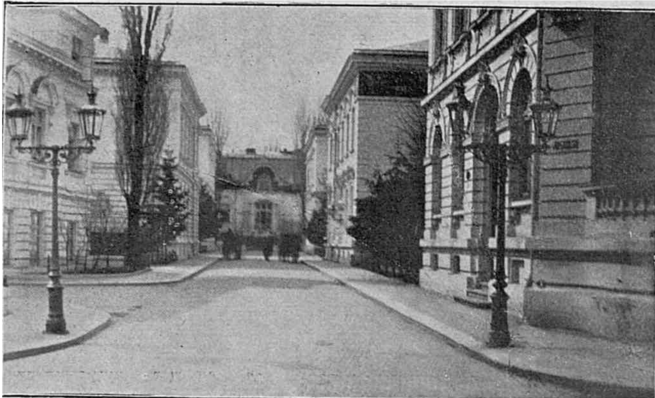
Hôtel de MM. Jean Boambă, avocat
et **Michel Rachtivan,** Secretaire Général du Ministère de l'Intérieur
Rue Batishtei.

ajoutons que, de l'examen des chiffres détaillés que nous résumons plus bas, il résulte que c'est la population indigène qui fournit la plus faible proportion de mariages, tandis que la population étrangère en fournit une proportion bien plus élevée.

	Hommes	Femmes
Roumains	1.313	1.204
Austro-Hongrois	150	253
Français	2	7
Allemands	15	18
Italiens	7	3
Russes	1	2
Suisses	3	3
Anglais	2	—
Belges et Hollandais . .	1	3
Turcs	35	13
Grecs	4	6
Serbes	3	1
Bulgares	8	8
Sans protection (Juifs) . .	213	236
Divers	1	—
	1.758	1.758

Sur ces 3.516 conjoints de 1904, il est constaté que 2.855 (dont 1577 hommes et 1278 femmes) ont su signer sur les registres et que 661 (dont 181 hommes et 480 femmes) n'ont pas su signer.

188 hommes et 143 femmes se remariaient pour la 2-e fois, 16 hommes et 11 femmes pour la 3-e fois, 2 hommes et 1 femme pour la 4-e fois.



Alèe Carmen Sylva, propriétés de M-me Behacker.

Dans cette même année, 226 divorces ont été prononcés.

6	après moins de	2	ans de mariage				
82	entre	2	et	5	„	„	„
86	„	6	„	10	„	„	„
27	„	11	„	15	„	„	„
13	„	16	„	20	„	„	„
10	„	21	„	25	„	„	„
2	après plus de	26	ans de mariage.				

Au point de vue du culte auquel appartenaient les conjoints, les divorces se sont répartis ainsi:

	Hommes	Femmes
Orthodoxes	184	184
Catholiques	12	16
Protestants	9	5
Israélites	21	21
Total . . .	226	226



Hôtel de M. Dém. J. Ghica.
Ancien ministre de Roumanie à Athènes.
Rue Spatar 2.

Au point de vue de la profession, les 226 divorcés se répartissaient comme suit :

	Hommes	Femmes
Grands propriétaires ou rentiers	—	1
Paysans	4	—
Ouvriers de fabriques	11	—
Artisans	33	1
Apprentis et ouvriers	15	1
Manœuvres	17	3
Commerçants	21	1
Employés de commerce	10	—
Fonctionnaires	59	1
Militaires	14	—
Professions libérales	17	2
Serviteurs	8	1
Divers	4	—
Sans profession	13	215
Total	226	226

Sur les 226 hommes divorcés, 199 étaient mariés pour la 1-ère fois, 15 étaient veufs et 12 déjà divorcés.

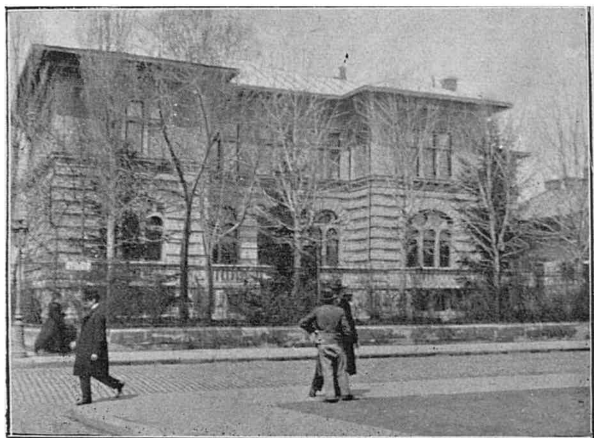
Sur les 226 femmes divorcées, 205 étaient mariées pour la 1-ère fois, 14 étaient veuves et 5 déjà divorcées.

36 divorces avaient été prononcés pour violences, 168 pour insultes graves, 3 pour adultère, 3 par consentement mutuel et 17 pour d'autres motifs.

Ces 226 ménages rompus avaient 114 enfants.

DÉMOGRAPHIE DE LA CAPITALE EN 1906

Nous devons à notre ami Z. Arbore, chef du service de la statistique à la mairie, les chiffres pour l'année 1906, qui ne sont pas encore publiés.



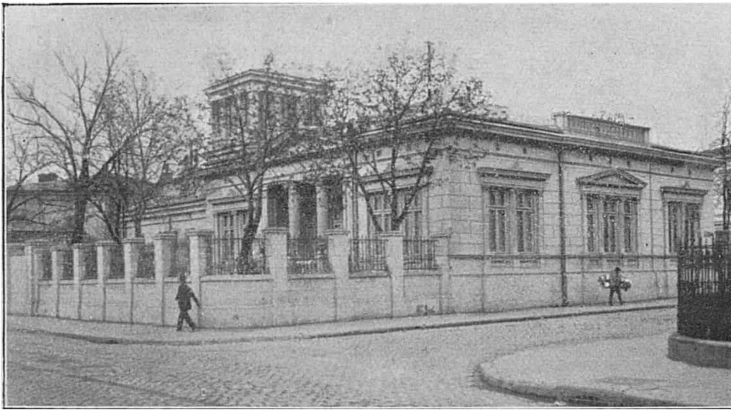
Hôtel de M. N. Filipescu, ancien ministre
Rue Batishtei.

Natalité. — Pendant l'année 1906, il est né à Bucarest 8.448 enfants vivants; dont 3.575 garçons légitimes et 807 illégitimes, et 3.276 filles légitimes et 810 illégitimes.

Le nombre des enfants morts — nés comprend 196 garçons, dont 148 légitimes et 48 illégitimes, et 139 filles dont 91 légitimes et 18 illégitimes.

D'après la religion des parents, les nouveaux-nés sont classés de la manière suivante:

	Garçons	Filles
Orthodoxes roumains . . .	3.499	3.280
étrangers . . .	24	16
Div. rites chrétiens . . .	288	270
Israélites	567	491
Autres confessions . . .	4	—



Maison de M. Titus Maiorescu, ancien ministre.
Rue Mercur.

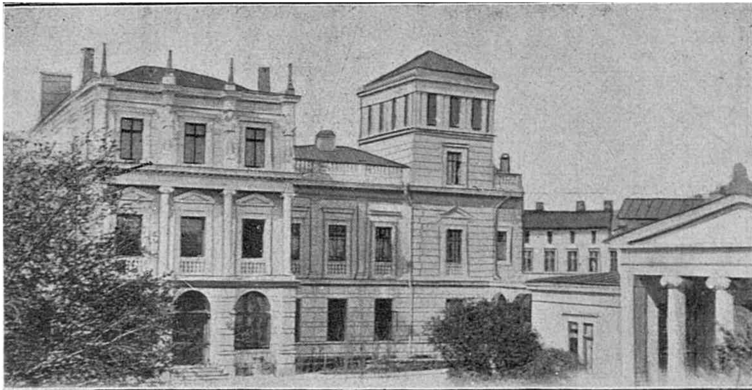
Mariages. — En 1906, on a célébré à Bucarest 2596 mariages, dont 2.104 orthodoxes, 149 catholiques, 58 protestants, 8 arméniens, 277 israélites et 1 appartenant à une autre religion.

L'augmentation des mariages est certainement la conséquence naturelle d'une année agricole excellente.

Décès. — Le nombre des décès, en 1906, à Bucarest, a été de 6.581, dont 3.582 hommes et 2.998 femmes. Dans ce nombre sont compris 7 décès d'enfants non déclarés au moment de leur naissance.

D'après la religion, les décès se répartissent comme suit:

	Hommes	Femmes
Orthodoxes roumains . . .	2.916	2.478
„ étrangers . .	26	13
Div. rites chrétiens . . .	272	267
Israélites	352	233
Mahométans	7	1
Autres cultes	7	2



Palais Ştirbey.
Calea Victoriei.

L'excédent des naissances sur les décès est de 17% pour les orthodoxes, de 2% pour les autres rites chrétiens et de 45% pour les Israélites.

Considérés au point de vue de l'âge, les décès se répartissent ainsi:

			Garçons	Filles
De 0 à 1 an . .	1.644	dont	875	769
„ 1 „ 5 ans . . .	651	„	336	316
„ 5 „ 10 „ . . .	159	„	80	79
„ 10 „ 15 „ . . .	133	„	60	73

On remarque que, de la naissance jusqu'à cinq ans, il est mort 2.295 enfants. En comparant cette mortalité

avec celle des autres grandes villes de l'Europe, nous constatons que, sous ce rapport, Bucarest vient immédiatement après les villes de la Russie.

Nous nous occuperons dans un chapitre spécial de l'hygiène de la ville et des causes de la mortalité.



Palais episcopal catolique.
rue Esculap.

LA POPULATION DE LA CAPITALE

Une statistique de 1878 répartit ainsi la population de Bucarest, fixée alors à 177.646 habitants:

Propriétaires, rentiers, professions libérales . .	50.977
Commerçants	27.100
Industriels et artisans	64.732
Ouvriers	11.993
Domestiques	19.531
Divers	3.313
Total . . .	117.646

Au point de vue de la confession, ces 177.646 habitants se répartissaient ainsi:

Orthodoxes	132.987
Catholiques	16 991
Protestants	5.854
Arméniens	790
Lipovans	206
Israélites	20 749
Mahométans	43
Divers	20



La maison Procopoaia.
Calea Plevnei (Malmaison).

Au point de vue de l'instruction, on comptait:

57.014 hommes sachant lire et écrire.
22.383 femmes „ „ „ „
98.245 hommes et femmes ne sachant ni lire ni écrire.

En prenant comme base le chiffre officiel de 1904,

soit 290.740 habitants, la population de Bucarest se répartit aujourd'hui à peu près ainsi:

Orthodoxes	205.000
Catholiques	20.000
Protestants	10.000
Israélites	50.000
Arméniens	700
Lipovans	200
Divers	4.840

Au point de vue des professions, genres de commerce et métiers, on compte:

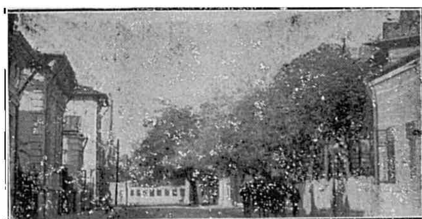
Avocats	986
Médecins	345
Dentistes	31
Sages-femmes	172
Pharmaciens	36
Droguistes	18
Vaccinateurs	12
Vétérinaires	66
Masseurs	10
Ingénieurs	350
Architectes	116
Entrepr. de travaux	93
Constructeurs en bât.	65
„ „ fer	14
Fondeurs	11
Briquetiers	10
Journalistes	205
Banquiers	35
Changeurs	16
Direct. Soc d'assur.	7
Agents de transport	16
„ de publicité	7
Direct. deBur. de placement	211
„ „ d'informations	2
„ „ techniques	25
Professeurs de faculté	93
„ de lycées et gymnases	135
Professeurs de piano	57
„ „ violon	13
„ d'escrime	5
Instituteurs	252
Sténographes	25
Fabric. d'instr. de précision	2
Opticiens	10
Dessinateurs	42
Imprimeurs	45
Zincographes	8
Xylographes	4
Lithographes	7
Photographes	38
Libraires-papetiers	71
March. de musique	8
Bouquinistes	20
Relieurs	46
Propriétaires de voitures de place	240
Fleuristes	28
Entr. de pompes funèbres	5
Accordeurs de pianos	11
Hôteliers	35
Restaurateurs	98
Brasseurs	4
Débitants de bière	46
Epiciers en gros	12
Epiciers en détail	775

Fabr. de pâtes aliment. . .	2
Magasins de café	80
Laitiers	18
Fabr. de liqueurs	6
Bottiers	14
Cordonniers	349
Fabr. de sandales	17
Cordonniers p. dames . . .	42
Savetiers	70
Fabric. de corsets	18
„ „ cravates	9
Chapeliers	31
Modes et fleurs artificielles	82
Propr. d'ateliers de lingerie	38
Tailleurs p. hommes . .	569
„ „ dames	450
„ „ militaires . .	21
„ „ prêtres	8
„ „ enfants	7
„ „ paysans . . .	38
Prop. d'ateliers de broderie	27
Articles de Brashov . . .	25
Quincailliers	30
Passementiers	25
Fabric. de vinaigre . . .	7
„ „ chap. de paille.	6
Fondeurs de cloches . . .	4
Dépositaires de foin . . .	24
March. de nattes de joncs .	11
Cordiers	3
Tisserands	8
Tricoteurs	3
Fabr. de bas	6
Nouveautés en détail . .	170
Fabr. de coiffures ordinaires	22
Confections	46
Merciers en gros	20
„ „ détail	168
Teinturiers	16
Modes	110
Tripiers	29
Armuriers	15
Argenteurs	17

Orfèvres	16
Bijoutiers	28
Horlogers	89
March. de bois de construction	48
March. de bois de chauffage	242
Menuisiers	300
Charpentiers	225
Tonneliers	61
Tourneurs	39
Ebénistes	15
Marchands de meubles . .	52
Tapissiers	48
„ en voitures . . .	7
Artistes-peintres	22
Peintres en bâtiments . .	71
„ d'enseignes . .	20
„ de voitures . . .	39
„ d'églises	4
Maçons	310
Fabr. de jalousies	5
„ „ parquets	5
„ „ de formes p. cordonniers	8
Entrepren. de camionnage	8
Bouchers	430
Charcutiers	14
Tripiers	6
March. des quatre saisons	302
March. de poissons	40
„ „ pétrole	32
Malletiers	3
Dégraisseurs	5
Bourreliers	80
Matelassiers	61
Doreurs et encadreurs . .	37
Maréchaux-ferrants . . .	78
Charrons	170
Carrossiers	76
Serruriers	70
Dinandiers	13
Chaudronniers	17
Ferblantiers	144

Ferronniers	193
Réparateurs de machines	13
Taillandiers	1
Potiers	21
March. de verrerie	36
Fabric. de brosses	15
Vanniers	17
Poëliers	11
Fabr. de savon	6
„ „ bougies	15
Tanneurs	25
Pelletiers	27
Fourreurs	64
Fabr. de bonnets de fourrure	18
Selliers	62
March. de chaussures	56
Minotiers	10
Boulangers	95
Simigii	97
Confiseurs	61
Cafetiers	102
Bragagii	63
Cabaretiers	826
Maquignons	27
Courtiers	170
Commissionnaires	246
Comm. en céréales	142
Machines agricoles	18
„ à coudre	8
„ à écrire	2
Lautari	108
Blanchisseurs	6
Sculpteurs sur bois	47
Tailleurs de pierre	65
Marchands de tabac	50
„ de parapluies	14
Installateurs de gaz	24
Empailleurs	1
Ouvriers	27.255
Apprentis	3.477
Fonctionnaires	5.988
Domestiques	20.000

Les faubourgs excentriques de Bucarest sont habités par des paysans, des charretiers, des petits artisans.



Coin de Bucarest.

CHAPITRE II

LA MAIRIE

Dans toutes les villes où il y a une puissante bourgeoisie, un commerce indigène florissant, le premier monument de la ville, celui qui, par sa beauté et surtout par son ancienneté, attire tout d'abord le regard, c'est la Maison du Peuple, l'Hôtel de ville, la Mairie.

C'est le Palais cher aux habitants, témoins de toutes leurs luttes pour la conquête de leurs franchises.

Bucarest, vieille ville boyarde, sans commerce indigène, sans bourgeoisie, n'a pas encore d'Hôtel de ville.

En 1830, quand a été institué le *Sfatul orăşenesc* (Conseil communal), la Mairie s'installa dans une maison louée et déménagea de temps en temps.

En 1860, les services de la Mairie se trouvaient dans une vieille maison à deux étages au bord de la Dâmbovitsa, là où est en ce moment la halle aux volailles, au fond de la strada Bazaca[1].

C'est là que, le 5 août 1865, une émeute éclata. Les

[1] Bazaca était un marchand de vin, établi au coin de la rue qui a gardé son nom et de la calea Şerban-Voda.



Mairie de Bucarest.

marchands des quatre saisons *(precupeţi)* et une foule de faubouriens envahirent la Mairie et jetèrent les archives, par les fenêtres, dans la rivière. L'armée intervint et l'on parla longtemps dans la ville des coups de fusils tirés strada Bazaca.

En 1879, la Mairie acheta la maison de M. Hadji-Moscu, strada Coltsei, où elle installa ses services. Le terrain était central, vaste, et l'on a parlé bien souvent d'y élever enfin un palais municipal. Mais, faute d'argent, la Mairie s'est bornée à construire des dépendances, chaque fois que ses services, de plus en plus compliqués, se sont trouvés trop à l'étroit.

Cette dispersion des services, dont quelques uns sont même installés à une grande distance, est des plus gênantes pour l'administration et pour les administrés.

La partie centrale a, au rez-de-chaussée, l'enregistrement, les archives, la comptabilité, la caisse, et une salle pour les adjudications, — qui, en temps d'élections, devient salle de vote.

Au 1-er étage: le secrétariat, le cabinet du maire, les cabinets des adjoints, la salle du conseil communal, qui est aussi la salle d'attente pour les bureaux du maire et des adjoints, le service du plan, la direction des travaux techniques et la direction administrative.

Dans les dépendances: le service de l'éclairage, le service des eaux, la direction des travaux pour l'alimentation en eau potable.

Le service des ponts et chaussées et le service de la statistique sont installés dans une maison de la strada Skitu Magureanu.



Phot. de Julietta.

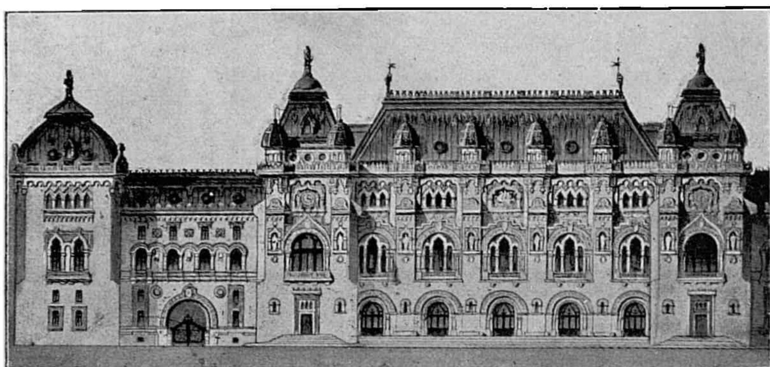
Michel G. Cantacuzène.

L'office de l'état civil a été transféré dans l'ancienne école communale de la strada St. Gheorghe-Nou.

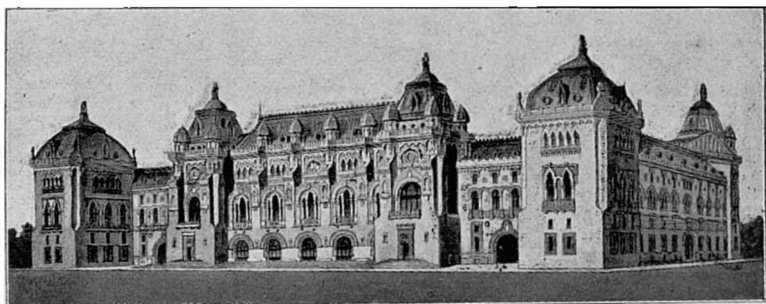
Le laboratoire d'analyse bactériologique de la Mairie se trouve Boulevard Carol.

La nécessité de construire un Hôtel de ville moderne et de réunir tous les services municipaux a été reconnue depuis longtemps. Les terrains que la Mairie possède entre la strada J. C. Bratianu, la strada Batistea, la strada Scaunelor, la strada V. Boerescu et le Boulevard Carol

se prêteraient merveilleusement à la construction d'un palais municipal digne d'une capitale. Des plans ont été dressés



Le futur Hôtel de ville de Bucarest.
Projet de M. Mincu.



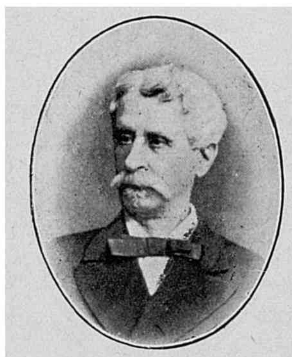
Le futur Hôtel de ville de Bucarest.
Projet de M. Mincu.

par M. l'architecte Mincu; mais, pour les exécuter, il faudrait deux millions et on ne les a pas.

*
* *

De 1866 à 1906, Bucarest a été administré par 23 maires, dont deux seulement sont revenus deux fois à la tête de la municipalité.

Voici tout d'abord la liste des différents conseils municipaux qui se sont succédés depuis 1831 [1].



Dém. Bratianu.
1866—1867.



C. Panaïot.
1867—1868.

En 1831: Le caminar G. Bibescu (plus tard prince régnant), le caminar Pavel et G. Opran.

En 1833: Le hatman M. Dumitrescu, le clucer Gr. Gradisteanu, I. Ch. Balaceanu et le caminar Alex. Ghica.

En 1834: Hagi M. Filipescu, le caminar Alex. Ghica, le clucer Gr. Gradişteanu, le stolnic Stanciu, Sc. Petrovici, D. Dedu et Chr. Mustacov.



Dr. P. Iatropol.
1868—1869.

En 1835: C. C. Soutzo, C. C Bucă, le stolnic I. Draganescu, le serdar Anagnosti, Chr. Mustacof, N. Teodor et le vamesh Iordake.

En 1836: le postelnic C. Soutzo, le serdar Xenocrate, le serdar Fanuţa, le medelnicer C. Cretzeanu, Chr. Mustacov, Margarit Ivanovici, P. Gazoti, An. Polizu et M Ionescu.

En 1837: le caminar St. Ograzeanu, le polcovnic J. Câmpineanu, An. Polizu, le serdar St. Ioan, le postelnic Man. Băleanu, Chr. Mustacov et P. Gazoti.

En 1838: J. Scarlat, J. Bacaloglu, le sluger Sp. Cojescu, l'aga J. Filipescu, le clucer Gr. Cantacuzène, Margarit Ivanovici, le paharnic J. Rosetti, Nedelea J. Mitescu et L. Kalinderu.

---

[1] Nous empruntons cette liste — jusqu'en 1895 — à l'étude sur Bucarest que M. Mih. Canian a publiée dans le *Grand Dictionnaire géographique de la Roumanie* (Vol. II, fasc. 1 et 2).

En 1839: L'aga J. Balaceanu, le clucer Al. Ghica, le sluger Sp. Cojescu, L. Kalinderu, le serdar Anavti, J. Serafim et G. Balan.

En 1840: le sluger Tomitsa, Al. Dumitriu A. H. Pandele, le caminar D. Bellu, le caminar Pavel et le paharnic Al. Ghica.

En 1841: Le paharnic Sc. Rosetti, le serdar P. Asan, le serdar Al. Izvoranu, J. Ilie, Chr. St. Paraschiva et Th. Balaban.



Costache Braïloiu.
1873.

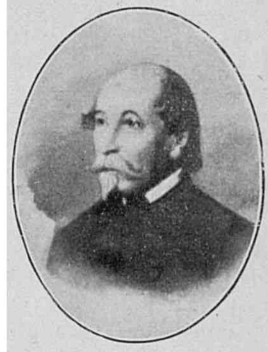


G. Gr. Cantacuzène.
1869—1870.

En 1842: le grand postelnic J. Filipescu, le paharnic Dém. Ghica, Asan J. Camineanu, le paharnic J. Mitica, J. Polizu et M. Ivanovici.

En 1843: le major T. Popescu, le serdar B. Prisiceanu, L. Kalinderu et J. Ioanidi. Comme suppléants: le serdar J. Arion et J. Eftimiu.

En 1844: le vistiare C. Bellu, le major D. Popescu, le clucer J. Mihaescu, le serdar G. Papa et L. Kalinderu. Comme suppléants: St. Gheorghiu et D. Economu.



Sc. Kretzulescu.
1871—1872.

En 1845: le vornic J. Oteteleshanu, le clucer P. Petrescu, le paharnic M. Pencovici, le pitar L. Kalinderu et Dém. Ivanovici. Comme suppléants: En. Iancu et J. Minovici.

En 1847: le polcovnic Sc. Kretzulescu le pitar M. Bâscoveanu, le clucer J. Dinu, le paharnic N. Lahovary et le pitar L. Kalinderu. Comme suppléants: le pitar Ianovici et J. Triandafil.

En 1848: Sc. Kretzulescu, C. Kretzulescu, Dém. Polizu et C. Lensh.

En 1849: C. Lensh, l'aga D. Falcoyanu, le paharnic N. Lahovary, R. Simonidi et J. Bacaloglu. Comme suppléants: N. Gherman et J. Triandafil.

En 1851: Le grand logothète I. Barcanescu, le paharnic C. Cârlova, At. Chr. Manta, C. Balacescu et L. Gherasim. Comme suppléants: le serdar N. Herishescu et J. Bacaloglu.

En 1853: le grand logothète Gr. Obedeanu, le paharnic Eug. Predescu, le serdar J. Cretseanu et N. Herishescu. Comme suppléants: le pitar En. Trandafir et R. Simonidi.

En 1855: L'aga C. I. Filipescu, le clucer Dém. Marcovici, Al. Demetrescu, le serdar N. Herishescu et C. Paltineanu. Comme suppléants: le pitar T. Sfetescu et J. Ioanid.

En 1856: Stef. H. Pandele, Pan. Ionescu, J. Polizu, le clucer J. Dinu.

En 1857: Le prince Dém. Ghica, le serdar V. Paapa, J. Polizu, le serdar C. Iliescu et A. Gheorghiu. Comme suppléants: Pan. Ionescu et le pitar J. Penescu.

En 1859: Le prince Dém. Ghica, Jean Bratianu, V. Paapa, T. Arcon, G. Gherassi, Pan. Ionescu et C. Iliescu.

En 1860: Le prince Dém. Ghica, Jean Bratianu, V. Paapa, T. Arcon, V. Constantinescu, Ant. Arion et Al. Orescu.

En 1861: Le prince Dém. Ghica, Ant. Arion, Dém. Bratianu, Dém. Berindeĭ, C. Boliac et G. H. Anghel.

En 1866: *Maire:* Dém. Bratianu; *conseil:* Dr. P. Iatropol, Gr. Lahovary, Sim. Mihailescu, Gr. Cantacuzène, Ant. Arion, C. Panaïot, C. Ciocarlan, N. Blaremberg, Gr. Serurie, Dém. Culoglu, Pană Buescu, Iord. Hagi Anghel, Radu Ioan, C. Lapati et V. Toncoviceanu.

En 1867: Dém. Bratianu ayant démissionné, C. Panaïot fut élu maire.

En 1868: Elections. Dans le conseil sont: Dr. P. Iatropol, *maire;* N. Manolescu, P. Buescu, Gr. Serurie, St. Becheanu, V. Constantin et V. Hernia.

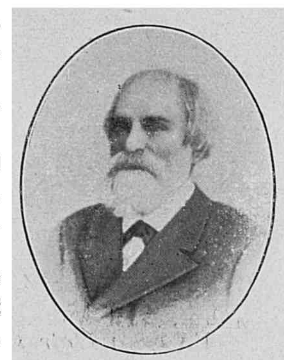
En 1869: Le conseil est dissous. Une commission intérimaire est nommé dont font partie: P. Dimancea, T. Cristescu, C. Lapati, Eug. Predescu, St. Atanasiu, P. Christu, J. C. Mano, T. Radulescu, P. Ata-



Général B. Vladoyanu.
1872—1873 1873—1874.

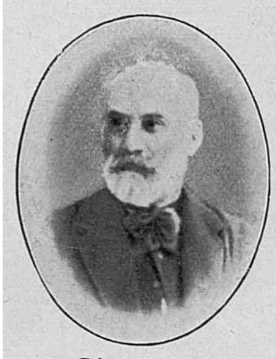


Colonel G. Mano.
1874—1877.



C. A. Rosetti.
1877.

nasiu, A. Solacolu et C. Panaïot. Des élections eurent lieu: M. G. Gr. Cantacuzène fut élu maire et adjoints: M. P. Gradisteanu, Dr. Daniilescu, C. Aninoşeanu, Mén. Germani, R. Dumitriu et N. Raduleanu.



Dém. Cariagdi.
1878—1883.

En 1870: Nouvelles élections. *Maire:* Eft. Diamandescu, que remplaça en septembre le général Chr. Tell.

En 1871: Nouvelles élections: *Maire:* Sc. Kretzulescu; *parmi les conseillers:* Sc. Rosetti, Dr. Danielopol, général B. Vladoyanu, C. Racota, N. Racovitsa et J. Palla.

En 1872: Au mois de décembre le général B. Vladoyanu remplace Sc. Kretzulescu.



N. Fleva.
1884—1886.

En 1873: C. Braïloïu devient maire; dans le conseil: N. C. Tataranu, C, Valeanu, T. Gulitsa, Dr. Danielopol et M. Racota. Au mois de septembre, C. Braïloïu donne sa démission et est remplacé par le général B. Vladoyanu.

En 1874: *Maire:* colonel G. Mano; *adjoints:* C. D. Athanasiu, Gr. Triandafil et V. Paapa.



N. Manolescu.
1886.

En 1877: *Maire:* C. A. Rosetti; *adjoints:* Dém. Gianni, J. Procopie-Dumitrescu et N. Fleva.

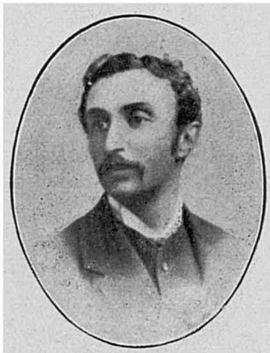
En 1878: *Maire:* Dém. Cariagdi; *adjoints:* N. Fleva, J. Pr. Dumitrescu et Gr. Serurie.

En 1883: Elections. *Maire:* Dém. Cariagdi; *adjoints:* Gr. Serurie, N. Manolescu, P. Buescu, V. Hernia, colonel Barozi et A. Mavrus. Le 5 novembre le conseil est dissous et la commission intérimaire est composée de M. Torok, Dr. Sergiu, N. Hagi-Stoïca, Sp. Haret, St. Petrescu, C. Donescu et Gr. Vulturescu.

En 1884: *Maire:* N. Fleva; *adjoints:* Gr. Cerkez, J. Dobrovici, Gr. Capeleanu, D. Ionescu, C. Danescu et St. Petrescu. Le 4 novembre de nouvelles élections eurent lieu pour la moitié des

membres du conseil sortants; à la suite de ces élections, l'administration fut ainsi composée: *Maire:* N. Fleva; *adjoints:* J. Bibicescu, Gr. Cerkez, Al. Constantinescu, J. Dobrovici, St. Petrescu et Al. Vladescu.

En 1886: N. Fleva ayant démissionné au mois d'avril, N. Manolescu fut élu maire le 19 juin. Au mois de novembre élections. *Maire:* J. Campineanu; *adjoints:* J. Bibicescu, Gr. Cerkez, Gr. Serurie, J. Dobrovici, St. Petrescu et G. Petrovici.



J. Campineanu.
1886—1888.

En 1888: Le conseil municipal est dissous. La commission intérimaire fut composée de Em. Protopopescu-Pake, J. Alexandrescu, Dr. Severeanu, Chr. Cerlenti, D. Naumescu, Sava Vasiliu, J. N. Lahovary et Ephrem Ghermani. Le 21 mai, élections. *Maire:* Em. Protopopescu-Pake; *adjoints:* Al. Riosheanu, N. Vrabiescu, Ephrem Ghermani et L. Paciurea.



Em. Protopopescu-Pake.
1888—1891.

En 1891: *Maire:* D. Orbescu.

En 1892: *Maire:* Gr. Triandafil.

En 1893: *Maire:* N. Filipescu; *adjoints:* Alex. Ciurcu et J. Bratescu; *conseillers:* T. Alexandriu, C. C. Arion. J. P. Balanolu, Al. Balaşanu, E. Balteanu, J. Coltsescu, N. Cosacescu, N. G. Dobrescu, E. Dumitrescu-Mirea, G. M. Eftimiu, G. Florian, N. J. Gherassi, D. Hagi Pantele, D. Ioachimescu, Al. Gr. Ionescu, P. Ionescu, Victor Ionescu, P. Luca Nicolescu, capitaine J. Obedenaru, A. Popovici, D. Roşu, R. Rusescu, Dr. Severeanu, N. Şoïmescu, Dr. Tomescu, St. Velescu et T. Zamfirescu.



Dém. Orbescu.
1891—1892.

En 1895: Elections. *Maire:* C. F. Robescu; *adjoints:* G. Bursan et A. Solacolu; *conseillers:* Chr. Alexandriu, G. Assan, J. Bibicescu, St. G. Bolintineanu, Al. Chiriţescu, J. Procopie-Dumitrescu; T. D. Dobrescu, D. Eustaţiu, major At. Fanutsa, V. Hernia, M. D. Ionescu, N. Ionescu, N. Melisianu, Al. Mi-

clescu, Gr. Micshunescu, Jos. Musceleanu, B. Paltineanu, D. Petrescu, Dr. Petrini-Galaţi, Vintila Rosetti, Gr. C. Solacolu, D. Stanescu, N. Sterie et Ani. Vanic.

En 1899: Elections. *Maire:* Barbu St. Delavrancea; *adjoints:* Paul Arion et le colonel Gherghel (remplacé le 6 juillet par M. J. Barbatescu). *conseillers :* J. Gradisteanu, Gr. Alexandrescu, Al. Gr. Ionescu, Dr. Tomescu, J. Mincu, C. Bolintineanu, major M. Vasilescu, Ant. Altan, Dr. Kiriac, major Obedeanu, C. Steriu, J. Coltsescu, J. Podgoreanu, N. Filipescu, N. Procopescu, Th. Alexandrescu, E. Demetrescu-Mirea, G. Ioaniţescu, N. C. Alexandrescu, Ath. J. Lipatti, Al. Barbu, G. Radoï, Th. Florian, Al. Balashanu, capitaine A. Ionescu, Gr. Manu et J. Barbatescu.



Gr. Triandafil.
1892—1893.

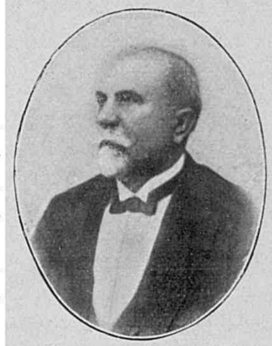


N. Filipescu.
1893—1895.

En 1901: *Maire:* J. Procopie-Dumitrescu; *adjoints:* J. G. Saïta et Al. Petrovici; *conseillers :* Gr. Alexandrescu, Dr. J. N. Angelescu, Dr. St. Argesheanu, G. G. Assan, Al. Baïcoyanu, J. G. Bibicescu, C. I. Bratianu, Al. Kiritsescu, Ep. Ciocanelli, Al. Constantinescu, C. Costescu-Comaneanu, Gr. Em. Gradişteanu, Dém. Hagi-Theodoraki, Em. Ioachimovici, D. M. Ionescu, Eleft. Ionescu, Dém. Matak, Gh. Niculescu, Em. Porumbaru, Dr. J. Radov'ci, Dr. C. Rautsoiu, capitaine C. Slatineanu, C. G. Solacolu, J. Stefanescu et Ant. Vanic.



Barbu St. Delavrancea.
1899—1901.



C. F. Robescu.
1896—1899
(et de 1902 à 1904).

En 1902: *Maire:* C. F. Robescu; *adjoints:* J. Cezarescu et Al. Petrovici; *conseil:* C. Costescu-Comaneanu, Al. Constantinescu, C. Christescu, Em. Culoglu, Ep. Ciocanelli, Al. Kiritsescu, J. Procopie-Dumitrescu, T. Dobrescu, M. Dimitrescu, H. Fundaţeanu, M. Ionescu, V. G. Mortzun, Th. Niculescu, G. Otnescu, Em. Porumbaru, Take Protopopescu, Dr. Radovici, Dr. Rautsoiu, capitaine Slatineanu, H. Sipsomo, A. Vanic, V. Voreas, D. Velcescu, J. Bibicescu, C. J. Bratianu, Al. Djuvara et J. G. Saïta.


J. Procopie-Dumitrescu.
1901—1902.

En 1905: *Maire:* Michel G. Cantacuzène; *adjoins:* Al. Ciurcu, et G. Stroescu; *conseil:* P. Greceanu, J. Bratescu, N. Procopescu, J. Th. Florescu, colonel Gaman, major J. Obedenaru, N. Cuţarida, Al. Hentsiescu, Al. Bacaloglu, V. Baboï, Th. M. Eftimiu, Dém. Nenitsescu, B. Paltineanu, Th. V. Alexandrescu; U. Hodosh, I. Ivantoglu, Th. Eliade, N. Barcanescu, capitaine M. Ionescu, Ap. Dorojan, J. Stefanescu, V. J. Protopopescu, G. Ioanitsescu, N. Voinescu, major Dr. J. Dimitrescu et Dr. Leonte.


Michel G. Cantacuzène.
1905—1907.

Voici la liste de ces 23 maires:

Dém. Bratianu (22 mars 1866 — 1 mairs 1867). *11 mois.*

C. Panaïot (10 mars 1867 — 17 nov. 1868) *1 an et 8 mois.*

Dr. Pan. Iatropol (18 nov. 1868 — 27 mars 1869) *4 mois.*

G. Gr. Cantacuzène (21 mai 1869 — 24 janv. 1870) *8 mois.*

E. Diamandescu (16 févr. 1870 — 17 sept. 1870) *7 mois.*

Général Chr. Tell (12 nov. 1870 — janv. 1871) *2 mois.*

Sc. Kretzulescu (28 mai 1871 — 27 dec. 1872) *1 an et 7 mois.*

Général B. Vladoyanu (28 déc. 1872 — 11 mai 1873), *4 mois et demi.*

C. Braïloïu (1 juin 1873 — 2 sept. 1873), *3 mois.*

Général B. Vladoyanu (3 sept. 1873 — août 1874), *11 mois.*

Colonel G. Mano (4 oct. 1874 — 13 mai 1877), *2 ans et 7 mois.*

C. A. Rosetti (14 mai 1877 — août 1877), *3 mois.*

Dém. Cariagdi (21 déc. 1878 — 1 nov. 1883), *4 ans et 10 mois.*
N. Fleva (27 janv. 1884 — 1 avril 1886), *2 ans et 3 mois.*
N. Manolescu (19 juin 1886 — août 1886), *2 mois.*
J. Câmpineanu (21 nov. 1886 — 2 mars 1888), *2 ans et 3 mois.*
Em. Protopopescu-Pake (15 juin 1888 — 17 déc. 1891), *2 ans et 6 mois.*
Dém. Orbescu (18 déc. 1891 — 11 juin 1892), *6 mois.*
Gr. Triandafil (12 juin 1892 — 8 février 1893), *8 mois.*
N. Filipescu (9 févr. 1893 — 13 oct. 1895), *2 ans et 8 mois.*
C. F. Robescu (2 janv. 1896 — avril 1899), *3 ans et 3 mois,*
Barbu St. Delavrancea (29 juin 1899 — 13 février 1901). *1 an et 7 mois.*
J. Procopie-Dumitrescu (21 avril 1901 — 25 nov. 1902), *1 an 7 mois.t*
C. F. Robescu (25 nov. 1902 — 28 déc. 1901), *2 ans et 1 mois*
Michel G. Cantacuzène, élu le 3 mars 1905.

Ainsi, en 40 ans, un seul maire M. C. F. Robescu a administré la ville pendant 5 ans et 4 mois, mais à aeux reprises; un, M. Dém. Cariagdi, 4 ans et 10 mois; un, M. Protopopescu-Pake, 3 ans et demi; quatre, M. le colonel G. Mano, N. Fleva, I. Campineanu, N. Filipescu et Michel G. Cantacuzène. plus de 2 ans; quatre, M.C. Panaïot, Sc. Kretzulescu, B. Delavrancea, et J. Pr. Dumitrescu, plus, de 1 an et demi: un, le général B. Vladoyanu, 1 an et 3 mois, en deux fois; un, M. Dém. Bratianu, 11 mois; deux, M. G. Gr. Cantacuzène et Gr. Triandafil, 8 mois; un, M. D. Orbescu, 6 mois; un, M. Dr. P. Iatropol, 4 mois; deux, M. C. Braïloïu et C. A. Rosetti; 3 mois et un, M. N. Manolescu, 2 mois.



Al. Ciurcu.

Comme les conseils municipaux changent, le plus souvent avec le maire, on peut se rendre compte, d'après

le tableau que nous venons de donner que l'esprit de suite a dû faire défaut à l'administration municipale de Bucarest. Ce manque d'esprit de suite, est une des causes qui a retârdé les progrès de la capitale. D'un autre côté, les maires ont eu trop peu de temps devant eux pour entreprendre de grands travaux et les mieux intentionnés se sont vus remplacés au-milieu des études et des enquêtes qu'ils faisaient pour donner un aspect plus moderne à la ville ou pour l'assainir. D'autres, se sachant présses par le temps, ont dù se hâter pour réaliser quelque projet qui n'a pu être suffisamment étudié.

C'est que le conseil municipal change à Bucarest en même temps que le gouvernements et très peu de conseils sont arrivés à la fin des quatre années pour lesquelles ils avaient été élus. Ces conseils éphémères et forcément politiques, sont empêches, par leursattaches de parti, de prendre beaucoup de mesures utiles, et cet empêchement n'est pas une des moindres causes qui ont retardé les progrès de la capitale.

Le conseil municipal de Bucarest est composé de 17 membres, élus par les électeurs divisés en deux collèges.

Sont électeurs dans le 1-er collège tous les citoyens habitant la commune qui votent dans le 1-er et le 2-e collège pour la Chambre et le Sénat.

Sont électeurs dans le 2-e collège tous les citoyens habitant la commune qui votent dans le 3-e collège pour la Chambre.

Le nombre des électeurs a variè comme il résulte du tableau suivant :

	1-er collège	autres collèges	Total
1874	312	13.669	13.981
1875	331	12.933	13.264
1876	342	11.412	11.754
1877	406	13.422	13.828
1878	415	11.493	11.908
1879	435	12.337	12.772

Les 12.772 électeurs de 1879 se répartissaient ainsi d'après les arrondissements de couleurs:

Arrondis.	1-er collège	Total
Coul. Rouge	186	1.178
„ *Jaune*	138	2.687
„ *Bleue*	15	1.426
„ *Noire*	35	4.144
„ *Verte*	61	3.337



Maison Procopoaia.
Calea Plevnei (Malmaison).

De l'examen du dernier tableau, il ressort: 1° que les plus imposés se trouvent en plus grand nombre dans la couleur Rouge et dans la couleur Jaune; 2° que le nombre des électeurs communaux n'est pas proportionné, au nombre d'habitants de chaque arrondissement. Ainsi

dans la couleur Bleue où la population est très dense, il n'y a que 1.426 électeurs; cela tient à ce que la grande majorité des habitants de cette couleur sont des étrangers.

En 1895, les électeurs pour le conseil municipal de Bucarest étaient répartis en trois collèges, les deux premiers votant directement, le troisième votant indirectement. Il y avait 7 sections de vote pour le 1-er collège 10 pour le deuxième et 11 pour le troisième.

Comme la fixation des sections est tout à fait arbitraire, nous nous bornerons à donner le total des électeurs par collège:

1-er collège	4.876
2-e "	8 276
3-e "	4.558
	17.710

Aujourd'hui, les électeurs sont divisés en deux colléges: les électeurs du 1-er collége votent dans 8 sections et ceux du 2-e collège dans 10 sections.

Aux élections communales de 1905 le nombre des électeurs inscrits était de 12.453 et celui des votants a été de 6.781, soit à peu près de 50% du nombre des inscrits.

Les votants, par colléges et par sections se sont répartis comme suit:

	1-er collège	2-e collège
1er *section*	242	210
2e "	335	367
3e "	387	420
4e "	432	316
5e "	469	360
6e "	400	507
7e "	305	476
8e "	340	346
9e "	—	399
10e "	—	470
Total	2.910	3.871

La Mairie de Bucarest ne dépend pas, comme les autres mairies de Roumanie du préfet du département, elle dépend directement du ministre de l'intérieur.

Le conseil municipal élit le maire et les adjoints, qui sont ensuite confirmés par le ministre de l'intérieur.

Le conseil municipal est élu pour quatre ans.

En cas, de dissolution, les affaires sont gérées par une commission intérimaire nommé par le ministre de l'intérieur [1].

* * *

L'organisation municipale absolument rudimentaire au début du XIX-e siècle, était encore, sous l'empire du Réglement organique, fort peu compliquée.

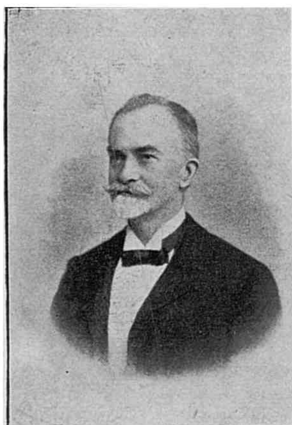
En1834, fut organisé le service des ingénieurs de la ville.

En 1835, un décret parle du numérotage des maisons, mais resta inappliqué.

En 1852, tous les travaux techniques furent réunis en un seul service qui prit le nom de direction des travaux publics.

En 1853, un poste d'avocat fut créé près du service du contencieux.

En 1862, on organisa un conseil d'hygiène et de salubrité publique.



M. Bacaloglu.

En 1865 à l'occasion de l'application du code-civil, on organisa l'Office de l'état civil; auparavant les actes de naissances, mariages, et décès étaient dréssés et conservés dans les églises.

En 1866, les services de l'administration de la ville étaient divisés en cinq bureaux:

Bureau I. *Services publics.*

Bureau II. *Surveillance de l'alimentation.*

Bureau III. *Constructions.*

Bureau IV. *Pavages et canalisation.*

Bureau V. *Comptabilité.*

---

[1] Chaque fois que le gouvernement change, tous les conseils municipaux du pays sont dissous et remplacés par des commissions intérimaires.

Le service central, y compris les architectes et les ingénieurs, comptait 61 fonctionnaires qui figuraient au budget pour 27.530 piastres par mois, soit 105.715 fr. 20 c. par an.

La police communale se composait d'un chef *(tist)* et de 40 *dorobantsi* dont le budget était de 23.850 fr. 24 c. par an.

En 1867, il y avait cinq ingénieurs, chargé chacun de l'inspection et des travaux d'un arrondissement ou couleur.

Coul. Rouge . . . M. J. Capsa
„ *Jaune* . . . M. N. Roata.
„ *Verte* . . . M. Al. Poenaru.
„ *Noire* . . . M. Th. Hina.
„ *Blene* . . . M. N. Maxentian.

Aujourd'hui, l'administration communale est devenue très compliquée, aussi les services sont-ils beaucoup plus nombreux qu'autrefois.

Il y a d'abord le service administratif comprenant.

1⁰ Le *secrétariat général,* dont dépendent: le secrétariat, le service du contentieux, les archives, et l'intendance;

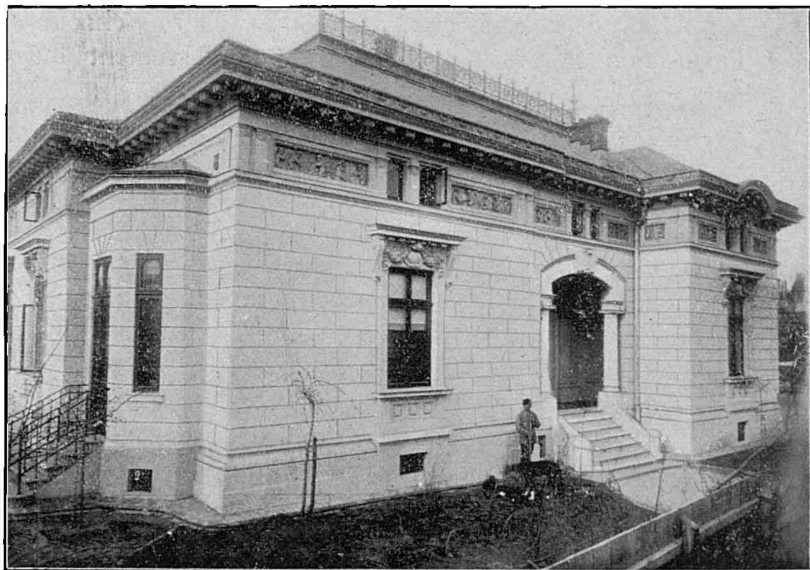
2⁰ L'*Office de l'état civil;*

3⁰ La *Direction administrative,* dont dépendent: l'administration des halles, l'école professionnelle „Tudor Economul" l'Asile de nuit, l'hôtellerie populaire, les bains populaires, les cimetières, le service de vérification des poids et mesures;


M. Cucu Starostescu.

4⁰ le *Service médical*, composé du service sanitaire, du bureau statistique, du service de désinfection, de la

surveillance de la prostitution et du bureau des consultations gratuites pour les enfants malades, du service vétérinaire, du service des enfants trouvés, de la fondation „G. et E. Cantacuzène", de l'hospice communal „Zerlendi" et du laboratoire chimico-bactériologique communal;



Maison de M. L. Schiendl, architect
Rue Paleologu.
Construite par lui même.

5⁰ le *Service technique,* qui comprend l'inspectorat général des travaux, les services du plan, des alignements et de la police des constructions, le service des études et des constructions, le service des écoles communales, la section des halles, de l'abattoir et des cimetières, la section des jardins et pépinières, la section des jardins publics et des monuments, la section des plantations dans les rues, la section des cimetières, le service des eaux et des égouts, la section de la salubrité, la section des voies

de communication, la section des ateliers, le service de l'éclairage et des tramways;



Hôtel du Prince Calimaki.
Rue Batishtei.

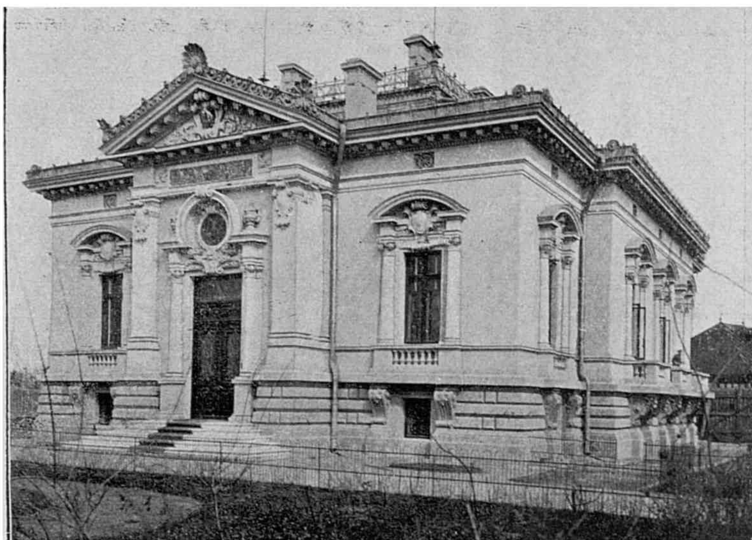
6⁰ le *Service financier*, qui comprend la direction de la comptabilité, le service de constatations, le service de perception et le service de la caisse centrale;

7° le *Fonds des aumônes.*

Ces différents services figurent au budget de 1906 pour 2.082.618 francs.

En 1906, le budget du personnel administratif est donc environ 20 fois plus élevé qu'en 1866.

Les fonctions de maire et d'adjoints, autrefois gratuites, ont été payées depuis 1866.



Architechte L. Negrescu.

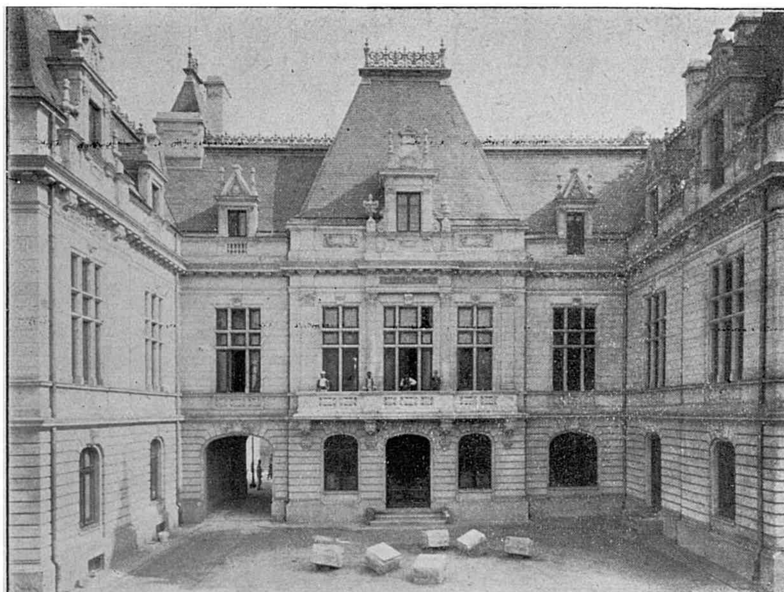
La maison de M. Procope-Dimitrescu.

Rue *Batishtei,* 25.

Le maire recevait 60 ducats par mois et les adjoints $1\frac{1}{2}$ ducat par jour de travail.

En 1869, la rétribution du maire fut fixée à 700 fr. par mois et celle des adjoints à 17 fr. par jour de travail.

A partir de 1871, la rétribution du maire et des adjoints figure dans les budgets pour 30.000 fr. par an.



Architecte Gr. Cerchez.

Hotel de M. Em. Lahovary.



Le siège de la Société-Macedo-Roumaine.

En 1883, la rétribution du maire fut fixée à 1.000 fr. par mois et celle des adjoints à 20 fr. par jour en comptant pour chacun 300 jours par an.

En 1889, la rétribution du maire fut maintenue à 1.000 fr. avec 6.000 fr. d'indemnité et celle des adjoints portée à 500 fr. par mois.

Le budget de 1906 porte:

Rétribution du maire	12.000 fr.
Rétribution de deux adjoints à 750 fr. .	18.000 „
Indemnité du conseiller délégué à l'état civil	6.000 „
Indemnité ou jetons de présence pour les conseillers chargés de délégations temporaires	12 000 „
Total . . .	46.000 fr.



Char de paysans.

Nous avons donné plus haut le nom des maires, des adjoints et des conseillers municipaux, en 1906.

Voici quels était, sous l'administration de M. Michel G. Cantacuzène, les principaux fonctionnaires de la Mairie de Bucarest.

Secrétariat général: M. Em. Vasilescu, *sécretaire général;* M. St. Spirescu, *secrétaire adjoint.*

Contencieux: MM. P. Radulescu, *chef du service;* MM. C. V. Demetriade, I. Leoveanu, J. Oprescu, N. Darvari, Mircea G.

Petrescu, G. Paraschivescu-Ciurcu, V. Dimcescu, Al. Protopopescu-Prahova et C. C. Bosianu, *avocats;* V. I. Russu, *ingénieur-avocat.*

Etat civil: M. G. Filacto, *chef de service.*



M. G. Mandrea

Administration: M. H. Eliescu, *directeur;* M. M. Niculescu. *adjoint.*

Direction sanitaire. M. le Dr. C. Orleanu, *médecin en chef;* M. le Dr. Ioanitsescu, *secrétaire;* MM. les Drs. Gr. Atanasiu, V. Pătraşcu, M. Hristodorescu, G. Staiculescu, I. Stamatin, N. Burghelea, V. Dudumi, G. Segala-Miron, N. Staicovici et G. Fischer, *médecins communaux,* M. le Dr. N. Minculescu, *préparateur des vaccins;* M. le Dr. V. Zigura *(nourrices),* et M. le Dr. N. Drugescu *(enfants trouvés).*

Désinfection: M. le Dr. G. D. Spineanu, *médecin communal.*

Surveillance de la prostitution: M. le Dr. Luca Teodoriu.

Hôpital „Negru-Vodă": M. le Dr. C. Bacaloglu.

Hospice „Zerlenti": M. le Dr. I. Goïlav.

Laboratoire municipal : M. le Dr. N. H. Stinghe, *chimiste administrateur.*

Service vétérinaire: MM. Er. Popescu, *vétérinaire en chef;* P. Cartianu, *directeur de l'abattoir;* Al. Pilat, D. Protopopescu, I. St. Gornea, N. Pandele, I. Poenaru, C. I. Georgescu, Simion Curhanski et D. Dinovici, *vétérinaires;* M. le Dr. G. Dumitrescu, *chimiste.*



M. Z. C. Arbore

Travaux Techniques: M. Al. Davidescu, *directeur;* MM. G. Al. Orescu, *inspecteur général du service,* M. I. Ch. Anastasiu, *ingénieur en chef du service du plan;* D. I. Slatineanu, *ingénieur géomètre;* St. Ciocărlan et Radu Nedelescu, *architectes en chef;* I. Constantinescu, *architecte sous-chef;* Tr. Teodorescu, *ingénieur*

ordinaire; P. Ionescu, ***ingénieur en chef;*** B. Giulini, ***ingénieur en chef;*** I. Stefanescu Radu, ***ingénieur;*** M. I. Stroescu, ***ingénieur en chef*** et T. Savulescu, ***ingénieur adjoint.***

Comptabilité: M. C. G. Mihaescu, ***directeur.***

Service des Constatations: M. St. Dumitrescu, ***contrôleur en chef.***

Serv. des perceptions: M. le major C. Buhlea, ***chef percepteur.***

Etudes et constructions: M. G. Mandrea, ***architecte en chef;*** M. D. Harpea, *adjoint.*

Caisse centrale: M. G. Dumitrescu, ***caissier;*** M. Al. Penciulescu, *adjoint.*

Alimentation d'eau: M. I. W. Englesch, ***ingénieur en chef;*** MM. R. V. Phipher, C. I. Strobel, D. Germani, N. G. Costinescu, I. Halt, Al. Popescu, V. Chiru, Ath. Ionescu, Andreiu Ionescu, C. Romanescu, ***ingénieurs.***

Statistique: M. Z. C. Arbure, ***chef du service;*** M. Ch. Exarchu, ***sous-chef.***

Service des poids et mesures: M. Julian Delescu, ***vérificateur.***

Le nombre total des fonctionnaires dans ces différents services de la mairie est de 267.



Vieille maison boyarde.
rue Spatar.

CHAPITRE III

LES FINANCES DE BUCAREST

De 1830 à 1860, les revenus de la commune provenaient de l'octroi, des amendes, du loyer des compartiments des marchés, de la taxe sur les poids et mesures, des décimes et du revenu des cartes à jouer dont la mairie avait le monopole. La commune recevait en plus une subvention de l'Etat pour le pavage.

En 1863, le Parlement accorda à la ville le droit de fixer elle-même son budget.

Nous ne commencerons l'étude des budgets de la ville de Bucarest q'à partir de 1866.


Coin du jardin de l'Episcopie

En cette année, le maire était M. Dém. Bratianu et dans le conseil municipal figuraient MM. Sim. Mihaescu, B. Toncoviceanu, R. Buescu, C. Lapati, C. Panaiot, Gr. P. Serurie, Ant. Arion, D. Culoglu, V. Hernia, P. Iatropol, Gr. I. Lahovary et B. Protopopescu.

De l'exposé des motifs qui précède le budget de 1866, il ressort que lorsque la nouvelle administration a pris, en mains les intérêts de la capitale, la dette de la com-

mune s'élevait à 7.000.000 de piastres, soit 2.240.000 fr. dont 1.600.000 fr. de créances connues et le reste passé au compte des sommes non encaissées pendant les années précédentes. Pour les 2.240.000 fr., le mairie était incapable non seulement de les rembourser, mais encore d'en payer les intérêts. Il n'y avait dans la caisse de la commune que 1.805 fr. On ne pouvait donc même pas acquitter les appointements des fonctionnaires.



Hôtel du Boulevard.

Le nouveau conseil municipal réduisit d'abord les dépenses: elles étaient sous la précedente administration de 2.301.728 fr.; le conseil les ramena à 2.291.700 fr. 48 c.

Il créait en même temps quelques impôts nouveaux: une taxe sur les fiacres, un impôt de 4% sur le revenu annuel des propriétaires, une taxe supplémentaire sur les cafés et sur les objets soumis à l'octroi, une taxe sur les billets de mariage, une autre sur les constructions, une autre encore sur la farine et l'amidon importés de l'étranger.

Le budget de *1866* se pésentait ainsi:

Recettes	7.161.564	piastres ou	2.291.700	fr. 48 c.
Dépenses . . .	6.828.266	„ „	2.185.045	„ 12 „
Excédent . .	333.298	„ „	106.655	fr. 36 c.



Calea Victoriei.

Malgré ces prévisions, l'année financière se clôtura par un déficit de 3.206.276 piastres, soit 1.026.008 fr. 32 c.



Coin de faubourg.

Le budget de 1867 prévoyait aux recettes 4.268.706 piastres plus le déficit de l'exercice précedent soit 3.206.276 piastres à recouvrir sur le produit des nouveaux impôts, et aux dépenses 7.474.982 piastres; celui de 1868 retombait à 3.000.000 piastres aux recettes et 2.998.005 de piastres aux dépenses.

Le revenu des octrois figurait dans le budget pour la somme de 2.579.500 piastres soit 825.440 fr.



Place Pache Protopopescu et sa statue

Le budget de 1869 nous donne:

Recettes	3.474.703 fr. 23 c.
Dépenses	3.451.575 „ 50 „
Excédent . .	23.127 fr. 73 c.

Le revenu des octrois, donnés en entreprise, avait été inscrit pour la somme de 1.900.000 fr.

L'allocation pour les écoles qui était de 160.000 fr. en 1866, était portée, en 1869, à 205.100 fr.

Le budget de 1870 s'équilibrait, comme les précédents, avec un excédent sur le papier:

Recettes	3.812.227 fr. 57 c.
Dépenses	3.419.352 „ 57 „
Excédent . .	392.874 fr. —

Le revenu des octrois ne figure plus ici que pour 1.700.000 fr.

Le déficit s'éleva à 1.147.500 fr.

En 1871, sous l'administration de M. Sc. Kretzulescu, le budget fut établi ainsi:

Recettes	2.664.727	fr.	41 c.
Dépenses	3.122.727	„	41 „

Le revenu des octrois a encore baissé; il ne figure que pour 1.600.000 fr.



Maison aux confins de la ville.

L'année suivante (1872), sous le même maire, nous avons un budget mieux équilibré:

Recettes	4.756.529	fr.	65 c.
Dépenses	4.697.482	„	— „
Excédent . .	59.047	fr.	65 c.

Le revenu de l'octroi fut inscrit pour 1.700.000 fr.

Les budgets des années 1873 et 1874 se soldèrent avec un déficit assez considérable.

En 1875, sous l'administration du colonel G. Mano, le budget se présentait ainsi:

Recettes	4.845.725 fr. — c.
Dépenses	4.781.325 „ 24 „
Excédent . .	64.399 fr. 76 c.

En 1876, sous la même administration le budget fut porté à 6.742.515 fr. aux recettes et aux dépenses. Les maires qui succédèrent le porterent en 1877 à 6.436.639 fr. 76 c., en 1878 à 6.773.307 fr. 76, en 1879 à 7.650.890 fr. 60, en 1880 à 7.208.537 fr. 60 c.



Groupe de ţzigani.

En 1881, le budget voté par le conseil municipal s'élevait à:

Recettes	7.788.916 fr. 60 c.
Dépenses	7.784 744 „ 60 „
Excédent . .	4.172 fr. — „

En réalité, l'excédent fut de 10.730 fr.

En 1882, le budget redescend à 6.276.360 fr. avec un budget supplémentaire de 3.093.445 fr. pour le service de la régie des octrois.

Le budget de 1883-84 est reporté à 7.135.924 fr. 50 c. c'est le dernier de l'administration de M. D. Cariagdi.

Celui de 1884—85, qui porte la signature de M. N. Fleva, s'éléva à 8.504.910 fr.

Pour l'exercice 1885—86, le budget redescend à 7.660.312 fr., et pour l'exercice 1886—1887 il remonte à 7.807.820 fr.

Pour l'exercice 1887—1888, M. J. Câmpineanu, ramène le budget à 7.539.920 fr. l'année suivante, 1888-1889, il est fixé á 7.889.350 fr.

M. Protopopescu-Pake établit le budget pour l'exercice 1889—90 et le porte à 9.755.000 fr.; l'année suivante 1890-91, à 9.625.464 fr. 35 et, en 1891-92, à 10.479.431-fr. 68.

En 1892-93, M. Gr. Triandafil fixe son budget à 10.511.014 fr. 80 c.

En 1893-94, M. N. Filipescu porte le sien à 12.203.050 fr., en 1894-95 à 12.515.313 francs. 40 cent. et en 1895-96 à 12.546.059 fr. 37 c.



Intérieur de l'hotel particulier du Mr. G. Assan.

Le budget de M. C. F. Robesco en 1896-97 s'élève à 13.528.843 fr. 45 c., celui de 1897—98 à 13.528.843 fr. 45 c. et celui de 1898-99 à 15.458.313 fr. 83 c.

Le budget de l'exercice 1899—1900 redescend à 13.949.027 fr. 10 c,

Celui de l'exercice 1900—1901, sous l'administration de M. B. Delavrancea, remonte à 14.621.065 fr. 29 c.

Mais celui de M. J. Procopie-Dumitrescu, pour l'e-

xercice 1902-1903, retombe à 12.550.550 fr. 50 c. et celui pour l'exercice 1903-1904 à 11.776.975 fr. 38 c.

Le budget pour l'exercice 1905-1906 est établi par M. Michail G. Cantacuzino qui le fixe à 12.100.867 fr. 88 c.; celui pour l'exercice 1906-1907 a été fixé à 12.619.428 fr. 20 c.

Les revenus directs de 1888 à 1900 n'ont guère varié: ils étaient de 1.096.700 fr. en 1888-89 de 1.241.220



Maison de charron au faubourg.

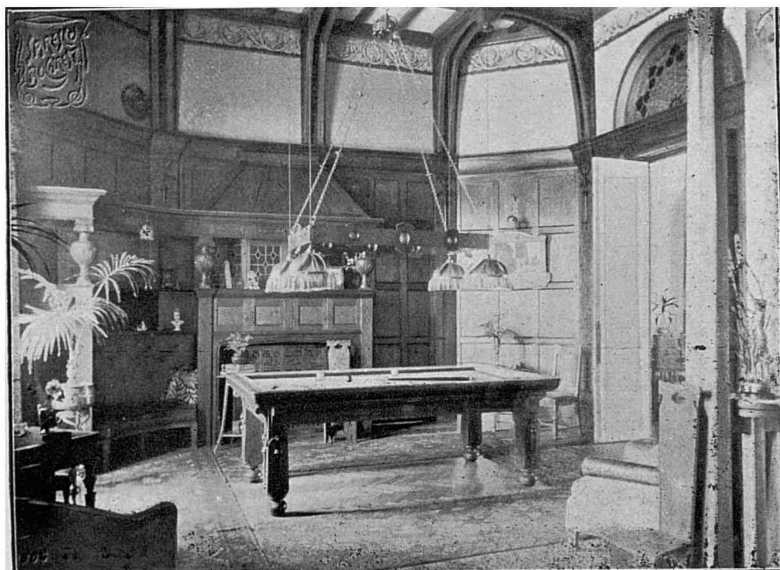
fr. en 1895-96, de 1.438.300 fr. en 1900-1901; ils ont atteint 2.907.500 fr. en 1903-1904, puis 3.012.100 fr. en 1905-1906 et enfin 3.148.600 fr. en 1906-1907.

Les revenus indirects (octrois) qui n'étaient que de 4.002.200 fr. en 1888—89 et de 4.800.000 en 1892—93, se sont élevés en 1893—94 à 7.464.500 fr., pour atteindre 8.497.743 fr. en 1896-1897.

Voici, du reste, les recettes provenant des octrois

depuis 1894-95 jusqu'au 1902-1903, époque à laquelle les octrois ont été supprimés:

Années	Revenu des octrois
1894-1895	6.621.929 fr.
1895-1896	7.694.121 „
1896-1897	8.427.743 „
1897-1898	7.766.109 „
1898-1899	8.128.565 „
1899-1900	7.689.860 „
1900-1901	7.221.336 „
1902-1903	6.142.513 „



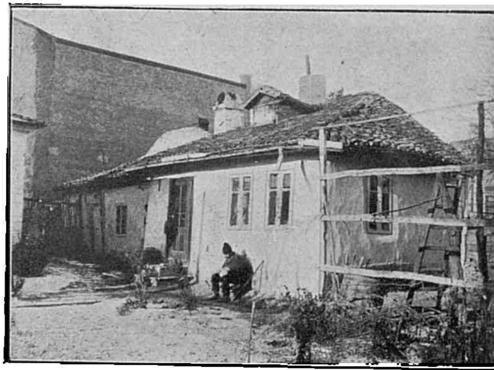
Intérieur de l'hôtel G. Assan.
la salle de billard.

Nous avons donc, pour ces huit années, une moyenne de 7.461.522 fr.

En 1903, les octrois ont été supprimés et remplacés par le fonds communal dont le produit est sensiblement inférieur.

Le tableau suivant nous indique les différents chapitres dont étaient composés les recettes des octrois.

	1894—95	1898—99
Liquides	3.107.558,63	3.518.114,—
Comestibles	1.597.170,27	2.106.527,40
Combustibles	706.224,87	1.105.757,45
Matériaux	401.106,73	453.110,65
Fourrages	179.690,76	229.228,55
Objets divers	71.762,95	102.250,75
Entrée en ville	458.186,20	501.968,65
Magasinage	46.703,20	37.437,—
Vente des bestiaux	25.167,35 . . . . . , .	37.950,15
Allumettes et jeux de cartes.	20.309,91	24.966,60
Taxe sur les matières premières et le combustible destiné aux fabrications ainsi qu'à l'exportation	2.599,67	—
Confiscations	2.627,50	9.582,60
Cntrebande	2.631,03	1.651,80
	6.621.939,07	8.128.565,60



Ancienne maison de Bucarest existant en 1906.

Le budget de l'exercice 1906-1907 se présente ainsi:

RECETTES

Revenus ordinaires

Impôts directs . . . . 3.148.600,— fr.
Revenu du fonds communal . . . . 6.314.874,—

Taxes communales	2.035.668,89 fr.
Revenus spéciaux	648.860,— „
Subventions	287.700,— „

Revenus extraordinaires

Donations et legs	115.725,31 fr.
Recettes accidentelles	68.000,— „
	12.619.428,20 fr.



Hôtel Bristol.

DÉPENSES

Dette publique	5.953.206,15
Administration générale	2.016.345,07
Service médical	655.661,40
„ technique	3.174.336,93
„ financier	557.536,—
Ouverture de crédit	262.342,65
	12.619.428,20

En déduisant les 5.953.206 frs. 15 cts. qu'absorbe la dette publique il reste disponible pour tous les services de la commune 6 666.222 frs. 05 cts.!

Les 6.666.222 fr. 05 c. qui restent disponibles sur le budget total de 12.619.428 fr. 20 c., sont répartis en cinq chapitres principaux:

a) Administration centrale	fr	2.016.345,07
b) Service médical	„	655.661,40
c) „ technique	„	3.174.336,93
d) „ foncier	„	557.536,—
e) Ouverture de crédits	„	262.342,65
Total . . .	fr.	6.666.222,05



Hôtel de France.

Nous allons indiquer, pour chaque chapitre, les dépenses les plus importantes:

a) Administration centrale

Rétribution du maire	fr.	12.000,—
„ de 2 adjoints	„	18.000,—

Indemnité du conseiller délégué à l'état civil	fr.	6.000,—
Indemnités et jetons de présence des conseillers chargés de délégations temporaires	„	12.000,
Rétribution du personnel administratif .	„	307.134.
Imprimés, registres, etc.	„	40.000,
Publications, fournitures de bureau, divers frais etc.	„	23 100,—
Moniteur communal	„	3.500,—
Frais de procès, de timbres, etc.	„	42.000,—
Chauffage de la Mairie et des dépendances	„	56 200,—
Assurances	„	10.500,—
Loyer de différents services	„	9.000,—



Allée principale du Cismegiu.

Annuité au Crédit foncier pour la maison achetée à M. N. Fleva, str. Scaune, 45	„	13.000,—
Rachat de l'emphythéose de la boulangerie de Colentina	„	3.000,—
Loyers d'écoles	„	50.450,—
Indemnisation aux directeurs d'écoles . .	„	40.260,—
Frais de bureaux pour les écoles, prix, secours aux élèves pauvres	„	12.680,—

Fonds pour l'entretien de l'école de commerce inférieure	„	4.000,
Subvention aux églises pauvres	„	200.000.
Fonds pour les chœurs des églises entretenues par la commune	„	44.000.
Secours viager aux prêtres des mêmes églises	„	19.700,
Assistance publique	„	45.870,65
Asile de nuit	„	13.991,49
Hôtellerie populaire	„	16.000,
Bains populaires	„	4.000,
Asile „Protopope Tudor Economul" . .	„	5.C0,

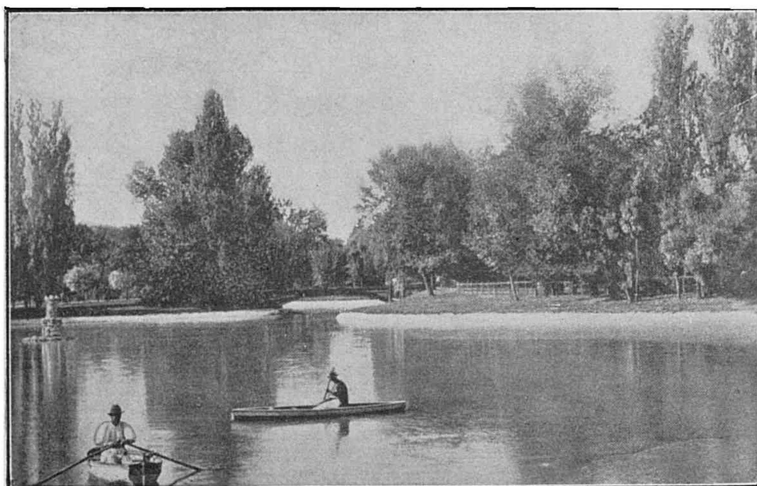


Puits particulier.

Ecole professionnelle „Pr. T. Economul" et Orphelinat „Maria Turnescu"	„	20.700,—
Subvention à l'Etat pour la police	„	676.779.—
„ pour l'entretien des pompiers	„	186.C00,—
„ au Théâtre National	„	40.000, -
Subventions diverses	„	25.066,67

b) Service médical

Rétribution du personnel . . . . fr.	327.348,
Médicaments pour les pauvres et les enfants trouvés . . . . „	16.000,—
Subvention à l'Ephorie des Hôpitaux pour les alienés et pour les infirmes . . . „	90.000,—
Pour le service de la surveillance de la prostitution . . . . „	21.700,—
„ le service vétérinaire . . . . „	30.050.
„ le service des enfants trouvés . . . „	11.800,—



Lac du Cismegiu.

„ l'Asile G. et G. Cantacuzène . . . „	30.00,—
„ l'hospice „Zerlenti" . . . . „	39.300,—
„ le laboratoire municipal . . . . . . „	6.000,—
Fonds d'épizootie . . . . „	65.363,40

c) Service technique

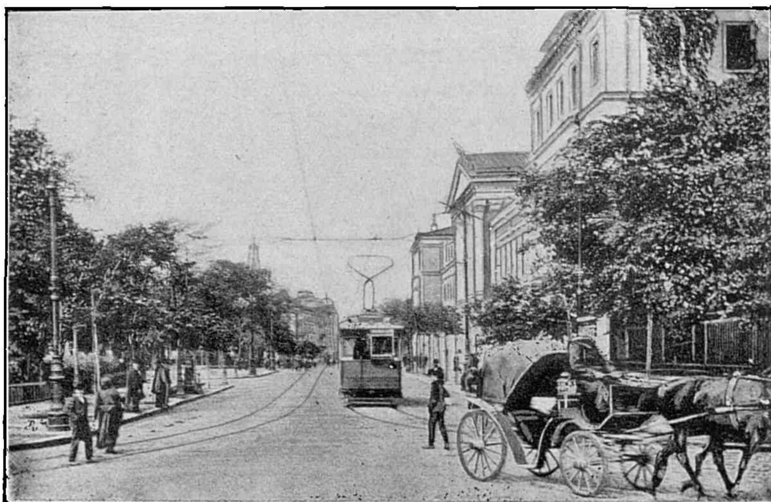
Rétribution du personnel . . . . . . fr.	1.055.100,—
Matériel . . . . „	6.000,—
Service du plan . . . . „	2.500,—
Service des alignements . . . . „	28.800,—

Service des constructions:

Entretien des immeubles communaux . . fr.	20.000,—
Mobilier des immeubles . . . . „	20.000,—
Eclairage „ „ . . . . „	26.000,—
Pour les fêtes nationales et les décorations publiques . . . . „	25.000,—
Réparations aux immeubles communaux „	35.000,—
Service des jardins et plantations . . . „	31.000,

Service des eaux:

Entretien du canal de la Dâmbovitza . . fr.	10.000,—
„ des bords de la rivière . . . „	3.000,—



Boulevard de l'Academie.

Installation d'embranchements chez les particuliers . . . . „	50.000,—
Usine hydro-électrique . . . . „	249.756,25
Exploitation en régie de l'éclairage public de rues à l'électricité . . . . „	30.000,—

Service des ponts et chaussés:

Sable, pierre, asphalte, basalte, bois, outils, machines, etc. pour entretenir, transfor-

mer et faire à neuf des pavages et trottoirs . . . . , ...	fr.	200.000,—
Entretien au compte de l'Etat des routes nationales dans la zone de la capitale .	„	200.000,—
Entretien au compte de la Préfecture d'Ilfov des chaussées qui tombent dans le rayon de la ville	„	10.000,—
A la Société de basalte pour l'entretien des trottoirs	„	74.078,60
Pavages neufs avec pavés de Turcoaia	„	280.000,—



Calea Victoriei, place Sărindar.

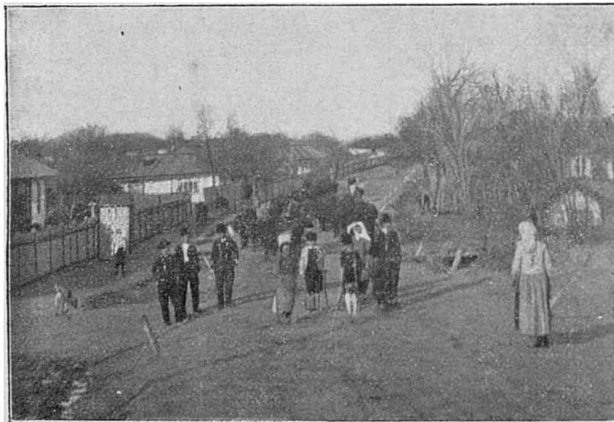
Section de la salubrité

Matériel en appareils pour le service des vidanges	„	5.000,—
Latrines et vespasiennes publiques . . .	„	13.000.—
Entretien, transformation et complément du matériel de balayage, d'arrosage et d'enlèvement des ordures ou de la neige	„	150.000,—
Caserne des balayeurs	„	4.000,—
Loeomotives,' wagons et vagonnets pour enlever les ordures	„	7.000,—
Entretien des gares à ordures	„	8.000,—

Achat et louage de chevaux et de bœufs	„	30.000.—
Ouvriers et charrettes supplémentaires pour l'enlèvement de la neige	„	20.000,—
Pour primes d'encouragement au personnel inférieur	„	4.300,—

Service des écuries et des ateliers

Nourriture des chevaux et des bœufs . .	fr.	150 000,—
Fourrages pour les chevaux et les bœufs	„	8.000,—
Médicaments, combustible, gaz	„	12.500,—
Eclairage	„	6 000,—
Divers	„	19.000,—



Calea Dudeshti, (extrémité).

e) Service de l'éclairage et des tramways

Eclairage de la ville (gaz, électricité, pétrole, etc.)	„	350.000,—
Eclairage de l'abattoir	„	12.000,—
Laboratoire de vérification des compteurs, etc.	„	5.000,—
Appareils pour déterminer les courants de dérivation sur le réseau de tramways électriques	„	2.000,—

f) Service financier

Rétribution du personnel	fr.	342.496,—
Fonds des aumônes	„	50.540.—

Matériel:

Frais de bureau	fr.	1.500,—
Impôts pour les immeubles de la commune	„	30.000,—
Restitution de sommes mal encaissées. .	„	20.000,—
Missions, indemnités de transport et autres	„	20.000,—
Indemnité des commisions de recensement,		



Calea Grivitza coin rue Buzeshti.

de réquisition et de recrutement . . .	„	20.000,—
Pour couvrir le déficit de la caisse des		
retraites communales	„	70 000,—

Si nous comparons les budgets de cinq années assez éloignées les unes des autres, et comprises, entre 1866 et 1906, nous remarquons que, bien que les recettes aient

quadruplé, les sommes disponibles pour subvenir aux besoins de la capitale ont à peine doublé.

Voici, en effet, les chiffres de ces cinq années:

		Recettes
1869	fr.	3.842.946,—
1872	„	4.756.529,—
1887	„	7.539.920,—
1897/98	„	13.528.843,—
1906	„	12.619.428,—

La progressions des recettes est frappante. Mais, si nous en retranchons les sommes nécesaires au paiement des annuités des emprunts, nous voyons que les sommes



Calea Vacaresti (quartier juif).

disponibles pour faire face aux dépenses de la ville se trouvent singulièrement réduites.

		Annuités		Reste disponible
En 1869	fr.	312.203,—	fr.	3.530.763,—
„ 1872	„	1.150.000,—	„	3.606.529,—
„ 1887/88	„	2.747.000,—	„	4.393 920,—
„ 1897/98	„	5.669.512,—	„	7.859.331,—
„ 1906	„	5.953.206,—	„	6.696.222,—

Et, en même temps, nous voyons les rétributions du personnel atteindre de très hauts ciffres:

Années	Personnel
1869	343.936
1872	396.468
1887/88 . . .	2.000.070
1897/98 . . .	2.000.000
1906/07 . .	2.032.078

Comme on le voit par ce qui précède, le rapport des annuités au budget est le suivant:



Maison de faubourg.

8.21%	en	1869
24.67%	„	1872
36.62%	„	1887/88
42.00%	„	1897/98
47.25%	„	1906/07

Par contre, le rapport des disponibilités au budget suit une marche décroissante:

93.00%	en	1869
75.92%	„	1872
58.43%	„	1887/88
58.17%	„	1897/98
53.14%	„	1906/07

Quant au traitement du personnel nous avons les rapports suivants:

	Rapports au budget	Rapports aux disponibilités
En 1869	9.05%	9.88%
„ 1872	8.05%	11.00%
„ 1887/88	26.52%	25.64%
„ 1897/98	14.71%	45.45%
„ 1906	16.12%	30.32%

Il est évident que les sommes dépensées chaque année pour le personnel ne sont pas exagérées, mais celles qui sont consacrées à l'entretien de la ville sont beaucoup trop restreintes. Il est imposible que l'on pave, que l'on balaye, que l'on éclaire, que l'on embellisse la ville avec un budget d'à peine 6 millions, puisque, sur 12 millions, près de 6 millions sont absorbés par les annuités des emprunts.


Bragagiu.

Si l'on ne peut pas augmenter du double au moins les revenus de la ville, il est de toute nécessité de réduire l'étendue de la capitale.

Esperons que ce problème sera résolu à bref délai et que Bucarest pourra enfin devenir une ville moderne dans toute l'acception du mot et dans tous ses quartiers.

Examinons tout d'abord les différents chapitres des recettes.

Les recettes provenant des impôts directes sont formées de:

1°. des 4 décimes donnant en tout 834.000 fr. soit en détail:

Des patentes	fr.	170.000,—
Du foncier	„	624.000,—
Des voies de communication	„	40.000,—

2°. De la taxe proportionnelle de 0.05 c. par décalitre de vin, 0.10 c. par décalitre d'eau-de-vie de prunes et de 0.20 c. par décalitre d'alcool; au total 70.000 fr.

3°. Des divers impôts directs suivants, donnant au total 1.500.000 fr.



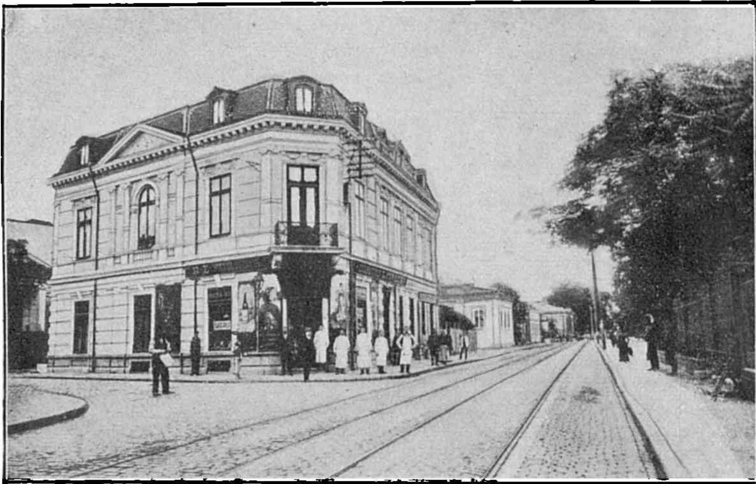
Calea Dudeshti (extrémité).

4°/o sur les constructions et les terrains vagues	fr.	900.000,
5°/o sur le loyer des hôtels	„	25.000,—
8°/o sur le loyer des cafés, brasseries, restaurants, clubs et jardins publics	„	50.000,—
Permis de bâtir ou de réparer	„	50.000,—
Matériaux de constructions	„	35.000,—
Enseignes en roumain	„	23.000,—
Enseignes en langues étrangères	„	3.000, -
Pompes funèbres	„	25.000,—
Fiacres, voitures de louage avec ressorts	„	180.000 —
Charrettes, camions, etc.	„	5.000,—
Omnibus	„	2.000,—
Tramways	„	82 800.—
Impôt sur les dots	„	50.000,—
„ „ „ pressoirs	„	15.000,—
„ „ „ marchands ambulants	„	55.000,—

4°. Des prestations communales 600.000 fr.

5°. Impôts sur le luxe:

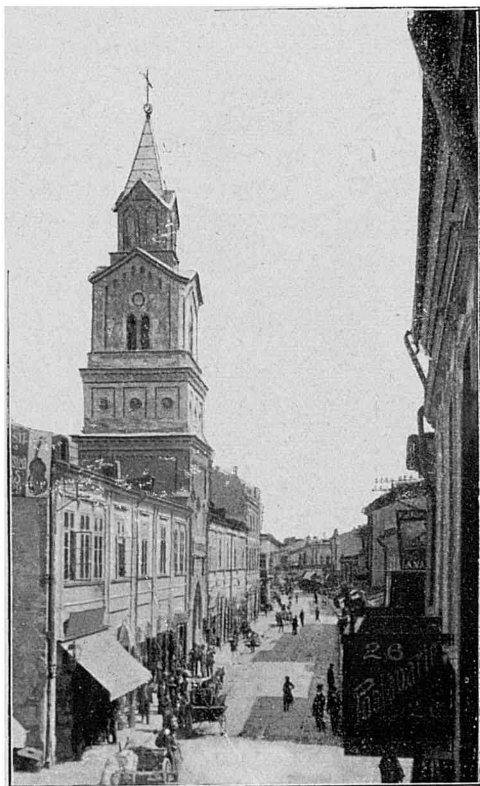
Bicyclettes	fr.	5.000,—
Armoiries sur les voitures	„	800,—
Chevaux de luxe	„	18.000,—
„ de service pour le commerce et l'industrie	„	16.000,—



Rue Clementzei (aujourd'hui Dr. Lueger).

Bals publics	„	8.000,
Réunions dansantes dans restaurants, jardins, etc.	„	2.000,
Représentations théatrales, cirques, concerts, etc.	„	20.000,
Concerts dans les jardins publics, cafés chantants, etc.	„	25.000 —
Panoramas, dioramas, etc.	„	5.000,—
Domestiques en livrée, avec galons d'or, brandebourgs ou cocardes	„	4.000,—
Domestiques en livrée simple	„	10.000,—
„ „ général	„	30.000,—
Total . . .	fr.	143.800,—

6⁰. Du fonds communal 6.314.874 fr.
7⁰. Des taxes communales:



Rue Baratziei avec l'eglise Baratziei.

Pour la verification et la marque des poids et mesures	fr.	70.000,—
„ les extraits de naissance	„	10.000,—
„ „ „ des actes de mariage . .	„	15.000,—
„ l'inscription des divorces	„	2.000,—
„ les billets d'identité	„	500,—
„ les livrets de domestiques	„	30.000,—
„ les autorisations de vendre des bestiaux	„	12.000,—
Total . . .	fr.	139.500,—

8⁰ Des taxes spéciales:

Vidanges	fr.	8.000,—
Enlèvement des ordures	„	230.000,—
Eau	„	750.000,—
Abattage du bétail et taxe des animaux destinés à la consommation	„	450.000,—
Pesage	„	5.000,—
Total . . .	fr.	1.443.000,—

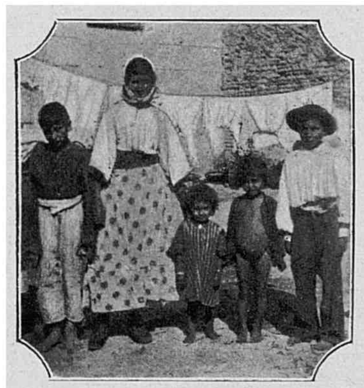


Rahagiu.

9⁰. De revenus divers:

Des cimetières	fr.	38.000,—
Hôtellerie populaire	„	8.000,—
Bains populaires	„	5.000,—
Visites et livrets pour la surveillance de la prostitution	„	18.000,—
Remboursement des sommes dépensées au compte des propriétaires pour clôtures, constructions ou réparations	„	8.000,—
Remboursement des sommes dépensées pour l'habillement des ouvriers du service de la salubrité et des gardiens des jardins publics	„	7.000,—
Des sociétés de tramways pour le nettoyage des ordures le long des lignes	„	32.712,64

De la nouvelle Société de tramways, impôt annuel selon l'acte de concession . . .	„	17.000,—
Sommes déposées par les particuliers pour installations de conduites d'eau . . .	„	50.000,—
Redevance minimale de la C-ie du gaz, conf. à l'art. 29 al. III de la nouvelle concession	„	250.000,—
Intérêts à 5% sur les cautions déposées à la C-ie du gaz par les abonnés pour être distribuées aux pauvres	„	12.000,—
Somme non employée des fonds extraordinaires pour l'alimentation d'eau . . .	„	7.456,25
Total . . .	fr.	453.168,89



Une famille de tzigani.

10°. Revenus spéciaux:

Loyers des propriétés de la commune .	fr.	390.000,—
„ pour l'affichage des annonces .	„	8.860,—
„ du pont de Vitan	„	35.000,—
„ du champ de Moşi et de la foire .	„	100.000,—
„ pour le bétail amené au marché pour la vente	„	30.000,—
Produit de la vente des terrains des cimetières	„	85.000,—
Total . . .	fr.	648.860,—

11°. Des subventions:

Subvention pour l'entretien du jardin Cismegiu	fr.	6.000,—
Subvention pour l'augmentation des sommes payées aux prêtres des églises pauvres	„	19.700,—
„ pour l'entretien des routes nationales	„	50.000,—
Pour l'entretien des chaussées qui tombent à la charge de l'Etat	„	200.000,—
Subvention de la Chambre de Commerce pour l'entretien de l'école de commerce inférieure . .	„	2.000,—
„ de la Préfecture d'Ilfov pour l'entretien des chaussées qui sont dans le rayon de la ville	„	10.000,—
Total . .	fr.	287.700,—



Tziganes diseuses de bonne-aventure.

REVENUS EXTRAORDINAIRES

Ces revenus sont formés des donations et legs, ainsi que de certaines recettes accidentelles.

Les donations et legs représentent une somme de 115.725 fr. 31 c., qui se répartit ainsi:

Du fonds donné par S. M. la Reine pour marier des filles pauvres (capital: 7 000 fr.)	fr.	807,45
„ „ Androcle et Aretti Fotino pour l'entretien de l'Asile de nuit (capital : 20.000 fr.)	„	950,—
„ „ C. Panady pour l'entretien des orphelines (capital: 11.700 fr.)	„	1.277,45
„ „ Al. Andonescu pour l'achat de livres et de vêtements aux enfants pauvres et pour l'entretien de l'Asile de nuit (capital: 10.500 fr.)	„	1.760,20
„ „ Cutti pour les enterrements	„	6.065,—
„ „ Major Cioranu pour donner des bourses et des dots aux jeunes filles	„	2.120,—
„ „ Avramidis pour secours aux pauvres (capital: 3.000 fr.)	„	214 30
„ „ de l'évêque Valerian Râmniceanu pour secours aux pauvres (capital: 1000 fr.)	„	47,50
„ „ du protopope Tudor-Economul (capital 287.000 fr.) et de M-me Maria Turnescu (capital· 100.000 fr.) pour la fondation „Protopopul Tudor" et l'Orphelinat „Maria Turnescu"	„	17.610,65
Produit des travaux de cette fondation	„	2.000,—
Du fonds Inocentie Kiţulescu pour l'Hôtellerie populaire	„	2.478,—
„ „ Ecaterina Vasiliad pour l'entretien du tombeau de la famille	„	444,40
„ „ Evloghie Gheorghieff pour l'Asile de nuit et la société de l'enseignement du peuple roumain	„	10.700,—
Numéraire en dépôt à la Caisse des dépôts et consignations sur le fonds	„	14.965,55
Du fonds M. Eminescu pour l'entretien de son tombeau (capital: 1.000 fr.)	„	432,85

Fonds Julian Vrabiescu pour l'entretien de 4 lits à l'Asile de nuit (capital: 4.400 fr.)	„	260,90
Du fonds major Naiman pour distribution de bois aux pauvres (capital: 23.300 fr.)	„	6.397,20
„ „ donné par le Comité roumain de l'Exposition de Paris 1889, pour la création d'une exposition permanente (capital 49.500 fr.)	„	11.848,26
De la préfecture d'Ilfov part contributive pour la construction du pavillon de Moşi	„	20.000,—
Diverses donations éventuelles pour les pauvres, l'Asile de nuit et l'Hôtellerie populaire	„	15.000,—
Reste de la somme donnée par M. Al. G. Cantacuzène pour les enfants abandonnés et soignés à l'Asile „G. et E. Cantacuzène"	„	345,60
Total . . .	fr.	115.725,31



Tzigan sérurier ambulant (meşter lăcătuş).

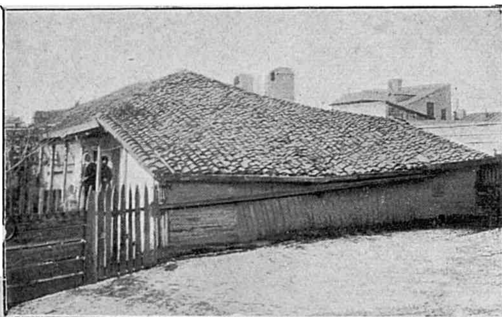
Les revenus accidentels s'élevent à 68.000 fr.

DÉPENSES

En tête des dépenses figure l'annuité des différents emprunts contractés par la commune de Bucarest, soit

pour l'exercice 1906—1907 la somme de 5.895.206 fr. 15 c., plus pour commission, change, port, publications, etc. 58.000 fr., au total **5.953.206 fr. 15 c.**

Cette somme représente un peu plus de 47½ du budget total de la ville, à qui il ne reste, pour subvenir à ses besoins que **6.666.222 fr. 15 c.**



Maison du faubourg.



Maison du faubourg.

C'est avec cette somme dérisoire que la municipalité doit payer son nombreux personnel, paver les rues, les balayer, les arroser, les éclairer, faire des égoûts, amener et distribuer de l'eau potable, bâtir des halles, créer et entretenir des jardins, dans une ville aussi grande que Paris.



Maison du faubourg.

Les emprunts contractés par la ville de Bucarest sont les suivants:

Capital emprunté				Anumité
16.000.000	fr.	en	1884	893.495,—
13.000.000	„	„	1888	703.431,25
5.000.000	„	„	1894	271.103,31
32.500.000	„	„	1895	1.653.218,75
28.650.000	„	„	1898	1.550.531,25
750.000	„	„	1890	74.076,60
16.149 000	„	„	1903	749.350,—
			Total . . .	5.953.206,05



Maison de M. le Dr. Andronescu.

Boulevard C·ltzei.

CHAPITRE IV

LA DÂMBOVITSA

L'eau potable. — Les canaux et les égouts

La petite rivière qui traverse Bucarest prend naissance dans les Carpathes à 2.400^{m} d'altitude, traverse les départements de Muscel, de Dâmbovitsa et d'Ilfov, et va se jeter dans l'Argesh, affluent du Danube, après un parcours d'environ 250 kilomètres.

La nouvelle génération n'a que du mépris pour ce canal étroit, long de sept kilomètres, semblable a un fossé de fortifications au fond duquel coule une eau trouble et jaunâtre, chargée de tous les limons qu'elle a ramassé sur sa route.

Les jeunes gens disent: „Ce n'est pas une rivière c'est à peine un ruisseau", et ils s'étonnent que Paul d'Alepo, qui a visité la Roumanie du temps de Mathieu Bassarab ait parlé de la „fameuse" rivière qui arrose Bucarest et que Del Chiaro, qui a passé quelque temps à la cour du prince Constantin Brancovan ait-vanté la même rivière et la pureté de ses eaux.

D'autres voyageurs, le comte de Lagarde qui vint ici sous le règne de Caradja, Bélanger qui s'arrêta à Bucarest en 1836, un anglais qui publia une étude sur la

capitale de la Valachie dans le *Blacwoods Edimburg Magazine* en 1859, tous vantent la Dâmbovitsa.

C'est que tous ont vu la petite rivière traversant la ville en son cours sinueux, entre des rives bordées de saules, de peupliers, de frênes et de charmes, deux fois plus large qu'aujourd'hui, plus champêtre et plus gaie. Ils ne l'ont pas jugée comme une rivière qui traverse une capitale, mais comme un ruisseau qui court à travers une campagne verdoyante.



Baigneurs dans la Dambovitza.

L'été, après les journées brûlantes, les riverains se baignaient en pleine rivière sans aucun souci de la pudeur, pêlemêle, hommes, femmes, garçons et jeunes filles, sous l'œil paternel des agents, qui parfois, prenaient un bain avec les autres.

Au printemps et en automne, après la fonte des neiges et après les grandes pluies, la Dambovitsa s'enflait, débordait et ses eaux couvraient les quartiers de Grozaveşti, d'Izvor et de Radu-Vodă. On voit encore scellés aux murs de quelques maisons de la strada Izvor et de la strada Poliţiei les anneaux de fer qui servaient naguère à amarrer les barques dont devaient faire usage les habitants du quartier pour aller s'approvisionner pendant les inondations [1]).

On a rectifié Dâmbovitsa, on a redressé son cours, on a resserré son lit, on l'a abaissé, et, au lieu de la petite rivière champêtre, coulant à pleins bords sous les saules, on a doté la ville d'un fossé profond qui sépare la rive droite de la rive gauche.

---

[1]) Il y eu de grandes inondations surtout en 1774, 1837, 1851, 1860, 1846, 1865 et 1873.

L'église Sf. Niculaie din Prund — S[t] Nicolas en grève— est aujourd'hui loin de la rivière. Le palais Brancovan qui était sur la rive gauche, se trouve sur la rive droite. Le gué, où les porteurs d'eau allaient remplir leurs tonneaux, derrière l'Hôtel de France, a disparu.



Ancien cours de la Dimbovitza.

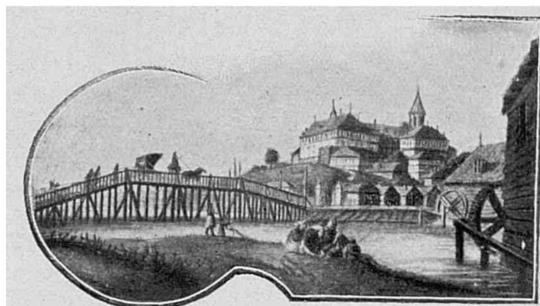
En même temps, le nombre des ponts a augmenté. Il n'y avait autrefois que le pont dit *Podul* de la *Turn* (le Pont de la Tour) à l'entrée de la calea Şerban-Vodă, le pont de Gorgani le pont de l'Aga Iane, et trois autres ponts, dits l'un *Podul Turcului*, le second *Podul Cilibiului* et le troisième *Podul de la cafeneaua Beilicului*. En dehors de ces ponts, existaient plusieurs passerelles construites par les boyards qui avaient des propriétés sur l'une et l'autre rive.

Quelques uns des ponts anciens étaient, comme celui que représente la gravure ci-contre, des constructions très compliquées et qui exigeaient de fréquentes réparations.

Aujourd'hui, il y a sur la Dàmbovitsa dans l'intérieur de la ville, 12 ponts en pierre et un en fer.

Naguère, St Elefterie était une île. „Je ne puis, dit Sulez à la fin du XVIII-e siècle, passer sous silence la petite île de St Elefterie l'un des plus beaux coins de Bucarest, bien qu'elle n'ait pas de hauteur.... C'est un endroit inappréciable dans une ville où règne le luxe et le plaisir, mais triste pour qui ne trouve pas d'agrément dans la seule beauté de la nature".

La boucle de la rivière qui entourait le petit bois de St Elefterie et en faisait une île n'existait déjà plus lorsqu'on a rectifié la rivière.



Un pont en bois sur l'ancien cours de la Dambovitza.

L'idée de la rectification du cours de la Dâmbovitsa n'était pas nouvelle en 1880 quand le conseil municipal décida de l'effectuer. De tout temps, l'entretien de la rivière avait préoccupé les Princes. On avait d'abord creusé un fossé et élevé une digue en amont de la ville pour régler le débit des eaux aux époques de crue, on avait rendu des ordonnances pour empêcher qu'on jetat des

ordures dans la rivière et on avait essayé d'enlever les dépôts de limon qui obstruaient son cours en aval.

Sous le prince Caradja, l'ingénieur Freiwald proposa de transférer la digue de la Dâmbovitsa au dessus du village de Răcar et de joindre les eaux de l'Ilfov à celles de la Dâmbovitsa, ce qui aurait augmenté le débit de celle-ci qui n'avait presque plus d'eau pendant les grandes chaleurs et aurait préservé la ville d'inondations, car dans les cas de grandes crues, les deux rivières auraient dé-



Pont en pierre sur la Dambovitza rectifiée.

versé leur trop plein dans la Ciorogârlă par un canal nouveau à construire[1].

Le Réglement Organique prévoyait certaines mesures à prendre pour régler le cours de la Dâmbovitsa; mais on se garda bien de les appliquer. Tout le monde était convaincu alors que c'était faire acte de patriotisme que de violer le Réglement Organique. On le brûla en grande

[1]) **V. N. Urechia.** *Conférences.*

pompe en 1848 et la Dâmbovitsa continua à emplir son lit de limon et à inonder les quartiers de la rive droite, avec un débit de 125 à 200$^{m.\ c.}$ par seconde.

En 1865, on prit une première mesure. On supprima tout ce qui embarrassait le cours de la rivière dans l'intérieur de la ville: moulins, installations des tanneurs, etc.

Enfin en 1880, on se décida à canaliser la Dâmbovitsa.

Le conseil municipal d'alors ne sut pas faire une œuvre digne d'une capitale.



Pont en pierre sur la Dambovitza rectifiée.

L'ingénieur N. Cucu avait cependant proposé le plan d'un canal qui aurait relié Bucarest au Danube, près d'Oltenitsa et qui aurait reçu avec les eaux de la Dâmbovitsa, celles de l'Argesh, du Sabar et de la Colentina.

Bucarest serait devenu un des grands ports de Roumanie et aurait gagné en importance.

Le conseil municipal s'est arrêté au plan le plus mesquin. Au lieu de doter la capitale d'un large cours d'eau qui l'eut relié au Danube, on s'est borné à creuser le lit

de la Dâmbovitsa, qui coule maintenant sous profondeur entre deux hautes berges gazonnées.

Toutefois, si, au point de vue économique et esthétique, le plan de la municipalité de 1880, est plutôt regrettable, il est juste de reconnaître que, au point de vue hygiénique, la canalisation de la Dambovitsa a assaini la ville. Les quartiers riverains se trouvant maintenant de beaucoup au dessus du niveau de la rivière abaissée, ne sont plus inondés, les terrains voisins ne sont plus dé-



Pose de la conducte libre en sidero-ciment.

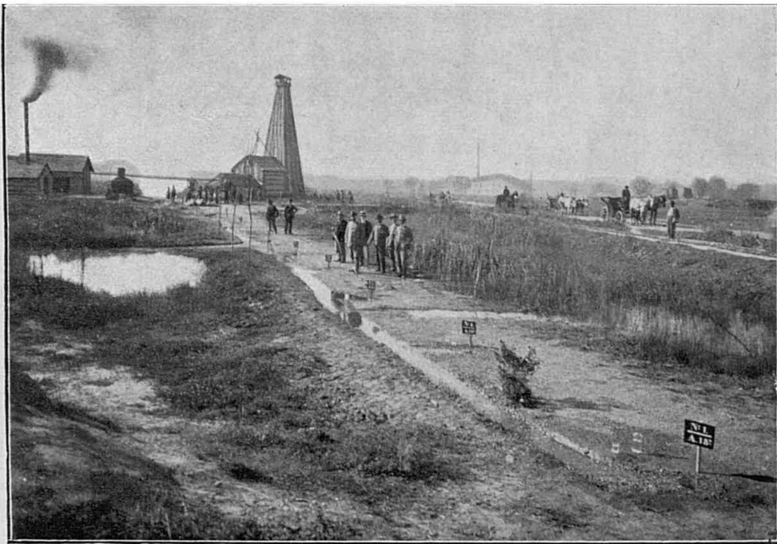
trempés par de continuelles infiltrations et Bucarest a échappé aux fièvres paludéennes qui décimaient la population.

* * *

En même temps que la canalisation de la Dâmbovitsa fut résolue une autre question de la plus haute im-

portance, celle de l'alimentation de la capitale en eau potable.

Jusqu'en 1882, la population de Bucarest buvait l'eau de la rivière que des porteurs d'eau *(sacagii)* apportaient à domicile dans un tonneau *(saca)* monté sur une petite charrette, trainée par un petit cheval efflanqué [1]. Chaque maison avait dans sa cave un tonneau à gueule bée *(putină)* que le *sacagiu* remplissait. On jetait dans cette eau trouble une poignée d'alun et on la battait avec un bâton.



Les filtres d'Arcuda.

On la laissait ensuite reposer, et, au bout de quelque temps, on avait une eau très limpide, mais pleine de microbes. Les familles un peu plus aisées filtraient cette eau.

Les riches faisaient venir de l'eau de la source de Filaret.

---

[1] Aujourd'hui encore l'expression: *cal de saca*, sert à désigner un cheval de rebut.

Il y avait aussi dans la ville un certain nombre de puits [1]), mais l'eau n'en était guère buvable et quelques fontaines.

Les fontaines sont relativement récentes. En effet, Del Chiaro qui, en 1710, a passé quelque temps à la cour du prince Constantin Brancovan, dit qu'à cette époque il n'y avait pas de fontaines à Bucarest. On s'y contentait des eaux de la Dâmbovitsa, qui, ajoute Del Chiaro, sont *„leggiere et salubri“*. A cette époque là, on n'avait pas encore la terreur des microbes.

Les princes Fanariotes se montrèrent plus dégoûtés. Ils trouvèrent l'eau de la Dâmbovitsa un peu trop limoneuse. Alexandre Ypsilante fit établir deux fontaines; l'une dans la strada Boiangiilor (vers St Georges) et l'autre près du monastère de Sarindar. Pour leur usage personnel, les princes et les grands boyards faisait venir de] l'eau de Pantelimon ou de Filaret dans des outres ou dans des tonneaux.



Un puits particulier.

Le prince Michel Soutzo fit établir de nouvelles fontaines qui étaient alimentées par les eaux de Creţuleşti et de Giuleşti-Crevedia. Sous le prince Morouzi, on découvrit une source près du Monas-
En 1785, un certain Inghiulgi proposa d'amener à
tère de Cotroceni.
Bucarest les eaux de Crevedia. L'idée demeura à l'état

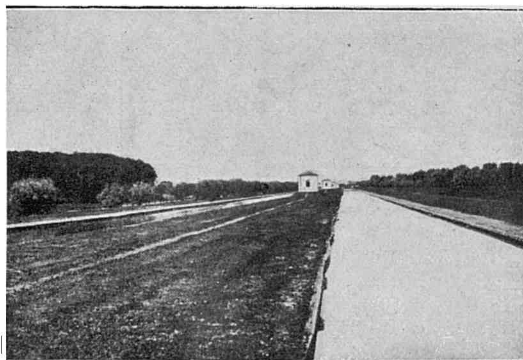
---

[1] Le *Puţul cu Zale* (le puits à châîne) se trouvait sur le Podul Mogoshoaie, à peu près au coin de la strada Ştirbei Vodă, là était la barrière de Bucarest. Quelques noms de rues rappellent l'existence de puits: *Puţul cu apa rece* (puits d'eau froide), *Puţul cu Plopii* (le puits aux peupliers), *Puţul de Piatră* (le puits en pierre). Dans les quartiers excentriques, on compte aujourd'hni un peu plus de 1.300 puits particuliers.

de projet, il n'y eut que quelques fontaines qu'on établit et qui s'alimentaient aux sources de Crévedia.

En 1845, le prince Bibescu chargea l'ingénieur Marsilon de faire un nouveau projet. Ou dépensa environ 15.000 fr., et en 1846 de nouvelles fontaines furent établies dans le Podul Mogoshoaie.

Ces fontaines recevaient l'eau de la Dâmbovitsa, après qu'on l'eut filtrée dans des filtres à laine, installés sur l'emplacement qui se trouve derrière l'actuel hôtel de France. Ces filtres étaient detéstables et dès la première année devinrent



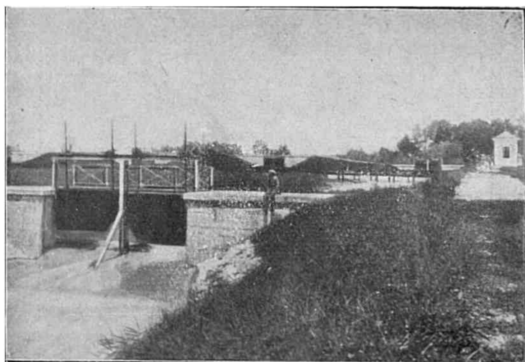
Les filtres d'Arcuda.

inutilisables, mais on continua à débiter aux habitants l'eau de la Dâmbovitsa qui maintenant, n'était même plus filtrée. Voici comment en parle le docteur Félix, pendant longtemps directeur général du service sanitaire: L'eau de la Dâmbovitsa, ne peut aucunement être une eau potable. Durant son parcours dans la ville elle se sature de toutes les malpropretés que les vents et la population jettent dans la rivière, des excréments que deversent les égouts, des ordures et cadavres d'animaux ou des restes organiques des différents établissements industriels, ainsi que de tous les déchets des boucheries. „Est-ce cette eau que le poète dit si douce que celui qui en a goûté n'y peut plus renoncer!

Le Colonel G. Mano (aujourd'hui général de division et ministre de la guere) étant maire de la capitale en 1875, chargea un ingénieur français, M. Guilloux, d'étudier la question de l'alimentation d'eau.

Le 8 avril 1876, M. Guilloux présenta son rapport. Il recommandait d'employer la Dâmbovitsa en prenant l'eau au dessus de Lunguleţ, à 43 kilomètre de Bucarest. Ce projet fut approuvé le 17 avril 1876. Le devis était de 3.596.000 francs.

Mais des élections eurent lieu au mois d'août 1877 et vinrent changer le conseil municipal avant que l'on



Ecluse.

eût pu commencer les travaux. Les nouveaux édiles ne donnèrent pas suite au projet Guilloux. Puis la guerre éclata et ce ne fut qu'en 1879 que fut voté le crédit pour les eaux.

Au commencement de l'année 1880 le conseil municipal décida d'amener à Bucarest les eaux de la Dâmbovitsa, prises en amont de la ville à 121$^{m.}$ d'altitude au dessus du niveau de la mer Noire, dans la vallée de Bâcu-Arcuda, située à 19 $^1/_2$ kilomètres de la capitale.

Le projet dû à l'ingénieur Bürkli-Ziegler et au professeur Callman de Zurich, consistait à recueillir les eaux

de la rivière dans trois bassins à ciel ouvert ayant 1.050$^{m.}$ de longueur sur 13$^{m.}$,50 de largeur à la partie supérieure et une profondeur de 3$^{m.}$,50. Ces trois bassins représentant une capacité de 220.000$^{m. c.}$.

L'eau décantée dans ces bassins passe dans deux filtres creusés en terre et découverts dont les parois coupées à pic sont revêtues de bois.



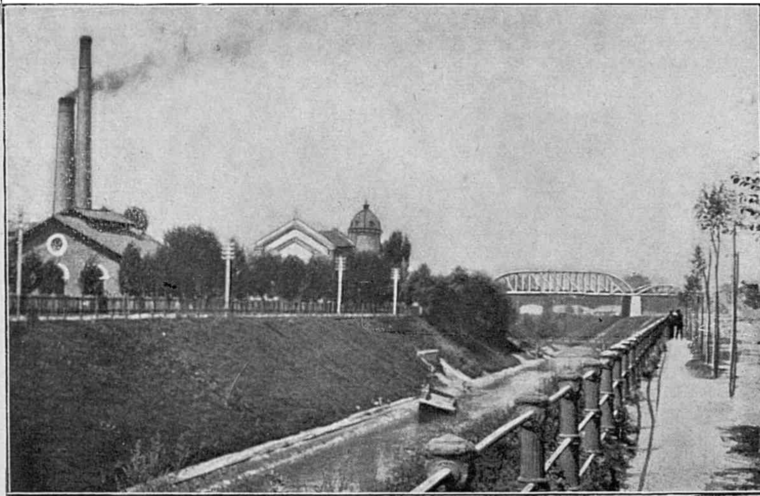
Le réservoir de Iancu.

L'eau filtrée passe dans une galerie souterraine, construite entre les deux filtres, par plusieurs conduites transversales. La galerie se continue en aval par un acqueduc libre en béton, dont la section intérieure est formée d'un carré de 1$^{m.}$,20 de côté avec un toit en demi cercle du même diamètre, ayant une pente d'au moins 0$^{m.}$,32^{mm}

par kilomètre. Cette galerie peut écouler en 24 heures 80.000 $M.^3$ d'eau.

Après un parcours de 13.475 mètres, l'acqueduc libre est remplacé par une conduite de forme circulaire de $1^{m.}$,20 de diamètre et long de 3.050 mètres, construite en béton qui va jusqu'au réservoir ouvert établi sur le plateau de Cotroceni et dont le trop plein atteint la cote 106.

Le réservoir de Cotroceni qui peut contenir 40.000 m^3



L'usine de Grozaveshti.

d'eau, c'est-à-dire la consommation nécessaire pour 24 heures, est partagée en 4 compartiments ayant chacun 10.000 m^3. Un seul de ces compartiments fonctionne.

Bien que le plateau de Cotroceni domine la ville, il faut, pour que l'eau ait la pression suffisante qu'elle passe par les pompes installées près du réservoir, dans une

usine élévatoire, construite sur le bord de la Dâmbovitsa, à Grozaveşti [1], près du pont du chemin de fer.

L'étage supérieur qui dessert les hauts quartiers de la rive gauche, à l'extrémité du réseau correspondant, est un réservoir régulateur, dit réservoir d'Iancu — composé d'une cuve en plaques de fer, dont le fond a la forme d'une calote sphérique, d'une capacité de 750 m^3 et établie à une altitude de 127^m 50, au sommet d'une tour [2] de 28^m 30.

Les travaux d'adduction de l'eau ont coûté 7.565.901 fr. soit:

Bassins de decantation et filtres	fr.	1.456.409,
Acqueduc	„	1.241.211,—
Réservoirs de Cotroceni	„	497.859,—
Etablissement hydraulique de Cotroceni	„	839.706,—
Canalisation de distribution	„	3.390.714,—
Réservoir d'Iancu	„	140.000,—

Cette somme a été prise sur l'emprunt de 13.000.000 fr. contracté alors.

Les travaux furent à peu près terminés en 1888. Mais, on reconnut qu'ils ne donnaient pas de très bons

---

[1] L'usine de Grozaveşti, qui ne fut terminée qu'en 1890 — M. Pake Protopopescu étant maire, — est pourvue de trois grandes pompes, chacune donnant un débit de 500 litres par seconde. Elles peuvent refouler l'eau dans les artéres principales du réseau de la ville avec une pression de 30 mètres au dessus de la surface. Les pompes sont actionnées par trois turbines mues par l'eau dérivée de la Dâmbovitsa au moyen d'un canal voûte en béton de $1.650^{m.}$ de longueur Chaque turbine est calculée pour 2.9 m^3 d'eau motrice et une chute utile de $7.35^{m.}$ ayant une force effective de 190 C. P.

Quand les eaux de la Dâmbovitsa sont basses, on a recours à 3 machines à vapeur établies dans un bâtiment à part.

La Mairie a commandé cette année (1905) une pompe centrifuge à haute pression actionnée par une turbine à vapeur; cette pompe aura une capacité de 500 litres par seconde ou de 43.200 m^3 en 24 heures.

[2] Cette tour sert aussi d'observatoire pour les pompiers.

résultats. Le maire, M. N. Fleva, fit appeler un spécialiste étranger, M. W. H. Lindley, qui opina que les filtres auraient dû être moins longs et couverts, que les parvis en bois ne valaient rien, et que l'alimentation avec l'eau de la Dâmbovitsa ne pouvait être considérée que comme une mesure passagère; qu'il serait nécessaire de recourir le plus-tôt possible à l'eau de montagne à rechercher dans la direction du Nord ou du Nord-Ouest.

En 1885 le réseau de distribution de l'eau fut exécuté d'après les plans de M. N. Cucu, directeur des travaux techniques de la mairie.

On se convainquit rapidement que l'opinion de M. Lindley était fondée et que les filtres de Bâcu-Arcuda ne donneraient jamais à Bucarest une eau assez abondante et surtout assez saine. La Mairie fit donc procéder à de nouvelles études. M. N. Cucu fit éxécuter des sondages dans la région de Chiajna et de Joiţa.



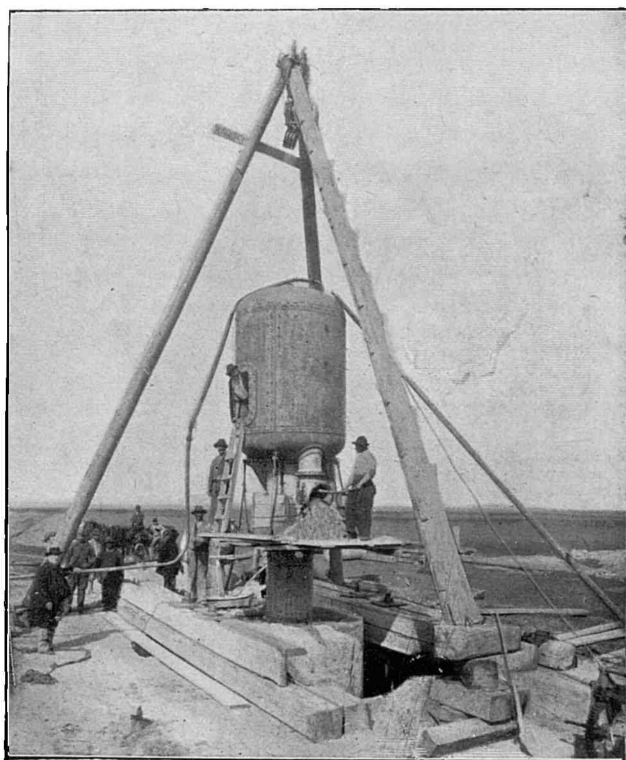
Mr. Ilie Radu.

En 1891 Mr. l'inspecteur général Ilie Radu fut chargé d'etudier la déterioration des filtres de béton d'Arcuda et proposa d'utiliser les eaux souterraines. L'année d'après faisant partie de la commission nommée à cet effet, il indiqua le point Bragadier et donna l'analyse des eaux de l'endroit.

En 1894, le maire, M. N. Filipescu, appela à Bucarest M. Lindley et M. Baurat A. Thiem, qui se prononcèrent tous deux contre les essais faits à Chiajna et à Joitsa et préconisèrent la région d'Ulmi, au dessus de Bolintin comme devant fournir une eau de sous-sol plus abondante.

M. Baurat Thiem fut chargé de faire, avec M. N. Cucu, des sondages dans la region indiquée, mais ces sondages furent interrompus avant d'avoir donné des résultats par le départ de la municipalité qui les avait commandés.

En 1897, le nouveau maire, M. C. F. Robescu chargea M. l'inspecteur général Ilie Radu de faire ces études dans la région de Bragadiru.



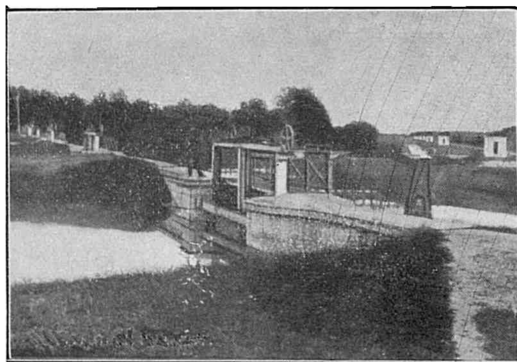
Creusage d'un puits de captation à air comprimé.

Ces sondages effectués sur le plateau gauche de l'Argech, entre la chaussée Bucarest-Domneşti et le village Slobozia-Clinceni, sur une étendue d'eviron 7 kilomètres,

ayant donné de bons résultats, on fit, en 1899, sous la direction de M. Ilie Radu, les travaux pour amener l'eau de Bragadiru à Cotroceni.

L'eau de Bragadiru a été reconnue comme excellente au point de vue hygiénique, elle est à la temperature constante de 12⁰.

La captation a été faite dans des puits en béton de ciment armé à grand diamètre dont la profondeur varie entre 10 et 20 mètres.



Ecluse.

On a construit 20 puits dont 5 sur la rive droite de la Ciorogârla et 15 du côté de Bucarest. dont 7 sont dans l'enceinte des fortifications. La distance des puits entre eux varie entre 250 et 400 metres.

Les eaux captées et pompées [1] sont amenées par des siphons d'un diamètre de $0^m,20$ à $0^m,50$ et d'une longueur totale de 6 kilomètres dans deux puits collecteurs, placés

[1] Les pompes de Bragadiru sont actionnées par l'usine électrique de Grozăvești, qui comprend 3 machines à vapeur de 105 C. P. effectifs, lesquelles mettent en mouvement chacun un générateur de 70 kilowatts à courant continu sous 3000 volts.

L'énergie électrique est transmise aux pompes par deux câbles souterrains isolés.

à 16 mètres au dessous de niveau de l'eau. Leur diamètre intérieur est de 6^m,50 et l'épaisseur des parois de 0^m,55.

Deux pompes actionnées par des électromoteurs à courant continu, sont employées pour les collecteurs: l'une fonctionne et l'autre reste en rèserve. Chaque pompe élève l'eau à une hauteur moyenne de 10 mètres et la déverse dans la conduite qui la mène au réservoir de Cotroceni par une pente naturelle de 0^m,25 par kilomètre. La longueur totale de la conduite est de 10 kilomètres.



Deversement de la conducte.

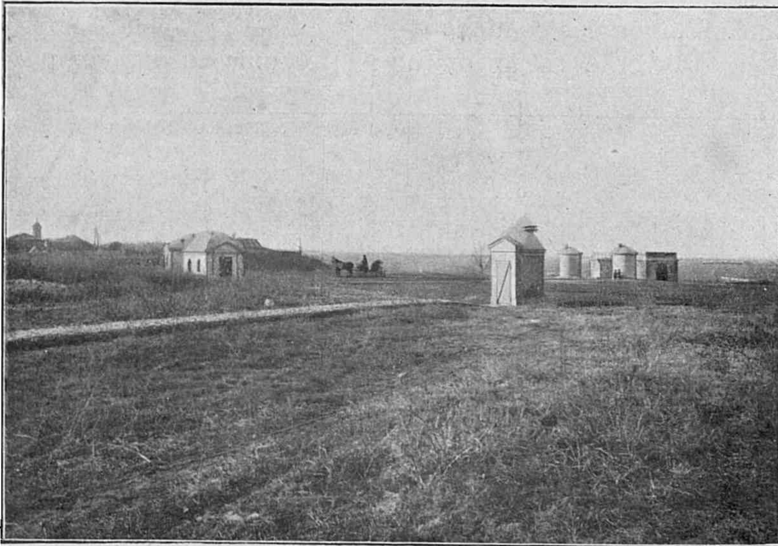
Le nouveau réservoir de Cotroceni pour l'eau de Bragadiru a une capacité a 7.000 m^3. Il est en béton de ciment, couvert et pourvu de 2 compartiments indépendants l'un de l'autre.

Les travaux de Bragadiru ont coûté 2.900.000 fr.

La canalisation de Bragadiru fournit actuellement à Bucarest près de 36.000 m^3 par jour. Si le débit est aug-

menté et si l'on peut arriver à 60.000 m³ par jour; on ne donnera que cette eau là aux habitants comme eau potable et l'eau de Bâcu-Arcuda servira uniquement à l'arrosage des rues, des jardins et au lavage des égouts.

L'eau est distribuée en ville au moyen d'un système de conduites d'une longueur totale de 182.031 mètres[1]. Ce



Entrée du réservoir de Cotroceni.

réseau de distribution est tout à fait insuffisant; mais vue les maigres ressources de la ville et son étendue démesurée, on devra attendre encore longtemps l'achévement du réseau projeté.

La quantité d'eau fournie à la ville en 24 heures a été, en moyenne:

	De Bâcu-Arcuda	De Bragadiru	Total
En 1903 . .	20.000 m³	32.260 m³	53.260 m³
En 1904 . . .	22.503 „	29.850 „	52.353 „
En 1905 . . .	24.000 „	35.000 „	59.000 „

[1] Le nombre des robinets vannes est de 1.011 celui des prises d'eau de 996; Il y a 31 fontaines publiques, 35 jets d'eau et 9 colonnes d'eau.

Les uns prétendent que cette quantité d'eau est suffisante, car elle représente environ 170 litres par habitant, ce qui est supérieur à la quantité d'eau dont disposent les habitants de Lyon et de Toulouse. D'autres répondent qu'à Dijon et Marseille on distribue 230 litres par habitant, à Paris et à Besançon 250 litres. Les premiers ripostent que l'on gaspille l'eau à Bucarest et qu'il est de toute nécessité d'établir des compteurs.

La vérité est qu'on ne peut établir aucune compa-

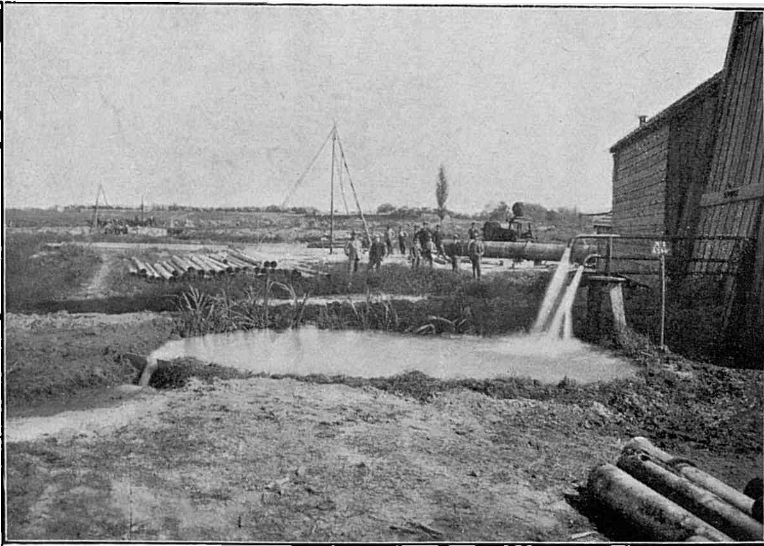


Construction du reservoir.

raison entre les villes europénnes et Bucarest. Ici chacun à sa cour, son jardin: d'où une nécessité d'une quantité d'eau considérable; ici, on lave le linge à la maison, il n'y a pas de lavoirs publics et le lavage du linge à la rivière est impraticable. De plus, l'étendue de la ville est hors de proportion avec le nombre des habitants et c'est faire un calcul erroné que de comparer le nombre de litres d'eau dont dispose les habitants d'une ville ramassée sur elle-même,

ayant très peu de jardins et de petites cours pavées, avec Bucarest qui s'éparpille sur plus de 5.000 hectares et dont les maisons ont des cours le plus souvent en terre battue et de vastes jardins, sans parler de rues interminables qui doivent être arrosées.

M. Michel G. Cantacuzène, en 1905, a fait appeler de nouveau M. Lindley et l'a chargé de faire exécuter de nouveaux travaux de captation à Ulmi. On espère obtenir encore 10.000 m^3 d'eau de bonne qualité.

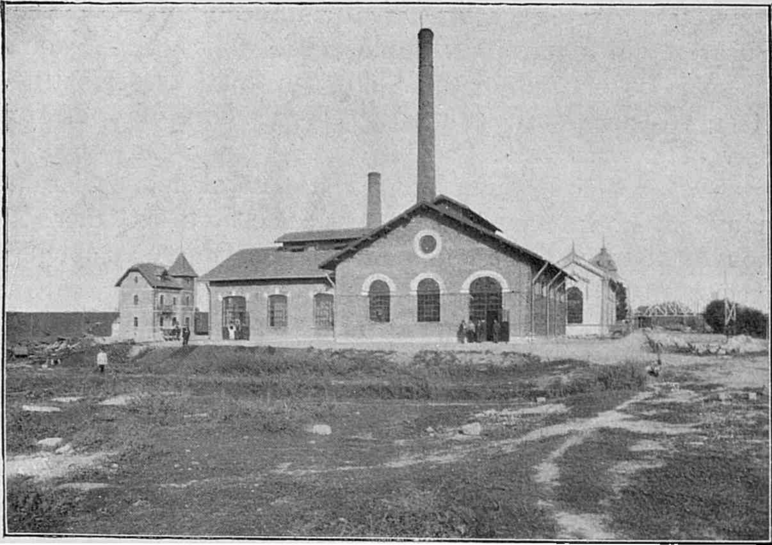


Sondage à 240 mètres qui obtint 600 m. c. par 24 heures.

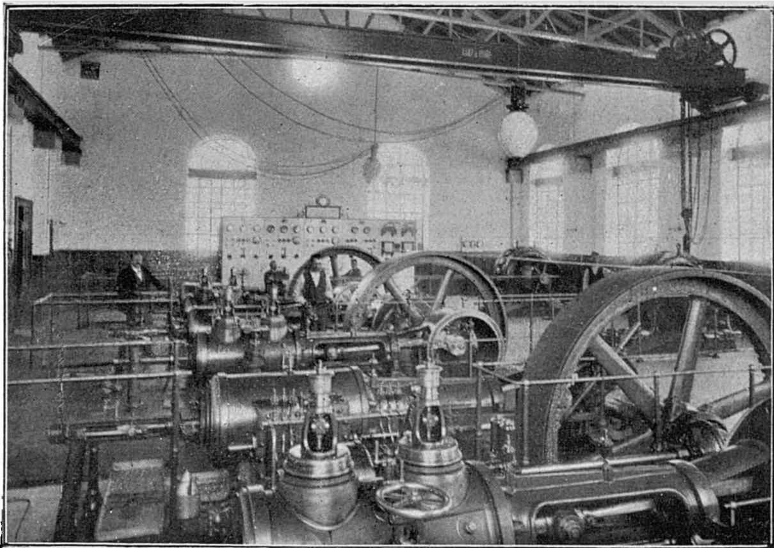
Un crédit de 1.721.000 fr. a été ouvert pour ces travaux.

Il est question aussi de compléter le réseau de distribution et de l'étendre dans les quartiers de la périphérie où la population n'a d'autre eau que celle des puits trop souvent infectée par les infiltrations et celle que les 247 *sacagii* qui existent encore, comme dans le bon vieux temps.

Si le conseil municipal actuel est maintenu à la tête

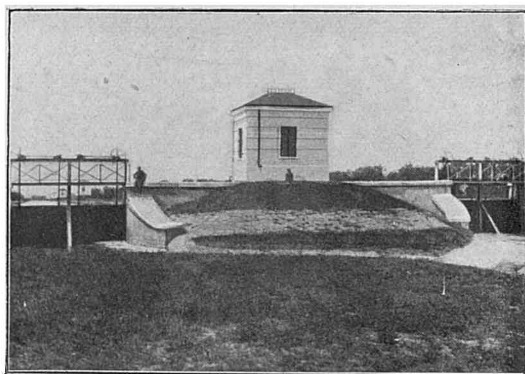


Vue exterieure de l'uzine de Cotroceni.



Vue intérieure de l'uzine électrique de Cotroceni.

de l'administration de la capitale, ces projets seront certainement exécutés et on trouvera les trois ou quatre millions nécessaires; mais si le conseil municipal est remplacé par un autre, le nouveau venu voudra changer les plans, faire des économies et Bucarest attendra encore quelques années avant d'avoir la quantité d'eau potable dont elle a absolument besoin et qui fait toujours défaut, l'été surtout.



Ecluses d'Arcuda.

LES ÉGOUTS

Les eaux de pluie et les eaux ménagères stagnaient dans les rues du vieux Bucarest où l'on ne s'occupait guère que de quelques voies principales et encore très sommairement. Dans les rues *podite,* c'est-à-dire formées de madriers, il existait sous les planches qui constituaient la chaussée, un fossé qui était censé conduire les eaux à la Dâmbovitsa. En réalité, ces eaux infectes stagnaient dans les fossés jusqu'à ce que des pluies diluviennes vinsent les chasser. Il y avait des fossés de ce genre dans le Podul Mogoshoaie et le Podul Târgului d'Afară. Ailleurs, calea Craiova et strada Şelari, par exemple, les eaux s'écoulaient par un fossé à ciel ouvert.

Un document de 1832 parle de la canalisation de

certaines rues. Qu'on ne s'y méprenne pas. Il ne s'agit pas d'une canalisation systématique, ni de la construction d'égouts, mais du creusement de fossés pour l'écoulement des eaux de pluie et des eaux ménagères. Il y avait aussi quelques buses en bois, mais elles se détérioraient très rapidement.

La première mention d'une conduite en pierre pour



Maison de Mr. l'architecte L. Negrescu.
rue Calonfirescu.

les eaux de pluie date de 1836; cette conduite devait être établie dans le Podul Târgului d'Afară.

En 1847 quelques égoûts furent construits en maçonnerie et couverts, qui ramassaient les eaux du centre et les degageaient dans la Dâmbovitsa, par deux branches principales aboutissant l'une où sont actuellement les Halles centrales et l'autre vers le pont de la Calea Craiovei, dit „Podul de Piatră" (le pont en pierre).

Un égout fut construit en 1861 dans le Podul Mogoshoaie.

En 1864 on construisit un égout en briques, de forme ovoïde, dans la rue Franceză (strada Carol).

En 1866, un propriétaire de la strada Pescaria Veche (aujourd'hui Général Florescu) relia la cour de sa maison, par une conduite à ses frais, avec l'égout du Podul Târgului d'Afară.

En 1866, il existait à Bucarest 28 bouches d'égout, fermées par autant de grilles. Elles étaient spécialement établies aux carrefours, par exemple au coin de la strada



Hotel de M. G. Assan.
Place Al. Lahovary.

Lipscani et de la strada Smardan, devant le Han Ghermani (strada Doamnei), devant la propriété de Rașca (strada Academiei), au coin de la strada Stirbei-Vodă (aujourd'hui strada Campineanu) et de la strada Luterană, strada Boteanu, devant Bazaca (Place Sf. Anton), etc. L'entretien de ces bouches d'égout et des grilles était confié à un entrepreneur.

Dans un acte de la mairie de 8 janvier 1866, le ser-

vice sanitaire demande que l'on creuse un fossé pour écouler les eaux stagnantes qui se trouvaient derrière l'église Sarindar et qui répandaient la fièvre typhoide dans tout le voisinage, surtout dans les rues Brezoianu et Belvedere.

Le 14 janvier 1866, les habitants de la strada Berzei et de la strada Sf. Constantin demandaient à la municipalité de creuser un fossé dans leur quartier pour les débarrasser des eaux croupissantes.

A la même époque existait encore un fossé qui des-



Hotel de M. G. Assan.
vue du jardin.

cendait en serpentant du Dealu-Spirei, passait derrière l'église Antim, longeait la colline de la Métropole et par la calea Rahova allait tomber dans la Dâmbovitsa. Ce fossé, par les grandes pluies s'emplissait, et l'eau se répandait dans les cours des maisons.

En 1867, il y avait dans la strada Clemenţei un égout en bois qui était complètement délabré et on en demandait la réfection.

La même année, existait dans le quartier Sârbi, un fossé par lequel les eaux des arrondissements de Noir et de Bleu se rendaient à la Dâmbovitsa en descendant la strada Bradului. Il y en avait un autre calea Vacareşti.

Un document de 1868 contient un détail curieux. La municipalité refuse de laisser construire un égout dans la strada Academiei parce que la rue a une pente naturelle pour l'écoulement des eaux. C'est le général C. Herescu-Nasturel (dont la propriété se trouvait là où est aujourd'hui la salle du Liedertafel) qui avait demandé à construire cet égout à ses frais.

Une réponse identique est faite le 25 avril 1868 aux habitants de la strada Gabroveni qui avaient demandé à ce qu'on fît dans leur rue un égout relié à celui de la calea Moşilor. L'ingénieur de la mairie trouve que la pente de la rue est suffisante pour écouler les eaux ménagères.



Maison de faubourg.

En 1873, des égouts furent construits dans les rues Cozma et Pensionat. Ce dernier fut le premier égout en béton qu'on ait construit en Roumanie. Ce n'était qu'un essai d'environ 100 mètres. Il réussit et tous les travaux de ce genre furent par la suite exécutés en béton.

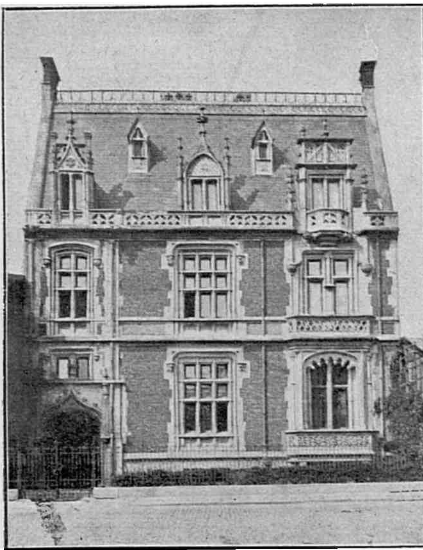
Mais tous ces égouts faits de pièces et de morceaux, mal raccordés, sans pente suffisante, envahis par des boues et des ordures, jamais nettoyés, remplissaient mal leurfonction et dégageaient en été des puanteurs malsaines.

Lorsque la Mairie de Bucarest se décida à faire canaliser la Dâmbovitsa et a amener de l'eau potable à Bucarest, elle chargea les ingénieurs suisses qui faisaient les plans de ces travaux d'étudier et d'exécuter un réseau d'égouts ayant un développement de 40 kilomètres.

On eût mieux fait de les charger d'étudier un projet d'ensemble embrassant toute la ville, quitte à ne l'exécuter que successivement.

Le projet de M. Burkly-Ziegler fut adopté et on a presque chaque année construit des égouts. Les dépenses s'élèvent actuellement à plus de 7.000.000 fr.

La longueur totale des égouts est actuellement de 146.949 mètres, dont 81.908$^{m.}$ d'égouts circulaires, 6.128$^{m.}$ d'égouts ovoïdes en briques; 45.445^{m} d'égouts ovoïdes en béton, 2.369$^{m.}$ d'égouts spéciaux, 10.204$^{m.}$ d'égouts ovoïdes minces et 896$^{m.}$ de déversoirs.



Hôtel de M. Gr. Cerchez.
Calea Victeriei.

Le réseau d'égouts aboutit à 2 collecteurs à section ovoïde ayant le type dit de 0$^{m.}$ 90$^{c.}$ C'est-à-dire 2$^{m.}$ 70 de hauteur et 1$^{m.}$ 80 d'ouverture, qui suivent parallelement la Dâmbovitsa le long des quais sur les deux rives et dégorgent l'un et l'autre en aval de la ville dans la rivière près de l'Abattoir. En outre, sur plusieurs points sont établis des déversoirs qui versent dans la Dâmbovitsa le trop plein des égouts en cas de pluies extraordinaires.

Une équipe de 20 ouvriers permanents est affectée au nettoyage des égouts.

Pour le service des eaux et des égouts le budget de 1906—1907 prévoit la somme de 644.796 fr. ainsi répartie:



Perspective de la rue Regală.
Place du théâtre.

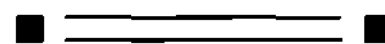
Personnel

Service central	19.828	fr.
Bureau de la direction des usines et installations qui en dépendent	14.015	„
Usine No. 1 et ateliers.	29.030	„
Usine No. 2	11.240	„
Collecteurs de Bragadiru	8.800	„
Installations de Bâcu	18.805	„
Contrôle du réseau de la ville et des compteurs	19.115	„
Nettoyage des égouts	38.879	„
Personnel du bureau dirigé par M. Lindley .	14.068	„
	173.780	fr.

Entretien du canal de la Dâmbovitsa de Brezoaia à Balaceanca: cuvage de la rivière entretien du canal de l'Ilfovăts à Conţeşti .	10.000	„
Entretien des talus de la Dâmbovitsa et du parapet métallique en ville	3.000	„
Installations des branchements d'eau chez les particuliers	50.000	„
Entretien des installations de Brezoaia, des bassins et des filtres d'Arcuda, de l'aqueduc de Bâcu à Cotroceni, etc.	35.000	„
Entretien du réseau de distribution en ville, du réservóir d'Iancu, de l'usine hydraulique de Grozaveşti. combustible, etc.	65.000	„
Entretien des installations de Bragadiru et de l'usine électrique de Grozaveşti, etc. .	55.000	„
Réparations radicales aux machines à vapeur, pompes, chaudières, etc.	20.000	„
Achat d'un pont-bascule et établissement .	2.800	„
Matériel et appareils pour l'entretien et le nettoyage des égouts	5.000	„
Matériel, instruments, etc. du bureau dirigé par M. Lindley	25.052	„
Pour les compteurs d'eau destinés à constater les pertes et les robinets-vannes . . .	170.000	„
„ les égouts	16.500	„
„ une pompe à Grozaveşti	10.000	„
„ la conduite d'eau établie entre Grozaveşti et le Parc Carol I	87.851	„
„ le réseau destiné à l'arrosage du Parc Carol I	65.093	„
„ le réseau d'eau potable du Parc Carol I .	19.50	„
„ travaux urgents à Bâcu	5.000	„
	644.796 fr.	

Soit, au total, 818.576 fr. pour l'alimentation d'eau et les égouts.

D'un autre côté, le même budget prévoit aux recettes 750.000 fr. produits par la taxe que paient les habitants pour l'eau qui leur est fournie par la ville.

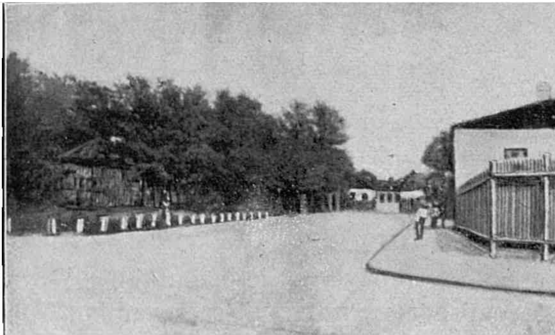


CHAPITRE V

L'ÉDILITÉ

Pavage, enlevement des ordures, écuries de la Mairie, netoyage des rues, arrosage, écarissage

Nous avons dit ailleurs que le Bucarest d'autrefois n'avait que quelques rues principales qui n'étaient que les grandes voies de communication qui mettaient la Capitale en relation avec les autres villes du pays. Ces routes dans la partie qui allait du centre aux barrières étaient formées de planches jetées sur des madriers et sous lesquelles était un fossé qui con-



Chausée en macadam.

duisait soit à l'étang du Cismegiu soit à la Dambovitza les eaux de toutes sortes qui y croupissaient.

Une seule était en terre battue, le Podul de Pământ.

Les autres rues de la ville étaient également en terre battue.

Ce n'est que vers 1832 que l'on commença à paver quelques rues avec des pierres roulées. Le Podul Mogoshoaiei fut pavé ainsi devant la maison Grădişteanu en 1833.

Le 2 août 1860, la Chambre accorda un crédit de 600.000 piastres, soit 196.000 fr., pour le pavage et la canalisation de Bucarest et le 4 mars un nouveau crédit de 500.000 piastres, soit 160.000 fr. fut accordé dans le même but. Le ministère des travaux publics devait effectuer les travaux qui ne comprenaient que les rues Mogoshoaiei, Craiova, Moşilor et le Podul de Pământ, mais, faute de personnel technique, il les laissa à la charge de la Mairie, qui n'en exécuta qu'une partie.



Coin de rue pavée en pierres roulées.

En 1866, on repava entièrement en pierres roulées le Podul Mogoshoaiei et en pierres cubiques la strada Franceză (strada Carol). Les pierres roulées qu'on enleva de cette rue furent employées pour le pavage du Podul Mogoshoaiei.

En 1868, on songea pour la première fois à exploiter les carrières de grés du pays; mais on ne donna aucune suite à cette idée. En 1892, une proposition fut faite à la

Mairie par un nommé John Morris, relative à des pavages en bois. Cette proposition ne fut pas acceptée.

En 1873, on fit quelques essais d'asphalte pour les trottoirs.

En 1875, à titre d'essai, on exécutà, sur une centaine de mètres, un pavage en bois et en asphalte devant le Palais.

La même année, on pava la place du Théâtre en pierres cubiques.



Place du théâtre (asphalte).

Ceci me rappelle un souvenir.

J'avais fondé, en décembre 1873, un journal hebdomadaire, de grand format, en français, intitulé *la Roumanie*. Dans une chronique, en 1874, j'avais signalé l'état épouvantable dans lequel se trouvait la place du Théâtre et j'avais demandé que l'on pavat cette place.

Il y avait alors un petit journal, intitulé *Viitorul* dans la rédaction duquel figuraient MM. J. Bibicescu et C. Nacescu. Cette feuille me fit d'âpres remontrances,

me reprocha de manger le pain et le sel des Roumains et de dénigrer leur capitale. Je répondis que je ne mangeais jamais de pain avec du sel ce qui *„trage a sărăcie“*, comme on dit ici, et que je ne croyais pas que c'était faire preuve de dénigrement que de conseiller à la Mairie d'embellir le centre de Bucarest. Le conseil municipal partagea mon avis et la place du Théâtre fut débarassée des bornes qui l'encombraient, nivelée et convenablement pavée.

On continua des travaux de pavage un peu partout ici en pavés réguliers, là en pierres roulées; mais la circulation, faute de trottoirs, demeurait difficile. Enfin en 1871, la Mairie conclut avec MM. Jean Marie et C-ie (Société de Basalte artificiel) un contrat pour la construction de trottoirs. On commença par le centre et les trottoirs en basalte artificiel s'étendirent un peu partout.

En 1885, le conseil municipal conclut un autre contrat pour l'exploitation de la carrière de Turcoaia et on pava dorénavant avec les pavés provenant de cette carrière, sans renoncer cependant aux grés de Belgique (Quenart et Ourth).

En 1889, la Mairie conclut un nouveau contrat avec la Société de basalte qui s'obligeait à construire des trottoirs payables par annuités en 10 ans.

Voici quelle est aujourd'hui la surface des rues pavées:

En pierres roulées	1.489.383	m. c.
„ pavés	482.501	„ „
„ basalte artificiel	10.567	„ „
„ asphalte	2.322	„ „
„ bois	9.642	„ „
	1.994.405	m. c.

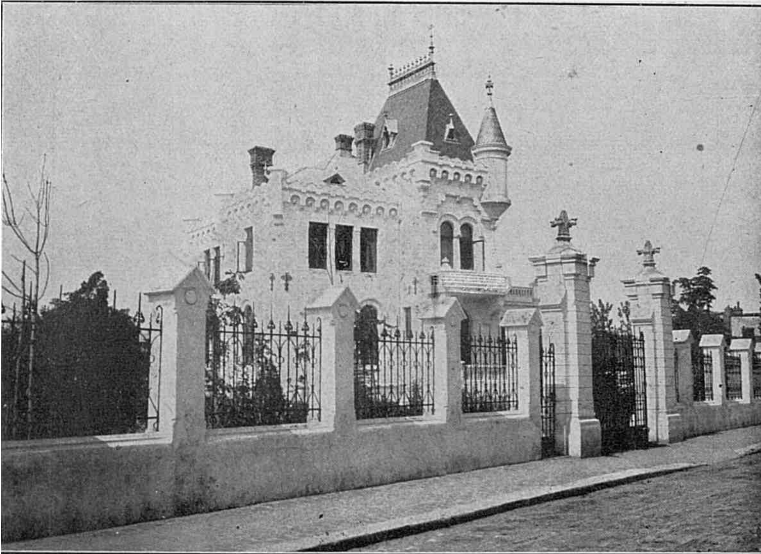
Il y a encore 793.043 m. c. de rues qui sont en terre battue ou en macadan.

La surface des trottoirs est de 1.223.885 mc. ainsi répartis:

En pierres roulées	468.286	m. c.
„ basalte artificiel	672.184	„ „
„ asphalte	61.575	„ „
„ dalles	21.800	„ „

La longueur des bordures de trottoirs est de 388.890 metres.

Il y a, à Bucarest, 60 chaussées, 15 boulevards, 29 rues principales, 616 rues secondaires et 306 rues non pavées, plus 43 places.



Maison de Mr Cristopol.
rue Venerei.

La longueur et la surface de ces chaussées, boulevards, rues et places sont les suivantes:

	Longueur	Surface
60 Chaussées . . .	68.645 m.	1.615.509 m. c.
15 Boulevards	15.756 „	357.860 „ „
29 Rues princip. . . .	48.307 „	655.444 „ „
615 „ second. . . .	175.404 „	1.905.368 „ „
306 „ non pavées .	125.472 „	1.553.220 „ „
Totaux . . .	433.472 m.	6.087.400 m. c.

La ville ne se fournit plus de pavés à l'étranger. Elle a conclu pour 20 ans un contrat avec MM. Stefa-

nescu et C-ie propriétaires de la carrière de Turcoaia qui doit lui livrer chaque année 1.000.000 de pavés. Le prix de revient du pavage en pavés de Turcoaia est d'environ 17 fr. 30 le m. c. tout compris.

Le pavage en bois revient à 20 frs le m. c. et s'use vite; celui en asphalte revient à 17 fr. 85 le m. c. et celui en pierres roulées à 10 ou 12 fr. le m. c.



Voitures pour l'enlévement des ordures.

Les trottoirs en basalte artificiel reviennent à 10 fr. le m. c., en asphalte à 8 fr. 55, en dalles de lave à 18 fr. 50 et en pierres roulées à 2 fr. 50.

Pour compléter ces chiffres, nous dirons que le sable employé dans les travaux de pavage coûte 1 fr. 70 le mètre cube, le cailloux concassé à 13 fr. 20 et le gros sable de 6 fr. 45 à 7 fr. 75.

En 1867, le colonel Leclerc, qui avait passé un an à Bucarest (1865) écrivait dans son livre la *Moldo-Valachie* que la municipalité s'occupe fort peu du soin d'enlever les ordures et que les habitans devaient remercier

les légions de corneilles qui se chargeaient du soin de nettoyer la ville.

Nous avons tous vu ces corneilles s'abattre sur la ville en troupes serrées et s'y engraisser des détritus de toutes sortes que les anciens édiles se déclaraient impuissants à faire enlever. On en voyait partout, même sur cette place en terre battue qui entourait encore, en 1874, l'église Sarindar, aujourd'hui démolie, et où l'on jetait des ordures. des chats morts, et où le soir des bandes de chiens hâves et affamés succédaient aux corneilles et achevaient de leur mieux l'œuvre de purification de la ville.

Les corneilles sont devenues très rares à Bucarest, ce qui prouve que la municipalité a réussi à créer un service convenable de balayage, d'arrosage et d'enlèvement des ordures.



Mendiant.

Les ordures sont transportées partie dans deux grands enclos, l'un situé strada Negru-Voda, l'autre strada Tunari, où on les brûle, partie dans des vastes trous qui existent l'un au dessus du cimetière Bellio, dit *Valea Plangerei* (la Vallée des Pleurs), l'autre près du cimitière S-ta Vineri, dit *gropile lui Uatu.*

Le total des ordures enlevées est d'environ 600 m^c par jour, soit en chiffre rond 220.000 m^c par an.

Pour ce service, la Mairie dispose de 91 *cotigari*, dont les salaires s'élévent à 68.220 fr., 61 *cotige* à un cheval, 20 fourgons à 2 chevaux, 8 fourgons à 1 cheval et 11 fourgons à fumier à un cheval.

Avec tous les frais de personnel, de reparations, d'entretien, etc., le transport des ordures revient à 0 fr. 89 c. par mètre cube.

L'arrosage peut se diviser en deux catégories:

1° Celui des rues les plus fréquentées qu'on arrose deux fois par jour sur une surface de 1.800.000 mc. ou 135 km. de longueur;

2° Celui des rues moins frêquentées qu'on n'arrose qu'une seule fois par jour sur une surface de 336.000 mc. on 42 km. de longueur.

Ce service emploie: 51 cochers, 4 turbines, 51 grands tonneaux d'arrosages à 4 chevaux et 16 plus petits à 1 cheval.

L'arrosage revient à 0 f. 062 le mètre carré.

* * *

Si l'étendue démesurée de Bucarest est un empechement à une canalisation compléte d'eau potable, à un pavage de toutes les rues, à un arrosage général, à l'établissement d'un réseau d'égouts desservant tous les quartiers, elle est pour nos édiles une cause de cruel embarras quand il s'agit d'enlever la neige.



Tombereau à ordures.

La neige à Bucarest, ce n'est pas la neige à Paris. Elle tombe pendant des jours et reste en couche épaisse pendant des semaines.

Jadis on était heureux de la voir tomber. C'était une occasion de promenades en traineaux et elle ne gênait personne, car les gens qui vont à pied ne sortaient guère de leur quartier et les gens riches avaient des voitures à leur disposition.

On se contentait de débarasser les cours en réjetant la neige dans la rue et l'on faisait des chemins le long des maisons, puis on attendait philosophiquement le degel.

On en avait pour quinze jours à patauger dans la

boue; mais, encore une fois, on s'écartait si peu de son chez soi qu'on n'y prenait pas garde. Quand aux voitures, si elles rentraient éclaboussées de boue par dessus la capote, c'était l'affaire du palefrenier et le maître n'en avait cure.

Mais d'autres temps sont venus et on a pris d'autres habitudes. On sort beaucoup à pied aujourd'hui qu'il y a des trottoirs et des tramways un peu partout. Piétons et tramways réclament contre la neige qui n'a plus



Sacagiu porteur d'eau.

d'autres partisans que les amateurs de traineaux, chaque année plus rares.

Tous les hivers, les journaux, qui ont la critique trop facile, se font un jeu de protester contre les lenteurs de la municipalité a faire enlever la neige sans se rendre compte de l'étendue de la ville.

La Mairie fait ce qu'elle peut, elle engage des centaines de travailleurs, des centaines de charretiers et tout ce monde là travaille, les uns mettant la neige en tas le long des trottoirs, les autres emplissant leurs charrettes et allant les vider dans l'égout le plus proche ou dans la Dambovitsa, en la jetant par dessus les ponts.

Mais, malgré le personnel supplémentaire, l'enlèvement de la neige se fait très lentement, sauf dans la calea Victoriei et la strada Lipscani, ainsi que dans les rues où passent les tramways, la direction de ces derniers ayant pris soin de faire fondre la neige en répandant du sel sur tout le parcours des lignes.

Quant aux particuliers, ils protestent contre les lenteurs de la Mairie; mais ils se gardent bien de se soumettre aux réglements qui leur imposent de balayer la



Hôtel de Mr. A. Simu
rue Eldorado.

neige devant leurs maisons. Cette neige, foullée aux pieds, se tasse, durcit sous le froid et se transforme en glace qu'il faut ensuite briser à coups de pic pour l'enlever.

Enfin, après un travail acharné, on a réussi à faire disparaître la neige. Mais elle tombe de nouveau et tout est à recommencer sur de nouveaux frais. Certains hivers, cela se produit quatre ou cinq fois au grand désespoir de nos édiles.

Pour l'enlèvement des neiges, la mairie dispose de 17 grands traineaux et de 80 petits. Comme ce matériel est tout a fait insuffisant, elle engage, comme nous l'avons

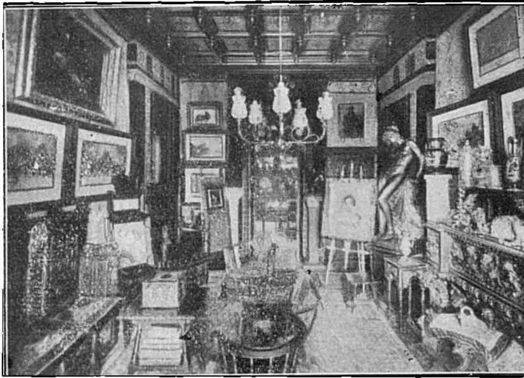
dit, des charrettes supplémentaires et dépense, de ce fait, de 30 à 50.000 fr. par an, suivant que l'hiver est plus ou moins rigoureux.

* * *

Pour ses différents services, la Mairie employant un nombre considérable de chevaux, a dans la calea Plevnei, de vastes écuries où elle entretient 340 chevaux.

Le personnel de ces écuries se compose de 2 fonctionnaires, de 3 employés adjoints, de 3 portiers, de 44 palefreniers et de 6 maréchaux ferrants, dont le salaire annuel figure au budget pour 49.620 fr.

La nourriture des chevaux est de 248.920 fr. par an.



Le salon d'art de l'hôtel de M. A. Simu.

La Mairie entretient également, à Bâcu, un parc de reproduction pour ses chevaux:

Cette année la commune a fait l'acquisition de l'immeuble de la rue Berzei où était installé l'établissement d'arts graphiques des frères I. et E. Socec, afin de pouvoir étendre ses écuries et ses ateliers aujourd'hui trop à l'étroit par l'augmentation continuelle de ses voitures et de ses chevaux.

Le service de l'équarissage jusqu'en 1904 était concédé par la Mairie à un antrepreneur qui reçoit une subvention annuelle de 8—10.000 frs. Depuis c'est la commune elle même qui exploite ce service et dépense environ 30.000 frs. par an pour son entretien.

L'approche des hommes chargés de se saisir des chiens errants est signalée de loin, par les aboîement des chiens du quartier qui en ont la plus grande frayeur. Du reste la manière primitive employée, a de quoi leur faire peur et peut être pressentent — ils, le sort final du malheureux qui se laisse prendre. Ce sont des tsiganes, qui armés de longues perches pourvues d'un collet en fil de fer, cernent le chien apperçu errant dans la rue et s'efforcent de lui passer le collet pour le soulever et le jeter dans la voiture grillée qui accompagne la bande. Souvent la bête se derobe, d'où une course acharnée et sauvage qui reste parfois à l'avantage du chien.



Marchands de vieux habits.

Les chiens pris sont transportés à Colentina, où l'on porte aussi les animaux morts. Si au bout de trois jours personne ne réclame, l'animal est asfixié par l'acide carbonique. La Mairie retire près de 18.000 frs. par an de la vente des peaux.

Il serait à desirer que le service de l'équarrissage passât à la Société protectrice des animaux.



CHAPITRE VI

L'ALIMENTATION

Comme tous les pays qui ont subi le joug de l'étranger et sur le territoire duquel les invasions et les incursions se sont succédées durant des siècles, la Roumanie a connu des jours de disette et si la récolte par surcroît était mauvaise — ce qui arrivait fréquemment à cause des sécheresses — la famine y ajoutait ses horreurs.


Marchand de legumes ambulant.

Il était plus aisé de lutter contre l'ennemi que contre la famine et la maladie. Presque toujours après une épidémie de choléra — de *ciumă* — on voyait survenir la famine et le lugubre spectacle de désolation et de misère qui régnait dans les campagnes suscita a maintes reprises la pitié de ceux qui se succéderent au trône de ce malheureux pays; sans que toutefois leur bonne volonté ou leurs mesures trop éphemères aient pu amener le moindre allègement.

Ce ne fut qu'en 1834 que par le réglement organique qui régit le pays de 1834—1856 on prévit la formation de greniers de réserves. Mais cette disposition ne reçut

jamais d'application et les crises agricoles nous trouvèrent tout aussi dépourvus que par le passé. On prévoyait encore dans le même réglement le droit de prohiber l'exportation des grains, mais comme la précédente, cette mesure était lettre morte car on n'en fit jamais usage.

Il est vrai que l'immixtion de l'Etat dans l'approvisionement d'un pays ne donne en général aucun bon résultat et bien au contraire augmente l'appauvrissement du marché de l'alimentation; tout ce que peut et doit



Cantine populaire.

faire l'Etat est de prendre des mesures de prévoyance pour les cas de disettes et organiser des réserves qui rendront service à un moment donné. Encore faut il être très prudent dans l'application de ces moyens et surtout lorsque il y a lieu d'interdire temporairement l'exportation des grains. L'experience des autres pays, tout particulièrement de la France, a prouvé suffisament qu'il importe essentiellement pour l'abondance de l'alimentation

que la plus grande liberté soit facilitée aux transports et à l'entrée des produits alimentaires.

Le developpement des marchés et de la question alimentaire a donc suivi pour Bucarest une marche normale et passé succesivement par les phases habituelles.

Les marchés n'étaient à l'origine que des foires où se rencontraient les différents commerçants venus soit des environs, soit de loin pour y réaliser leurs transactions de toutes sortes et où, on amenait, aussi bien des tissus, que des grains ou des bestiaux. Peu à peu les diverses variétés de marchandises se sont selectionnées, se sont choisis des emplacements propres, plus aisés à reconnaître, et convenant mieux à leur genre de commerce. On arriva ainsi à *l'Obor* — le marché — situé à l'extrémité de la Calea Moşilor, où les opérations commerciales se font deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, et concernent principalement les grains, les bestiaux et les bois.



Marchand de vollailes.

Le vrai marché aux bestiaux est à *l'Obor de vite*—marché aux bestiaux c'est là, jusqu'à l'achèvement du nouvel abattoir, que se font les approvisionnements des bouchers qui dirigent ensuite les animaux, soit directement à l'abattoir,

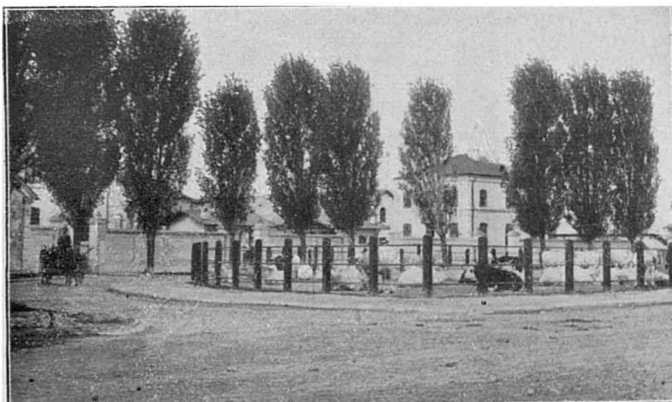


Marchand de poissons ambulant.

soit aux points où ils gardent leurs bestiaux. Ce marché occupe une grande place rectangulaire que longe le boulevard Ferdinand et où sont amménagés des compartiments séparés par des clotures en barres de fer.

En général nos grands bouchers ont leur parc de réserve qu'ils tiennent dans les villages voisins de la capitale, quelques fois aux portes même de la ville et dirigent le matin au petit jour vers l'abattoir, au fur et à mesure des besoins le nombre d'animaux qu'il leur faut.

Autrefois, Bucarest, comme toutes les villes de l'Europe, n'avait pas un abattoir municipal. Il y avait un peu



Parc aux bestiaux devant l'abattoir.

partout et particulièrement aux marchés mêmes des tueries (zalhanale) particulières où les bouchers abattaient et dépeçaient le bétail pour la consommation.

Un document de 1854, montre cependant qu'en 1854 les bouchers payaient une taxe de 2.800 piastres, soit 896 fr. pour un terrain d'abatage.

En 1855 nous voyons pour la première fois qu'on ait nommé un employé spécial pour la surveillance des tueries.

En 1868, la Chambre des députés vota, dans sa séance du 30 mai, une convention conclue en 1865 et en 1866 par les ministre de l'intérieur avec M. Alexis Godillot, de Paris, par laquelle ce dernier était chargé de construire un abattoir à Bucarest, les Halles centrales, la Halle de la strada Amzi et le jardin de l'Episcopie.

Un crédit de 5.000.000 fr. était ouvert au ministère pour payer ces travaux. La somme devait être remboursée à l'Etat par la mairie sur ses revenus.

Les travaux commencés en 1868 ne furent achevés qu'en 1872.

L'abattoir fut construit par l'ingénieur français Alfred Berthon sur la rive droite de la Dambovitza. Il fut livré à la mairic en octobre 1872 et a coûté 700.000 fr.


Marchand de gibier.

Il se compose de trois corps de bâtiments:

1°. Une construction centrale, couvrant 1.360 m. c., où il y a 16 compartiments pour l'abatage des porcs, une grande salle et deux plus petites avec 18 compartiments, cave et un *pârlitor* dans la cour;

2°. Deux constructions latérales l'une à droite et l'autre à gauche, contient chacune 1.690 m. c. et ayant 20 compartiments pour l'abatage du gros bétail;

3°. Des magasins pour les suifs ayant 18 compartiments;

4°. Un topitor — fondoir — pour les suifs;

5°. Deux étables où l'on garde les bêtes avant l'abatage;

6°. Deux constructions pour le personnel administratif;

7°. Deux pavillons, l'un pour le portier et l'autre pour le médecin comunal.

Les constructions couvrent en tout 3.552 m. c.

On ne tue dans l'abattoir municipal que des bœufs, et des veaux.

L'abattage se fait la nuit après onze heures, ce qui n'a lieu dans aucune ville de l'Occident, car cette habitude a le double inconvénient de surmener le personnel et d'empêcher un examen sérieux des animaux par le vétérinaire.



Marchand de fruits ambulant.

On amène le bétail à l'abattoir entre 2 et 5 h. l'hiver, entre 4 et 7 h. l'été. Les bêtes ne se reposent pas avant d'être tuées. On les tient dans une sorte de parc établi sur le terre-plein qui sépare le quai de la porte d'entrée de l'abattoir.

L'abatage se fait d'après les procédés les plus modernes[1]) et, toute la nuit, à la lueur des lampes électriques les garçons bouchers écorchent, écartèlent, dépècent.

Deux vétérinaires sont chargés d'examiner les bêtes avant et après l'abatage.

Chaque boucher a son échaudoir.

Les suifs sont déposés dans un magasin en attendant qu'on les vende, et, comme la vente tarde parfois, ils répandent dans l'abattoir une odeur insupportable.

Le sang recueilli est acheté par deux italiens, qui le transforment en engrais qu'ils expédient en Italie. Les con-

---

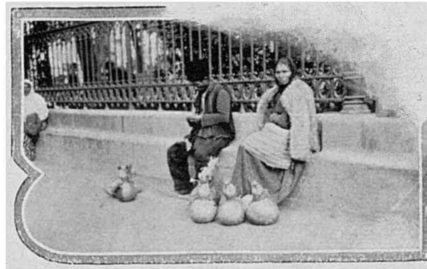
1) Les bouchers roumains tuent les bêtes par innervation, c'est-à-d re par ponction cervicale, ce qui supprime toute douleur chez l'animal.

Les Juifs ont leur sacrificateur qui egorge les bêtes d'après leur rite. Mais comme cette méthode hiératique ne tue pas immédiatement l'animal, aussitôt que le „haham" (le *schohet*) a tourne le dos un garçon boucher assomme le bœuf égorgé et afin de l'empêcher de souffrir on lui fait la ponction cervicale.

cessionnaires italiens MM. Costamagna et Rosazza paient pour le sang 0.10 centimes par tête de bétail.

La viande des animaux tués est transportée à la Halle où elle est vendue par les marchands en gros aux marchands en détail.

La viande de 1-ère qualité est vendue en gros, de 75 à 95 centimes le kilo; celle de 2-e qualité, de 65 à 80 centimes et celle de 3-e qualité de 50 à 65 centimes.



Marchands de lait
transporté dans des courges.

Comme la population juive ne mange que la partie supérieure de l'animal et que les bœufs tués par les hahams sont de qualité supérieure, les bouchers juifs vendent aux chrétiens d'excellente viande, mais prise uniquement dans les parties inférieures.



Marchands de fromage.

Les Juifs ne peuvent se nourrir que de la viande d'un animal égorgé. Cette méthode, toute hiératique et qui n'a de raison d'être que dans les pays très chauds où la viande se décompose très rapidement, est cruelle.

Après examen, du haham (le schohet), si l'on n'a rien observé chez l'animal, il est coucher (droit), c'est-à-dire permis et comme tel marqué à différentes places d'une estampille spéciale, si non, il est *treipha* c'est-à-dire interdit, et on le livre immédiatement aux chrétienes.

Les bouchers paient à l'abattoir une taxe de 4 francs par tête de bétail abattue.

L'ensemble de toutes les taxes perçues pour l'abattage des animaux destinés à la consommation figure dans le budget pour 450.000 francs.


Marchand de fruits.

Les moutons, les agneaux et les porcs ne sont pas tués à l'abattoir, mais chez les éleveurs.

La Mairie fait construire en ce moment à côté de l'abattoir actuel, un abattoir nouveau qui répondra à toutes les exigences modernes, où l'on tuera le gros et le petit bétail et qui sera relié à la gare de Filaret, par conséquent, à la gare du Nord par une ligne ferrée dont l'exécution est déjà commencée.

Le nouvel abattoir doit être élevé sur le même emplacement que l'actuel et on y a destiné une somme de 3.000.000 dont le premier versement de 500.000 francs est déjà effectué.

Ce nouvel abattoir sera relié à la gare de Filaret afin que les bestiaux puissent être ammenés directement dans la cour de l'abattoir, ce qui déterminera la suppression du marché au bétail d'Obor et concentrera tout le trafic du bétail au nouvel abattoir.


Marchand de gibier.

Les travaux ont déjà commencé, les écuries et le marché au bestiaux sont construits, tout est en brique et en fer. On y a prévu:

Une section frigorifique, une fabrique de glace artificielle, un fon-

doir de suif, une construction spéciale pour la bourse des marchands de bétail; le bureau du service vétérinaire, une section spéciale pour l'abatage du bétail malade dont la viande peut être livrée à la consommation après avoir été sterilisée; installation pour le nettoyage des conduites d'eau transportant les matières en état de décomposition, etc.

Le nouvel abattoir sera éclairé à l'électricité.

Nous n'avons pas de détail, bien précis et surtout bien sûrs relativement à la consommation de la viande de boucherie en 1866.

Dans un rapport du mois de janvier 1866 nous trou-



Halle Traian.

vons que l'on a abattu au marché Ghica, le 3 janvier 82 bœufs, le 4 janvier 86, le 5 janvier (la veille de l'Epiphanie) 99, le 6 janvier 74 et le 7 janvier 76

Le même rapport dit qu'on abattait de 4 à 10 bœufs par jour au marché Mogoshoaiei et de 12 à 20 au marché Amzei.

Mais ces données sont trop incomplètes pour pouvoir en tirer des conclusions certaines.

Nous préférons nous en tenir aux chiffres officiels de ces deux dernières années.

Voici le chiffre des animmaux tués pour la consommation:

Animaux tués à l'abattoir

	Bœufs et vaches	Buffles	Veaux
1898	63.961	1.153	20.125
1899	63.750	1.612	24.229
1900	61.899	1.150	27.298
1901	56 272	937	25.681
1903 . . .	54.631	1.206	24.497
1906	57.586	1.304	24.743

Poids de la viande de boucherie

In 1898	17.081.505	kgr.
„ 1899 . .	14.480.365	„
„ 1900	13.935.146	„
„ 1901	12.700.241	„
„ 1903 . . .	12.393.828	„
„ 1906 . . .	12 991.196	„

Animaux tués en ville

	Porcs	Moutons	Agneaux
1898	27.994	8.851	233.657
1899 . . .	32 893	9.842	230.655
1900 . . .	33.370	8.655	288.708
1901	38.561	9.151	266.256
1903 . . .	16.115	1.675	216.535
1906 . . .	26.908	4.667	248.555

Il résulte de l'examen des tableaux qui précèdent qu'il y a une baisse sensible dans la consommation de la viande depuis 1898. L'écart est aujourd'hui très notable. On consomme actuellement par an quatre millions de kilogrammes de viande de moins qu'en 1898.

A quoi faut-il attribuer cette diminution? A la crise de 1900, à la rarité du gros bétail réclamé par un travail agricole plus intense et détruit par l'épizootie, à l'augmentation du prix de la viande qui a été la suite natu-

relle de sa rareté? Nous ne voulons pas nous prononcer. Mais nous constatons que la diminution est comparativement la même pour moutons, agneaux et porcs. Il est donc certain que, pour une cause ou pour une autre, — et il serait bon de rechercher laquelle — bien que la population ait augmenté et que les effets de la crise aient disparu, on consomme aujourd'hui moins de viande à Bucarest qu'avant 1901.


Marchand de primeurs.

Malgré cela la moyenne de la consommation est encore assez élevée: A Paris elle est de 45 kgr par an et par habitant, à Munich de 61 kgr., à Dresde de 77, à Rome de 42; elle est à Bucarest, en 1906, de 54 kgr.

Le prix de la viande de boeuf, en 1906, a été de 0.80 c. à 1 fr. 20 le kgr., le veau s'est vendu de 1 fr. 40 le kgr., le porc de 1 fr. à 1 fr. 20.


Marchand d'oignons et piments.

Les agneaux sont mis en vente et dans les marchés et par des marchands ambulants, qui les portent suspendus par les pates de derrière à une balance et aux quels la mairie a imposé d'envelopper leur marchandise d'un linge blanc, car autrefois ils promenaient à travers la ville, exposés à la poussière et aux mouches, les agneaux tout frais écorchés, le ventre ouvert et la tête sanguinolente, ce qui était fort peu ragôutant et encore moins hygiénique. L'agneau très jeune est vendu comme primeur des la fin de

décembre au prix de 20 fr., puis 15 et 12 fr. en janvier, 10 et 8 fr. en février, 7, 6 et 5 fr. en mars et avril.

Les agneaux sont ammenés vivants aux halles et renfermés dans les sous sols du pavillon des bestiaux, où on les égorge et dépouille avant de les livrer à la consommation.



Un coin des Halles centrales.

HALLES ET MARCHÉS.

Sans remonter plus haut que la moitié du XIX-e siècle, nous voyons à Bucarest plusieurs endroits où l'on vendait des denrées: Piaţa Ghica, Piaţa Amzei [1]), Piaţa Mogoschoaiei, Piaţa Sf. Stefan, Piaţa S-ta Vineri, Piaţa Sf. Anton et Piaţa Kretzulescu. [2])

[1]) Le marché S-ta Vineri, fut ausi longtemps spécialement destiné à la vente du poisson.

[2]) Le marché Kretzulescu était établi derrière le han Kretzulescu et la maison de Dinicu Golescu (l'aile gauche du Palais Royal actuel). En 1866, on supprima ce marché, une partie du terrain vague devint le jardin du Palais et l'autre partie la strada Sf. Ionică.

Les marchands y vendaient en plein vent et ces marchés ressemblaient beaucoup plus à des foires qu'à nos marchés modernes, car on n'y vendait pas seulement de la viande, des légumes, des fruits, de la vollaille, des œufs, mais aussi des étoffes, des colifichets et des comestibles.

En 1866 le marché Ghica avait 26 petites boutiques couvertes, le marché Amzei 19, le marché Mogoshoaie 40 et le marché Kretzulescu 40.



Halle aux poissons.

En 1865, le gouvernement conclut avec la maison Godillot un contrat pour la construction d'une halle sur la place Ghica, une autre sur la place Amzei et d'un jardin sur l'emplacement de l'Episcopie.

La Halle Centrale (Ghica) ne fut terminée qu'en octobre 1872. Les bâtiments en pierre, en brique et en fer, rappelant les marchés couverts de Paris, couvrent 2.700 m.c. et ont coûté 1.500.000 fr. La place du marché a 10.812 m. c.

On a construit à côté en 1887—1888, une Halle aux poissons, pourvue de bassins pour conserver le poisson vivant, de sous sols et de dépôts. Elle couvre 1.077 m. c. et a coûté 323.350 fr.

A proximité, on a construit, en 1899, une Halle aux volailles et en 1903 on a créé aux Halles centrales une fabrique de glace artificielle.

Tout autour des bâtiments sont installés des pavillons où l'on vend des légumes, des fruits, des fromages, etc.

La Halle aux fruits a été construite en 1883. Elle couvre 414 m. c. et a coûté 43.900 fr.

C'est à tout cet ensemble de construction que l'on donne le nom de Halles centrales.



Marché aux fleurs.

De l'autre côté de la Dâmbovitza, en face des Halles centrales se trouve la Piaţa Bibescu où, depuis 1874, est installé le marché aux légumes, que l'on ne reconnaîtra plus l'année prochaine quand seront achevées les constructions que le Conseil municipal actuel a fait faire en cet endroit et qui donneront à ce marché d'aspect oriental que l'on voit dans nos gravures une physionomie plus civilisée et tout à fait moderne.

La Halle Amzei, qui a remplacé l'ancien marché, date, comme la Halle centrale, de 1872. Elle couvre 1.102 m. c. et a coûté 330.876. Elle est construite en brique et en fer; mais elle présente le grand inconvénient

de n'avoir pas de sous-sol et pendant les grandes chaleurs la viande et le poisson s'y détériorent assez vite.

En 1885, le place Sf. Anton (devant l'Hôtel Dacia) devint le marché aux fleurs. Derrière les quatre ou cinq petits pavillons où sont installés les fleuristes, des paysannes vendent des produits de leur fabrications: voiles, fichus, essuie mains.


Marchand d'agneaux.

En 1887, on a construit Calea Grivitza, au coin de la strada Popa-Tatu, un marché couvert en brique et en fer, avec caves pour la conservation de la viande. Il couvre 268 m. c. et a coûté 58.293 fr. Devant ce marché des marchands vendent des légumes.

Un autre marché couvert a été projeté, en 1888, calea Rahova, à l'intersection de la strada 13 Septembre et de la strada Sabinelor.

Enfin, en 1896, la Halle Traian a été terminée. Elle couvre 764 mètres carrés et a coûté 265.000 fr. Elle comprend 12 compartiments pour la viande, 12 pour le poisson, 4 pour le pain, 6 pour les denrées coloniales, et 10 pour les légumes. Ce marché sur lequel on fondait de grandes espérances, n'a pas donné les résultats qu'on en attendait, les transactions y sont très faibles et il est à désirer qu'à l'avenir l'emplacement soit mieux choisi, il y a des centres plus peuplés et où l'on ressent le manque d'un marché, tel le carrefour de Dudeşti où débouche la rue Traian, le carrefour de la Calea Moşilor, appelé piatza Topciului, etc.


Marchand de lait caillé (iaurt).

La mairie transforme en ce moment le vaste terrain

situé entre le quai de la Dambovitza, le Boulevard Maria, la rue Bibescu-Vodă et la rue du Poète, qui servait de marché aux légumes en gros, où venaient les paysans des environs et qui offrait le plus oriental spectacle. Malheureusement l'ensemble était sale et comme l'emplacement est situé tout près des Halles centrales, au pied de la butte au sommet de laquelle s'élèvent la Cathédrale métropolitaine et la Chambre des députés, il devenait urgent de transformer ce coin original si l'on veut, mais misérable et sale, en une halle moderne et d'aspect imposant.

La nouvelle construction occupe une surface de 16.000 m. c. et est composée de trois corps de bâtiment en façade sur le quai, le boulevard et la rue Bibescu-Vodă. La partie formée par la strada Poetului reste ouverte pour permettre, sans inconvénients, l'entrée et le sortie aux grands chariots chargés de légumes ou autres marchandises.



March-nds d'oies.

Ces trois corps de batiment dont chacun a une longueur de près de 400 mètres, sont divisés en 57 compartiments et en autant de caves.

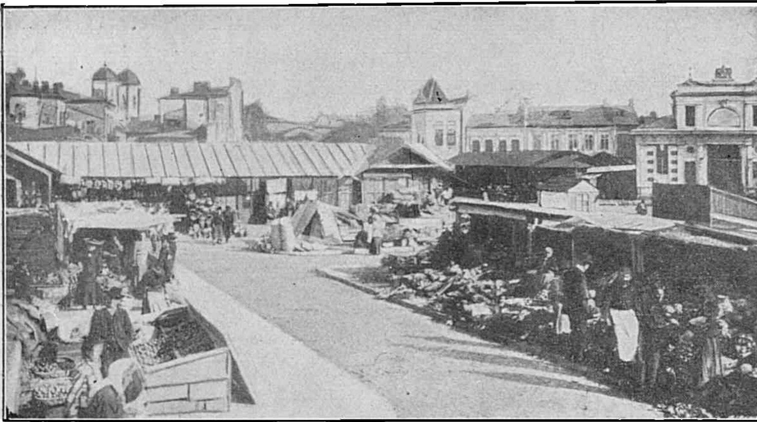
Aux angles formés par les corps de batiment, où ont été pratiquées de très belles voies de passage, il y aura de chaque côté des locaux pour restaurants, marchands de vin, etc.

Au centre de la place intérieure, autour d'un large bassin, huit grands pavillons ouverts, en fer, seront divisés à leur tour en 140 compartiments que la mairie louera aux commersants et dont elle espère retirer 250.000 frs. de revenus, tandis qu'aujord'hui elle n'en a que 90.000. frs.

Les travaux coûteront au total 1.100.000 frs., dont toutefois 320.000 frs. representent les expropriations nécessaires.

Le reste servira a la construction, l'asphaltage de la cour, la canalisation, l'éclairage à l'éléctricité, les conduites d'eau et à la formation de deux squares sur la façade du boulevard Maria, vis-à-vis l'hopital Brancovan.

De nouveaux marchés sont projetés. Il serait à désirer qu'on executât ces travaux le plus tôt possible car



Marché aux légumes.

certains quartiers sont encore trop éloignés des halles centrales et autres marchés existants, toutefois nos édiles ont particulièrement developpé les marchés les ont considérablement ameliorés et grâce aux mesures de surveillance active du service sanitaire, l'alimentation est à peu près satisfaisante.

Le service sanitaire en ce qui concèrne l'alimentation se divise en service vétérinaire et service chimique.

Le service vétérinaire est dirigé par un médecin vétérinaire, chef du service, un vétérinaire, directeur de l'abattoir, 6 vétérinaires de circonscriptions, 3 vétérinaires

pour le contrôle du lait, 1 chimiste pour l'analyse du lait, 2 réviseurs de bestiaux pour le controle du laitage.

Le personnel du laboratoire Chimico-bactéréologique de la commune qui compte trois sections comprend 1 chimiste administrateur, 1 bactéréologue, 2 chimistes commisaires experts (experts-jurés) 2 élèves, 1 copiste, 2 serviteurs.

La surveillance qu'exerce tout ce personnel est très active et nous en donnerons une idée beaucoup plus concrète par les tableaux suivants:

En 1906 on a tué à l'abattoir communal: 40.693 bœufs, 87 taureaux, 14.824 vaches, 447 buffles, 1.396 buffles, 20.676 veaux et 5.822 buffletins.



Montagnard marchand de fromage.

Tous ces animaux ont été examinés par les vétérinaires tant avant, qu'après avoir été abattus et on a confisqué 17.916 kgr. de viande et 52.330 kgr. de foies et autres organes.

Sur cette quantité 9.755 kgr. de viande était tuberculeuse, 1.466 kgr. representait des poumons tuberculeux et 576 de foies étaient également tuberculeux.

Au laboratoire on a examiné en 1906 un nombre de 1.517 échantillons alimentaires, dont 1.249 ont été trouvés reglementaires. La plupart des échantilons étaient de vins (886) ou boissons alcooliques (185) Pour le vin 689 ont été réglementaires et 197 en défaut, de ces 197 il y avait 29 échantillons qui contenaient une quantité appreciable d'acide salicilic et 82 qui n'en contenait que des traces.

Sur les 185 échantillons de boissons alcooliques, 40 contenaient de l'alcool en plus ou en moins de la quantité réglementaire.

Parmi les autres échantillons de produits alimentaires,

73 n'étaient pas réglementaires, 19 contenaient de l'eau et des substances grasses, 4 du vert de gris, 3 de la dextrine, 1 de thé falsifié et d'autres enfin devenus impropres à l'alimentation à cause de leur état avancé.

Pour le lait on a examiné 1645 échantillons, dont 1228 ont été reconnus réglementaires et 302 mêlés d'eau ou de crème. Ces chiffres pour ceux qui sont au courant des procédés chimiques des pourvoyeurs d'une grande ville, sont significatifs et plaident éloquemment en faveur de notre capitale; nous devons ajouter, que le laboratoire n'est créé que depuis le mois d'Octombrie 1905, et, qu'à ses débuts, la proportion des produits non réglementaires était de 55 %, on voit donc combien ce controle rend de services à la population.

Le pain.

La nourriture nationale qui forme encore actuellement la base principale, pour ne pas dire exclusive de l'alimentation du paysan est la *mamaliga,* composée de farine de maïs cuite et salée, offrant une certaine analogie avec la *polenta* italienne, mais qui constitue une nourriture insuffisante et souvent nuisible par l'emploi de maïs déterioré ou qui n'avait pas atteint une maturité complète.



Marchand de glaces.

Il est aisé d'ammener l'habitant des villes à l'usage du pain, mais malheureusement il n'en est pas de même pour le paysan et il faudra bien des efforts pour lui faire comprendre les avantages qu'il retirerait de l'emploi du pain et bien des difficultés seront à vaincre pour mettre a sa portée ce pain tant préconisé.

Bucarest possède deux grandes fabriques de pain: l'une Viaţa — La vie — société par actions, et l'autre Sănătatea — la santé — société collective. Il faut compter également la manutention du ministère de la guerre et celle de Colentina de la commune; cette dernière est pourvue aussi d'un moulin. La mairie l'afferme, mais l'entrepreneur est obligé, à la demande de la commune, de mettre en vente le pain au prix fixé par elle. Cette manutention peut produire jusqu'à 20.000 pains par jour. A part ces grandes fabriques il y a d'importants boulangers et d'autres moindres qui produisent des pains ordinaires et des pains de luxe tandis que les petits boulangers ne produisent que le pain ordinaire.



Marchand paysan.

Les grandes fabriques sont installées à l'instar de celles de l'étranger, spécialement d'après les modèles des grandes fabriques de Vienne et de Peste, quant aux manutentions on y a introduit tous les perfectionnements mécaniques récents, afin de pouvoir produire le plus rapidement possible, le plus grand nombre de pains possible.

A part les manutentions qui ne travaillent pour le public que dans les cas de grève, ou de circonstances spéciales et ne fabriquent ordinairement que le pain d'ordonnance, bien qu'elles puissent produire toute espèce de pains; les autres fabriquent et les grands boulangers tels que Aloïs Müller, Gagel, Blaschek, etc., font journellement tous les pains habituellement dans le commerce, c'est à dire le pain blanc, le pain de seigle, le pain de pomme-de-terre, la *jimblă* — pain préparé avec une farine plus blanche — le pain de luxe, les croissants au lait, au beurre, les croissants salés — que l'on consomme avec la bierre — et tous les petits pains de fantaisie.

Le pain est débité dans des boulangeries et distribué aussi à domicile par un service spéciale que possède chacun de ces boulangers.

Les boulangers moyens ont en général de 2 à 4 fours, moudent eux mêmes et emploient le travail manuel, ils fabriquent également différentes espèces de pains, mais pas le pain de luxe et partie d'entre eux font aussi la distribution à domicile.

Le petit boulanger existe plutôt dans les quartiers exentriques, il n'a qu'un four, ne fabrique que le pain habituel et le vend sur place.



Marchand de noisettes.

Par four il faut une équipe de six hommes, qui d'après le réglement du service sanitaire ne peut travailler plus de 14 heures par jour, s'il y a plus de travail on doit employer une autre équipe. Chaque four peut produire 1.300 pains par jour, le réglement prévoit 1.200 pains en général on force un peu, ce qui donne 1.300.

Les boulangers s'approvisionnent directement aux grandes meuneries, quelques uns ont leur propre minoterie mais c'est l'exception, et presque tous ont attenant à leur établissement des magasins où ils déposent leur réserve de farine et quelque fois du blé non moulu, qu'ils combinent selon la qualité après l'avoir moulu eux mêmes.

Le prix du pain d'un kilogramme — deux livres — est d'habitude de 22 centimes, le jimbla se vend 27 centimes, le pain de luxe un peu plus cher, le pain rassis subit un rabais; les prix ne sont pas tout à-fait uniformes, certains boulangers vendent un peu plus cher, mais les différences sont toujours fort petites; le gain que réalise un boulanger est minime, il n'est jamais plus fort que

5 centimes par pain et une boulangerie achalandée vend de 500—600 pains par jour; Les boulangers ne peuvent hausser le prix du pain sans avoir préalablement obtenu l'assentiment de la mairie, les agents de contrôle surveillent également le poids des pains et s'il n'est pas réglementaire le confisque en faveur des institutions de bienfaisance.

Le vin.

Bucarest a de tous temps cultivé la vigne, aujourd'hui encore certaines parties de la capitale sont plantées de vigne et ne cèdent que lentement leurs coteaux ensoleillés



Marchands de la campagne.

aux constructions et aux travaux de la voirie. Tout autour de la capitale, s'étendaient de nombreux vignobles et presque chaque propriété avait son habitation où durant les chaleurs de l'été venaient s'installer les propriétaires, y faisaient la recolte et préparaient le vin qui servait à leur usage personnel. Quelques uns en faisaient aussi le commerce et comme les besoins n'étaient pas très grands, les négociants de la ville trouvaient amplement ce qu'il leur fallait autour de la capitale même,

très rarement ils s'approvisionnaient des départements voisins Vlasca et Dâmbovitza.

Jusqu'à la construction du premier chemin de fer — la ligne de Bucarest-Giurgevo — le transport du vin se faisait par chariots. Les négociants s'approvisionnaient soit directement des propriétaires, soit de quelques commerçants en gros.

Lors de la construction de la gare du Nord on ménagea vis-à-vis de la manufacture des tabacs une rampe aux vins, qui existe encore aujourd'hui sous le nom de rampe militaire et où l'on décharge les vins, à défaut d'une rampe spéciale. La rampe de la gare Filaret est employée plutôtpour les vins qui viennent de Dobrogea. Une nouvelle rampe est projetée à la gare d'Obor.



Bragagiu.

L'installation est encore incomplète et il n'existe pas de hangars spéciaux sous lesquels on puisse abriter les tonneaux; aussi les laissait-on tels qu'ils avaient été déchargés, jusqu'à ce qu'ils fussent vendus; la direction des chemins de fer percevait pour chaque tonneau, quelle que fut sa dimension, une taxe uniforme d'un franc par jour.

Cet état de choses à la longue devint intolérable et il y a 16 ans, à la suite des réclamations que lui adressaient sans cesse les négociants en vin, la mairie fit construire un dépôt, derière la fabrique Lessel, le long de la voie ferrée qui mène à Cotroceni. On y payait 0.20 c. par fût et par jour. En 18 une crûe de la Dimbovitza inonde le depôt et on dût transporter les vins aux nouveaux entrepôts de Geagoga construits par la commune tout en haut de la calea Rahova sur le plateau du *dealu Spirei.* L'ancien depôt fut démoli. Quelques grands negociants en gros, juifs, sous pretexte que les fonctionnaires communaux

leur faisaient subir toutes sortes de vexations, s'associèrent et ouvrirent à leurs frais dans la calea Grivitza un dépôt, denommé „*Nectar*“. La commune prétendit avoir le monopole et contestâ aux négociants le droit d'ouvrir ce dépôt. La cause fut portée jusqu'en Cour de Cassation qui donna gain de cause aux négociants.

Ce dépôt n'avait pas de cave, aussi plusieurs négociants s'entendirent avec un grand négociant en bois, dont



Hôtel de Mr. M. Blank.
ruc Dionisie.

le dépôt était voisin de la gare du Nord et qui construisit un grand dépôt sur la calea Grivitzei, à côté de la gare. Peu de temps après quelques autres négociants formèrent un nouveau dépôt vis-à-vis de celui appelé Nectar, enfin un particulier possède également un dépôt rue Romulus. Tous ces dépôts sont publics et on débat à l'amiable les conditions dans lesquelles on y fait les dépôts, chaque dépôt toutefois est surveillé par un agent de côntrole du Ministère des finances, qui perçoit une taxe de 0,15 c. par déca-

litre pour le vin, de 0.30 c. pour la tzuica et de 0.60 c. pour l'alcool (esprit). Le jaugeage se fait selon deux systèmes qui offrent un résultat légèrement diffèrent (2 %) mais qui provoque toujours des malentendus, car tous deux sont officiels et on devrait bien les mettre d'accord pour éviter ces inconvénients qui en définitive s'emploient contre les gens de bonne foi; on paie 2 frs. par tonneau pour le jaugeage.

De tous ces entrepôts, le seul qui soit vraiment digne de ce nom et qui réponde au but est celui de Geagoga, que la mairie a fait élever, mais qu'elle vendit plus tard en 1905 à l'Etat pour la somme de 1.200.000 frs.; ces entrepôts sont reliés au réseau des chemins de fer par une voie qui permet d'amener les marchandises jusque dans la cour du milieu; ils possèdent trois étages de caves et des appareils perfectionnés pour les opérations subséquentes, collage, sou tirage, ouillage, filtrage et pasteurisation.



Maison de Mr. l'ingenieur Ilie Radu.

Nous donnons un tableau des principaux aliments consommés à Bucarest en 1906:

Poisson frais	361.501	kgr.
„ salé	467.590	„
Sardines en barriques	13.900	„
Beurre	167.000	„
Fromage	328.890	„
Légumes secs	2.212.000	„
Pommes de terre	5.500.000	„
Sucre	3.990.000	„
Riz	900.000	„
Semoule	150.000	„
Huile d'olive	1.350.000	„
Olives	400.000	„
Vin	1.200.000	déc.
Vinaigre	25.000	„

Alcool	170.000 kgr.
Eau de vie	380.000 „
Bière	627.000 „

La consommation totale du pain en 1906 a été de 59.720.603 kgr. soit 209 kgr. par habitant ou 552 grammes par jour. Cette quantité semblera très minime, mais elle n'est pas exacte, car une très notable partie de la population des faubourgs, consomme, au lieu de pain, de la bouillie de maïs — la mamaliga:

Voici un tableau du prix des denrées en novembre 1906:

Viandes

Viande de bœuf	en gros	0.80	kgr.
	en détail	0.85—0.90	„
	filet		„
	à hachis	0.80—0.90	„
	hachée	0.80—0.90	„
Langue de bœuf		1.20—1.60	„
Cervelle de bœuf		0.60—0 70	„
Rognons		0.40—0.50	„
Foie, spline, cœur		0.50—0.60	„
Mâchoire et restes		0.60	„
Pieds de bœuf, nettoyés		0 25	„
Pieds non nettoyés		0.20	„
Ventre nettoyé (lavé)		1.20—1.40	„
Ventre non lavé		0.80—0.90	„
Suif		0.55—0.60	„
Peau de bœuf		1.20	„
Peau de buffle		1.00	„
Viande de veau	en gros	0.80—0.85	„
	en détail	1.—	„
Epaule de veau		1.60—2 50	„
Antrecote de veau		2.00—2.50	„
Rognons		1.50—2.00	„
Poitrine de veau		1.50—2.00	„
Cuisse de veau avec rognons		8.00—3.00	„
Filet de veau (partie interne)		0.60	„
„ „ „ (externe)		1.40—1.60	„
Fricandeau		2.00—2.50	„
Langue de veau		0.50	„
Cervelle		0.50 0 60	„

Pieds de veau	0.70	kgr.
Peau de veau	1.00	„
Peau de jeune buffle	0.80	„
Tête de veau	0 70—1.00	„
Viande de porc { en gros	0.80—0.85	„
Viande de porc { en détail	0.90—1.00	„
Filet	1.20—1.40	„
Cotelette	1.10—1.20	„
Foie	0.60	„
Tête de porc nettoyée	0.40—0.55	„
„ „ „ non nettoyée	0.60	„
Graisse	1.10—1.20	„
Graisse fondue en gros	1 10	„
„ „ „ détail	1.20—1.30	„
Saucisses	1.00—1.40	„
Peau de porc	0.70—0.75	„
Pieds de porc	0.60	„
Viande de mouton { en gros	0.60—0.65	„
Viande de mouton { en détail	0.70—0.80	„
„ „ „ de prés-salés { en gros	0.70—0.80	„
„ „ „ de prés-salés { en détail	0.80—0.90	„
Gigot	0.80—0.90	„
Tête de mouton	0.10—0.15	la pièce
Peau de mouton	3.00—3.50	„

Poissons

Poisson vivant de différentes espèces	1.60	kgr.
Alevan	0.50—0.60	„
Carpe (petite)	1.00	„
„ (grande)	1.40	„
Brochet (petit)	0.50	„
„ (grand)	0.60	„
Rouget	0.25—0.40	„
Perche (moyenne)	1.00	„
„ (grande)	1.40	„
Silure (grand)	2 00	„
„ (petit)	0.60	„
Grand esturgeon (zoole)	2.00	„
Tanche	0.80	„
Carassin	0.60—0.70	„
Sterlet	2.00	„
Ombre de mer	1.20	„
Ecrevisses	3.00—8.00	le cent.

Caviars (œufs de poisson salés)

Caviar de carpe	3.50—4.00	kgr.
„ „ brochet	4.00—5.00	„

Poissons salés

Esturgeon	1.40	„
Filet de silure	1.60—1.80	„
Carpe	0.80—1.20	„
Cosaque russe		„
Brochet	0.70	„
Platica [1]	0.80	„
Menu frettin	0.30	kgr.
Tête d'ésturgeon de silure	0.60	„

Volailles

Poulet gras	2.50—3.00	la paire
Petit poulet	1.20—1.30	„
Canard	2.50—3.00	„
Oie	5.00—6.00	„
Dinde	12.00	„
Dindons	14.00—16.00	„
Pintades	2.00—2.40	„
Pigeons	0.80—1.20	„

Gibier

Lièvre	2.00—6.00	„
Peau de lièvre	0.30	„
Perdrix	2.00—4.00	„
Bécasse	3.00—4.00	„
Bécassine	1.00—1.50	„
Canard sauvage	2.50—3.00	„
Caille	0.80—1.00	„
Chevreuil	40.00—60.00	pièce

Lait et laitages

Lait de vache	0.40	le litre
„ „ buffle	0.40—0.50	„
„ „ stérilisé	0.50	„

---

1) Ce poisson n'a pas d'équivalent en France et se trouve dans les cours d'eau douce de Roumanie.

Lait battu (dans les rues)	0.20—0.30	kgr.
„ „ (aux marchands ambulants) .	0.30	„
„ „ (chez le laitier)	0.40	„
„ aigri (au marché)	0.80	„
„ „ (chez les revendeurs) . . .	1.00	„
Crême Chantilly	1.60—1.80	„
„ de lait bouilli (au paysan)	0.80—1.00	„
„ „ „ „ (au marchand ambulant)	1.20—1.60	„
„ „ „ „ (chez le laitier) . .	1.60	„
Beurre frais (au paysan)	2.00—2.50	„
„ „ (au marchand ambulant) .	2.80	„
„ „ (laitier et march. de fromages)	2.80—3.50	„
„ fondu (au marchand ambulant) .	2.80—3.20	„
„ „ (chez le laitier et marchand de fromages)	3.60—4.60	„
Fromage blanc (dans la rue)	1.60	„
„ „ (chez le laitier) . . .	1.80—2.00	„
„ „ de brebis (marché) .	1.00—1.20	„
„ „ chez le marchand . .	1.20—1.40	„
„ „ à l'épicerie	1.20—1.60	„
„ „ en outre	2.20—2.60	„
„ „ grec	1.60—2.00	„
„ ordinaire	1.80—2.40	„
Lait caillé	0.40—0.50	„
„ „ en bol	0.20	„
Œufs (deux)	0.15	„
„ en gros	7.00	le cent.
Miel en rayons	3.00	„
„ en pot de ½ kgr.	1.00	„

Comestibles

Cotelettes de porc, fumées	1.50	kgr.
Filet de porc, fumé	2.40	„
Saucisson	1.50	„
„ plat *(ghiuden)*	2.40—3.60	„
Lard	1.40—1.50	„
Viande séchée et pressée	2.00	„

Fruits

Pommes	0.30—0.60	„
Poires ordinaires	0.30	„
Poires de table	1.40	„

Coings	0.20—0.60	kgr.
Raisins de choix	1.20	„
Prunes fumées	0.70	„
Nefles	0.80	„
Cédrats	1.40	„
Citrons (treize)	1.00	„
Grenades	0.70	„
Noix (le cent)	0.40—0.50	„
Concombres aigris	0.05—0.10	la pièce

Légumes et semences

Choux	3.00—6.00	le cent.
Choux rouge	0.20—0.40	kgr.
„ de Bruxelles	0.60—0.80	„
Pommes de terre	0.10	„
„ „ „ en gros	5.00—10.00	les 100 k.
Oignons	0.10—0.15	kgr.
„ en gros	9.00—12.00	les 100 k.
Poireau, les 100 pieds	1.00	kgr.
Ail	0.50—1.00	le collier
Céleri	2.50—4.00	le cent
Navet	10.00—12 00	„
Laitue (4 à 5 pieds)	0.10	kgr.
Panais	1.50—2.00	le cent.
Persil	1.50—2.00	les 100 fils
Choux-fleurs	0.20—0.40	kgr.
Betteraves	0.05—0.10	la pièce
„ en gros	4.00—5.00	le cent.
Oseille	0.30	kgr.
Epinards	0.30	„
Radis	0.10	„
Raifort	0.30	„
Champignons	1.10—1.30	„
Haricots	0.25—0.40	„
Lentilles	0.40	„
Petits-pois	0.40	„
Farine de maïs	0.15	„
„ „ „ de luxe	0.25	„
Maïs	0.10	„
Millet	0.15	„
Graines de chenevis	0.40	„

Pain

Pain bis	0.20	kgr.
Jimblă (pain)	0.30	„
Petits pains de luxe	0.10	chaque
Croissants	0.05	„

Farines

Farine blanche 1-ère qualité	0.40	kgr.
„ „ 2-ème „	0.30	„
„ „ 3-ème „	0.25	„

Sel

En gros	0.20	kgr
Concassé	0.20	„
De luxe	0.30	„

Délicatesses

Œufs de poisson, frais (esturgeon) . . .	32.00	„
„ „ „ préssés	20.00—22.00	„
Huitres d'Ostende (la douzaine)	3.00	„
Homards et langoustes	10 00	pièce
Truites	12.00	kgr.

Vins et vinaigres

Vins du pays, divers crus	4.50—8.00	le décal.
Ţuică	6.00—11.00	„
Vin d'Odobeshti et Panciu	4.20—4.60	„
„ de Dobrogea	5.60—6.00	„
„ vieux d'Odobeshti	6.00—7.00	„
Vinaigre de fabrique 12°	2.80—3.00	„
„ „ „ en détail	4.00	le litre
„ „ vin	0.50—0.60	„

Peaux

De cheval	12.00—13.00	une
„ vache	1.20	le kgr
„ buffle	1.00	kgr.
Veau	1.00	„
Jeune buffle	0.80	„
Mouton	0.10—0.15	l'une

Porc	0.70—0.75	le kgr.
Lièvre	0.30	une
Chien	0.15—0.20	„

Bestiaux (vivants)

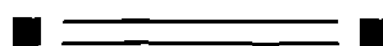
Cheval	80.00—600.00	la paire
Bœufs	500—600 frs.	„
„ pour l'alimentation avec 8 o/o de réduction du poids	0.50	le kgr.
Buffles (alimentation)	200—400 frs.	la paire
Vache „	100—120 „	une
„ à lait	120 - 200 „	„
Buffle à lait	250—300 „	„
Poulains	160—200 „	la paire
Veau de lait	50—60 „	„
Porc de marais (40 kgr.)	35—55 „	une
„ engraissé (80—100 kgr.)	80—100 „	„
Pourceaux	5—6 „	„

Bois

Chêne	26—27 frs.	les 100 k
Bois écorcé	30—31 „	„
Bois blanc	22—23 „	„

Fourrages

Foin 1-ère calité	60—65 „	„
„ 2-ème „	55—58 „	„
„ 3-ème „	45—52 „	„
Pailles de blé	16—20 „	„
„ d'orge et d'avoine	24—26 „	„
„ de millet	44—50 „	„
„ de maïs	8—12 „	le char
	32 „	les 1000 k.
Blé 1-ère calité	66—68 „	„
„ 2-ème „	62—64 „	„
„ 3-ème „	55—58 „	„
Orge	46—50 „	„
Seigle	56—52 „	„
Maïs nouveau	38—45 „	„



CHAPITRE VII

L'ÉCLAIRAGE

A ses débuts Bucarest encore village, ne possédait pas d'éclairage. Dès que venait le soir, la ville était peu à peu plongée dans l'obscurité profonde, à moins que la lune, par les nuits sereines, vînt répandre sa lumière mélancolique sur la ville, où lentement s'éteignaient tous les bruits, hors le chant des coqs et l'aboiement des chiens.

Celui qui voulait de la lumière avait recours aux torches, cordes ou bois, enduits de résine et qui avec beaucoup de fumée nauséabonde, dégageaient une lumière jaunâtre et lugubre. Plus tard les bougies de suif firent leur apparition et pendant de longues années formèrent l'éclairage de luxe. Quand l'édilité fut constituée et qu'on organisa le sistème d'éclairage de la ville, on éleva de distance en distance et seulement sur les voies principales, quelques lanternes, qu'éclairaient des bougies de suif; nous ne possédons pas de documents qui puissent permettre d'établir le nombre primitif de ces lampes, mais nous trouvons



Rue éclairée au pétrole.

qu'en 1844 la mairie fait élever encore 128 lampes. Les particuliers et ce n'était guère que les boyards, employaient les torches qu'ils faisaient porter par les serfs tziganes et qu'on appelait *„masalagii"*.

La première concession pour l'éclairage de la ville, aux bougies de suif, date de 1850; ce n'est qu'en 1856, que d'après M. Alimănăşteanu, le pétrole aurait fait son apparition. En tous cas, son emploi ne fut que partiel et très restreint, car les 16 lampes qu'on éleva en 1860 à



L'ambassade d'Autriche.
rue Vămei

Cotroceni, furent toujours à bougies de suif et en 1861, on retrouve le même éclairage. Il est vrai qu'en 1858 un certain Iosef Cherman proposa d'éclairer la ville au gaz, mais le projet n'eut pas de suites. Vers 1861 Bucarest commença donc à utiliser le pétrole comme combustible d'éclairage et fut sous ce rapport, une des premières qui l'employa, car Gênes s'en servait dejà depuis 1802. Aujourd'hui encore les quartiers excentriques ont conservé ce système primitif et quelques ruelles du centre, telle que

celle de l'église Răsvan — St. Georges — n'ont pas d'autres lampes. Toutefois par le contrat actuel de concession de l'éclairage de la ville à la Compagnie du gaz, celle ci est obligée de remplacer par série annuelle de lampes, les anciennes lampes à pétrole, par les lampes plus modernes a gaz. Bien des maisons encore — même parmi celles du centre, ne possèdent pas d'installation au gaz, elles sont éclairées au pétrole, que le peuple désigne toujours sous le nom de gaz, et que des marchands ambulants débitent dans les rues en criant *gaz, gaz*, et à côté de la lampe à pétrole, brille la lampe éléctrique à arc.


Marchand de pétrole (găzar).

Ce fut en mars 1868 que l'on accorda la première concession pour l'éclairage au gaz. Elle avait été accordée tout d'abord à Mr. Alfred Gottereau, qui ne put trouver durant deux ans, le capital nécessaire a l'entreprise et menacé de perdre la caution qu'il avait dû deposer, passa avec l'approbation de la mairie, la concession à MM. Negroponti, Mehedinteanu et Zarifi, moyennant une bénéfice de 300.000 frs. qui lui fut versé immédiatement. Les nouveaux concessionaires créerent une *Société générale pour l'éclairage et le chauffage au gaz en Roumanie,* quien trois ans executa des travaux pour une valeur de près de 4.000.000 frs. En 1873 ils transmirent leur concession à une compagnie anglaise *The British and Foreign Water & Gaz Works Company Limited* pour la somme de 3.750.000 frs. Le siège de la Société était à Londres et pendant 7 ans, c'est-à-dire jusqu'en 1880 elle conduisit l'antreprise. Bien que constituée au capital de 6.000.000 frs., la Société dirigeait une affaire mauvaise, à

cause du charbon qu'il fallait importer à grands frais, de l'étendue trôp grande de la ville et de la perte sèche qu'elle éprouvait par le non emploi de son cocks. Bucarest ne se chauffait qu'au bois, les maisons en vue des hivers rigoureux, étaient construites avec des doubles fenêtres et chaque pièce avait son poêle à la russe, excellent pour répandre et conserver une douce chaleur; les poêles en fonte, les



Maison de Mr. V. Dărăscu
rue Popa Rusu.

systêmes modernes pour l'utilisation des résidus du charbon étaient ignorés et plus tard, lorsqu'ils firent leur apparition, on ne sut tout d'abord les apprécier.

La Société anglaise chercha donc à se débarasser de sa concession et en 1880 la passa à une Société française constituée à Paris sous la dénomination de Compagnie du Gaz de Bucarest. L'année d'après, en 1881 les actions de cette compagnie passèrent à la Société du Gaz et de l'Eau de Paris, mais qui elle même ne tarda pas — en 1885 —

à les transmettre à la compagnie actuelle qui obtint en 1905 le renouvellement de sa concession, dont le terme expirait en 1908 et qui a été porté à 1948. Cette Société porte le nom de Société roumaine de gaz et électricité.

En échange de cette concession la nouvelle Société a versé à la commune une somme de 5.000.000 frs., comme valeur des installations, et 2.000.000 frs. une fois pour toutes; en outre elle lui reconnaît 10% sur toute location



Uzine électrique communale.

de ses appareils ou produits et 50% de son bénéfice net. La Société donnc encore à la mairie, pour les pauvres, les interêts de 5% sur les cautions des abonnés et 200 tonnes de cocks par an.

En dehors de la concession à la Société de gaz et d'électricité, le mairie compte encore un entrepreneur, Mr. Vittorio Croizat qui a la charge des lampes à pétrole

et à huile minérale. L'entretien de ces lampes lui est payé à raison de 80 frs. par lampe par an et le contrat a été conclu en 1894 pour cinq années. Tous les ans, l'entrepreneur doit remplacer les vieux supports par autant de nouveaux. C'est aussi en 1894 qu'à été introduit la bec Auer.

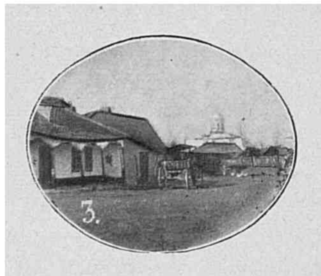


Marchand de gaz.

Bucarest possède de la sorte 3.969 becs à gaz, 3.113 lampes à pétrole, 1.018 à huile minérale, 151 lampes électriques à arc voltaique et 66 à arcs incandescents.

En 1906 la ville a consummé 6.800.286 m. c. de gaz.

On peut apprécier d'après le nombre des becs et des lampes à pétrole ou à huile, le chemin qu'il reste à faire pour amener Bucarest à un état d'éclairage satisfaisant. Les rues du centre grâce à l'électricité et aux becs Auer, ne manquent pas de lumière, mais les quartiers un peu plus éloignés sont plongés dans une demie obscurité inquiètante et d'aucuns dans une nuit profonde, heureusement la lune supplée de temps à autre à cette insuffisance, qu'un esprit d'économie excessif vient augmenter en faisant éteindre à partir de onze heures du soir 2 becs sur 3.

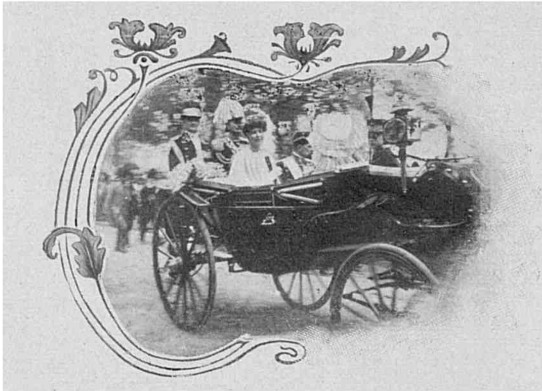


CHAPITRE VIII

VOITURES

Les boyards de Bucarest ont eu de tous temps, des chevaux superbes, richement harnachés et de belles calèches *(caleşti* et *butci)*. C'était à qui aurait les plus beaux chevaux et les plus riches voitures.

Une belle et très interessante collection de semblables voitures, ainsi que de nouvelles, a été réunie par Mr. Eliad, rue Mircea Vodă.



Voiture princiaire.

Leurs cochers avaient une sorte de livrée, composée d'une longue tunique *(dulamă)* plissée et serrée à la taille par une large ceinture de soie. Ils portaient sur la tête un haut bonnet de drap noir, avec cocarde de soie blanche,

qu'ils remplaçaient l'hiver par un bonnet de peau d'agneau, avec cocarde de soie rouge. Tous avaient à la ceinture un couteau à long manche d'argent.

Les boyards sortaient tous à peu près à la même heure. Les voitures montaient au petit trot le Podul Mogoshoaie et, une fois arrivées à la barrière, elles partaient à toute bride vers Baneasa ou Herestreu.

La classe noble seule jusqu'en 1823, avait le droit de se promener en calèche. Les gens de négoce, quelque fut leur fortune, devaient monter dans des tape culs quelconques, car il n'y avait pas de fiacres. Les premiers ne firent leur apparition qu'en 1828.

Le major Papazoglu, dans *Histoire de la fondation de Bucarest,* où parmi tant de naïvetés, il y a de très intéressants détails, raconte qu'en 1816, la princesse regnante, femme du prince Caradja, vit passer sous ses fenètres une calèche toute neuve attelée de deux chevaux fringants. Le cocher était tout de neuf habillé et dans la calèche deux femmes qui lui étaient inconnues et qui ne lui parurent pas appartenir à l'aristocratie de la ville.

Elle appela le *baş-ciohodar* et lui ordonna de courir après la calèche et de la ramener dans la cour du palais. L'ordre fut exécuté aussitôt.

La calèche suspecte fut amenée dans la cour du palais et les deux dammes priées d'en descendre. On apprit alors qu'elles étaient les légitimes épouses de deux des plus riches fourreurs de Bucarest, Dedu et Ciochina.

La princesse leur fit dire de rentrer à pied chez elles „où elles avaient à soigner leur menage et leurs enfants". Quand à la voiture et aux chevaux, on les envoya dans les écuries princières.

Le prince Caradja ayant appris ce qui „s'était passé" fit appeler les deux fourreurs et leur demanda comment ils se permettaient d'avoir des chevaux et une calèche de grand prix.

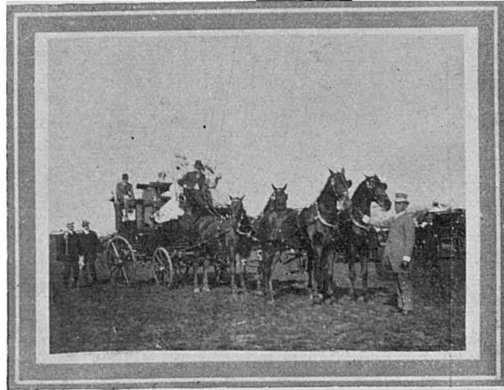
Les fourreurs expliquèrent qu'un négociant de Vienne

leur devant 5.000 francs et ne pouvant les payer, leur avait envoyé ces chevaux et cette calèche.

Le prince Caradja ordonna que l'on paya 5.000 francs aux deux commerçants et garda la voiture et les chevaux.

En 1828, on vit à Bucarest les premiers fiacres.

Longtemps cette industrie fut entre les mains des russes (lipovens) qui avaient leur quartier et leur église aux alentours de la strada Romană. Les voitures qu'ils mettaient dans la circulation étaient très belles et toutes at-



Voiture de Mr. Eliade.

telées de chevaux superbes. Les cochers portaient de longues tuniques de velours noir ou bleu foncé, serrées à la taille par une ceinture de soie.

Aujourd'hui les lipovens sont moins nombreux et il y a des loueurs de voitures roumains et juifs. Les fiacres les plus élégants et les plus beaux chevaux sont toujours à des russes.

Les fiacres de Bucarest sont tous des victorias; mais les loueurs de voitures ont toujours des coupés à la disposition du public au prix de 5 fr. l'heure.

Le tarif est ainsi fixé:

Une heure en ville	2 fr.
Une course	1 „
Une course à la gare	2 „
Une heure hors la ville . . .	3 „

Le tarif de nuit est le même que pour le jour, mais les voitures sont moins neuves et les chevaux moins beaux.

Le pourboire n'est pas obligatoire à Bucarest comme à Paris. Si on lui en donne un, le cocher remercie; si on ne lui en donne pas, il ne proteste pas.

En général, les cochers bucarestois connaissent mal les rues, sauf celles du centre; aussi à moins que l'on aille dans un endroit très connu, au théâtre, à la Chaussée, on ne se donne pas la peine de dire au cocher ou il doit aller. On monte dans la voiture et elle part. Lorsqu'on veut prendre à droite, on touche du bout de sa canne le bras droit du cocher, si l'on veut prendre à gauche on lui touche le bras gauche, et, lorsqu'on veut s'arrêter, on lui enfonce légèrement sa canne au milieu du dos. Un de mes amis qui a beaucoup voyagé, m'a dit que l'on faisait de même en Chine et au Japon. En somme, c'est très commode — quand il ne pleut pas.

Ah! quand il pleut, on regrette le fiacre fermé des grandes villes européennes. Il est très difficile, malgré la capote relevée et le tablier, de n'être pas trempé lorsqu'on est obligé de sortir en voiture par une pluie battante, ou de ne pas être gelé en hiver, car, en hiver non plus, il n'y a pas de fiacres fermés.

Il y a actuellement à Bucarest près de 850 fiacres à deux chevaux et environ 150 coupés, il faut ajouter encore un nombre de 200 voitures qui ne servent qu'au service de nuit.

Les propriétaires de fiacres qui ne possèdent qu'une voiture, conduisent en général eux mêmes; ceux qui en possèdent plusieurs, engagent des conducteurs, presque toujours hongrois, roumains ou juifs, payés à raison de 30 frs. par mois et autant pour leur nourriture. Chaque voiture

rapporte en moyenne de 15—20 frs. par jour à leur propriétaire, mais le controle est presqu'impossible. Les jours de fêtes ou les dimanches un fiacre peut rapporter jusqu'à 60 et 80 frs.

Chaque propriètaire est obligé d'avoir au moins deux paires de chevaux par voiture et d'entretenir celle-ci en état d'extrême propreté.

Les Bucarestois étaient habitués, l'hiver, quand il y avait de la neige à sortir en traineaux. C'était partout, et surtout à la Chaussée, des courses folles de traineaux-fiacres et de traineaux de maîtres, ceux-ci garnis de chaudes fourrures et avec un filet jeté par dessus les chevaux, afin de protéger ceux qui étaient dans le traineau contre



Russe conduisant le préfet de police.

les paquets de neige que les chevaux rejettent derrière eux en courant. Ces sorties en traineaux, ces courses dans le froid, parfois sous la neige aveuglante, avec le bruit des grelots suspendus aux cou des chevaux, étaient un des plaisirs les plus appréciés des Roumaines.

Aujourd'hui, les tramways qui passent dans tous les quartiers font fondre la neige aussitôt tombée, en répandant du sel sur tout le trajet qu'ils ont à parcourir et la Mairie se fait un devoir d'enlever la neige le plus vite qu'elle peut dans les rues principales.

Les promenades en traineaux deviennent donc de plus en plus difficiles et l'on peut prévoir que peu à peu ceux qui en possèdent s'en débarrasseront et que les traineaux deviendront à Bucarest un souvenir comme les chaises de poste et les diligences.

Les réglements de police prévoient un certain nombre de stations pour les voitures; mais ces stations n'étant point gardées, les cochers s'y attardent peu, lorsqu'ils savent que les clients sont rares dans le quartier.

Il n'y a guère que sur la place du Théâtre național, à côté de la Caisse des dépôts et consignations, devant l'église S[t] Georges, au coin de la calea Dorobantzilor et

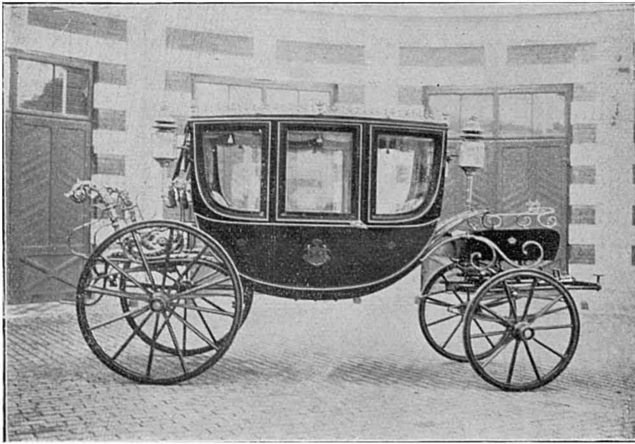


Le postillon qui en 1866 amena S. M. le roi en Roumanie.

de la strada Romană, au coin de la strada Teilor et de la strada Sperantza, au coin du Boulevard Elisabeta et de la strada Brezoianu, au coin du Boulevard de l'Academie et de la strada Academie, sur la place Rosetti, le long des grilles de l'Episcopie, au coin de la strada Popa Tatu et de la calea Grivitsa, et a la gare du Nord que l'on est certain de trouver des fiacres.

Du reste, il y en a toujours qui errent par les rues. Mais les dimanches et les jours de fêtes, ils sont très recherchés et on en trouve dificilement.

Il y a eu naguère quelques omnibus à Bucarest. Se souvient-on encore de ceux qui faisaient en 1873 le service entre le centre de la capitale et les eaux minérales de Văcăreşti. Souvenir lointain! Eaux oubliées!... On avait découvert dans une propriété appartenant, si nous ne nous trompons à M. Pierre Gradişteanu, et voisine de l'usine Lemaître une source d'eau sulfureuse et ferrugineuse. On construisit à la hâte une sorte de préau près de cette source et, tous les matins, de 6 heurs à 9 heures, les Bucarestois allaient



Voiture royale de gala.

boire l'eau qui devait leur rendre la santé et se promener sous le préau. On faisait une cure d'air en causant toilettes. Le grand monde venait en voitures ou en fiacres, les petites gens prenaient l'omnibus jaune qui partait de la place S[t] Georges et suivait la calea Vacareşti. Cette rue était horiblement pavée et l'on était fort cahoté. L'omnibus secoué de droite et de gauche, rebondissait sur les cailloux et les vitres, dans leurs châssis mobiles, vibraient à se briser. Il était impossible d'échanger deux mots et l'on sortait de là dedans avec ûne migraine atroce.

La vogue de eaux de Vacareşti dura peu. Millo écrivit une revue *Apele de la Văcăreşti*, qui fut réprésentée à la salle Bossel et où le grand comédien jouait le rôle principal. Il y chantait un des couplets qui firent alors le tour de la Roumanie et dont le refrain était:

Dâmboviţa, apă dulce
Apă rea
Çine bea nu se mai duce
Să mai bea

Et puis la rectification de la Dâmboviţa coupa la propriété de M. P. Gradişteanu et la source, désormais abandonnée, se trouve aujourd'hui sur la rive droite à côté de la pile du nouveau pont construit en face de l'usine Lemaître.

Bucarest a eu aussi des tram-cars, d'affreux véhicules qui stationnaient devant l'église St Georges et desservaient deux ou trois quartiers. Ils ont disparu depuis deux ans et personne ne les a regrettés

Les seuls omnibus qui existent encore, sont ceux des grands hôtels qui font le service entre l'établissement auquel ils sont attachés et la Gare du Nord.

LES TRAMWAYS À BUCAREST.

La première société de tramways date de 1871 la traction était animale et aujourd'hui elle l'est encore pour toutes les lignes, sauf celle des boulevards, qui est électrique.

En 1890 fut fondée la société anonyme roumaine pour la construction et l'exploitation de voies ferrées et de tramways au capital de 2.000.000 frs., appelée communément par le public la nouvelle société, qui installa de nouvelles lignes de tramways.

La première société, appelée toujours par le public, l'ancienne société, avait construit la ligne qui partait du dépot situé chaussée Bonaparte — là où il se trouve encore

actuellemement — et allait par la rue Romana et la rue Colțea à la place St. Georges. De cette place une autre ligne allait, en suivant la rue Vacarești, jusqu'aux usines Lemaître, à côté desquelles se trouvait une installation primitive de sources ferrugineuses — aujourd'hui abandonnées — et qui, à l'époque, était très recherchées, tout auprès de la Dimbovitza que les travaux n'avaient pas encore canalisée et où grand jardin sauvage servait de promenade après la cure. De St. Georges partait aussi la ligne de la rue Calarașilor.



Râjnitzar
Marchand de moule à café.

Une autre ligne allait de St. Georges a l'extrémité de la Calea Moșilor et de St. Georges à la gare de Nord, une bifurcation conduisait de la place Grivitza — connue sous le nom de *Matache macelar* — au dépôt, en suivant la rue Buzești et plus tard de la gare du Nord à Bucureștii-Noui. La taxe était pour une course du dépot à St. Georges de 0.30 c. et de St. Georges à une des extremités encore de 0.30 c.



Tsigane vendeuse de fleurs.

La nouvelle société construisit les lignes à traction animale de Moșilor-Bragadir — prolongée ensuite jusqu'aux entrepôts —; Dudești-Bragadir; Isvor-Romana; Piatza Victoriei-Scherban-Vodă, prolongée jusqu'au cimetière Bellu; Filaret-Luther; enfin la ligne électrique Cotroceni-Obor, qui suit toute la ligne des Boulevards Elisabeth, Carol, Protopopescu-Pache.

L'usine électrique de cette ligne est installée à Grozăveşti, sur un terrain cédé gratuitement par la mairie, elle a été inaugurée en 1892. C'est à cette usine que l'on fit le premier emploi du pétrole pour le chauffage des machines.

Pour la ligne électrique, la commune, en tant que ses besoins ne l'en empêchent pas, cède à la Société, 120 chevaux, pris sur sa force motrice, à raison de 2 1/2 centimes l'heure par cheval.

Ces deux sociétés fusionnèrent, tout en conservant leur administration séparée. La capital de chacune d'elles est de 2.000.000 frs. et le conseil d'administration est pour la 1-ère MM. Al. Baicoianu président, Josse Allard vice-présidont, Hector de Backer, administrateur délégué, I. Segulici, E. Rădulescu, H. Catargi, A. Green, membres Jules Borel directeur général; pour la 2-e, le conseil est même à part Mr. A. Green qui n'y figure pas.



Maison de Mr. Procopescu
Rue Scaune.

La société projette de transformer la traction animale en traction électrique et il faut esperer qu'elle réalisera bientot son projet. Lors de l'exposition on tenta l'essai de la traction à vapeur, mais il fallut y renoncer à cause de la trop forte pente de la rue Smardan et du desarroi que la locomotive répandait parmi les chevaux.

Actuellement y a 75 kilomètres de lignes dont 26.098 mètres de voies doubles et 48.902 de voies simples. Elles déservent 49 kilomètres de rues, employant en temps normal 138 wagons par jour, conduits par 650—750 employés et tirés par 1.050—1.150 chevaux, outre les 8 wa-

gons électriques. Le nombre des voyageurs transportés a été en moyenne de 65.000 par jour en 1906; en 1905 il s'est élevé à 22.000.000 pour toute l'année, en 1907 il dépassera certes 1906, malgré que ce fut l'année de l'exposition et que des lignes supplémentaires — aujourd'hui supprimées — déservaient à part. Les recette· en 1905 ont été de 2.956.952 frs.

Au début le public bucarestois se montrait asseze hostile aux tramways. La promiscuité forcée avec le premier venu, répugnait aux classes plus élevées qui n'étaient pas encore habituées à la vie en commun, mais très rapidement les idées se modifièrent et ce pays-essentiellement démocrate, sut bientôt apprecier et utiliser les avantages de ce mode pratique de transport. Du reste la taxe est de 10 centimes par secteur, augmentée de 0,05 c. par secteur en plus, jusqu'à un maximum de 0,25 c., toute corespondance coûte 0,30 c. un secteur represente à peu près 1.100 mètres.



Turc, marchand d'orfèvreries.

Durant l'exposition un omnibus électrique avec impérial faisait le trajet entre la place du théâtre et l'exposition, à raison de 0,50 c. par place; cette entreprise était privée.

La direction des anciens tramways a son siège au depôt de la chaussée Bonaparte et celle des nouveaux tramways au dépot de la rue Teilor, la société a encore des écuries et des reserves speciales sur différents points de ses lignes, vu les grandes distances qu'il y aurait à parcourir pour revenir aux dépots.

Pour les cinq premières années de sa concession, la Société paie à la commune une somme de 250 frs. par an

et par kilomètre, pour les dix années suivantes, 500 frs., et pour le reste du temps à courir, 750 frs.

Comme, par son contrat, elle est obligée d'entretenir le pavage et de nettoyer non seulement les voies, mais toute la rue, trottoirs compris, par où passent ses lignes, une entente survenue avec la commune, laisse le nettoyage à la charge de la mairie, moyennant un dédommagement de 600 frs. par kilomètre et par an. Le pavage reste a sa charger.



Covrigar.

On se rendra compte des avantages énormes que réalise cette société d'après les détails suivants:

L'ancien tramway, en l'année 1906, pour son capital de 2.000.000 frs. accuse un bénéfice de 764.471 frs. soit plus de 38 % , outre 614.000 frs. amortis et 203.000 frs.de réserve statutaire.

Le nouveau tramway, pour son capital de 2.000.000 frs. la même année, accuse un bénéfice de 834.344 frs. soit plus de 46 % outre 1.000.000 frs. amortis et 311.000 frs. de réserve statutaire.

En 1891 un particulier M. Toma Blandu obtînt l'entreprise de tram-cars, mais en 1904, à la suite d'une convention survenue, avec la direction des tramways, les tram-cars disparurent.

La corporation des cochers forme une société dénommée „Fulgerul".



CHAPITRE IX

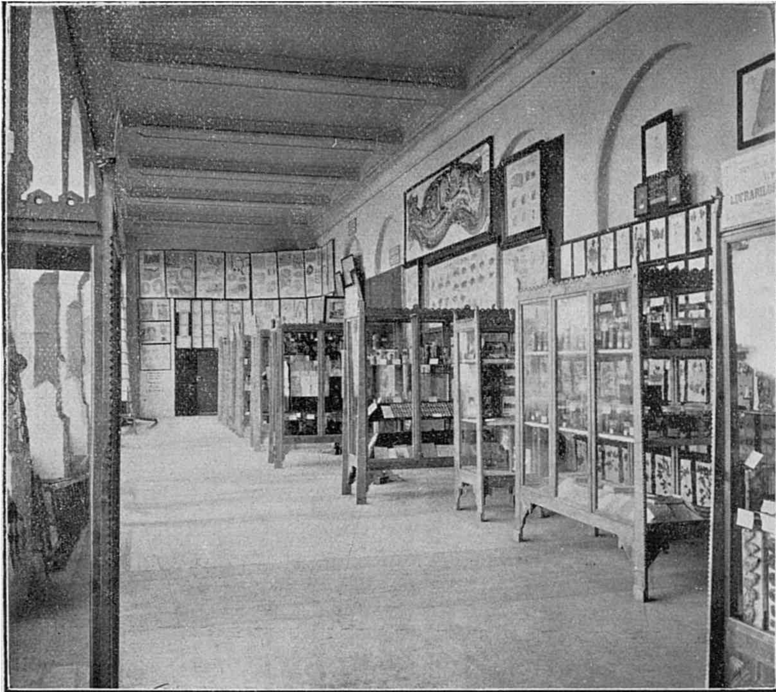
LA SALUBRITÉ ET LA SANTÉ PUBLIQUE

Si par une belle matinée d'été, alors que l'air est encore pur, on jette les yeux du haut du foişor (tour de feu) sur la ville qui s'étend à vos pieds, on est certainement surpris par les innombrables taches de verdure que forment de tous côtés les jardins particuliers et les jardins publics; peu de villes au monde jouissent de cet immense avantage qui devrait assurer à Bucarest une place privilégiée parmi les capitales et en faire une des plus saines. Malheureusement l'étendue démesurée de la ville et l'insouciance ou l'ignorance de la population faubourienne, qui forme à chaque instant des dépots d'immondices sur les terrains vagues si répandus vers la periphérie, rendent la tâche de la commune dificile et, si l'on ne prenait d'énergiques mesures, constitueraient un perpetuel danger d'épidémies, par les fortes chaleurs d'été où l'on voit le thermomètre monter jusqu'à 50° centigrades.

Le service municipal de salubrité tend tous ces efforts à faire disparaitre ces causes d'infections et de maladies, en adoptant et en appliquant les mesures les plus aptes à supprimer ces dangers.

Le facteur le plus important dans la question de salubrité, est incontestablement la qualité de l'eau potable et le débit dont dispose l'édilité. Nous avons déjà examiné à

propos de la Dîmbovitza, et de sa canalisation, la qualité et la quantité d'eau sur la quelle peut compter aujourd'hui la capitale et fait ressortir combien l'influence de l'eau avait été ressentie par la population, dont la mortalité encore de 16.75 pour 10.000 habitants, avant la canalisation



Section traetereologique à l'exposition.

de la Dîmbovitza et l'introduction des eaux de Bacu et de Bragadier, tombe en 1905 à 0.57 pour 10.000 habitants.

Sauf qulques égouts anciens qui existent dans quelques rues, principalement calea Victoriei et calea Moşilor, le réseau d'égouts qui existe aujourd'hui a été entierement construit d'après les types modernes.

Toutefois le système du *tout à l'égout* dans les mai-

sons est encore rare et introduit seulement dans les constructions recentes.

Ces canaux ont coûté à la commune 7.200.000 frcs. et sont absolument insuffisants.

Le debit total d'eau n'étant que de 19.145.583 mètres cubes, qui doivent servir tant à l'alimentation des habitants, qu'aux besoins de l'entretien de la ville, il est impossible de laver les égouts comme il serait nécessaire et de satisfaire en été à l'arrosage d'une superficie telle que celle de Bucarest; c'est pourquoi en été on perçoit, en passant près des bouches d'égouts, une forte exhalaison et on voit au moindre vent se soulever des nuages de poussière. Il s'écoulera encore bien des années avant qu'on puisse avoir l'eau suffisante pour remédier à ces inconvénients. Quant aux ordures, la question est plus aisée à resoudre et le service se fait par abonnement; la mairie, envoie chaque jour aux abonnés, ses 63 voitures systématiques, fait transporter les ordures au dépôt de Tunari et de la à l'aide de 30 fourgons, les envoie à la fosse aux ordures, située à côté de la fabrique de briques de Maximilien Tonolla et comble de la sorte petit à petit, l'immense trou que l'enlèvement du sable à briques avait formé. Les fourgons circulant sur les voies des tramways qui sont toutes reliées entre elles, le transport des ordures a lieu la nuit, alors que la circulation des tramways est suspendue.



Mr. le docteur Obreja
directeur du service sanitaire.

Une partie des ordures se brûle au crématoire[1]) de

---

[1]) Le crématoire de Tunari a coûté 48.175 frs et celui de Negru-Vodă 72.770 frs; leur entretien annuel revient à 4.270 francs.

Tunari et de Negru-Voda et une autre employée à remplir encore d'anciennes carrières de sable, vers les cimetieres de Bellu et de Sfânta Vineri.

Les latrines sont vidées avec des pompes ou par tonneaux; ce dernier système tend de plus en plus à disparaître, et les matières fécales sont jetées dans la Dâmbovitza, en aval, à une petite distance de la ville.

Bucarest laisse encore beaucoup à desirer en ce qui concerne les chalets de nécessité et les vespasiennes; leur nombre est restreint et leur système en général primitif. Il faut toutefois reconnaître que chaque année, nos édiles cherchent à les améliorer et à les multiplier. Les dernières construites sont en effet du modèle de celles de Vienne. Actuellement Bucarest possède 50 vespasiennes, 10 latrines et 5 chalets de necessité.


Mendiant.

L'arrosage des rues se fait à l'aide de 33 grands tonnaux d'arrosage, de différents systèmes et a lieu deux fois par jour en été.

Pour ces différents services, compris le balayage des rues, la mairie emploie 380 balayeurs, 15 balayeuses mécaniques, 120 traineaux pour la neige, 150 tombereaux à mains et 200 cochers. L'entretien de ces services lui coûte 180.000 frs. par an. Elle en dépense autant pour l'entretien des chevaux nécessaires.

Le service de la salubrité comprend en plus un ingénieur, un architecte et un réviseur dont le rôle est de constater l'état hygiénique des constructions.

En dehors de toutes ces mesures préventives, la commune a un service sanitaire, parfaitement organisé, placé sous la direction d'un médecin secondé par un personnel qui compte 17 médecins, 4 chimistes, 11 vétérinaires,

1 bactéréologue, 10 sage-femmes, 1 pharmacien, 10 vaccinateurs, 13 aide-chirurgiens, 3 commissaires de santé, 3 réviseurs et un externe. Le budget du service sanitaire presente 327.348 frs. de traitements et 328.313 frs. de matériel ou frais.

La santé publique a toujours beaucoup préoccupé la municipalité, mais malheureusement les ressources restreintes de la commune, l'ont empêchée d'appliquer toutes les mesures que la situation et les conditions de la capitale reclamaient. Il a fallu beaucoup de patience et de persévérance pour réaliser une partie des travaux nécessaires et organiser les secours. La masse de la population est pauvre et l'assistance publique ne peut encore suffire à toutes les indigences, mais les remarquables résultats obtenus dans ces dernières années, font entrevoir, à bref délai, la récompense de ces nobles efforts, par l'excédent remarquable qu'accusent les naissances sur les décès.



Mendiant.

Les causes de décès sont très diverses, mais pour la population de Bucarest, les maladies infectieuses tiennent une large place dans la causalité de la mortalité.

La tuberculose fait chaque année de nombreuses victimes, et semble même en progression croissante sur les années précedentes, malgré toutes les mesures prises pour combattre ce véritable fléau.

Si, en 1904, on a compté 1.231 décès causés par la tuberculose, c'est-à-dire 42,3 décès pour 10.000 habitants, cette proportion, — de 38,2 pour 10.000 en 1903, — n'était cependant que de 35,0 pour 10.000 habitants en 1899.

Bucarest, pour la mortalité due à la tuberculose, occupe malheureusement le premier rang parmi les grandes villes, laissant bien derrière lui Paris (38,4$^0/_{000}$), Saint-Petersbourg (36,0$^0/_{000}$), Budapest (39,9$^0/_{000}$), Vienne (31,4$^0/_{000}$), etc.. alors que la mortalité par la tuberculose n'est que de 16,6 $^0/_{000}$ à Londres, 15 $^0/_{000}$ à Bruxelles, et moins de 10 $^0/_{000}$ dans un grand nombre de villes d'Allemagne, où les conditions de vie sont cependant moins bonnes qu'à Bucarest, au point de vue de l'hygiène.

La fièvre scarlatine et la diphtérie élèvent aussi le taux de la mortalité, mais ces deux affections portent sur les enfants et contribuent avec les maladies de l'appareil respiratoire, les maladies de l'appareil digestif et de la débilité congénitale, à former la forte proportion des cas qui donnent le coefficient élevé de la mortalité infantile que nous avons signalée.

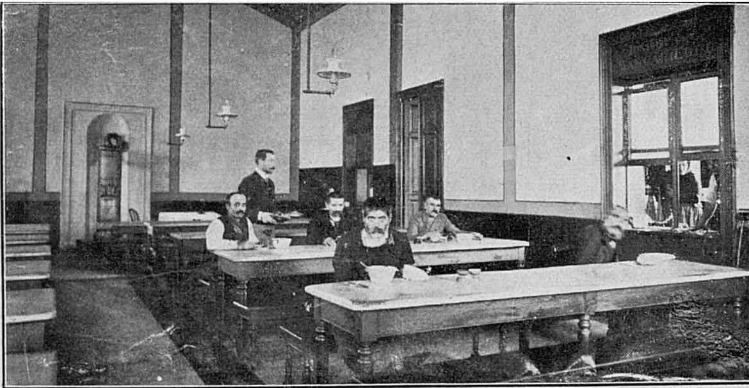
La fièvre typhoïde entre aussi, relativement pour une grande part, dans le nombre des décès annuels. Avec 53 décès en 1904, cette affection porta la mortalité dûe à cette cause à Bucarest à $\frac{1,88}{10.000}$, pourcentage élevé par rapport à la plupart des grandes villes — exception faite pour Athènes (10,5 $^0/_{000}$), Saint-Petersbourg (5,9 $^0/_{000}$), Florence, Le Hâvre, Nice ($\frac{2,9 \text{ à } 3,1}{10.000}$).

Enfin les décès attribués au cancer, placent Bucarest parmi les grandes villes où cette mortalité est la plus accusée, car notre ville n'est dépassée à ce point de vue que par Dresde, Lyon, Vienne et Londres (o.12 à 0.10 $^0/_{00}$).

Toutes ces maladies décroissent rapidement, à mesure que les conditions de l'hygiène et de l'alimentation se perfectionnent à Bucarest; ainsi en 1875 la proportion des décès produits par la fièvre typhoïde est de 16.6 par 10.000 habitants; elle atteint le chiffre de 45 en 1877, decroît en 1881, quand ont commencé les travaux de canalisation de la Dimbovitza, tombe à 5,5 en 1889, quand on commence à boire à Bucarest l'eau de Bâcu, monte à 8,4 en 1897. par suite de la rupture d'une grande conduite

d'eau, pour retomber à 2,5 en 1901, quand ont été perfectionnées les installations d'Arcuda. On voit, d'après ces chiffres, quelle influence énorme a l'eau potable sur la mortalité des villes.

Les principaux ravages de maladies infectieuses ont été causées par les épidémies de variole de 1879, 1885 et 1889; d'angine diphtérique de 1874, 1879 et 1880; de fièvre typhoïde de 1874, 1878, 1879 et 1880. En genéral la mortalité causée par les maladies infectieuses atteint son maximum en 1879 où la proportion des décès est de 18,75 pour



Sale a menger de l'hotellerie populaire.

1.000 habitants et son minimum en 1905 où elle n'est plus que de 0,57.

La direction du service sanitaire de la commune a dressé plusieurs tableaux, montrant les progrès de l'assistance médicale à Bucarest et le soin que prend la mairie d'augmenter sans cesse sa sphère d'action.

En 1874 les médècins communaux ont visité à domicile 2.415 malades, 960 malades ont été soignés au dispensaire et 62 femmes enceintes ont reçu des soins gratuits.

En 1905, 7.474 malades ont été soignés à domicile, 29.870 au dispensaire et 617 femmes enceintes allégées.

L'assistance publique compte encore parmi ses institutions:

L'hôpital Zerlendi, situé aux confins de la ville sur la hauteur de Filaret (Voie Sherban-Vodă). L'emplacement et la bâtisse ont été légués à la ville, en 1899, pour devenir un hôpital communal, par le banquier Christofor Zerlenti et c'est en mémoire du défunt que l'on a conservé à l'hôpital le nom du donateur. Cet hôpital, destiné aux infirmes, a été ouvert en 1892 avec 40 lits, en 1904 il comptait dejà 120 lits, servant à 78 infirmes hommes et 40 infirmes femmes.

L'asile *Domnitza Balaşa* pour 76 femmes infirmes;
„ *Protopopul Tudor* pour 24 femmes infirmes;
„ *Hötsch* pour 25 infirmes;
„ *Elena Djuvara* pour 2 infirmes;
„ *Slătineanca* pour 7 infirmes;
„ Elisabetheul (israelite) avec 19 lits;
„ Elisabeta pour 101 femmes âgées.

La commune possède encore sur le quai de la Dimbovitza un asile de nuit où les malheureux qui n'ont pas d'endroit pour dormir, trouvent un lit et une soupe chaude. En 1905 on y a logé 6.443 hommes et 3.584 femmes, soit 10.027 personnes au total.

A côté de l'asile de nuit se trouve l'hotellerie populaire, entretenue également par la ville et où l'on sert moyennant 0.25 cts pour la 1ère classe, et 0.60 cts pour la 2e classe, des repas substantiels aux indigents. Le menu de la 1ère classe se compose d'un quart de pain (1/2 livre), une soupe et un plat, preparé toujours avec viande et légumes; le menu de la 2e classe est le même, augmente d'un rôti et de vin, en outre les tables sont recouvertes de nappes et on y donne des serviettes. Cette hotellerie a été inaugurée en 1889, elle a été fondée avec le produit de fêtes populaires et a fourni en 1905, 5505 repas de 1ère classe et 63.261 de 2e soit 68.766 au total.

En 1895 la mairie a construit des bains populairés

pour lesquels on a depensé 145.000 frs; le bain y coûte 0.10 centimes, aussi l'établissement est-il très fréquenté, surtout pendant les chaleurs de l'été. Ces bains sont situés sur le quai Bibescu-Vodă.

La création de l'Orphelinat date de 1775, il fut l'œuvre du prince Alexandre Ipsilante et s'alimentait des offrandes publiques; aujourd'hui l'Orphelinat, toujours sur le même emplacement de l'ancien monastère Negru-Vodă, est entretenu par la commune. On y comptait en 1905, 484 enfants tant orphelins que trouvés, dont 250 garçons et 234 filles.



Cusiène de l'hotellerie communale.

Enfin la mairie a en vue de bâtir un hospice communal pour les prostituées qui actuellement sont soignées à l'hôpital de Colentina, dépendant de l'Ephorie des hôpitaux et pour lesquelles, la commune sert annuellement une subvention de 20.000 frs à l'Ephorie. Il existe bien le dispensaire, mais on n'y soigne pas à demeure. Ce dispensaire a été fréquente en 1905 par 477 prostituées; chaque prostituée est pourvue d'un livret qu'elle doit présenter au moins une fois par semaine à la visite médicale et qui lui sert de sauf conduit. Le service de la prostitution est placé sous la direction d'un médecin et 3 commissaires sanitaires et sous la surveillance directe de la police. Comme dans toute grande ville, la prostitution clandestine est très répandue à Bucarest et rend la surveillance délicate et difficile.

L'Ephorie des hôpitaux

Si Bucarest à une institution propre que l'étranger peut lui envier à juste titre, c'est bien l'Ephorie des hôpitaux civils. Nous empruntons à Mr Alexandre Gălăşescu, chef du service des hôpitaux et du personnel de l'éphorie, quelques précieux renseignements relatifs à cette institution.

En 1706 le prince Michel Cantacuzène fonde à Bucarest le 1er hôpital qui occupait les ailes de droite et de gauche de la vieille tour de feu Colţea, aujourd'hui disparue. En même temps ce prince dota sa fondation de biens administrés par des éphores.



Le General Davila docteur.

En 1735 le prince Grigoire Ghica fonde l'hôpital Pantelimon et en 1750 un second hôpital, qu'il dota également de differentes terres.

Vers 1815 ces fondations ne pouvant suffire aux nombre toujours croissant de malades qui venaient chercher un allègement à leurs maux, les boyards, les négociants et diverses personnes charitables, se cotisèrent et l'hôpital Filantropie (amour du prochain) fut construit.

Jusqu'en 1832 chacun de ces hôpitaux avait son administration propre, dont faisaient plutôt partie les membres de la famille du fondateur. En 1832 ces différentes administrations constituèrent une éphorie centrale qui contrôlait la gestion des éphories spéciales de chaque hôpital, nommait le personnel subalterne et prenait des dispositions générales concernant les hôpitaux. Les éphores centraux étaient pris parmi les membres des familles fondatrices.

En 1847 le prince Georges D. Bibesco supprime l'Éphorie, ainsi que les éphories particulières, institue une éphorie de tous les hôpitaux existants, ordonne que les terres en soient affermées aux enchères, et que les revenus encaissés par l'Etat, seraient servis à l'éphorie au fur et à mesure des besoins d'après un budget arrêté, approuvé par le prince et les comptes soumis au contrôlé. Durant



Palais de l'Ephorie des hôpitaux civils.

les années 1856 à 1859 on en sépara l'éphorie de l'hôpital Panteleimon qui redevint indépendante.

En 1859 on réunit de nouveau toutes ces administrations et l'éphorie centrale passa sous la direction du service saintaire du Ministère de l'intérieur.

L'état déplorable dans lequel étaient arrivés les hôpitaux sous l'administration de l'Etat, fit qu'en 1854 le grand homme d'état roumain Michel Kogălniceanu proposa au prince Alexandre Couza de rendre à l'éphorie ses biens et d'en faire une administration distincte de celle de l'Etat.

C'est à dater de cette époque que commença pour l'éphorie l'activité propre et bienfaisante dont la prospérité toujours croissante gagna la confiance de toutes les âmes charitables et généreuses qui augmentèrent par leurs dons, les revenus de l'institution et lui permirent le développement de son œuvre admirable.

Ce qui caracterise tout particulièrement cette institution et en fait une grande œuvre humanitaire c'est que tout malade y est soigné gratuitement et sans distinction de nationnalité on de confession.

Les revenus de l'Éphorie s'élevaient en 1830 à 70.000 frs, ils sont actuellement de 5.073.415 frs.



Maison de Mr. le Dr. Mirinescu
rue

L'administration est indépendante de l'Etat, sous le seul contrôle de la chambre des députés pour le budget et de la Cour des comptes pour la vérification de la gestion, car la loi de la contabilité publique s'applique également à l'éphorie, qui en revanche poursuit ses rentrées d'après la loi des poursuites pour les revenus de l'Etat. C'est aussi la loi des pensions de l'Etat que régit les pensionnaires de l'Éphorie.

L'administration compte six services:

a) Des hôpitaux, de l'économat et du personnel, avec 2 inspecteurs, un pour les hôpitaux et un pour les pharmacies;

b) Sylvico-dommenial, avec un ingénieur arpenteur et des sylviculteurs, chefs de circonscriptions;

c) Du contencieux;

d) De la contabilité;

e) De la caisse;

f) Technique divisé en service des architectes et service des ingénieurs.

Ces services sont dirigés par trois éphores et un directeur.

Les éphores sont pris l'un parmi les membres de la famille fondatrice Cantacuzino, un autre parmi les membres de la famille fondatrice Ghica et le troisième parmi les docteurs en médecines qui ne sont pas médecins des hôpitaux. Les éphores sont nommés par décret royal sur la proposition du ministre de l'intérieur, et reçoivent un traitement pris sur les revenus de l'institution.



Mr. C. Professeur Dr. General Teodori.

Le personnel médical se recrute par voie de concours, ses médecins sont pour la plupart les premiers de la Capitale et les professeurs de la faculté de médecine ont pour clinique les salles de ses hôpitaux.

L'éphorie possède en outre pour le service de ses hôpitaux, un depôt central de materiel et un de médicaments, auquel est annexé un laboratoire de pharmacie et de chimie, pourvu de tous les appareils nécessaires aux analyses de quelque genre que ce soit.

Il existe également un atelier pour la confection et la réparation de la lingerie et des effets des malades.

Chaque'hôpital compte:

Un médecin primaire;

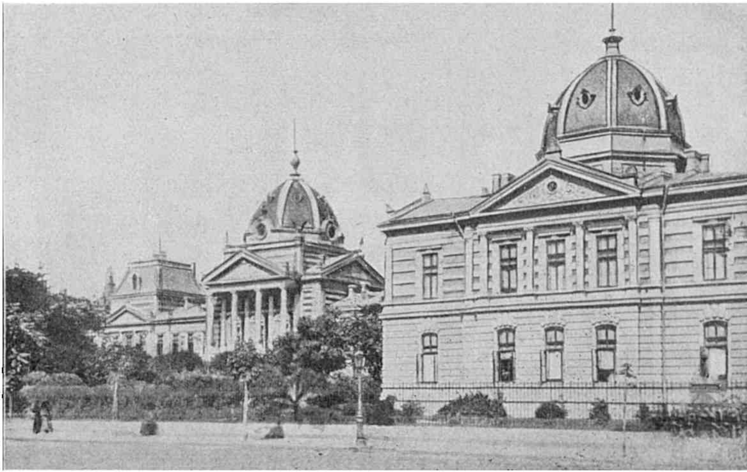
Un médecin secondaire par section;

Des internes;

Des externes;

Des surveillantes prises parmi les sœurs de charité et les sages femmes;

Des infirmières et des aides, une pour chaque 10 lits.;
Des hommes de service.
Les médecins, les internes et les externes sont nommés, par décret royal et à la suite d'un concours; le médecin primaire est nommé à vie, les secondaires pour 4 ans, conformément à la loi sanitaire qui tend par cette mesure à former le plus grand nombre possible de mé-



L'hôpital Colţea.

decins, les internes pour quatre ans et les externes pour trois.

L'entretien d'un malade revient en moyenne à 1 fr. 50 c. par jour.

L'hôpital Colţea

Situé rue I. C. Bratiano (ancienne rue Colţei), c'est une immense construction toute moderne, répondant à toutes les exigences de la science, éclairée à l'électricité et qui à remplacé le vieil hôpital d'autrefois dont on a con-

servé seulement la petite église de style bizantin et la statue du fondateur Michel Cantacuzino.

Il contient 306 lits, divisés en six sections de 50 lits chaque:

La section médicale, du professeur[1]) C. Stoicescu.

La 1-ère section chirurgicale du professeur C. Severeanu.

La 2-e section chirurgicale du professeur Toma Ionescu.

La section de dermatologie et syphilis du docteur M. Petrini Galatzi.

La section d'ophtalmologie du professeur N. Manolescu.

Ces sections servent également comme cliniques aux professeurs de la faculté de medecine enfin:

La section des maladies des voies urinaires du docteur P. Herescu.

L'hôpital contient trois amphithéâtres, des musées, bibliothèques et laboratoires.

Attenant à l'hôpital se trouve le dépôt général du matériel nécessaire à tous les hôpitaux et l'atelier de confection, ainsi que le dépot des médicaments et le laboratoire de pharmacie et de chimie.



M. le professeur Dr. V. Babeş.

L'hôpital Filantropia

Cet hôpital date de 1815, il est dû a l'initiative du docteur Caracach, du prince Grégorie Balleanu et encore à quelques particuliers.

---

[1]) Le titre de professeur indique les professeurs de la faculté de médecine de Bucarest.

Il contenait au début 40 lits, aujord'hui il en compte 235.

L'hôpital est situé sur la chaussée du même nom.

Il comprend les services suivants:

La 1-ère section médicale du professeur N. Maldarescu, doyen de la faculté de médecine;

La 2-ème section médicale du docteur Jean Nanu Muscel;

La 1-ère section chirurgicale du docteur Georges Nanu;

La 2-ème section chirurgicale du professeur C. Angelescu;

La section Gynecologique du docteur I. Kiriac.

Les quatre premières ont chacune 50 lits et la dernière qui occupe un pavillon à part, 35 lits.

L'hôpital est éclairé à l'électricité, possède un laboratoire, un amphithéâtre, salles de bains, pharmacie, salle d'autopsie et une chapelle.

C'est dans la cour de cet hôpital que sont installées la blanchisserie mécanique et la fabrique de glace artificielle servant à tous les hôpitaux.

L'hôpital de la Maternité

Fondé en 1839 par le prince Michail Ghica, avait au début 12 lits, en possède aujourd'hui 80.

L'hôpital est attenant à celui de la Filantropie; il est dirigé par le professeur Draghiescu. On y reçoit seulement les femmes qui sont sur le point d'accoucher. C'est à cet hôpital que se fait la clinique obstetricale de la faculté de médecine et qu'est installée toujours sous la direction du Dr. Draghiescu l'école des sages femmes.

Le service intérieur de l'hôpital est fait par des sages femmes diplomées, des sages femmes élèves, reçues internes et de simple élèves sages-femmes qui y font la pratique nécessaire.

L'hôpital des enfants

Fondé par l'éphorie en 1857, avait 40 lits au début, en compte actuellement 130; est situé sur la chaussée Bonaparte et rue Clopotarii-Noui.

On n'y admet que les enfants jusqu'à l'âge de 14 ans. Par exception on y interne aussi les mères, quand il est imposible aux enfants de s'en séparer.

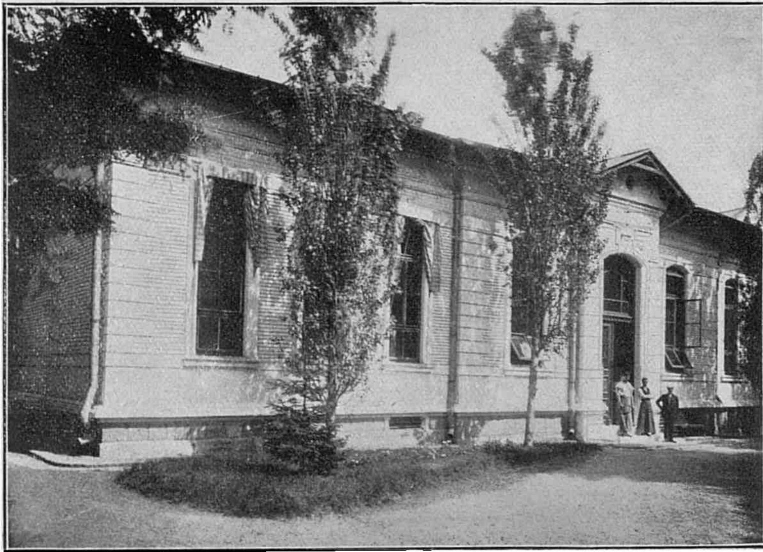
Il y a trois sections:

La section médicale du professeur Tomescu;

La section chirurgicale du professeur Romniceanu;

La section des maladies contagieuses du docteur Mirinescu et qui occupe trois pavillons séparés et disposés de telle sorte que chaque pavillon peut servir en même temps pour deux maladies contagieuses différentes.

L'hôpital compte en plus un service special de consultations gratuites desservi par le docteur P. Vladoianu.



Pavillon de l'hôpital Colentina.

L'hôpital Colentina

Elevé en 1864 par l'éphorie sur la chaussée Etienne le Grand, a debuté par 100 lits, en possède 243 actuellement.

Il y a 4 sections:

La section médicale du docteur Urlăţeanu;

La section chirurgicale du docteur Racoviceanu-Piteşti;

La section des maladies vénériennes du docteur Anghelovici;

La section des maladies contagieuses pour les adultes du docteur Grozovici.

Chaque section a 50 lits, sauf celle des maladies vénériennes qui en possède 100 et les 2 pavillons séparés pour les maladies contagieuses qui ont ordinairement 43 lits, mais dont le nombre au besoin peut être considérablement augmenté. Les pavillons ont la même disposition qu'à l'hôpital des enfants, et l'hôpital possède encore des pavillons séparé et speciaux pour les cas d'épidemie.

L'hôpital Pantelimon

Fondé en 1735 par le prince Grégorie Ghica, comptait 12 lits au début, en a 250 aujourd'hui; il est situe aux portes de Bucarest et sert aux maladies incurables ou nerveuses.

Il comprend deux services:

La section des maladies chroniques et incurables du docteur E. Tulbure, avec 150 lits;

La section des maladies nerveuses du docteur G. Marinescu, avec 100 lits. Ici se fait la clinique des maladies nerveuses de la faculté de médecine.

Dans la cour de l'hôpital se trouve l'église élevée par le fondateur et qui renferme le monument sépulcral du prince Alexandre Ghica et des reliques de valeur.

L'hospice des fous de Marcoutza

Il est situé près de Bucarest et contient 700 aliénés. C'est la propriété de l'Etat, l'éphorie n'en a que l'administration, l'Etat, le district, la commune et les particuliers subventionnent l'éphorie pour l'entretien des malades. La

subvention est de 1 frs. 37 pour les malades tenus en commun, et de 2 frs. 66 pour ceux en pension.

Jusqu'en 1837 les fous n'étaient pas soignés, on les isolait ou on les internait dans un des monastères du pays, aujourd'hui on les traite selon les méthodes les plus scientifiques, il est vrai que l'hospice actuel n'est pas aménagé à cet effet, mais les plans sont prêts pour un grand et bel hospice avec tout les perfectionnements connus qui pourra contenir 1.000 aliénés et que l'Etat va fait construire sur le plateau de Vacareşti.

Il y a deux sections.

La section commune et des pensionnés, ayant pour médecin le professeur Obregea, directeur du service sanitaire au ministère de l'interieur.



Tzigan montreur d'ours.

La section clinico-mentale, du professeur Soutso. C'est ici que se fait la clinique de la faculté de médecine pour les affections mentales.

Les aliénés sont internés par l'autorisation du parquet et à la suite d'un rapport dressé par des expert médico-légaux

L'hospice renferme des ateliers de menuiserie, de cordonnerie, de lingerie et autres dans lesquels on emploie les aliénés tranquilles et capables d'un travail de ce genre; il y a même de vastes terrains qui sont cultivés par eux et rien de ce qui peut ammener à la longue une guérison ou même une amélioration n'est négligé.

Cet hôpital ainsi du reste que tous les hôpitaux de Bucarest est entouré d'un vaste jardin, ombreux et fleuri, d'un effet très heureux en général sur les malades, et qui

met sa note fraîche et calme dans ce milieu de souffrances; il faut ajouter que l'administration met une certaine coquetterie même à rendre ses jardins dignes d'admiration.

Pour mieux faire saisir l'activité de l'éphorie voici quelques données statistiques sur le mouvement des hôpitaux en 1904, dernière année pour laquelle les calculs ont été faits:

			Hommes	Femmes	Garçons	Filles	Nouveaux nés
Sont entrés .	23.929	malad. dont:	8.982	9.542	2.843	2.562	2.001
Sont sortis .	22.838	„ „	—	—	—	—	—
Guéris . .	16.101	notamment:	5.068	6.758	2·264	2.081	—
Améliorés .	4.882	„	2.242	1.950	389	300	—
Non guéris	1.855	„	842	775	135	103	—
							mort-nés
Morts .	1.091	„	426	288	295	122	115
Sont restés en traitement.	1.314	malad. dont:	702	474	72	66	—

Ces malades ont été répartis comme suit:

A l'hôpital Coltza		5.134	malades
„ „ Filantropia		5.340	„
„ „ Colentina		4.469	„
„ „ des enfants		2 910	„
„ „ Pantelimon		711	„
„ „ de la Maternité	femmes enceintes ou supposés enc.	2.214	
	Avortements	202	
	Nouveaux nés	2.011	
„ „ Marcoutza (aliénés)		938	

D'aprés les services il y a eu de traités:

Dans les sections medicales	11.970
„ „ „ de chirurgie	6.413
„ „ „ spéciales	5.546

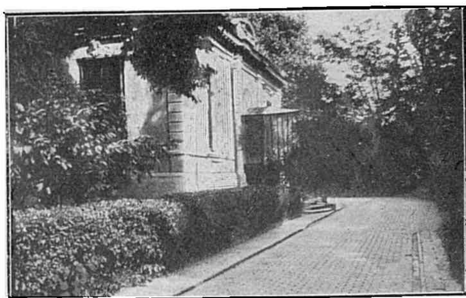
D'après la nationalité ces malades étaient:

Roumains	19.848
Austro-hongrois	2.141

Allemands	352
Bulgares	205
Turcs	102
Italiens	87
Grecs	84
Serbes	39
Français	26
Russes	14
Divers	11

D'après leur religion il y avait:

Chrétiens-ortodoxes	18.974
Autres rites chrétiens	3 262
Mahométans	57
Israélites	1.635



Maison de M-me Economo.
rue Batishtei.

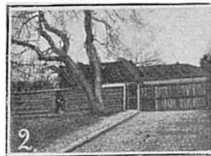
La proportion des guéris et des morts pour chacun des hôpitaux est la suivante:

		Guéris	Morts
Hôpital Coltza		50.50 %	4.38 %
„ Filantropia		56.85 %	4.66 %
„ Colentina		70.75 %	5.37 %
„ des enfants		63.40 %	10.54 %
„ Pantelimon		16.73 %	14.62 %
„ Maternité	Accouchements	95.60 %	0.85 %
	Avortements	96.53 %	0.49 %
	Nouveaux nés	86.87 %	10.14 % (dont 4.42 % de malad. et 5.71 % mort-nés)
„ Marcoutza		7.78 %	

Chaque hôpital ayant des pavillons spéciaux pour les consultations gratuites, la statistique pour 1904 indique qu'il a été donné des consultations à 143.354 malades, aux quels on a distribué aussi des médicaments. Sur ce nombre il y avait 63.216 hommes, 48.653 femmes, 20.654 garçons et 10.831 filles.

D'après la nationalité ces 143.354 malades se décomposaient en:

Roumains	123.320
Austro-hongrois	11.112
Allemands	3.219
Bulgares	1.287
Serbes	1.067
Italiens	1.041



CHAPITRE X

LES RUES

Bucarest compte à dater du jour où le prince Radu en fit sa résidence en 1462.

Les Turcs voyaient d'un mauvais œil le siège princier à Tergovişte, trop eloigné d'eux et encouragèrent par contre le développement de Bucarest. Comme leur influence s'excerça sur le pays jusqu'au XIX siècle, on comprend combien ils contribuèrent à ce developpement. Néanmoins pendant le XVI-e siècle, les luttes incessantes entre les turcs et les chrétiens, la défaite de Sinan-Pacha qui, forcé d'abandonner la ville, y détruisit tout ce qu'il pût, l'invasion des tatares en 1596, firent de ce siècle, un siècle néfaste pour Bucarest qu'il réduisit à peu près en ruines.

Pendant le XVII-e siècle Bucarest reprit une nouvelle existence et s'affirma de plus en plus comme la capitale officielle. Vers l'an 1654 fut élevée par le prince Constantin Şerban, l'église qu'il destinait à devenir la métropole, mais qui ne fut consacrée que par le prince suivant Mihnea III, en 1658.

Du reste les églises furent les seuls monuments de Bucarest; chez ce peuple chrétien en luttes incessantes contre l'infidèle, la foi était le sentiment le plus vivace et chaque prince désireux de laisser quelque trace de son

règne et de reconnaissance pour ses victoires, élevait une église plus ou moins modeste, tantôt en briques, tantôt en bois, quelquefois en pierre, mais si nombreuses, qu'elles faisaient l'étonnement aussi bien des orientaux, que des occidentaux, peu accoutumés à un pareil spectacle. Il y en avait deux ou trois dans chaque rue; aussi l'impression que vous faisait la ville, du haut des collines qui l'entourent, lorsqu'on y arrivait pour la première fois, était elle plutôt charmante, à la vue de cet ensemble de jardins, de mai-



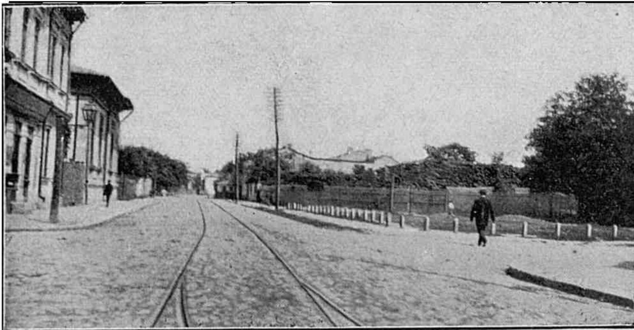
Rue Şelari.

sons multicolores, de tourelles blanches aux toitures étincelantes que baigne un soleil d'orient et qui faisait dire à Carmen-Sylva, lors de son arrivée dans le pays, qu'elle retrouvait l'impression que lui avait donnée Moscou.

Mais là s'arrêtait l'illusion; une fois descendu et pénétré dans la ville, le spectacle se transformait, les rues étaient bien plutôt des chemins de campagne, tortueuses et défoncées, pleines de pousière en été et de boue en hiver, mal ou pas du tout éclairées, n'offrant que de distance

en distance quelques maisons, basses, mal construites, aux fenêtres petites et carrées, entourées de vastes jardins, les uns clôturés, la plupart ouverts et qui alternaient avec des terrains vagues, des vignobles et des champs de maïs. Quelques uns de ces chemins étaient un peu plus larges, plus fréquentés et plus garnis d'habitations, ces chemins étaient la continuation des grandes routes aboutissant à la capitale et formaient les artères principales de la ville.

Que Bucarest n'aie pas eu de rues, que ces rues n'aient pas eu de noms, que le plan de la ville nous demeure à peu près inconnu jusqu'en 1780, rien de plus naturel.



Rue Teilor.

Bucarest après les luttes du XV-e au XVIII-e siècle, avait à peine commencé à songer à son développement naturel qu'une série de fléaux vinrent d'année en année detruire tout ce qui avait été fait dans l'intervalle.

On pourra se figurer la fréquence de ces désastres, en songeant que de 1691 à 1847 il y eut 19 grands incendies et plusieurs tremblements de terre, dont celui de 1802 dura dix minutes et détruisit dix églises, le dernier incendie de 1847 fit disparaître 12 églises et treize quartiers; c'est pour cela qu'il était difficile de savoir aujourd'hui

ce qui subsisterait demain et qu'après chaque destruction, les maisons, les rues, les quartiers mêmes, étaient complètement modifiés.

L'espacement des maisons avait, jusqu'au XVIII-e siècle, été une des raisons pour lesqueles les incendies ne pouvaient guère avoir d'importance, ne pouvant s'étendre jusqu-aux habitations voisines. Mais plus tard quand le nombre des habitants augmenta, que les maisons se rapprochèrent, qu'il y eut au centre même de la ville, qui était le quartier commerçant, d'importants dépôts de marchandises, on comprend que la moindre étincelle, se transformait rapidement en un immense brasier qui trouvait une proie facile dans ces constructions légères, la plupart en bois, reconvertes de chaumes, au milieu d'une ville manquant d'eau en été à cause de la sécheresse, en manquant en hiver à cause des fortes gelées [1]), qui n'avait qu'un corps de pompier rudimentaire et des habitants tellement accoutumés à ces incendies destructeurs qu'ils ne cherchaient même plus à les combattre.

C'est là qu'il faut chercher le motif pour lequel on ne voit pas, dans Bucarest, de vieilles maisons, de vieilles églises, d'anciens monuments: Bucarest date de plusieurs siècles, mais Bucarest est de construction récente et son passé ne se retrouve que dans ses mœurs et ses archives.

Quel fût le plan de la ville avant 1780? il est impossible de le savoir. Même d'après les actes de l'époque, les emplacements sont désignés par des voisinages qui ont disparu, des indications qui n'ont de significations que pour les contemporains et il faut renoncer à ce travail inutile.

En 1780 fût levé le premier plan de Bucarest par Sultzer. A cette époque, d'après ce que nous dit M. de Bauer, Bucarest comprenait 67 quartiers, 28 monastères,

---

[1]) La température s'élève à Bucarest jusqu'à 40° Celsius à l'ombre, pour descendre à — 32° en hiver.

31 églises en pierre — vraisemblablement cette pierre devait être de la brique — 20 en bois, 10 chapelles, 1 palais, 1 école publique, 35 habitations de boyards et 7 „entrepôts" qui étaient des khans, — sorte de caravansérails.

Un document de l'Académie établit qu'en 1798 Bucarest était divisé en 5 circonscriptions: Tîrgul — marché — avec 1682 maisons; Gorgan, avec 1142 maisons, Brosceni avec 1482 maisons; Tîrgul de Afară — marché exterieur —



Rue de l'Academie.

avec 608 maisons; Podul Mogosoaiei — pont de Mogoschoi — avec 1092 maisons.

La plus grande partie de la ville appartenait aux monastères et aux églises, qui laissaient la population riche ou pauvre s'établir sur ses terrains, y élever leur taudis ou leur chaumière, ici là, leur maison, et, quand, peu à peu, un quartier s'était formé, une rue dessinée, le supérieur du monastère ou de l'église propriétaire, intervenait,

réclamait au prince, menaçait de démolir et ne cédait qu'après avoir forcé les habitants à payer un droit d'emphythéose.

Ce système de formation laissait la plus grande liberté à chacun de s'établir à sa guise, au grand détriment de l'avenir de la ville, d'un plan d'ensemble, d'un alignement quelconque et d'uniformité. Ce ne fut qu'en 1804, à la suite d'un incendie qui engloutit tout le quartier commerçant, que le prince Constandin Ipsilanti, allant lui même trancher sur les lieux les différends survenus entre les propriétaires des maisons incendiées, leur imposa de maintenir les maisons à l'alignement et de former des rues droites.

Les rues étaient étroites, presque des ruelles, on en indiquait la largeur par le nombre d'hommes qui pouvaient y passer de front, ainsi la rue des *abagii* était large de trois hommes.

Toutes ces ruelles débouchaient sur une artère principale qui formait la grande rue et qu'on désignait par *„grande rue"* de tel un tel quartier. Du reste la plupart des rues n'avaient pas de nom, on dénommait celles du quartier du commerce, d'aprés la nature du commerce qui predominait, telle la rue *Mătăsarilor* — des soieries — *Lăcătuşilor*—des sérruriers, *Mărgelarilor* —des perles —, *Abagiilor*—des fabricants d'aba, *Lăptăreselor* —des laitières— ;

Nous avons déjà dit l'état déplorable de ces rues, qui ignoraient le pavage, et n'avaient — les grandes rues seules — qu'un plancher de madriers, véritable pont établi audessus du canal d'écoulement des eaux. Ces ponts n'étaient pas entretenus, les madriers pourrissaient, le pont se défonçait et il fallait des ordonnances princières réitérées, pour obtenir des riverains la réparation de ces rues, et alors quelle réparation encore; le prince accordait même parfois aux riverains, le droit absolu de propriété sur leur terrain, à condition d'entretenir la rue en bon état.

Les choses allèrent de la sorte jusqu'en 1824, quand

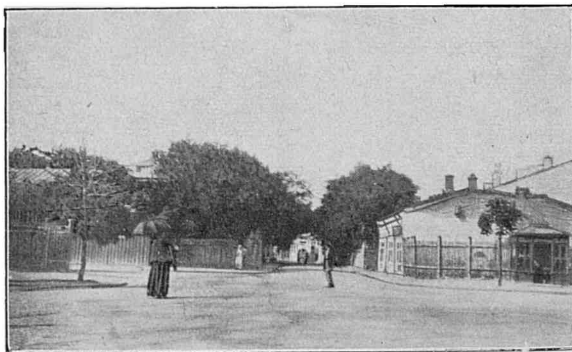
fut fait le premier pavage en pierres rondes, par l'ingénieur Hartel.

A cette date Bucarest comptait cinq voies principales qui traversaient la ville.

La *calea Mogoschoaie,* appelée ainsi à partir de 1690 et anciennement la route de Braschov, est aujourd'hui la rue de la Victoire.

La *calea Scherban-Voda,* qui a conservé son nom et que l'on connaît aussi sous la dénomination de podul Beilicului.

La *Calea Moşilor,* appelée de même aujourd'hui,



Rue Teilor vers la place Rosseti.

autrefois désignée sous le nom de podul Tîrgului de Afară — pont du marché extérieur.

La *calea Craiovei,* appelée il y a 60 ans, *podul Calitiei,* au lieu de *podul Calicilor* qui signifiait pont des gueux, parce les gueux avaient été consignés dans ce quartier, aujourd'hui cette rue est devenue la calea Rahovei, enfin:

Le *podul de pământ* — pont en terre — parce que la chaussée était en terre battue au lieu de madriers, c'est aujourd'hui la calea Plevnei.

Toutes ces rues ont pour point de départ l'ancienne demeure princière qui occupait l'emplacement situé là o

est actuellement l'église Saint Démètre et la place Saint Antoine et s'étendait par ses dépendances jusqu'à la rue Smârdan et à la rue Decebal.

De toutes ces rues la plus ancienne était celle qui, par bien des zig-zags, conduisait à Târgoviste, mais qui conserva pendant longtemps son aspect et ne subit d'importantes transformations qu'après qu'on eût construit la gare du Nord en 1872.

La calea Mosilor, qui conduisait au marché, qui selon l'ordonnance de 1786 du prince Mavrogheni devait se tenir le mardi et vendredi aux portes de la ville, et où il se fit élever un pavillon pour y écouter les plaintes des habitants de province, fut une des plus vieilles et plus importantes, à cause de l'animation qu'y produisait ce marché; c'est également par cette rue que l'on conduisait les condamnés à la potence et un commerce actif s'était établi sur les côtés de cette rue.

Plus tard fut ouverte la rue Şerban-Vodă, qui traversait la Dambovitza, par un pont que fit construire Şerban Cantacuzino et qui conduisait à Giurgiu et à Constantinople; aussi comme c'était par là que venaient les princes que la Porte envoyait à la Roumanie, ainsi que tous les grands personnages turcs ou étrangers, cette rue devint la rue élégante, où l'on se promenait à cause de l'excellent état dans lequel on l'entretenait et elle conserva cette apanage jusqu'en 1797 quand l'éntrée triomphale des princes se fit par le podul Mogosoaie, nouvelle voie que Brancoveanu avait ouverte en 1692 pour aller plus directement de sa maison, sur les bords de la Dambovitza, à sa terre de Mogosoaie, et où il avait élevé un magnifique palais qui faisait encore, en 1714, l'admiration des visiteurs. Ce fut aussi la route qui conduisait à Brasov.

On retrouvera dans l'ouvrage de M. Gion comment se sont établis les boyards, le long de la routede Brashov (calea Victoriei) et de la route de Craïova (calea Rahova), comment tout le commerce s'est concentré dans l'espace

compris entre la Dambovitza, la calea Victoriei, la strada Doamnei, la strada Colţei et la calea Moşilor, et comment, sur les propriétés des boyards et des monastères, les paysans avaient construit leurs *bordei,* de ci de là, sans ordre. En même temps, les commerçants qui venaient s'établir à Bucarest, et les petits fonctionnaires se faisaient construire des maisonnettes les premiers dans le voisinage du quartiers où ils avaient leur magasin et les second près des boyards dont ils étaient les protégés.

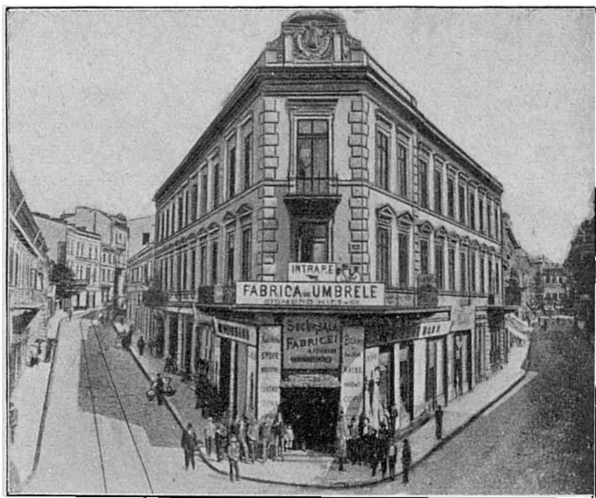


Rue Griviţei.

Les boyards, établis le long de deux grandes routes nationales, avaient soin que ces routes fussent plus ou moins bien entretenues. Dans le quartier du commerce, les magasins et les échoppes étaient rangées sans grande régularité, le long de rues sans trottoirs, sans pavage, mais courtes et droites, ce qui causait l'admiration des habitants du vieux Bucarest, admiration que nous retrouvons dans l'appréciation de plusieurs voyageurs qui nous

disent que la strada Gabroveni était à la fin du XVIII-e siècle la plus belle rue et la plus animée de toute la ville.

C'est que partout ailleurs les rues — si l'on peut donner ce nom aux vagues chemins qui rayonnaient à travers les maisonnettes, les masures et les *bordei* — les rues, d'une longueur démesurée, faisaient les plus invraisemblables zigzags, ici passant entre deux rangées de petites maisons entourées de jardins, la cheminant entre des terrains vagues, des vignes ou des vergers, plus loin frôlant une hutte plantée au milieu d'un champ ou une auberge flanquée d'une vaste cour.



Rues Smârdan et Selari.

Avec le temps, le long de ces chemins en zigzag, on a construit d'autres masures, des maisonnettes ont remplacés les huttes misérables, des cabarets se sont établis aux carrefours, et les chemins ont pris l'aspect de rues, mais de rues de village et non de ville.

La population augmentant sans cesse, les rues se se-

raient vite peuplées si la ville avait été enfermée dans des limites un peu étroites; mais comme elle s'étendait sur un espace où cinq cent mille familles auraient vecu à l'aise, on se mit à bâtir au hasard: une échoppe s'éleva dans le Podul Mogoshoaie à côté d'une maison de boyard, une coquette villa vint se placer parmi des maisonnettes de paysans.

Jusqu'en 1880, les rues de la capitale gardèrent cette aspect bigarré. A partir de cette époque, on commença à aligner, à paver systèmatiquement, à faire des trottoirs, à tracer de nouvelles voies.

Le centre de la ville devient chaque jour plus moderne, des boulevards ont été percés, des monuments de grande allure embellissent les voies principales, on a redressé la rivière et abaissé son lit, on a créé des squares, des jardins, un parc, la Chaussée Kisselef est éclairée à l'électricité, des tramways circulent d'un bout de la ville à l'autre; mais, à cause de son étendue démesurée, la capitale, dès que l'on quitte les quartiers du centre, garde son aspect indécis de petite ville ou de gros village, quelque chose d'inachevé, d'hétéroclite, et, à mesure que l'on approche des barrières, c'est le village qui apparaît et, non pas le village coquet que l'on s'attend à trouver aux portes d'une grand ville, mais le village roumain tel que nous le connaissons.



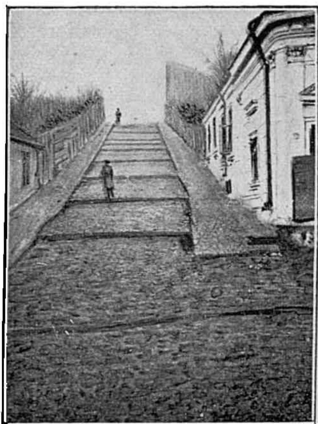
Rue Teilor.

Comme la population n'est nulle part assez dense, pour permettre à des magasins de vivre de la clientèle du voisinage, le commerce est resté concentré dans son ancien quartier.

La strada Lipscani est toujours celle où sont réunie les maisons de nouveautés dans les rues Gabroveni, Şelari, Stavropoleos, Carol, Smârdan, Colţea, Dómnei, Baraţiei. Chaque maison à son magasin et les maisons se serrent les une contre les autres.

Les magasins ne dépassaient guère autrefois le Palais Royal, dans la calea Victoriei; aujourd'hui, ils vont jusqu'au ministère des finances.

La partie de la calea Moşilor qui va de la place St. Anton à l'église Sfinţilor, est également envahie par le commerce. Au delà de cette église on ne trouve plus guère dans cette grande rue, comme dans la strada Teilor, la strada Batistea, la strada Romană, etc., que des épiceries, des pharmacies, des papeteries, des débits de tabacs, des cabarets, des boulangeries, tout le petit commerce qui se contente d'une clientèle restreinte. Mais, dans ces rues, les magasins sont isolés, séparés les uns des autres par des maisons particulières ayant toutes leur cour et leur jardin.



Rue en escalier (Dealu Spirea.)

La calea Grivitza, depuis que la gare de Nord, qui est la gare centrale de Bucarest, a été construite à son extrémité, est également devenue une rue de commerçe, mais de petit commerce.

De tous les points de la capitale, c'est toujours vers la Lipscani et les rues qui l'avoisinnent que la foule afflue pour s'approvisionner. C'est le marché par excellence. *Merg în tîrg*, je vais au marché, disent les Bucarestois quand ils ont des achats à faire.

Mais ce nom *marché* s'étend aussi à la partie de la calea Victoriei qui va du Palais Royal à l'Hôtel des

Postes, car c'est là que sont installés les grands tailleurs, les grandes modistes, les grandes couturières, les grandes épiceries et aussi les cafés, les confiseries et les restaurants les plus fréquentés.

Nous reparlerons plus en détail du commerce de Bucarest dans un chapitre spécial. Ici, nous n'avons voulu que marquer quelques traits caractéristiques de l'aspect de nos rues où l'on coudoie le public le plus mêlé, depuis l'homme du monde vêtu à la dernière mode, jusqu'aux *precupetzi* qui vont pieds nus et vêtus d'une chemise retenue à la taille par une ceinture et dont les pans retombent par dessus leur caleçon. Le contraste du luxe et d'une grande prétention à la civilisation, avec un fonds de barbarie très vivace, vous frappe à chaque pas, car il se retrouve presque dans les moindres détails et cependant que de progrès réalisés en ces dernières années! Il y a certes bien du superficiel, mais il faut reconnaître toutefois que nous sommes déjà loin des mœurs d'il y a quarante ans.



Rue Teilor.

Le comte Charles de Mouy, dans ses lettres du Bosphore, fait une appréciation assez curieuse sur le caractère de la civilisation roumaine:

En Roumanie, écrit-il, les classes élevées et le peuple présentent la dissemblance la plus sensible. Les premières sont devenues presque occidentales, l'autre est resté le paysan du Danube.

Mais lorsqu'on dit que les classes élèvées sont occidentales, il faut s'entendre: elles le sont à leur manière, et ne ressemblent pas, quand on y régarde de près, à la société de Paris, de Londres, ou de Berlin. Elles ne se

sont pas ici formées elles-mêmes; après avoir longtemps vécu sons un joug qui comprimait leur intélligence très-vive, et leurs ressources considérables, elles se sont trouvées soudain affranchies par l'Europe, sans s'être fait par leur initiative, une personnalité bien accusée; alors rencontrant devant elles toutes les facilités que la vie moderne procure à l'assimilation des races, elles en ont fait usage sans avoir besoin d'agir par elles-mêmes pour se développer.

Aussi, tandis que tous les peuples de l'Europe se sont façonnés isolement à des époques où ne pouvant communiquer que difficilement les uns avec les autrés, ils étaient obligés de se créer des mœurs des idées, des inspirations qui leur fussent propres, les Roumains, inondés sur-le-champ des produits de l'Europe, élevés aisément dans nos grandes villes, initiés à toutes les inventions de notre luxe, imbus de notre litterature, imprégnés pour ainsi dire de l'atmosphère des nations les plus raffinées, dotés même d'institutions liberales toutes faites, se sont trouvés passer d'un état presque barbare à une civilisation très avancée, sans avoir connu ces transitions lentes que la force des choses a imposées à la plupart des nations. Privilège ou désavantage, ils ont subi cette condition de leur déstinée, c'est pourquoi ils n'ont en réalité aucune physionomie bien tranchée, ne possèdent ni une puissante littérature, ni une industrie, ni une architecture qui leur appartienne, et ne peuvent guère concevoir d'autre progrès que l'imitation plus on moins heureuse des peuples européens.


Le pont de la Gare du Nord.

C'est pourquoi encore, leur capitale n'a pas de couleur particulière, et est demeurée un point de jonction où

se rencontrent, dans le tumulte et la confusion, des castes inférieures qui faute d'argent et de direction, sont restées à peu près telles qu'elles étaient au temps de la servitude, et une société supérieure qui s'est assimilé d'un bloc, sans les avoir obtenues par le travail et la réflexion, les habitudes et les institutions étrangères.

Le centre de Bucarest a l'aspect d'une ville moderne avec ses beaux monuments, ses grands magasins, son éclariage électrique, la foule qui se presse sur les trottoirs, les voitures luxueuses aux magnifiques attelages, qui passent au galop, ses automobiles, ses tramways électriques, ses boulevards qui s'étendent à perte de vue.

La calea Victoriei — la Grand'rue — est l'endroit le plus vivant de la ville, sourtout dans la partie qui va du jardin de l'Episcopie à la strada Carol. On est sûr à toute heure du jour d'y rencontre, ce qu'on est convenu d'appeler, *le tout Bucarest,* c'est-à-dire le monde élégant et le monde des fonctionnaires. Il y a peine trente-cinq ans, les piétons étaient rares. Les dames sortaient peu à pied, elles s'y risquaient parfois pour aller faire quelques emplettes, mais toujours suivies d'un domestique en redingote, avec cravate blanche et gants blancs. Le grand genre voulait qu'on ne sortît de chez soi qu'en voiture, pour faire des visites, ou pour aller faire un tour à la Chaussée, toujours avec un domestique sur le siège. Quelques richards avaient des valets en livrée. Le prince Soutzo, M. Petrovitch Armis et M. Hagi Moscu étaient accompagnés d'un albanais en grand costume.



Arnăut Albanais.

Au retour, les voitures faisaient station chez le con-

fiseur Giovanni, ou chez Capsa et l'on servait les glaces dans les voitures.

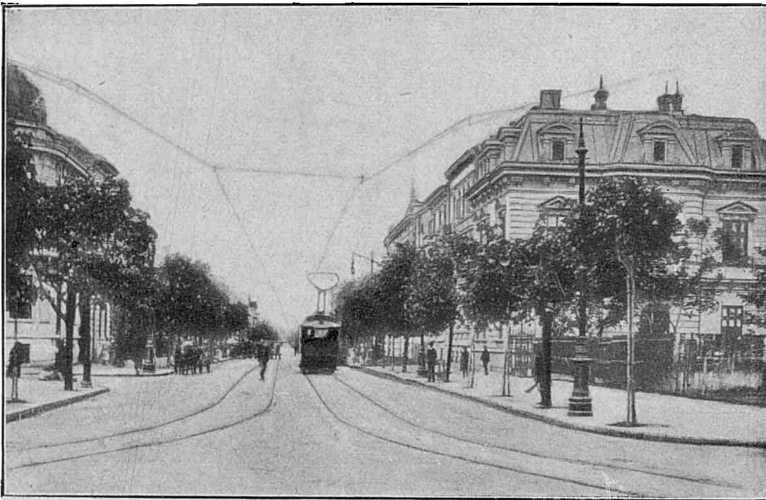
Aujourd'hui, les dames vont à pied et ne s'embarrassent plus d'un domestique, ni pour faire leurs courses, ni pour se promener en voiture. Elles s'en vont légères, gracieuses et très élégamment mises, traversent la foule sans crainte, font leursachats, entrent chez leurs couturières, leurs modistes, puis chez le confiseur, les unes chez Capsa, les autres chez Riègler, s'attablent et causent, pour repartir.

Nos boulevards sont encore trop neufs. Ils ne sont pas assez bâtis et les promeneurs n'y rencontrant pas de magasins, pas de cafés, et devant passer devant de longues façades de monuments publics et d'interminables jardins, préfèrent aller ailleurs. Aussi, sauf les heures où l'on sort de chez soi, pour se rendre dans le centre et où l'on revient du centre, pour rentrer chez soi, les boulevards sont-ils à peu près déserts.

Chaque année cependant le 10 Mai, jour anniversaire de l'avènement du prince, de la proclamation du Royaume et du couronnement du Roi, devant l'Université, aux côtés de la statue équestre de Michel le Brave, Sa Majesté Charles I-er à cheval, en grand uniforme de généralissime, entouré de son état major et de tous les attachés militaires étrangers, reçoit le défilé des troupes de la garnison, en la tête desquelles défile S. A. R. le prince Ferdinand. De l'autre côté de la statue, le pavillon royal, abrite Sa Majesté la Reine, la princesse Marie et les jeunes Princes, ainsi que le corps diplomatique. De nombreuses tribunes, occupées par invitations, bordent les deux côté du Boulevard de l'Université et une foule compacte se presse sur les trottoirs, depuis la rue Lipscani, jusqu'au Palais. Le 10 Mai est la fête nationale et l'animation dure toute la nuit.

Le Boulevard Elisabeth, le Boulevard de l'Académie, la Boulevard Carol et les Boulevards Ferdinand et Pake sont cependant très beaux et promettent de l'être encors bien davantage, quand ils seront construits d'un bout à

l'autre, surtout si l'a municipalité veille à ce que les jardins ne fassent pas pendant aux monuments, comme cela existe, par exemple, sur le Boulevard de l'Académie, auquel on aurait rendu la vie, en faisant construire à la place des jardins qui font face à l'Université, des maisons de rapport, avec de beaux magasins au rez-de-chaussée et à l'entre sol et en traçant, autour de la statue de Michel-le-Brave, une grande place circulaire avec magasins, cafés et restaurants.



Boulevard Pake Protopopescu.

Du reste il suffit de passer sur la partie du Boulevard, entre la rue de l'Académie et la calea Victoriei, pour voir la puissance d'attrait que les magasins ont sur la circulation. Sur une distance qui n'a pas plus de cent mètre, se trouvent: deux cafés, une brasserie et deux confiseries. Aussi à partir de cinq heures, les terasses de ces locaux sont tellement garnies des consommateurs, que le passage y est impraticable.

Le Boulevard Colțea, qui est de date toute récente

et qui n'est pas encore achevé, se compose actuellement de deux tronçons non reliés jusqu'à présent. Le premier, commencé par M. N. Filipescu, va de la strada Romană à la place Victoria. Il est large, avec une allée de cavaliers au milieu, et rappelle l'avenue Henri Martin de Paris et l'avenue Louise de Bruxelles. On y a déjà construit un assez grand nombre de maisons de style varié, dont beaucoup sont très remarquables. La seconde portion, commencée en 1906, par M. Michel G. Cantacuzène, ne va que de la strada Mercur à la strada Clemenţei. Elle est moins large que la première portion et n'a pas d'allée cavalière. Le Boulevard doit aller rejoindre d'un côté la strada Romană et de l'autre la place St. Georges; mais il y a bien



Boulevard Colţea de la rue Clemenţei à la rue Mercur.

des expropriations à faire et il est douteux que cette port tion soit achevée de sitôt. Il serait désirable, en attendant l'achevement des deux troncons, que l'on mette la première portion du Boulevard Colţea, en communication directe avec la calea Victoriei, par un court Boulevard, percé au point où il y aura le moins d'expropriations à faire. On dégagera ainsi la calea Victoriei, si encombrée aux heures de la promenade quotidienne à la Chaussée.

Parmi les plus jolies rues de Bucarest nous citerons: la strada Corabia, la strada Mercur, la strada Clemenţei

(aujourd'hui rue du Dr. Lueger), la strada Batiştea, la strada Salciilor, la strada Enei, l'allée Carmen Sylva, la cité Eldorado, la strada Dionisie, la strada Lahovary (surtout dans la partie qui va de la calea Victoriei à la strada Scaune), la strada Vamei (depuis hier rue de Vienne), la strada Jules Michelet, strada Manea Brutar, la strada Luterană, la strada Fontânei, la strada Ştirbei-Vodă (en partie), la strada Lascar Catargi, la strada Sculpturei, la



Calea Victoriei.

strada Soarelui, la strada Neptun, strada Frumoasa, la strada Barbu Catargi, etc., toutes ces rues sont aujourd'hui bordées de maisons neuves, en général de petits hôtels particuliers. On n'y voit pas de ces vieilles maisonnettes et de ces terrains vagues qui déparent tant d'autres rues.

Du côté de la gare du Nord et de la gare de Filaret, des quartiers nouveaux se créent qui, dans quelques années, seront très beaux.

Les quais de la Dambovitza, sauf dans la partie qui avoisine le centre de la ville, sont encore très déserts et il est probable qu'ils resteront encore aseez longtemps dans est état.

Il nous est impossible de décrire par le mênu, toutes les rues de la ville, qui, en dehors de celles que nous avons citées plus haut, se ressemblent étrangement par le melange du moderne et de l'ancien, de la nouvelle ville et de l'ancien village.

Nous tâcherons de suppléer par la gravure à une description qui, même minutieuse, serait incomplète et surtout fastidieuse.

Quelques gravures donneront bien mieux, à nous lecteurs, l'impression de ce que sont nos rues modernes, nos rues à demi modernisées et nos vieilles rues, celles où depuis cinquante ans, on n'a presque rien changé.

Il est cependant un quartier dont nous devons parler, par ce qu'il se différencie des autres, c'est le quartier où sont allés s'installer de préférence les Juifs: la calea Văcăreşti, strada Decebal, strada Sfânta Vineri, strada Mircea-Vodă, strada Olteni, calea Dudeşti, strada Lucaci, strada Labirintului, strada Negru-Vodă, strada Patria, strada Sf. Ioan Nou, strada Mămulari, etc.

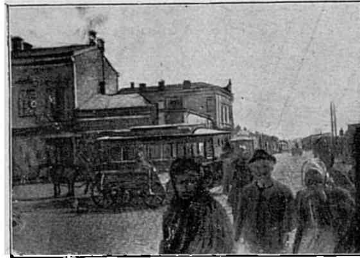
Ces rues sont de deux sortes: les unes sont presque exclusivement commerçantes; plus de jardins, plus de cours, les maisons s'appuient les unes aux autres, ayant toutes de petits magasins. La population très nombreuse étouffe, dans de petits appartements bon marché. Aussi, dès que le soir arrive, tous les locataires sortent-ils sur le trottoir pour respirer. Entre sept heures et onze heures, une vie intense règne dans ces rues, où grouille une population, qui par le type, la langue et parfois le costume, se distingue si nettement du reste des habitants.

Les autres rues du quartier juif, comme la strada Sf. Ioan Nou, la strada Lucaci ressemblent aux nouvelles rues des autres quartiers; de coquettes maisons avec cour et jardin et pas, ou très peu de magasins, c'est là, qu'habitent les juifs aisés.

Quant à la strada Mircea-Vodă, elle est habitée par des Roumains, riches propriétaires de très beaux immeubles dans la partie qui va de la strada Calarashi à la strada Lucaci et au dela, presque entièrement par des juifs.

Il ne faudrait pas croire cependant, que tous les Israélites habitant Bucarest, se sont concentrés dans ce seul quartier. Ce serait une erreur. Beaucoup habitent le centre, les nouveaux quartiers et les Boulevards. Un grand nombre se sont fait construire des beaux hôtels, dont les maîtres occupent une place considérable dans la société roumaine.

Bucarest offre un immense contraste entre son centre à l'européenne et ses faubourgs aux allures encore primitives. Il est vrai que de jour en jour la différence s'attenue. Si nous voyons déjà ben des rues droites, aux maisons collées les unes aux autres, toutes sur la même ligne et à peu près de même hauteur, en revanche, que de rues sans trotoirs, larges de trois hommes — ainsi qu'on en désignait la largeur au siècle passé.

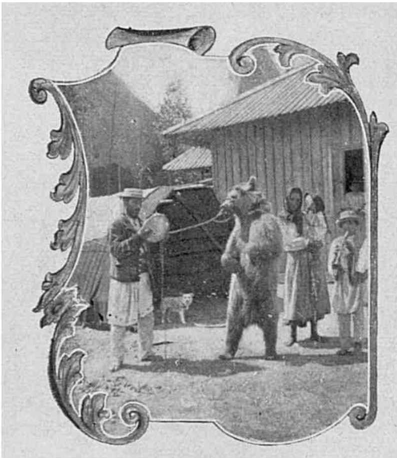


Coin de Bucarest.

Ne possédant pas d'éclairage, ou une mauvaise lampe au pétrole, fumante et de travers; aux maisons cloisonnées et séparées par de grands terraines vagues, entourées d'immenses jardins. C'est surtout ces restes du passé, qui tendent à disparaître et qui, s'ils ne sont pas un des beaux côtés de la capitale, en sont du moins, une des caractéristiques que nous tâcherons de fixer autant que possible, par

l'image, beaucoup plus expressive et plus réelle que nos descriptions.

Bucarest cependant jusqu'à la seconde moitié de ce siécle, n'avait pas, ainsi que la plupart des villes d'occident, son quartier noble et son quartier vilain. Les boyards habitaient un peu partout, la cour changeait souvent sa demeure et ces déplacements contribuèrent à cette diffusion. Les nécesités seules de la vie, limitèrent le commerce dans le centre même et firent de ce quartier, des rues exclusivement reservées au commerce. Toute maison y a des magasins et presque tous les étages sont occupés par des bureaux. Cette tendance s'est maintenue jusqu'à nos jours et si toutefois une partie du commerce s'est étendu dans la calea Victoriei jusqu'à vers l'Athénée, ainsi que dans quelques rues qui l'avoisinent, telles que la rue Royale, la rue Edgard Quinet; le grand commerce, les banques et le petit commerce actif, s'est concentré dans les rues Lipscani, Smardan, Selari, Dómnei, Colţea, Gabroveni, Covaci, Carol, calea Victoriei — de la rue Carol à l'intersection du Boulevard — chaque jour l'on voit une nouvelle maison de commerce s'installer, une ancienne s'agrandir, et la vie qui anime ce quartier, est tellement commerciale, qu'elle n'y commence qu'à l'ouverture des magasins, vers 8h du matin, pour s'éteindre complètement à leur fermeture, vers 8h du soir. Une fois les magasins fermés, le quartier est désert. Il n'y a pas de devanture qui reste éclairée la nuit, car le public ne se promène pas le soir dans ces rues, où règne le silence.



Tsiganes montreurs d'ours.

Le centre de Bucarest est l'église Saint Georges, c'est de là que partent les distances kilométriques, c'est aussi de là que partaient les principales artères de la ville. L'église St. Georges était voisine des bâtiments de l'ancienne cour princière et ces bâtiments disparus, c'est la place St. Georges qui servit de centre. C'est de la cour que partaient les routes qui menaient à Tîrgoviste aujourd'hui devenue la calea Grivitzei—, au marché extérieur et qui est la calea Moşilor; à Giurgiu qui est restée la calea



Rue I. C. Bratianu, coin rue Doamnei.

Serban Vodă; à Craiova et qui est la calea Rahovei; au marché intérieur et qui à cause du grand trafic que les commersants roumains faisaient avec la ville de Lipsca, s'appelait et s'appelle encore la rue Lipscani; etc.

Ces rues ne sont plus ce qu'elles étaient. Le pavage, l'alignement, les constructions les ont complètement transformées; bien que par endroits se dresse encore quelque bicoque, ou s'étend quelque terrain vague, surtout dans l'ancien podul de pământ, devenu la calea Plevnei, ce n'est

pas là que nous rechercherons les vestiges du passé. Nous irons dans ces quartiers où se sont réunis les gens de même métier, ou de même race, qui ont leur faubourg et leurs mœurs et que les travaux de l'édilité n'ont encore qu'à peine effleurés.

Déjà un de ces quartiers a presqu'entièrement disparu. Il était situé près du centre, entre l'hôpital Colțea, la calea Moșilor et la rue Teilor, c'était le quartier des musiciens tziganes; deux boulevards nouveaux, le Boulevard Carol et le Boulevard Domnitzei — de la Princesse — ont coupé et dégagé ces rues étroites et sales que bordaient des masures. Les terrains ont considérablement augmenté de valeur, leurs propriétaires, enrichis subitement par les expropriations, ou la plus value, se sont mis à bâtir et aujourd'hui c'est à peine si l'on retrouve ici là, quelque maison ette échappée aux démolisseurs.



Tsiganes journalières.

A côté de ce quartier et en remontant le nouveau Boulevard, se trouve le quartier arménien avec l'église arménienne, à l'angle du Boulevard Carol I et de la rue arménienne. Là aussi la plupart des propriétaires se sont fait construire des maisons plus modernes et ces quartiers trop centraux, n'offrent que de rares habitations d'autrefois.

Enfin dans la même direction mais plus haut, et avoisinant la chaussée Stefan cel Mare, est le quartier des cochers. Les cochers roumains ou hongrois logent dans des maisons particulières et n'offrent rien de curieux. Les cochers russes au contraire, possédant tous une certaine aisance, quelquefois davantage, ont leur maison propre,

dans le style des maisons russes, toutes d'une grande propreté. Ils vivent entre eux et forment une secte à part, ce sont eux qui ont les plus belles voitures et qui conduisent avec tant d'habileté, qu'on dit que pour être écrasé par un cocher russe, il le faut faire exprés.

Un spectacle original offre le quartier juif, très étendu et compris entre la rive gauche de la Dîmbovitza à partir de la Morgue jusqu'à la fonderie Lemaître d'un côté, et la rue Dudesci de l'autre. Entassés dans des maisons étroites ils vivent pêle-mêle sans espace et sans air, travaillant autour d'une lampe fumeure, acharnés au travail et avides de réaliser un peu de bien être. Le soir après la fermeture des bureaux et la sortie des magasins où la plupart d'entre eux sont occupés, leur quartier prend une animation extraordinaire, toute cette population se répand au dehours refermée tout le jour, des qu'elle se sent un peu libre et que le temps le permet, elle sort dans la rue; vivant les uns avec les autres, partageant le même sort, ils se connaissent tous, ils se savent entre eux et chez eux et c'est ce qui donne un caractère tout spécial d'intimité à l'ensemble, ils se promènent sur leur trottoirs, tels qu'ils sont en leur intérieur, en cheveux, femmes, enfants, vieillards, les jeunes vont causant, les plus agés s'attablent aux ceainerie — débits de thé — où moyennant 0.10^{c} on sert un verre de thé chaud. Celui qui sur sa route arrive à passer le soir, assez tard, par ces quartiers, est tout surpris de voir à l'heure où le reste de la ville est presqu'assoupi, la vie encore intense qui règne de ce côté.



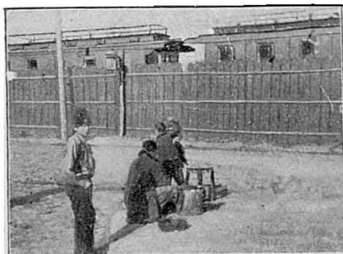
Remouleur.

Bucarest peut être partagé en trois grands cercles concentriques, dont celui du milieu renferme le commerce,

les autorités et la population aisée, le second la petite industrie et la population ouvrière, enfin le dernier comprenant la grande industrie et la population pauvre.

Le centre a déjà l'aspect des villes modernes de l'occident, la civilisation y a introduit ses manifestations; les hautes constructions, les larges boulevards, les grands magasins, l'électricité, l'asphaltage, l'automobilisme, le luxe excesif des toilettes, rien n'y manque et le progrès s'accentue de jour en jour.

A côté et commençant à en subir l'influence, la partie occupée par la population ouvrière et la petite industrie, se modifie graduellement; les terrains augmentent de valeur, les constructions se multiplient, les rues s'alignent, se canalisent, l'éclairage augmente; les gens plus tranquilles, le commerçant ou le fonctionnaire arrivé à une certaine aisance, s'y bâtit une maison plus bourgeoise et petit à petit, l'ouvrier, le petit employé recule de plus en plus, devant l'envahissement de la civilisation et la hausse des loyers et de l'alimentation.


Rue derrière la gare du Nord.

Les faubourgs de la ville sont constitués par d'immenses terrains, sur lesquels se sont formés par endroits, des quartiers de gens pauvres, roumains, parfois tziganes, exerçant un métier, tels que celui de charron, menusier maréchalferrant, manœuvre, journalier ou ouvrier à l'une des fabriques environnantes. A côté de ces quartiers, quelques grandes fabriques, dont le nombre augmente chaque année puis des vignes, des vergers, des terrains incultes, des carrières de sable, etc. C'est la zone qu'il était question de transformer en parc et qui eût entouré la ville d'une ceinture de verdure, agréable et utile. Le projet n'a pas été adopté et la ville, libre d'entraves, continue à se ré-

pandre, au bon gré de chacun, dans la campagne, au plus grand détriment de son embellissement et de son entretien.

Toute la partie comprise dans la troisième zone devrait être extérieure à la ville, qui serait limitée par la suite des chaussées qui séparent les deux zones et qui dans le temps formaient la barrière de Bucarest. Cette ligne est constituée, en commençant par la place de la victoire — à l'entrée de la promenade Kisselef — par les chaussées Bassarab, Grozăveşti, Panduri, Doamnei, Viilor, Şerban-Vodă, Lânăriei, Laboratoriu, chaussées Mihai-Bravu, Ştefan cel Mare et Bonaparte.



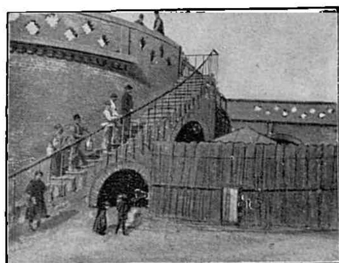
Maison à l'extrémité de la ville.

Quelques chiffres que nous procure la statistique, feront ressortir la disproportion qu'offre Bucarest entre son étendue et ses constructions.

La ville occupe 5.600 hectares et est divisée officiellement en quatre zones, dont la 1-ère occupe une surface de 512.830 m. c., la 2-e 936.870 m. c.; la 3-e 1.280.320 m. c. la 4-e 2.970.480 m. c.; en s'éloignant du centre vers la periphérie, chaque zone est sensiblement double de la précédente. Quant aux constructions il y a en tout 34.338 maisons, dont 26.263 n'ayant que le parterre; 922 avec sous-sol, 6.797 à un étage, 1.354 à deux étages et 199 ayant plus de deux étages.

Ces habitations renferment 113.499 pièces d'habitation, 269 bureaux particuliers, 1.687 bureaux, 23.924 cuisines, 5.631 magasins, 1.532 ateliers, 260 restaurants, 199 cafés, 1.917 débits de boissons, 210 auberges.

En 1905 on a construit 624 maisons, dont 195 dans la 1-ere zone, 157 dans la 2-e, 192 dans la 3-e, et 80 dans la quatrième.


Pont de la gare du Nord.

Notons encore la longueur de quelques rues princi pales. Les quais 7.910 m. la ligne des Boulevards Elisabetta, Pache Protopopescu et Carol 5.520 m. la calea Rahovei 3.960 m., la calea Griviței 3.000 m., la calea Moşilor 2.830 m., la calea Şerban-Vodă 2.990 m., la calea Călăraşilor 2.750 m., la calea Victoriei 2.710 m., la strada Romana 2.470 m.

LES MONUMENTS ET LES JARDINS.

Deux causes font que Bucarest possède peu de monuments: son existence politique tourmentée et incertaine qui amenait de trop fréquents changements de princes et de dominateurs, plus soucieux de s'assurer le pouvoir que d'émbellir la capitale; ensuite les continuels incendies et tremblements de terre qui detruisirent à intervalles si courts des quartiers entiers; il faut ajouter l'absence de matériaux premiers tels que la pierre et le fer, l'absence d'industrie et d'artistes qui eussent conçus de belles constructions. A part quelques églises plus importantes telles que la Métropole, Saint-Spiridon, Stavropoléos, d'un style un peu plus riche et de date un peu plus ancienne, le reste des bâtisses de Bucarest n'avaient d'importance que par leurs vastes dimensions; encore toutes ces constructions étaient-elles en briques.

Ce ne fut guère qu'à partir de la seconde moitié du XIX[e] siècle et sous le règne glorieux de S. M. le roi Charles 1-er que Bucarest eût enfin quelques monuments dont le nombre s'accroît rapidement grâce à l'éssor surprenant de la ville.

Le plus aisé pour les énumérer, sera de suivre quelques unes de ses artères principales, le long desquelles nous rencontrerons, tour à tour ces divers monuments ou constructions plus remarquables.



Rue Scaune.

Prenons pour point de départ la place St. Georges[1]), puisqu'on la considère comme le centre de la ville et suivons tout d'abord la rue Lipscani. Une chetive fontaine,

[1]) L'église St. Georges est entourée d'un jardin qui existe depuis 1859 et qui en été est très frequenté, le soir, par les habitants du quartier.

entourée d'un bassin, décore mal la place que la Lipscani forme au carrefour des rues Baratsie, Decebal et Coltza. On ne rencontre jusqu'à son intersection avec la rue Smardan aucun monument; au coin de la Lipscani et de la rue Smârdan s'élève la Banque nationale, occupant tout le carré compris entre les rues Lipscani, Smardan, rue de la Banque nationale et Karageorgevici. Le plan en est dû à un architecte français et les lignes simples mais trés pures, en font un des plus beaux monuments de Bucarest.

Derrière la rue Lipscani et parallèle, se trouve la rue Stavropoléos où s'élève la petite église du même nom, la seule qui ait d'une façon bien marquée le style byzantin et que l'on restaure à l'heure actuelle.



L'ancienne maison Turnescu, calea Moşilor.

Tujours suivant la rue Lipscani, nous arrivons à la calea Victoriei, et, nous appercevons aussitôt à gauche la gracieuse coupole de la Caisse des dépôts et consignations, dûe à l'architecte Gottereau; la décoration en est extrèmement riche et à coûté 3.000.000 frs.

Vis-à-vis et occupant tout l'espace entre la calea Victoriei, la Lipscani, la rue de la Poste et la rue Carol s'élève l'hôtel des postes par l'architecte Saulescu, dont la construction à coûté 4.221.907 frs. et les installations 1.489.319 frs. Les bâtiments occupent une surface de 10.710 mètres

evalués à 2.076.450 frs. Le palais des postes ressemble comme façade aù palais des postes de Genève.

Enfin en continuant la calea Victoriei dans la même direction, quelques pas plus loin, à sa rencontre avec le quai Charles I-er où elle finit, s'élève le petit pavillon d'où le roi, accompagné du clergé et des dignitaires de l'Etat assiste à la bénediction des eaux — de la Dâmbovitza — par le métropolitain primat cérémonie qui a lieu le 6 Janvier.

Après une courte messe, le prélat bénit la rivière en y jetant une croix, que des gens du peuple cherchent à retrouver en se jetant à l'eau et qui appartient au plus heureux, auquel on remet une récompense en argent.



Vendeur de balais.

A cette occasion l'on voit encore se répeter parfois le spectacle barbare, de malheureux juifs que l'on saisit et qu'on jette à l'eau sous pretexte de les bâptiser; heureusement que la Dâmbovitza n'est pas profonde et qu'on ne peut s'y noyer, mais le froid que la tradition veut ce jour là être le plus fort de l'hiver, rend la plaisanterie dangereuse.

Reprenons la calea Victoriei à la Caisse des depôts, nous voyons en face l'église Zlatar, entièrement reconstruite et achevée cette année, elle n'offre d'autre particularité que d'être construite en briques apparentes. Elle se dresse sur l'emplacement de l'ancien *hanu Zlatar*, qui servit avant sa démolition à loger les Ministères de la Justice et de l'instruction publique, puis le conservatoire.

Sur le côté gauche de la rue aussitôt après la rue Lipscani, on rencontre la prefecture de police. vis-à-vis se

trouvent les passages Villacros et Macca, un peu plus loin, toujours à gauche est l'hôtel de là légation de Russie; nous arrivons enfin à l'intersection de la calea Victoriei avec la ligne des grands boulevards. Sur le côté gauche formant l'angle, se trouve l'hôtel du Boulevard, le plus grand et le mieux fréquenté de Bucarest. L'autre angle était autrefois occupé par l'église Sarindar, aujourd'hui disparue et remplacée par un square; en continuant nous arrivons à la place du théatre, sur laquelle stationnent les fiacres élégants, conduits par les *muscali.* Le théatre est de date ancienne, il fut bâti en 1845 et fut à l'époque le troisième d'Europe par ses dimensions et sa disposition intérieure. On vient de compléter, par des annexes qui ont coûté plus d'un milion, les ailes destinées aux artistes, à la décoration et aux machines. L'ensemble décoratif du théatre national n'a pas l'esthétique moderne accoutumée, mais les lignes sont bien, et l'acoustique excellente.



Bragagiu.

Un peu plus haut, du côte gauche, le palais royal que nous avons décrit dans un chapitre à part. En face du palais et formant, sur la grande place du palais, l'angle des rues de Vienne et de Lueger se trouve la fondation Carol I; toujours dans la rue de Vienne est situé le bel hotel de la légation d'Autriche-Hongrie, et dans la petite rue adjacente qui met en communication la rue de Vienne avec la rue Carol Lueger se trouve le consulat d'Autriche-Hongrie.

Après avoir depassé le palais, nous arrivons au square de l'Episcopie, dont le fond est formé par l'Athénée, c'est un monument destiné aux productions artistiques et

aux conférences; au dessus de l'entrée principale qui donne sur le jardin de l'Episcopie, sur le frontispice se détachent cinq figures en mosaique sur fond or, ce sont les têtes des cinq princes roumains Alexandru cel bun, Neagoe Voevod, Carol I, Vasile Lupu et Matei Bassarab. La façade est décorée de colonnes; dans la grande salle du vestibule, à chaque angle un grand escalier avec balcon conduit à la salle du premier étage, disposée en salle de concert, avec deux rangs de loges et parterre, il y a 52 loges et 600



L'Athènée.

fauteuils; l'ornementation de l'ensemble est très riche et l'effet est augmenté par la lumière tombant de la coupole. De grandes fresques représentant des sujets historiques roumains doivent orner les murs. Les salles du bas servent plutôt aux expositions des peintres, sculpteurs et autres œuvres artistiques du même genre. Le salle du haut sert aux conférences, productions musicales, etc.

La construction est dûe à l'architecte Galleron qui l'executa en 1886, la coupole à 40 mètres de haut. C'est

également à l'Athénée qu'est le siège de la Société géographique et la pinacothèque de l'Etat.

Le terrain du jardin de l'Episcopie et de l'Athénée etaient l'ancien verger de Vacaresco.

Dans le jardin de l'Episcopie plusieurs bustes décorent les allées, on y remarquera ceux de Const. Rosseti, M. Cogalniceanu, G. D. Teodorescu, V. A. Urechia, Exarcu, M. Eminescu, Enachiţa Vacarescu, puis quelques bustes avec des décorations symboliques tels que ceux du général Em. Florescu, capitaine Th. Serbanescu, Traian Dumitrescu.

Nous ne rencontrons plus dans cette rue que le ministère des finances, formant l'angle de la calea Victoriei et de la calea Griviţei, puis à droite, à l'angle de la rue Cosma, l'hôtel de la légation d'Allemagne. Le Ministère de la Justice à gauche, occupe l'ancien local de la régie des monopoles de l'Etat, c'est une vieille construction basse et peu appropriée à sa destination actuelle.



Bragagiu.

A côté du ministère des finances et le continuant sur la rue Grivitza sont installées la banque agrîcole et la caisse centrale, dans la nouvelle bâtisse achevée cette année. Contigue à cette construction se trouve la Cour des comptes. Puis à part l'église Sfintii Voevozi, recemment restaurée plus rien de remarquable jusqu'à la gare du Nord. Au de là de la gare sont des quartiers de formation récente, aux rues régulières, aux maisons neuves, puis les faubourgs. Signalons le pont qui joint les quartiers de droite et de gauche de la voie ferrée, en passant au dessus à une hauteur de 8 mètres et qui est en brique, avec des rampes à pente le long de la voie.

Retournons à l'intersection de la calea Victoriei et du boulevard Elisabeth. En suivant le boulevard de l'Université à droite, nous avons le square de l'université dans lequel nous remarquons la statue de G. Lazar executée par le sculpteur roumain I. Georgescu. G. Lazar, roumain de Transylvanie né à Avrig en 1779 où il mourut en 1823, vînt en Roumanie comme ingénieur et chercha par tous les moyens à créer une école roumaine. Ce n'est qu'en 1818 qu'il réussit à faire ouvrir à Sf. Sava une école roumaine où il fut nommé professeur et où pendant quatre ans, il consacra son savoir et ses efforts à reveiller parmi les Roumains, l'esprit de nationalite. En 1821 il se réfugia à Avrig où il est mort.


Marchand de ferblanterie.

Au milieu du square et faisant face a l'Universite sur une place où le roi entouré de son état major et des attachés militaires étrangers reçoit le jour du 10 Mai, le défilé des troupes de la garnison, s'élève la statue équestre du vaillant prince roumain Michel le Brave, en costume du temps, la tête coiffée du fameux bonnet à poils — la caciula — et brandissant sa hache; la statue en bronze est l'œuvre de Carrière Belleuse.

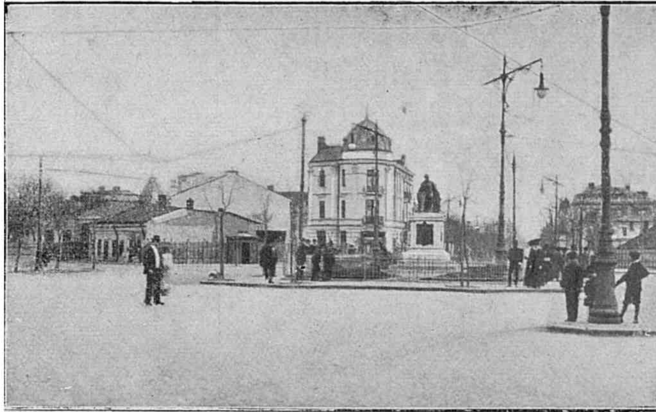
Derriere ce square on construit l'église russe qui sera une des belles églises de Bucarest et le palais de la société d'assurances „Generala".

A l'autre extremite du square la statue du poète et patriote roumain I. Heliade-Radulescu, un des trois lieutenants princiers de 1848 et un des prèmiers et principaux littérateurs roumains. La statue est due au sculpteur E. Ferrari.

Le coté gauche des boulevards est occupé par l'Uni-

versité et ses jardins. L'Université date de 1864 et bien que fort simple, est imposante par la juste proportion de l'ensemble.

Le boulevard croise aussitôt, après l'ancienne rue Colței, devenue aujourd'hui les rue I. C. Bratiano et forme une grande place au milieu de laquelle s'élève la statue de Jean Bratiano. Cette statue est l'œuvre du sculpteur E. Dubois et forme un bel ensemble. Sur le socle on voit deux bas reliefs dont l'un represente Jean Bratiano en 1848 parlent de liberté à la nation, l'autre l'arrivée du



Place Rossetti
et le monument de C. A. Rossetti.

prince Charles I-er en Roumanie en 1866 et Bratiano représentant au peuple, deux figures allégoriques, la Jeune Roumanie rompant enfin ses chaines (1877) et la Roumanie du travail decernant des lauriers à J. Bratiano. Cette statue a été inaugurée en 1903, elle a été élevée par souscription nationale.

A partir de la place Bratiano, le boulevard prend le nom de Boulevard Carol. On y remarque à droite le ministère des domaines, de style renaissance, puis on arrive à la place C. Rosetti où s'élève la statue du patriote et

publiciste Costake Rosetti, representé assis sur un fauteuil. La statue par W. C. Hegell est en bronze et a été coulée à l'école des arts et métiers de Bucarest. Le boulevard conserve son nom jusqu'à la place Carol I où se trouve un beau square, pour prendre le nom de Protopopescu Pache qu'il conserve jusqu'à son extremité. Sur ce boulevard nous rencontrons, sur la place du même nom et en



La statue de I. C. Bratiano
au croisement du boulevard Carol avec la rue I. C. Bratianu.

tourée d'un petit square, la statue par I. Georgescu de l'ancien maire de la Capitale, Protopopescu-Pache, qui fit percer cette ligne de boulevards à partir de la rue Colţei et contribua puissament à l'embellissement de la capitale.

A la place Protopopescu Pache prend naissance le

boulevard Ferdinand, à l'angle formé par les deux boulevards s'élève l'église greque avec un beau portique à colonnes et derrière l'église, se trouve la légation de Gréce.

Sur le côté gauche du boulevard Ferdinand se dresse la tour de feu, d'oû l'on signale les incendies et qui est en même temps un réservoir d'eau, d'une capacité de 10.000 m. c. et une installation pour distribuer la pression aux quartiers de ce côté de la ville. L'étage inférieur sert à loger les pompiers, en bas sont les écuries et les remises. Cette tour a été bâtie en 1891 et a 45 mètres de haut, on peut la visiter avec la permission du commandant du corps des pompiers.

En descendant le Boulevard Elisabeth nous passons à gauche devant le palais de l'Ephorie des hôpitaux où se trouve aussi l'établissement de bains, et arrivons au jardin du Cismegiu[1]), vaste parc anglais d'une étendue de 14 hectares, avec un beau lac au milieu, jet d'eau, pavillons etc., et où l'on organise souvent des fêtes de bienfaisance. L'angle du Boulevard et de la rue Schitu Măgureanu est formé par le lycée Lazar.

Vis à vis du Cismegiu est l'impremerie de l'Etat, à côté, on est en train de bâtir le nouveau ministère des travaux publics.

Le boulevard coupe la Dambovitza au pont de la gare centrale où un modeste square indique l'emplacement de la gare centrale projetée, et prend le nom de boulevard de l'indépendance pour aboutir au palais de Cotroceni qui termine la ligne des boulevards. Avant d'arriver au palais on apperçoit à droite la nouvelle faculté de médecine et de l'autre côte du boulevard longeant la chaussée Cotroceni, le beau parc du jardin botanique.

[1]) Le nom de Cismegiu vient de ce que le Cismegiu — sorte de directeur des eaux du temps de Mavrogheni 1876 — avait son habitation à côté de ce jardin qui portait alors le nom de lacul lui Duca.

En suivant les quais nous voyons du côté droit l'école vétérinaire, quai Dr. Davila; la salle de disections, quai général Magheru; le laboratoire de chimie, même quai, sur la droite on apperçoit sur une hauteur l'ancien monastère de Mihai-Vodă, affecté aujourd'hui aux arhives de l'Etat et restauré a cet effet; sur le quai gauche se trouve le palais administratif d'Ilfov; puis toujours à droite l'hôtellerie et l'asile communal, au coin de la rue Apolodor, sur la place du roi Charles I, l'ancien palais Brancovan, qui appartient au prince Bibescu, mais qui tombe en ruine et que doit remplacer un nouveau et magnifique palais; il y a quelques années le professeur Babeş y avait installé son institut bactéréologique.



Maison de Mr. Romulus Porescu
rue Paleologu.

Le palais de justice sombre et sevère, très sobre à l'extérieur, mais très bien amménagé à l'interieur où l'on observe une excellente distribution de lumière, on y remarque sur la façade principale du quai de la justice, six grandes statues en pierre dont deux au sommet représentent la Force et la Prudence, et quatre placées dans des niches et symbolisant la loi, le droit, la justice et la verité. La Force et la Prudence sont exécutées par C. Stork fils.

A l'intérieur à droite du grand escalier de droite, se

trouve le buste en marbre de Michel Cornea sur un piedestal de granit décoré d'une couronne et branche de laurier en bronze.

Le palais de justice forme un des angles de la rue Rahovei, l'autre est formé par les jardins et constructions de l'hôpital Brancovan, sur le devant se trouve la belle église Domnitza Balaşa.

L'hopital Brancovan a sa façade principale sur le boulevard Marie, qui commence au pont des halles et va jusqu'aux entrepôts. On vient de percer la partie comprise entre la rue Carol et la rue S-ta Vineri pour prolonger de ce côté le boulevard Marie qui sera continué de la sorte par la rue Calaraşilor.

Sur la rive gauche le boulevard sépare la Halle aux viandes — située à gauche — de la Halle aux poissons située à droite; sur la rive droite et formant la façade opposée à l'hôpital se trouve la nouvelle Halle aux légumes — Derrière cette halle sont les bains populaires.

Nous passons la rue Şerban-Vodă et rencontrons à gauche l'ancienne caserne des gardes communaux chargés de la surveillance des octrois, depuis la suppression des octrois, cette caserne est devenue un dispensaire provisoire jusqu'à sa transformation en hôpital spécial pour les prostituées; on y a installé également en attendant un laboratoire pour le contrôle du lait. La caserne a coûté 400.000 frs.

Quelques pas plus loin la morgue qui est en même temps l'institut médico-legal.

Derrière la morgue le point de concentration des ordures de la ville qui de là sont dirigées vers leur destination finale. Sur la hauteur de l'ancien monastère Radu-Vodă s'élève actuellement le nouvel internat théologique. Enfin beaucoup plus bas sur la gauche les abattoirs et à l'extremité de la ville la prison Vacareşti.

En partant de la place St. Georges et en suivant la ligne du tramway qui parcourt la rue I. Bratiano, nous

arrivons à la rue Clemenţei, puis à la rue Dionisie, d'où nous appercevons sur la droite le jardin d'Icoane. C'est à l'éxtremité opposée de ce jardin sur la place Cantacuzino, que se dresse sur un piėdestale en marbre le buste en bronze de Grg. Cantacuzino, ancien ministre des finances.

De la rue Dionisie la ligne débouche sur la place Lahovary où s'élève la statue en bronze d'Alexandre Lahovary un des plus grands orateurs qu'ait eus la Roumanie et homme d'état remarquable. Sa statue est l'œuvre

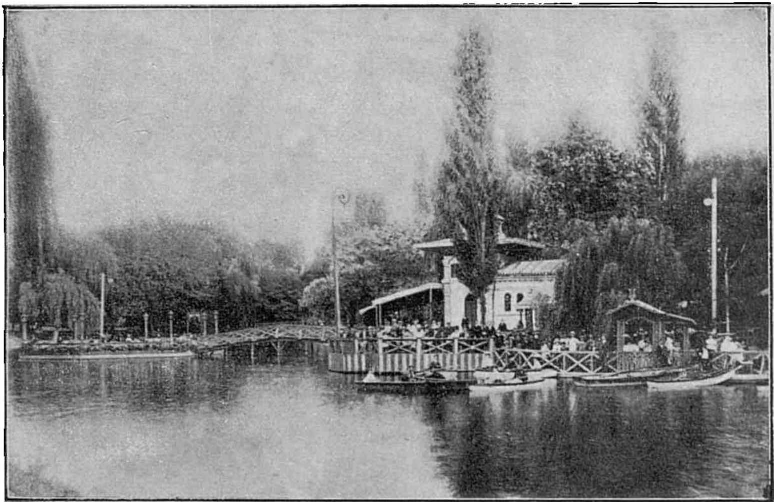


La Morgue.

du sculpteur Dubois. La ligne continue la rue Dorobanţilor prend la rue Romană, et aboutit à la grande place, large de 117 mètres de diamètre, formée par l'intersection du nouveau boulevard Colţea et des rues Romană, Primăverei et Cometa. Au milieu de cette place, se dresse la statue en bronze de Lascar Catargi un des grands hommes d'état, patriote ardent et orateur roumain qui fut pour le parti conservateur ce que Jean Bratiano fut pour le parti libéral.

La ligne nous amène enfin à la place Victoriei où s'entrecroisent les lignes de Şerban-Vodă, Colţea et celle qui conduit au charmant buffet de la Chaussée Kisselef. Sur cette place qui est ronde et a 124 mètres de diamètre, on trove à droite le Ministère des Affaires étrangères, qui est l'ancien palais du prince Stourza, avec décoration en marbre de différentes nuances. Le palais fut achevé en 1901 et le prince mourut peu avant d'avoir pu s'y installer.

A partir de la place Victoria, commence la belle pro-



Restaurant Monte-Carlo (Cismegiu).

menade goûté des Bucarestois, dite la *Chaussée,* et où l'on va chaque jour de 3—4 en hiver et de 6—7 en été, faire un tour en luxueux équipages. La chaussée fut créé par le général Kisseleff, qui lors de l'occupation russe en 1832 gouvernait la Roumanie. A l'entrée de la chaussée, à gauche, s'éléve le nouveau musée zoologique, de proportions assez belles, mais de décoration très simple. Un peu plus haut l'ancien hotel de la monnaie où l'on n'imprime plus que des timbres; à droite se bâtit en ce moment le futur musée

géologique. Au premier rond-point se trouve un bassin avec un jet d'eau.

La chaussée dans sa première partie offre de chaque côté de magnifiques jardins anglais, très bien entretenus.

Au point où elle coupe la route du prince Ghica se trouve le buffet, reproduction fidèle et charmante du pavillon roumain à l'exposition de Paris en 1889.

La seconde partie est bordée de délicieuses villas et de restaurants ou laiteries que remplit le public les di-



Calea Victoriei.

manches et jours de fêtes. A droite au point où la chaussée est coupée par la route de Herestrau se trouve le Vélodrome, possédant une piste de 500 mètres de circuit et des amphithéatres pouvant contenir 3.000 personnes. A gauche se trouve l'institut Materne, dont nous parlerons au chapitre des œuvres de bienfaisance. Un peu plus loin, l'école d'agriculture et au troisième rond-point le champ de courses dont nous parlerons au chapitre des sports. Remontons maintenant le Boulevard Marie, après avoir laissé

derrière nous à droite l'hopital Brancovan et à gauche les halles aux légumes, nous croisons la rue Bibescu Vodă, c'est là sur la gauche que se forme la place de la Métropole où se trouve un petit jet d'eau entouré d'un bassin,



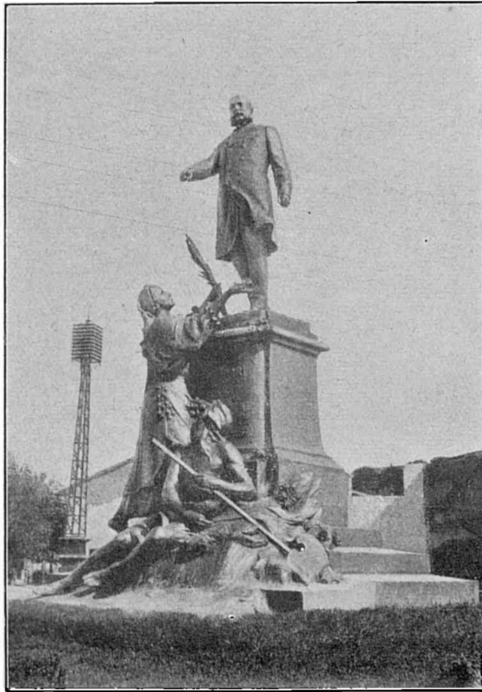
Jardin de l'Episcopie.

d'où part l'allée de la Métropole, remontant par une forte pente la colline au sommet de laquelle se trouve l'église métropolitaine, le palais du métropolitain et la Chambre des députés. Avant de penétrer sous la voûte qui donne accès à la cour intérieure, on remarque à droite la grande

cloche de la Métropole que l'on fait sonner aux grands jours.

Nous avons déjà dit que l'église, devenue plus tard l'église métropole, fût contruite en 1655 par le prince Constantin Vodă Şerban.

Le palais du métropolitain n'est à vrai dire qu'une



La statue de Al. Lahovary
Place Al. Lahovary.

simple maison d'habitation, d'exterieur extrêmement modeste. La chancellerie occupe les bâtiments à droite de la voûte d'entrée. Les bâtiments de gauche sont ceux de la chambre des députés.

Il est singulier de retrouver sur cette même colline

trois bâtiments aussi considérables dans leur destination que simples dans leur éxterieur; ce sont bien, quoique de construction récente, les traces d'un autre temps et en jetant du haut de cette colline un regard sur la ville que l'on apperçoit à ses pieds, on est frappé du contraste éton-



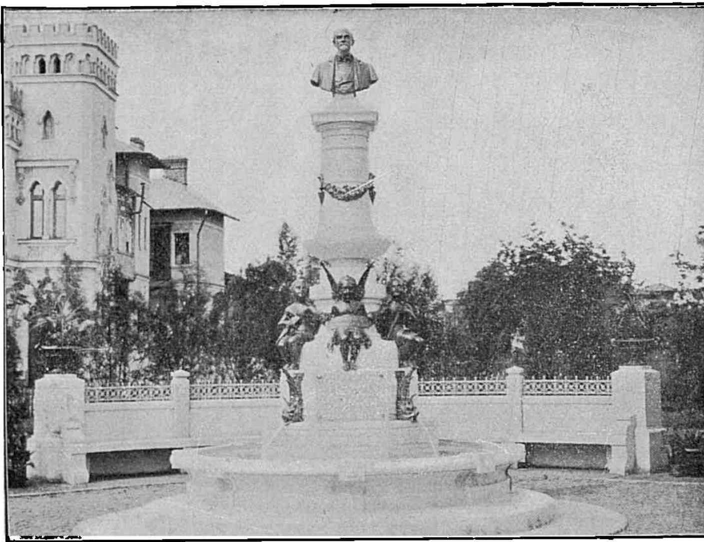
La statue des pompiers
Dealu Spirei.

nant que forment tous ces monuments et palais avec ces habitations si simples où logent Dieu, le Métropolitain-Primat ~~et la Nation~~.

Il est vrai qu'on est en train de transformer la chambre des députés, on l'agrandit considérablement et on lui donne un aspect plus monumental.

Au bas de la colline de la Metropole, à l'intersection du boulevard Marie et de la rue 11 Iunie qui conduit à la gare Filaret, vient d'être élevée l'église S-tu Nicolae d'intr'o zi, de belles proportions et d'ornementation riche dans le syle byzantin.

Le boulevard arrive au carrefour de la place Marie, à la quelle aboutissent la plupart des rues du nouveau quartier Suter, quartier neuf élevé sur l'emplacement d'anciens marécages, mais qui assaini forme ajourd'hui un joli quartier de petites villas.



Fontaine Luigi Cazzavillan.

Sur la place Marie se dresse une colonne sculptée par C. Stork, le père, et devant rappeler l'endroit où avait été l'autel de l'ancien archevêché — Episcopie —. Cette colonne fut transportée sur le Boulevard Carol, où plus tard on a éleva la statue de Protopopescu-Pache. A l'Episcopie on remplaça la colonne par un vase en marbre sculpté également par Stork.

En haut du boulevard, sur le plateau formé par les collines de Filaret et du dealu Spirei, se trouve à gauche le seminaire central, ensemble de grands pavillons en briques apparentes et pierres de taille, dont nous parlerons plus en détail au chapitre de l'instruction publique. A droite les entrepôts de marchandises de Giagoga, autrefois à la commune et devenus aujourd'hui la propriété de l'Etat.

Si de cet entrepôt nous suivons la ligne de tramway qui va de ce point à la barrière Dudeşti, nous arrivons à la rue du 13 Septembre où se trouve la caserne Couza



Rue Lipscani.

et derrière l'écolc des officiers, puis à droite la caserne Alexandrie et l'Arsenal.

Devant l'arsenal se forme une place sur laquelle se dresse un piedestal en pièrre en haut duquel la gloire sonne de sa trompette qu'elle tient d'une main, tandis que de l'autre elle soutient un soldat, mourant. Ce soldat est un des pompiers qui soutinrent en 1848, avec une partic du 2-e regiment sur ce plateau de Dealu-Spirei, un combat héroique contre les turcs. Ils n'étaient que 500 hommes

environ, contre 9000 turcs; après une lutte acharnée survenue à la suite d'un malentendu, ils furent obligés de se retirer, mais le souvenir de ce combat singulier où le courage des soldats roumains fut vraiment extraordinaire, a été perpetué par ce monument.

A gauche on aperçoit la bâtisse qui renferme les archives de l'Etat; la ligne tourne, passe le pont de Mihai Vodă d'où l'on découvre à gauche la caserne centrale des pompiers, remonte le long de la caisse des dépôts, passe devant l'hôtel des postes, l'église Stavropoleos, la banque nationale, arrive à la rue Doamnei devant le Credit fon-



Rue Doamnei.

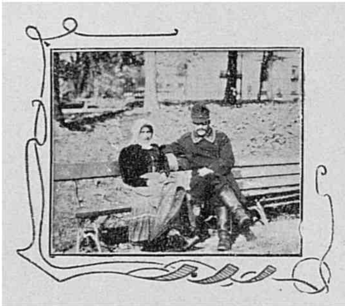
cier urbain, passe devant le palais du Credit foncier rural et l'hôpital Coltsea, prend par le boulevard Domnitsei, passe devant l'école de commerce, aboutit enfin à la rue Dudeşti où elle finit après avoir passé devant l'hôpital Caritas.

*
* *

Les principaux jardins et promenades de Bucarest, qui ont survecu aux transformations de l'édilité, sont tout d'abord: la chaussée Kisselef, dont nous avons déjà parlé plus haut. C'est là que chaque jour, à l'heure élegante, le tout Bucarest mondain va faire un tour en superbes équipages. Les jours de course surtout, le coup d'œil qu'offre

le retour, est du plus magnifique effet. La chaussée s'étend sur une longueur de près de trois kilomètres que parcourent quatre rangées de voitures, tandis que les piétons remplissent les allées. Les jardins latéraux ont été comencés par le prince D. Bibescu et finis par le prince Stirbey qui fit venir à cet effet en 1851 le paysagiste allemand C. Mayer.

Au delà de la chaussée se trouve le petit bois de Băneasa, jusqu'auquel on pousse souvent la promenade et vers la gauche le lac de Herestreu, aux bords duquel des jardins, avec de petits restaurants, attirent le public en été.


Dans un jardin public.

La nouveau parc de Filaret, créé à l'occasion de l'Exposition et qui avec la magnifique grote que dissimule la cascade, le commencement de jardin zoologique qu'il possède, ses interessants monuments que lui a légués l'Exposition, tels que les arênes, le palais des beaux arts, la coula, la tour de Vlad Ţepeş, etc., en font un des buts de promenade les plus agréables et les plus interesants de la capitale.

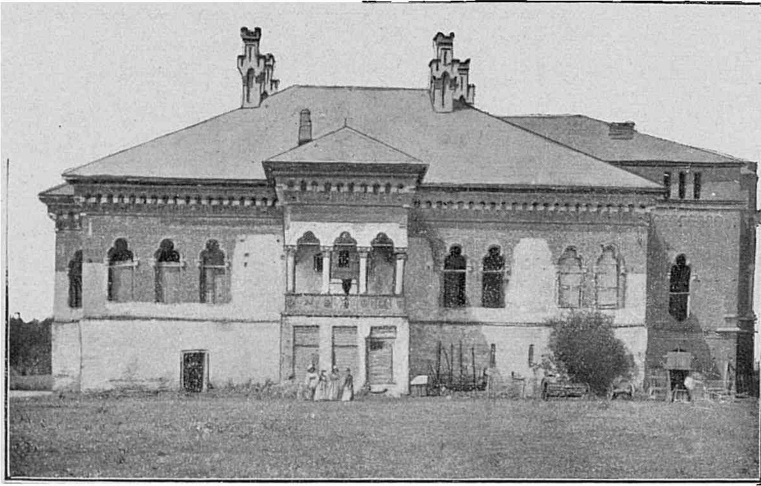
La plaine de Filaret du reste a, de tous temps, été un des endroits de distraction favoris des habitants de la ville; on y allait à cheval et en voiture, comme on va aujourd'hui à la chaussée; puis la vogue de Filaret tomba, comme du reste celle de quelques anciens jardins très courrus autrefois et à peu près ignorés aujourd'hui. C'est à peine si l'on se rappelle les jardins Deşliu, Pana Brelea, Geafer (Grădina cu Cai), Vărarului (Podul Calici) et Hagi Ilie.

Actuellement Bucarest a moins de jardins publics, il est vrai, mais ceux-ci en revanche sont beaucoup mieux soignés et plus agréables à fréquenter. A côté du parc de Filaret, il faut mentionner le jardin de l'institut météoro-

logique, très étendu, mais que l'on ne visite qu'avec permission spéciale, il eu est de même du parc de Cotroceni et du jardin Botanique.

Le jardin botanique, à l'origine, se trouvait derrière la Statue de Michel le Brave et possédait une petite serre qui a été depuis transportée au Cismegiu. Le directeur de ce jardin fut d'abord Mr. le Docteur Brânza, puis Mr. M. Vlădescu.

Le Cismegiu, placé au centre de la ville, tant par



Ancien château de Mogoshoaia.

son étendue que par son entretien est certes un des plus beaux qu'il y ait.

En 1830 ce n'était qu'un marécage que Kisselef fit desecher en 1844. En 1855 on donna la pêche du lac en entreprise. Le prince Stirbey chargea le paysagiste Mayer d'y déssiner un jardin. On y fit quelques travaux en 1862 et en 1869 pour amener l'eau dans le lac et on construisit 4 puits jaillissants, mais, en 1873, faute de fonds on abandonna les puits.

En 1884, le jardin du Cismegiu qui avait passé au Ministère des Domaines, fut retrocedé à la ville; à cette époque le jardin était éclairé par 60 lampes à pétrole en hiver et 41 en été. La mairie y fit faire divers travaux d'assainissement et embéllissement. En 1895 on l'éclaira au gaz, puis on y introduisit l'électricité.

En hiver lorsque le lac gèle, on y patine. Au milieu du lac se trouve une petite île où l'on a installé un restaurant et un pavillon pour musique militaire.



Nouveau chateau de Mogoshoaia.

Ce jardin malheureusement, comme le Luxembourg, n'est fréquenté que par les bonnes d'enfants et les petits fonctionnaires.

Le jardin Icoane est formé sur l'emplacement d'un ancien lac qui fut desseché en 1870, le jardin fut fini en 1875. C'est un jardin de forme triangulaire, assez triste et peu fréquenté.

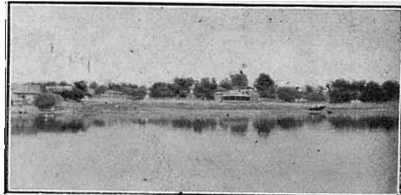
Le jardin de l'Episcopie a été terminé en 1872, il occupe une superficie de 4.800 m. □ et a côuté 250.000 fr.

Autrefois séparé du palais de l'Athénée, en 1888 on l'y incorpora.

Il y avait encore en 1894 un jardin Hereasca qui fut remplacé par l'école Adrian.

En tout Bucarest compte 20 squares.

Pour le service de ses plantations, la mairie possède à Grozăveşti, une pépinière qui lui fournit les arbres dont elle borde les boulevards et certain nombre de rues.



Le lac de Herestreu.

Ce service coûte à la commune 31.000 frs. par an.

* * *

Un des aspects les plus curieux de Bucarest pour l'étranger, est celui que produit le marché ambulant et les petits métiers de la rue.



Ressemeleur.

La plus grande partie de ce commerce est excercée par les *olteni*, paysans de la province de *l'Oltenie,* qui se distinguent par leurs remarquables aptitudes commerciales. Il portent le costume rustique de la campagne, c'est à-dire un pantalon étroit, presque collant, la chemise passant par-dessus, retenue seulement et serrée à la taille par une ceinture, formée d'une bande de couleur, longue et étroite, qu'ils enroulent autour du corps, et une veste en peau de mouton; ils vont pieds nus ou portent l'opinca nationale et sont coiffés d'une catchioula (bonnet) également

en peau de mouton. Quelques-uns, plus civilisés, portent de forts souliers ou des bottes et des pantalons larges. Nous offrons au lecteur de nombreux types de ce marchand qui paraît infatiguable, marchant depuis 3h du matin jusqu'à 8h du soir pour défaire sa marchandise et rendant de réels services aux habitants des faubourgs, qu'il va trouver et qui sans lui ne pourraient se procurer, qu'avec une grande perte de temps et à de grandes distances, les denrées qui défilent devant leurs portes, quelque temps qu'il fasse.



Marchand de charbon.

On peut dire qu'ils vendent de tout, à part la viande — encore faut-il excepter les agneaux dont ils font un très grand commerce — ; tous les légumes et tous les fruits se trouvent dans leurs paniers; ils vendent du poisson, du charbon, des volailles, des œufs, du gibier, tout ce qui peut servir enfin à l'alimentation. Leurs prix sont les mêmes qu'au marché, quelquefois moindres, car ils s'approvisionnent au petit jour et, partis de bonne heure, ne font plus subir à leur marchandise les hausses qui surviennent parfois dans une même journée, aux halles.



Tsiganes marchands de balais.

En dehors des *olteni,* il y a toutes sortes de vendeurs qui vont de même à travers les rues, criant leur marchandise ou leur spécialité et forment les diverses notes de cette musique des rues

si incompréhensible pour celui à qui elle n'est pas familière.

C'est de la sorte que l'on vend, dans les rues, le pétrole à brûler, les balais, le lait, le fromage, le yaourt, les fleurs, tous les objets de consommation, de petites dimensions et d'un transport plutôt facile.

Parmi ces vendeurs les uns sont roumains, les autres grecs, bulgares serbes, turcs, juifs. Mais, à part les Bulgares, qui s'occupent principalement de la culture maraîchère et défont leurs produits, et les Juifs qui font commerce de la vente des produits industriels ordinaires, la vraie camelotte; les autres étrangers sont en très petit nombre; de temps à autre on rencontre encore dcs tsiganes, dont les femmes parcourent les rues avec un panier de fleurs qu'elles offrent de tous côtés, qui s'introduisent, sous ce prétexte, dans chaque maison, mais qu'il faut surveiller de près, car l'instinct de la race les pousse souvent à commettre des larcins [1]).



Crépisseuses.

Au printemps les hommes vont promenant des ours, attachés par une chaîne et auxquels ils font exécuter des excercices de dressage, pour obtenir quelques sous en échange. Les ours viennent des Carpathes et sont parfois très beaux.

[1]) Les femmes tsiganes et surtout les vieilles ont conservé leur spécialité de diseuses de bonne aventure; on les voit sordides et audacieuses, allant de cour en cour, offrant de prédire à chacun ce qui doit lui arriver et prétendant deviner au fond de leur ghioc — coquillage de mer — le sort réservé aux crédules.

Les tsiganes sont également celles qui blanchissent à la chaux les cuisines moyennant 2 fr. par pièce.

Ce sont encore les tsiganes qui rétamment, qui font la serrurerie commune.

L'Orient se retrouve aussi dans les marchands de sucreries, qui vont avec leurs paniers ou leur boîtes garnies de toutes espèces de pâtes et sucres parfumés et colorés, dont les enfants et le peuple se montrent très friands et qui, pour cette raison, se tiennent presque toujours aux abords des écoles ou des fêtes populaires.

Lorsqu'on a mangé tout ce sucre, on a soif et c'est alors qu'on s'empresse de boire la fameuse „braga", boisson préparée avec de l'orge, très saine et très rafraîchissante mais que son aspect trouble et sale discrédite beaucoup. La boisson est d'origine bulgare et ce sont les Bulgares qui la fabriquent et la vendent; en été les Albanais débitent pour un sou ou deux des portions de glace à la vanille, au chocolat, à la framboise etc. qu'ils fabriquent eux-mêmes.



Marchand d'ustensiles en bois.

Le marchand ambulant de fer blanc est presque toujours slovaque; on l'entend de loin grâce à son cri distinctif; le lait caillé est vendu par les Bulgares, les Roumains, les tsiganes et on l'annonce par un cri strident; le vitrier est hongrois ou juif et c'est encore le juif et les femmes tsiganes qui font le commerce des vieux habits; ils ont leur marché dans la rue Lazar; les juifs paient ce qu'ils achètent, tandis que les tsiganes les échangent contre des objets de ménage.



CHAPITRE XI

LA COUR ROYALE

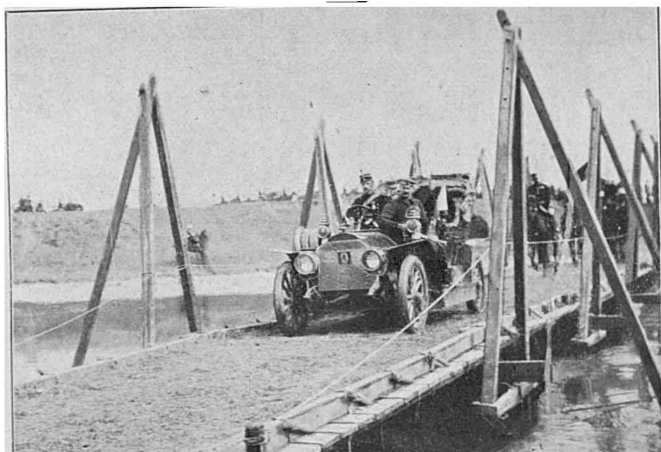
Depuis longtemps les Roumains aspiraient à l'émancipation politique; ils avaient subi divers protectorats, exercés tour à tour, avec plus ou moins de douceur, par la Russie, l'Autriche, et la Turquie. Cette dernière du reste, visait plutôt une suprématie économique que politique sur le pays et s'est montrée toujours prête à reconnaître ses libertés, sauf à lui réclamer impérieusement le tribut.



Le Roi Charles I.

Tant de penibles expériences, faites au cours de quatre siècles sous la dépendance de l'Étranger, n'ont pas peu contribué, on le comprend, à favoriser l'idée de l'union des Principautés, en un seul Etat durable et indépendant. Mais, ni la Porte, ni les grandes puissances chrétiennes, n'étaient disposées à soutenir cet idéal politique, d'autant plus que la possession des Principautés danubiennes était convoitée de toutes parts. Grâce aux circonstances, les patriotes roumains, purent profiter de l'humiliation de la Russie après la guerre de Crimée

et de la prépondérance réacquise à la France du même coup, pour préparer, par l'élection du Colonel Jean Alexandre Couza, élu prince de Moldavie le 15 Janvrier 1859, et prince de Valachie le 5 Février de la même année, l'union personnelle, d'où résulta bientôt la réunion politique des deux Principautés, affirmée dès le mois de Novembre de la même année, par l'introduction d'une Constitution commune dans les deux provinces.



S. M. le Roi aux manoeuvres.

De fait, il est vrai, cette union n'a été consacrée que deux ans après, par les Puissances, qui donnèrent au nouvel Etat le nom de Principautés-Unies.

Couza occupa le trône, sous le nom de Jean Alexandre I, pendant sept ans, mais tomba après un règne fort troublé à l'intérieur, bien qu'en somme fécond en progrès de toutes sortes. Il est évident que des réformes aussi radicales que la suppression des privilèges et des titres nobiliaires, l'abolition du servage, la répartition des terres aux paysans, la séparation de l'Eglise roumaine du Patriarchat, la confiscation des biens conventuels, ont dû

indisposer presque toutes les classes de la société et créer au prince de nombreux ennemis, parmi les personnes les plus influentes. Un complot, ourdi pour le déposer, ne tarda pas à éclater et, un beau matin, il fut surpris dans



Leurs Majestés le Roi et la Reine au château du Pelesch.

son sommeil et contraint, sans qu'il y eût de sang répandu, à apposer sa signature à l'acte d'abdication, tout préparé, qu'on lui présenta.

A ce moment la lieutenance princière et le gouvernement qui se constituèrent, prononcèrent la dissolution

de la Chambre et du Sénat et convoquèrent les électeurs à l'effet d'élire une constituante pour réaliser le programme des divans *ad-hoc*, c'est à dire l'élection d'un prince étrangere décision à laquelle le prince Couza lui-même avait adhéré.

La préoccupation principale et constante de la lieutenance princière du 11/28 Fevrier 1866, fut donc de trouver un prince étranger qui fût agréé à la fois par les Puissances et par le Peuple roumain.

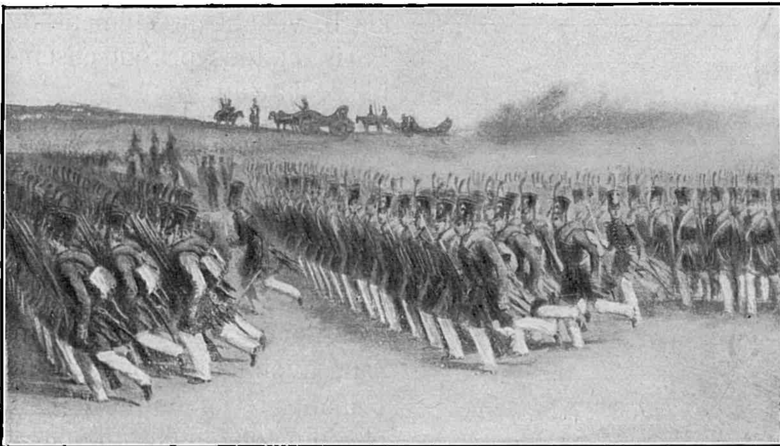
C'est à ce moment que les corps législatifs roumains, voulant écarter toute compétition indigène et établir un fait accompli, proclamèrent à l'unanimité prince de Roumanie, sous le nom de Philippe I, S. A. R. le comte Philippe de Flandre, le fils du roi Léopold I de Belgique.

Mais cette élection suscita un certain mécontentement à Paris; de son côté le comte de Flandre refusa d'accepter la couronne qui lui était offerte, et c'est alors que Jean Balaceanu et Jean Bratiano firent des ouvertures au prince Antoine de Hohenzollern, lui demandant d'autoriser son fils cadet, le prince Charles, à accepter l'élection au trône de Roumanie, l'assurant que Napoléon III ne s'opposerait pas à cette candidature. Un nouveau plebiscite eut lieu et la nation adopta par 685.969 voix contre 224 la candidature qui lui était proposée, le 8/20 Avril 1866.

Le jeune prince répondit aux voeux du pays et plein de confiance en l'avenir, non sans avoir eu un long entretien avec M. de Bismarck, il se mit en relation avec Napoleon III et partit pour la Roumanie, sans attendre les décisions de la conférence de Paris, certain de l'appui de la France, de la Prusse et de l'Italie.

Né en 1839, il est par sa naissance, descendant de deux familles régnantes des plus brillantes et des plus puissantes: la famille Royale de Prusse et les Bonaparte auxquels il est apparenté par son aïeule la princesse Murat. Il venait être nommé le 4 avril chef d'éscadron du 2-ème régiment de dragons de la garde prussienne.

Le 11 mai, le prince accompagné du conseiller de Werner, partit pour Zürich où l'attendait, avec deux domestiques, le baron de Mayenfisch, chambellan de la cour de Prusse. C'était à la veille de la déclaration de la guerre entre l'Autriche et la Prusse, il fallait à tout prix que le prince évitât d'être reconnu en traversant l'Autriche. M. de Mayenfisch se rendit a Munich avec les deux domestiques et les bagages. Le prince Charles avait eu soin de se faire delivrer à Zürich un passeport au nom de Charles



L'infanterie valaque defilant au pas de course.

Hettingen (nom d'un des châteaux de sa famille). Il monta en seconde classe et prit à son tour, avec M. Werner, la route de Münich. Comme il risquait de rencontrer des personnes de connaissance, il avait pris la précaution de mettre des lunnettes bleues.

A Münich, les voyageurs se retrouverent et montèrent ensemble dans le train pour Vienne, M. de Mayenfisch en première classe, le prince et son compagnon en seconde. Dans toutes les gares, il y avait un grand mouvement de troupes, car l'Autriche mobilisait. A deux re-

prises le prince se trouva en face d'officiers qu'il connaîssait Il passa néanmoins inapperçu, et arriva sans encombre à Pesth, d'où il partit immédiatement pour Baziash, petit port sur le Danube, où il devait s'embarquer sur le bateau autrichien qui partait pour le Bas-Danube. Mais le bateau était déjà parti et il n'en passait pas d'autre avant deux jours.

Les voyageurs furent donc obligés de descendre à l'auberge où ils s'installèrent en feignant toujours de ne pas se connaître. C'était le 8 mai. Le surlendemain, Jean Bratiano arriva également à Baziash, venant directement de Paris, et tous prirent ensemble le bateau.


La famille royale à l'Exposition.

Le prince, tenu encore à plus de prudence qu'en chemin de fer, s'installa en seconde classe, malgré le peu de confort que l'on y trouvait.

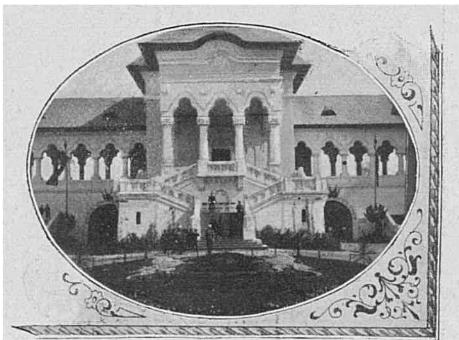
Et c'est ainsi qu'il fut débarqué à Turnu-Severin, sans avoir été reconnu. Une brillante réception lui fut faite et immédiatement il partit pour Bucarest en voiture.

Les membres de la lieutenance princière et le président du conseil vinrent saluer le nouveau prince à Piteshti, et le 10 22 Mai, le jeune Souverain fit son entrée dans la Capitale, où M. Demètre Bratiano, en sa qualité de maire, lui souhaita la bienvenue. A peine arrivé, il se rendit aussitôt à la cathédrale, et de là à la Chambre, où il prêta serment de respecter les lois du pays, de maintenir ses droits et son intégrité.

Peu de temps après, le 12 Juillet 1866, fut proclamée la nouvelle constitution, à laquelle il jura fidelité, et qui, à peine modifiée dans la suite, est devenue le pacte fondamental de l'État Roumain ; très libérale, fondée sur le

principe des droits du peuple les plus étendus, cette constitution a pour modèle celle de la Belgique; elle garantit aux citoyens des biens précieux, la liberté de conscience, la liberté de la presse et des assemblées, la liberté de l'enseignement et ne renferme que quelques restrictions quant aux droits d'acquisition des biens ruraux.

La situation du nouveau prince, monté sur le trône à l'âge de 26 ans, sous le nom sonore de Carol I, fut au début des plus difficiles. Se faire respecter comme prince étranger, contrebalancer les excès des partis, maintenir le prestige de la couronne, faire prévaloir l'autorité de la loi et de l'ordre,—si malaisée que fut cette tâche, le Prince s'y voua avec autant de sagesse que de persévérance, de sorte qu'avec l'an 1866 a commencé pour la Roumanie une période de tous points bénie et féconde, au cours de laquelle le pays s'est développé à l'intérieur, tout en gagnant en prestige à l'extérieur.

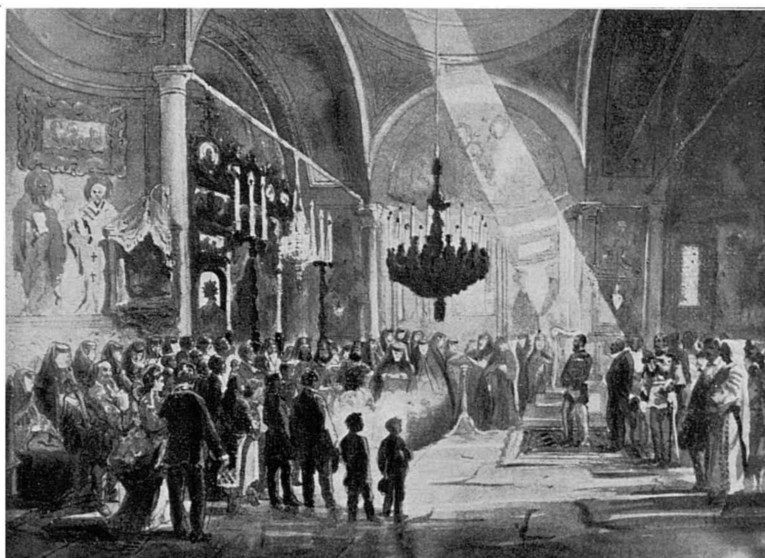


Le pavillon royal à l'Exposition.

Dès son arrivée dans le pays le Prince qui n'avait accepté la couronne qu'avec l'idée bien arrêtée de devenir un prince Souverain et de se libérer le plus tôt possible de la Suzeraineté de la Turquie, dut néanmoins se soumettre à l'investiture, et, le 9/21 Octobre 1866, Il se rendit à Constantinople pour accomplir cette formalité.

Il s'en tira du reste avec une dignité et un tact qui frappèrent le Sultan lui-même et le firman qu'il obtint, tout en réservant certains droits de Suzeraineté accordait aux Principautés-Unies le droit d'entretenir une armée de 30.000 hommes, de battre monnaie et reconnaisait le nouvel élu de la nation comme prince héréditaire.

Mais si peu gênants que fussent ces derniérs vestiges d'assujétissement à l'Empire Ottoman, le nouveau prince ne cherchait qu'un moment favorable pour les faire disparaître. Cette occasion se présenta pendant la guerre Russo-Turque de 1877—78. Impatient d'intervenir dans ce conflit auquel il était prêt à prendre part avec sa jeune armée, il n'attendait qu'un signe de la Russie pour entrer en jeu.



Le roi Charles assistant à une messe.

A la suite d'une dépêche du tsar Alexandre III le priant de venir au secours de l'armée russe menacée d'être refoulée dans le Danube, il passe le fleuve et, grâce à la bravoure et à l'action énergique de l'armée roumaine les redoutes de Grivitza et de Plevna, derniers boulevards des Turcs, ne tardèrent pas à capituler.

La participation de la Roumanie à cette guerre a permis au jeune État de sacrer son indépendance dans un glorieux baptême de sang et bien qu'elle ait combattu à

côté de la Russie, son action a été si décisive qu'elle a pu obtenir de la Porte et faire sanctionner par le traité de Berlin en 1878 son émancipation définitive. Comme couronnement à cette oeuvre, le 14/26 Mars 1881, la Principauté a été proclamée Royaume par un vote unanime de la représentation nationale, fait qui fut aussitôt reconnu par les Puissances et le 10/22 Mai 1881 eut lieu le sacre du roi qui fut célébré, en grande pompe, à la Métropole de Bucarest.

Ces résultats sont dus d'ailleurs au caractère même du Souverain qui a su, dans toute occurence sauvegarder le prestige et l'honneur de la couronne. Et c'est ainsi, qu'avec une attention de tous les instants, il a élevé l'État roumain, fondé par lui, de progrès en progrès, à la dignité d'un État moderne.



Infanterie actuelle (chasseurs).

Avec l'amour de son pays pour guide et une foi inébranlable en sa mission pour soutien, par ses vertus d'homme et de roi, n'ayant jamais obéï qu'à la voix du devoir et de la raison, Il a acquis le dévouement absolu et la reconnaissance éternelle de tout le pays.

L'influence que le roi Charles a exercée, comme organisateur et administrateur du nouveau royanne qu'il a fondé, s'est manifestée dans tous les domaines de la vie sociale et économique de la Roumanie. A peine arrivé dans le pays il sest vivement intéressé à la création du réseau des chemins de fer et des voies de communication. Au moment ou il fut élu il n'existait pas un seul kilomètre de lignée ferrée, tandis qu'aujourd'hui il y en a près de 4000, qui sillonnent le pays dans tous les sens et sont construits de façon à servir à la fois aux besoins du commerce et aux exigences stratégiques de l'armée.

Les postes et les telégraphes étaient de même à peine installés et ne fonctionnaient que d'une façon très rudimentaire. Le gouvernement princier s'y intéressa dès l'année 1869 et fit venir de Suisse deux spécialistes en la matière M-rs Jeanrenaud et Schneider qui posèrent les bases de l'organisation postale actuelle qui depuis lors n'a fait que se développer en s'enrichissant des perfectionnements des découvertes modernes.

L'organisation de la navigation fluviale et maritime a pris aussi un grand essor, grâce à l'initiative du Souverain, qui dans plusieurs de ses discours, notamment dans celui sur l'inauguration du pont sur le Danube, et dans celui sur la pose de la pierre fondamentale du port de Constantza, n'a pas manqué de rappeler le rôle important que la Roumanie est appellée à jouer comme pays de transit dans le trafic mondial, entre l'Occident et l'Orient.

L'attention particulière, que le roi a vouée aux progrès économiques du pays, ne l'a pas empêché de s'occuper très activement aussi des institutions de haute culture.

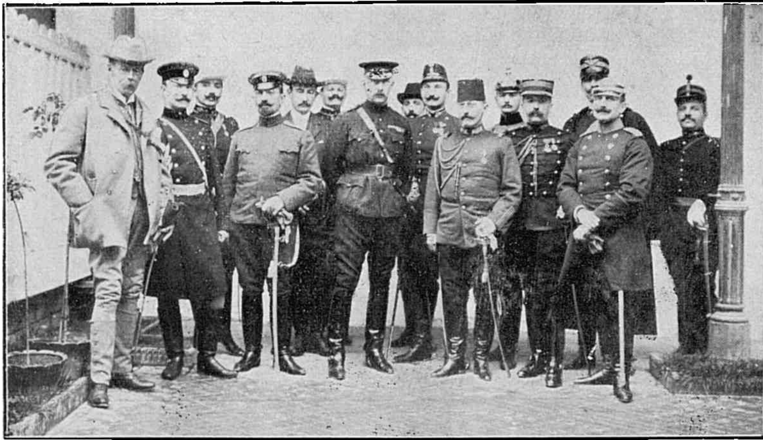
L'Université de Bucarest, fondée par le prince Couza en 1864, n'était fréquentée en 1866 que par 52 étudiants; mais, grâce à l'intérêt très vif que le roi Charles prit au développement de cette école des hautes études, elle ne tarda pas à augmenter le nombre de ses facultés, à de livrer des titres de licencié et de docteur et à compter dans toutes les facultés des inscriptions qui aujourd'hui dépassent le chiffre de mille.

Son influence s'est montrée tout aussi sensible dans l'activité croissante que l'Académie Roumaine a deployée sous son règne. Il a lui-même personnellement présidé fort souvent les scéances de la docte assemblée et pris part à ses travaux en faisant lui-même de précieuses communications; il est également le fondateur et le président de la Société de Géographie dont il subventionne libéralement les publications.

Les arts ont trouvé de même en lui un Mécène aussi généreux qu'éclairé.

Il est certain que, sans son concours, jamais la Cathédrale de Curtéa de Argesh, et les églises des Trois Hiérarques, et de Saint-Nicolas à Iassy n'auraient été restaurées, de façon à être conservées aux siècles futurs, comme les plus précieux joyaux des siècles passés.

Pour finir nous devrions mentionner encore les nombreuses libéralités du Souverain à l'égard des jeunes ar-



Les attachés militaires étrangers.

tistes, des littérateurs, et des savants; il n'a pas non plus oublié les pauvres et les déshérites de la terre, et, s'est plu a créer et à doter des œuvres de bienfaisance telles que l'Orphelinat Ferdinand et la Fondation universitaire Carol I, où les étudiants trouvent non seulement une riche bibliothèque, mise gratuitement à leur disposition, mais des bourses pour publier leurs thèses.

Après avoir parlé du roi comme homme public, que l'on nous permette d'ajouter quelques lignes sur sa vie privée.

Matinal comme un militaire et comme tous les Hohenzollern du reste, S. M. ie Roi Charles commence sa journée des sept heures du matin, hiver comme été. S'il est à Bucarest, il s'occupe en attendant l'heure du premier déjeuner qu'il prend avec S. M. la Reine, des affaires de l'État—(rapports ministériels à étudier, pétitions, plaintes ou questions d'administration à résoudre, correspondances à mettre à jour, ordres à donner); s'il est à Sinaïa, où il est moins accablé de travail, il profite de ses premières heures – car il ne perd pas une minute—pour faire quel-



Palais Royal.

que lecture ou songer aux projets d'embellissement de son château, qui est devenu une merveille d'art, comme aspect extérieur, installations internes, mobilier et décoration.

Après ce déjeuner, le Roi revient à ses travaux. La prèmiere personne qu'il reçoit, c'est le maréchal de la Cour qui vient lui faire son rapport quotidien et prendre des ordres.

Vers dix heures et demie commencent les audiences accordées aux ministres qui ont leurs jours fixes, chaque semaine, à moins de cas spéciaux, et viennent présenter au Souverain, les décrets à approuver, les nominations à

signer, les projets de loi à faire élaborer par les Chambres et prendre les instructions du chef de l'État pour toutes les affaires de leur ressort.

Le second déjeuner a lieu à une heure précise: à Bucarest, en tête-à-tête, ou en famille avec LL. AA. RR. le Prince et la Princesse; à Sinaïa, avec les membres présents de la Maison civile et militaire et les hôtes retenus



La fondation Charles I-er
place du Palais.

à table, car le Roi et la Reine aiment à pratiquer une aimable et large hospitalité.

Dans ces repas mi-officiels, la conversation est, en général, d'une liberté fort distinguée, sans aucune contrainte d'étiquette.

S. M. le Roi possède d'ailleurs au plus haut degré, cette politesse exquise, qui consiste à mettre à l'aise n'importe quel commensal, aussi imfime soit-il.

Après le déjeuner, si ses occupations le lui permet-

tent, S. M. le Roi aime à faire un tour de promenade: à Bucarest, dans le jardin du palais ou en ville; à Sinaïa sur les admirables routes qu'il y a fait construire et où ilaime à faire de longues pérégrinations.

A Bucarest, les après-midis du Roi sont surtout pris par des audiences privées, solicitées tant par des sujets roumains que par des étrangers. Il se plaît particulièrement à s'entretenir avec les artistes qui se sont acquis une renommée; avec les militaires qui se sont distingués, ou avec les grands industriels qui dirigent d'importantes entreprises.

Vers cinq heures et demie, S. M. le Roi a l'habitude de tenir le „five o'clock" avec S. M. la Reine; c'est le seul moment de répit qu'il s'accorde; après quoi, il appelle en audience les employés supérieurs du Palais, pour régler les questions pendantes de son administration privée.



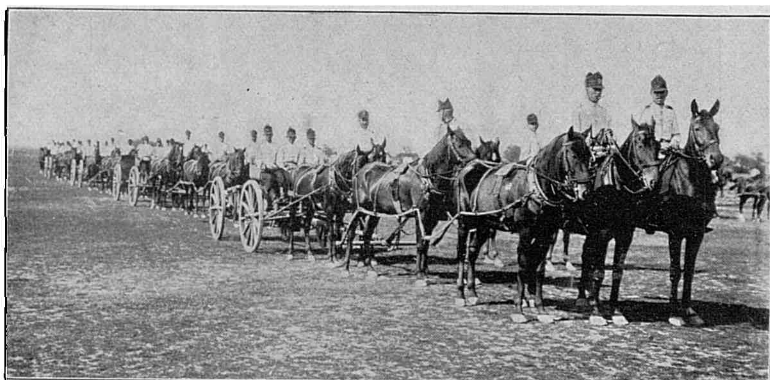
Transport de provisions militaires.

Le dîner qui, comme le déjeuner, est, à Bucarest plus intime, réunit à Castel-Pelesh tous les hôtes et les invités autour de la table royale. Il a lieu vers sept heures et demie du soir, dans la belle salle à manger, en style renaissance, du château. A Sinaïa on trouvera entre autres conviés et amis de Leurs Majestés: M. A. Lecomte du Nouy, qui jouit auprès du Roi, en raison des grands services qu'il a rendus à l'architecture nationale, d'une faveur particulière, et M. J. Kalindéro, l'infatigable administrateur des domaines de la Couronne. Après le dîner, s'il se trouve des partenaires, le Roi aime à faire une partie de billard, tout en fumant son cigarre. La partie ter-

minée, il se retire dans ses appartements pour lire les journaux, expédier sa correspondance ou rédiger probablement ses notes sur sa vie. Vers minuit il se couche.

* * *

Nous ne parlons pas non plus des innombrables demandes de subsides, de pensions ou de recours en grâce auxquels le souverain, attentif à toutes les douleurs de son peuple, prête toujours une attention bienveillante.

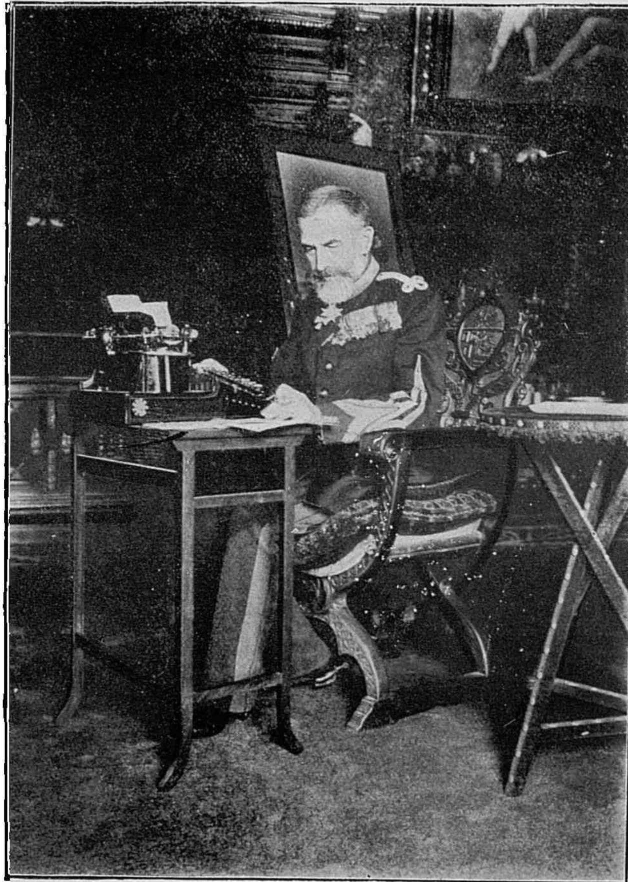


L'artillerie.

Le roi accorde habituellement ses audiences dans la grande bibliothèque, où ont lieu aussi les Conseils des ministres, ou bien dans son cabinet de travail, meublé avec un goût exquis et orné d'un Antonello da Messina, d'un Greco et d'un Lucas de Cranach remarquables; à Sinaïa ,ce sera également dans son cabinet de travail, situé à l'écart, du coté du levant, et entouré de tout le silence désirable pour les labeurs longs et recueillis.

Tous ceux qui ont eu l'honneur d'y penétrer et d'y être reçus par le roi Charles auront été surpris de se trouver en face d'un homme qui, de prime abord, ne

frappe que par sa parfaite distinction. Rien de l'apparat théâtral et du faste conventionnel qui en impose au vulgaire. Rien dans la stature, qui est moyenne, dans l'atti-

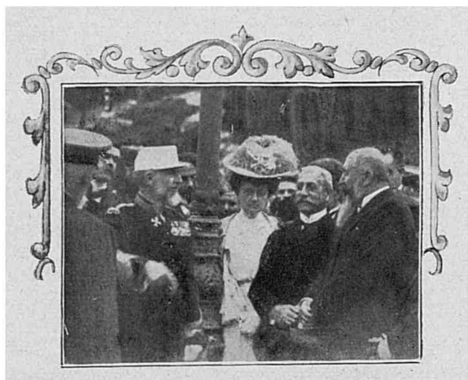


S. M. le Roi dans son cabinet de travail.

tude, qui est réservée, dans le geste, qui est sobre, ne proclame le Roi et le Souverain. Nature trop droite et trop sincère pour chercher à fasciner les regards ou à surpren-

dre les cœurs par de vaines apparences, ce monarque, qui sait pourtant être quelqu'un dans l'histoire, dédaigne de se faire sentir autrement que par sa suprême affabilité.

Et c'est sans doute, en songeant à son auguste époux que Carmen Sylva a écrit cette pensée qui le peint en deux lignes: „Pour que vous soyez grand, il faut que votre personne disparaisse sous vos œuvres". Voici du reste un portrait du Roi Charles, tracé par Pierre Loti dans une notice célèbre sur Carmen Sylva. „Et puisque je prononce son nom, qu'il me soit permis de dire aussi un mot de son aspect à la fois bienveillant et grand: Des traits d'une régularité et d'une finesse extrêmes, encadrés dans une barbe très noire (aujourd'hui grisonnante). Au front, un pli de réflexion profonde, de préoccupation peut-être, assombrissant habituellement le visage; mais le sourire éclairant tout, un sourire bon et attirant comme celui de la Reine. Et tant de simplicité distinguée, tant de naturel dans la majesté royale. Et pour ses hôtes une si parfaite courtoisie. Dans la soixantaine, ayant par conséquent atteint le complet épanouissement de sa personnalité, le Roi Charles est parvenu, très jeune encore, à cet équilibre du cœur et de l'esprit, du vouloir et du pouvoir, qui a fait de lui, dès le début de son règne, un souverain modèle, maître de lui-même, au point que jamais aucune déconvenue ni aucune passion n'ont pu le déconcerter ou le troubler".



Le Roi au pavillon des Postes à l'Exposition.

Si ses journées n'étaient pas réglées comme celle d'un

militaire, elles ne compteraient pas assez d'heures pour lui permettre, tout en suivant le mouvement contemporain et tout en étant sans cesse bien informé sur les hommes et les choses de son royaume, d'expédier la besogne accablante dont il est assailli, audiences à accorder, projets de loi à étudier, décrets à signer, rapports à examiner, pétitions à apostiller, lettres à écrire. Lorsqu'on songe qu'il prend au sérieux cette tâche énorme et qu'il en vient à bout, à force de conscience, on se dira qu'être roi, même roi constitutionnel, n'est pas une sinécure, comme tant des gens se plaisent à le croire, mais bien le plus compliqué des devoirs, pour peu que l'on ait à cœur d'approfondir toute question afin de la trancher en connaissance de cause et enfin de se prononcer, en dernière instance, comme suprême conseiller et suprême arbitre des destinées d'un peuple.

LA REINE

Peu de temps son arrivé en Roumanie, et comme il avait assumé la mission de devenir le fondateur d'une dynastie, le Prince Charles I s'occupa, avec l'aide de son père, de trouver une épouse décidée à s'associer à lui et à son œuvre. Parmi tant de princesses dont il aurait pu demander la main, une surtout, *la Princesse Elisabeth de Wied,* lui était recommandée par le prince royal de Prusse et par son père. Voici ce que celui-ci écrivait au sujet de la Princesse, le 15 27 avril 1869:

„En ce qui concerne la connaissance du monde, l'esprit et le savoir, elle est en tous cas préférable à toute autre.

Elle est jolie et agréable; la bonté et la cordialité sont peintes sur son visage. Elle est très cultivée, extraordinairement douée, et se distingue par ses connaissances linguistiques; elle parle excellement le français et l'anglais et possède comme je l'ai dit. une culture universelle."

Née le 29 décembre 1845, elle avait en effet reçu une brillante éducation et, toute jeune fille, fait preuve d'une intelligence et d'une imagination remarquables; non seulement elle apprit et étudia toutes les langues et toutes les



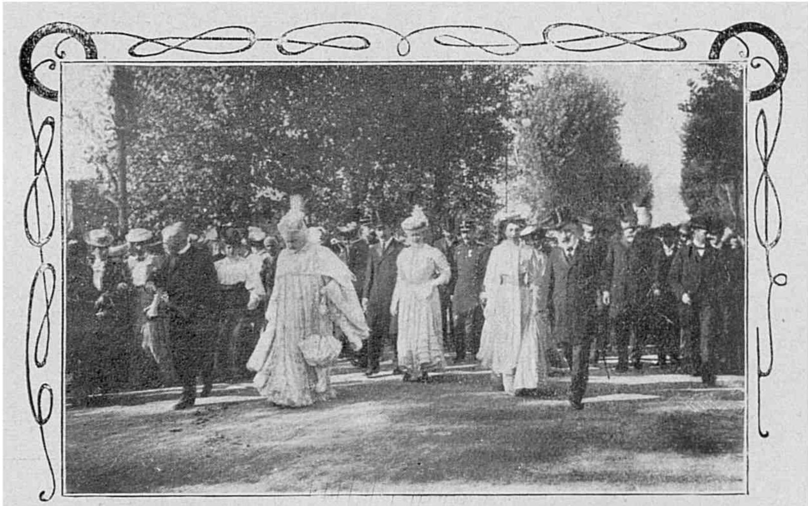
S. M. la Reine brodant.

littératures de l'Europe, mais elle compléta encore ses connaissances par de nombreux voyages en Suisse, en Russie, en Angleterre, en France et en Italie; il ne lui suffit pas de visiter les principales cours et les foyers du monde

civilisé, elle en profita aussi pour apprendre à connaître leurs illustrations et leurs gloires.

C'est le 12 octobre que le prince se rendit à Cologne où il rencontra le prince héritier de Prusse par qui il fut présenté à la princesse de Wied et à sa charmante fille, la princesse Elisabeth. Le prince demanda aussitôt la main de la jeune princesse et les fiançailles eurent lieu le mois suivant.

Malgré quelques difficultés soulevées par la cour



La Reine à l'Exposition.

pontificale, à cause de la religion de la jeune princesse[1]), et ayant pris d'autre part l'engagement de faire élever ses enfants dans la religion orthodoxe, le mariage eut lieu le 3 15 novembre au château de Neuwied.

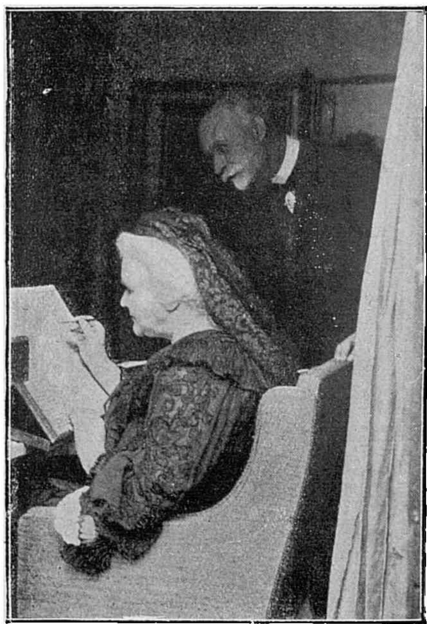
Quelques jours après, le prince quittait Neuwied pour se rendre à Bucarest, où il arriva le 12/24 novembre après s'être arrêté à Pesth, où il présenta sa jeune épouse à l'impératrice Elisabeth d'Autriche.

---

[1]) Car elle est de religion luthérienne et le prince de religion catholique.

Mais la jeune princesse n'a pas eu seulement l'étude, les voyages et la société pour éducateurs; elle a aussi été élevée à la grande école de la souffrance car, dès sa jeunesse, les tristesses et les deuils ne lui ont pas été épargnés et rien n'atteste mieux ce que son cœur renferme de trésors que les pages intimes de ses mémoires et ses lettres à son frère.

Les heures d'angoisse qu'elle a traversées en 1871 méritent d'être relatées: Cétait aux mois de novembre et de décembre.



S. M. le Reine dessinant.

Elle se trouvait alors avec sa mère, auprès de son père et de son frère malades — ce frère dont la vie ne fut qu'une longue agonie de onze années:—Ce père qui; par la hauteur du cœur et de l'esprit, ne pouvait être mieux aimé et mieux compris que par sa fille. „Toutes les petitesses de la vie, écrit-elle à ce moment, s'effacent devant cette pensée accablante que nous soignons deux mourants et qu'il nous est encore permis de nous dévouer pour eux".

Adoucir les derniers moments de deux êtres chers, inspirer du courage à ceux qui vous entourent, et, quand l'issue fatale est arrivée, ne pas murmurer, et bénir la main de Dieu, même quand elle frappe, tel est l'exemple

que, jeune princesse encore, la Reine Elisabeth a dû donner.

Et combien de larmes n'a-t-elle pas eu à réprimer depuis, lorsque, devenue mère à son tour, elle a vu mourir son unique enfant, la petite princese Marie, enlevée le 28/9 avril 1874 par l'angine dyphtérique, à l'âge de trois ans et demi.

Ayant perdu son plus cher trésor, elle a dû se résigner à passer ses jours entre un berceau à jamais vide et une tombe toujours présente.

Cette mort inattendue fut vraiment un deuil national; le pays entier témoigna aux souverains la part qu'il prenait à leur douleur. Le prince lui exprima sa reconnaissance dans une lettre touchante qu'il adressa au président du Conseil des ministres.

On ne s'étonnera pas si après tant de deuils un voile de mélancolie enveloppe cette brillante vie de souveraine et se reflète jusque dans son regard empreint d'une bonté si triste et si douce à la fois.

Cette empreinte se reflète aussi dans ses écrits. Dans *Ièhovah,* le plus magistral peut-être de ses poèmes, Carmen Sylva raconte, en vers d'une largeur épique, l'histoire d'un Ahasvérus philosophe, personnage qui ne fait, en dernière analyse, qu'incarner ses propres pensées; aussi est-il avant tout un sensitif et un volontaire. „Il faut être très pieux ou très philosophe, dit-elle, il faut dire, Seigneur, que ta volonté soit faite, ou, nature, j'admire tes lois — même lorsqu'elles m'écrasent". Voilà la leçon de stoïcisme à laquelle aboutit le pessimisme de Carmen Sylva. Quant à sa morale, elle se résume en cette noble devise: „Il n'y a qu'une consolation, le travail; il n'y a qu'une jouissance, le beau". Elle-même a trouvé dans le culte de l'art et dans la tâche accomplie, le suprême refuge aux douleurs de ce monde.

Nous ne mentionnerons pas les nombreux ouvrages de Carmen Sylva, depuis *les Pensées d'une Reine* jusqu'aux

dernières *Notes et impressions* publiées recemment. Traduits dans presque toutes les langues, la plupart d'entre eux sont déjà connus du lecteur.

Par sa vive compréhension du caractère national, par son amour pour le costume, les mœurs et le folklore roumain, elle a beaucoup contribué à rendre la dynastie populaire dans le pays et à faire connaître la Roumanie à l'étranger.

Malgré ses prédilections pour l'art, la reine Elisabeth



S. M. La Reine entre ses avengles, à la „Vatra Luminoasă".

n'a jamais oublié ses devoirs de souveraine. „Je me dis que ma première tâche est celle d'épouse, écrivait-elle à sa mère, puis vient ma mission de souveraine et en troisième rang seulement celle de poète".

La reine est artiste dans l'âme et le prouve dans tout ce qu'elle fait. Qui n'a vu et admiré l'enluminure de l'évangéliaire de Curtea d'Argesh et le voile baptismal brodé pour le prince Carol!

Parmi ses devoirs de souveraine, il n'en est point que la reine n'ait rempli avec plus de zèle et de dévouement que



LL. AA. RR. le prince Carol, les princesses Elisabeth et Marie.

celui de protectrice des malheureux, des pauvres et des deshérités de ce monde.

C'est elle qui, après avoir pansé les blessés de la Guerre de l'Indépendance, a fondé un ordre laïque de sœurs

de charité, ayant pour emblème la croix rouge de Genève, afin de disposer en temps de paix comme en temps de guerre, d'un corps d'infirmières expérimentées, à même de prodiguer aux malades ou aux blessés tous les soins requis. Elle est la présidente active et infatigable ou l'auguste patronesse de nombreuses autres sociétés philanthropiques ou de culture intellectuelle: telles que *Regina Elisabeta,* la polyclinique *Regina Elisabeta,* la Crèche *Sf. Catherina,*



S. A. R. la princesse Marie avec ses enfants.

la Crèche *Materna,* les Sociétés: *des Diaconesses,* du *Pain quotidien,* du *Tibishoi,* de *l'Obole,* de la *Concorde,* de la *Furnica,* de la *Munca,* de *l'Albina* de la *Ţesatoarea,* du Sanatorium *Regina Elisabeta.* Ces dernières années, elle s'intéressa tout particulièrement au développement de la *Vatra luminoasa,* un institut d'aveugles, admirablement organisé et qui allume un nouveau foyer de lumière pour ceux qui en avaient été privés jusque-là.

Il y a dans la *Légende des Siècles* de Victor Hugo, sur la construction du Temple, quatre vers épiques qui

finissent par cette antithèse: Moïse demande à Dieu un artiste et Dieu lui en donne deux:

„L'un sculptait le réel, et l'autre l'idéal". — Ce vers formule à merveille la double mais concordante activité, les divers mais inséparables mérites du Roi et de la Reine de Roumanie pour leur pays et pour leur peuple. L'un a édifié le royaume par le prestige de l'épée et du sceptre, l'autre l'a magnifié par celui du verbe et de l'image.

LE PRINCE FERDINAND ET LA PRINCESSE MARIE

Le prince Charles n'ayant pas d'enfant — la petite princesse Marie était morte en 1874 — avant de proclamer la royauté, il fallait régler la succession au trône. Le 21 novembre 1870, un acte de famille fut conclu à Sigmaringen, signé par le prince Charles de Hohenzollern, le prince Léopold et le prince Frédéric. Les trois signataires de cet acte déclaraient, en leur nom et au nom des membres de leur famille, qu'ils souscrivaient formellement et absolument à l'article 83 de la Constitution roumaine, ainsi conçu: „A défaut d'héritier mâle de S. A. R. Charles I de Hohenzollern-Sigmaringen, la succession au trône de Roumanie reviendra au plus âgé de ses frères ou de ses descendants".

Le 22 novembre de la même année, le prince Léopold de Hohenzollern, dans une lettre qu'il adressait à son frère le prince Charles I, renonçait à la couronne en faveur de ses fils, les princes Ferdinand et Charles. Il promettait de les préparer à la haute mission qu'il pouvaient être appelés à remplir „en développant dans leur cœur l'amour de cette noble et vaillante nation qui, après tant de siècles de luttes et de souffrances, a su, par ses propres forces, reprendre une place honorable dans la grande famille des Etats souverains".

C'est à la suite de ces pourparlers, que la succession au trône échut au neveu du Roi Charles, le prince

Ferdinand de Hohenzollern, né à Sigmaringen le 24 août 1865. Il fut proclamé prince héritier de Roumanie, avec le titre d'Altesse Royale, le 18 mars 1889. Il occupe actuellement dans l'armée roumaine le grade de général de division et d'inspecteur général de la cavalerie.



Le Prince Ferdinand.

Il a épousé, le 29 décembre 1892, la princesse Marie (Alexandra-Victoria) fille du duc de Cobourg et de la grande-duchesse Alexandra de Russie. Le mariage a été célébré le 10 janvier 1893 au château de Sigmaringen, en présence de tous les membres de la famille de Hohenzollern et de

l'empereur Guillaume II. Depuis, il a donné naissance, le 15 octobre 1893, au prince Carol; le 11 octobre 1894 à là princesse Elisabeth; à la princesse Marie le 27 décembre 1898, et le 3 octobre 1903 au prince Nicolas.

Arrivé dans le pays le 19 avril 1889, il y fut reçu avec enthousiasme et gagna bien vite la sympathie de tous, par son caractère affable, son esprit éclairé et son cœur droit. L'attachement du peuple roumain à la dynastie s'est



Vue du lac de l'Exposition.

surtout manifesté lors de la maladie du prince Ferdinand, il y a 10 ans, quand la fièvre typhoïde faillit l'enlever.

Préparé par de fortes études au rôle important qu'il sera appelé à jouer un jour, il n'épargna aucune peine pour s'initier à la sage école de son oncle auguste, à cet art difficile de régner, en se souvenant du précepte de son aïeul le prince Charles-Antoine: „Ce n'est pas assez de naître prince; vous devez travailler pour prouver que vous méritez ce titre".

Digne de la couronne que lui réservent le Roi et la nation, anneau dans la chaîne généalogique qui unit la dynastie au pays, le Prince Ferdinand, placé entre le roi



Le Princesse Marie.

Charles, avancé en âge, et le jeune prince Carol, encore enfant, représente un organe essentiel.

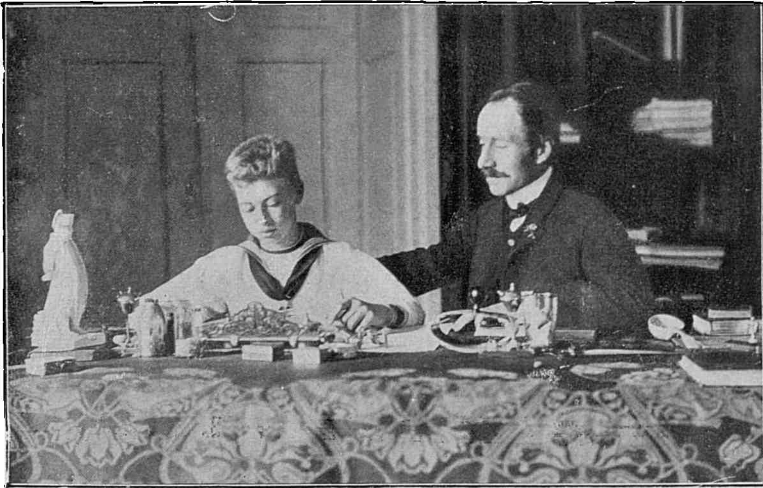
Quant à S. A. R. la Princesse Marie de Roumanie,

elle joue dès à présent un rôle qui fait présager ce qu'elle sera une fois reine. Brillante, d'allure vive et indépendante, elle manifeste un goût distingué pour tous les sports; mais si elle se plait à organiser des chasses et des fêtes, cela ne l'empêche pas de s'occuper aussi des pauvres et de protéger les arts.

Elle peint les fleurs à merveille et n'hésite pas à affirmer ses prédilections pour l'art nouveau, le „modern style". et les artistes sécessionistes, à preuve l'intéresant salon qu'elle a fait meubler à sa façon au Palais de Cotroceni et qui trahit une originalité toute géniale.

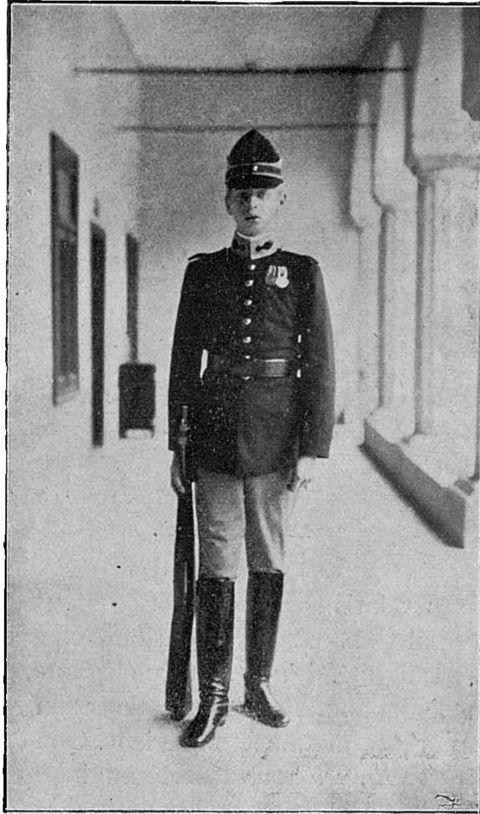
LE PRINCE CAROL.

Le Prince Carol, né le 15 octobre 1893, et baptisé dans le religion orthodoxe est l'enfant gâté du peuple roumain. Très aimé, il suffit qu'il paraisse pour qu'il soit l'objet de l'enthousiasme et de l'admiration du public. Son



Le Prince Carol dans son cabinet de travail.

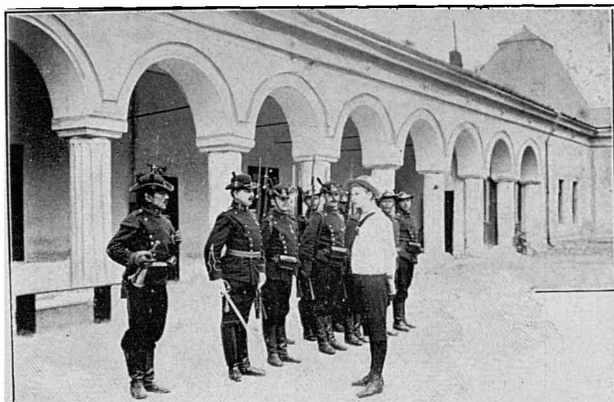
oncle auguste s'intéresse aussi vivement que ses parents à son éducation. Après avoir été, les premières années, confié aux soins de bonnes et de gouvernantes anglaises, il a commencé ses études sous la direction de professeurs roumains, qui lui ont appris la langue, l'histoire et la re-



Le Prince Carol en uniforme.

ligion de son pays; il parle déjà plusieurs langues étrangères: l'anglais, qui est la langue de sa mère, puis l'allemand, le français, qu'Il possède d'une façon étonnante pour son âge, grâce sans doute à son gouverneur actuel, M.

Moehrlen. D'une intelligence ouverte, Il s'intéresse à tout ce qu'on lui enseigne et particulièrement à l'histoire et aux hauts faits de guerre. Collectionneur de timbres-poste, Il connait, autant par les leçons qu'on lui a données que par le philattelisme qu'il pratique, la géographie politique du globe. Cadet inscrit à l'Ecole Militaire de Iassy, Il aime l'armée et le militaire en digne neveu du héros de Plevna.



Le Prince Carol.

Dans ses relations avec les jeunes gens de son âge, Il sait être cordial et bon, tout en gardant conscience de son rang et de sa dignité. D'une stature élégante, portant l'uniforme avec distinction, Il sait déjà tenir son rôle dans une revue, une parade ou une fête officielle. On comprend qu'Il ait gagné les cœurs de tous les Roumains qui ont mis en Lui leur Confiance et leurs espérances.

RÉSIDENCES ROYALES.

La Cour royale ne passe au Palais de la calea Victoriei que les mois d'hiver, de novembre à juin. Ce palais en fer à cheval se compose de trois corps de bâtiments: 1° à gauche, en arrivant, une ancienne maison boyarde, qui

a déjà servi de résidence aux princes Alex. Ghyka et Couza et qui actuellement renferme, à l'étage, les appartements du Roi et de la Reine, avec leurs bibliothèques, leurs salons et leurs cabinets de travail respectifs; au rez-de-chaussée, la chancellerie et les pièces de réception des maisons civile et militaire; 2° au centre, une construction nouvelle renfermant les grandes salles pour les fêtes; au rez-de-chaussée, la salle à manger avec les pièces de dégagement; à l'étage, que l'on gagne par un superbe escalier de marbre,



Le Palais princier de Cotroceni.

la salle des fêtes et la salle du trône; 3° l'aile droite, de date plus récente encore, sert de corps de garde et contient à l'étage de riches appartements pour les hôtes princiers. C'est là qu'on logea, lors de leurs dernières visites, l'empereur François-Joseph et le roi Alexandre de Serbie.

Composé ainsi de constructions juxtaposées, le palais manque assurément d'homogénéité à l'extérieur et il n'en impose point par ses grandes lignes. A l'intérieur, en revanche, le souverain et la souveraine se sont plu à le

meubler avec un goût et un luxe vraiment royal, et à l'enrichir de tableaux et d'objets d'art qui en font une résidence tout-à-fait digne du jeune royaume qu'ils ont fondé.

Parmi les pièces les plus remarquables il convient de citer la bibliothèque de S. M. le Roi, pour ses belles boiseries et la richesse de son contenu en ouvrages d'art, d'histoire militaire, d'histoire, de littérature; puis le salon de musique de S. M. la Reine, pour les belles peintures, les perles de la galerie royale qui s'y trouvent; l'escalier d'honneur par son aspect monumental, avec, au-dessus de la colonnade, un beau plafond du peintre viennois Veitts, le vestibule de la salle des fêtes, pour la magnificence de ses portes de bronze et de marbre, pour sa couverture vitrée en style moderne et pour les ouvrages d'art qui s'y trouvent: un groupe du sculpteur Starck représentant la reine Elisabeth donnant des soins à un blessé, deux excellents bustes du Roi et de la Reine par Hegel, et deux portraits officiels du Roi et de la Reine par Jean Lecomte du Nouy, ainsi que la revue de Cotrocéni en septembre 1896, peinte avec beaucoup de soin par le peintre Adjukiewicz, en souvenir du défilé de l'armée roumaine devant l'empereur d'Autriche François-Joseph.

Le palais de Cotrocéni, situé à l'éxtremité ouest de la ville, au bout des grands boulevards, est un ancien monastère transformé, qui a jadis servi de résidence de printemps et d'automne au Roi et à la Reine. Reconstruit à neuf en ces dernières années, il est devenu la résidence de LL. AA. RR. le prince et la princesse de Roumanie, et il se distingue autant par le pittoresque des façades extérieures que par l'arrangement artistique des appartements intérieurs, dû surtout au goût merveilleux et au talent décoratif de la Princesse Marie de Roumanie.

Dans le parc qui entoure le château se trouve le mausolée de la petite princesse Marie, morte à l'âge de 4 ans, l'unique enfant qu'ait eu le couple royal de Roumanie.

La cour passe l'été au château de Pélesh, à Sinaïa, non loin de la frontière de Prédéal.

Cette résidence, construite en style renaissance allemande, œuvre d'un architecte viennois, est fort heureusement adaptée au site montagneux et aux grands bois qui l'environnent. L'intérieur, meublé avec une richesse et un goût exquis, fait de ce château une des merveilles de l'architecture moderne.

Commencée en 1871, la construction interrompue pendant a Guerre de l'Indépendance, a été achevée en 1883, après bien des difficultés vaincues, résultant surtout des



Vue de l'un des domaines de la Couronne.

mouvements du sol provoqués par des sources qui minaient le terrain et qui, aujourd'hui captées et canalisées, se déversent dans le torrent au bord duquel, sur une large esplanade, s'élève, féérique comme une demeure enchantée, la résidence nouvelle, avec ses tours, ses galeries et ses clochetons. A l'entour, dans la vallée du Pélesh, les dépendances, corps de garde, communs, écuries, et plus au fond de la vallée, le nouveau palais qu'habite la famille princière, le Foïshor, où l'on retrouve dans l'ameublement et l'aménagement intérieur, la fantaisie aimable et surprenante de A. S. R. la Princesse Marie de Roumanie.

La construction de Castel Pélesh ayant servi, dans cette région, de mode à l'aristocratie roumaine, il n'a pas tardé à se former, non loin du château royal, toute une ville de villas, avec des hôtels et de gracieux cottages. C'est là que la société élégante de Bucarest aime à passer la saison chaude.

Avant la construction du château royal, le Roi et la Reine prenaient leurs quartiers d'été au couvent de Sinaïa, dans lequel on avait aménagé quelques pièces pour les recevoir. C'est ce monastère, élevé par Michel Cantacuzène, au milieu du XVII siècle et baptisé du nom de Sinaïa, en souvenir d'un voyage en Terre-Sainte, entrepris par le fondateur, qui a donné son nom à la ville, et celle-ci prospère et se développe chaque année davantage et forme déjà une des plus belles stations mondaines de l'Europe. Ajoutons qu'il est question d'y bâtir un grand casino et un chemin de fer électrique, reliant Sinaïa aux autres stations d'été de la vallée, Boushténi, Azouga et Prédéal.

Maisons civiles et militaire royales et princière et domaines de la Couronne.

Le maison civile du roi se compose d'un administrateur des domaines de la Couronne qui, depuis 1884, est M. Kalindéro, éminent administrateur, doublé en même temps d'un savant et d'un écrivain très distingué, d'un maréchal de la Cour, d'un secrétaire, d'un directeur des résidences royales, d'un caissier, d'un bibliothécaire, d'un comptable et d'un comptable-adjoint.

La maison militaire est formée d'un général de brigade, chef de la maison militaire et de six aides de camp.

La maison de S. M. la Reine est constituée par une grands maitresse de la Cour, deux dames d'honneur et un secrétaire des commandements.

La maison de LL. AA. RR. le Prince et le Princesse de Roumanie est formée par un général maître de

la Cour, une dame d'honneur, une gouvernante des Enfants de Roumanie, et un gouverneur civil de S. A. R. le prince Carol.

Quelques mots enfin sur les domaines de la Couronne:

Les domaines de la Couronne méritent d'être cités à part; leur sage et admirable administration, sous la direction de M. S. Kalindéro, ayant fait de ces domaines des



S. A. R. le prince Carol.

modèles de culture intensive et d'industrie pratiques, qui ont servi aux grands comme aux petits propriétaires et ont exercé la meilleure influence sur le pays.

Ces domaines ont été institués par la loi de 1884, qui fit don à la Couronne de douze terres d'une étendue totale de 130.000 hectares environ, et dont elle a l'usufruit aussi bien du sol que du sous-sol. Elle peut les exploiter

directement ou les affermer sans que, dans ce dernier cas, le terme d'affermage puisse dépasser 10 ans.

Elle peut de même exploiter les forêts qui s'y trouvent, en se conformant aux prescriptions du code forestier.


M. I. Kalindéro.

Ces propriétés sont exemptes d'impôts envers l'Etat, mais non envers les communes.

S. M. le roi a organisé pour ses domaines une administration spéciale, confiée à M. Kalindéro, et qui tend à developper sur chacune de ces terres la culture la plus intensive et la plus rationnelle, afin que par ses résultats satisfaisants elle inspire les autres propriétaires et contribue plus efficacement à une rapide amélioration du système de culture du pays.

On y pratique la culture intensive avec assolements et engrais et en soumettant les différentes cultures à la rotation la mieux appropriée. L'élevage du bétail est également développé et, en dehors des petits industries du beurre, laitage, fruits séchés, brosses, chapeaux de paille, nattes en jonc, poteries, il s'y est formé de grandes industries de corderie, de soieries, de meubles ordinaires et de luxe, de tissus de laine et de chanvre, etc.

CHAPITRE XII

LE PARLEMENT ET LE GOUVERNEMENT

La Roumanie n'a eu, à proprement parler, de véritable régime parlementaire, qu'à dater de la mise en application de la Convention de Paris, en 1858. L'ancien système, établi en 1831 par le Règlement Organique, n'accordait le droit de vote et d'élection qu'aux boyards; les autres classes sociales en étaient exclues et ce fut la Convention de Paris, de 1858, qui introduisit le système censitaire. Jusqu'au traité d'Ackermann (1826), les princes, qui, tour à tour, se succédèrent en Roumanie, réunissaient et exerçaient tous les pouvoirs de l'Etat. A la suite de ce traité, la Porte promulgua un hatischerif qui imposait aux princes Grégoire Ghyka (Valachie) et Jean Stourdza (Moldavie) l'obligation d'élaborer avec ses conseillers — divan „domnesc" — des lois constitutives pour les deux principautés.

En vertu de ce hatischerif, mais seulement en 1829, il se forma à Bucarest une commission chargée d'élaborer un réglement des réformes. Cette commission, réunie sous la présidence du conseiller d'Etat russe Minciaky, était composée, pour la Monténie: du ban Gr. Baléano et du vornic Gr. Filippesco, nommés par l'autorité russe; du logofet Etienne Balacéano et du hatman Alexandre Vilara,

désignés par le divan; le secrétaire était le vornic Barbou Stirbey, pour la Moldavie; du vistiernic Costache Pashcan et du vornic Michel Stourdza, nommés par le général Kisseleff, du vornic Costachi Conaki et du vistiernic Iordachi Catargi, désignés par le divan; le secrétaire pour la Moldavie était Georges Assaki.

Cette commission se mit au travail le 4 juillet 1829 et l'acheva en avril 1830. Le Règlement Organique, ainsi élaboré, fut porté à St.-Pétersbourg par une délégation composée du vornic Michel Stourdza (Moldavie), du logofet Alexandre Vilara (Valachie) et du secrétaire Aga Assaki. Une commission russe en fit la revision et la modification, puis le renvoya, aux mêmes fins, aux principautés.

Une assemblée, formée des divans: „săvîrşitor, judecătoresc et domnesc", ainsi que des 13 délégués des autorités écclésiastiques et des départements, se réunit à Bucarest, le 10 mars 1831, sous la présidence du général Kisseleff et en présence de S. E. le prince Minciaky.

Jusqu'au 22 mai, l'assemblée revit et vota le réglement, légèrement modifié. A Iassy, une assemblée, formée de même qu'à Bucarest, se réunit sous la même présidence en 1831, le 8 mai, mais, arrêtée qu'elle fut dans ses travaux par une épidémie de choléra, elle les suspendit le 9 mai, pour les reprendre le 5 août suivant. Le 20 octobre, le travail fut achevé et le réglement voté.

Approuvé et ratifié par la Turquie et la Russie, le Règlement Organique entra en vigueur, en juin 1831, en Valachie, et en janvier 1832, en Moldavie. Ce Règlement instituait pour chaque principauté une assemblée éligible pour une période de 5 années, composée en Monténie de 42 membres et de 35 en Moldavie. La présidence revenait de droit au métropolite.

Les 42 membres de l'assemblée de Monténie étaient le métropolite et 3 évêques, qui en faisaient partie de droit, puis 26 boyards de premier rang, élus par la capitale et 28, élus par les départements. En Moldavie il y

avait le métropolite et deux évêques, puis 16 deputés, élus par Iassy, la capitale et 16 par les départements.

Le droit d'élection et de vote n'appartenait qu'aux classes privilégiées. Les boyards ne pouvaient être élus que par leurs pairs et là où ils avaient leur domicile. Pour être électeur ou élu, il fallait avoir 25 ans révolus.

Un article du Règlement, qui décrétait qu'il n'y avait pas incompatibilité entre une fonction de l'Etat et le mandat de député, enlevait toute indépendance à ces assemblées.

La première assemblée, élue en Valachie d'après le Règlement Organique, ouvrit ses séances le 29 novembre 1831 et les ferma le 5 avril 1832.



Le comité d'union reunie à Iassy, en 1856.

En Moldavie. l'ouverture eut lieu avec solennité le 72 novembre 1831, et les séances durèrent jusqu'au 24 mars 1833.

En plusieurs occasions ces assemblées remplirent leur mission avec indépendance et en 1842 elles n'hésitèrent pas à adresser au prince Alexandre Ghyka un mémoire énergique, sur l'état lamentable du pays. En 1844 l'assemblée fit même de l'opposition au prince Bibesco, ce qui détermina un conflit et la dissolution de l'assemblée.

Une nouvelle assemblée élue en 1846 prit fin en 1848, par l'occupation des principautés par les Russes et les Turcs.

Par la convention de Balta Liman les assemblées furent supprimées et remplacées par les *Divans ad-hoc,*

formés par les ministres, le divan „domnesc“ (princier) et les présidents des tribunaux de la capitale. Ce divans avaient plutôt un vote délibératif et consultatif, en matière d’impôts et de budget.

Ces divans fonctionnèrent autant que l’occupation russe, c’est-à-dire jusqu’en 1853. L’occupation autrichienne (1854) ramena les princes Stirbey et Ghyka, qui avaient été nommés pour 7 ans, par la convention de Balta Liman, mais dont le mandat expirait en 1853. En 1856, les 7 années expirant, commença l’ère des difficultés et des luttes diplomatiques entre les puissances qui voulaient intervenir en faveur du développement des principautés, en opérant leur union et en leur donnant un prince étranger, et celles qui étaient interessées à maintenir ce dualisme et ces compétitions intérieures si funestes au pays.

Après la déclaration du baron de Bourquenay, délégué français, à la conférence de Vienne en 1856, qui émit l’idée de nommer pour les principautés unies, un prince étranger. sous la garantie des puissances, la conférence de Paris, en 1857, et sur la proposition du comte Wasewski, délégué français, admit d’envoyer une commission qui s’informerait sur place du désir de la nation.

Les divans ad-hoc, réunis les 4 et 11 octobre à Iassy et à Bucarest, rédigèrent un mémorandum, qu’ils adressèrent aux puissances et qui relatait les aspirations des Roumains, l’autonomie des pays roumains, leur union en un seul Etat, exprimait le désir d’avoir un prince étranger choisi parmi les familles régnantes d’Europe, puis un gouvernement constitutionnel et représentatif.

La conférence des Puissances, par suite de l’opposition de l’Autriche et de la Turquie, n’admit pas les desiderata roumains; elle les modifia et aboutit à la Convention de Paris de 1858.

Cette Convention établissait un prince constitutionnel dans l’administration et une assemblée élective pour chaque principauté, ainsi qu’une commission centrale commune, investie du pouvoir législatif.

L'assemblée était élue pour 7 ans et la session durait au moins 3 mois, avec faculté pour le Prince de la proroger. La présidence en revenait au métropolite, et les évêques en faisaient également partie de droit.

La base de l'éligibilité était le cens. Les électeurs étaient directs su indirects. Les premiers devaient posséder un revenu d'au-moins 1.000 ducats, les seconds de 100 ducats. Il fallait avoir, en plus, 25 ans accomplis. Pour être éligible ou exigeait: 30 ans révolus et 400 ducats de rente. La capacité morale ne jouait aucun rôle.

Les premières élections, selon cette convention, eurent lieu en décembre 1858 en Moldavie et en janvier 1859 en Monténie.



M. Al. Marghiloman.

Les deux assemblées élurent le même prince Alexandre Jean Couza et c'est ainsi que se réalisa l'union des Principautés.

La convention de Paris fut en vigueur jusqu'en 1864, quand un conflit survenu d'une part entre le Prince et son gouvernement, et, de l'autre, avec l'assemblée, provoqua un coup d'Etat et donna naissance à un statut.

Ce statut fut immédiatement admis à une grande majorité par plébiscite et mis en application en mai 1864; les puissances garantes le ratifièrent par le protocole de la conférence de Constantinople du 28 juin de la même année.

Le statut décrétait une nouvelle loi électorale, sur des bases plus larges, et à côté de l'assemblée élective, créait un autre corps législatif, le Sénat. Ce Sénat était constitué par le métropolite, qui en avait la présidence, les évêques, le premier président de la haute Cour de cassation et de justice, les plus anciens généraux en activité

et 64 membres, dont 32 nommés par le Prince parmi les personnes de mérite et d'expérience, et 32, choisis parmi les membres des conseils généraux, soit un par département.

L'initiative de lois était réservée au Prince et au conseil d'Etat.

A la suite de la Révolution de 1866 et de l'abdication du prince Couza, une nouvelle Constitution, d'après la Constitution belge, fut votée par les deux assemblées et mise en application le 30 juin de la même année.

La nouvelle Constitution maintient le système des deux assemblées et modifia seulement le mode d'élection.

Le principe censitaire est conservé; il y a pour la Chambres, 4 collèges, le 1-er et le 2-e pour les propriétaires, le 3-e pour les professions libérales et le 4-e pour les paysans. Le Sénat n'a que deux collèges pour les propriétaires.

La Constituante de 1884 introduisit plusieurs modifications dans la Constitution; elle réduisit entre autres à 3 le nombre des collèges pour la Chambre, ouvrant ainsi plus largement le chemin aux capacités morales et intellectuelles et démocratisant le Sénat, jusqu'alors réservé aux grands propriétaires.

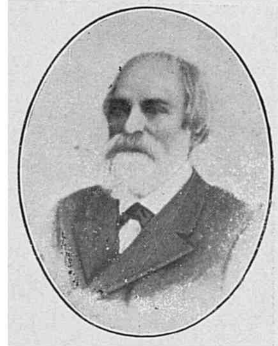
Un dernier pas reste à franchir: peut-être nous serat-il encore donné de voir le vote universel, suprême aspiration du peuple, de la grande masse, introduit, sans secousses et sans luttes, dans notre vie politique, que la prévoyance et la sagesse souveraine ont toujours su maintenir dans la bonne voie.

L'assemblée nationale des députés se réunit à la Chambre, qui se trouve sur la colline de la métropole et qui était autrefois un monastère de moines. Comme le métropolite avait, de droit, la présidence de l'assemblée, les boyards se rassemblaient à la métropole. Les cellules des moines furent transformées et c'est là qu'à dater de 1831 se réunit l'assemblée. En 1881, l'ancien local fut réparé, mais comme celui-ci n'est ni approprié à son affectation, ni digne

de l'assemblée qu'il loge, on est en train de le refaire complètement et d'édifier un palais superbe. On compte 119 sénateurs et 144 députés.

Le Sénat se réunit dans la salle du milieu de l'Université. Le Prince Ferdinand, les métropolites et les évèquis font, de droit, partie du Sénat.

Pour 1906 la Chambre avait comme président: M. Gr. Triandafil, et comme vice-présidents: MM. Camarashesco Thomas Cantacuzène-Pascan, C., Nenitsesco Démètre, C. et Barbou Paltinéano.


C. A. Rosetti.

Le président du Sénat est M. Constantin Boéresco; les vice-présidents sont MM. Economo Nicolas, Ghica-Déléni C.; le Dr. C. Istrati et Théodore Vacaresco.

* * *

Le gouvernement, au début de l'année 1906, était formé par le ministère conservateur suivant:

M. Georges Cantacuzène, président du Conseil et ministre de l'Intérieur.

M. Le gal. Jacques Lahovary, ministre des Affaires étrangères;
„ Take Ionesco, ministre des Finances;
„ Gl. Georges Mano, „ de la Guerre;
„ Jean Lahovary, „ des Domaines, de l'Agricul- [ture et du Commerce.
„ M. Vladesco, „ de l'Instruction publique et [des Cultes;
„ Badarau, „ de la Justice;
„ Jean Gradishtéano, „ des Travaux publics.

Au mois de février, une nouvelle douloureuse vient surprendre et affliger tous ceux qui avaient connu et apprécié le général Jacques Lahovary. Le ministre des Affaires étrangères venait de succomber à une courte maladie. Ce département fut occupé par le frère du défunt, M. Jean

Lahovary, ministre des Domaines. Quelques mois plus tard, un changement survint dans la composition du ministère, M. Badarau se retira pour faire place à M. Gréceano et M. M. Vladesco à M. C. Dissesco. [1])

Le Ministère de l'Intérieur. — Ce ministère, situé rue de l'Académie, est de construction assez ancienne, il présente trois côtés ayant façade sur la cour que ferme la grille bordant la rue de l'Académie. La partie du fond renferme au premier la grande salle où se réunit le conseil des ministres et où se trouve également la chancellerie du conseil.



M. Gr. Cantacuzino.

Autrefois une petite porte de derrière mettait en communication le ministère avec la caserne des gendarmes à cheval, située derrière, devenue aujourd'hui l'école supérieure de guerre et donnant sur le rue Colței — aujourd'hui

[1]) Au momenta où paraît ce livre, des événements pénibles qui un instant menacèrent même la stabilité de l'ordre social dans le pays, détermina la démission du gouvernement conservateur, auquel succèda un ministère libéral, sous la présidence de M. Démètre Stourdza, le chef du parti libéral et l'un des hommes d'Etat les plus remarquables qu'ait possédés la Roumanie.

Ce ministère est ainsi formé: MM. Dém. Stourdza, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères; Jean I. Bratiano ministre de l'Intérieur; Emile Costinesco, ministre des Finances; Sp. Haret, ministre des Cultes et de l'Instruction publique, B. Mortzun, ministre des Travaux publics; Antoine Carp, ministre des Domaines et de l'Agriculture; Général Averesco, ministre de la Guerre; Thoma Stélian, ministre de la Justice.

Le maire de la capitale est M. Vintila Bratiano, et le préfet de police M. Emile Petrescu.

Le Sénat est présidé par M. P. S. Aurélian, et la Chambre par M. Michel Phérékide.

Ioan C. Bratiano — c'est par cette petite porte, que dans les occasions délicates les ministres se retiraient.

Du ministère de l'Intérieur dépendent: la direction des télégraphes, postes et télephones, ayant leur palais propre et dont nous parlerons plus loin;

La préfecture du département;

La direction générale du service sanitaire;

La direction du Moniteur Officiel et l'imprimerie de l'Etat;

La direction de l'administration districtuelle et communale;

La direction générale des prisons;

La direction de l'administration générale du personnel et de la police de surêté;

La préfecture de police de la Capitale;

La direction de la comptabilité générale;

La gendarmerie rurale;

Le service de surveillance pendant l'Exposition de 1906.

La majorité de ces services occupent des locaux à part en dehors du ministère.

Les postes, télégraphes et téléphones

Autrefois, il n'existait, dans les pays roumains, aucun service des postes. Des courriers à cheval portaient les ordres du prince; quant au public, il confiait ses lettres aux négociants, aux moines, ou à tous ceux que leurs intérêts obligeaient à faire de fréquents voyages.

Les relais de poste furent organisés au XVII-e siècle. Le service se faisait alors, pour la Valachie, entre Bucarest et Târgovishte, Bucarest et Craïova par Roshiori, Bucarest et Calarashi, et, de là, par Silistria, à Constantinople; pour la Moldavie, entre Iasy-Bêrlad et Chilia, et, de là, à Constantinople, et entre Iasy et Hârlau, et, de là, à Czernovits.

Les relais étaient distants les uns des autres de 20 kilomètres et quatre ou six chevaux emportaient à toute vitesse la voiture qui transportait les dépêches du prince, les courriers et les hauts dignitaires.

En 1775, le prince Al. Ypsilanty réorganisa les relais *(menziluri)*, qu'il prit au compte de l'Etat et mit le service à la disposition du public.



M. Gr. Cerchez
Directeur général des postes.

A chaque relai était attaché un capitaine et plusieurs postillons exempts d'impôts. L'administration des relais était placée sous la direction de deux hauts fonctionnaires résidant à Bucarest.

Le Prince avait ses courriers à cheval spéciaux : les *Calaraşi*, qui portaient la correspondance à Constantinople, et les *Lipcani* qui transportaient, les ordres en province.

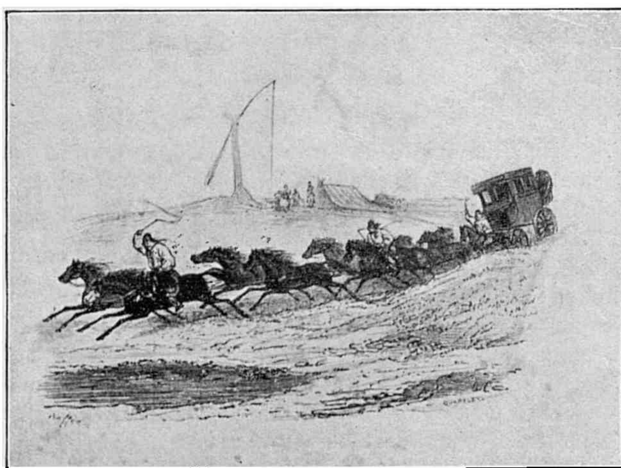
En 1846, le service des postes fut donné en entreprise. Le service était ainsi organisé :

Bucarest—Urzicéni—Braïla—Galats.
Urzicéni—Focshani—Braïla.
Bucarest—Ploeshti.
Ploeshti—Buzeu et Ploeshti—Târgovishte.
Bucarest—Oltenitsa—Calarashi—Braïla.
Oltenitsa—Giurgevo.
Bucarest—Giurgevo—Zimnicéa—Turnu.
Bucarest—Ciolaneshti—Turnu.
Slatina—Craïova—T.-Séverin—Verciorova.
Bucarest—Piteshti.
Piteshti—Câinéni, prin Câmpulung et R.-Vâlcei.
R.-Vâlcei—Mirila—Tîrgu-Jiu.
Tîrgu-Jiu—T.-Séverin et Tsânţărei.
T.-Séverin—Calafat.
Calafat—Craïova.
Craïova—Caracal—Islaz.

Ce service, qui employait 3688 chevaux, était placé sous l'administration d'un directeur choisi par les entrepreneurs, approuvé par le ministre de l'Intérieur et confirmé par le Prince. Le budget de cette direction s'élevait à 28.560 piastres (9.139 fr. 20 c.) que payaient les entrepreneurs.

En 1864, la Moldavie ayant été réunie à la Valachie, le service des postes et télégraphes fut unifié.

En 1865, on créa une direction générale et l'on éta-



Voiture de poste.

blit à Bucarest, en dehors du bureau central, quatre bureaux: le premier, Podul Mogoshoaei, le second Podul de Pămînt, le troisième Podul Caliţei et le quatrième Podul Tĕrgului d'afară. Faute de personnel, on dut les supprimer l'année suivante.

En 1878, le directorat général créa deux succursales, l'une au ministère des Finances, qui existe encore, et l'autre calea Moşilor, qui fut supprimée au bout de six mois.

En 1893, d'autres succursales furent créées, l'une calea Moşilor, l'autre calea Vacareshti et la troisième calea Ra-

hova. Les résultats en furent satisfaisants et on a depuis établi d'autres succursales.

Voici la liste des directeurs généraux qui se sont succédé depuis 1864.

C. Librecht	de	Janvier	1865	à	Février	1866.
M. Costiesco	„	Février	1866	„	Juillet	1866.
J. Nenici	„	Juillet	1866	„	Mars	1867.
J. Falcoyano	„	Mars	1867	„	Décembre	1868.
Al. Cociu	„	Décembre	1868	„	Mars	1870.
Al. Zissu	„	Mars	1870	„	Décembre	1870.
Ep. Peridy	„	Décembre	1870	„	Mars	1871.
Al. Zissu	„	Mars	1871	„	Octobre	1871.
G. I. Lahovary	„	Novembre	1871	„	Mars	1876.
Colonel St. Falcoyano	„	Mai	1876	„	Avril	1877.
Colonel Pilat	„	Avril	1877	„	Juillet	1877.
C. F. Robesco	„	Août	1877	„	Avril	1883.
Colonel Al. Lipoïanu	„	Avril	1883	„	Septembre	1884.
Colonel M. Pastia	„	Septembre	1884	„	Mars	1888.
Mih. Soutzo	„	Mars	1888	„	Avril	1889.
Dém. Cezianė	„	Avril	1889	„	Novembre	1889.
Michel Soutzo	„	Novembre	1899	„	Février	1891.
Colonel A. Gorjan	„	Février	1891	„	Février	1892.
E. Stourdza	„	Février	1892	„	Octobre	1892.
Dém. Céziano	„	17 Octobre	1892	„	Novembre	1895.
Constantin Chiru	„	Novembre	1895	„	Avril	1899.
Colonel M. Ghica	„	15 Avril	1899	„	Février	1901.
E. Balaban	„	28 Février	1901	„	15 Août	1903.
Pierre Zahariady	„	1 Juin	1904	„	3 Janvier	1905.
Gr. Cerkez	„	3 Janvier	1905	„	—	

La poste, longtemps établie dans la rue qui conserve son nom, strada Posta-Veche (rue de l'ancienne poste), fut transférée ensuite dans l'immeuble de la strada Doamnei, qui n'a disparu que tout récemment et sur l'emplacement duquel se trouve aujourd'hui le jardin Basilesco.

Cet immeuble étant devenu trop étroit pour loger tous les services de l'administration centrale des postes, des télégraphes et des téléphones, le ministère de l'Intérieur décida de faire construire un palais spacieux et fit choix du vaste terrain situé entre la strada Stavropoleos

et la strada Carol, où avait été le Han Constantin-Vodă et où pendant plusieurs années les habitants de Bucarest avaient vu le grand cirque en planches que dirigeait M. Suhr et où la troupe roumaine donna des représentations sur une scène improvisée. Nous nous souvenons d'y avoir vu Millo et Manolesco encore tout jeunes. A côté, une baraque en planches, décorée du nom d'Alhambra, abritait une sorte de théâtre de variétés, sorte du café-chantant assez mal fréquenté.



L'anciene poste.

Les plans du nouvel Hôtel des Postes furent confiés à M. Al. Savoulesco.

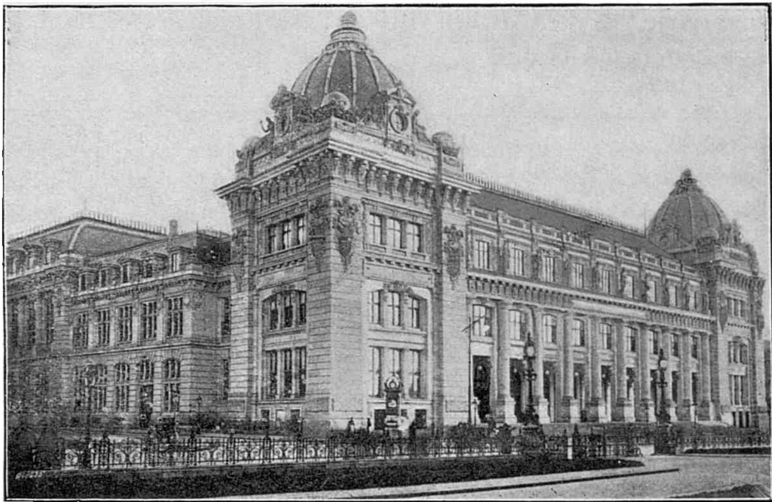
La pierre fondamentale fut posée par S. M. le Roi, le 24 octobre 1894, et à la fin de l'année 1900 tous les services furent installés dans ce somptueux édifice qui couvre 8.064 m. c. et a coûté 4.221.907 fr. 22 c. On a dépensé en outre pour les diverses installations 1.849.320 fr.

Le terrain tout entier, dont la superficie est de 10.710 m. c., est évalué 2.076.450 fr.

Postes. — Le personnel supérieur administratif du service des postes est composé de 81 employés hommes et 30 femmes.

Le bureau central de Bucarest emploie 231 facteurs distributeurs, qui font tous les jours quatre courses en ville.

Nous donnerons ici quelques chiffres pour que l'on puisse se rendre compte du grand développement qu'ont pris les correspondances depuis 10 ans.



La nouvelle poste.

CORRESPONDANCE À L'INTÉRIEUR

	1894	1905	1906
Lettres affranchies	8.007.174	13.564.964	14.771.930
„ non affranchies . . .	650.241	1.123.670	1.378.368
Cartes postales simples . . .	6.094.040	20.443.875	24.748.235
„ „ avec réponse .	87.336	153.881	347.572
Journaux	8.720.797	239.374.181	131.218.322
Autres imprimés	2.222.424	7.510.858	7.441.424
Echantillons de marchandises	245.005	476.936	615.728
Papiers d'affaires	59.650	256.733	282.825
Lettres recommandées . . .	709.929	1.287.871	1.569 733
Correspondance officielle . .	2.860.742	8.205.898	12.182.272

CORRESPONDANCE INTERNATIONALE

	Présentée en		
	1894	1905	1906
Lettres	2.484.272	5.660.972	5.220.082
Cartes postales	900.021	3.675.254	4.107.940
Journaux et imprimés . . .	617.969	1.709.360	1.750.083
Echantillons et papiers d'affaires	313.518	564.178	847.306
Correspond. recommandée .	391.885	479.021	567.060
„ officielle . . .	19.053	53.436	46.070

	Arrivée		
	1894	1905	1906
Lettres	3.019.308	5.521.627	6.635.138
Cartes postales . . , . . .	1.095.332	3.272.450	3.763.916
Journaux et imprimés . .	1.992 507	3.916.121	3.816.685
Echantillons et papiers d'affaires	320.974	428.570	486.039
Correspond. recommandée .	332.094	362.559	412.242
„ officielle . . .	10.473	24.173	31.115



Intérieur des guichets.

La poste rurale a expédié en 1894 3.036.612 correspondances et, en 1906, le chiffre des correspondances a été de 10.223.156; le chiffre des correspondances reçues à été, en 1894, de 1.225.402 et en 1906, de 4.300.304.

Le mouvement des mandates postaux a été le suivant:

		Nombre	Valeur	
1894	Mandats à l'intérieur	395.239	17.560.940,—	fr.
1905	„ „	1.106.045	39.516.432,	„
1906	„ „	1.146.048	43.593.444,—	„
1894	„ internationaux	220.610	14.213 804,	„
1905	„ „	477.678	24.197.678,—	„
1906	„ „	457.793	32.465.491,	„

Voici maintenant le mouvement des messageries:

Messagerie intérieure:

	1894	1905	1906
Présentée privée	252.370	693.930	682.864
„ officielle	131.897	230.015	251.822

Messagerie internationale:

Présentée	64.541	58.995	75.363
Arrivée	295.264	552.202	506.762

Remboursements intérieurs

	1894	1905	1906
Lettres encaissées . . . fr.	4.774,—	73.917,—	130.306
„ non encaissées . . „	1.293,—	27.798,—	130.306,—
Messageries encaissées . . „	1.349.944,—	4.078.101. —	3.960.589, -
„ non encaissées „	74.637,—	22.616,—	491.320.—

Remboursements internationaux

	1894	1905	1906
Remboursements présentés fr.	20.708,—	41.968,—	58.432,—
Arrivés:			
Remboursements encaissés „	162.016,—	3.495.997,—	3.465.521,—
„ non encaissés „	15.846,—	369.905,—	402.298,—

Pour les effets de commerce, le mouvement se présente ainsi:

		1894	1905	1906
Intérieur.	Effets encaissés fr.	87.586,—	95.602,—	82.511,—
	„ non encais „	124.874,—	94.340,—	103.036,—
Internat.	„ encaissés „	521.836,—	356.224,—	319.000,—
	„ non encais. „	373.765,—	192.839,—	128.180,—

Télégraphes. — Le personnel supérieur du service télégraphique central est composé de 146 employés hommes et de 82 femmes.

Les systèmes de télégraphies employés en Roumanie sont le système Morse et le système Hughes.

On expédie par jour de 5.500 à 7.000 télégrammes. Les jours de fêtes onomastiques importantes, le nombre des télégrammes dépasse souvent 40.000.



Salle de dépêches.

Le service de distribution des télégrammes à Bucarest est assuré par 51 facteurs et 55 jeunes courriers.

Voici quel a été le mouvement des télégrammes dans les années 1894, 1905 et 1906:

	1894	1905	1906
Télégrammes intérieurs . . .	1.400.727	1.999.619	2.136.305
Telégrammes internationaux:			
Télégrammes présentés . .	241.005	381.757	438.886
„ arrivés	210.652	365.535	396.958
„ en transit . .	72.287	160.528	182.347

Téléphones. — Le bureau central téléphonique est installé dans l'aile de l'Hôtel des Postes qui donne sur la strada Stavropoleos. Quant à la salle où se trouve le multiple, elle est au rez de chaussée, sous la grande salle des télégraphes.

Le multiple téléphonique de ce bureau est suffisant pour desservir 3.000 postes; mais il n'y a encore à Bucarest que 1.400 abonnés.

L'abonnement est de 150 fr. par an.

Le nombre journalier des conversations téléphoniques entre les abonnés de Bucarest varie entre 3 et 4.000.

A côté de la salle du multiple se trouve une salle plus petite où sont centralisées les lignes téléphoniques directes. Ces lignes sont: *Bucarest-Ploeshti-Câmpina-Sinaïa; Bucarest-Piteshti-Craiova; Bucarest-Brăïla-Galats*, avec l'embranchement *Braïla-Constantsa; Bucarest-Iassy; Bucarest-Giurgévo-Roustchouk-Sophia* et *Bucarest-Ploeshti-Prédéal-Brashov-Budapesth.*

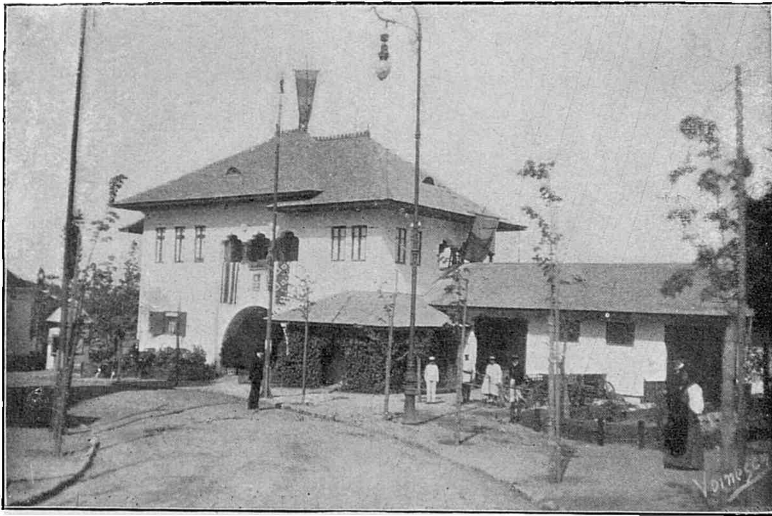
Le personnel supérieur du service téléphonique central se compose de 7 employés hommes et de 53 employées femmes.

Voici quelques données statistiques comparatives sur les téléphones:

	1894	1905	1906
Postes	177	2.683	2.960
„ supplémentaires . . .	—	631	472
„ de service	—	265	836
Conversations urbaines d'abonné à abonné	54.581	2.660.130	4.181.150
Conversations payées à 0.25 c.	24	30.896	45.844
Télégrammes télephoniques:			
Présentés	—	59.922	68.890
Arrivés	—	84.285	48.579
Phonogrammes:			
Présentés	—	36.352	39.213
Arrivés	—	27.754	32.913

Conversations interurbaines .	—	426.011	576.964
„ officielles . . .	—	29.369	29.635
„ prov. d'autres offices	—	618.930	657.554
Avis téléphoniques . . .	—	158.871	186.840

Diligences. — Il y a encore quelques diligences en Roumanie. A Bucarest, il n'y en a plus que deux: celle qui va à Oltenitsa — environ 64 kilomètres et dont on étudie le tracé pour y construire un chemin de fer — et celle qui va trois fois par semaine, à Urzicéni — toujours 64 kilomètres.



La poste à l'Exposition.

Nous ne devons pas dans cette rapide étude sur les postes et télégraphes oublier l'école professionnelle qui, créée en 1885 et supprimée par raison d'économie en 1902, a été réorganisée par M. Gr. Cerkez en 1905 et placée sous la direction de M. N. Vasilesco-Karpen. Cette école compte actuellement une quarantaine d'élèves.

Le directorat général a également des ateliers très bien organisés pour la construction et la réparation des appareils. Ces ateliers, situés dans la partie de l'Hôtel des Postes qui donne du côté de l'église St Démètre, compte 48 mécaniciens et élèves mécaniciens et 36 aspirants. Il est placé sous la directîon de M. A. Arsenesco.

Toutes les machines sont mues à l'électricité. Pour la production de la lumière électrique nécessaire à l'éclairage de l'Hôtel des Postes, les ateliers disposent de deux dynamos chacune de 140 chevaux, actionnées par la vapeur provenant de 4 chaudières, qui produisent la vapeur



Ecuries des postes.

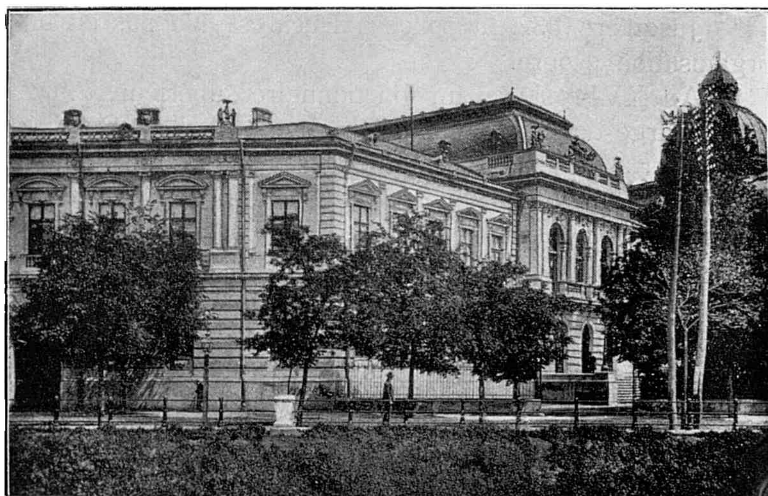
nécessaire au chauffage et à la distribution d'eau dans tout l'Hôtel.

Le directorat général, depuis 1900, a renoncé à donner en entreprise le transport des expéditions postales entre la gare et le bureau central, ainsi que la levée des correspondances déposées dans les boîtes. Elle a pris ce service à son compte et s'en est bien trouvée.

Elle a fait construire des écuries dans la calea Plevnei et possède actuellement 20 petits chevaux pour le service de la levée des correspondances et 49 grands chevaux pour le transport des expéditions entre la gare et le bureau central, ainsi que pour faire distribuer à domicile les colis postaux.

Le personnel des écuries se compose d'un intendant, d'un magasinier, de 24 cochers et de 9 palefreniers.

Le service sanitaire général entretient les 33 hôpitaux départementaux, l'asile des pélagreux, des lépreux des infirmes de Rachitoasa et Brancoveni. Il subventionne le sanatorium de Filaret pour les tuberculeux, la curatelle des hôpitaux pour l'hospice d'aliénés de Marcoutsa, l'hospice d'aliénés de Scocola (Moldavie) —, l'institut de vaccination, tous les services médicaux des ports ou des points



Prefecture du département.

de frontière. Il fournit le matériel nécessaire aux analyses alimentaires que fait l'institut de chimie du ministère de l'Instruction et exerce toutes les attributions que lui donne la loi organique concernant la santé du pays. Le directeur général du service est M. le docteur Obréja, professeur à la faculté de médecine de Bucarest.

Le Moniteur officiel et l'imprimerie de l'Etat sont logés dans le grande bâtisse élevée sur le boulevard Eli-

sabeth, en face du jardin de Cismegiu et construite en pierre et briques apparentes. Le directeur en est M. Vintilă Rosetti.

C'est de la préfecture du département que dépend le service de la gendarmerie rurale et l'inspectorat général de ce service, bien que relevant toutefois du ministère de l'Intérieur.

Le préfet du département est M. Pierre Sfêtesco.

La police.

Jusqu'en 1832, la police à Bucarest n'a pas eu une organisation propre.

Au XVI-e siécle, un fonctionnaire supérieur, *l'Aga,* était chargé de maintenir l'ordre dans la ville. On peut s'imaginer ce que ce dignitaire et ses subalternes entendaient par „maintenir l'ordre". Le devoir des *paznici* et des *respântiaşi* (gardiens) était de repousser à coups de fouet les charrettes des paysans, quand passait la calèche d'un boyard sur une des grandes voies de la ville et d'arrêter les délinquants. Ils apportaient dans l'exercice de ces fonctions une brutalité dont le peuple n'a pas encore perdu le souvenir. L'aga était chargé de fixer le prix des denrées, de juger en première instance les conflits entre les citoyens et de figurer dans les cortèges princiers.

Le Règlement Organique ne changea guère l'ancien système. En 1848, on vit l'aga se transformer en préfet de police, et C. Rosetti appelé à cette haute fonction. Il y apporta une conception plus moderne du rôle de la police. Mais les subalternes faisaient défaut. On créa un commissariat (avec un commissaire et un directeur) et un sous-commissariat (avec un sous-commissaire et 2 „epistaţi").

Sous le prince Stirbey, furent préfets de police M. Radu Rosseti et M. N. Bibesco, et M. Alex. Beldiman sous le prince Couza.

Le préfet de police en 1866 avait 600 fr. par mois d'appointements et 750 fr. pour ses frais de voiture. Il y

avait alors, à Bucarest 5 commissaires et 30 sous-commissaires.

En 1863, les gendarmes à pied furent placés sous les ordres du préfet de police.

En 1883, l'ancien préfet de 1848, C. Rosetti devient ministre de l'Intérieur. Il supprime les 5 commissariats de couleurs et crée 5 commissaires-inspecteurs (il y en avait déjà deux) en leur donnant la qualité d'officiers de la police judiciaire, 10 commissaires de 1-ère classe, 50 de 2-e classe, 55 sous-commissaires de 1-ère classe et 110 commissaires de 2-e classe. La ville fut divisée en 42 circonscriptions dépendant chacune d'un commissaire un chef et de 2 sous-commissaires.



Le prince Dém. Mouruzi
préfet de police.

En 1902, les 42 circonscriptions ont été réduites à 25; en 1905, elles ont été de nouveau portées à 42.

En 1905, la police de Bucarest comptait 1.200 sergents de ville, 1 com. de serg. de vil., 2 adj., 5 com. de compagnie, 10 officiers de serg., 25 serg.-majors, un inspecteur en chef de la sûreté, 9 inspecteurs, 10 commissaires de 1-ère classe, 10 commissaires de 2-e classe, 20 commissaires de 3-e classe, 32 sous-commissaires de 1-ère classe et 100 de 3-e classe, 10 agents spéciaux de la sûreté de 1-ère classe, 10 de 2-e classe et 43 de 3-e classe.

Le budget du 1906/1907 de la police est fixé à 1.855.857 fr.; 130.480 fr. ont été ajoutés en 1906 pour la garde de l'Exposition.

Le personnel supérieur de la police était ainsi composé:

Un préfet de police;

Un directeur;

Six inspecteurs, dont un par couleur.

Voici les noms des différents préfets qui se sont succédé à Bucarest depuis 1859.

1859. M. J. Băleanu.

1859. M. D. Kretzulesco.

1860. M. Michel Marghiloman.

1861. Le major Haralamb (provisoirement), le colonel M. Boteanu, puis M. J. Creţeanu.

1862. Le colonel N. Bibesco.

1863. M. Michel Marghiloman.

1865. M. Alex. Beldiman.

1866. M. Radu Rosetti.

1868. M. C. Ciocărlan, puis M. Ct. Mihailesco.

1869. M. P. Zăgănesco, puis M. C. Manu.

1870. M. V. Hiotu.

1871. M. Gr. Murat (provisoirement).

1873. M. le colonel C. Blaremberg.

1875. M. J. Herishesco (provisoirement), puis M. Jean Vacarescu.

1876. M. J. Balaceanu, puis M. le commandant Barcanescu (provisoirement), ensuite M. Em. Protopopesco Pake et enfin M. J. Procopie-Dumitresco.

1877. M. C. Ciocârlău, puis M. Radu Mihai.

1879. Le lieut-colonel Candiano-Popesco, puis de 1879 à 1885 M. Radu Mihai.

1885—1888. Le prince Dém. Morouzi.

1888. Le colonel S. Voïnesco et le colonel J. Algiu.

1891. Le colonel Rasti.

1894. M. Michel Desliu et le colonel Capcha.

1895. M. Em. Cologlu et M. Paul Stătesco.

1896. M. Caton Lecca.

1899. M. le général Algiu.

1900. M. D. Dobresco.

1901. M. Emile Petresco.

1902. M. Julian.

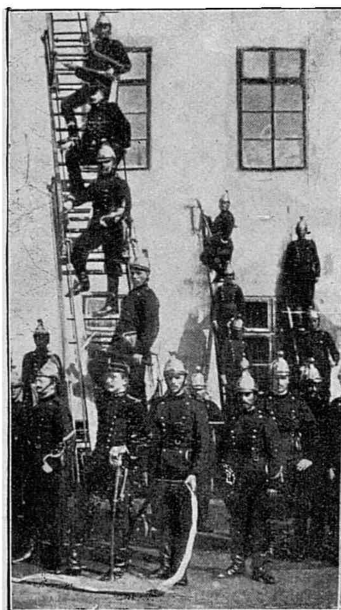
1903. M. J. G. Saïta.

1904. (décembre) le prince Dém. Morouzi qui l'est encore en 1906.

En 46 ans, il y a donc eu, à Bucarest, 43 préfets de police, dont très peu ont occupé leurs fonctions pendant plus de deux ans.

En 1906 il y avait 48 sections, réparties entre les six inspectorats et 5 commissariats spéciaux: Bourse et Chambre de commerce, Banque Nationale, Gare du Nord, Palais de Justice et enfin contrôle du pain.

Toujours attaché au service de la police est en outre le commandementdes sergentsde villequi compte 5 compagnies. Enfin le corps des pompiers.


Pompiers actuels.

Rappelons à cette occasion que le prince Georges Bibesco fut le premier qui songea à organiser un service régulier pour a surer la capitale contre le fléau des incendies, qui à cette époque faisait de grands ravages.

Une compagnie de pompiers fut constituée en 1851: en 1854 une loi vint organiser ce nouveau corps.

Plus tard, se rendant compte de l'utilité des pompiers ainsi que de l'insuffisance de leur effectif, le Prince régnant augmenta encore l'effectif de 91 hommes et de 10 chevaux; cette compagnie était composée de:

1 commandant en chef.
1 capitaine;
3 parucici;
3 praporcici;
1 feld-febel;
27 sous-officiers;
12 clairons;
270 hommes;
60 hommes hors cadres;
58 chevaux.

Cette compagnie de pompiers, outre ses attributions propres, avait aussi à exécuter un service de surveillance de police, tant à la police centrale que dans les commissariats.

Le corps des pompiers relevait de l'armée, mais sur le théâtre des incendies il était placé sous les ordres directs de la police.



M. R. Voïnescu
Chef de la Sûreté.

Son budget annuel était de 264.887 lei anciens.

Actuellement le corps de pompiers est recruté parmi les militaires. Les pompiers comptent dans l'armée active et sont soumis à toutes les obligations du service militaire, en outre ils reçoivent une instruction spéciale, qui leur est donnée à leur caserne située sur le quai, vis-à-vis de l'imprimerie de l'Etat.

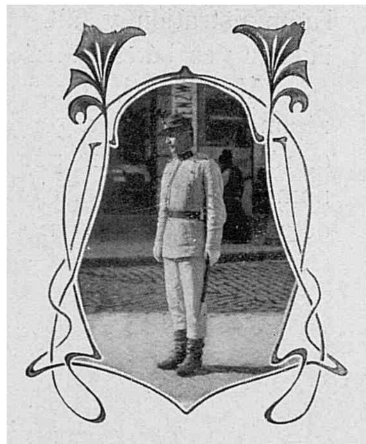
Ils sont commandés par un capitaine d'artillerie, deux lieutenants et quatre sous-lieutenants. Il y a 300 pompiers répartis dans les 5 postes de la capitale: le poste central (Caserne); Boulevard Elisabeth, Cometa, Foişor et Radu-Vodă.



M. Săvesco
directeur général des prisons.

Les prisons de Bucarest. - La prison de la ville était au commencement de ce siècle sur la place Sf. Antoine, en plein centre et logée dans une vieille bâtisse primitive, nullement propre à cet usage, où les détenus étaient enfermés pêle mêle et entassés les uns sur les autres par manque de place.

Après l'incendie de 1847 qui détruisit une grande partie de la ville et entre autres constructions la prison, les détenus furent conduits et enfermés dans des pièces vides qui se trouvaient à la Curtea Arsă sur le Dealu Spirei et qu'occupe actuellement la prison militaire. On aménagea autant que possible ce local qui servit de prison centrale jusqu'en 1865, lorsque éclata dans la prison la fièvre typhoïde et comme le nombre des détenus était trop grand par rapport aux pièces dont on pouvait disposer, il fallut chercher un autre local. On songea tout d'abord au monastère de Radu-Vodă, mais comme il s'y trouvait une école et qu'en outre les dépenses de transformation eussent été trop élevées, on choisit le monastère de Văcăreşti, où depuis 1861 existait déjà une section réservée aux détenus politiques. Les trois premiers détenus y furent enfermés pour délits de presse.



Sergent de ville.

Une fois transformée en prison centrale, on y créa un atelier de cordonnerie qui fournissait les chaussures et bottes aux différentes institutions publiques, telles que l'asile Elena Doamna, l'école de médecine, l'école militaire, l'école d'agriculture, etc.

Quelques années plus tard, cet atelier fut supprimé, mais en 1871 on y organisa un atelier de cartonnage et reliure qui fonctionne encore aujourd'hui et qui donne des produits appréciés. En 1885 on y ajouta un atelier pour la fabrication des paillassons qui fournit toutes les prisons centrales.

La prison est formée de plusieurs ailes et pourvue d'arrêts pour toutes les catégories de détenus des deux

sexes; elle possède infirmerie, hôpital, cellules, ateliers, église, corps de garde, logement pour l'administration, etc.

En 1897 le département du génie militaire a construit en face de la prison, une caserne pour le détachement de soldats chargés de la surveillance de la prison et une cantine.

Ajoutons qu'en 1898 on a créé une section spéciale pour les aliénés criminels.

Le terrain qui entoure la prison lui appartient et l'administration y fait cultiver des plantes fourragères à l'usage des bêtes utilisées par le service de la prison.

Văcăreshti, comme construction et aménagement, ne répond pas aux exigences de la loi de 1874, qui a légiféré et réglé le système pénitencier roumain, qui est celui dénommé Auburnien, c'est-à-dire le système cellulaire. Les détenus dorment, la nuit, chacun dans une cellule séparée et, le jour, travaillent en commun mais en silence. Bien que peu à peu on cherche à modifier les prisons actuelles en vue de l'application rigoureuse du système, il n'y a encore que la prison récente de Doftána qui soit entièrement organisée en ce sens.

D'après les remarques de M. Gr. I. Dianu, longtemps directeur général des prisons, la cause prédominante des infractions n'est pas, ainsi que dans la plupart des pays, la misère mais le manque d'instruction, d'éducation surtout et l'alcoolisme. Aussi, grâce aux efforts déployés pour répandre l'instruction, on observe en général une décroissance de la criminalité en Roumanie et il faut espérer que cette décroissance s'accentuera encore bien plus dès qu'on aura pris des mesures efficaces contre l'alcoolisme et cherché à améliorer l'éducation. Le travail enseigné dans les prisons a eu la meilleure influence sur les détenus et une comparaison entre l'année 1893 et l'année 1897 en fournit la preuve. En 1893 il y avait 4693 criminels, il en resta 1913; en 1897 il y en entra 2573 et en resta 1886.

Donc une différence de 2120 criminels en moins entrés en 1897 et 27 en moins de restés.

Pour le total des prisons on peut évaluer à 6 pour mille la diminution en 1897.

Le manque d'instruction chez les détenus s'observe dans le fait que sur 40249 détenus qui ont été enfermés durant cinq ans, de 1893 à 1897, 18055 seulement savaient lire et écrire et 1195 ont appris en prison; mais les plus illettrés sont les criminels, dont 20 % à peine savent lire et écrire.

Quant à la mortalité dans les prisons, elle est à peine de 3 pour mille.

La prison militaire est située sur le „dealu Spirei", vis-à-vis de l'arsenal; nous en reparlerons au chapitre du ministère de la Guerre.

La ministère des Domaines, du Commerce, de l'Industrie et de l'Agriculture. — Ce ministère a pris une réelle importance dans ces dernières années, à la suite du développement considérable qu'ont pris les divers domaines de l'Etat, le commerce, l'industrie et même l'agriculture; il faut jeter un regard en arrière pour bien mesurer l'espace parcouru durant ces 40 ans du règne glorieux et bienfaisant de S. M. le roi Charles I.



M. Jean Lahovari.

Le total des terres ensemencées ne dépassait pas il y a 40 ans 2.230.600 hectares; en 1905 ce nombre s'élève à 4.520.700, ce qui donne une augmentation de 143 % et en 1906 les ensemencements sont montés à 5.520.000 hectares; avec les prairies naturelles et les vergers, ce chiffre atteint 6.130.000 hectares, ce qui représente 67 % de l'étendue du territoire; si on y ajoute les prairies permanentes et les

jachères, les forêts et les jardins, nous voyons que l'agriculture — lato sensu — de la Roumanie, occupe en tout une superficie de 9.895.278 hectares, soit 76 % de la surface du royaume; la répartition de ces cultures est la suivante:

Terres arables ensemencées	5.476.166	Hect. soit	46.1 %	De la surface territoriale de la Roumanie.
Jachères	446.864			
Vergers	184.807		1.4 %	
Prairies naturelles	491 126		3.8 %	
Pâturages	1.014 015		7.8 %	
Forêts	2.282 300		17.5 %	
Total du territoire agricole	9.895 278	c'est-à-dire	76.6 %	

Parmi les cultures annuelles les céréales sont les plus importantes; elles ont occupé en 1905 une surface de 5.000.000 hectares, c'est-à-dire 82 % du total des cultures et en 1906, elles se sont élevées à 5.284.000 hectares, représentant plus de 85 % de ce même total. Parmi les céréales, le blé et le maïs occupent la première place. En 1905 on a semé du blé sur 1.958.250 hectares, qui ont produit 36.412 000 hectolitres, avec une moyenne de 18.6 hectolitres par hectare.

En 1905 il y a eu 2.023.000 hectares cultivés avec du blé, donnant la plus belle récolte qu'ait obtenue la Roumanie, c'est-à-dire 40.127.000, soit une moyenne de 19.8 hectolitres par hectare.

Les ensemencements de maïs ont occupé en 1905 une surface de 1.975.800 hectares, produisant 20.988.000 hectolitres; en 1906 la surface cultivée a été de 2.082.000 hectares et la récolte — la plus belle également qu'ait enregistrée la Roumanie — a été de 40.000.000 hectolitres, donnant une moyenne de 22 hectolitres par hectare; en certains endroits cette moyenne s'est élevée jusqu'à 25 et 30 hectolitres par hectare, résultat qu'on n'obtient généralement que par la culture intensive.

Le colza est cultivé très irrégulièrement; le grand aléa attaché à la reussite de cette plante produit ces variations; toutefois en 1905 on a semé la plus grande

surface de colza, 252.000 hectares, qui ont produit 2.800.000 hectolitres.

L'orge se cultive sur une étendue de 500.000 hectares et produit 8.000.000 hectolitres; en 1906 cette plante a produit par exception 11.819.000 hectolitres.

L'avoine occupe environ 340.000 hectares et produit 7.000.000 hectolitres en moyenne, en 1906 elle a produit 9.220.000 hectolitres.

Le haricot produit en moyenne 700.000 hectolitres, en 1906 il a donné 1.400 000 hectolitres.

Les prairies artificielles qui occupent seulement 55.000



Maison de paysan de l'exposition.

hectares, produisent 1.600.000 quintaux métriques et les prairies naturelles qui représentent environ 500.000 hectares, donnent de 10 à 12.000.000 quintaux métriques.

Depuis ces dernières années on a commencé à cultiver la betterave, en vue des sucreries créées dans le pays, et cette culture prend de jour en jour plus d'extension; en 1905 sur 12.000 hectares on a récolté 2.170.000 quintaux métriques.

Les vignes, autrefois si étendues et si renommées,

ont été en grande partie détruites par le phylloxéra, on a cependant entrepris de les replanter et il faut espérer voir, avant peu, cette culture plus florissante encore que par le passé; en 1905 et 1906 les vignes occupaient une surface de 90.000 hectares qui ont produit 1.800.000 hectolitres de vin.

La culture des prunes embrasse une surface de 72.000 hectares et d'après les calculs du fisc, la moyenne est de 600 pruniers par hectare, ce qui fait un total d'un peu plus de 43.000.000 pruniers. En 1905 on a cueilli 3.150.00 quintaux de prunes, dont 75%—80% ont servi à la fabrication de l'eau de vie de prunes — tsouica — et le reste à faire des pruneaux que l'on a commencé à produire d'une manière plus systématique en utilisant des séchoirs perfectionnés.

Enfin ajoutons une surface de 30.000 hectares de jardins maraîchers et nous aurons le tableau à peu près complet de la culture des terres en Roumanie.

La valeur de la production totale de ces cultures peut s'évaluer dans une bonne année, telle que fut 1905, à environ 900.000.000 francs et si l'année est excellente, comme l'est 1906, à plus d'un milliard.

En 1905 l'exportation des céréales s'est élevée à 2.647.000 tonnes.

Pour les expériences nécessaires à la sélection des meilleurs produits, ainsi que pour déterminer les meilleures conditions de terrains et de culture, l'Etat par les soins du ministère des Domaines a institué des fermes modèles, qui, à la suite des résultats obtenus, fournissent aux grands comme aux petits agriculteurs les semences et les produits sélectionnés.

Les animaux domestiques sont également un des élevages que ces fermes ont pour but de répandre et d'améliorer, d'autant plus qu'autrefois cet élevage constituait une des richesses de la Roumanie et qu'aujourd'hui le nombre des animaux, par suite de l'indifférence des éleveurs, qui

ont dirigé leur activité dans une autre direction, ou par suite aussi des obstacles qui ont entravé l'exportation du bétail roumain, le nombre des animaux domestiques, dis-je, a bien diminué. Lors du dénombrement de 1900, on a trouvé:

864.324	têtes de chevaux
2.588.526	têtes de bœufs et buffles
5.655.444	têtes de moutons
232.515	têtes de chèvres
1.709.205	têtes de porcs
7.700	têtes d'ânes et de mulets
11.047.724	têtes d'animaux domestiques

Il faut y ajouter 310.180 ruches d'abeilles.

La valeur des animaux domestiques de Roumanie peut être estimée approximativement à 463.000.000 francs.



Pont à l'exposition.

Une autre richesse agricole de la Roumanie est représentée par les forêts, que malheureusement on n'a commencé à exploiter rationnellement que depuis ces dernières années, ce qui a produit un déboisement regrettable et qui ne pourra être reconstitué qu'en faible partie, à grands frais et à grand' peine.

D'après la dernière statistique, dressée par le service forestier de l'Etat, la surface boisée du royaume est de 2.755.800 hectares, y compris les clairières, cette surface représente la 5-e partie environ de la surface territoriale totale de la Roumanie.

Sur ces 2.755.800 hectares, l'Etat possède 1.065.528 hectares c'est-à-dire 38.8 %, les établissements publics de bienfaisance 125.985 hectares c'est-à-dire 4.5 %, le domaine

de la couronne 71.400 hectares soit 2.5% et le reste de 1.498.400 hectares, ou le 54.2% appartient aux particuliers.

L'exploitation des forêts est soumise au code fores, qui prévoit leur division en trois catégories: les forêts situées sur les sommets et les flancs des montagnes, dans les vallons des régions montagneuses, ainsi que les forêts qui pourraient servir de remblai au chemins de fer et aux chaussées; toutes ces forêts ne peuvent être exploitées qu'après un aménagement préalable.

De même on ne peut défricher les forêts, de quelque côté que ce soit, dans le cas où elles servent de protection aux digues et aux rives ou à la défense du territoire sur certaines frontières.

Les forêts de l'Etat sont toutes soumises au code forestier et ne peuvent être exploitées qu'à la suite d'un aménagement.

Les forêts se répartissent d'après leur essence dans la proportion suivante:

Hêtre	242.032 ht.	Charme et variétés .	118.772 ht.
Chêne et variétés . .	281.220 „	Erable	39605 „
Sapin „ „	148.379 „	Tilleul	24.036 „
Bouleau	21.315 hect.	Aune	9.996 hect.
Frêne . . .	14.604 „	Acacia . . .	6.013 „
Orme. . .	14.351 „	Châtaîgnier .	42 „

Pour remédier à l'exploitation irrationnelle des forêts dont les conséquences ont été si fâcheuses pour le climat du pays, on a voté en 1886 le code forestier, pris en partie d'après le code forestier français de 1827.

Sont soumises au régime forestier:

Les forêts, propriétés de l'Etat et des communes;

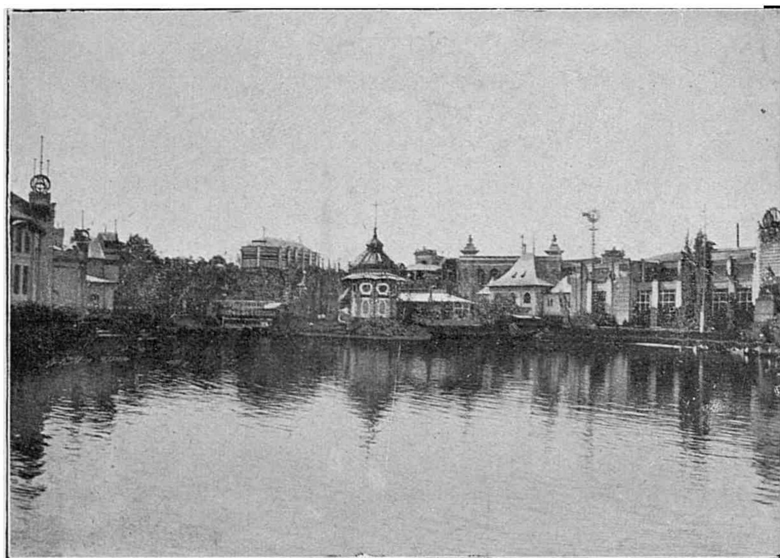
Les forêts des établissements publics;

Les forêts que l'Etat possède en indivision avec des particuliers, pendant la durée de l'indivision;

Les forêts soumises au régime forestier ne peuvent être exploitées que d'après un aménagement fait pas une commission spéciale et approuvée par décret royal. Ces

aménagements doivent toujours avoir en vue la conservation des forêts.

En vertu de la loi du 17 mai 1892 on preleva sur les revenus bruts de toutes les ventes de bois des forêts de l'Etat, une somme de 2 %, que l'on consigne à la Caisse des dépôts pour former un fonds spécial appelé. „Fonds pour la mise en valeur des forêts de l'Etat". Ce fonds est mis à la disposition du ministère des Domaines pour créer



Le lac à l'exposition.

un personnel forestier capable et pour prendre des mesures ayant pour but de faciliter l'exploitation des forêts.

Le revenu des forêts de l'Etat s'est élevé, dans les 6 dernières années budgétaires, au-delà de 30.000.000 fr. pour l'année 1905—1906 il a été de 6.500.000 fr.

Le commerce du bois a pris de même un grand développement. En 1905 la statistique du commerce extérieur a enregistré l'exportation de 236.000 mètres cubes

de troncs de sapin, 262.000 tonnes de différents bois, madriers, planches pour parquets et autres; le total de l'exportation du bois et des industries dérivées s'élève au chiffre de 27.000.000 de francs.

Une source nouvelle de richesses pour la Roumanie, mais qui n'a été mise en valeur que dans ces derniers temps et dont les résultats satisfaisants sont la meilleure récompense pour les efforts et les sacrifices que l'Etat s'impose, est le service des pêcheries du ministère des Domaines. Placé sous l'intelligente et active direction de M. Antipa, ce service a exposé dans un pavillon spécial, pittoresquement situé sur le bord du lac, ses intéressants travaux.

Le Roumanie a une surface de 807.000 hectares recouverte d'eau et comprenant les étangs, les marais et les différents cours d'eau. De cette surface 450.000 hectares forment le domaine des pêcheries de l'Etat, dont 387.000 hectares sont exploités en régie et le reste sont des étangs, affermés à des particuliers.

Il y a 6 ans, c'est-à-dire en 1899—1900, la pêche dans les étangs de l'Etat, qui était affermée, produisait tout au plus 1.000.000 de fr.; aujourd'hui à la suite d'une exploitation raisonnée et en régie, l'Etat retire de la pêche un revenu de 2.600.000.

Les principales espèces qui se pêchent dans nos étangs sont: la carpe, l'esturgeon, le husso, le silure, le brochet, la sandre, les harengs, et comme poissons de mer: le turbot, le mulet, les anchois etc. Comme produits: le caviar frais, le frai de brochet, de carpe, la boutargue, etc.

Le commerce extérieur du poisson a pris de même à la suite de ces améliorations une grande extension: tandis qu'autrefois l'importation était considérable et dépassait de beaucoup l'importation, en 1905 la Roumanie a exporté pour 2.790.000 fr. de poissons.

On peut donc apprécier les progrés réalisés par le

pays dans la voie du développement économique, résultat favorable qui ressort encore de l'examen de la marche du commerce exterieur; la valeur totale de l'importation pour 1905 est de 337.527.985 fr. et de l'exportation 457.101.394 fr.; l'année d'avant, l'importation avait été de 311.371.613 fr. et l'exportation seulement de 261.872.339 fr. il est vrai qu'en 1904, la récolte avait été mauvaise et en 1905 excellente.

Les pays d'où la Roumanie importe principalement sont:

Autriche-Hongr.	qui en 1905	a	participé	dans	la	proport. de	28.5 %
l'Allemagne	„	„	„	„	„	„	27 %
l'Angleterre	„	„	„	„	„	„	15 %
la France	„	„	„	„	„	„	5 %
l'Italie	„	„	„	„	„	„	4 %
la Turquie	„	„	„	„	„	„	4 %
la Belgique	„	„	„	„	„	„	2 %
la Hollande	„	„	„	„	„	„	1.5 %
Divers	„	„	„	„	„	„	13 %

L'exportation est surtout dirigée vers les pays suivants, et dans la proportion indiquée:

Belgique, en proportion de	32 %
Hollande	28 %
Italie	5 %
Autriche-Hongrie	3 %
Allemagne	3 %
Angleterre	3 %
France	2 %
Divers	24 %

Les articles importés sont:

Textiles et dérivés: dans la proportion de 34 % du total des valeurs importées.

Métaux et leurs fabrications: 28% du total des valeurs importées.

Farineux et leurs dérivés (riz surtout): 5% du total des valeurs importées.

Peaux, courrelerie, cordonnerie: 3 % du total des valeurs importées.

Huiles, graisse, cire: 3 % du total des valeurs importées.

Coloniales et fruits méridionaux: 3 % du total des valeurs importées.

Produits alimentaires: 2 % du total des valeurs importées.

Les principaux articles d'exportation sont:

Les céréales et les farineux: 75 % du total des valeurs exportées.

Les fruits: 10 % du total des valeurs exportées.

Les bois et les industries dérivées: 6 % du total des valeurs exportées.

Le combustible minéral (pétrole): 2 % du total des valeurs exportées.

Donc, en résumé la situation économique du pays a beaucoup gagné, tant par le développement de l'industrie que par celle de l'agriculture; l'activité des moyens de transport a augmenté en conséquence et l'épargne nationale suit une progression satisfaisante.



Le pavillion des prisons à l'exposition.

Ainsi quelques chiffres éloquents prouveront cette marche progressive mieux que toutes autres paroles.

La production du pétrole a passé en 6 ans de 269.000 tonnes à 888.000 tonnes en 1906.

La surface des terres ensemencées a passé de 4.008.500 hectares cultivés en 1886 à 5.420.700 hectares cultivés en 1905.

La production des céréales a passé pour la même période de 18.103.6000 hectolitres à 36.412.747 hectolitres.

Le transport des marchandises par chemin de fer a été en 1886 de 2.067.900 tonnes et en 1905 de 6.150.000 tonnes.

Le trafic des voyageurs et marchandises a passé en 20 ans de la somme de 22.884.000 à 57.490.493 fr. et l'excédent de 10.082.051 à 23.678.163 francs.

La correspondance intérieure de 1894 à 1904 en 10 ans a passé de 8.007.174 lettres à 13.217.332 et de 8.720.797 journaux à 27.450.153; de même la corespondance international a passé de 2.484.272 lettres à 4.711.250 et de 617.000 journaux à 1.454.206; la progression est encore plus forte pour les mandats et les correspondances télégraphiques et téléphoniques.

Les dépôts à la caisse d'épargne ont été en 1896 de 14.294.392 fr. et en 1906 ils étaient de 25.486.395 fr.

En même temps que les différentes institutions, que le ministère des Domaines, de l'Industrie et de l'Agriculture créait en vue d'augmenter la richesse du pays, par des



Chars paysans.

applications rationnelles des données scientifiques, toute une législation intervenait pour assurer le développement de ces industries naissantes, de ces efforts déployés, et assurer la protection du travail.

Après la loi de 1887 sur l'encouragement de l'industrie, on promulgua en janvier 1906 une loi sur les brevets d'invention. Toujours en 1906, par lois spéciales, on accorda la concession de lots de 5.000 hectares sur les terrains de l'Etat, pour l'élevage du gros et du petit bétail; de même pour l'exploitation des joncs et roseaux qui poussent dans les marécages du Danube.

Les métiers ont été organisés par la loi du 5 mars 1902.

La protection des femmes et des mineurs employés dans les établissements industriels, fut réglementée par la loi du 22 février 1906.

Enfin une loi élaborée en 1904, mais qui n'est entrée en vigueur qu'en mars 1906, établit un nouveau tarif douanier, très protectionniste et qui tend à favoriser encore plus l'industrie nationale.

Organisation du ministère.

Le budget de ce ministère est de 4.977.875 fr.

Le ministère occupe sur le Boulevard Carol un local propre construit récemment dans le style renaissance, et d'un bel effet décoratif.



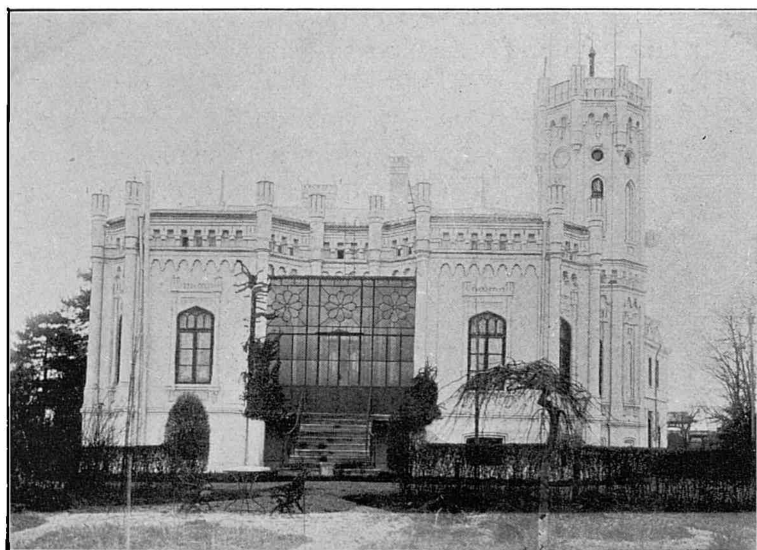
Ministère de l'Agriculture, de l'Industrie, du Commerce et des Domaines.

La direction de l'agriculture comprend le service agronomique et la station agronomique qui se trouve à la chaussée Kisselef, en face de l'école d'agriculture d'Herastrau, toujours dépendante de ce même ministère; cette école est destinée à former: le personnel des fermes-modèles de l'Etat, de bons administrateurs de terres pour les particuliers et le personnel nécessaire aux services du ministère. La durée des études théoriques et pratiques est de 4 ans,

dont 2 $1/2$ à l'école et 18 mois à l'une des fermes modèles ou pépinières de l'Etat. Les élèves sont internes et boursiers; on y reçoit encore, s'il y a des places disponibles, des particuliers et un nombre restreint d'externes.

A cette direction appartient également le service de l'entretien des jardins publics de Mogoshoïe, Cotrocéni, du palais royal, de l'Université, de la Chaussée et du Cismegiu.

La direction de l'industrie et des brevets d'invention comprend un musée industriel, une école et un atelier de



L'institut Météorologique.

sériciculture, situé dans la rue Vamei, le service des brevets d'invention, le service du commerce et le service des métiers. Cette direction dispose d'un fonds annuel de 9.700 fr., pour l'envoi à l'étranger, de jeunes gens, dans le but de s'y perfectionner en technologie industrielle et autres.

Le service des mines a pris une plus grande importance, à la suite du developpement de l'industrie du pétrole. Ce service entretient une école de maîtres sondeurs et ex-

ploite lui-même les puits et les terrains de l'Etat déjà forés.

Le service des stations balnéaires, pour l'entretien et l'exploitation desquelles l'Etat dépense environ 100.000 fr. par an, mais qui, depuis ces dérnières années surtout, lui rapportent d'avantage.

La direction des domaines, chargée de l'entretien des palais royaux et de Cotrocéni, de l'entretien et de l'exploitation en regie des terres de l'Etat restées non affermées, ainsi que de l'entretien en général de tous les biens faisant partie du domaine de l'Etat.

Il faut ajouter les services spéciaux des pêcheries et des forêts.

Le service des pêcheries a entrepris recemment de grands travaux en cours d'exécution et presque achevés, grâce auxquels de grandes étendues de terres aujourd'hui insalubres et inondées, seront assainies et reudues à la culture, en même temps que les étangs deviendront propices à la culture des poissons et que des chenaux rendent accessibles d'une manière convenable toutes les parties du bas Danube.



Prêtre roumain.

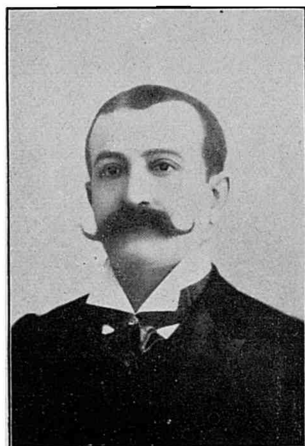
Le service zootechnique dont dépendent les dépôts de chevaux et de monte, les bergeries, les pepinières de muriers et les magnaneries, les troupeaux de vaches suisses et la laiterie coopérative, la destruction des sauterelles et autres insectes nuisibles, etc.

Le service des poids et l'institut météorologique situé

sur le plateau de Filaret; ce service a la surveillance de tous les bureaux de vérification des poids et mesures, ainsi que de toutes les stations météorologiques du pays.

Le ministère dirige encore une école de sylviculture et subventionne deux boursiers à l'étranger pour la microbie zootechnique et la sériciculture, la société géographique, la société pour l'enseignement du peuple roumain et la société pour l'amélioration de la race chevaline.

Le Ministère des Finances et ses annexes. — Le budget de la Roumanie qui, pour l'année 1906, prévoyait 236.989.238 fr. aux revenus et autant aux dépenses, mais que le développement florissant du pays a permis de solder par un excédent de 60.000.000 s'alimente pour 47.650.000 fr. des contributions directes, dont nous allons en peu de mots indiquer l'organisation et l'historique. L'impôt foncier et des propriétés bâties a été introduit en Moldavie en 1859 et en Valachie en 1860. Chaque année, le Parlement, suivant les besoins du Trésor, fixait lui-même le taux de cet impôt. Après l'union des principautés, l'unification des contributions fut réalisée par la loi du 31 mars 1862, qui fixa le taux à 3 % du revenu. Celle-là fut modifiée en 1866 et 1870 et on introduisit plusieurs distinctions parmi les terres. En 1871 l'impôt fut élevé à 6 %; en 1886 on fixa l'impôt sur le revenu foncier rural à 5 % pour les propriétaires cultivant eux-mêmes, à 6 % pour ceux qui les afferment et à 12 % pour ceux qui tout en les affermant vivent à l'étranger — c'est-à-dire y passent plus de 6 mois de l'année. La loi de 1901 a majoré l'impôt pour les propriétaires de la 1-ère catégorie possédant plus de



M. Take Ionesco.

10 hectares, de 5 à 5 ½ %, pour ceux de la 2-e de 6 à 6 ½ % et pour ceux de la 3-e de 12 à 13 %. Les propriétés de moins de 10 hectares sont restées imposées à 5 %.

Les propriétés bâties ont été augmentées de 6 à 6 ½ %, avec dégrèvement partiel pour celles qui restent non louées. Les maisons nouvellement construites sont exemptes d'impôt durant 3 ans, à partir du jour où elles deviennent habitables; mais il n'existe pas encore de dispositions interdisant de louer une maison nouvelle avant un certain délai nécessaire au séchage des murs. Le revenu des propriétés est établi d'après les contrats de fermage ou de location et, à leur défaut, d'après les évaluations des agents du fisc.

L'impôt des voies de communication date du XV-e siècle et portait alors le nom de *bir* — taille, — modifié en 1749 par C. Mavrocordato et en 1832 par le Règlement Organique; il fut réorganisé après l'union des principautés, sous la dénomination de contribution personnelle. La contribution personnelle et l'impôt pour les chemins étaient confondus ensemble, et les étrangers s'en trouvaient dispensés. L'impôt frappait tous les habitants du pays, qui avaient 25 ans accomplis — la majorité, d'après le code Caragéa, n'ayant lieu qu'à 25 ans — ou qui administraient seuls leurs biens. L'impôt était de 36 francs ou plutôt *lei*. La loi de 1877 changea le nom de capitation en celui d'impôt pour voies de communication et de la sorte atteignit également les étrangers. Le taux fut réduit à 18 *lei* et plus tard en 1882 à 6 *lei* par tête. La contribution des patentes prévoit trois catégories, dans lesquelles entrent toutes les industries et tous les commerces du pays; la loi des patentes fut reformée en 1832 par le Règlement Organique, puis établie sur des principes modernes en 1863 et modifiée en 1877, 1882 et 1899.

Jusqu'en 1877 l'impôt consistait en un droit fixe; depuis, on y a ajouté un droit proportionnel, d'après la valeur locative de l'établissement, droit qui varia entre

2—10 %; par la loi de 1899 les banques sont soumises à une taxe de 5 % du revenu constaté d'après leur bilan.

Les patentes sont comprises dans trois tableaux A B et C. Le tableau B comprend les banques et les fabriques, le tableau C, les professions libérales et le tableau A tous les autres commerces et industries.

Le droit fixe de la contribution des patentes varie suivant le nombre d'habitants de la localité, l'importance du commerce ou de l'industrie, divisés d'ailleurs en plusieurs classes.

Le droit fixe auquel sont soumis les commerçants et les industriels du tableau A est au maximum de 300 fr. et au minimum de 2 fr. Pour le classement des différentes catégories de commerce et d'industrie, il n'y a guère de critérium; mais il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage d'examiner la question et d'en faire la critique.

Les commerçants en boissons spiritueuses paient en plus la licence, impôt qui fut établi par la loi du 1-er avril 1873, pour équilibrer le budget. Réduit de moitié en 1876, il fut de nouveau modifié en 1886 et 1904.

La loi de 1886 fit une distinction entre les détaillants et les marchands en gros. Ceux-ci payaient un droit fixe de 12.000 fr. par an—droit qui en 1873 était de 1.600 fr. et de 1.000 fr. en 1875 — et les marchands qui ne vendaient que du vin 500 fr. par an.

Les marchands en détail payaient un droit fixe variant de 10 à 200 fr. selon la population de l'endroit où ils exerçaient leur commerce et 20 % de la valeur locative du débit; ils étaient soumis en outre à un droit fixe de patente.

D'après la loi de 1904 les commerçants en gros ayant un dépôt de plus de 30.000 décalitres, payent 2.000 fr. pour 15—30.000 décalitres 1.500 fr. pour 5—15.000 décalitres, 1.200 fr., et pour moins de 5.000 décalitres, 900 fr.

Les droits dus par les détaillants ont été réduits et ceux dus par les sociétés coopératives fixés à 400 fr. par an.

En dehors de l'impôt de licence, les marchands de boissons spiritueuses sont encore frappés d'un impôt de consommation sur les boissons spiritueuses, institué par la loi de 1867. Le taux de cet impôt variait de 1 à 4 lei, d'après le degré alcoolique de la boisson, mesurée à l'alcoomètre Wagner. La bière était imposée à 2 lei par *vedro*,—le „védro" était l'ancienne mesure roumaine et correspondait à peu de chose près au décalitre. En 1874 la taxe sur l'alcool a été fixée à 6 *bani* par degré alcoolique. La perception de cet impôt s'effectuait par des particuliers auxquels l'Etat affermait l'impôt par voie d'adjudication publique.

En 1879 cette taxe fut abaissée à 4 1/2% *bani* par degré et par décalitre, et à 0,80 *bani* pour la bière. En 1882, l'alcool de pommes de terre, de céréales, de betteraves etc., est frappé d'un droit de 2 1/2 *bani*, par degré centigrade, la bière de 1,50 *lei* par décalitre, la *tzuica* — eau de vie de prunes — de 2 *lei* par *pogon* — le pogon représente à peu près un demi hectare — de verger de pruniers, les vignobles de 1 *leu* par pogone. En 1885 et 1886 nouveaux changements et suppression des primes d'exportation. En 1889 la taxe de l'alcool est élevée à 5 *bani* par degré et par décalitre et celle de la bière à 3 *lei* par décalitre; l'hectare de verger de pruniers est imposé à 10 fr. et celui de vignoble à 3 *lei*.

La loi de 1896 élève encore cette taxe à 8 *bani* par degré et décalitre d'alcool et la réduit à 1,50 par décalitre de bière; celle de 1899 la porte à 12 *bani* par degré et par décalitre d'alcool, tandis que celle de 1900 l'abaisse à 10 *bani*. En même temps, un impôt de 5 *bani* par degré et par décalitre remplace la taxe par hectare de verger de pruniers, mais de nouveau en 1901 la taxe par hectare est remise en vigueur, au taux de 20 *lei* par hectare — on compte en moyenne 600 pruniers à l'hectare. Le degré alcoolique se mesure à l'alcoomètre Gange, réglé pour un litre à 12 degrés Réaumur.

En 1877, pour subvenir aux nécessités de la Guerre de l'Indépendance, on institua un impôt de 5 % sur les traitements des fonctionnaires publics; mais cet impôt, qui en principe n'était que temporaire et devait disparaître avec les hostilités, continua à subsister jusqu'en 1891, époque où on le supprima, et ce avec d'autant plus de raison, qu'il ne frappait que les fonctionnaires publics. La crise de 1899—1900 força le gouvernement à rétablir l'impôt, mais en l'étendant cette fois plus équitablement à tous les fonctionnaires aussi bien privés que publics; seuls les traitements de moins de 120 fr. par mois en furent exempts. En 1900 on voulut modifier cette loi en imposant à 5 % ceux qui occupent une seule fonction, à 15 % ceux qui en occupent deux, et à 25 % ceux qui en occupent plus de trois; malheureusement le gouvernement étant tombé du pouvoir, la loi ne fut pas votée.



Décrotteur.

Les droits de timbre et d'enregistrement, auxquels sont soumis toutes les conventions en général, ont été créés par la loi 1872, mais ont été succesivement modifiés par les lois du 1873, 1874, 1881, 1884, 1886, 1900, 1901, 1903 et 1904, 30 mai 1905, 14 juin 1905 et 24 février 1906.

La loi du timbre prévoit deux sortes de droits: les droits de timbre et les droits d'enregistrement, qui se distinguent autant par leur assiette que par leur mode de perception.

Les droits de timbre se composent d'un droit proportionnel.

Le timbre fixe se divise, selon la loi de 1900, en 10 classes de 10 *bani* à 25 *lei.*

Le timbre proportionnel varie d'après la nature et la valeur de l'acte et se divise en 7 classes de 5 *bani* à 3 *lei* %.

Les droits d'enregistrement varient d'après la nature des actes, et, selon leur valeur. Ils se divisent en 8 classes de 50 *bani* à 12 *lei.*

L'impôt sur les successions a été complètement modifié par la loi de 1900, qui a imposé les héritages dévolus aux héritiers directs — jusqu'alors exempts — ainsi que les legs faits aux institutions de bienfaisance.

Conformément à cette loi, les taxes de succession varient comme suit: 2% — la loi de 1900 prévoyait 1%, mais en 1901 on y ajouta encore 1% — pour les héritages en ligne directe; 2% pour les legs faits aux institutions de bienfaisance; 3% pour les héritages dévolus aux époux et aux ascendants en ligne directe; 4% pour les héritages dévolus aux frères, sœurs, et à leurs enfants; 6% pour les héritages dévolus aux collatéraux jusqu'aux 12e degré, 12% pour les héritages dévolus aux collatéraux éloignés de plus de 12 degrés, ou aux personnes étrangères. Les biens meubles acquis par voie de succession ont été imposés à une surtaxe de 5%, pour le motif que ces biens ne payent pas de contributions directes.

L'impôt sur les sucres a été établi en Roumanie par la loi de 1898, bien que les fabriques de sucre eussent été encouragées depuis 1882 par des primes d'exportation. L'impôt fut au début de 15 *bani* par kilogramme, puis en 1900 porté à 30 *bani;* les primes d'exportation étant aussi onéreuses pour le fisc que pour les consommateurs, on les a compensées en instituant en 1901 une taxe d'exportation de 30 *bani* par kilogramme.

L'impôt sur le pétrole et sur ses dérivés a été établi en 1900; il est de 7 *bani* par kiiogramme.

Tous ces impôts sont perçus au moment où les pro-

duits sont livrés à la consommation. La benzine destinée à l'industrie et le pétrole destiné à l'exportation en sont exonérés.

L'impôt militaire, qui existait déjà sous le Règlement Organique — 1832 — et qui avait été supprimé par la suite, fut rétabli en 1900. Il se compose d'un droit fixe et d'un droit proportionnel. Le droit fixe est de 6 *lei* par personne dispensée; le droit proportionnel ou supplémentaire est de 4 dixièmes des contributions directes: impôt foncier, patente, licence. Pour les fonctionnaires il est de 2 °/o de leur traitement; mais en aucun cas il ne peut excéder 2.000 *lei* par contribuable.

Le taux de l'impôt est évalué en tenant compte aussi bien du revenu et de la fortune de la personne dispensée, que de celle de ses parents, tenus également de payer cet impôt. Lorsqu'il y a plusieurs enfants, on divise la fortune des parents en autant de parts qu'il y a d'enfants, l'impôt n'étant perçu que sur la part de l'enfant dispensé.

L'organisation du Ministère. — Le ministère comprend cinq directorats: l'administration centrale qui se subdivise en service des contributions directes, service des contributions indirectes, service de la comptabilité générale, service du timbre et de l'enregistrement, service de la dette publique, service des pensions, service du contentieux et service de la statistique; le directorat extérieur des finances, le directorat extérieur des douanes, la régie des monopoles de l'Etat et la Cour des comptes. Le budget total du ministère est de 27.540.357 fr. pour l'exercice 1906—1907.

La Cour des comptes occupe son hôtel propre, récemment bâti et qui est attenant aux nouvelles constructions du ministère. Cette Cour se compose d'un président, 6 conseillers, 1 procureur, 1 substitut, 6 référendaires de 1ère classe, 8 de 2-ème et 10 de 3-ème classe.

La régie des monopoles comprend dans les produits monopolisés: les tabacs, les allumettes, les cartes à jouer, le sel et le papier à cigarettes. A cause des explo-

sions fréquentes, le contrat passé entre le ministère de la Guerre et les concessionnaires pour la fourniture des poudres à feu, pendant 15 ans a été résilié. La fabrication et la vente de ces poudres a passé à l'Etat, mais c'est le ministère de la Guerre qui fabrique à Dudeshti la poudre de guerre, et la régie à Lăculets les poudres et explosifs qui sont dans le commerce. Le monopole du sel existe en Roumanie depuis 1881, époque à laquelle l'administration des monopoles a passé du ministère des Finances à la régie des monopoles de l'Etat; la vente en gros se fait ordinairement à cette dernière. Les dépôts n'ont été créés que là où la nécessité s'en est fait sentir. Le sel est extrait de 4 mines de sel: Tîrgul-Ocna, Slanic, Doftana et Ocnele-Mari. L'exploitation des mines de Doftana et Ocnele-Mari, suspendue en 1900, a été reprise en 1901.

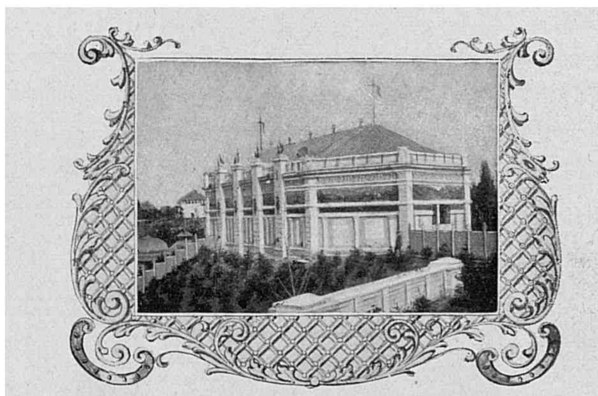

M. Th. Radulesco.

Le monopole des tabacs a été institué en 1872. Son exploitation fut d'abord confiée à une société anglaise, pour une durée de 15 ans; puis le contrat ayant été résilié, elle passa à l'Etat en 1879. Ce monopole s'étend aussi bien à la fabrication qu'à la vente des tabacs; les débits ne peuvent exister sans une concession de l'Etat. Le service de culture de la Régie est chargé de la surveillance et de la direction de la culture du tabac, qui se fait au compte de la Régie, jusqu'à ce que la récolte soit livrée aux dépôts de l'Etat. Le tabac étranger est importé principalement de Macédoine, de Smyrne, de Grèce et d'Egypte; il faut constater que, grâce aux efforts déployés par la Régie, la culture du tabac en Roumanie s'est extrêmement améliorée et se cultive sur une échelle de jour en jour plus importante.

Le monopole du papier à cigarettes a été institué en

1900. Ce monopole s'étend à la fabrication et à la vente, qui s'effectue par les débitants de tabacs. Le papier qui pourrait être employé comme papier à cigarettes, ne peut-être importé que coloré.

Pour déterminer les dédommagemants à accorder aux fabriques particulières, à l'occasion de l'introduction de ce monopole, on a pris pour base le prix de revient de la fabrication, les taxes de transport, les droits de douane et un bénéfice de 50 %.



Un Pavillon à l'exposition.

Les encaissements de la Régie des monopoles de l'Etat constituent aujourd'hui près du quart des revenns de l'Etat.

En 1886 le budget de l'Etat était de 49.000.000 de fr. sur lesquels le revenu du monopole du sel figurait pour 4.000.000 de fr.

En 1905—1906 les encaissements de l'Etat sont 273.000.000 de fr., sur lesquels les recettes de la Régie des monopoles figurent pour 57.000.000 de fr.

Les revenus bruts de la Régie ont augmenté au fur et à mesure de la création de nouveaux monopoles. On pourra juger de l'accroissement successif des recettes d'après le tableau suivant:

En 1872	. . . . 9.237.000	fr.
„ 1879	. . . . 26.624.000	„
„ 1887—88	. . . . 38.923.000	„
„ 1898—99	. . . . 51.074.000	„
„ 1905—1906	. . . . 57.115.111	„

Le tableau suivant indique les différences — au profit du Trésor — entre les dépenses de fabrication ou d'achat des produits qui ont été nécessaires à la Régie, et les encaissements enregistrés par le Trésor pour l'exercice 1904—1905:

Monopoles	Revenus	Dépenses	Différences
Tabacs	37.622.830 23	9.205.953 93	+ 28.416.876 30
Sel	7 442.361 3L	1.643.031 86	+ 5.800.329 53
Allumettes	2.834.316 73	834.918 93	+ 1 999.397 80
Cartes à jouer .	556.501 25	85.014 65	+ 471.486 60
Explosifs	542.246 84	249.970 02	+ 292.276 82
Papier à cigarettes	4.160.195 55	3 558.901 36	+ 601.290 19
Totaux . .	53.159.447 99	15.577.790 75	+ 37.581.657 24

En ce qui concerne l'année 1905—1906, les revenus des monopoles ont été les suivants, pour ce qui est des dépenses; mais comme l'exercice n'est pas encore clos, nous ne pouvons les donner avec précision:

Nature des revenus	Evaluations	Encaissements
Tabacs	36.500.000 —	40.404.555 92
Sel (consommation intérieure) .	6.000.000 —	6.527.522 68
Sel (exportation)	1.200.000 —	1.241.170 71
Allumettes	2.850.000 —	3.103.908 60
Cartes à jouer	450.000 —	617 290 —
Explosifs	500.000 —	501.505 04
Papier à cigarettes	4.000.000 —	4.483.059 85
Amendes et revenus extraordinaires	150 000 —	161.448 93
Revenus directs	85.000 —	74·650 —
Totaux . . .	51 735.000 —	57.115.111 73

Le caisse des pensions a été organisée sur des bases nouvelles par la loi de 1902. Avant cette date, les conditions requises par les lois antérieures, pour être pensionnaire, étaient très faciles à remplir et le nombre des pensionnaires s'accrut rapidement. Les militaires, le clergé,



Pavillon Geiser à l'exposition.

les fonctionnaires civils, ceux des chemins de fer, ceux des départements ou des communes, avaient des lois spéciales et des conditions différentes pour faire valoir leurs droits à la pension.

Les fonctionnaires civils pouvaient devenir pensionnaires après 10 ans de service et les militaires après 18 ans. La pension différait d'après l'administration dans laquelle le pensionnaire avait servi.

La loi de 1902 unifie toutes ces dispositions. En vertu

de cette dernière loi, le droit de pension s'acquiert pour les fonctionnaires civils, après 60 ans accomplis et pour les ecclésiastiques après 70 ans. A cet âge, le fonctionnaire reçoit pour 20 ans de service une pension égale à la moitié de la moyenne de son traitement pendant les 5 dernières années de ses fonctions; pour 25 ans de service, il reçoit 65 % et pour 35 ans le 100 %. Les fonctionnaires qui remplissent des services difficiles et nuisibles à leur santé, peuvent faire valoir leurs droits à 55 ans. Le temps servi avant l'âge de 21 ans n'entre pas en ligne de compte.

La veuve d'un fonctionnaire reçoit 15 % du salaire de son mari, s'il a servi 15 ans; 15 % en plus, si la veuve a aussi un enfant, 20 % si elle en a 2 et 35 % si elle en a 3 oû au-delà. La veuve d'un pensionnaire touche la moitié de la pension de son mari.

Le budget de la caisse des pensions est de 19.206.360 fr. pour l'exercice 1906—1907. Ce budget est alimenté en majeure partie par les retenues faites sur les appointements des fonctionnaires, retenues produisant 7.340.000 fr. et par la subvention de 7.300.000, fr. que l'Etat accorde à la caisse.

Pour venir en aide aux petits agriculteurs et occasionnellement aux grands, l'Etat a créé le Crédit agricole, qui, plus tard, au lieu d'institutions séparées et propres à chaque département, à formé une seule administration centrale, sous la direction de l'Etat, et avec succursales dans le pays.

Le Crédit agricole date de 1882; chaque chef-lieu de département devait avoir son crédit, au capital variant de 15.000 à 450.000 fr., selon l'importance du département. Les emprunts s'effectuaient sur gages et étaient restreints primitivement à 5.000 fr. et plus tard à 1.000 fr. Le Crédit agricole constituait une personne morale; son capital était représenté par des actions nominatives, que pouvaient seuls acquérir les agriculteurs et les industriels agriculteurs. L'Etat versait deux parts du capital et le département

une, recevant en échange des dividendes proportionels à leur apport.

En 1892 les Crédits agricoles départementaux passèrent sous l'administration de l'Etat, qui les concentra en une administration centrale au capital de 20.000.000 de fr., les anciens crédits agricoles départementaux continuant à fonctionner comme succursales de la centrale de Bucarest. Ce crédit ainsi centralisé a deux sections, dont les fonds ne se confondent pas. La 1-ère a les 20.000.000 de fr. que l'Etat a versés et la 2-e, dont le capital n'est pas fixé, se fournit par voie d'emprunts, qu'elle peut contracter jusqu'à concurrence de 3 millions.

A la suite de la grande crise agricole et financière de 1899 on remarqua en 1900 dans les villages un grand courant d'idées d'association. Peu à peu, encouragées par le gouvernement, les banques populaires commencèrent à se créer et leur développement fut si rapide que, deux années plus tard, en 1902, il y avait 700 banques, comptant 59.844 membres et un capital de 4.250.600 fr. Aujourd'hui, en 1906, il y a 2.021 banques, possédant 239.002 membres et 27.275.474 fr. 15 comme capital. Ce qui causa la vogue et l'heureux développement de cette institution, ce fut principalement l'avantage qu'y trouvait le paysan d'emprunter à petits intérêts et d'échapper ainsi à l'usure, qui était un véritable fléau pour le petit agriculteur.

Pour éviter les abus dans l'administration des fonds de ces banques, la loi de 1904 les a mises sous le contrôle de la surveillance de l'Etat et a rattaché la caisse centrale des banques populaires au Crédit agricole.

Les banques populaires sont personnes morales, et, lors de la liquidation, 50% des fonds de reserve ainsi que les donations qui leur seraient faites ne se partagent pas entre les sociétaires, mais sont employés dans un but d'utilité publique. L'administration, sauf celle du comptable, est gratuite. La caisse centrale est administrée par un conseil de 7 membres, nommés: 3 par le ministre des Finances,

1 par le ministre l'Instruction publique, 1 par le Crédit foncier rural, 1 par la Banque Agricole et 1 par la Banque Nationale: mais cette dernière, appelée à escompter le portefeuille de la caisse centrale des banques populaires, ne voulut pas nommer de représentant, et il fut désigné toujours par le ministre des Finances. Ce fut grâce à ces banques et au concours de la Banque Nationale qu'en 1904, à la suite du manque total de maïs, nourriture exclusive du paysan, on put acheter pour 20.000.000 de fr. de maïs et faire face à la pénurie.

En 1894 fut fondée la *Banque Agricole.* Cette banque était destinée à aider les grands agriculteurs, en opérant des emprunts sur gages agricoles. La banque est à l'instar d'une société anonyme par actions. Le capital de la banque est de 12.212.500 fr. répartis en 24.425 action- de 500 fr.; ce capital peut, avec l'autorisation du gouvernement, être porté jusqu'à 20.000.000 de fr. Un commissaire du gouvernement est chargé de la surveillance de la banque, surtout en ce qui concerne l'émission des bons de caisse.

Toutes les opérations de la Banque Agricole sont exemptes des droits de timbre, sauf les droits proportionnels.

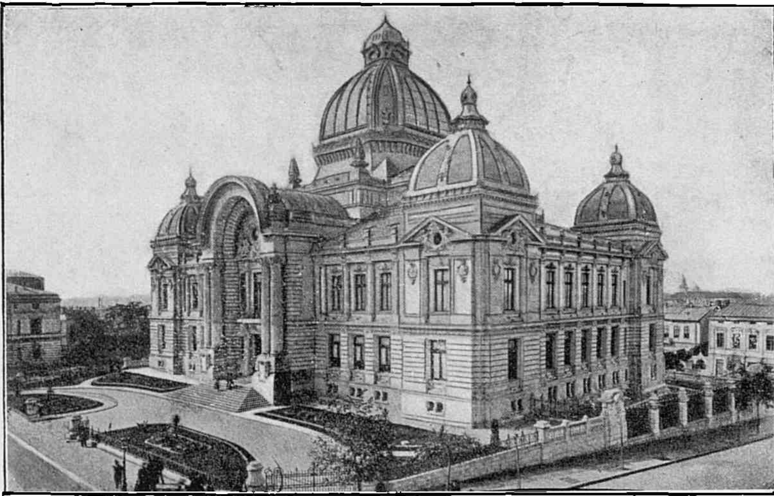
La Caisse des dépôts, consignations et épargne. — La loi du 3 août 1876, modifiée par celle de 1895, institue une caisse des dépôts et consignations, destinée à recevoir, sous les auspices du ministère des Finances: les dépôts volontaires, judiciaires et administratifs; les consignations données ou autorisées par des lois spéciales; les successions vacantes; les fonds provenant de biens séquestrés; les fonds communaux et départementaux; les cautionnements des agents comptables publics; les cautionnements que, dans différents cas, doivent déposer les contribuables.

Pour les dépôts en numéraire, on paie un intérêt de 5%; pour les dépôts de joaillerie, d'effets, etc. on perçoit une taxe de 5% de leur valeur; les intérêts non réclamés

pendant 3 ans se prescrivent en faveur de la caisse. La caisse peut consentir des emprunts à l'Etat, aux départements et aux communes; aux particuliers elle n'en peut consentir que pour 3 mois et sur titres de l'Etat roumain.

Elle est administrée par un conseil composé de 12 membres et un directeur nommé pour 5 ans par le ministre des Finances.

En janvier 1880, on institua une caisse d'épargne, qui fut rattachée à la caisse des dépôts. La caisse reçoit des



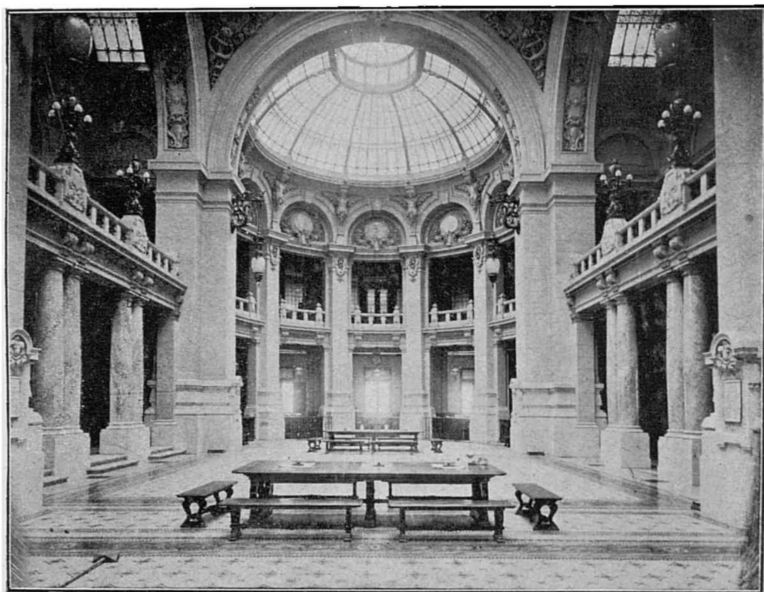
Caisse des dépôts, consignations et épargne.

dépôts d'au moins 1 *leu* et de 300 *lei* au plus. Une seule personne ne peut avoir en numéraire un dépôt de plus de 3.000 fr.; passée cette somme, la caisse achète des effets pour le compte du déposant; les intérêts sont de 5% par an et sont capitalisés.

Les revenus de la caisse des dépôts, consignations et épargne sont versés au Trésor.

La situation de la caisse des dépôts, consignations et

épargne pour 1906 est: Solde de la caisse des dépôts 332.652.818 fr. 30 de la caisse d'épargne; 77.987.548 fr. 65 et du crédit départemental 19.670.275 fr. 17 ce qui représente un total de 430.310.742 fr. 22 dont 4.091.128 fr. 35 en numéraire et 426.219.613 fr. 87 en effets.



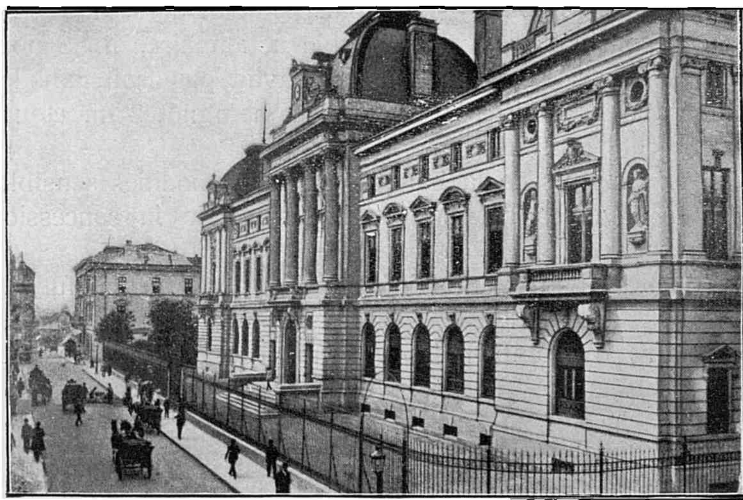
Halles de la Caisse de dépôts.

Le Banque nationale. — Le premier projet de loi pour la création d'une banque d'escompte et de circulation date de 1859 et il a été proposé par le ministre de Finances d'alors, C. Stériady. En 1860, I. C. Bratiano, alors ministre des Finances, proposa également de créer une pareille banque dont l'administration centrale serait à Bucarest et la succursale à Iassy. Ces deux projets n'aboutirent pas.

En octobre 1865 le gouvernement accorda à un consortium étranger, représenté par MM. Adolphe de Herz, demeurant à Vienne, et Jacques Löbel, banquier à Buca-

rest, la concession d'une banque d'escompte et de circulation, sous la denomination de Banque de Roumanie. Cette concession a été résiliée par la loi du 14 juin 1869, moyennant une somme de 750.000 fr. que l'Etat paya à titre de dédommagement.

En 1868 le comte Zamoyski, et en 1873, un groupe de banquiers de Bucarest firent des propositions au gouvernement pour fonder une banque qui devait s'appeler la Banque de Roumanie limitée.



Façade de la Banque Nationale.

En 1874 ce fut le ministre des Finances P. Mavroghény, qui deposa un projet de loi pour la création d'une banque d'escompte et de circulation. Puis ce fut l'initiative parlementaire qui, durant les années 1897 et suivantes, tenta sans succès de faire passer différents projets dans le même but.

Enfin, en 1880, sous le ministère I. C. Bratiano, le ministre des Finances J. Câmpinéano fit admettre et sanc-

tionner la loi constitutive de la Banque Nationale actuelle de Roumanie.

La loi et les statuts sont, sauf quelques modifications, pris de la loi et des statuts de la Banque Nationale belge.

La modification la plus importante, rendue nécessaire par le peu de confiance avec laquelle la nouvelle institution fut accueillie par le public, était la participation de l'Etat connue actionnaire à la souscription du capital initial. Comme à l'époque, le crédit de l'Etat était très solide, la participation de l'Etat à la souscription assura le succès de l'émission. L'Etat y participait pour un tiers, mais tout en conservant le rôle d'un simple actionnaire, il ne pouvait se défaire de ses actions; il n'avait pas droit, dans les délibérations, à plus de 10 voix, et nommait 2 directeurs sur 6; et 3 censeurs sur 7.

Les statuts de la banque ont été modifiés sensiblement à diverses reprises et le terme de la concession a été prolongé.

En 1881 la Roumanie créa les docks, et il fut nécessaire de modifier les statuts de la banque pour lui permettre d'escompter les warrants émis en conformité de la loi sur les docks. Toujours à cette occasion, on permit à la banque d'acheter des effets publics et des lettres de gage jusqu'à concurrence du capital social versé, mais non plus de la moitié de ce capital, ainsi que le prévoyaient les premiers statuts.

En 1877, contraint par les nécessités de la guerre, le gouvernement fut obligé d'émettre de papier monnaie. Le déficit laissé par l'exercice 1876 était de 179.000.000 de fr. et le pays en guerre. On vota donc une loi qui autorisa le gouvernement à hypothéquer les biens de l'Etat, libres de charges, jusqu'à concurrence de 60.000.000 de fr. et mettre pour 30.000.000 de fr. de bons, c'est-à-dire pour d'é-moitié de la valeur de l'hypothèque, ce qui fit donner à ces billets le nom de billets hypothécaires.

Ces billets étaient au porteur, ils portaient un intérêt

de 5% payable au 1-er janvier de chaque année et circulaient comme monnaie légale libératoire. Ils devaient être remboursés par années sur le produit de la vente des biens de l'Etat, mais ils ont été maintenus jusqu'en 1888, lorsqu'à l'occasion de l'adoption du système monométallique or, le gouvernement fut autorisé à contracter un emprunt pour les retirer de la circulation. Lémission avait été de 26.260.000 fr. et l'Etat s'obligeait à payer aux détenteurs une prime de 10%, lors du retrait des billets. Une entente intervint entre l'Etat et la Banque Nationale, par laquelle celle-ci prit sur elle, moyennant une commission de 1% et en renonçant à la prime d'effectuer le retrait de ces billets. Cette convention, avantageuse pour l'Etat, lui permit d'éviter la vente des terres hypothéquées, qui n'eût pu s'effectuer qu'avec une perte énorme, par suite de la dépréciation amenée par la vente forcée et soudaine de terres; pour une valeur de 80.000.000 de fr. Aussi l'Etat accepta-t-il de prolonger jusqu'en 1912 la date du retrait des billets hypothécaires, de lui en rembourser la valeur à raison de 1.000.000 par an, de lui payer 1% de commission par an et de lui prolonger jusqu'à 1912 la durée de son privilège, qui eût dû expirer en 1900.

Lors de la discussion de la loi pour la création de la Banque Nationale, on avait discuté au Parlement la base du système financier de la Roumanie et de nombreux partisans avaient soutenu le système du monométallisme or. Malheureusement, à cette époque — 1880 — l'or était rare; la production des mines de l'Afrique du sud, de l'Australie et de l'Amérique du Nord était encore faible; le gouvernement fit ressortir la situation difficile qui serait créée à la banque naissante, par l'adoption de ce système, et elle ajourna la solution de la question à des temps meilleurs.

En 1888, les partisans du système monométalliste or firent parti du gouvernement et mirent leur système en application. En conséquence, le gouvernement, par la loi de juin 1890, contracta un emprunt pour payer à la banque

les billets hypothécaires retirés par elle, introduisit le monométallisme or, transforma en or le stock métallique de la banque qui était en argent et réglementa l'émission des billets de 20 fr., qui ne pouvait avoir lieu que pour 20 % de l'émission totale, limita le nombre des directeurs à 3 nommés pour 5 ans et la durée des censeurs à 2 ans; en même temps la réserve métallique fut portée à 40 % de la valeur des billets émis; 30 % de ce stock peut être constitué par des traites sur les places de Londres et de Berlin et depuis 1901 seulement, aussi sur les places de Bruxelles et de Paris.

Le monnaie nationale avait été créée par la loi du 22 avril 1867. Aujord'hui, d'après la loi de 1890, l'unité monétaire de la Roumanie est le *leu* or, c'est-à-dire qu'un kilogramme d'or à 9 dixièmes vaut 3.100 *lei.* Le pièce d'or sont de 20 et de 10 lei. Celles de 20 lei pèsent 6 grammes et 452 milligrammes. La tolérance du titre est de $\frac{1}{1000}$ et celle du poids de $\frac{2}{1000}$ en plus ou moins.

Les monnaies d'argent de 5 *lei* sont au titre de 900 d'argent fin, pour 100 d'alliage, celles de 1 et 2 *lei* et celles de 0.50 *bani,* au titre de 835 d'argent fin, pour 165 d'alliage. Le poids d'une pièce de 5 *lei* est de 25 grammes. Le pouvoir libératoire des monnaies d'argent est limité à 50 *lei,* celui des monnaies de bronze à 5 *lei.*

Le capital de la Banque avait été fixé à 30.000.000 de *lei,* dont 10.000.000 de *lei,* soit un tiers, devaient être souscrits par l'Etat et le reste par les particuliers. Le premier versement fut de 12.000.000 de *lei* seulement, et jusqu'à présent il n'y a pas eu besoin d'augmenter ce capital.

l'Etat a souscrit 8.000 actions à 500 fr., en valeur de 4.000.000 de *lei.*

Les opérations de la banque prospérèrent et le cours de ses actions atteignit bientôt 400 %; aussi, à la suite de la désastreuse année agricole et budgétaire 1899—1900, l'Etat, empêché de contracter avant 1902 un nouvel emprunt par les stipulations de l'emprunt de 175.000.000 de fr.;

vendit-il sa part dans le capital de la banque, et pour ses 8.000 actions, pour lesquelles il avait versé 4.000.000 de fr., il réalisa 14.800.000 fr. Les nouvelles actions furent émises au cours de 1860 fr. En même temps, le privilège de la Banque fut prolongé jusqu'en 1920, mais l'Etat, à partir du 1 janvier 1913, recevra, au lieu des 20 %, le 30 % des bénéfices de la Banque; c'est à cette occasion qu'on admit aussi comme stock métallique, les traites sur les places de Paris et de Bruxelles.

l'Etat ayant eu un déficit de 35.404.909 *lei* pour l'année 1899, avait encore besoin d'argent, et ce fut toujours la Banque Nationale qui lui avança 15.000.000 de fr., sans intérêts ni commission; l'Etat devait rembourser la somme sur le surplus de 622.000 fr. encaissés en 1900, sur sa part de 20 % dans les bénéfices annuels de la banque et qu'on respectait pour ne pas déséquilibrer le budget. Le privilège de la banque fut de nouveau prolongé de 10 ans, ce qui le fait durer jusqu'au 31 décembre 1930. Par cette dernière convention il fut permis à la banque d'émettre des billets de 20 fr., dans la proportion de 30 % de son émission totale.

La Banque Nationale est la première institution financière de la Roumanie. Grâce à son concours, l'Etat a pu traverser sans secousses profondes les grandes crises financières qui résultèrent des mauvaises récoltes agricoles de 1884, 1894, 1899 et 1904; elle lui fut également utile dans les émissions d'emprunts et pour acquitter à l'Etranger les coupons de la dette publique. La banque sut également venir en aide au commerce dans les moments critiques, et notamment, lors de la liquidation de l'ancienne grande maison de banque Chr. Zerlenty, en 1893, ainsi qu'en 1889, qui fut l'année la plus pénible pour le commerce roumain.

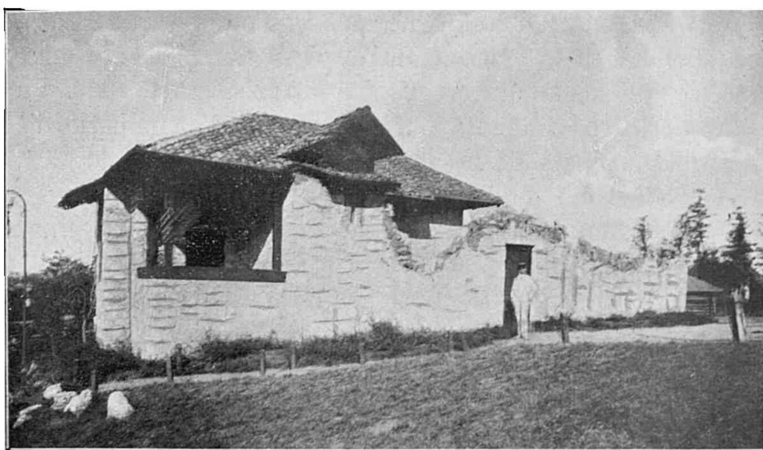
Grâce aux récoltes des années 1902 et 1903, et surtout 1905, la situation financière du pays entier et particulièrement de la Banque Nationale, est pour longtemps assurée de la plus satisfaisante façon.

La banque a actuellement des succursales dans tout le pays; mais nous indiquerons la situation de cette institution par son bilan de 1906:

Le banque a actuellement en circulation pour 260.442.550 fr. de billets et une réserve métallique de 113.864.003 fr. Son bilan accuse comme moyenne de billets en circulation 239.002.801 fr. Elle possède comme capital 12.000.000 de fr.; un fonds de réserve de 22.697.129 fr. 63, et un fonds d'amortissement de 3.343.012 fr. 05.

Elle a réalisé un bénéfice brut de 7.921.811 fr. et net de 5.661.204 fr., dont 790.592 fr. constituent la part de l'Etat.

L'escompte, bien que la banque ait refusé pour 13.000.000 d'effets, lui a rapporté 2.047.185 fr.



Maison macédonienne à l'Exposition.

Le ministère des Affaires étrangères et le corps diplomatique et consulaire étranger de Bucarest. — Ce ministère occupait auparavant des immeubles pris en location. Cette année, le gouvernement a fait l'acquisition du palais Stourdza, situé à l'entrée de la chaussée Kisselef,

et c'est là désormais que logera ce ministère. Le palais est tout récent, orné à l'exterieur avec des marbres de différentes nuances et contenant à l'intérieur de magnifiques salons; mais comme cette construction n'a pas été bâtie en vue d'un ministère, la disposition des salles pour les services qu'on y a distribués, laisse quelque peu à désirer.

La Roumanie entretient à l'étranger onze légations; ce sont celles d'Athènes, Belgrade, Berlin, Bruxelles, Constantinople, La Haye, Londres, Paris, St. Pétersbourg, Rome et Vienne; deux agences diplomatiques et consulats généraux, à Sophia et au Caire; trois consulats généraux, à Budapesth, Constantinople et Odessa; puis 6 consulats: à Bitolia, Cernăutsi, Ianina, Ismaïl, Roustchouk et Salonique.



La pavillon français à l'Exposition.

Les représentants de la Roumanie ont le titre et le rang de ministres plénipotentiaires de l-ère classe, là où la Roumanie possède une légation, sauf Athènes et Belgrade où ils n'ont que le titre de ministres plénipotentiaires de 2-e classe. Les agents diplomatiques de Sophia et du Caire ont le même rang qu'un ministre de 2-e classe.

A Bucarest, le ministère des Affaires étrangères se compose: du cabinet du ministre, de la division du personnel, protocole et chanchellerie des ordres royaux; de

la division des affaires politiques et du contentieux; de la direction de affaires commerciales et consulaires; de la division des fonds et de la comptabilité, du bureau des travaux spéciaux et de frontière, et des services des archives, de l'enregistrement et de l'expédition.

* * *

Le corps diplomatique et consulaire était réprésenté à Bucarest, en 1906, par MM.:

Allemagne	S. Exc. M. de Kinderlen Waechter (Alfred), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire M. de Verdy du Vernois, secrétaire de légation Le lieutenant Trierenberg, attaché Le lieutenant Krause (Max), attaché Le commandant d'état-major baron de Hammerstein (Gesmond), attaché militaire M. Fiendel Karl, consul général
Autriche-Hongrie	S. A. S. le prince de Schönburg-Hartenstein, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire M. le comte Szápáry (Laurent), conseiller de légation M. le baron Seidler (Frédéric-Jean), attaché de légation M. le comte Khuen-Hedervary (Alexandre), attaché de légation M. le lt.-colonel d'état-major Jordan Rozwadowski de Gross-Rozwadow, attaché militaire Wodianer de Maglov, consul général M. le Dr. Marsch (Eugène), délégué du ministère royal hongrois du Commerce M. Riedel von Riedenstein, délégué
Belgique	S. Exc. M. le baron Beyens (Eugène), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire M. Everts (Robert), 1-er secrétaire de légation M. Jaumotte (Oscar), consul
Bolivie	M. Pétréano (Saché), consul
Etats-Unis de l'Amérique du Nord	S. Exc. M. Riddle (John-Walace), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire M. Montgomery Schnyler, 1-er secrétaire de légation M. Bonshall (William Georges), vice-consul général

Espagne	M. Carysy Rivera (Joachim), consul
France	S. Exc. M. Bourgarel (Ernest-René-Joseph-Adrien) envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire M. le vicomte de la Tour (Ernest-Jules-Henry), secrétaire d'ambassade de 1-ère classe M. Servin (Edmond), attaché d'ambassade M. le capitaine d'artillerie de Thomasson, breveté d'état-major, attaché militaire M. Chonat, vice-consul, chargé de la chancellerie de la légation
Grande-Bretagne	S. Exc. Sir Conyngham Greene (William), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire S. A. S. le lt-colonel Duc de Teck, attaché militaire M. Schuler (Montgomery), consul général
Italie	S. Exc. M. le marquis de Beccaria-Incisa (Charles-Emmanuel), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire M. le comte Arrivabene Valenti Gonzago (Carlo), secrétaire de légation M. le capitaine d'état-major chevalier Zampolli (Isidore), attaché militaire
Pays-Bas	S. Exc. M. le baron de Welderen (Guillaume-Bernard-Rénier), ministre résident M. Wolff (Erhardt), consul général
Perse	S. Exc. Mirza Ibrahim Khan de Gaffari (Moaben-ed-Dovlé), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire M. le comte de Monteforte (Antoine), secrétaire de légation M. Gaffari Moussa Khan (Etebaes Saltaneh), 2-ème secrétaire de légation M. Hassan Ali Khan de Gaffari, attaché de légation
Russie	S. Exc. M. de Giers (Michel), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire M. Solovieff (Georges), 1-er secrétaire de légation M. de Demitrow (J.), 2-ème „ „ „ M. le lt.-colonel d'état-major de Zankiéwitch, agent militaire

Serbie	S. Exc. M. Ristitsch (Michel), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire M. Stilokossitsch (Dobrisoï), secrétaire de légation
Suisse	M. Staub (Jean), consul géneral
Turquie	S. Exc. Hussein Kiazim Bey, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire Galib Kémaly Bey, premier secrétaire de légation Nefy Bey Aydinoglon, second „ „ „ Le colonel Hafiz Chebket Bey, premier attaché militaire Le chef d'escadron Riza Bey, deuxième attaché militaire Kiamil Bey, consul général
Bulgarie	M. le colonel Hessapthchieff (Cristophore), agent diplomatique M. Hamadjef (Ivan), 1-ère secrétaire M. Poulieff (Georges), 2-ème secrétaire M. Ghéorgheff (Michel) Le commandant d'état-major Stancioff (Constantin), attaché militaire

Le ministère de la Justice. — Le ministère de la Justice occupe la maison qui fut anciennement la maison de M. Etinne Bellio. Plus tard on y installa la Régie des monopoles, puis le ministère. C'est une vieille maison, répondant mal aux exigences d'un ministère.

La loi pour l'organisation judiciaire date de 1865; elle a été complétement abrogée par la loi du 1-er septembre 1890 et modifiée en 1891, 1892 et 1896. La justice du pays est confiée aux justices communales et de paix, aux tribunaux, cours d'appel, d'assises et de cassation. Cette année, on a introduit le contentieux administratif. Le code civil roumain est pris du code Napoléon; quant au code commercial il a été pris du code italien.

A Bucarest il y à 7 justices de paix, situées dans des quartiers différents, afin de répondre aux exigences des justiciables, sans qu'ils aient à se déplacer à de trop grandes dis-

stances. Ces justices de paix ont leurs locaux propres—à part les justices du 6-e et 7-e arrondissements — entretenues par la commune.

Les autres instances sont toutes logées au palais de justice. Le palais de justice a été élevé en 1895, d'après les plans de l'architecte Balu, les travaux étant dirigés par M. l'architecte Miresco. Il a coûté 7.500.000 fr. et si la façade principale, par suite de l'étroitesse du quai, manque un peu de perspective, et les façades latérales de décoration artistique la distribution de la lumière à l'intérieur et l'aménagement des salles sont des plus réussis.



M. Al. Bădărău.

Le palais a quatre façades; la façade principale est sur le quai et l'on prénètre dans le palais par trois vastes portes, auxquelles on accède par un escalier de près de 50 mètres de largeur. Sur la façade sont plaçées six statues dont nous avons déjà parlé.



M. Grécéano.

En pénétrant par la façade principale. on se trouve dans la grande salle, d'où deux grandes escaliers en marbre gris conduisent à l'étage supérieur où sont les cours d'appel et de cassation. La décoration intérieure des salles de séances est fort luxueuse. Tout le palais est éclairé à l'électricité et pourvu de calorifères.

Les façades latérales ouvrent sur de larges corridors, conduisant aux différents cabinets ou bureaux et d'où par-

tent de nombreux escaliers qui mettent les trois étages ainsi que les sous-sols, en communication les uns avec les autres.

C'est par la façade de derrière, qui n'offre qu'une porte voûtée et grillée en contre-bas, que l'on introduit les détenus qui de là sont conduits, par des corridors souterrains, aux différentes chambres appelées à les juger.

Autrefois, c'est-à-dire avant la construction du palais de justice, les tribunaux de première instance, le notariat excepté, et les cabinets des juges d'instruction, étaient



Le Palais de Justice.

logés dans la vieille maison du colonel Maïcan, sur la place Valter Maracinéano.

Qui n'a vu de ses propres yeux ce misérable local peut difficillement se faire une idée de l'état de vétusté e de saleté de l'ancien tribunal. La construction d'un palais spécial était une nécessité, qui avait déjà trop tardé à être remplie.

Sur cette même place, mais de l'autre côté, dans la

maison qu'occupe aujourd'hui le ministère de la Guerre, étaient la cour d'appel à droite, et la cour de cassation à gauche. La partie qui forme l'angle de la rue Brézoïano était occupée par le tribunal de notariat.

Quant à la cour d'assises, elle jugeait dans une construction, bâtie expressement à cet effet, située sur l'emplacement où s'élève maintenant la Caisse des dépôts. La façade toutefois était sur la rue Mihaï-Vodă.

Le tribunal comprend 4 chambres civiles-correctionelles, 1 de notariat et 1 commerciale; la cour d'appel a trois sections, de même que la cour de cassation. La cour d'assises ne fonctionne que deux fois par an et chaque session dure environ quinze jours.



M. Jacque Negrutzi.

Les juges des cours de cassation et d'appel ainsi que les présidents de tribunaux sont inamovibles.

Toujours au palais se trouve le service anthropométrique, le bureau de l'architecte du palais, et un bureau de poste, télégraphe et téléphone; Un restaurant, et un bureau pour les machines à écrire, enfin les bureaux du corps des avocats.

Le barreau de Bucarest est certes un de ceux qui compte le plus d'avocats, par rapport aux habitants de la ville et la principale raison tient au fait que chacun faisant de la politique c'est le chemin le plus aisé pour se faire distinguer. C'est pourquoi le barreau a fourni, en dehors de jurisconsultes éminents, tels que Bosiano, V. Boëresco, Costaforo, Vernesco, M. Cornéa, aujourd'hui disparus, et qui ont illustré d'une façon brillante le corps des avocats, et parmi les vivants MM. G. Danielopol, B. Missir,

V. Lascar, A. Antonesco, bâtonnier de l'ordre, etc., toute une série d'hommes politiques marquants, qui ont été tour à tour ministres ou chefs de parti, et qui se sont montrés remarquable, tant comme jurisconsultes que comme oratours et hommes politiques. C'est du barreau qu'ont fait ou font partie MM. M. Eugène Statesco, Titus Maïoresco, Take Ionesco, C. Dissesco, M. Pherekyde, et combien d'autres. En 1904, à la suite de longues discussions dans les corps législatifs, une loi a imposé aux avocats le port de la robe.

La justice militaire s'administre par le conseil de guerre, qui constitue la première instance, et le conseil de révision permanent, leurs jugements sont soumis à la censure de la cour de cassation.

Les instances religieuses sont constituées par le consistoire paroissial et le consistoire d'appel.

Les membres de l'enseignement sont jugés par une commission de trois professeurs universitaires ou deux professeurs universitaires et un conseiller à la cour d'appel.

Les fonctionnaires de la préfecture de police sont jugés, pour infraction à leurs devoirs, par une commission formée par le secrétaire général du ministère de l'Intérieur, un procureur général près la cour d'appel de Bucarest, et un membre de la haute Cour des comptes.

La juridiction des consulats n'existe plus depuis l'indépendance de la Roumanie et la loi ne reconnait d'autres instances que celles de l'Etat.

L'institut médico-légal ne date que de 1892; il a été créé par le ministère de la Justice, qui a participé pour 50.000 fr., et la mairie qui a contribué pour 87.000 fr. aux frais de construction et d'installation. C'est au maire d'alors, M. Protopopesco Pake, qui a tant fait pour la capitale, et à M. Alexandre Marghiloman, ministre de la Justice, à l'époque, qu'est due l'institution de cet établissement, moderne entre tous, par le fait surtout qu'il fut le premier à réunir l'enseignement à l'exposition et à

la conservation des cadavres. Le morgue est située sur le quai et elle est pourvule d'appareils frigorifères, de salles de conservation, salles d'autopsie, de photographie, laboratoire de microscopie, de chimie, de physiologie etc. ainsi que d'un vaste amphithéâtre où se fait la clinique médico-légale. L'institut possède encore un musée très instructif pour les élèves.

Le Ministère de la Guerre. — C'est incontestablement le plus important de tous les ministères, par son budget qui est de 44.549.399 fr. alors que le budget général de la Roumanie est de 236.989.238 fr. 80 c. — pour l'année 1906—1907.


M. le Général G. Manu.

L'armée a été organisée par la loi du 17 juin 1868, modifiée par les lois de 1872, 1874, 1876, 1877, 1882 et 1891.

Elle comprend quatre éléments distincts: l'armée permanente avec ses réserves, l'armée territoriale avec ses réserves, les milices et les masses.

Chaque habitant du pays de sexe masculin arrivé à l'âge de 21 ans est soumis au service militaire.

En aucun cas le service effectif sous les armes ne peut dépasser trois années pour les troupes permanentes, quatre années pour la cavalerie territoriale, cinq années pour l'infanterie territoriale. La service territorial a été introduit comme une facilité pour les paysans, occupés et nécessaires aux travaux des champs, et qui, par cela même, préfèrent servir quatre et cinq ans dans les troupes territoriales plutôt que de faire trois années de service permanent.

Dans les milices sont compris les hommes de 40 à 46 ans révolus et dans les masses ceux de 37 à 46 ans.

Afin d'expérimenter si l'on peut réduire le terme pe

trois ans à deux ans, on a créé en 1904 un bataillon de chasseurs où le service n'est que de deux ans en permanence.

L'armée active permanente en temps de paix comprend un effectif de 66.120 hommes, dont 36.950 d'infanterie, 9.570 de cavallerie, 11.111 d'artillerie, 2846 du génie, 1932 de marine et 15.305 chevaux, divisée en quatre corps d'armée.

Le corps des officiers est de 5119 officiers. L'armée territoriale esf de 90.000 hommes.



L'Etat-major du 2-me corps d'armée aux manœuvres.

La résidence des quatre corps d'armée est à Craïova, Bucarest, Galats et Iassy.

Bucarest compte comme garnison 718 officiers et 11.877 hommes, auxquels il faut ajouter 3306 chevaux. Le local occupé par le ministère de la Guerre est situé sur la place Valter Mărăcinéano — nom d'un officier mort héroïquement pendant la guerre de 1877 — et fut pendant bien des années la demeure de la Justice, qui y avait ses

cours d'appel et de cassation; puis, une fois le palais de Justice achevé, on y transporta toutes les instances judiciaires de Bucarest — les justices de paix exceptées — et le ministère de la Guerre s'installa à la place de la Justice.

En dehors de l'administration centrale, le ministère de la Guerre compte à Bucarest parmi ses dépendances de nombreuses institutions qui occupent des locaux à part et qu'il importe de noter. Ce sont:

Le palais du commandement du II-e corps d'armée, palais situé rue Stirbey-Vodă, et qui fut autrefois l'hôpital militaire. Après l'incendie qui le détruisit en 1887, on commença la construction du grand hôpital militaire Elisabeth,



Nouveaux conons à tir repide.

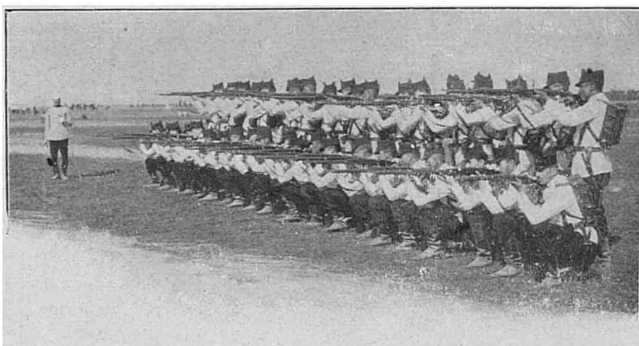
et plus tard après avoir fait subir d'importantes réparations à l'ancien hôpital on en fit le siège du commandement du 2-e corps.

Un des plus vastes et des plus systématiques hôpitaux que possède Bucarest est *l'hôpital militaire,* dénommé „Regina Elisabeta“, comprenant six grands pavillons séparés pour malades, l'institut médico-militaire, le pavillon de l'administration, le pavillon de l'économat, celui des bains, celui de la compagnie sanitaire, la chapelle et le poste des pompiers. A côté de l'hôpital se trouvent la

remise et les écuries pour les ambulances du 2-e corps d'armée.

La surface occupée par l'hôpital est de 82.808 m. c. dont 9.317 m. par les constructions, le reste par les jardins; tous les corps de bâtiments sont éclairés à l'électricité, possèdent des installations de chauffage à la vapeur d'eau, des latrines systématiques à fosses mobiles et des ascenseurs. La ventilation se fait par appel forcé et aspiration simple.

L'hôpital est situé derrière la gare du Nord, à côté



Exercices d'infanterie.

de l'institut vétérinaire de l'armée et à côté des nouvelles casernes. Il a coûté plus de trois millions et est un des plus beaux d'Europe.

On n'y soigne que les malades militaires et de la garnison de Bucarest; par exception et dans des cas graves on y admet parfois les militaires envoyés par les corps de troupes des autres garnisons. Actuellement on peut y interner 324 malades, mais ce nombre sera prochainement augmenté par la construction de nouveaux pavillons déja projetés.

L'hôpital est placé sous la direction du médecin colonel Grégoire Petresco, qui est également le directeur supérieur de l'institut médico-militaire et ne relève que du ministre de la Guerre.

Les six pavillons se classent en:

Pavillon des opérations chirurgicales du lieutenant-colonel Grozéano, avec les capitaines médecins Véréano et Butoïano pour seconds.

Pavillon des maladies internes du colonel Gh. Mihail, avec le médecin Manéa pour second.

Pavillon des maladies du nez, des yeux et des oreilles, du col. Gr. Petresco.



Les dorobantzi en tenue de campagne.

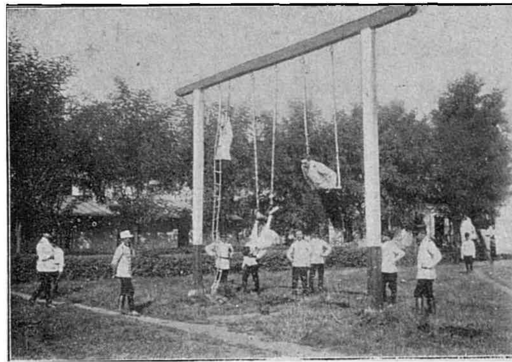
Pavillon des maladies vénériennes, du colonel Catopol, avec le lieutenant Constantinesco pour second.

Pavillon des officiers du colonel Mihaïl.

Pavillon des maladies contagieuses du lt.-col. Butză, avec le lieutenant Goresco pour second.

L'institut médico-militaire compte 35 élèves, qui sont recrutés parmi les étudiants de la Faculté de médecine, ayant au moins quatre inscriptions. Les élèves doivent contracter un engagement formel qui les oblige, après avoir obtenu le diplôme de docteurs en médecine et avoir été promus au grade de lieutenant médecin, à servir dans

l'armée pendant six ans. Jusqu'à l'obtention du diplôme ils habitent les chambres du second de l'institut et portent un uniforme spécial. Ils sont tenus de suivre tous les cours universitaires théoriques et pratiques, ainsi que ceux de médecine militaire professés à l'internat par des conférenciers. Les laboratoires de l'institut comprennent trois sections: une pour la vérification de tous les produits alimentaires ou vestimentaux fournis à l'armée; une biologique, occupant également deux salles, pour les différentes analyses et expertises médico-légales; la troisième enfin, occupant également deux salles, pour la bactériologie.



Exercices de gymnastique militaire.

Le pavillon de la compagnie sanitaire renferme les dépôts pharmaceutiques, les logements et les salles de cours de la compagnie, le corps de garde et les locaux disciplinaires.

Les dortoirs occupent 4 vastes salles de 24 lits chaque. Les soldats sanitaires suivent des cours théoriques et pratiques enseignés par le médecin en chef du corps d'armée et les médecins de la compagnie. Après un stage déterminé, ils passent au service de l'hôpital.

L'école d'officiers est située rue Isvor. C'est là que les fils de militaires sont reçus de préférence aux fils de ceux qui

ne le sont pas, qui en outre payent une pension annuelle de 700 fr, tandis que les premiers en sont dispensés; les cours y sont de trois ans et les élèves en sortent avec le grade de sous-lieutenant. Il y a 169 élèves, 15 professeurs militaires et 7 civils. L'école comprend deux sections, l'une de cavalerie et l'autre d'infanterie.

L'Ecole d'application pour officiers, située rue Grivitsa.

L'Ecole de guerre située rue I. Bratiano et occupant le local où logeait autrefois le corps des gendarmes à cheval; elle compte 28 professeurs militaires, 3 professeurs civils et 38 officiers élèves.

Puis les casernes du génie — chaussée Bolintin —;



Fantassins au repos.

des calarashi — chaussée Pandurilor — ; caserne St. Georges — rue Plevnei —; caserne Alexandre Couza — rue du 13 Septembre; l'Arsenal rue 13 Septembre[1]); la prison Militaire rue 13 Septembre —; caserne des chasseurs à pied — impasse Graurului —; caserne des gendarmes à pied — rue Belvédère — le corps des gendarmes à pied est spécialement employé au service de l'ordre dans la capitale; à côté de cette caserne se trouve le poste central des pompiers, qui sont organisés militairement et font

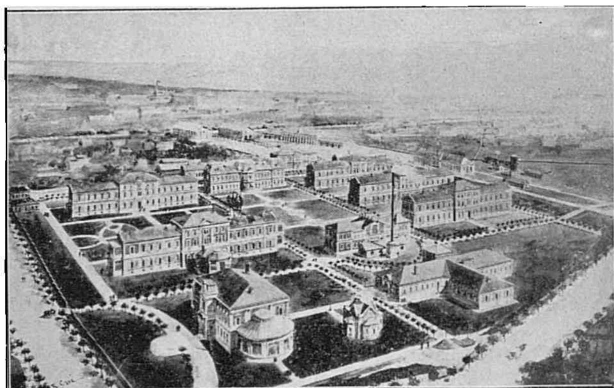
[1]) A l'arsenal fonctionne une école pour former des mécaniciens militaires comptant 30 élèves.

partie de l'armée; du reste chaque commune verse au ministère de la Guerre une somme annuelle proportionnée à son importance pour l'entretien des pompiers. Bucarest verse 187.000 francs, il y a encore trois postes secondaires dont nous avons parlé à propos des pompiers.

La caserne des Dorobants—rue des Francs-maçons—; l'escadron du train — chaussée Pandourilor — le dépôt de fourrage, l'atelier de confections et la pyrotechnie de l'armée, tous trois chaussée Bolintin —; la caserne des gendarmes à cheval, rue Plevnei; sur la même rue se trouve la manutention de l'armée...

Le cimetière militaire, situé à côté du grand cimetière Bellio, chaussée Sherban-Vodă.

La Roumanie possède aussi une marine de guerre,



Hôpital militaire.

très modeste il est vrai, mais toute jeune et qui n'a pas encore eu le temps de grandir et de se fortifier; du reste la Roumanie ne possède la Dobroudja et n'a directement accès à la mer que depuis 1878 et sa marine est plutôt fluviale.

La marine de guerre comprend deux divisions; la division de mer composée d'un croiseur, un brick, une ca-

nonnière et 2 torpilleurs. La division du Danube compte 2 bâtiments, 2 canonnières, un torpilleur et une chaloupe. De nouveaux bâtiments sont en construction.

Le ministère de la Guerre a, de même que les puissances étrangères, son parc aérostatique, mais sans ballon dirigeable.

Il y a quelques 75 ans l'armée roumaine prenait naissance à la suite du traité d'Adrianople. Elle était placée sous les ordres du grand „spatar“ et se composait de trois régiments d'infanterie et de six escadrons de cavalerie. Il fallut au comte Kisselef, organisateur et administrateur admirable, auquel la Roumanie doit une profonde reconnaissance, quatre années d'efforts pour discipliner l'armée et lui permettre de prendre rang parmi les armées régu-



Soldats d'infanterie bicyclistes.

lières. Le premier but de cette armée était la garde des frontières, le service des garnisons, de la police, du cordon sanitaire, mais de nouvelles lois vinrent peu à peu lui donner une mission plus grande. Les premiers drapeaux furent distribués en 1834 par le prince Alexandre Ghica qui se constitua un état major réglé par la loi de 1839 Le budget annuel de la suite militaire du prince était de 171.360 lei anciens, soit environ 60.000 francs.

En 1856 le prince Bibesco arma 3 chaloupes canon-

nières auquelles il ajouta un garde-côtes en 1850; ce fut l'embryon de notre flotille; le budget de la marine (fluviale) était à l'époque de 30.000 francs.

En 1847 le même prince fonda l'école des cadets, qui comptait 16 élèves, mais qui, après les événements de 1848, devint l'Ecole militaire, qui subsiste encore aujourd'hui. Le nombre des élèves fut d'abord de 30, porté ensuite en 1851 à 45; les études y duraient 4 ans et le budget de l'école était de 45.000 fr. L'armée comptait en tout 12.713 hommes, officiers y compris. Quels progrès réalisés en ces 75 ans et que de gloire acquise!

Le ministère des Travaux publics. — Ce ministère est situé dans la rue Amzei; il est installé dans une maison particulière, répondant fort peu aux nécessités des différents services; aussi la construction d'un local propre a-t-elle été decidée, et les travaux pour ce nouvel édifice, bâti d'après les plans de l'architecte Mincou dans le style roumain, ont commencé cet automne; l'emplacement a été choisi sur le boulevard Elisabeth, en face du beau jardin du Cismegiu.

Le budget du ministère des Travaux publics est de 7.210.000 fr. dans lequel n'entre pas le budget séparé des Chemins de fer, du Service maritime et du service fluvial bien que ces directorats dépendent de ce ministère.

L'école des ponts et chaussées relève toujours à ce ministère, ainsi que l'école de Bistritsa, institutions dont nous parlerons plus loin.

En dehors de l'école, la surveillance, l'entretien et la construction des voies de communication de l'Etat et des accessoires de ces voies, tels que ponts, digues, cantons, etc., le ministère a également la direction des docks de Constantsa, Galats et Braïla, des différents ports du pays, et l'exploitation de l'alimentation de la ville de Soulina en eau potable.

Un conseil technique supérieur attaché au ministère se prononce sur les travaux d'utilité générale que veulent

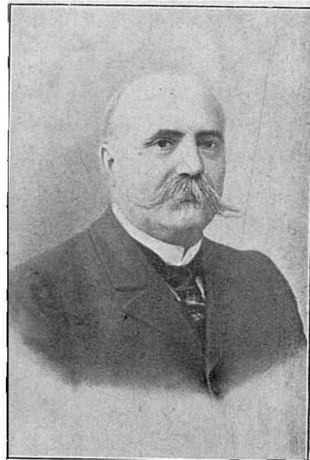
entreprendre les administrations publiques et qui ne peuvent être exécutés sans son approbation.

Le ministère subventionne aussi les communes urbaines qui, en échange, sont obligées d'entretenir les parties des routes nationales traversant leur territoire.

Les Chemins de fer roumains. — La première ligne construite en Roumanie fut celle de Bucarest-Giurgiu — 69 klm. 822 mètres — dont une société anglaise entreprit l'exécution pour le compte de l'Etat. La ligne fut livrée à la circulation en 1869 et coûta 14.306.488 fr.

La ligne partait de la gare Filaret.

Une gare minuscule presque hors la ville à cette époque, juchée au faîte d'une petite colline sur la rive droite. C'était la tête de la ligne Bucarest-Giurgévo, la seule ligne de Roumanie en 1869, mais qui mettait Bucarest en relations directes avec l'Europe occidentale. Quand nous disons „en relations directes“ nous exagérons un peu, car il fallait d'abord faire le voyage du centre jusqu'à la gare à travers des rues cahoteuses, poussiéreuses en été, boueuses en hiver, misérables, de la rivière jusqu'à la métropole, désertes au de là, puis on devait grimper e chemin raide qui se détache de la chaussée, en face de l'usine à gaz pour réjoindre la gare. On montait dans le train et cahin-caha, en deux heures et demie, on faisait sans se presser le trajet jusqu'à Giurgévo.



M. Miclescu Emil S.
Directeur général de C. F. R.

Là, on montait en voiture, et, par une route „impossible“, sous le vent, sous la pluie, dans la boue ou dans d'épais nuages de poussière, selon la saison, on se ren-

dait à Smârda où attendait le bateau à vapeur qui remontait le Danube à petites journées et en deux jours et demi vous déposait à Baziash, où l'on trouvait — si l'on n'avait pas trop tardé en route — le train pour Budapesth et Vienne.

Beaucoup de contemporains se rappellent encore les heureuses journées, les belles soirées passées sur l'*Orient*, où toute l'élite de la société roumaine se retrouvait, et ils n'ont pas oublié non plus l'affreuse hôtellerie de Baziash où l'on devait passer deux jours lorsque le bateau avait perdu la coïncidence avec le train.

On mettait alors cinq jours pour aller à Paris.

La Roumanie crut ensuite plus avantageux de laisser les entreprises particulières affecter les capitaux nécessaires à la construction de voies ferrées et elle leur garantit simplement un minimum de bénéfices. Ce fut dans ces conditions qu'une société autrichienne, sous la direction d'Oppenheim, exécuta les lignes de Roman-Bourdoujéni, Pashcani-Iassy et Vereshti-Botoshani, livrées à la circulation en 1870 et 1871. L'Etat servait à la société un intérêt de 7 ½ % à raison de 230.000 fr. le kilomètre; il y avait en tout 222 klm. 311 mètres.

En 1872, la gare du Nord fut terminée et une autre voie fut ouverte aux habitants de Bucarest qui se rendaient à Vienne ou à Paris. Cette voie n'était pas plus courte que la première, mais présentait moins d'inconvénients, c'était la voie par la Moldavie, Roman-Pashcani-Cracovie-Lemberg-Vienne.

Enfin, en 1875, fut livrée à la circulation la ligne Bucarest-Craïova-Verciorova-Budapesth-Vienne. Notre capitale n'était plus qu'à 26 heures de Vienne et à 52 heures de Paris.

Une autre société exécuta encore une autre partie du réseau, mais ce système étant très onéreux pour le pays, le gouvernement se convainquit de la nécessité qu'il y avait à racheter les chemins de fer. Les opérations du

rachat, la plus importante opération financière qu'ait faite la Roumanie, commença en 1880, par l'émission d'obligations 6% qui remplacèrent les actions de la société.

La société en retira un bénéfice de 26.482.000 fr. En 1888 la commission de contrôle constata que la société d'Oppenheim administrait d'une manière insuffisante et elle séquestra les lignes. Une convention votée par le Parlement en 1899 a fait passer ces lignes sous l'administration du directorat des Chemins de fer de l'Etat, en échange d'une somme de 3.865.000 fr. par an, que l'Etat s'oblige à payer à la société jusqu'à la fin de la concession.

Depuis, toutes les lignes construites ont été exécutées par l'Etat.

Il y a actuellement en exploitation une longueur de 3.180 kilomètres appartenant à l'Etat et 100 kilomètres de lignes d'intérêt particulier.

Les Chemins de fer disposent de 338 stations, 537 locomotives, 1.019 vagons de voyageurs, 106 de postes et 12.281 à marchandises. Le personnel employé dans cette vaste administration est de 21.000 personnes, fonctionnaires techniques, administratifs, et ouvriers, auxquels on alloue annuellement plus de 23.000.000 de fr. Les lignes de l'Etat représentent un capital nominal de 888.500.000 fr,

Le réseau des chemins de fer roumains est aujourd'hui de 3.179 kilomètres, donnant un revenu brut de 55.654.509 fr. Comme les frais d'exploitation s'élèvent à 34.485.894 fr., l'excédent d'exploitation est de 21.168.615 fr., ce qui, pour un revenu brut de 17.624 fr. par kilomètre, donne un excédent de 6.697 fr. par km.

La statistique du trafic nous fournit les chiffres suivants pour 1905/1906:

Voyageurs:	1-ere classe	235.422
„	2-e „	940.334
„	3-e „	5.415.068
	Total . . .	6.590.824

À la gare du Nord le nombre des voyageurs a été de 699.621, dont 14.622 voyageant directement et 38.928 militaires. A la gare de Filaret, il a été de 54.646, dont 2.524 voyageant directement et 2.197 militaires. A la gare de Dealu-Spirei il a été de 4.221, dont 301 militaires.

C'est donc un mouvement annuel de 742.770 voyageurs pour les gares de Bucarest, ce qui nous donne un peu moins de 62.000 par mois et à peu près 2.060 par jour.

C'est à la gare du Nord que sont réunis tous les services des chemins de fer de l'Etat Roumain:

1. Secrétariat général et comptabilité générale.
2. Contentieux.
3. Service médical.
4. Economat.
5. Exploitation.
6. Service commercial.
7. Ateliers et traction.
8. Entretien.
9. Travaux neufs.
10. Service des ponts.
11. Exploitation des docks et entrepôts de Galats et de Braïla.

La gare du Nord, située au bout de l'ancienne calea Târgovişte, véritable route nationale jusqu'en 1873, donne à cette voie, devenue la calea Grivitsa, une grande animation. C'est de là que partent aujourd'hui tous les voyageurs de Bucarest pour Piteshti-Craïova-Verciorova, pour Ploeshti-Sinaïa-Prédéal, pour Calarashi-Constantsa, pour Buzeu-Braïla-Galatsi, pour Focshani-Bêrlad-Iassy, pour Focshani-Bacau-Roman-Burdoujeni, et même pour Giurgévo-Sophia, car la gare de Filaret est reliée aujourd'hui à la gare du Nord et dessert Cotrocéni et Dealu-Spirei.

C'est également à la gare du Nord que se trouvent l'école pour la préparation du service d'exploitation; l'école frœbélienne, le magasin coopératif de consommation pour les employés et les agents des chemins de fer, l'imprimerie, les moteurs pour l'éclairage électrique de la gare ainsi que le chargement des accumulateurs employés dans les

trains, ainsi que pour l'éclairage des wagons et les ateliers de construction et de réparation.

Ces ateliers, dont un partie vient d'être installée dans des bâtiments neufs construits en dehors de la gare vers București-Noui, occupent 11700 ouvries (parmi lesquels 641 étrangers) dont les salaires s'élèvent à 6.705.000 fr.

Voici la liste des directeurs généraux des chemins de fer de l'Etat roumain depuis 1883 [1]:

M. **G. C. Cantacuzène**, *directeur général de 1883 à 1888;* M. E. Miclesco, *sous-directeur.*

M. **G. Douca**, *directeur général de 1888 à 1895;* M. E. Miclesco, *sous-directeur.*

M. **A. Saligny**, *directeur général de 1895 à 1899;* M. E. Miclesco, *sous-directeur.*

M. **E. Miclesco**, *directeur général depuis 1899;* M. Romnicéano, *sous-directeur.*

En 1905, le personnel supérieur des chemins de fer est ainsi composé:

M. Th. Dragou, *chef des ateliers et de la traction.*
„ E. Balaban, *chef du service commercial.*
„ Al. Maresh, *chef de l'exploitation.*
„ Sc. Ottolesco, *chef du service des travaux neufs.*
„ H. Marin, *chef de l'économat.*
„ O. Catargi, *chef du secrétariat et du personnel.*
„ N. Brézéano, *chef du contentieux.*
„ P. Zahariady, *chef du service D.*
„ St. Ionesco, *chef de la comptabilité.*

Près le directorat général des Chemins de fer roumains fonctionnent les docks de Braïla et de Galats, vastes établissements pourvus de silos, pour l'emmagasi-

[1]) Les chemins de fer de Roumanie n'ont été rachetés par l'Etat qu'en 1883. Avant cette époque, c'est-à-dire de 1876 à 1883, il y avait des directeurs royaux: MM. Gerber, Manéga et Guillaume, de 1876 à 77; MM. Charlier, Offermann et Bolenius en 1878; MM. Seebold et Manéga en 1879; MM. St. Falcoyano et Eug. Statesco, avec M. C. Olănesco, comme sous-directeur, en 1880; MM. St. Falcoyano, E. Statesco et J. Kalindéro, en 1881 et 1882, également avec M. C. Olănesco comme sous-directeur.

nement et la manipulation des céréales déstinées à l'exportation, ainsi que des magasins pour l'entrepôt des marchandises d'importation.

Une autre série de docks se trouvent en voie de construction, dans le nouveau port de Constantsa, où fonctionnent déjà de grands réservoirs à pétrole, toujours déstinés à l'exportation et dont on est déjà obligé d'augmenter le nombre, par suite de la grande extension prise par l'industrie du pétrole.

Les docks de Galats et Braïla disposent, dans leurs magasins à silos, d'une capacité de 25.000 tonnes chacun; ils sont desservis par des élévateurs mobiles, se mouvant le long du quai et à l'aide desquels on charge les céréales dans les bateaux et les chalands dans les silos. Les magasins d'entrepôt pour les marchandises ont des grues fixes et à vapeur.

A Galats il y a encore deux docks flottants pour radouber les bateaux, d'une force de 2.400 tonnes. La construction et l'installation des docks de Galats et de Braïla ont coûté 23.000.000 francs.

Bucarest dans son rayon comprend trois gares et une halte:

La gare du Nord est le point de départ de toutes les lignes du pays, et elle est reliée aux trois autres stations; c'est à la gare principale que se trouvent également l'administration centrale et les ateliers; la construction est vieille et incommode; elle ne répond plus aux nécessités actuelles, malgré les ailes qu'on y a ajoutées. Chaque année on y fait des travaux d'agrandissements et un jour viendra où l'on sera bien forcé de construire la gare centrale, dont les plans sont dressés et l'emplacement réservé — on a même effectué les expropriations nécessaires — mais que des considérations de dépenses ont empêché jusqu'à présent de réaliser, ce qui fait qu'une grande partie des services occupe des maisons particulières où la distribution est incommode et dont les loyers sont fort chers.

A cette gare partent et arrivent quotidiennement 52 trains de voyageurs, deux toutefois — l'Orient-express ne circule que deux fois par semaine.

La gare de Filaret, la première gare qui fut construite en Roumanie et qui ne dessert que la ligne Bucarest-Giurgiu, est reliée à la gare du Nord et les trains de voyageurs suivent la ligne de raccordement.

La gare de l'Obor vient à peine d'être achevée; elle est située à l'extrémité de la calea Moshilor et répond aux besoins du commerce très actif qui s'exerce sur ce point, en même temps qu'elle doit être le point de départ de la ligne déjà décidée: Bucarest-Oltenitsa.

La halte de Cotrocéni est située en face du palais de Cotrocéni, sur la ligne de raccordement qui joint la gare du Nord à la gare de Filaret et ne sert plutôt qu'à la famille royale.

En 1906 il y a eu un trafic de 653.403 passagers.

Le budget des Chemins de fer prévoyait pour l'exercice financier 1906—1907:

	Dépenses	Revenus
Eploitation des Chemins de fer	37.585.316,75	58.688.931
de l'usine pour le créosotage des traverses.	615.937,25	—
Exploitation des docks	870.788	1.470.000

Excédent . . .	21.086.889
Déduction de 1 % pour le fonds de réserves . .	586.889
	20.500.000
Déduction du crédit pour la continuation des travaux de la ligne Galats-Berlad	1.000.000
Revenu net pour le Trésor	19.500.000

Ces prévisions budgétaires ont été de beaucoup surpassées par les encaissements, ainsi qu'il en a été pour la plupart des revenus de l'Etat et d'une manière continue et progressive durant ces derniers exercices financiers, ce qui tendrait à prouver une plus grande consommation de la part des masses, ainsi qu'une participation plus active

de sa part à la vie sociale, d'où excédents de revenus et revendications sociales.

Le Service Maritime. — Il faut encore mentionner, parmi les importants moyens de communication appartenant à l'Etat roumain, le Service Maritime roumain, qui dispose aujourd'hui de 9 grands bateaux d'une force de 30.000 chevaux-vapeur, dont 5 bateaux de marchandises, 4 de voyageurs et marchandises et deux autres bateaux servent de bâtiments de servitude. Le coût des bateaux de ce service s'élève à 16.000.000 de francs.



M. Coandă Ioan.
Directeur du Service Maritime.

La ligne orientale Constantsa-Constantinople a transporté en 1905—1906, 32.000 personnes et 20.000 tonnes de marchandises; la ligne occidentale, Braïla-Rotterdam, destinée exclusivement au transport des marchandises, a transporté, la même année, dans les deux directions, une quantité de 153.000 tonnes.

Le Service Maritime roumain est installé dans une coquette maison de style roumain, située rue Sculpturei.

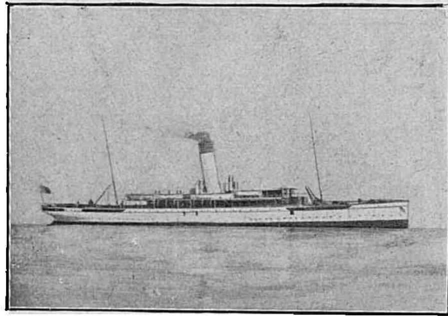
Ce service a été créé en 1895 et il était alors rattaché au directorat général de la Régie des monopoles de l'Etat. La loi du 3 mai 1896 le fit passer sous l'administration du directorat général des Chemins de fer de l'Etat. M. Cottescou fut alors nommé directeur général du Service Maritime, et M. le capitaine de frégate Coanda sous-directeur. Ce dernier fut nommé directeur général en 1897.

En 1906, le Service Maritime cessa de dépendre du au directorat général des Chemins de fer et il fut rat-

taché au ministère des Travaux publics dont il constitue une direction absolument indépendante sous le contrôle direct du ministre.

En 10 ans, le Service Maritime roumain a pris un grand développement.

Il dessert régulièrement, *une fois par semaine,* Smyrne, avec escale à Mitylène, et Alexandrie (Egypte) et, *une fois par semaine,* Le Pirée (depuis le conflit avec la Grèce, ce service a été suspendu). *Deux fois par semaine,* ses vapeurs font le service entre le port de Constantsa et Constantinople.



Le Regele Carol.

En dehors de ces lignes, le Service Maritime roumain possède encore une autre ligne, dite *Ligne Occidentale,* qui dessert les ports du Danube et ceux de Constantsa, Liverpool, Rotterdam, etc.

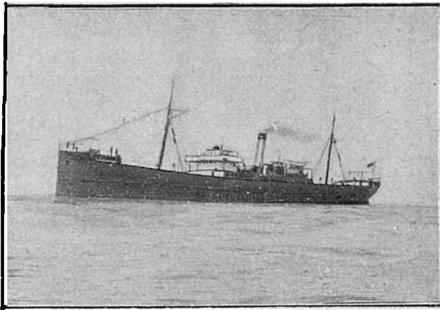
Le trafic des voyageurs, insignifiant au début, est aujourd'hui de 15.000 par an, et la quantité annuelle de marchandises transportées s'élève à 13.800 tonnes.

Les vapeurs express de la ligne Constantsa-Constantinople-Smyrne-Alexandrie, — qui est en relation avec l'Orient-express sont: le *Principesa Maria,* le *Regele Carol,* le *Roumania,* le *Dacia* et le *Imperatorul Traian.*

Tous ces bâtiments sont très luxueusement aménagés et présentent tout le confort moderne. Ils sont éclairés à la lumière électrique et pourvus d'appareils de télégraphie sans fil.

De Bucarest à Constantsa le trajet, par le pont sur le Danube, est de 6 heures; de Constantsa à Constanti-

nople les bateaux du Service Maritime roumain ne mettent que 12 heures. Comme les voyageurs de Londres, de Paris, de Berlin et de Viene sont conduits à Constantsa directement jusqu'au port où ils s'embarquent aussitôt, la ligne roumaine est la plus rapide, la plus confortable et, en même temps la moins coûteuse pour les voyageurs occidentaux qui veulent aller à Constantinople ou en Egypte.



Le Dobrogea.

Les cargoboats de la ligne occidentale sont le *Bucureşti,* le *Dobrogea,* le *Iassi,* le *Constantsa* et le *TurnuSeverin.*

Sur le Danube, l'Etat entretient, pour les courses des personnes et le transports des marchandises, un servicespécial de navigation fluviale, comptant 23 bateaux, d'une force de 9.000 chevaux-vapeur.

L'École des Ponts et Chaussées. — Cette école est située dans la calea Grivitza, un peu avant d'arriver à la gare du Nord, au coin de la rue Polyso, à main droite, où se trouve l'Ecole des Arts et Métiers, construite dans le même style mais de proportions plus vastes. Ce sont des constructions récentes, en briques apparentes, avec ornements en majolique, d'un style sobre et sévère.



M. C. Mironesco
Ingénieur inspecteur général
Directeur de l'école.

L'école comprend une année de cours préparatoires, où l'on n'est admis que par concours et où l'on ne reçoit qu'un nombre determiné d'élèves.

Les cours proprement dits durent quatre ans et vous confèrent le même

titre que les écoles similaires de l'étranger. Du reste, le programme est le même et les études très sérieuses. Chaque année, pendant 2 mois, les élèves font de la pratique sur le terrain. l'Etat entretient 20 boursiers qui, à leur sortie de l'école, servent dans l'administration, en qualité d'ingénieurs, pendant un temps équivalent.

En dehors des boursiers, il y a également un certain nombre d'élèves externes; tous ces élèves reçoivent une instruction militaire et passent à leur sortie, comme sous-lieutenant du génie, dans les cadres de la réserve.

Le directeur actuel de l'école est M. l'ingénieur C. Mironesco qui la dirige depuis 1899 et y professe en même temps depuis 1882 un cours de statique graphique.

Le Ministère des Cultes et de l'Instruction publique et ses annexes. — Le local actuel du ministère est de construction récente, il a été bâti en 1891 d'après les plans de l'achitecte E. Blanc, dans le style roumain et a coûté 500.000 fr. La façade et l'entrée sont sur la rue des Diaconesses. Bien que le bâtiment soit grand, une partie des services n'a pu y trouver place et occupe des maisons particulières, louées, à cet effet, par le ministère.



M. Michail Vlădesco.

Les principaux services sont ceux: de l'enseignement primaire et normal primaire, public et privé; de l'enseignement profesionnel et normal profesionnel public et privé; de l'enseignement secondaire public et privé, des seminaires, de l'enseignement supérieur et des institutions de culture. En dehors de ses écoles et institutions de culture, le ministère subventionne la caisse des écoles (784.000 fr.), la caisse des arts (1.140.000 fr.), la caisse des églises (5.500.000 fr.), l'école supérieure des sciences d'Etat

(10.000 fr.), l'Académie roumaine (65.000 fr.), les écoles et institutions de culture particulières (36.000 fr.); les églises et séminaires roumains à l'étranger (780.000 fr.); l'institution des sœurs de charité (200.000 fr.).

Le budget du ministère pour l'année 1906 est de 27.771.108 fr.

Le corps profesoral compte 12.180 professeurs, instituteurs et maîtres; Bucarest possède 84 instituteurs, 161 institutrices et 116 professeurs.

Les écoles primaires sont au nombre de 31 pour garçons, 28 pour filles, 8 mixtes et 2 rurales.

Le local des écoles primaires et leur entretien regarde la commune, qui prévoit annuellement dans son budget une somme de 112.390 fr. à cet effet.



M. C. Dissesco.

Elle sont fréquentées par 22.198 élèves, qui se repartissent ainsi: 9.139 garçons et 7.676 filles de nationalité roumaine, 2.857 garçons et 2.523 filles de nationalité étrangère. L'enseignement privé compte 23 écoles primaires de garçons, 23 de filles et 2 écoles mixtes, ayant toutes ensemble 3.709 élèves.

Il y a entre 12 écoles-jardins — système frœbélien —, avec 405 enfants et deux asiles congréganistes avec 35 enfants.

Les écoles secondaires comptent, pour les garçons: 4 lycées, 2 gymnases, 2 séminaires, 2 écoles de commerce, 1 école d'arts et métiers, fréquentées par 4.172 élèves; il faut y ajouter l'école pour l'éducation du peuple roumain qui a 164 élèves.

Pour les filles: 4 écoles professionnelles, 3 secondaires, 1 normale et 2 de ménage avec 1.793 élèves.

L'enseignement supérieur est donné à 2.774 étudiants et 341 étudiantes roumains, 310 étudiants étrangers.

Il y a 28 écoles secondaires privées, 4 écoles militaires, une école des ponts et chaussées, avec 69 élèves et un conservatoire de musique et déclamation fréquenté par 978 filles dont 633 roumains et 137 étrangers.

L'enseignement est à peu près gratuit, les taxes étant très minimes et les dispenses s'accordant très aisément, le principe constitutionnel est la gratuité de l'enseignement.

Une statistique intéressante fait ressortir la proportion des élèves en rapport avec la profession des parents:

Profession des parents	Garçons	Filles
Fonctionnaires	4.079	1.687
Commerçants	2.937	820
Agriculteurs	4.603	387
Ecclésiastiques . . .	1.781	329
Propriétaires	961	272
Militaires	329	139
Industriels	277	79
Ouvriers	1.013	319
Orphelins	1.088	841

En dehors de l'enseignement public dirigé par l'état et que les exigences du budget empêchent de prendre le développement nécessaire, aussi rapidement que l'intérêt général le réclame, l'initiative privée, par ses nombreuses institutions de culture, sous le contrôle de l'Etat, s'efforce de répondre aux besoins de l'instruction et les fondations de culture intellectuelle instituées par de généreux donateurs viennent offrir gratuitement à la jeunesse studieuse les moyens de s'instruire. La plus belle de toutes ces fondations est sans contredit la fondation „Carol I“ dont S. M. le roi de Rou-



M. Hurmuzesco.

manie, pour commémorer en 1891 ses 25 années de règne, fit don à l'Etat. Le but de cette institution est de créer et entretenir une bibliothèque avec ses salles de lecture, à l'usage des étudiants de toutes les Facultés du pays; de venir en aide aux étudiants qui veulent imprimer des ouvrages spéciaux et des thèses de licence; d'accorder des subventions aux étudiants pauvres et méritants. Sa Ma-



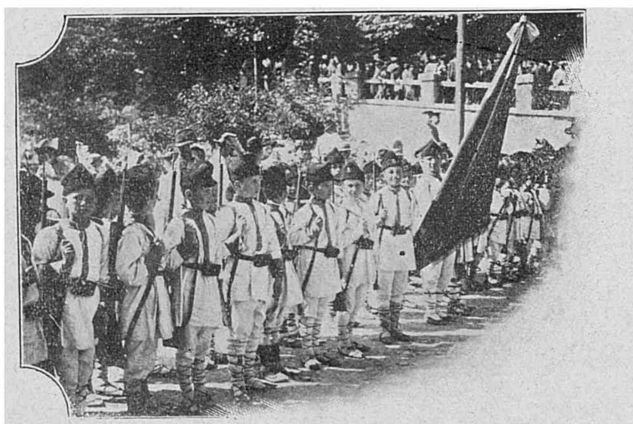
Le ministère des Cultes et de l'Instruction publique.

jesté le Roi a doté son institution d'un capital de 200.000 fr., et de nombreuses donations particulières ont par la suite augmenté ce capital et assuré le plus bel avenir à cette noble institution. Aujourd'hui elle possède un avoir propre de 799.913 fr. et un revenu de 51.100 que ses dépenses absorbent. Elle compte 15.246 volumes, et 66.679 lecteurs l'ont fréquentée en 1906.

Notons encore la bibliothèque scolaire I. V. Socec,

fondée en 1906 par les fils Socec, à l'occasion des fêtes du jubilé et en mémoire de leur père V. Socec, un des principaux commerçants de son époque et dont les fils Jean et Emile continuent aujourd'hui de diriger la très importante maison de librairie et d'arts graphiques. Cette bibliothèque est installée rue Biserica Enei.

Bien que l'instruction ait fait de notables progrès,



Les petits „Dorobantsi".

le nombre de ceux qui savent lire et écrire est très restreint; la Roumanie sous ce rapport occupe un rang très inférieur à celui des autres nations de l'Europe et la cause principale vient du petit nombre d'enfants, garçons et filles, qui fréquentent l'école, surtout dans les campagnes. En 1901—1902 le nombre des enfants en âge d'aller à l'école était de 728.093 dont 389.777 garçons et 338.316 filles. Sur ce nombre n'ont suivi l'école que 162.229 garçons soit 41 % et 34.232 filles soit 10 %, aussi au recensement de la population en 1896 trouva-t-on 82.67 % qui ne savaient ni lire ni écrire. En 1897 seulement 32.4 % des hommes qui se marièrent savaient signer et 6.4 % ə]desm-

mes. Aux recensements de 1900—1904 on obtint une moyenne de 31 % qui savaient lire et écrire. Les principales raisons de ce peu d'élèves sont dues au manque d'écoles rurales et de locaux, ce qui met les enfants dans la nécessité de parcourir surtout l'hiver plusieurs kilomètres de leur hameau jusqu'à l'école, et l'insouciance des parents qui ne sont pas encore à même de comprendre les bienfaits et les avantages de l'instruction.

L'enseignement primaire est cependant, conformément



L'école centrale d'Icoana.

à la loi du 23 mars 1893, obligatoire pour les enfants de 7 à 14 ans. Les parents sont libres d'envoyer leurs enfants dans des institutions particulières, mais dans ce cas, selon la loi de 1896, ces enfants sont obligés, à la fin de l'année, de passer un examen devant une commission de professeurs désignée par le ministère. La durée des études dans les écoles primaires ayant des cours complets est de 4 ans, dans les autres elle est de 5 années. En général chaque école compte un instituteur jusqu'à un nombre de 80, 2 pour 80—140, 23 pour 140—200 et 4 pour 200—260.

La loi prévoit en outre la création d'ateliers pour l'enseignement des travaux manuels.

Les villes et les communes rurales ont la faculté de créer des écoles d'adultes à leurs frais.

D'après la Constitution, l'enseignement primaire est obligatoire et gratuit.

L'enseignement secondaire et supérieur comprend les lycées et les gymnases pour les garçons et pour les filles, les écoles secondaires de 1-er et de 2-e degré; enfin les Universités et les instituts qui leur sont attachés et que peuvent fréquenter étudiants et étudiantes. Les lycées ont 8 classes, les gymnases 4, correspondant aux 4 premières classes des lycées. Dans les écoles secondaires du 1-er degré la durée des cours est de 5 années, dans celles du 2-e degré de 4 années.

Les diplômes de fin d'études de ces écoles sont équivalents aux diplômes des lycées. Quant au baccalauréat, il a été supprimé en 1898.

Il est intéressant de jeter un coup d'œil rétrospectif sur le développement de l'enseignement à Bucarest, afin de mieux saisir les progrès réalisés dans cette direction et de se rendre compte que si l'état actuel n'est pas encore satisfaisant, l'amélioration est cependant prodigieuse et l'on peut envisager l'avenir avec confiance.

Déjà au 16-e siècle on peut dire qu'il y avait des écoles en Roumanie, bien que ce ne fussent pas des écoles régulières, mais bien plutôt des enseignements donnés dans les cloîtres et les églises par les prêtres, qui apprenaient aux enfants à lire et à écrire, tout juste ce qu'il fallait pour comprendre et servir la messe. Ces maîtres primitifs—*dascali*—enseignaient la langue religieuse slave.

La première école régulière de Bucarest fut une école grecque, créée au XVII-e siècle par le prince Sherban Cantacuzène. Cette école était rattachée un monastère Sf. Sava (situé près de Coltsa, là où sont aujourd'hui les jardins des boulevard de l'Académie). Le prince C. Mavrocordato fit évacuer le monastère par les moines, qui durent se retirer au monastère de Vacareshti. Il y avait une autre ecole slavone rattachée à l'église de Sf. Gheorghe; on y enseignait les lettres et la philosophie.

Au XVIII-e siècle, deux autres écoles se fondèrent: l'une près de l'église Udricani, et l'autre près de l'église Coltsea, on y enseignait le slavon et la roumain.

Au début du XIX-e siècle les écoles commencent à jouer un rôle plus important. Les princes phanariotes avaient appelé à Bucarest d'illustres professeurs: Lambru, Comita, Vardalah, Neofit, qui enseignaient surtout la grammaire et la philosophie aux fils des boyards. Bucarest devint alors un centre de culture grecque.

Le professeur Chiosca, à Udricani, dans la cour de l'église, apprenait le roumain à ses élèves. Lorsqu'il pleuvait, toute la classe se réfugiait sous la porche de l'église, dans le clocher ou dans la chambre du sacristain. C'cst là qu'apprirent le roumain: le logophète St. Grécéano, les Vacaresco, Anton Pan, P. Nanesco, N. Alexandresco, E. Potéca, Paris Momuléano, I. Héliade, Marin Serghiesco, etc.

. Ces écoles primitives étaient en quelque sorte des petits séminaires. Il en sortait des prêtres et des chantres.

La véritable école fut cellc de Sf. Sava, créée en 1817 par Gheorghe Lazar, Roumain de Transylvanie, qui apporta à Bucarest un enseignement nouveau, un esprit nouveau, cet amour de la patrie roumaine qui enflammait les cœurs de nos frères de Transylvanie et qu'il infusa aux jeunes générations de ce côté des Carpathes. G. Lazar fut surtout un grand professeur de nationalisme et à ce titre il a eu une influence prépondérante dans la renaissance de la Roumanie.

Il eut pour successeur comme directeur du collège Sf. Sava, I. Héliade-Radulesco, qui continua son enseignement. Mais le collège fut fermé en 1828, quand les Russes occupaient la ville, et transformé partie en hôpital et partie en caserne.

En 1830, une école est ouverte dans le Han Serban-Voda. Le français Vaillant en ouvre un autre près de l'église Stavropoleos, et sa femme M-me Vaillant ouvre un pensionnat de jeune filles; il y avait encore un pensionnat

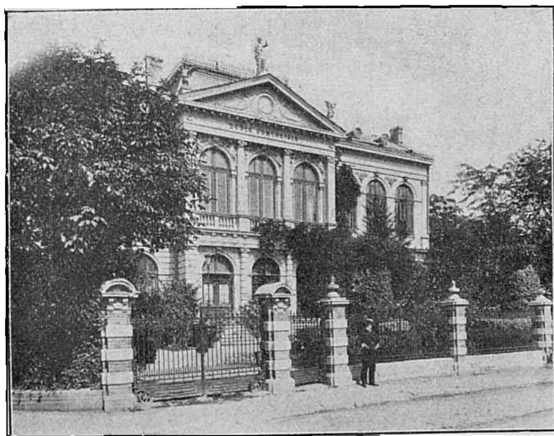
de demoiselles, tenu par M-lles Combes et de Bonnay; ce fut le commencement de l'influence française.

En 1831, l'école de Sherban-Voda est transférée dans les vieux bâtiment de Sf. Sava que la curatelle des écoles composée de Al. Filipesco, Vitzu, Balacéano et Barbou Styrbey, ont fait réparer.

En 1832, un internat est créé à Sf. Sava, qui eut bientôt 1300 élèves, dont 300 suivaient les cours de l'école centrale ou les humanités.

En 1847, le prince D. Bibesco réorganisa les écoles et créa un pensionnat pour les filles.

Cette mesure mit hors l'école une quantité de jeunes gens, issus de la petite bourgeoisie et du commerce. Ce sont ces éléments jeunes, enthousiastes, qui avaient vu



L'école de commerce.

s'ouvrir devant eux l'avenir et le voyaient tout à coup se fermer, qui deviennent les agents les plus actifs de l'opposition et on les retrouve en tête des manifestants de 1848, et des protestataires qui se rendirent au camp turc à Cotrocéni, où ils furent arrêtès et beaucoup d'entre eux exilés.

Le prince D. Bibesco fondait en même temps un collège français pour remplacer le collège Sf. Sava.

La révolution coupa court à ses projets. Sf. Sava fu fermé et ne rouvrit qu'en 1850. On l'installa dans une vieille maison dont le métropolite Neophyte avait fait don à l'Etat et qui était situé près de l'église Maguréanu, à peu près où est aujourd'hui la maison de M. Barbu Paltinéano (Calea Victoriei).

Le prince Couza en 1864, ayant pour ministre D. Bolintinéano fonda l'Université.

Déjà à St. Sava, il existait un cours de droit professé en 1832 par le grand Culcer Nestor, puis successivement furent créés des cours: de droit romain professé par C. Moroïu, de droit civil roumain par Ch. Phérékyde, de droit commercial par Al. Racovitsa, enfin de droit judiciaire par C. Braïloïu.

En 1857, le droit roumain était enseigné par C. Boziano, le droit commercial par V. Boéresco, la géométrie descriptive et la mécanique par Em. Constantinesco, l'architecture par Al. Oresco, les mathématiques par G. Ioranu.

En 1864, l'Université fut organisée et bientôt produisit ses premiers licenciés. Le premier licencié en droit date de 1868: ce fut M. St. Simionesco, le second Gr. Paucesco, le 3-e Em. Protopopesco Pache.

Le trois premiers licenciés ès-lettres furent MM. Dém. A. Laurian, C. Léonardesco et M. Strojan.

Les tros premiers licenciés ès-sciences furent Chr. Popescu, G. A. Demetrescu et Floru Dianu.

En 1869, N. Turnesco est nommé doyen de la Faculté de médecine et la réorganise, il confie des chaires à MM. G. Athanasovici, M. Severin et J. Félix.

Le 14 décembre 1869, l'Université fut inaugurée avec les 4 Facultés; aujourd'hui elle compte en plus la Faculté de théologie et les écoles assimilées de pharmacie et de médicine vétérinaire.

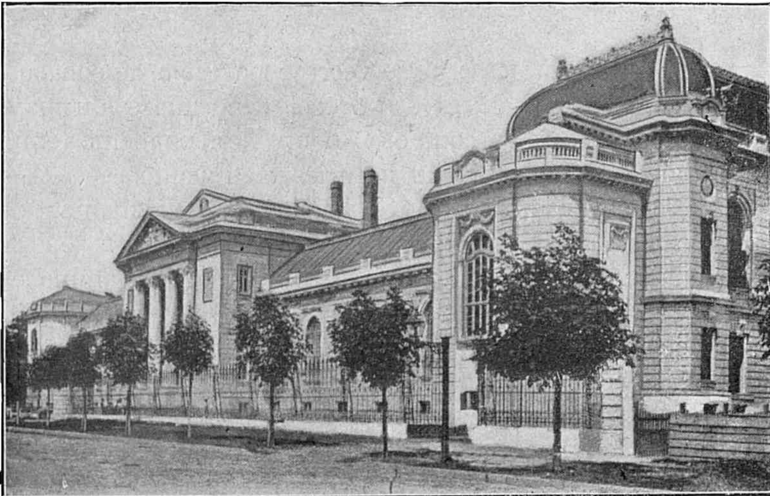
Parmi les premiers professeurs de l'Université de

Bucarest, nous citerons, car il faut conserver les noms de ces premiers pionniers de l'enseignement supérieur:

Aux lettres et à la philosophie: P. Cernătesco, Aron Florian, A. Tr. Laurian, I. Maïoresco, N. de Marsillac, C. Răcéano, J. Zalomit.

Aux sciences: Ilie Anghelesco, Em. Bacaloglu, C. Exarco, J. Falcoyano, C. Pangrati.

À la médecine: St. Capsha, C. Davila, A. Macesco,



La Faculté de Médecine

Al. Marcovici, G. Obédénaro, G. Polyso, P. Protici, D. Sergiu, N. Turnesco, V. J. Vladesco, St. Véléano.

En 1875, furent accordés les premiers diplômes de docteur en médecine à MM. C. Buholtzer, Gr. Schmidt et J. Stavroff.

La Faculté de théologie ne fut créée qu'en 1884.

Notons encore le noms des recteurs qui se sont succédé: C. Costaforo, V. Boéresco, J. Zalomit, Al. Oresco, T. Maïoresco, Gr. Stéfanesco et C. Démètresco-Iassy.

En 1862, la Faculté de droit comptait 5 professeurs et 37 étudiants; voici un aperçu de la progression du nombre des étudiants aux diverses Facultés:

	1864-1865 (fondation)	1874-1875	1884-1885	1894-1895	1904-1905
Droit	90	41	76	519	
Lettres	21	12	27	264	
Sciences	12	10	57	240	
Médecine . .	n'existe pas	108	349	337	
Théologie . .	„	—	41	84	
Pharmacie . . .	„	—	—	—	
École vétérinaire	„	—	—	—	

Le corps professoral se recrute par voie de concours parmi les anciens élèves des 6 écoles normales du pays dont quatre pour garçons et 2 pour filles, en même temps que parmi les docteurs ou licenciés de Faculté.

L'école normale de la „Société pour l'enseignement du peuple roumain", bien que d'initiative privée, est sous la surveillance de l'Etat; elle applique le même programme et, à leur sortie de l'école, ses élèves ont les mêmes droits que ceux des écoles normales de l'Etat. C'est depuis 1893 que le système du concours a été mis en pratique d'une façon légale.

En Roumanie, à cause de la gratuité de l'enseigne ment, les écoles particulières ont pris peu de développement; ce sont plutôt les écoles et pensionnats de jeunes filles qui attirent les élèves par suite de l'éducation plus suivie et plus familiale qu'elles y peuvent recevoir. Sous ce rapport les institutions religieuses comptent le plus grand nombre d'élèves.

A côté des écoles de travaux manuels supérieures et inférieures pour garçons et pour filles, il faut ajouter les 2 écoles de ménage de Bucarest, qui forment des domestiques, bonnes, cuisinières, blanchisseuses, etc.

Les écoles sont sous le contrôle d'inspecteurs et de reviseurs scolaires.

La surveillance et la discipline de chaque Faculté sont

exercées par leur doyen, élu pour deux ans, et l'Université est sous la surveillance du sénat universitaire, composée du recteur — nommé par le ministre et confirmée par le roi, d'après une liste de trois professeurs universitaires, — des doyens des Faculté et d'un membre délégué par chacune elle.

Les cours des diverses Facultés durent pour les sciences 8 ans, pour le droit 3 ans, pour les lettres 4 ans, pour la théologie 4 ans et pour la médecine 5 ans. Les facultés de droit et de théologie ne produisent que des licenciés; il est question toutefois de créer de chaires de doctorat. Les Facultés des sciences et des lettres peuvent produire des licenciés et des docteurs, et la Faculté de médecine des docteurs.

Comme annexes des Facultés il faut compter:

L'internat de la Faculté de théologie, qui est dû à l'initiative privée, et le séminaire pédagogique universitaire, ainsi que l'institution de pathologie et bactriologie comprenant 4 sections: pathologique, bactériologique, chimique et de vaccination. C'est là que nos plus illustres bactériologues poursuivent leurs recherches savantes, et l'institut produit et fournit en temps d'épidémie le sérums nécessaires.

Ajoutons les nombreux instituts et laboratoires tels que: le laboratoire de physique molléculaire (acoustique et optique), le laboratoire de physique (pesanteur, chaleur et électricité). L'institution de chimie organique et anorganique, comprenant 4 sections: — L'institution de physiologie (vétérinaire). — Le laboratoire de morphologie vétérinaire. — Le laboratoire de paléontologie, inauguré cette année. — Le laboratoire de minéralogie et pétrographie. — Le laboratoire de géologie. — L'institut botanique et le jardin botanique, magnifique jardin, forment le côté gauche de la chaussée menant au palais de Cotrocéni, — dont le côté droit est formé par le parc du château. — Les laboratoires de chimie médicale de zoologie, de pharmacologie et

thérapeutique, de physiologie, d'histologie et embryologie, de médecine expérimentale, de dermatologie et syphiliopathie, de chirurgie (médecine opératoire), de pathologie chirurgicale, de bandages et fractures, d'hygiène, d'analyses chimiques (pour pharmacie). — L'Institut d'anatomie topographique et chirurgicale et des travaux pratiques d'anatomie. Quant aux dix cliniques de la Faculté de médecine, nous les avons indiquées à propos des hôpitaux.

* * *

L'école supérieure de médecine vétérinaire fut fondée en 1861 et réorganisée comme école supérieure en 1864, mais l'enseignement n'était guère que théorique, vu que l'installation nécessaire pour la pratique manquait totalement et, ce ne fut qu'en 1898 que, dotée des laboratoires et cliniques nécessaires — il y a 7 laboratoires et 3 cliniques — l'organisation devint complète et l'école put donner tous ses fruits; les cours durent 5 ans. C'est l'institut vaccinogène. attaché à l'école, qui fournit le vaccin nécessaire à l'armée.

* * *

La Caisse des écoles fut fondée en 1896 dans le but de constituer un fonds qui servit à la construction d'écoles, à la constitution de bibliothèques scolaires et de cantines scolaires, à l'approvisionement de matériel scolaire, etc. Au début, le fonds destiné fut de 30.000.000 fr. mais les difficultés financières de l'année 1899 amoindrirent ce capital qui, actuellement, s'alimente surtout des dons, amendes et autres revenus. Pour 1906 le budget de la caisse des écoles prévoyait 6.111.166 fr. aux revenus et 6.085.915 fr. aux dépenses.

L'Asile Elena Doamna, fut fondé par le princesse Hélène Couza.

En 1861, le général Davila et sa femme avaient réuni une quarantaine de petits orphelins et les élevaient dans leur propriété de Cotrocéni.

Cet asile avait une subvention de 1 ducat par enfant allouée par le gouvernement.

En 1862, il y eut 100 élèves.

L'asile a subi diverses transformations.

Il forme aujourd'hui deux grands sections: une école primaire avec 6 classes, une école professionnelle, un atelier pour le travail et une section pour le ménage. Cette section est placée sous la direction de M-lle Hélène Grant.

Le 2-è section cst une école normale placée sous la direction de M-lle Marguerite Miller (Verden).

La société de Culture „Macédo-roumaine", dont le

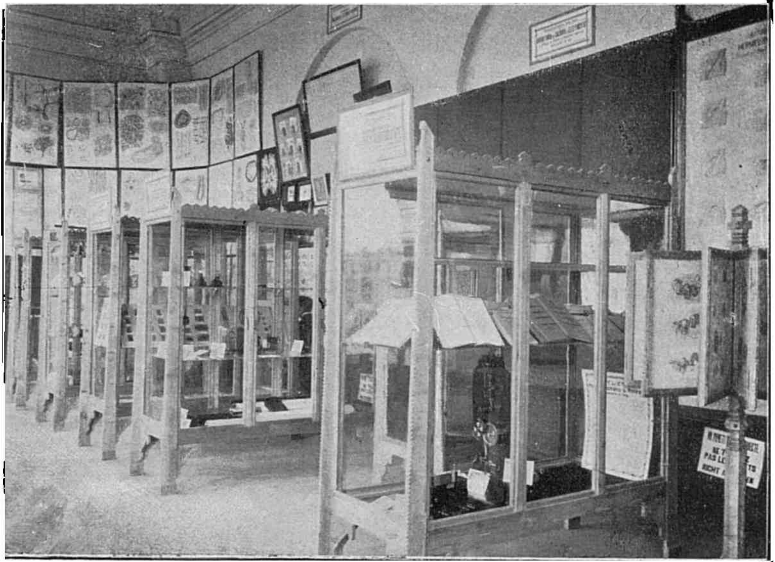


L'institut de bactériologie.

siège est à Bucarest, dans le local qu'elle s'est fait construire en 1904, rue Rahovei. La société compte 750 membres, occupant tous une situation politique, car l'origine et le but de cette société, fondée en 1879 au lendemain de la guerre russo-turque, était le secours matériel et intellectuel qu'il fallait porter aux Roumains de la péninsule balcanique, menacés par les autres nationalités, dans leurs aspirations

et leurs institutions nationales. La société, reconnue personne morale, subventionne les écoles et les églises roumaines de la péninsule.

L'Académie roumaine a été fondée par le décret princier du 26 août 1866, sous le nom de „Société académique roumaine". Elle a été déclarée institution nationale par le loi du 29 mars 1879 en recevant le nom d'Académie roumaine. Conformément à la loi, elle est personne morale



Section bactériologique à l'Exposition.

indépendante dans tous ses travaux. Suivant le décret princier de 1866, la Société académique roumaine avait pour but de: déterminer l'orthographe de la langue roumaine, de faire une grammaire, et de commencer le travail du dictionnaire. Sa mission était très restreinte; aussi la loi de 1879 lui attribua-t-elle pour but: l'étude de la langue, de l'histoire de la littérature, des sciences et des beaux arts nationaux. Grâce à la subvention de l'Etat, qui est

de 30.000 fr. par an, et aux nombreuses donations qui lui créent un revenu de 857.496 fr., l'Académie, tant pour remplir sa tâche que pour répondre aux buts des donations, publie de nombreux concours et décerne plusieurs prix aux milleurs ouvrages, ce qui a déterminé une heureuse émulation de travail dont le pays récoltera les fruits. Elle accorde également de nombreuses bourses à l'étranger. L'avoir de l'Académie monte actuellement à 17.528.342 fr. qui lui rapportent, avec la subvention de l'Etat, 857.496 fr. et sur lesquels, elle dépense 750.052 fr.

En 1906 l'Académie a été fréquentée par 9.393 visiteurs, qui ont consulté 33.203 volumes, 1.863 manuscrits, 31.452 documents et 896 volumes anciens. Une loi spéciale oblige tout éditeur à envoyer à l'Académie de Bucarest 3 exemplaires de chaque ouvrage édité.



M. Démètre Stourdza
président du conseil des ministres.

l'Académie compte 36 membres actifs et 30 honorifiques; elle a encore 45 membres correspondants roumains et 14 étrangers.

Parmis ses membres honorifiques il faut citer:

S. M. le roi de Roumanie Charles I, protecteur de „l'Académie Roumaine" et président d'honneur élu en 1878;

S. M. la reine de Roumanie élue en 1881;

S. M. le roi d'Italie Victor-Emmanuel III, élu en 1890;

S. A. R. le prince Ferdinand de Roumanie élu en 1890.

Les académiciens forment trois sections: une littéraire-philologique, une historique-archéologique et une scientifique. Chaque section comprend 12 membres actifs et peut avoir 15 membres honorifiques de nationalité roumaine et un nombre illimité de correspondants étrangers. Les

membres actifs peuvent seuls prendre part aux travaux de l'Académie; ces membres élisent 1 président et 3 vice-présidents, dont le mandat dure 1 année, et un secrétaire général pour une durée de 7 ans.

Ce fut l'Académie qui fixa l'orthographe de la langue roumaine et décida qu'elle serait purement phonétique. Le travail du dictionnaire est malheureusement pénible; depuis 1884 qu'il a commencé, jusqu'à présent, il n'a encore produit que trois fascicules, mais l'activité et les bienfaits de l'Académie se font puissamment sentir et l'on peut apprécier cette activité dans la publication annuelle qu'elle fait paraître sous le titre: les Annales de l'Académie roumaine.

Les archives de l'Etat datent de 1830; primitivement, il y avait deux archives, l'une à Bucarest et l'autre à Iassy; en 1862 elles furent réunies en une seule à Bucarest, qui comprend trois sections.

Une section historique, une des droits de l'Etat — plans, contrats, etc. —, une pour la conservation durant trente ans des registres, actes, secaux, etc., des autorités; une fois ce terme écoulé, on ne conserve que ce qui présente de l'importance, le reste est détruit.

Le personnel des archives est tenu de connaître la paléographie roumaine; il se compose d'un directeur et de 9 employés.

Le musée d'antiquités fut créé en 1864 pour la conservation de tout ce qui méritait d'être maintenu du passé de la Roumanie. Une loi décréta que toute antiquité qui se trouverait sur le sol roumain appartenait de droit à l'Etat et que nul ne pourrait entreprendre de fouilles archéologiques sans une approbation préalable de l'Etat. Il faut toutefois constater que le musée est relativement pauvre, mais la raison s'en trouve dans le peu de traces qui ont subsisté du passé et dont le monument d'Adam Clissi est la principale.

Le musée d'histoire naturelle date de 1836 et fut

institué par le prince A. D. Ghica et son frère. Les premières pièces — ce furent des animaux empaillés, oiseaux, reptiles, poissons etc. — lui furent envoyées à titre de présent par le musée de Turin.

D'abord installé au lycée St.-Sava, il fut transféré vers 1860 dans l'aile droite de l'Université, mais ne progressa pas jusqu'en 1894, quand on l'installa dans un nou-



Le pavillon turc à l'Exposition.

veau local et lui attacha un personnel spécial à même de lui donner le développement qu'il comportait; aussi aujourd'hui lui a-t-on construit un local spacieux et aménagé en rapport avec son importance et son but instructif; le nouveau musée s'élève sur la place de la Victoire, à l'entrée de la chaussée Kisselef; le public y est admis les jeudis, dimanches et jours de fête.

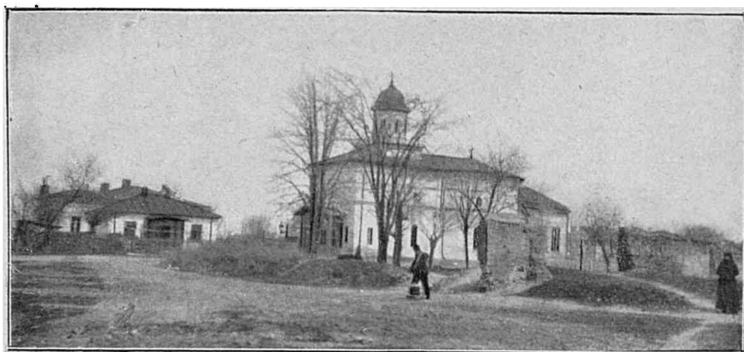
L'Ecole des Beaux-Arts. — l'Ecole des Beaux-Arts et l'Ecole de musique et déclamation ont été créées en 1864

par le ministre N. Kretzulesco et V. Al. Urechia, secrétaire général.

Le programme pour les deux écoles est organisé sur le modèle des écoles similiaires de Paris.

l'Ecole des Beaux-Arts comprend, comme celle de Paris, 3 sections: Architecture, Sculpture, Peinture; mais comme il existait une école d'ingénieurs, créée sous le prince Stirbey, pour le moment, il n'y eut que deux sections: Sculpture et Peinture.

Le 1-er directeur des Beaux-Arts fut M. U. Aman,



Eglise Sf. Eleftérie.

qui était directeur et professeur de dessin et de peinture pour une classe, et M. G. Tataresco pour l'autre,

Il y a eu dès le commencement un cours de perspective qui avait été tenu pendant quelque temps par M. Al. Oresco, et un cours d'anatomie professé par M. le Dr. Marcovici, élève de l'école des beaux-arts de Paris.

Quelques mois après, M. C. Stăncesco, arrivant de Paris, on créa pour lui en cours d'esthétique et d'histoire des beaux-arts, qui lui fut confié à la suite d'un concours tenu devant les professeurs, le 5 nov. 1865.

Pour la section de sculpture on nomma M. Storck, qui était un artiste très distingué de l'école de Münich et

qui avait déjà fait des travaux de sculpture dans le pays, notamment le colonne de la place Marie — sur le Boulevard Marie — et l'urne du jardin de l'Episcopie, qui sont ses œuvres. L'urne occupe actuellement la place de l'autel de l'ancien archevêché.

Le cours d'anatomie a été tenu, après Marcovici, par le Dr. Maldaresco, puis par le Dr. I. Polizu — pendant 15 ans —; il l'est aujourd'hui par le Dr. Gérota.

Le cours de perspective a été tenu après Oresco, par M. C. Stancesco, puis par M. Storck et aujourd'hui par M. Gr. Stefanesco.



Une chapelle roumaine à l'Exposition.

L'école des beaux-arts a eu comme première mission de former des professeurs de dessin et de calligraphie pour toutes les chaires du pays.

Au point de vue purement artistique, c'est de cette école que sont sortis tous les jeunes artistes d'aujourd'hui, peintres et sculpteurs: Miréa, Georgesco, Hentsiu, Stefanesco, Simonidy, Vermont, Paciuréa, Patrashco, etc.

l'Ecole des beaux-arts est restée avec ses deux sections, peinture et sculpture, jusqu'à la mort de M. T. Aman (1888), le local — l'Université — ne permettant pas d'ajouter la section d'architecture.

Quant aux élèves de l'école on ne recevait que des jeunes gens et très rarement on donnait des conseils à des jeunes filles.

Ce fut M. Tataresco qui fut chargé provisoirement de la direction après la mort d'Aman.

M. D. C. Stancesco fut nommé directeur en 1892. Sous cette direction l'école fut agrandie par l'achat de la maison Ghermani (1899) strada Biserica Enei, où l'on a installé la section d'architecture.

On a augmenté aussi le nombre des professeurs.

Les jeunes filles sont reçues en nombre toujours croissant. Sous la direction de M. C. Stancesco, on a créé pour les jeunes filles une section spéciale de cours pratiques à l'Athénée.

En 1896 M. Stancesco fut mis à la retraite et M. Miréa nommé à sa place.

De 1904 à 1906, M. Miréa ayant été obligé d'aller à Paris pour des travaux, ce fut M. Stancesco qui le remplaça.

En 1906, l'école de beaux-arts a quitté l'Université et s'est installée là où était la Monnaie, à la Chaussée.

En 1901 on a séparé la section d'architecture de la section de peinture et M. Pangrati en reste le directeur.

Cette section occupe toujours le maison Ghermani.

La section des jeunes filles est rue Chimistului.

Au cours de l'année 1906, on a ajouté, à l'arrivée de M. G. Stérian, le cours d'art décoratif. De même M. Fritz Stork a été nommé professeur de sculpture pour les arts décoratifs.

L'institut et le jardin botanique datent de 1892; ils possédent de très belles collections de toute la flore du pays et de l'Europe, ainsi que des plantes des pays chauds; l'accès des jardins est permis au public tous les jours de la semaine, mais pour les serres il faut une permission spéciale. L'organisation de l'institut et du jardin est due au Dr. D. Brânza.

L'institut géologique est de création récente; il date de cette année et a pour but l'étude du sol roumain et de ce qui a trait aux minéraux, ainsi que l'étude particu-

lière de la plaine roumaine et de ce qui concerne les question de culture agraire.

L'institut météorologique a été créé en 1884, mais les observations météorologiques en Roumanie sont très anciennes. Déjà, au 17 c. siècle, Dimitri Cantemir, dans un de ses ouvrages de 1716, fournit plusieurs détails sur le climat de la Roumanie. D'autres auteurs encore tels que Etienne Reicevith, Caracash, le prince Nicolas Soutzo notent plusieurs observations de même nature; mais ce fut en 1836 que commencèrent d'une façon plus scientifique les observations météorologiques au lycée St. Sava; les résultats en étaient publiés dans la revue „le Musée national". On fit aussi dans d'autres parties du pays des études météorologiques, à Iassy, Calafat, Soulina où fut installée en 1859, dans l'Ile des Serpents, la première station, instituée par la commission européenne et qui, depuis lors, a fait des observations non interrompues.



La Métropole.

A Bucarest, en 1862, les observations se faisaient à l'hopital militaire, puis de 1871—1885 à l'école d'agriculture de Herastrau. L'institut occupe actuellement un local propre sur la colline de Filaret; il est pourvu de tous les appareils nécessaires et possède une collection et une bibliothèque assez riche. L'institut est attaché au ministère des Domaines. Aujourd'hui il y a en Roumanie 417 stations. La surveillance des poids et mesures est contrôlée

par ce service. Des publications mensuelles et annuelles font connaître la résultat des observations de l'institut.

Comme sociétés scientifiques il fant compter l'Athénée roumain, dû à l'initiative et aux efforts de C. Exarco et destiné à répandre dans les classes moyennes du peuple par des conférences, les notions et connaissances utiles. Cette société date de 1865 et a constamment lutté pour remplir son but: grâce aux souscriptions et à des donations généreuses, la société put construire son magnifique palais, qu'agrémente le jardin de l'Episcopie.

La Société de géographie date de 1875; elle se compose de 14 membres, dont le président d'honneur est S. M. le Roi et sous le patronage de son Altesse Royale le prince héritier. Cette société compose un dictionnaire géographique contenant toutes les localités de Roumanie et des parties de la Bessarabie et de la Bucovine habitées par dès Roumains. Cette société s'occupe également de tout ce qui a trait à la géographie en général.

La Société des sciences naturelles fut d'abord organisée en 1893 comme société de physique et chimie; plus tard, en 1897, elle fusionna avec la société des „Amis des mathématiques" et elle forme l'actuelle société, comprenant 3 sections: pour les sciences mathématiques, pour la physique, pour la physique et la chimie, et pour les sciences naturelles proprement dites.

La société est sons la patronage de S. M. le Roi et se compose de 9 membres. Elle publie le compte-rendu de son activité, tous les deux mois.

Mentionnons le laboratoire d'analyses bactériologiques, microscopiques et chimiques du Dr. Robin — rue I. C. Bratiano—, institution privée qui, grâce à la compétence de son chef, qui est aussi un polyglotte distingué, occupe une place très honorable par ses travaux scientifiques.

Comme le ministère de l'Instruction publique est également celui des Cultes, nous en profiterons pour parler ici

des cultes étrangers et de leurs églises et dire quelques mots sur la culte roumain.

On ne peut préciser au juste quelle fut à ses débuts la forme du christianisme en Roumanie; toujours est-il que le mot d'église est de forme latine et que l'organisation de lé'glise orthodoxe roumaine fut copiée d'après l'église bulgare, à la suite du passage des Bulgares au christianisme vers 864; ce fut aussi l'origine de l'introduction du vieux slave comme langue dans les services divins; la tête de l'église était le patriarche de Constantinople.

En 1359 le prince Alexandre Bassarab créa le premier métropolite — archevèque — roumain, dont le siège fut tout d'abord à Curtea d'Argesh, puis à Tirgovishte et enfin à Bucarest. Plus tard furent créés trois évêchés; à Rimnic, à Buzau et à Argesh. En Moldavie, Alexandre le Bon créa un archevêché en 1401, d'abord à Sucéava puis à Iassy; en 1856 il ne restait de l'ancienne organisation en Moldavie qu'un archévèque à Jassy et 3 évêchés à Roman, à Hushi et à Ismail — depuis 1878 à Galats. — Ce fut durant cette période que les églises, les monastères et les couvents se multiplièrent et furent dotés de grandes richesses et de biens nombreux. De cette époque datent les monastères de Tismana — 1342 —; de Néamts—1392—; de Cozia — 1386 —; de Bistritsa — 1407 —; de Putna — 1470, etc.



Moinesse sonnant l'office.

Vers la fin du 17-e siècle, et surtout au commencement du 18-e, à la suite des princes phanariotes que la Porte imposait aux principautés et qui n'amenaient à leur

suite que des éléments grecs, vinrent aussi un grand nombre du moines grecs qui peu à peu envahirent le pays, élevèrent nombre de monastères qu'ils firent richement doter, accaparèrent toutes les places dans la hiérarchie religieuse, finirent par remplacer la langue grecque dans les offices et surent si bien travailler que bientôt un cinquième du pays leur appartint.

En 1859, sous le prince Couza, la Roumanie s'émancipa de sous la dépendance du patriarchat de Constantinople et tout en conservant les dogmes et les canons de l'Eglise orthodoxe d'Orient, devint autonome. L'autorité suprême religieuse fut le Synode constitué par les métropolites, les évêques, les prêtres et trois prêtres par circonscription. Pendant 20 ans le patriarcat se refusa à reconnaître l'indépendance de l'Eglise roumaine, qu'il traitait de schismatique, mais en 1885 elle renonça à tout espoir et reconnut formellement la nouvelle église.


Moine roumain.

En 1862, le prince Couza décréta la sécularisation des couvents et monastères, dont les biens passèrent à l'Etat, qui prit à sa charge d'entretenir toutes les églises et monastères dont il avait confisqué les biens.

L'Eglise roumaine actuelle est constituée par la loi synodale de 1872 et le synode composé par les 2 métropolites, 6 évêques et 8 archiprêtres. — La tête de l'Eglise est représentée par le métropolite-primat de Bucarest, D. D. Iosif. L'élection des archevêques et évêques se fait

par l'assemblée des archévêques, évêques, archiprêtres, députés et sénateurs orthodoxes.

Il y a en Roumanie 367 prêtres pour les villes et 3306 pour la campagne, qui ont chacun leur église; il faut y ajouter les prêtres surnuméraires pour les paroisses plus peuplées, qui sont au nombre de 1368. On compte 20 grands monastères et 26 plus petits où logent 861 moines; 21 couvents et 23 plus petits renfermant 2220 nonnes. Il existe aussi 23 couvents privés; les autres sont entretenus par le ministère des Cultes.

L'instruction réligieuse se donne à Bucarest dans le séminaire central élevé à l'extrémité du boulevard Marie, sur le plateau de Filaret, dans le séminaire privé fondé par le métropolite Nifon et à la Faculté de théologie.



Eglise Sf. Voevozi.

La Constitution roumaine proclame la liberté des cultes, aussi l'Etat ne se mêle-t-il d'aucune sorte dans le choix des ministres d'un culte étranger et la loi punit ceux qui chercheraient à la troubler. C'est cette tolérance réligieuse qui a permis de tous temps aux étrangers persécutés dans leur pays pour leurs croyances réligieuses, de trouver asile en Roumanie.

Catholicisme. — Bien que le catholicisme soit plus ancien que l'orthodoxisme dans les principautés, il n'a pu cependant, malgré les efforts de plus d'un évêque catholique, faire des progrès, et la propagande n'a pas trouvé

d'échos.— Encore aujourd'hui la presque totalité des catholiques est formée par les étrangers.

Il y a en Roumanie 149.667 catholiques dépendant des diocèses de Bucarest et de Iassy. L'épiscopat est à Bucarest, où l'archevêque habite le palais épiscopal et où se trouve également un séminaire catholique. Le diocèse de Bucarest compte 89 églises et chapelles catholiques, desservies par 40 prêtres.

Il y a encore quelques couvents qui, pour la plupart, dirigent des écoles de filles.

Après la conversion des Bulgares, vers 864, tous les livres latins furent brûlés et il fut défendu aux prêtres de se servir de la langue latine: c'est ainsi que malgré l'origine latine de l'église roumaine, elle devint slave pour finir par être grecque et ne revenir que dans les tous derniers temps à l'emploi de la langue roumaine.



M. I. Caragiale.

L'archevêché de Bucarest a été érigé par le pape Léon XIII, en avril 1883, après d'assez longs pourparlers avec le gouvernement roumain, qui accorda au diocèse les territoires de la Monténie, de l'Olténie et de la Dobroudja.

Le premier titulaire du siège archiépiscopal latin de Bucarest a été Mgr. Ignace Paoli; ce fut lui qui bâtit la cathédrale St.-Joseph, fonda le séminaire et la plupart des écoles confessionnelles du diocèse.

Ce fut sous l'épiscopat de Mgr. Hornstein, nommé en 1896, que les écoles catholiques de garçons furent confiées à la congrégation des frères des écoles chrétiennes et que

fut fondé à Bucarest le pensionnat de demoiselles des religieuses de Notre-Dame-de-Sion. En outre furent créées un grand nombre d'écoles de garçons et filles pour la colonie hongroise et élevé le palais épiscopal de la rue Esculap, remplaçant l'ancienne trop modeste demeure des anciens archevêques dans la rue Calarashilor. Actuellement c'est Mgr. Netzhammer qui est archevêque. Le diocèse de Bucarest a un chapitre de chanoines à la cathédrale St. Joseph, un séminaire comptant 5 professeurs et 19 élèves, 23 paroisses, 43 prêtres, 55.315 fidèles, dont environ 35.000 dans la capitale.



M. Al. Davila.
Directeur général des théatres.

La cathédrale a été livrée au culte en 1884 et devint paroisse en 1895; le curé qui la dirige est M. l'abbé Baud; elle compte environ 10.000 paroissiens; dans l'intérieur de l'église il y a de remarquables vitraux, de très belles orgues. C'est ici que S. M. le roi et le prince hérétier assistent aux offices divins.

L'églisede Sainte-Marie, appelée communément Baratsia, a été fondée en 1666. Durant très longtemps elle a été administrée par les franciscains de Hongrie. Elle compte environ 15.000 paroissiens.

Le séminaire a son propre programme et relève directement de l'archevêque.

A Bucarest, les trois écoles de garçons comptent: celle de la rue Calarashilor 458 élèves; celle de la rue Fontanei 250 élèves, et l'école hongroise de la rue Cantacuzino 300 élèves. Le pensionnat de demoiselles des religieuses de Notre-Dame-de-Sion est fréquenté par 133 élèves.

Les religieuses de l'institut de Sainte-Marie, connues sous le nom de „Dames anglaises“, ont deux pensionnats: rue Pitar Moshi et rue Fontanei; elles dirigent en outre une école populaire située dans la cour de la rue Baratzie, et ont un orphelinat de jeunes filles. Elles ont en tout 1.363 élèves.

L'école hongroise pour les jeunes filles a 334 élèves et un asile qui contient 104 enfants.

Les luthériens sont au nombre de 13.490 et ont 16 églises; la plupart habitent la Dobroudja, où plusieurs colonies d'Allemands sont établies; Bucarest possède une église luthérienne, rue Luthérienne, renfermant un très bel orgue. S. M la reine assiste quelquefois aux services religieux qu'on y célèbre et aux concerts religieux qu'on y donne.

A côté de l'église se trouve une école mixte. Le calvinisme ne compte que 6.748 adeptes avec 5 églises, dont une à Bucarest toujours rue luthérienne; cette église depend de l'église mère de Hongrie.

Il y a 2 églises anglicanes avec 290 membres; l'église anglicane de Bucarest se trouve située rue Diaconeselor, où se rend S. A. R. la princesse Marie.

Les Arméniens, au nombre de 5.787 habitent, surtout la Moldavie; à Bucarest ils ont leur église au coin de la rue Arménienne et du boulevard Carol; ils relèvent directement du patriarcat grégorien de Constantinople.

Les lipovans — Russes — forment 4 sectes; on construit en ce moment une très belle église russe, rue Vestei.

Quant à la religion mosaïque, nous en parlerons au chapitre des Israélites à Bucarest. Bucarest ne possède pas de mosquée, car les 44.732 mahométans habitent la Dobroudja et c'est à Medgidié que l'Etat entretient leur séminaire.



CHAPITRE XIII

LES JUIFS

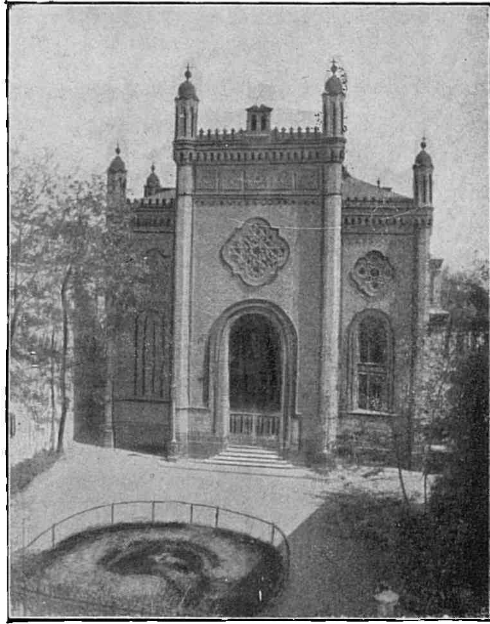
Bucarest compte environ 40.000 Juifs qui constituent deux *communautés* distinctes: celle des „Juifs occidentaux“ ou „Juifs allemands“, et celle des „juifs orientaux“ ou „Juifs espagnols“. Les juifs occidentaux, ainsi appelés parce qu'ils ont pour origine les pays de l'Occident, parlent un jargon judéo-allemand, composé d'éléments hébraïques et allemands, commun aux Juifs de Russie, de Pologne, de Moldavie, d'Allemagne et d'Autriche. Les Juifs espagnols, ainsi appelés parce que leurs ancêtres ont jadis habité l'Espagne — d'où ils ont été chassés par Ferdinand le Catholique — parlent une sorte d'espagnol corrompu, connu sous le nom de jargon espagnol. La dénomination d'Orientaux leur vient de ce que leurs ancêtres, chassés de l'Espagne, se sont établis dans l'Orient — en Turquie et dans l'Asie Mineure, d'où ils ont passé en Grèce pour se répandre dans la péninsule balcanique.

Les deux communautés juives de Bucarest ne sont pas numériquement égales. Les Juifs espagnols ne sont guère plus de 6.000 âmes, tandis que le nombre des Juifs allemands dépasse le chiffre de 35.000 âmes.

Il y a des différences très grandes et très pro-

noncées entre les deux catégories de Juifs. Les Juifs espagnols sont pour la plupart bruns, aux yeux noirs; leur femmes sont d'une beauté remarquable. Les Juifs allemands sont plutôt blonds, aux yeux bleus et le teint blanc et leurs femmes sont moins belles que celles des Juifs espagnols.

Il y a quelque temps, il règnait une assez grande animosité entre ces deux catégories de Juifs. Les uns se



Le grand temple choral rue Vineri.

croyaient supérieurs aux autres au point de vue de l'intelligence et de l'instruction. La vérité est que la supériorité est du côte des Juifs allemands, qui ont fourni aux lettres et aux arts roumains quelques éléments de réelle valeur, tandis que les juifs espagnols, sauf deux ou trois médecins, ne comptent parmi eux que des commerçants.

A cause de cette animosité, qui a des racines remontant jusqu'au moyen-âge, la vie sociale des deux catégories de Juifs n'etait point commune. Les relations personnelles n'étaient que fortuites; les mariages entre les deux branches étaient chose tout à fait rare; cependant il semblerait qu'une legère détente se soit produite.

Les différences entre les Juifs espagnols et les Juifs allemands vont même jusqu'aux questions religieuses. Ils n'ont de commun que les fêtes; il y a dissemblance entre





Aici zace

Femeia Doamna
Pesil fiica sfântului
Rabbi Iehuda

פ"נ

האשה מרת
פעסיל ב'ה'ק'ר'
הר"ר יהודה
ד"ו ימים תמוז

Pierre de monument juif qui existe encore dans l'ancien cimetière de la rue Sebastopol.

les rites; la prononciation même du texte hébraïque — langue officielle du culte — est différente; la prononciation espagnole toutefois serait plus juste, car elle se rapproche davantage de l'hébreu.

Les Juifs espagnols ont deux temples, deux écoles et quelques institutions de bienfaisance. Leur communauté est très bien organisée. Sans avoir des revenus fixes, elle existe grâcè à la munificence de ses membres. riches Le

grand temple, situé dans la rue Negru-Vodă, est un édifice assez vaste qui a été rebâti et embelli; il est desservi par un ministre officiant et par un chœur bien apprécié.

Le petit temple est situé dans la strada Spaniolă; il est le lieu de prière des Juifs espagnols moins aisés.

Les écoles entretenues par les Juifs espagnols sont au nombre de deux: une école primaire pour garçons et une école primaire professionnelle pour filles. Les Juifs espagnols entretiennent en outre un asile pour vieillards. Comme sociétés de bienfaisance elle a la société *Progresul* dont le but est d'accorder des subventions aux étudiants pauvres. Une autre société „Pietatea", constituée dans le but de fonder un hôpital pour les Juifs espagnols, n'a eu que peu de succès.

La communauté des Juifs espagnols paye en outre deux médecins, dont la mission est de porter l'aide médical aux indigents. Généralement, la charité est très bien distribuée chez les Juifs espagnols; ils pratiquent surtout la charité à domicile; c'est pourquoi l'indigence des Juifs espagnols est moins apparente.

Les Juifs occidentaux ne sont pas si bien organisés que les Juifs espagnols. Cependant leur grand nombre fait qu'ils possèdent plus d'institutions religieuses, scolaires et de bienfaisance que leurs coréligionnaires „espagnols".

A vrai dire ils n'ont pas, de même que les Juifs espagnols, une communauté dûment organisée, ayant un caractère officiel reconnu par la loi. Ils en avaient une avant 1865. Alors fonctionnait un comité élu par la popuation israélite chargé de l'administration des intérêts de a communauté. Ce comité percevait des taxes fixes sur le *tăiatul vitelor şi al păserilor* (on sait que les Juifs sacrifient la volaille et le bétail d'après un rite spécial ap pelé rite *cucher*). Le revenu de ces taxes servait à l'entretien d'hôpitaux, écoles du corps enseignant et insti tutions de bienfaisance, asiles, etc. La communauté étant reconnue par l'Etat, comme personne morale, la perception

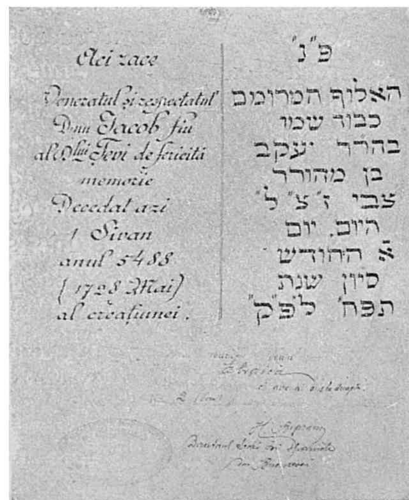
de ces taxes, dite *gabelle,* était obligatoire. Mais en 1865 le gouvernement ayant cessé de reconnaître officiellement la communauté et d'un autre côté une partie de la population ne suivant plus strictement le rite *cucher,* les recettes de la communauté ont forcément diminué et la communàuté, en tant qu'organisation israélite Bucarest a cessé d'exister dès l'année 1865.

Elle a été remplacée par l'initiative individuelle, basée sur des cotisations volontaires.

Néanmoins les Juifs occidentaux de Bucarest ont quelques institutions dignes d'attention.

Il y a d'abord la communauté du Temple choral,





Aci zace
Veneratul și respectatul
Dnu Iacob fiu
al Dlui Țvi de fericită
memorie
Decedat azi
1 Sivan
anul 5488
(1728 Mai)
al creațiunei.

פ"נ
האלוף המרומם
כבוד שמו
בהר"ר יעקב
בן מהור"ר
צבי ז"צ"ל
היום. יום
א' החודש
סיון שנת
תפח' לפ"ק

(Voir page 551)

constituée en 1857, dans le but de faire bâtir un grand temple. En 1865 ce temple a été érigé dans la strada Sf. Vineri; il fut démoli en 1866 et reconstruit avec l'aide de S. M. le Roi en 1867. C'est un édifice monumental au style sévère. L'intérieur en est richement décoré. Ce temple est desservi par un prédicateur, par deux ministres offi-

ciants, et par un chœur où figurent quelques éléments chretiens, du chœur de l'Eglise Doamna Bălaşa. Depuis six ans, ce temple est pourvu d'une orgue. Le service divin y est célébré d'une manière ordonée, à l'encontre des services célébrés dans les autres synagogues, où le rite sent trop le moyen-âge. Les recettes du temple s'alimentent de la location des chaises.

La communauté du Temple choral jouit de la qualité de personne morale et juridique. C'est pourquoi elle peut accepter toute sorte de legs et de donations destinés à d'autres œuvres de bienfaisance. Ainsi elle a sous sa surveillance deux écoles primaires: l'une pour filles, Fraternitatea-Sion, avec 400 élèves fondée en 1890, située dans la cour du Temple; l'autre pour garçons: nommée, Iacob şi Carolina Löbel, avec 500 élèves, située dans la strada Mircea-Vodă. Cette dernière a été fondée en 1873. Comme, école, les Israélites occidentaux de Bucarest ont encore une école de commerce de 1-er et 2-ème degré.

L'école est installée dans son propre immeuble, d'une valeur de 44.000 fr. Elle est entretenue grâce aux cotisations des membres d'une société — Cultura — constituée *ad-hoc* et grâce aux taxes scolaires dont le montant s'élève à 14.000 fr. par an.

Cette société entretient en outre une école primaire disposant d'un local propre d'une valeur de 40.000 fr.

Les autres écoles primaires entretenues par les Israélites occidentaux de Bucarest sont les suivantes:

Ecole *Moria,* fondée en 1897. Installée dans un immeuble à elle, situé dans la strada Corbului, construit en 1905, grâce à une donation de 30.000 fr. faite par la société Jewish Colonial Association (I. C. A.) de Paris, qui lui accorde aussi une subvention annuelle de 5.000 fr.: 300 élèves;

Ecole *Reichis-Daat*, fondée en 1877, entretenue par une société qui compte plus de 300 membres. En 1904, cette société a fait construire dans la strada Sf-ţii Apostoli,

un local propre pour son école, toujours avec un fonds de 30.000 fr. procuré par la société I. C. A. Cent cinquante élèves;

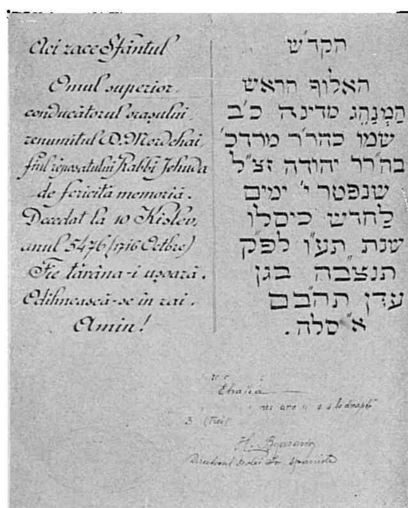
Ecole *Voinţa*, calea Moşilor, fondée en 1897, installée dans un immeuble à elle, d'une valeur de 30.000 fr.: 180 élèves;

Ecole *Malains*, entretenue par une société: 250 élèves;

Ecole *Instrucţiunea*, pour jeunes filles; local loué: 130 élèves;

Ecole primaire Baronne Claire de Hirsch 230 élèves.




Aici zace Sfântul
Omul superior
conducătorul oraşului
renumitul D. Mordechai
fiul răposatului Rabbi Jehuda
de fericită memorie.
Decedat la 10 Kislev,
anul 5476 (1716 Octbre)
Fie ţărâna-i uşoară.
Odihnească-se în rai.
Amin!

הקד"ש
האלוף הראש
המנהג מדינה כ"ב
שמו כהר"ר מרדכי
בה"רר יהודה זצ"ל
שנפטר י' ימים
לחדש כיסלו
שנת תע"ו לפ"ק
תנצבה בגן
עדן תהבם
א' סלה.

(Voir pag. 551).

Installée dans un immeuble à elle, d'une valeur de 60.000 fr., construit grâce aux secours de la Société *Ica*, calea Dudeşti;

Ecole professionnelle pour filles Philippe et Rachel Focşăneanu, de la strada Anton Pan, cent cinquante élèves. Installée dans un immeuble à elle, construit par M et M-me Philippe Focşăneanu.

Il y a ensuite l'école des métiers „Ciocanul", installée

dans un vaste immeuble situé dans la calea Dudeşti. Cette école, qui compte 60—70 élèves, a trois sections, où l'on apprend la sculpture sur bois, la serrurerie d'art, la ferblanterie, la menuiserie, etc.

Quelques-unes de ces écoles sont subventionnées dans une forte proportion par la *Iewish Colonial Association*.

Les juifs occidentaux ont encore un hôpital — Spitalul *Caritas* — qui fonctionne depuis 60 ans. Il est situé dans la calea Dudeşti. Reconnu personne morale et juridique, il peut recevoir des legs ou des donations. Le nombre des lits y est de 30.



M. Philipe Focşaneanu président de la communauté des juifs occidentaux.

Un asile pour vieillards l'Elisabetheu, rue Romulus. Mentionnons encore les sociétés de bienfaisance, dont le nombre dépasse le chiffre de 50, et dont le but est soit le secours mutuel, soit de procurer, à ses membres gratuitement, des médicaments et des soins médicaux.

Parmi ces sociétés, les plus importantes sont:

„La Société sacrée“ qui dispose d'un fonds de 20.000 fr. et dont le but est de pourvoir à l'enterrement des membres de la communauté israélite et à l'administration du cimétière mosaïque, situé à l'extrémité de la chaussée Filantropia.

La société „Ghemilads Hesudin“, au capital de 50.000 fr. qui accorde des prêts sur gage mais sans intérêts, aux Juifs pauvres.

l'Union des femmes israélites, qui compte 1.000 membres et pratique la charité à domicile.

La communauté compte en tout 28 synagogues.

Les juifs espagnols habitent généralement les rues Carol I, Spaniolă, Sf. Ión-Nou et Radu-Vodă, tandis que les juifs occidentaux habitent pour la plupart les rues

Olteni, Lucaci, Labirint. Epurilor, Vulturului, Bradului, Călăraşilor, Calea Văcăreştilor et Calea Dudeştilor.

Jusqu'en 1864, on enterrait les juifs soit espagnols soit occidentaux, dans un cimetière mixte, qui existait dans la rue Sebastopol. Des pierres de monuments qu'on trouve encore sur l'emplacement de cet ancien cimetière, et dont nous donnons les clichés dans ce chapitre, prouvent selon leurs épitaphes, que les juifs existentà Bucarest depuis plus de deux siècles.



Ecole Rachelle et Philipe Focsaneanu.

En 1866, fut inauguré le cimitière des juifs occidentaux dans la şoseaua Filantropia. À partire de cette date, les cimetières furent separés, car les espagnols en créerent un pour eux à Bellu.





La serre aux crysantèmes.
Du jardin botanique de M. Rothan.



L'établissement de bains systematiques docteur Erdreich.
Boulevard Carol.

CHAPITRE XIV

LES ARTS

L'ARCHITECTURE

L'habitation roumaine non paysanne peut se ramener à deux types: l'un celui de la maison forteresse, l'autre celui de la maison seigneuriale. La première (la koula) se compose d'un immense cube dont les murs sont aveuglés à la base sauf une porte et une ou deux fenêtres choites à parveaux; le second étaje ne contient également qu'une fenêtre à chaque face du cube; le troisième étaje a généralement deux faces du cube avec une ou deux fenêtres plus grandes; la troisième se compose d'une galerie ouverte à colonnades ayant accès sur des appartements et la dernière face parfois d'un balcon en bois; à l'intèrieur d'un escalier massif allant de palier en palier.



Une Koula.



Entrée d'église ancienne.

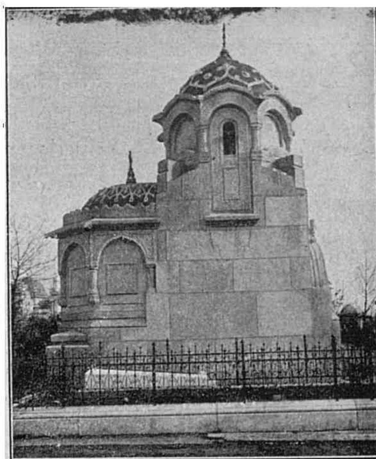
Le second type d'habitation seigneuriale, se présente avec une large façade dont le rez de chaussée donne accès aux caves et, par une porte ouvrant sur un escalier, au premier et unique étage, qui présente sa façade en galerie ouverte donnant accès sur les appartements. Cette façade, qui avance sur le corps proprement dit de l'habitation, est parfois plus etroite et travaillée avec un grand luxe, elle porte le nom de pridvor ou entrée et rappelle le narthex des églises. L'interieur se compose d'un vaste antichambre en hall anglais, sur la quelle donnent toutes les pièces de l'habitation.



M. I. D. Berendey.
Architecte.

Les monuments du culte chrétien portent tous en Roumanie le cachet du Style oriental byzantin.

Les principaux monastères du pays au point de vue de l'art, sont les suivants : Horez vrai chef d'œuvres d'architecture, admirablement conservé, fondé en 1662 par Constantin Brancovan, Curtea-de-Argeş, les Trois Hérarques de Iassy, Cozia fondé en 1386 par Mircea le Grand Cornetu datant du XVII-e siècle, le Monastère de



Le monument de **L. Cazavillan**
construit à Bellu
par l'architecte **A. Clavel.**

Neamtz fondé en 1392, où il y a encore des objets d'art de toute beauté. Probota fondé en 1391. Soveja fondé en 1645 par Mathieu Bassarab; l'é glise Domneasca (princière) de Tirgoveste fondée en 1588 par Pièrre Cercel, Tismana d'après la tradition fondé par St. Necodéine l'instaurateur du monachisme Roumain.



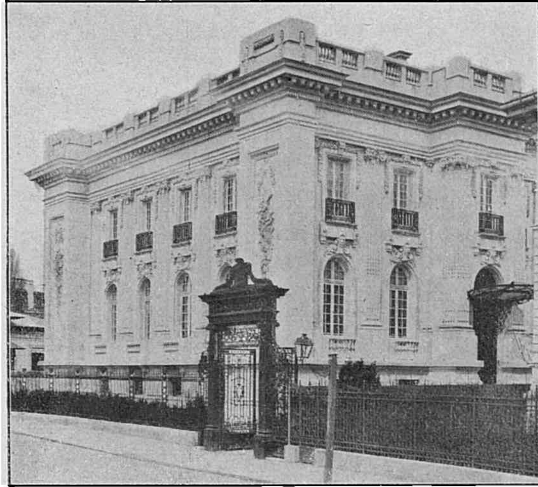
M. S. Burcuş.
Architecte.

Le Monastère et l'église de Curtea-de-Argeş est le bijou de l'architecture roumaine. Commencé vers 1512 par Neagoé Bassarab, l'église ne fut terminée qu'en 1526 par le prince Radu de la Afumatzi gendre de Neagoé Bassarab; elle eut à souffrir des déprédations de Bator Gabor en 1616: Mathieu Bassarab le restaura en 1640 et l'énrichit de dons magnifiques; vers 1786 les Turcs dévastèrent l'église qui en 1838 eut encore à souffrir des suites d'un violent tremblement de terre; vers 1840 l'évêque Ilarion la fit réparer; en 1867 les bâtiments du cloitre et une partie de l'intérieur de l'église elle même brulèrent. Il était impossible de restaurer ce monument; il aurait fallu le laisser tel quel ou exécuter une œuvre nouvelle copiée sur l'ancienne: cette dernière opinion prévalu, sur l'autorité de Viollet le Duc et de Baudat qui recommandèrent l'architecte français Lecomte du Nouy. Le roi de Roumanie s'interessa à cette restauration et contribua, par une donnation, à cette réedification, que l'Etat roumain



M. Mincu.
Architecte.

confia à Lecomte du Nouy. La réedification dura de 1875 à 1886, l'inauguration eut lieu le 1-er Octobre 1886. La



Arch. I. D. Berindey.
Hotel de M. Al. Florescu.
rue Cosma.

reine de Roumanie composa à cette occasion, pour l'église un merveilleux Evangéliaire orné d'exterieures entièrement exécutées par elle; une belle entumoire (pomelnic) a été aussi exécutée par la princesse Marie Sturdza de Miclauşani.



Hotel
de M. I. Gradishteano.
ancien ministre.
rue Victoriei.

Presque tout aussi parfait quoique plus simple dans ses formes s'élève le monument de Basile le Loup (1649) l'église des Trois Hièrarques a Iassy. Quoique postérieure de plus de cent ans à la Cathédrale d'Argeş elle présente en général le même caractère et est le produit de la même école byzantine-armenienne. Restaurée aussi par Le comte du Nouy, elle forme le plus bel ornement

de l'Eglise Moldave, avec l'église de Saint Nicolas, qui, d'un style plus rustique avec son décor en faïences, nous fournit le type des basiliques populaires du temps de Stephane le grand 1457—1504.



Maison de M. Balaceano.
rue Puțu de Piatră

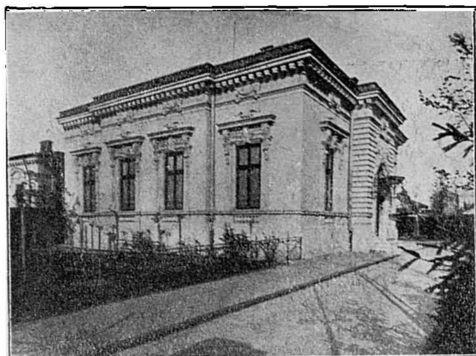
Pour sa part Bucarest n'a d'enciens monuments que quelques églises dont il convient de citer en premier lieu la métropole située sur une colline de la rive droite de la Dambovitza. Fondée par Serban Bassarab en 1656 elle fut complètement renovée en 1839.

De l'entrée de la Métropole, on aperçoit les principales églises de la Ville. *St. Spiridon* (1767); *Radu-Voda* (XVI siècle); *Boucour* portant le nom du fondateur légendaire de la Ville, avec une coupole très rustique d'apparance ; elle est censée être elevée sur l'emplacement même de la hutte du berger Boucour, bâtie en bois à l'origine, on ne peut, d'après les documents en faire remonter l'existence au-delà de 1461; une des plus anciennes églises est celle de *Mihaï-Voda* (1595); à citer aussi *St. Georges-le-Vieux* mentionné déjà en 1492. *Zlatar,* l'église *Cretzoulesco* fondée



Maison de M. Élie Radu.
rue général Lahovary.

en 1772 par la famille du même nom; *Curtea-Veche* fondée au XIV-me siècle par Mircea-le-Grand; un des plus beaux édifices modernes du nouveau Bucarest est l'Eglise *Doamna Balasha.*

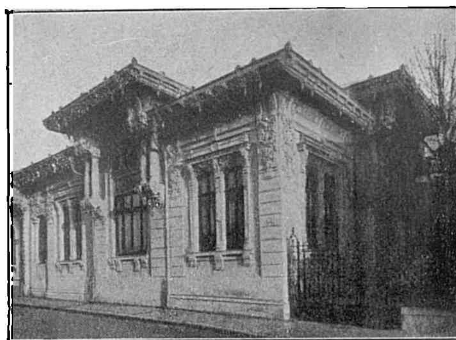


Arch. L. Negresco.
La maison de M. l'avocat Rosental.
rue Teilor.

Du commencement du XVIII siècle date aussi l'Eglise *Stavropoleos*, bijou d'architecture par sa décoration polychronce et ses sculptures.

Il en est de même de la chapelle *Colțea* dont le portique est d'une grace si originale, bâtie par le prince Michel Cantacuzen fondateur de l'hôpital du même nom et de l'église de Sinaïa.

Parmi les églises appartenant à d'autres confessions il faut mentionner d'abord la Cathédrale de St. Joseph, elle est construite dans le style des basiliques romanes.



La maison de M. H. Lorentz.
rue Surorilor.

Jusqu'à ces quarante dernières années, Bucarest était fort pauvre en constructions d'une certaine importance architectonique. Ce n'est qu'à partir de la proclamation de la royauté, que la capitale s'est vue dotée d'une certaine quantité d'édifices

publics. Parmi ceux de date plus ancienne il convient de citer l'Université, construite sous le prince Couza et où le Sénat siège. Citons encore la Banque Nationale, bâtie de 1883 à 1885 et d'une solide élégance; le Palais de Justice, de dimensions considérables; le Palais des Postes qui occupe 800 mètres carrés, près duquel s'élève le gracieux bâtiment de la Caisse des Depôts et Consignations, dû à M. Gottereau. Le palais de l'Académie roumaine, le Ministère des Domaines, l'Hôpital Brancovan, l'Hôpital Coltzea; l'Athenée roumain; la Fondation Carol I.



Hotel de M. Anagnostiade.
Bd. Coltza.

Les lecteurs pourront se faire une juste idée des styles adoptés en Roumanie par les nombreux clichés qui parsèment cet ouvrage.



Maison de M. le Dr. Pierre Solomon.
rue Calarashilor

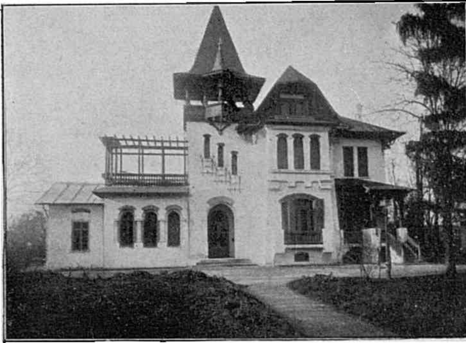
Parmi les architectes de Roumanie, il couvient de citer tout d'abord *M. I. D. Bérindey*, qui s'ést imposé par son réel talent et son bon goût.

Fils de M. D. Berindey, architécte et ancien ministre, il à fait ses études à Paris et il est diplômé par le gouvernement français. Il est professeur à l'école d'architecture.

Pour aprécier son œuvre, il suffit de se reporter aux

nombreuses figures de ce volume et qui attéstent suffisamment le talent magistral de M. Bérindey.

Dû au grand talent de M. l'architecte Antonesco et au goût remarquable pour le style roumain, nous verrons bientôt s'élever sur le Boulevard Elisabetha, le Palais du Ministère des travaux publis.



Maison de M. B. Ganescu.
Construite par Th. Kantzler.

M. Etienne Burcuş, architecte roumain, occupe aussi une place remarquable parmi nos architectes. Ses travaux qui prouvent un grand goût et talent, sont et resteront des monuments pour la Roumanie. Le concours que la Chambre de commerce fit sur un projet pour la construction d'un Palais de la Bourse et la Chambre de commerce, fut une occasion pour M. Burcuş de s'affirmer; car il obtint le 1-er prix et c'est d'après son projet qu'on vera bientot surgir sur la rue Doamnei, ce magnifique Palais dont nous donnons la gravure dans le texte. Dans l'Exposition on voit encore beaucoup de ses travaux qui sont bien réussis.



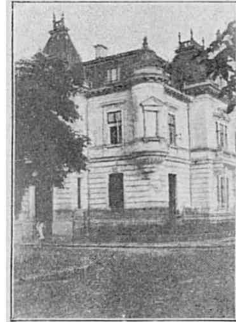
Maison de M. Costescu-Comaneano.
Construite par Th. Kantzler.

Mentionnons encore *M. Stefanesco*, ancien élève

de l'école Polytechnique de Dresde et de l'école des Beaux-arts de Paris, diplomé de l'école spéciale d'architecture de Paris. Il exposa en 1901—902 au Salon de France. Il fut l'architecte de l'Exposition, de l'Institut géologique, du théâtre National, des chemins de fer Roumains. Il est professeur à l'école d'architecture. Les différents travaux qu'il executa à Bucarest, attestent assez son mérite et son talent.



M. Stefanesco.
Architecte.



La maison de M. Mitilneu.
rue Mercur.

Actuellement d'après son projet on construit un splendide édifice dans le style roumain à la chaussée, qui sera le Palais du musée minéralogique.

M. Leonida Negresco, diplomé par le gouvernement français, s'affirme aussi par beaucoup de travaux, dont le Jockey-Club, le Splendid Hotel, la maison de M. l'avocat Rosental et bien d'autres constructions en province, qui dénotent beaucoup de talent et de goût



La maison de M. N. Butculescu.
rue Clemenței.



La maison de M. G. Cretziano.
rue Mercur.



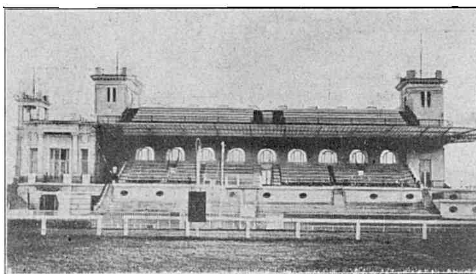
Intérieur de la droguerie M. Stoenescu.
rue Academiei.



Intérieur des magasins Th. Radivon.
Boulevard Elisabethe.

artistique. Citons encore MM. A. Clavel architecte des Postes et télégraphes qui a de remarquables travaux, Săvulesco, Maimarolu, Mincu, Mandréa, Pompilian, Gottereau, Blank, etc.

Nous n'oublions pas de mentionner le nom de quelques grands constructeurs comme Thoma Kanzler, Schiendl, Remus Iliescu, qui ont leur part de mérite dans les constructions importantes de Bucarest et qui figurent dans le téxte.



Architecte I. D. Berindey.
Les tribunes de l'hypodrome-Baneasa.

Quand à la *sculpture* il faut en venir à l'époque moderne pour rencontrer quelques statues. Encore les premières celles d'Etienne le grand à Iassy et de Michel le Brave à Bucarest sont elle dues à des artistes etrangers, l'une à Carrier-Béleuse, et l'autre à Fremiet.

Mais depuis la fondation de l'École des Beaux arts à Bucarest et à Iassy, la sculpture à commencé à être proffessée aussi par des artistes roumains qui ont montré d'emblée de remarquables aptitudes pour cet art qui, pourtant chez eux, ne se fondait pas sur une large tradition.



Hotel de M. C. C. Arion.
ancien ministre.
rue Corabiei.

Parmi les artistes qui se sont distingués il convient de citer avant tout G. Assaky, G. Georgesco et B. Vasilesco, morts en 1898 puis les vivants M. M. Hegel, Storck, Stefan Ionesco (Valbudea), Spâthe, Pavelesco, Bă-

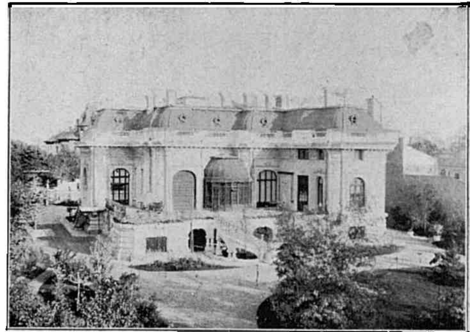
lăcesco, Philippe Marin dont on trouvera des bustes et des statuettes, des médailles et des monuments dans plusieurs localités du pays.

LA PEINTURE

S'il fallait citer chronologiquement, les principaux peintres de ce siècle, nous devrions commencer par *Negulici* de CampuLung (1812—1855) dont plusieurs tableaux se trouvent dans les palais des Sultans, puis *G. Nastasiano* un remarquable portraitiste, et *Panaiteano Bardasare* né en 1811, un peintre de genre; *Constantin Lecca* peintre d'histoire (1810—1887) le maître de Th. Aman; enfin *M. Tataresco* (1818—1894) connu par ses décorations d'églises qui, comme style laissent beaucoup à désirer, *Michel Popp*, né à Brashov en 1827 également peintre d'église, enfin *Th. Aman*, né à Campu Lung en 1842 et décédé à Bucarest en 1891, qui fut non seulement un peintre distingué (histoire genre et paysage) mais aussi un aquafortiste émérite. Notons encore: *C. Stanesco* qui, à été un



Arch. I. D. Berindey.
Hotel de M. G. Assan.
Place Al. Lahovary.



Arch. I. D. Berindey
Hotel de M. G. Assan.
Vue du jardin.

excellent maître d'esthètique; *S. Henția*, un valeureux maître de dessin et de peinture, auteur de plusieurs tableaux estimées et *M. Popp*, un graveur remarquable.



M. T. Aman.

Malgré tout le talent que les autres peintres roumains peuvent avoir, il n'en est point qui ait mieux compris le caractère et l'âme de son pays que *Nicolas Grigoresco;* c'est pourquoi il restera parmi les artistes du XIX siècle comme le peintre roumain par excellence. Sans lui notre jeune école naissante ne serait qu'une prolongation provinciale des écoles étrangéres; avec lui, elle existe et s'affirme doublement.

Après Grigoresco, il convient de mentioner *Mirea* professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, qui se meut dans la tradition classique et dont le tableau, le *Vârful cu Dor* d'après un des contes du Pelesh de Carmen-Sylva, constitue le plus noble tableau de grande peinture en Roumanie. M. Mirea s'est particulièrement voué au portrait dans lequel il s'est distingué par nombre d'ouvrages remarquables.

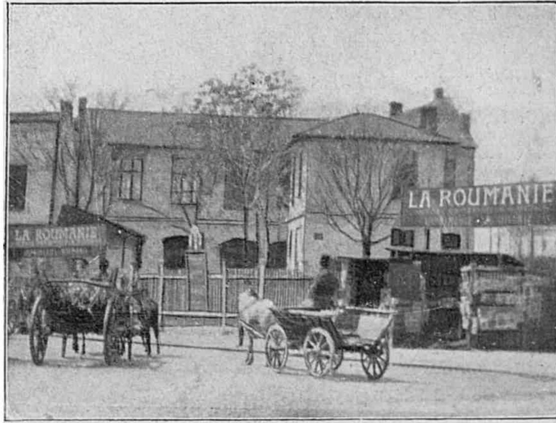


M. D. Stăncescu.
Directeur de l'école des Beaux-arts.

Après lui citons encore pour sa facture étudiée et solide M. *G. Popovici.*

Parmi les nouveau-venus de la jeune génération, on fera bien de retenir les noms de MM. Alexandresco, Alpar, Aricesco, Artachino, Bar-

bulesco, Dimitriu Ed., N. Grant, Gropeanu, Jiquidi (caricaturiste) Lukian, Mantu, Obédéano, C. Pascaly, Simonidy,



La Roumanie. (Imprimerie et rédaction).

Ţincu, Vermont, Scrafim, Verona, Petraşcu, Kimon Loghi-Neylies, Grimani. La plupart de ces artistes font partie de la Tinerimea artistique, une société de date récente qui a été fondée sous le haut patronnage de S. A. R. la princesse Marie de Roumanie.

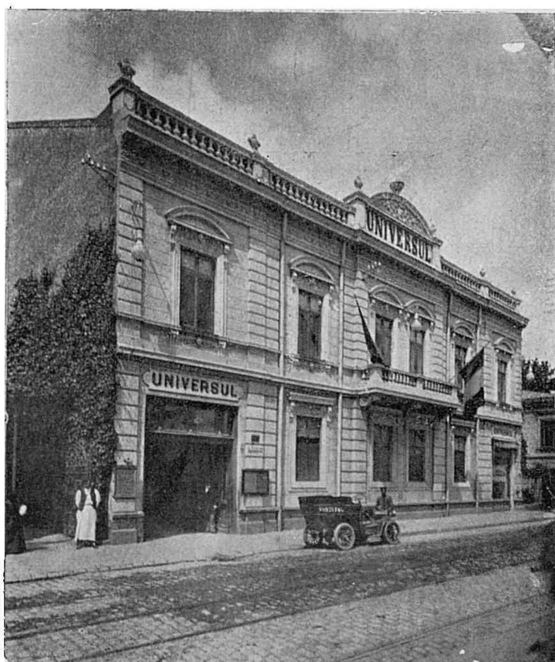


M. Olanescu-Ascanio.

MUSIQUE

Pour être complet, il faudrait ajouter au chapitre sur les Bcaux-Arts aussi quelques lignes sur la musique roumaine. Tout ce qu-elle produit peut se repartir en trois catégories; la musique écclesiastique, la musique populaire et la musique savante.

La première a pour point de départ le chant gré-



L'Universul.

gorien et n'est pas la propriété exclusive des Roumains puisqu'on la trouve identique chez les Serbes, les Grecs, les Russes et les Bulgares; ce qui appartient en propre à la Roumanie c'est d'avoir développé cette musique chorale. Le choeur de la Métropole de Iassy, reformé et réorganisé par M. Mouzicesco, jouit d'une renommé particulière qui ira bien au-delà des frontières; celui de Doamna Balasha à Bucarest est moins célébre, bien que très digne d'attention. Les étrangers ne doivent pas man-



M. Virgil Daresco.
Directeur de l'Universul.

quer de se rendre à ce culte le dimanche matin. La seconde catégorie se compose du Folklore musical, une collection de complaintes lyriques, les daines et de danses variées (hora) et d'airs traditionnels. Il y a dans tous ces chants des trésors, des mélodies qui pourraient être mises en œuvre par un grand musicien dès qu'il se trouvera. Mais la Roumanie n'a pas encore eu la chance d'avoir, comme la Hongrie son Liszt et son Brahms.

Outre le chant, il convient de citer la musique instrumentale qui est surtout le fait des *lautars* ou ménatriers tziganes. Le lautar, il est vrai peut aussi bien être un chanteur qu'un jouer de violon, de flute, ou de *Cobza*. Ces trois instruments constituent le fond de tout orchestre populaire. Il est à noter à ce propos que la flute de Pan, a plusieurs tuyaux; la cobza est une sorte de mandoline un peu plus grande que celle des Italiens.



Le pavillon d'instruments musicals de la maison **N. Mischonznlky** à l'Exposition.

La troisième categorie comprend les œuvres nouvelles des compositeurs roumains, malheureusement plus nombreux qu'instruits plus prétentieux qu'originaux. Celui qui s'est les plus distingué et qui a cherché de donner à ses compositions un cachet roumain, c'est Alexandre Flechtenmacher, le premier directeur du Conservatoir de muzique de Bucarest. Il a non seulement recuelli des airs populaires mais il a su en saisir le caractére et s'en inspirer dans ses romances ses danses, ses opéras. A côte de lui, il est juste de rappeler le directeur actuel du Conservatoire de musique M. J. A. Wachman l'organisateur des

concerts symphoniques à Bucarest et Ludovic-Wiest; enfin de M. D. Vulpian dont la collection de chants populaires, malheureusement pas entiérement publiée, restera comme un précieux document.



M. J. A. Wachman.

Comme chansonnier, il faut citer Anton Pan du commencement de ce siècle, et comme compositeurs G. Ştefanesco et L. Ştefanesco; mai celui qui les surpasse tous est, le jeune symphoniste Enesco sorti du Conservatoire de Paris.

Si de la musique nous passions au théâtre, nous aurions à mentionner comme artistes dramatiques pour ne nous arrêter qu'aux gıand snoms, Millo, Aristitza Romanesco, Nottara. N'oublions pas à ce propos que M-mes Barsesco et Théodorini qui se sont acquis une belle renommée à l'étranger sont d'origine roumaine.



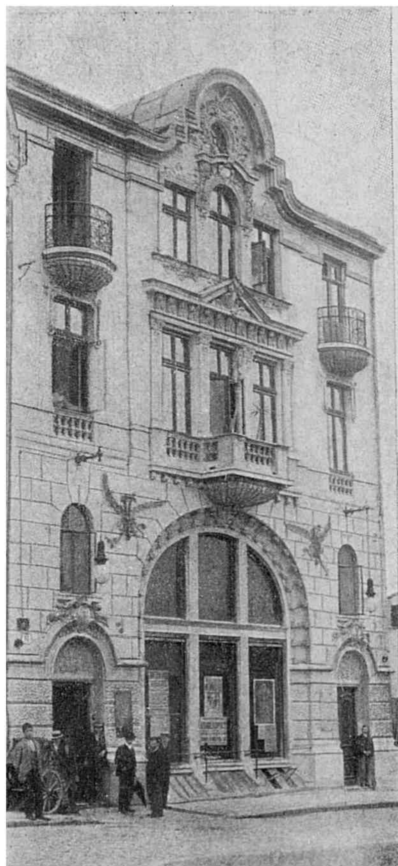
M. D. Dinicu.

LA PRESSE

Actuellement paraissent à Bucarest les suivants principaux journaux quotidiens: Conservatorul, Acţiunea, Ţara, Ordinea, Viitorul, Voinţa-Naţională, Epoca, La Roumanie, L'Indépendence-Roumaine (ces deux derniers en français), Universul, etc. De ces journaux, il n'y a que l'Universul qui prétend garder une nuance politique neutre, tandis que les autres, représentent cha-

cun les intérêts politiques d'un des partis de gouvernement du pays.

Comme revues mensuelles ou hebdomandaires, nous pouvons citer: La Revista idealistă, Septămâna, Sănătatea, Curierul financiar, Monitorul petrolului, Curierul judiciar, Medicina populară, Universul literar, etc., représentant chacune d'elles des intérêts littéraires, économiques, financiers, etc. selon leur nom même. Comme revues humoristiques citons: Furnica, Zavera, Veselia, etc.



Le palais de l'Adevarul.

Parmi ces journaux et revues, l'Adevarul, Universul, La Roumanie, Voinţa-Naţională, L'Indépendence - Roumaine, Ţara, s'impriment dans leur propre imprimérie et sont dirigés par des comités de rédaction et rédacteurs choisis parmi nos meilleurs journalistes.



CHAPITRE XV

LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE

La chambre de commerce et industrie, la bourse.

Les chambres de commerce et industrie ont été créé en Roumanie par la loi du 30 Septembre 1864, mais elle ne fut appliquée qu'en 1868, qui fut aussi, l'année où prit naissance la chambre de commerce et d'industrie de Bucarest.

Le pays est divisé en 4 circonscriptions, nous ne nous occuperons que de Bucarest.

Les attributions de la chambre étaient nombreuses et son activité fut prodigieuse surtout au début, mais malheureusement sa loi organique lui suscitait trop d'entraves et son autonomie n'était pas assez grande pour lui permettre de jouer le rôle qu'elle était appelée à remplir.


M. G. Assan.

Les premiers membres de cette chambre de commerce furent Miron Vlasto comme président; I. V. Socec, Paraschiv Atanasiu, Constantin Orghidan, C. D. Atanasiu, Ion P. Balanolu et Ştefan Pavel.

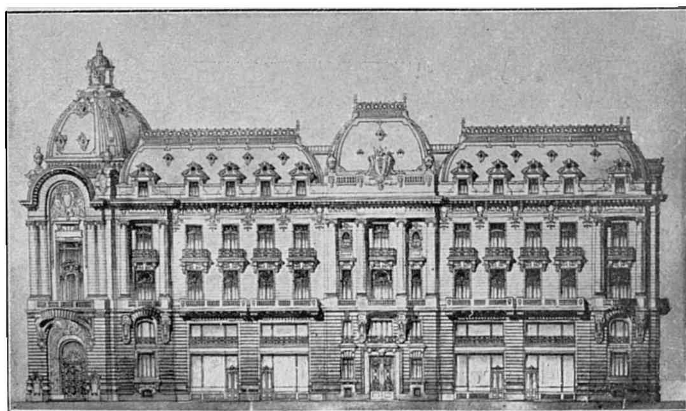
Dès ses débuts la chambre éprouva les désavantages

de sa loi constitutionelle et demanda à maintes reprises au ministre, la modification de cette loi; il est rémarquable



Le siège actuel des chambres de commerce

de constater que presque toutes les réformes économiques et les questions commerciales de tout genres, avaient préoccupé la chambre de commerce bien des années avant

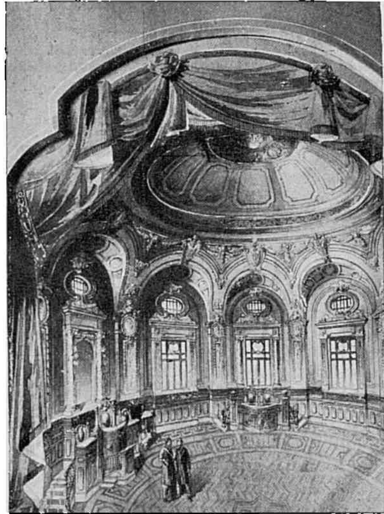


Le futur palais des chambres de Commerce et de la Bourse.
(Architect S. Burcus).

qu'elles ne fussent réalisées et qui conformément au bût de cette importante institution les gouvernements avaient

tenu compte des raports et des insistances de la chambre, les progrès économiques du pays eussent été beaucoup plus rapides.

C'est ainsi que déjà en 1868 elle demandait la modification de sa loi constitutionelle, modification qui ne fut réalisée qu'en 1886; toujours en 1868 elle eut l'occasion de se prononcer au sujet des monts de piété et s'oposa aux demandes que deux groupes firent dans le bût d'obtenir l'autorisation d'ouvrir des monts de piété. Les monts de piété ne furent créés qu'en 1906 et accordés sous formé de concession à une institution financière.



Intérieur du nouveau palais de la chambre de commerce. La bourse.

Elle demandait encore à la même époque l'enrégistrement des firmes, qui ne fut prescrit que par la loi commerciale de 1880, la création d'une école pour apprentis, le repos dominicale qui ne fut admis qu'en 1897, la création d'une bourse officielle que l'on organise en 1881.

En 1880 elle reclame la création d'entrepôts généraux pour la capitale, mais ne réussit à les obtenir qu'en 1886.

Dans le même rapport elle demandait de relier Bucarest à la mer noire afin de donner une nouvelle et puissante impulsion au commerce et à l'industrie du pays entier; cette ligne n'a été construite et achevée qu'en 1895 lorsque fut inauguré le grand pont Carol I sur le Danube.

C'est en 1885 que fut proposée la loi pour l'encouragement de l'industrie et sur cette question comme sur toutes celles qui pouvaient avoir une influence sur le commerce

ou l'iudustrie, le ministre consultait auparavant la chambre de commerce qui donnait son avis avec compétence et que l'on adoptait presque toujours.



M. T. H. Tudorache.

En 1889 le maire de la capitale Mr Em. Protopopescu Pake, songea à supprimer les octrois et inspiré par la réforme similaire belge, proposa un système que la Chambre adopta, mais qui légèrement modifié, ne fut appliqué qu'en 1903 par le ministre des finances Em. Costinescu qui réalisa ainsi une grande réforme utile au commerce du pays. Ce même maire avait egalement proposé la création' de deux antrepôts à Bucarest, le rachat du marché de moschi, l'instalation d'un marché aux bestiaux aux abatoirs, la création d'une gare centrale et la construction d'une halle centrale sur la place Bibescu-Vodă. Ce fut certainement le maire qui fit le plus d'embellissements et le plus de travaux utils à la capitale, encore ainsi que nous voyons, une grande partie de ses projets ne furent pas réalisés.

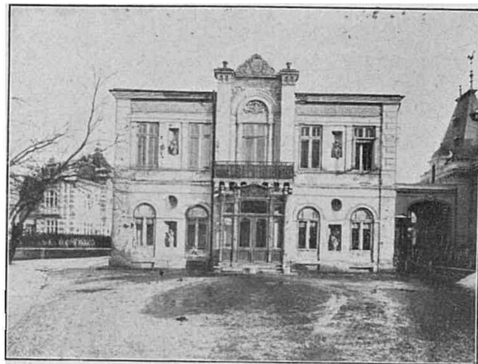


Perspective de la rue Doamnei avec la maison Paul Schuele.

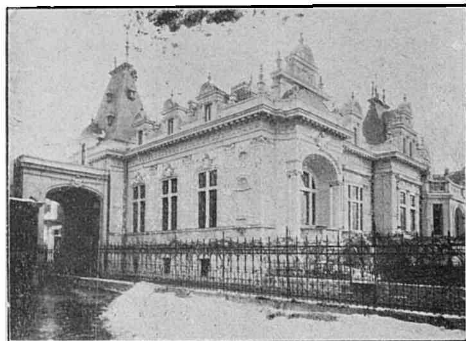
La gare d'Obor a été construite grâce aux insistances de la chambre de commerce. Enfin en 1904 fut votée la loi qui réorganisait la Bourse et ces deux institutions sœurs purent s'entr'aider utilement dans leur tâche şi fertile.

La Bourse en effet bien que de création rélativement ancienne, — puisqu'elle date

de 1881 — ne donnait pas les résultats attendus; le contrôle de la part de l'Etat n'était pas suffisant, les dispositions de la loi méconnues, et le commerce sérieux souffrait de l'incertitude des opérations et surtout des fluctuations extraordinaires que l'arbitraire faisait subir aux effets. Une réorganisation s'imposait, ce fut la loi de 1904 qui l'apporta et ses effets salutaires se firent aussitôt sentir. La Chambre de commerce — logée rue Doamnei, dans l'ancienne maison de Mr. P. P. Carp — ainsi que la Bourse — logée dans la maison formant le coin de la rue Doamnei et de la rue de l'Académie, que fut autrefois la banque Poumay,— occupaient des locaux peu dignes de ces institutions et surtout peu apropiés à leur destination. A la suite du don que leur fit le ministère des Domaines. du terrain situé sur la rue Doamnei au coin de la rue Smărdan et qu'occupait jadis le vieille poste et dû à l'initiative et l'intéret qu'il y mit, Mr. Georges Assan son président, la chambre de com-



L'ancienne maison Rioşanu.
rue Academiei.



La nouvelle maison de M. Rioşanu.
rue Academiei.

merce a ouvert un concours international pour un plan qui répondit dans son ensemble à toutes les éxigences et permit d'élever un palais qui fut digne de la chambre et de la Bourse auxquelles il était destiné; ce fut Mr St. Burcuş, architecte roumain qui obtint le 1-er prix et les travaux pour l'éxécution de son projet ont dejà commencé.



L'hôtel de M. le Dr. Gerota.
rue G. C. Cantacuzino.

La chambre de commerce a figuré à l'Exposition où elle avait son pavillon propre qui par des graphiques et sa collection de bulletins périodiques faisaient voir quelle avait été son activité jusqu'à ce jour.

Mr G. Assan le président de la Chambre de Commerce, secondé dignement par Mr. Chr. Staicovici son secretair, ont tout le mérite d'avoir mis cette institution sur le même niveau que les autres institutions similaires étrangères.



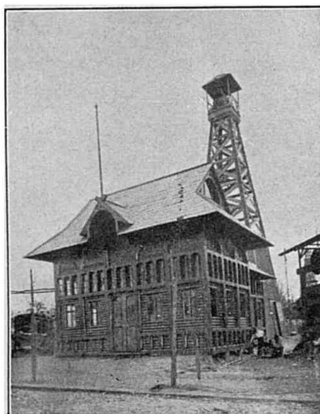
Maison de M. Al. Ghica. (Calea Moşilor).

LE PÉTROLE

Notre pays occupe dans la production du pétrole le quatrième rang et dépassera bientôt, si la progression se maintient, la production des Indes néerladaises.

Le capital employé dans cette exploitation augmente de jour en jour, il ateint environ 190.000.000 frs sur lesquels la part du capitale roumain est de 16.000.000 francs.

Le capital allemend, le plus important, est de 74.000.000 frs, le capital français figure pour 31.000.000 frs, le hollandais pour 22.000.000 frs, l'italien pour 15.000.000 frs, le capital américain pour 12.500.000 frs, le belge pour 5.000.000 frs, l'anglais pour 3.000.000 frs, etc.



Sonde de la Société Busthenari construite à l'Exposition par l'arch. A. Clavel.

Une grande partie de la production s'exporte. — En 1906 on a exporté 321.119 tonnes, pour une valeur de de 26.000.000 frs. Sur ce nombre, il y avait 53.374 tonnes de pétrole brut, distillé et de gazoline; 196.631 tonnes de pétrole lampant et 71.114 tonnes de benzine.

A la fin de Décembre 1906 il éxistait, pour l'exploitation du pétrole en Roumanie, 37 sociétés par actions et 16 associations ou syndicats.

La principale de ces sociétés est la société anonyme **Steaua Română** (l'étoile roumaine) au capital de 30.000.000 frs entièrement versés et qui date de 1895; le siège de la société est à Bucarest Boulevard Carol, mais ses chantiers



Vue générale des sondes et rafineries de la „Steaua-Română“ à Câmpina.

sont en Prahova, Buzeu, Bacau et Neamtz. Au début le capital social ne fut que 2.400.000, puis passa à 10.000.000 à 17.000.000 à 24.000.000 et fut enfin porté le 6 Décembre 1905 à 30.000.000 frs. La société travaille sur 305 hectares, et possède une réserve de plus de 30.000 hectares dans les régions pétrolifères.

En 1906 sa producțion de pétrole a été de 328.330 tonnes.

La Steaua pour raffiner son pétrole, a trois grandes instalations à Bucarest, Moinesci et Cimpina; cette dernière est la plus belle d'Europe. Elle possède encore un atelier pour la fabrication et la réparation des outils de sondage, 160 klm. de câbles éléctriques pour le transport de la force motrice utilisée aux sondages, des réservoirs de 200.000 tonnes, 250 klm. de conduites pipe-line, une vaste instalation de réservoires à Constantsa et une fabrique de caisses et bidons à pétrole, — 363 wagons citernes, 5 bateaux. — La société possède en outre dans le pays 15 grands dépôts pour la vente de ses produits.

En 1906 elle a extrait 313.917 tonnes de pétrole brut, dont elle a obtenu par sa fabrication: 29.217 tonnes de benzine, 100.724 tonnes de pétrole lampant, 25.542 tonnes de gazoline, 7.960 tonnes d'huiles lubrifiantes et 120.604 tonnes de résidus. Sur cette quantité elle a exporté 161.247 tonnes.

Pour l'exportation du petrole en Allemagne du Sud la société possède sur le Danube des instalations à Giurgiou, Buda-Pesthe et Reghemsbourg.

Son bénéfice brut en 1905 a été de 4.759.398 fr. et le bénéfice, net de 1.566.172 fr.

La représantation et la direction superieure des affaires est confiée au suivant Conseil d'administration; Mr Arthur Gruimer, directeur de la Deutsche Bank de Berlin, President; M. Jean I. Boamba, avocat de Bucarest et Mr Felix Kuranda, directeur de la Wiener Bank-Verein de Viene, Vice-Presidents; Membres: MM. Dr. W. de Adler,



La droguerie I. Roman.
rue Stavropoleos.



La pharmacie „M. Stoenescu".
rue Mihai-Voda.



Le magasin de charcuterie de la fabrique L. Paţac.
rue Carol.



Le magasin de patisserie H. F. Kirsch.
rue Carol.

directeur de la Wiener Bank-Verein de Vienne, Georges I. Boamba propriétaire à Bucarest, E. Heinemann, directeur de la Deutsche Bank de Berlin, Dr. Arthur Herz directeur de la Deutsche Petroleum de Berlin, Erhard Wolf de Bucarest, J. Szeculicĭ de Bucarest, le prince D. Stirbey de Paris, Hottinguer de Paris, R. Duval de Paris.

La direction générale de la Société est confiée a Mr George Spies, et aux différentes branches de l'entreprise, fonctionnent MM. A. Günther et R. Kirschen comme directeurs commercials, A. Müller, directeur des sondages et O. Schaarschmidt directeur des fabriques de Campina.

La vente de ses produits se fait dans le pays par 15 dépots propres spécialement instalés dans les principales villes.

La société possède un bureau à Berlin, Kanonierstrasse No. 9.

La Société anonyme „Aurora“ a été primitivement fondée en 1898 à Ploeşti au capital de 150.000 frs; en 1899 la société petrolifère internationale roumaine d'Amsterdam, fusionna avec l'Aurore dont elle conserve le nom, transporte le siège à Bucarest actuellement rue Paleologu et élève le capital à 6.500.000 dont 3.250.000 frs. versés.

Cette société possède une raffinerie à Baicoi qui peut traiter jusqu'à 900 tonnes de pétrole par jour et une autre à Tirgovişte.

Les fabriques en 1905—1906 ont produit en tonnes.

Pétrole	intérieur	6.968	Huiles	intérieur	1.025
	export	38.957		export	97
Benzine	intérieur	14.844	Résidus	intérieur	251.618
	export	2.777		export	6.016

La Société utilise 282 Wagons-tauks et possède 89 réservoirs d'une capacité de 34.987.000 litres. Au compte du capital investi l'on trouve en 1900 la somme de 1.420.899

frs. et en 1905 — 7.699.680 frs. Les dividendes payés ont été de 5.50% en 1900, de 7.87% en 1904 et de 6% en 1905.

La société la plus intéressante au point de vue de l'organisation est celle formée par le consortium allemand de la Disconto et S. Bleichröder, cette société est constituée par quatre sociétés distinctes se complétant les unes les autres, tendant toutes avec des attributions diverses au développement de la même industrie.

Ces sociétés sont: la **Telega Oil C-ie Ltd., Busthenari, Vega et le Credit pétrolifère.**

La Société „Româno-Americană" a été constituée comme société anonyme en Juin 1904 au capital de 2.500.000 frs. porté en 1905 à 5.000.000 puis en 1906 à



Les rafineries de la „Româna-Americana".

12.500.000 frs.; son siège social est à Bucarest. Cette société tout en possédant de nombreux terrains dont elle exploite une partie, développe surtout son activité dans la raffinerie.

Le premier Conseil d'Administration, lors de la constitution de la société, a été composé comme suit:

Président Mr B. G. Assan, Vice-Président, Mr Georges Negropontes, Membres, Messrs: D. Dobrescu, Virgil Arion, W. G. Boxshall, W. M. Page et J. E. Eggleston.

Administrateurs délégués: W. M. Page & J. E. Eggleston, Censeurs: Messrs Th. Stefanesco, D. Hernia, C. N. Nicolesco; Supléants: Messrs Emil Socec, Th. Crivetz & Ernest Rosetti.

Les établissements de la société sont:

1) La raffinerie de Pétrole et de ses dérivés, à Bereasca de jos, commune Ploestiori, district de Prahova, près la station „Halta Teleajen“ sur la voie de fer Ploesti-Buzeu.

2) Une station d'exportation avec des réservoirs, pompes, ligne de garage, instalés sur un terrain, propriété de la société, situé près la voie de fer, entre les stations Constantza et Médéa.

Les réservoirs, de cette station d'exportation, sont liés par des conduites (Pipe-Line) aux réservoirs de pétrole de l'état du port de pétrole de Constantza.

3) Un nombre assez large d'exploitations pétrolifères à sondes dans différentes localités des districts de Prahova et Bacau.

Les plus importantes constructions, et instalations de la société ont été exécutées pendant la période — Février 1905—Avril 1907 — sous les auspices de Mr H. P. Chamberlain, comme Administrateur délégué, qui a voué aussi son précieux concours au dévéloppement des entreprises de la société.

En déhors de la vente de ses produits dans le pays, la société en a fait un export important pour divers pays à l'étranger.

Le Conseil d'Administration actuel de la société est composé comme suit: Président Mr B. G. Assan; Vice-President, Mr D. Dobrescu; Membres, Messrs: Virgil Arion, N. R. Capitaneanu, W. G. Boxshall, Nelson K. Moody et W. C. Brower.

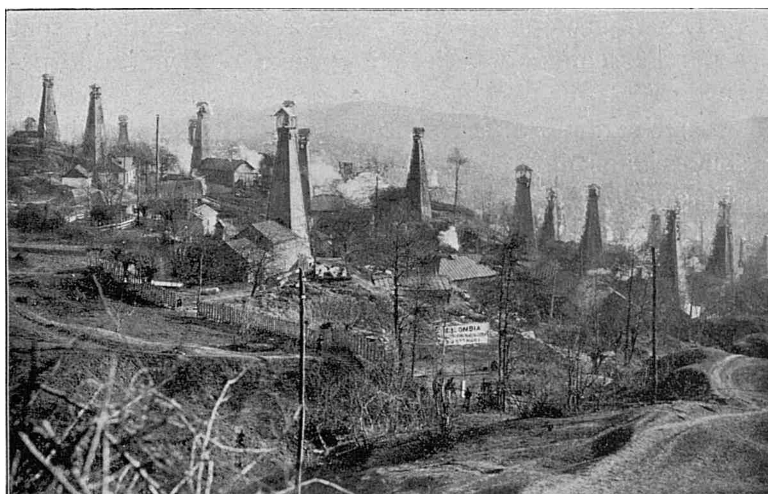
Administrateurs délégués: Nelson K. Moody et W. C. Brower.

Censeurs: Messrs Th. Crivetz, D. Hernia et C. N. Nicolescu.

Suppléants: Messrs Emil Socec, V. T. Cancicov et Ion Peretz.

„Colombia“, Société Franco-Roumaine ayant un capital d'actions de 3.500.000 frs. et 1.700.000 obligations.

Cette société fut fondée en Octobre 1905, avec un capital de 1.200.000 frs., et prit les travaux de Bustenari de la raison Ruzicka, Elias & Taubes avec 5 sondes. A la fin du mois d'Avril 1906 le premier bilan après 6 mois donne un bénéfice de 190.747.07 frs. ainsi reparti: 45.070.71 frais d'exploitation et administration; 57.096.96



Les sondes de la Société „Colombia“.

amortissements et 88.579.40 profit. La société fut agrandie en 1906 au mois d'Août, par l'achat de nouveaux terrains de Bustenari. A cette occasion le capital fut augmenté à 2.800.000 frs., quand une émission d'obligations fut faite à taux fixe de 5%, amortisable en 12 ans. A cette époque la société possède 17 sondes. La bilan clos au 30 Avril 1907, fut soldé avec un bénéfice de 1.112.022,27 francs.

On paya une dividende de 16% par an pour le delai de temps du 1 Mai au 30 Juillet 1906 et à un capital de

1.200.000 frs; Une dividende de 14% pour 1 Août au 30 Avril 1907.

La quantité de pipe-line extraite du 1 Août au 30 Avril 1907 fut de 2700 vagons, soit 300 vagons à 10.000 kgr. par mois.

Le conseil d'administration est composé par MM. Barbe, S. Delavrancea, ancien maire de Bucarest, avocat, comme président.

Démêtre Zarifopol et Achille Levy Straus, vice-présidents.

S. Rosental, Herm. Spayer, A. Blank, Lazar, I. Elias, comme membres.

Administrateur délégué et directeur général M. Lazar I. Elias.

Censeurs: MM. N. P. Romanesco ancien maire de Craiova, M. Prager et Leon Ruzicka industriels.

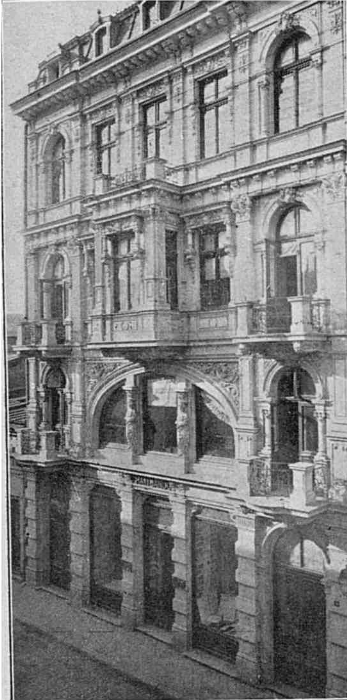
Directeur M. G. Many, professeur à l'école des ponts et chaussés.



La fabrique de bière „Oppler".

Parmi les grandes et plus anciennes industries de Bucarest il faut compter les **fabriques de bière,** dont quatre valent la peine d'être citées et qui prennent un développement de plus en plus considérable par suite de la pé-

nétration de la bière comme boisson habituelle, dans les campagnes, où, jusqu'à présent, l'on accoutumait exclusivement l'eau de vie de prunes — tsouica — et autres alcools si funestes à la santé. Du reste pour encourager cette tendance, l'Etat a progressivement abaissé les taxes fort élevées qui précédemment grévaient la bière, ainsi en 1895 la taxe fiscale était de 30 frs. par hectolitre, il y eut, pour tout le pays, une production de 4.396.625 litres de bière, dont on vendit 4.190.762 litres, ce qui procura à l'Etat un revenu de 1.257.228 frs.



Les magasins „frères Iancu". rue Decebal.

En 1896 par la loi du 22 Août, on abaisse la taxe à 15 frs. par hectolitre, cette année il y eut une production de 6.476.186 litres, dont on vendit 5.289.883 litres et l'Etat perçût 793.482 frs. 45.

En 1906 on fabriqua 14.564.155 litres, on vendit 13.084.215 litres, l'Etat perçût 1.962.630 frs.

Sur cette quantité de 14.564.155 litres fabriqués en 1906 les fabriques de Bucarest qui sont les principales du pays ont fourni:

	Litres		Litres
Bragadir	5.536.344	Oppler	1.670.844
Luther (aujourd'hui Czell)	4.009.164	Basilescu	951.213

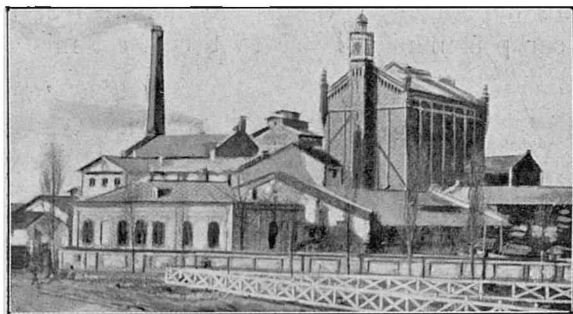
Ces fabriques situées dans les quartiers exentriques de la ville ont des installations toutes modernes et de grands jardins où se rend en été le public bucarestois

pour y entendre de la musique et y boire de la bière; Oppler et Bragadir ont également des salles de fête où ont lieu l'hiver des bals et dans le temps chez Oppler un théatre de variété que fréquentait le Bucarest élégant.

Les fabriques Assan. — En sortant de la *„Calea Moşilor“* du côté de l'emplacement où a lieu chaque année la foire *„moşi“* à une petit distance et à gauche de la barière, s'élève l'imposante batisse des fabriques Assan.

L'historique de ces fabriques a une grande importance pour l'industrie roumaine.

Fondées par feu Mr. Georges Assan, le père des actuels propriétaires, le commencement de cette grande in-



Les fabriques Assan.

dustrie, fut très modeste: une petite instalation de presses pour l'huile mises en mouvement par la force humaine et quelques pières à moudre les grains mises en mouvement par les chevaux. Doté d'un grand ésprit commerciel, le défunt Georges Assan père, se rendant compte de l'importance qu'a la force motrice dans l'industrie, fit venir et installa avec bien de peines en 1853 la première machine à vapeurs de la maison Siegel de Vienne.

A entendre l'histoire de la manière dont on fit transporter dans le pays cette machine, on croirait à un conte fantastique; ainsi pour le transport de cette machine d'un

poid de presque 7000 kilos, on a employé quatre semaines de Giurgevo à Bucarest, tandis que de Vienne à Giurgevo on n'avait mis que deux semaines par voie du Danube; car on devait refaire et consolider tous les ponts et petits ponts par où devait passer un poid relativement grand pour ces temps.

La première (coş) cheminée qu'on fit bâtire n'avait qu'une hauteure de 24 mètres, hauteure relativement petite pour les temps actuels, mais pour ce temps c'était une hauteure importante. Le moulin de Colentina était devenu un point de curiosité pour Bucarest et ses environs. Ce qui est plus caracteristique, c'est qu'une fois que le moulin à vapeur fut mis en mouvement, il a été impossible de décider les boulangers à venir faire moudre leur blé à ce moulin, car prétendaient-ils si tout cela est mis en mouvement par le feu et qu'il en sort de la fumée, il est impossible que la farine ne brule pas.

Ce n'est qu'un dur hiver qui gela les eaux des moulins, qui les força quelque temps après de se decider à venir faire moudre à la fabrique Assan. Malheurensement Georges Assan père mourut trop tot, en 1866 à l'age de 45 ans et ce fut à la veuve de continuer cette grande œuvre industrielle jusqu'en 1884 quand ses fils Georges et Basile Assan ayant términé leurs études à l'étranger, vinrent continuer avec beancoup d'ambition. énergie et force de travail cette industrie qui fait aujourd'hui honneur à notre pays. Depuis ils firent peu à peu une transformation radicale à l'utilage et l'emmenèrent au courent du progrès moderne. Aujourd'hui sur le même terrain de quatre hectares s'y trouvent 5 industries importantes:

— Une fabrique d'huiles végétales qui peut presser et extraire au moyen de la benzine jusqu'à 2 vagons de grains huileurs par jour.

— Un moulin qui peut moudre 7 vagons de blé en 24 heures.

Une fabrique de vernis, couleurs et autres articies

qui a été créé il y a dix ans et qui prend une bonne partie des matières primes. comme huiles sicatives de chanvre et autres de la fabrique d'huiles.

Une fabrique de mastique et graisse consistente pour les machines agricoles et une fabrique de végétaline extraite de la noix de cocos fondée cette année et qui produit 1000 kilos par jour.

Les huiles sont extraites selon toutes les régles téchniques et moyenant les installations les plus pérféctionnées.

Les gomes. résines, copahus dont on se sert pour la fabrication des vernis, sont importés de l'Asie, l'Afrique et l'Australie. Le plus éloigné endroit de provenence c'est la Nouvelle Zélande, ainsi que Zanzibar, Manila, Siera, Léona, Mozambic, etc. La valeur anuelle des vernis dépasse la somme de 250.000 frs. malgré la concurence des vernis anglais protéjés par les taxes de douane trop petites. Les huiles sont vendues dans le pays; on n'exporte que les résidus de leurs fabrication. La consommation anuelle des huiles végétales dans le pays s'élève a 8 millions kilos d'une valeur de presque 6.000.000 frs. De ces 8.000.000 kilos, 2.000.000 sont fabriqués dans le pays le reste y est importé dû aux avantages des tarifs de la douane. Cette industrie a un grand avenir chez nous.

L'installation du moulin est des plus modernes. La pierre a moudre a disparu pour faire place aux cilindres en acier et en porcelaine entre les quels le blé et les autres produits passent 15 à 16 fois jusqu'à ce que l'opération soit complète. Les machines de ce moulin moderne sont aussi compliquées que la diagrame qui représente la voie dont passe le blé dans le moulin.

L'industrie du moulin a accaparé depuis 20 ans tout le commerce intérieur du pays, ne permetant plus l'importation des farines de Hongrie.

Le moulin Assan moud jusqu'à 7 vagons de blé par jour produisant jusqu'à 4 vagons de farine pouvant alimanter la 3me partie de la population de Bucarest, c'est

à dire 100.000 hommes par jour et produit des marchandises d'une valeur de 3.000.000 anuelle.

La farine et les autres produits du moulin Assan, sont vendus dans tout le pays. Les boulangers font le moulinage du blé dont ils ont besoin, à leur compte.

La société générale des sucreries et raffineries en Roumanie. — La première fabrique de sucre qui fut crée en Roumanie, est celle de Sascut qui date de 1874, puis le prince Nicolas Bibescou construisit la fabrique de Chitila en 1876, plus tard en 1898, fut construite la fabrique de Marashesti.

En 1899 la fabrique de Sascut devint la propiété de „La société générale des sucreries et raffineries en Roumanie", qui construisit également la sucrerie et raffinerie de Roman. La fabrique de Ripiceni fut construite par une société française et celle de Brânceni, par un consortium Anglais.

Ces diverses fabriques représentent un capital important dont: La fabrique de Roman et Sascut 9.000.000 frs; Marashesti 4.500.000 frs; Ripiceni 3.500.000 frs; Chitila 2.000.000 frs. Donc un total de 19.000.000 frs., outre la fabrique de Brânceni, qui ne travaille plus.

La production de ces fabriques a toujours été en augmentant sauf une légère baisse en 1902 et 1904 qui provenait de l'état economique générale.

La production en tonnes a été pour chaque fabrique en 1906:

Roman-Sascut 12.690; Marashesti 7.327; Ripiceni 4.189; Chitila 4.379 Donc un total de 28.585.

La consommation du sucre en Roumanie se généralise de plus en plus et bien que nous soyons encore loin de la proportion de la consommation du sucre par tête, dans les autres pays, la marche suivie assure à cette industrie les plus heureuses perspectives.

La consommation en 1906 pour le pays entier et en

rapport avec la marche de l'importation et de l'exportation fut de 21.700 tonnes.

Dans cette quantité Bucarest entre pour 549 vagons.

Ce qui représente une moyenne de 3 kil. 6 par an et par tête pour le pays et de 18 kil. par tête pour la capitale.

Cette industrie tend à se developper de plus en plus en même temps qu'elle encourage la culture de la betterave qui trouve un excelent terrain dans le sol roumain et donne une forte proportion de matière sucrée.

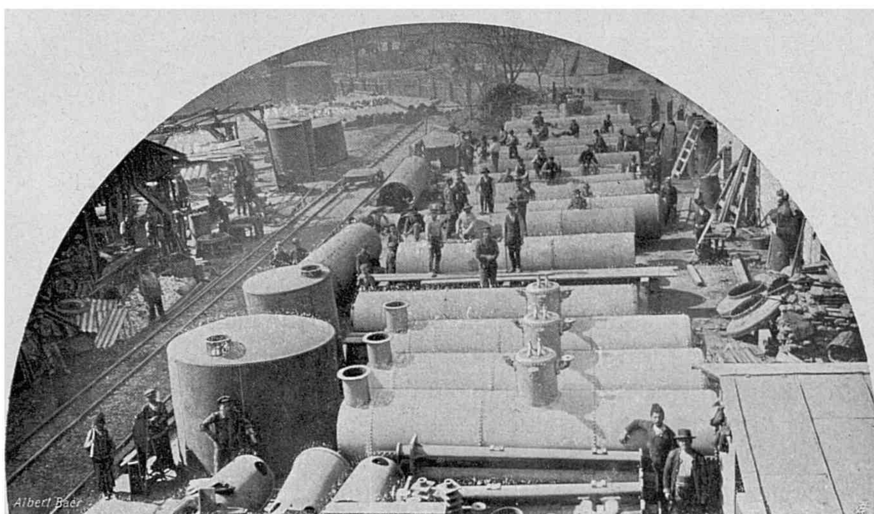
La direction de ces usines a été confiée; *Roman-Sascut*, à Monsieur Raymond Raeymachers, administrateur-delegué et Monsieur Jules Lesuisse, directeur général; *Marashesti*, à Monsieur H. Economos, administrateur-delegué; *Ripiceni*, à Monsieur Maillassoux, administrateur-delegué; *Chitila*, à Monsieur Maurice Blank, administrateur-delegué.

La fabrique de briques de Mr. Hagi Tudorake de Herastrau, qui fut tout d'abord construite en 1894 par une société en comendite à laquelle l'actuel propriétaire racheta la fabrique. La production est d'environ 7 millions de briques de toutes espèces par an. La famille Hagi Tudorache est une vieille famille de négociants, le père Tudor Hagi Tudorache originaire de Curtea de Argeş, était de son temps le plus important commerçant de Bucarest, ses magasins occupaient l'espace de la place St Georges et furent détruits lors du grand incendie de 1848; plus de 3.000.000 l. v. de marchandises périrent, néanmoins il se releva grâce au crédit que l'étranger lui accorda en vue de son passé et sa parfaite honetête.

Toujours en 1906 a été fondée **la Société roumaine de cotonnage „Colentina“**, située chaussée Colentina No 84, pour la fabrication des tissus blancs de coton et autres en général, comme chifonerie etc.: la matière première est importée d'Angleterre. La fabrique est conduite par Mr W. A. Marsden.

Parmi les grandes industries du pays, **la fabrique de Mr E. Wolff,** rue Cuţitu de argint, occupe une des premières places.

Fondée en 1877 avec 27 ouvriers, elle en possède aujourd'hui de 650—850; son capital est de 1.500.000 frs, et son industrie métallurgique prend un grand développement à la suite de l'outillage perfectionné qu'on y a introduit. C'est incontestablement la plus importante fabrique



Usine de la fabrique E. Wolff.

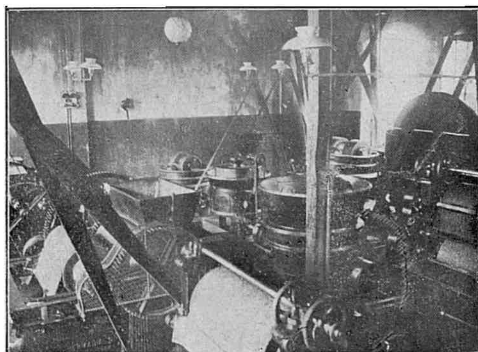
du genre dans tout le pays. C'est elle qui a construit et installé les 15 réservoirs de 500 wagons chaque, du port de Constantza, l'estacade de Braila, et bien d'autres grandes constructions en fer, qu'auparavant on n'eut pu éxécuter dans le pays. La maison possède un bureau technique rue S-tu Dumitru.

La fabrique „Stella", de savons et bougies de stéarine et parfums, — chaussée Colentina No 66 — date de 1883, et produit aujourd'hui d'excellents fabriqués qui couvrent en grande partie les besoins de la consommation

pour tout le pays, elle a reçu de nombreuses distinctions à divers expositions et a été classée „hors concours“ à celle de l'an 1906 pour ses savons fins, médicinaux, ses bougies de luxe etc. Elle emploie 45 ouvriers et appartient au Dr I. Hofmeier de Gratz; c'est Mr Th. Bartsch qui la dirige.

La fabrique de chocolat C. I. Zamfiresco, boulevard Elisabethe 38. Jusqu'en 1870, la consommation du chocolat est insignifiante. À partir de cette date, on commence a introduire et a consummer dans le pays, le chocolat et le cacao introduit surtout de la Suisse et de la France et la consommation augmente petit à petit.

En 1891, l'industriel français F. Bresson, fonde la

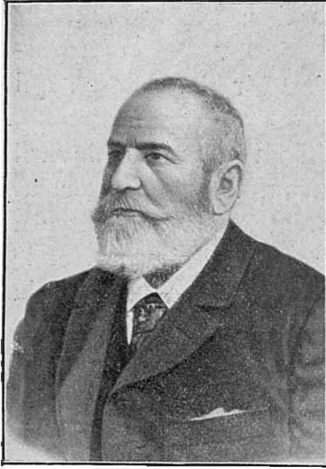


Un intérieur de la fabrique de chocolat C. I. Zamfiresco.

première fabrique de chocolat à Bucarest. Cette fabrique passe en 1898, dans la possession de M. C. I. Zamfiresco qui continue aussi aujourd'hui d'être le propriétaire.

M. C. I. Zamfiresco, donna à sa fabrique en 1906 tout le confort demandé par le progrès de cette industrie, ainsi que ses produits rivalisent avec ceux de l'étranger. La vente faite pendant la dernière année a été de 800.000 frs. de cette somme presque pour 350.000 frs. a été consummé par la capitale, ce qui représente 90 % de surplus par raport à la consommation faite au début de la fabrique.

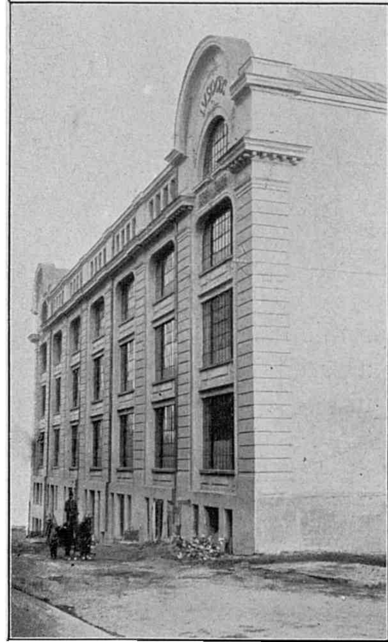
Une des grandes installations industrielles de la capitale est la maison de commerce **Socec & Co.**, maison de librairie fondée à Bucarest en 1856 par Ion V. Socec un des plus actifs membres de la chambre de commerce dont il fit partie depuis sa création (18o4) jusqu'à sa mort. En 1871 la maison installa une typographie, puis une fabrique de cartonnage, une lithographie, zincographie et aujourd'hui c'est la première institution d'arts graphiques en même temps que de librairie du pays. La maison dirigée par les frères



M. Ion V. Socec.

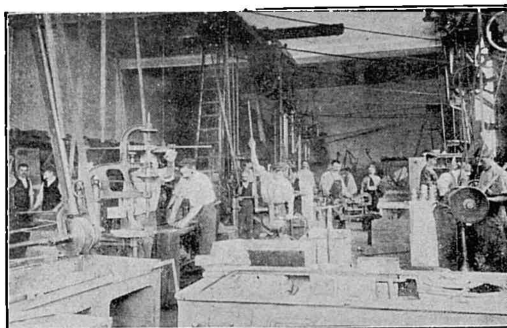
Jean et Emil Socec a été transformée en 1905 en société par actions.

L'ancien local de la librairie, actuellement dans la Calea Victoriei, vient d'être démoli, et sur le même emplaçement on verra bientôt surgir un imposant édifice destiné au même bût. Pour la fabrique qui se trouvait rue Berzei la maison vient de faire construire une magnifique batisse rue Lipscani, d'après toutes les éxigences modernes d'une pareille industrie et dont nous donnons la gravure.



Les ateliers „Socec & C-ie".
(rue Lipscani-nuoi).

B. Gaiser Calea Grivitzei 138; fabrique de produits métaliques. Elle fut fondée en 1859 par M. Baptiste Gaiser, n'ayant à son emploi que 5 ouvriers. Aujourd'hui elle



Intérieur de la fabrique B. Gaiser.

emploie 120 ouvriers, ayant une installation moderne, conduite par la force motrice. Elle est dirigée par MM. Rudolf et Albert Gaiser.

La fabrique de machines et appareils de sondages **Henry Mayer & C-ie de Nuremberg** a installé une succursale à Bucarest — rue Pensionat — et une fabrique du même genre à Ploeshti. Elle a éxécuté les sondages de Aquila-Română, Stejar etc.

Les machines à écrire **Yost** sont introduites en Roumanie depuis presque dix années et due à leure réputation mondiale, la maison a réussi a placer dans le pays plus de 3.000 machines dont au Palais Royal, aux ministères et aux différentes autorités de Bucarest et de la province etc.

La représentence de ces machines est confiée à Mr M. Segaller, qui les représente dignement et à qui on doit aussi la création à Bucarest d'un cours gratuit pour l'écriture à la machine, ce qui donne le moyen d'éxistences à beaucoup de demoiselles pauvres.

Une industrie nouvelle et modeste a été créé en 1901 rue Isvor par **L. Abramovici** qui fit une fabrique de meubles en fer et en bronze ainsi que divers articles de ménage, en fer émaillé, bronze, fonte etc.

LES GRANDES SOCIÉTÉS FINANCIÈRES.

A côté des grandes institutions financières sous le contrôle de l'Etat, se sont développées à Bucarest d'importantes maisons de banque privées qui la plupart étaient formées au début par des associés limités ou commandités et qui presque toutes ont adopté la forme de sociétés anonymes.

— Une des plus anciennes maisons de banque établies à Bucarest fut **la Banque de Roumanie,** fondée en 1865 au capital de 25.000.000 frs. dont 10.000.000 frs. versés et appartenant à une société anglaise par actions, dont le siège est à Londres, autorisée à fonctionner en Roumanie par un acte de concession du prince Alexandre Ioan I; en 1904 expirait la concession de 35 ans renouuvellée par le décret princier de S. M. Charles Ier, aussi en 1903 cette banque a liquidé passant tout l'actif et le passiv à la nouvellle banque formée à Londres et appelée **The Bank of Romania Limited,** le capital de cette banque est de 7.500.000 frs. en 50.000 actions de 150 frs. chaque. D'après ses sta tuts elle peut contracter toutes opérations comerciales, industrielles, hypotécaires, financières etc. A la clôture de 1906 les opérations de 1905—1906 s'élevaient à 30.026.978 frs. le bénéfice net est de 661.402 francs et le fonds de réserve — l'ancien compris — se monte à 37.992.317 frs. 90 c.

La banque générale roumaine, fondée en 1897 par Mr. Em. Costinescu, actuellement Ministre des finances, a été constituée en société anonyme par actions au capital de 10.000.000 de lei sous les auspices d'un syndicat composé par la Direction de la Disconto-Gesellschaft à Berlin, les maisons S. Bleichröder à Berlin, A. H. Elias Frères à Bucarest et autres notabilités du pays.

Bien que fondée en 1897, déjà en 1898, elle participe avec le syndicat Disconto-Gesellschaft et Bleichröder à la conversion d'une partie de la dette publique de l'Etat Roumain par une prémière emission de 180.000.000 de rente 4%, participant après, avec le même syndicat, à toutes

les grandés opérations financières du pays, comme: l'emission des bons de tresor pour 175 mil lei, l'emission de rente 5% de 185 mil lei affectée à la conversion des bons de tresor et en 1905 à l'emprunt de 400.000.000 de lei, ayant pour but la conversion de la dette publique de 5% à 4%. La Banque Générale a contribué à la fondation de la Société Générale de Sucreries et Raffineries en Roumanie au capital de 9.000.000 lei et à la fondation d'importantes industries pétrolifères en Roumanie par la formation des Sociétés „Telega Oil Co. Ltd", „Buştenarii", „Credit Petrolifer", „Vega" ensemble au capital d'environ 30.000.000 lei et à la fondation de la Société „Argeş" pour l'exploitation de Forêts et l'Industrie du bois anciennement E. Lessel. La Banque Générale Roumanie a des Succursales a Braila, Constantza, Giurgiu, Craiova, T.-Măgurele, Ploeşti qui s'occuppent aussi d'avances sur céréales et tout particulièrement de la vente en commission des céréales.

La banque de crédit roumain est de date toute récente (1904); son capital est de 5.000.000 frs, dont 3.000.000 versés. Les opérations pour 1906 se chiffrent par 66.165.009 donnant un bénéfice net de 568.359 frs. Son fond de réserve est de 150.000 frs.


La banque de crédit roumain. rue Smărdan.

Cette banque lors de sa formation a fusionné avec l'ancienne vieille maison de banque autrichienne Ieschek et C-ie, fondée en 1888 et commanditée par la Länderbank de Vienne. Le siège actuel est à l'angle de la rue Smărdan et de la rue Doamnei, dans le palais de la Société d'assurance „Nationala".

La maison Marmorosch, Blank & Co. sous la forme colective Marmorosch, Blank & Co. construit en 1878 avec l'entrepreneur Leon Guillaux la ligne Bucarest—Prédeal, en 1882 le tunnel Barboşi—Galatz. La même année avec la société marseillaise des ciments du Midi elle entreprend la canalisation de la capitale. En 1885 elle participe à la transformation de la fabrique Mandrea de Filaret en société anonyme pour fournitures militaires et chaussures.

En 1887 elle participe à la fondation de la fabrique de papier Scaeni. En 1888 elle prend part à la transformation de la maison Goetz en société anonyme pour l'exploitation forestière au capital de 8.000.000 frs.

En 1889 elle devient la commanditée des banques Darmstädter de Berlin et Banque Commerciale de Pest au capital de 2.500.000 frs, porté en 1893 à 3.000.000 frs, et participe alors avec l'ingénieur I. G. Cantacouzino à la fondation d'une fabrique de ciment à Braila et à la construction de la ligne Dorohoi—Iassy et puis en 1895 de la ligne Rimnic-Vălcea—Câineni.



M. M. Blank.

En 1895 elle effectue l'emprunt communal de 32.500.000 francs.

En 1897 elle fonde la société d'assurances „Générala" au capital de 3.000.000 frs. En 1898 elle fait la conversion de 54.000.000 des emprunts de la ville de Bucarest, réorganise la fabrique de sucre de Chitila qui devient société anonyme au capital de 2.500.000 frs et enfin porte son capital à 5.000.000 frs.

En 1905 la banque devint société anonyme au capital de 8.000.000 avec le concours de ses anciens commanditaires et de la Banque du Commerce de Berlin. Cette année là, la nouvelle société commandite la maison Carissy, qu'elle transforme en comptoir Franco-roumain; puis avec

le concours de la banque de Paris et des Pays-Bas qui s'associe à elle, la société porte son capital à 10.000.000 lei.

Enfin en 1906 elle transforme l'exploitation pétrolifère Hagienoff et Cimpeano en société anonyme „Trayan“ au capital de 5.000.000 frs. Elle crée peu après la fabrique de tricotages et tissus de Bucarest au capital de 1.000.000 frs, participe à l'emprunt de 35.000.000 de la ville de Sofia et comme ses opérations s'étendent jusqu'en Orient crée la banque de Commerce et de Dépots de Salonique au capital d'un million.

La banque Glücklich, Dickin & Cie de Bucarest qui à aussi une succursale à Galatz date de 1904 et a fondé en 1905 avec quelques autres capitalistes la société roumaine pour l'industrie du coton, au capital de 1.000.000 frs, et en 1906 la société anonyme forestière „Union“ au capital de 8.000.000 frs, ainsi que la société, par actions, de tricotage F. Bäsken au capital de 675.000 frs.

La Banque commerciale Roumaine a été fondée en Février 1907 avec le concours et l'appui financier des Banques étrangères et des banquiers ou capitalistes roumains suivants:

Banque de l'Union Parisienne à Paris, 60.000.000 frs. capital; Viener Bank-Verein, à Vienne, 130.000.000 fr. Banque Anglo-Autrichienne à Vienne, 80.000.000 frs. Crédit Général Liégeois à Liège, 30.000.000 frs. Crédit Anversois à Anvers, 10.000.000, frs. Maison de Banque G. Economos & Figlie; Maison de Banque à Trieste; Maison de Banque S. Halfon & Fils à Bucarest; Maison de Banque J. Staehli & Fils à Bucarest; Monsieur Joan N. Chrissoveloni à Bucarest; Monsieur Hector Economos à Marasești.

Cette Banque a repris la majeure partie des affaires de diverses banques roumaines en sorte que lors de l'ouverture de ses bureaux elle a pu alimenter de suite son activité.

Pour pouvoir mettre, à la disposition du public tous les services de banque en général et cela d'une façon pra-

tique et toute moderne, la Banque Commerciale Roumaine a acheté l'ancien immeuble Zerlendi qui vient d'être restauré et amenagé de très heureuse façon.

Tous les services de caisses et les guichets sont au rez de chaussée dans un local d'un seul tenant ayant près de 1000 mètres de superficie; l'absence de murs et de cloisons fait que l'air et la lumière pénètrent partout dans ce vaste hall, et que le public a un accès des plus faciles auprès des employés qui doivent le servir ou le renseigner.



La banque commerciale Roumaine.
rue Smărdan.

En outre, la Banque Commerciale a inauguré en Roumanie pour le dépôt et la conservation des objets de valeurs, titres etc., un système qui depuis longtemp déjà est pratiqué à l'étranger et qui rend de réels et importants services au public.

Dans des caves de 4 à 500 mètres de superficie, hautes de 4 mètres, dont toutes les parois ont environ 1 mètre d'épaisseur de briques, beton armé, et blindage d'acier, la Banque Commerciale Roumaine a installé de petits coffres-forts ayant chacun une serrure spéciale et une cléf différente.

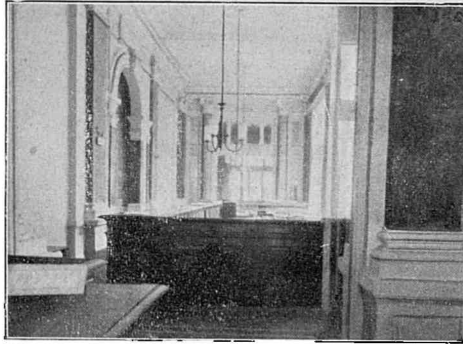
Le client de la Banque qui loue un de ces compartiments a seul la clef qui ouvre son coffre et il peut y accéder librement pendant toute la journée sans, aucune formalité ni entrave et cela aussi souvent qu'il le désire.

Le prix de la location est des plus minimes et ne représente même pas l'intérêt du prix que devrait payer le client pour acquérir un coffre et le placer, chez lui avec

bien moins de securité contre l'effraction ou l'incendie, l'immeuble de la Banque étant jour et nuit surveillé par une garde spéciale faisant des rondes de contrôle. Au surplus, toutes les parois, le sol et le plafond sont construits, de façon à rendre impossible toute effraction ou même toute détérioration par incendie.

Après avoir installé son Siège Central à Bucarest, la Banque Commerciale Roumaine a également construit à Braila dans un immeuble qu'elle a acheté, une succursale sur le même modèle qu'à Bucarest et elle a ouvert ensuite une Agence à Galatz qui offre au public les mêmes facilités.

L'ensemble de ces faits a mis rapidement la Banque Commerciale Roumaine au rang des meilleures institutions de crédit en Roumanie.



Un intérieur de la Banque commerciale.

Banque Félix Grün & C-ie, Bucarest, rue Academiei No. 1. Bureau central de vente de la loterie du roy. de Roumanie priv. en classes. Cette loterie, sanctionnée par le Gouvernement comprend six classes c. à. d. six tirages, à raison d'un tirage par mois. Les tirages sont officiels et contrôlés par le gouvernement qui garantit le payement de lots en espèces; 60.000 numéros (billets) sont mis en vente desquels 30.000 doivent irrémediablement gagner.

La maison de banque L. Berkowitz dirigée aujourd'hui par les frères Ely, Adolphe et Max Berkowitz comme propriétaires, fut fondée en 1880 par L. Berkowitz pére qui au commençement ne faisait que des opérations d'éscompte, mais dû au progrès de ces operations, fonda la maison de banque et s'associa a ses fils et anciens procuristes Ely et Adolphe Berkowitz qu'il conduisit jusqu'en 1903 quand il se retira pour ceder la raison aux associés d'aujourd'hui.



La maison de banque L. Berkowitz.

On voit combien le rôle de ces banques a été prépondérent dans le développement de l'industrie et combien leur concours a été précieux à l'Etat et à la commune pour la bonne réussite de leurs opérations financières; du reste toutes ces banques réalisent des sérieux bénéfices et le crédit roumain en tire un avantage marqué qui lui assure le concours des capitaux étrangers dans sa voie de progrès.

LES SOCIÉTÉS D'ASSURANCES.

Ces sociétés ont éxisté depuis trés longtemps en Roumanie et leur sort a beaucoup varié. Aujourd'hui Bucarest compte 5 sociétés dont la **Dacia-România** est la plus ancienne. Elle est le résultat de la fusion (1881) des sociétés *Dacia* avec la *România* dont la première, fut crée en 1871, ayant un capital de 3.000.000 frs. et la seconde en 1873, ayant un capital de 2.000.000.

Depuis sa fondation, *la Dacia* eut comme directeur

jusqu'en 1876 M. A. Vorrel et à partir de cette date, jusqu'à sa fusion M. I. Schlesingher.

La *Romania* eut jusqu'à sa fusion M. I. Seculici. *La Dacia-Romania* a actuellement un capital de 4.000.000, entièrement versé. La reserve du capital est de 1.500.000 frs. Les sommes représentant les différentes branches des assurances en 1906, sont: 1.220.396.711 incendies; 85.069.501 grêle; 303.331.799 transport; 5.451.227 vie. Les dommages payés depuis sa fondation jusqu'en 1906 sont de 179.506.156 frs. Les membres du conseil d'administration des deux sociétés avant et après leur fusion furent:

Dacia: B. Boerescu, T. Negroponte, G. Gr. Cantacuzino, Menelas Ghermani, Th. Mehedinţeanu, V. Gh Porumbaru, St. Ioanide. C. Deroussi, Al. Zissu, A. Halfons, Em. Protopopescu-Pache, C. D. Athanasiu, Al. Orescu, N. Ionid, Assicurazioni Generali, C-ie Générale de réassurances de Paris.

România: L. Calenderoglu, N. Calimachi-Catargi, Dim. Cozadini, Mich. Daniel, Em. H. Manoach, le prince Dim. Gr. Ghika, Th. Vaïssa, Major M. Anastasievici, Banca Romaniei, M. Cogălniceanu, T. Negruzzi, I. Neuscholz, G. C. Philippesco, Al. C. Plagïno, V. Pogor, G. I. Racovitza, D. Rossetti, le prince Al. Ştirbey, M. de Waldberg, Is. Ch Daniel, Al. Şendrea.

Dacia-România: Gh. Chiţu, Colonel Dabija, N. Chrissoveloni, Eulogio Georgieff, Al. Lahovary, Ion Kalenderu, P. S. Aurelian, Em. Costinescu, Gr. Triandafil, A. D. Holban, Iuliu Seculici, An. Stolojan, le prince D. B. Ştirbey.

La Société générale d'assurances „Naţionala" fut fondée le 8/20 Décembre 1881, ayant un capital de 3.000.000 frs, représenté par 15.000 actions à 200 frs et souscrit entièrement dans le pays, dont les principaux souscripteurs furent:

M. M. Marghiloman, D. Sturdza, P. Grădişteanu, G, C. Philippescu, Guillaume Ormody, Jacques M. Elias, Ch. L. Zerlendi, C. Zappa, N. D. Moroeanu, Vasile Pogor.

Jacob Neuschotz, E. Costinescu, Menelas Germani, Th. Rosetti, Em. Grünwald, I. I. Manoach, P. Stoicescu, N. I. Chrisoveloni, T. Taciu, Em. Farchi, Leon Halfon, Ilie Niculescu, Nicolae Ioanid, Ioan S. Brătianu, A. Zachariadi & C-ie, C. Christescu, S. I. Halfon.

En 1886 le capital social fut reduit à 2.000.000 frs.

Le premier conseil d'administration fut composé par M. M. Ion Marghiloman, Dimitrie Sturdza, Em. Costinescu, P. Grădişteanu, Th. Rosetti, Ch. L. Zerlendi. N. D. Moroeanu, Vasile Pogor, Jacob Neuschotz, G C. Philippescu,



Le palais de la Société générale d'assurances „Naţionala".
rue Doamnei.

M. Germani, Constantin Zappa, M. Dumba, Jacques M. Elias, Guillaume de Ormody.

Directeur Général fut nommé M. Em. Grünwald, qui fonctionna jusqu'en 1901, quand il se retira. Il fut remplacé par l'actuel Directeur général, Mr. Boghos Popovici.

Les suivants membres se sont succédés depuis la fondation:

MM. A. Băicoianu, D. Theodorescu, Pache Protopopescu, I. Negruzzi, G. Triandafil, T. Maiorescu, C. Nacu,

Em. M. Porumbaru, D. Marinescu-Bragadiru, E. Grünwald, le prince Barbu Stirbei, Anton Carp, Dr I. Costinescu, Général I. Lahovary et Oscar Gentilomo.

A la fin de l'année 1906 la société avait un total de fonds de garantie de frs 20,160,435.46, en dehors des fonds des associations mutuelles qui représentait 2,448,656.31 frs.

Les dommages payés depuis sa fondation représentent un capital de 83.000.000 frs.

„Generala" Société roumaine d'assurances générales fut fondée à Braila le 26 Fevrier 1897 sous la dénomination de Société roumaine d'assurances générales de Braila, ayant un capital social de 3.000.000 lei entièrement versé. A la suite de l'assemblée des actionnaires du 4 Avril 1899, on décida le changement de sa dénomination en „Generala" et le siège fut transféré à Bucarest. Actuellement la société construit un hôtel dans la rue Smârdan pour y transférer ses bureaux.

Les fonds de garantie à la fin de 1906 furent de 16.449.547,77 lei.

Les dommages payés depuis sa fondation jusqu'à la fin du 1906 furent de lei 33.371.944,40. Le capital des assurances sur la vie à la fin de l'année 1906 représente la somme de 39.318.150 lei.

Le premier président du Conseil de la Société fut M. D. Sturdza qui en 1897 se retira et fut remplacé par M. Al. Marghiloman.

Les Vice-Présidents du Conseil de la Société furent: MM. N. V. Perlea et Tache Anastasiu, et sont actuellement: MM. Maurice Blank et D. Protopopescu.

Les Membres du Conseil d'Administration à la fin de l'année 1906 sont: MM. G. G. Assan, Comm. Marco Besso, N. G. Cantacuzino, C. G. Cociaşu, A. Erfling, Comm. E. Gentilli, Gr. E. Golescu, J. Kahané, V. B. Mendl, C. Olănescu, C. G. Petraru, Comm. E. Richetti de Terralba, Th. Ştefănescu, Ph. Weiss, Z. C. Zamfirescu.

La société d'assurance **„Patria"** qui siège dans son

propre immeuble, dans le „Pasagiul-Român“, peut compter parmi les grandes sociétés d'assurances.

Elle n'exploite que les branches de vie et d'accidents.

Nous reproduisons quelques chiffres du XX-me compte-rendu de la société et qui peuvent donner une idée exacte du progrès de ses affaires.

En 1906, il sont entré 1440 offres d'assurances sur la *vie*, représentant un capital de 9.033.266 frs dont furent émises 1326 polices pour un capital de 8.175.266 frs. Les dommages payés en cette branche pour 1906, représentent la somme de 42,740.72 frs. Par rapport aux années précédentes, ils résulte que le stock de ces affaires a doublé et que les reserves ont triplé. La branche *accidents* se chiffre pour la même année, ainsi qu'il suit: primes nettes de ristournes 798,325.20 francs; cédées aux réassurances 92,580.73; gardées par la société 705,744.47; dommages payés 839,503.81 frs. Les dividendes distribuées aux actionnaires pour 1906, ont été de 12 lei par action.

Le Conseil d'administration se compose de MM. J. M. Elias, J. Seculici, Dr J. Costinesco, D. Carp, G. G. Meitani et A. Maresch censeurs et MM. N. Ioanid, Dr. C. Rădulescu et C. Vrana censeurs suppléants pour 1907. Le directeur de la société est M. Romalo.

L'Agricola, société anonime d'assurances générales, fut autorisée de fonctionner à la date du 1-er Juillet 1906, mais elle ne commença ses opérations que le 1-er Juin 1907, quand elle n'exploita que les branches de transport et incendie.

Ce n'est qu'au commençement de l'année 1907, quand la direction de la société fut confiée à M. Theodor Fritsch secondé par M. A. Steiner comme sous-directeur, qu'on s'occupa de sa constitution.

Son capital entier fut souscrit dans le pays, malgré les circonstences contraires de cette année, comme une mauvaise année agricole et les révoltes des paysans. Les réassurances sont faites chez: „Britisch & Foreign Insu-

rance Co., Ltd", de Londres, „Riunione Adriatica di Sicurta" de Triest, „Union" Incendie Paris, le Lloyd néérlandais, Amsterdam, National. Londres et autres.

Sitot que la société commença a exploiter aussi la branche de vie, son capital vérsé fut augmenté à 2.000.000 francs.

Son conseil d'administration est composé par: MM. C. Colibășanu, grand propriétaire, comme président; Basile Missir, ancien ministre et Luca Elefterescu grand propriétaire, vice-présidents; Dr. N. Angelescu député, Leon Costiner propriétaire, Dr. I. Dumitrescu, C. Disescu ancien ministre, M. Helder commerçant, D. Ionescu maire de Braila, Al. Lucasievici de la The banque Ltd., S. Prager, Ad. Solomon industriel et L. Timmerman, directeur de la Banque commerciale, membres.

LE COMMERCE

Nos grandes maisons de commerce ont été et sont encore en majeure partie des entreprises individuelles datant déjà de longues années et qui conduites avec habileté et capacité ont su traverser toutes les crises, parfois redoutables de notre commercé commençant; plus tard quelques unes de ces maisons voyant le cercle de leurs opérations s'agrandir et voulant étandre encore davantage leurs entreprises, ont cherché à augmenter leur pouvoir d'action en adoptant la forme des sociétés en comandite ou par actions. Parmi nos grandes maisons citons:

Le comptoir Franco-roumain — rue Lipscani No. 8, qui s'occupe d'importation et exportation a été fondé en 1881 par A. Carissy qui s'associa en 1904 à Mr Lévy-Straus pour former le dit comptoir commandité par là banque Marmorosch, Blanc et C-ie. Actuellement le fonds de roulement est de 600.000 frs, mais qui doit passer à 1.000.000 aussitôt la transformation de la société en commandite, en société par actions.

La maison de commission Zweifel et C-ie — Calea Moşilor No. 31 et 33 — conduite par MM. Thomas et H. Zweifel et représentant des fabriques et des maisons commerciales de tous les pays, date de 1872, lorsqu'elle fut fondée au capital de 20.000 frs et n'avait que 2 employés; à sa mort Thomas Zweifel 1897, laissait sa maison au capital de 200.000 frs, et avait 30 employés et de nombreuses succursales. Aujourd'hui la maison est au capital de 500.000 frs, possède plus de 60 employés et fait pour près de 25.000.000 frs d'opérations par an. A l'Exposition de 1906 elle a obtenue la médaille d'or avec diplome pour son produit „L'engrais phosphatique Thomas".



Le pavillon de la maison de commission Zweifel et C-ie à l'Exposition.

La maison Wyss-Iselin & C-ie — rue Teilor No. 9, date de 1869, lorsqu'elle fut fondée par Math. Iselin pour devenir Iselin et C-ie en 1888 et la raison actuelle en 1900; comme on le voit c'est une de nos plus anciennes maisons de commission qui représente les usines silésiennes et allemandes et nombreuses autres fabriques de l'étranger et de Roumanie. La maison est conduite par MM. H. Wyss-Iselin et F. Staeger-Haussmann.

La maison Paul Schuele, — rue Doamnei No. 14 — fondée en 1899 représente dans le pays les fabriques d'articles de fer, les tissus, coloniaux, articles techniques, l'industrie du pétrole et l'agriculture, la commission en général avec l'étrangér.

Enfin il est juste de parler de deux grandes maisons de commerce dont le bût est justement de faciliter les

opérations de transport qui suscitent d'habitude tant d'entraves au commerce.

La maison d'expeditions internationales Schenker & C-ie de Vienne date de 1872, la filiale de Bucarest — elle en a 31 — a été crée en 1879. Cette maison a organisé des services directs pour les expéditions d'Angleterre, d'Allemagne, de France, d'Autriche et d'Italie, c'est à elle que fut confié le transport de France à Bucarest des 17.000.000 kgr. de materiel pour les fortifications de la Capitale. La maison possède plus de 500 wagons spéciaux pour ses transports et a participé à la formation des sociétés de navigation maritime Adria et Austro-américaine de Fiume et de Trieste, et de navigation fluviale de l'Allemagne de sud qui est entendue aujourd'hui avec le service de navigation roumain pour leurs transports.

Toujours en 1879 fut fondée à Bucarest **la maison de transports Kohn & Mittler,** les premiers transports à cette date consistaient en transports par grands chariots qui apportaient les marchandises de Braşov à Bucarest et autres villes du pays à travers des chemins impossibles. Cette maison au fur et à mesure de l'amélioration des routes et des moyens de transport, en même temps qu'avec le développement du commerce et de l'industrie, prit chaque jour plus d'extension et en 1905 fusionna avec la société ci dessus qui devint la société anonyme internationale des transports au capital de 2 millions.

Le **Norddeutsche Lloyd** société de transport qui a une succursale à Bucarest, fut fondée en 1857 en société par actions à Brême et fut reconnue sitôt par le gouvernement comme personne juridique. Le capital fut de 3.000.000. Le bût de la société fut dès le commençement d'organiser un service régulier de ses bateaux à vapeur pour les trajets de l'Europe sur fleuve et sur mer. Dans ces 50 ans depuis sa fondation réalisa les plus grande progrès possibles facilitant tous les moyens de transport soit pour marchandises soit pour voyageurs d'une manière comode et en

peu de temps. Les bateaux à vapeur de la compagnie sont trés luxueux et bien amenagés.

La société est représentée très dignement à Bucarest par M. Lucasievici qui a arangé pour ce service un élégant bureau sur la Calea Victoriei au coin de la rue Regală.

Le bon goût, aujourd'hui société par actions, occupant son propre local — rue Lipscani No. 8 et rue Stavropoléos 11,—maison de blanc et de confections, modes, nouveautés etc. dont les riches devantures sont pour les nombreux promeneurs de la rue Lipscani, des objets continuels de curiosité et d'admiration, a été fondée. en 1880 par Mr Al. Ascher; elle devient en 1895 la propriété de MM. Ascher et Alb. Lévy puis bientôt —1904 — fut formée en société en commandite sous la raison sociale Dannhauer, Delettre & Co.



Les grands magasins „Au bon goût".
rue Lipscani.

La maison G. S. Becheanu & I. Iliescu — rue Lipscani No. 26 — a été fondée par S. Becheanu en 1851, c'est une des plus anciennes et en même temps des plus solides maisons de commerce de Bucarest; en 1895 le fils G. Becheanu s'associant Mr Iliescu, vieil employé de la maison, la raison sociale devint Becheanu et Iliescu. La maison fait le commerce de manufactures et confections de tout genre.

Les frères Iancu ont fondé en 1885 une maison de manufactures en gros, rue Decebal et Barației, sous la

raison sociale „fraţi Iancu“ qui occupe son local propre et dont les opérations s'étendent dans tout le pays.

La maison „Au bon marché“ — rue Lipscani No. 60—62 — est également une importante maison de manufactures confections et nouveautés dirigée par Mr Al. Hasan son propriétaire, fils de A. Hasan dont les magasins éxistaient depuis 1820 sur la place Lipscani où se trouve aujourd'hui la petite fontaine dorée et qui était un des premiers magasins de nouveautés et de manufactures d'alors bien connu par les élégantes de l'époque.

La maison de manufactures Luca P. Niculescu manufacture en gros et en detail lingerie etc. maison essentiellement nationale et la plus importante de Bucarest date de 1871, quand elle fut crée par feu Luca P. Niculescu, un des plus honnêtes et actifs marchands roumains de Bucarest. En 1903, à la suite de la mort de Luca P. Niculescu, les affaires du magasin furent confiées a son fils Jean, qui quoique très jeune encore, est un digne héritier de son pére.

La maison **Solomon Hechter-fils**, rue Lipscani 59, maison de manufacture en gros, occupe aussi une place importante dans le commerce de Bucarest. Conduite avec beaucoup d'intelligence par M. I. Hechter, la maison a accaparé une nombreuse clientelle dans tout le pays.

La maison L. Stark — rue Stelei No. 2, — bien qu'assez récente datant de 1892 a crée déjà en 1900 la fabrique de chapeaux „Fosatti“ rue Lănăriei, la fabrique de rubans, les fabriques de Sinaia, de Fetesti etc.; cette maison représente de nombreuses industries et importantes maisons de l'étranger, entre autres la maison Révillon frères de Paris, dont les productions ont été si admirées à l'Exposition.

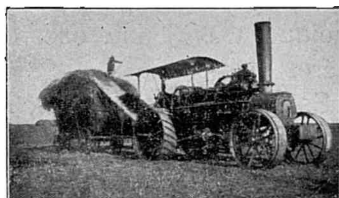
Le commerce de draps en gros et en detail est fait dans tout le pays depuis 1856 par **G. Breyer** fils dont le magasin rue Lipscani No. 24 et 53 est tenu aujourd'hui par ses fils sous la raison G. M. Breyer Fils, étant conduite par MM. H. et A. Breyer.



Les magasins Rosenfeld & Witzling.
rue Academiei.



Les magasins Al. Assan.
rue Lipscani.



La charrue à vapeur „John Fowler“, de la maison Jules Saxon.
rue Armaş.



Le pavillon de la maison J. Abramovitz à l'Exposition.

Une vieille maison, — **Jos. Abramovitz** — très remarquée à l'exposition par la richesse des machines exposées. A la suite de ce succès, s'établit à Bucarest, rue Edgard Quinet No. 6; elle représente des machines agricoles et industrielles des marques bien connues de Rud. Sack; Ransomes Sims et Jefferies Ld.; Adriance, Platt & Co., Poughkeepsie. Dépuis 1854 quand la maison fut fondée à Botoşani par Joseph Abramovitz auquel ont succédé aujourd'hui Maurice & Moritz Abramovitz. La maison continue à être representée tant en Moldavie qu'en Valachie où elle a été établie à la suite du succés emporté à l'exposition de 1906.

La raison Watson & Youell, Bucarest, Galatz, Braila, Soulina, Constantza. — Maison de machines agricoles, industrielles, installations de chauffage, de pétrole, d'eau, d'électricité etc.

Cette maison a été fondée en 1869 par MM. Watson & Youell ayant son siège à Galatz et des succursales à Braila et Soulina. Plus tard à l'ouverture du trafic par le pont de Cernavoda une succursale a été également établie à Constanţa.

Au début les deux associés ne s'occupaient que d'affaires maritimes en leur qualité d'agents de la maison Wm. Johnston & C-ie L-td Liverpool et d'autres armateurs anglais, de la vente de charbons, d'expéditions. Un an plus tard MM. Watson & Youell ont été nommés par la société d'assurance „Lloyds" ses agents et ses commissaires d'avarie.

En 1889 à la suite du décès de Mr Watson, Mr Youell entre en association avec quelques uns de ses plus anciens collaborateurs sous la même raison sociale de Watson & Youell. En 1892 une nouvelle succursale est ouverte à Bucarest, pour faciliter les rapports de la maison avec les principaux importeurs du pays domiciliés dans la capitale.

La direction de la vente des machines agricoles a été confiée à Mr W. G. Boxshall.

Les maisons principales des machines agricoles dont

MM. Watson & Youell sont les agents généraux en Roumanie sont les suivantes: Marshall, Son & C-ie L-td; International Harvester C-ie Deering; H. F. Eckert; Hofherr & Schrantz.

Il en est de même de la maison Chatwood dont les coffres-forts ont été également introduits par M. M. Watson & Youell.

L'introduction des vignes algériennes de Mr Paul Gros & C-ie, successeurs de Mr Felix Carrière a également contribué à élargir la sphère d'action de la maison et a naturellement conduit MM. Watson & Youell à ouvrir dans leur bureau une section spéciale pour les instruments intéressant les viticulteurs tels que les charrues et les cultivateurs de Vernette, les pulvérisateurs de Vermorel, les philtres de Teo Seitz, les presses à vin, les fouloirs de Umrath etc. etc., dont la demande ne cesse de croitre.

Dans le domaine industriel MM. Watson & Youell ont exécuté d'importants travaux fait pour le compte des suivantes maisons: Ganz & C-ie, Ganz'sche Elektrizitäts-Aktien-Gesellschaft, Voerner, Dufour, Custodis, c. à d. des reconstructions de moulins, des fabriques d'esprit, de scieries, d'installation de transmission de force électrique dont la plus importante est celle de Grozăveşti pour l'adduction de l'eau à Bucarest, construction de cheminées etc. etc. qui ont affermi le renom que la maison a su se créer dans le pays.

La société anonyme pour le commerce de machines et entreprises techniques ancien **„Eugeniu Behles"** rue Bibescu-Voda, fondée en 1887 par E. Behles est transformée en 1901 en société conduite aujourd'hui par un conseil d'administration et par M. E. Behles comme directeur.

La centrale étant à Bucarest, elle a des succursales à Constantza, Craiova, Braila et Varna.

Son capital est de 2.700.000 frs.

M. Jules Saxon ingénieur pour la culture à la vapeur, possède un bureau rue Armaş 6. La spécialité et son mérite est d'avoir introduit en Roumanie la charrue à vapeur. Il en a introduit depuis 20 ans plus de 60 appareils complets seulement de la maison John Fowler & C-ie de l'Angleterre.

La société en comandite **Nicolas Feher & C-ie,** rue Smardan 10, fut fondée en 1898, s'occupant de vente de machines agricoles, agence, commission, industrie. Elle est mise sous la direction de M. Léon Schönfeld. En 1905 elle devint fournisseuse de la Cour royale. En outre elle possède une fabrique de produits chimics nommée „Victoria".

La société en comandite **Weil, Joseph & C-ie,** rue Smardan 7, maison de machines agricoles et industrielles fondée en 1901.

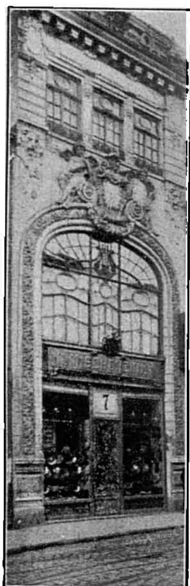
Cette maison est conduite par MM. Alois Weil et A. L. Joseph.

Elle fournit la Régie du Monopole de l'Etat, les fermes modèle Studina et Laza et l'école de Herestreu, le ministère des domaines pour les charrues que le ministère donna aux vétérans de la Dobroudja. Cette maison introduisit en Roumanie les rénommées machines à semer Brevet-Unicum Drill, originale Melichar. Elle fût recompensée de la medaille d'honneur à l'Exposition agricole de Braïla (1903) medaille d'honneur à l'Exposition industrielle de Moschi (1904), le brevet pour la medaille jubilaire Carol I et le diplome de colaborateur avec plaque à l'Exposition générale roumaine (1906).

Mentionnons encore l'importante fabrique **Cometul** de *M. Adolphe Solomon*, située rue Vulturului 20, qui occupe une importante place dans l'industrie par la fabrication de poêles, calorifères, machines de cuisine, meubles en fer et bronze etc. Ses mérites furent recompensés par différents medailles à l'Exposition de Paris 1900, à l'exposition agraire de Roumanie ect. Il fut nommé membre du juri hors concours à l'exposition générale roumaine 1906.



Les magasins „Jacques Gold"
et les magasins „William Smith".



La maison
N. Mischonznyki.



La maison „La Centrala".



Les magasins D. Wormser

Parmi les maisons d'installations techniques **la maison Jacques Gold**—Rue Doamnei No. 23 et 25 pour constructions de moulins et installations industrielles, est une des plus anciennes, fondée en 1891; elle a executé les installations des grands moulins du pays. C'est encore elle qui a fourni, le moteur de 250 H. P. qui a alimenté l'instalation électrique de toute l'exposition et a fait l'installation des moteurs des usines-électriques de Bucarest, Iaşi, Craiova, Piatra-Neamţ. Brăila, des fabriqucs de tissus de Bucarest, Buhuşi, des tanneries de Mr. Gr. Alexandresco à Bucarest etc. Plusieures medailles d'or et diplomes d'honneure lui ont été decernés aux diverses expositions.

Notons encore la **maison Robert Lanzer** Rue Stavropoleos No. 15 qui bien que récente s'afirme de jour en jour pour ses machines agricoles et industrielles dont elle fait le commerce dans tout le pays.

La maison **Rosenfeld et Witzling** — rue Academie — est aussi une filiale de la maison du même nom de Braila au capital de 500.000 frs. qui fait principalement l'exportat ion et la fourniture de matériel technic, spécialemen de pompes à incendie. La maison exporte pour quelques dizaines de millions par an et a une succursale à Anvers. Elle est representée à Bucarest par MM. A. Rosenfeld ingénieur et I. Schander comme procurateur.

La maison d'installations techniques Oscar Maller — rue S-ftu Ioanică — bien que datant de 1897 à peine, s'est déjà distinguée par ses nombreux travaux et ses installations à l'Exposition. La plupart des installations particulières ou administratives modernes sont faites par cette maison.

Dans le même genre citons encore la maison **O. Kohnu** — B-d Elisabethe — qui date de 1896 et a également fait les installations techniques des palais des sociétés d'assurance et autres administrations importantes et fabriques.

La maison **Hans Herzog & C-ie** date de 1850 quand elle portait la raison Wartanowicz et Gubler ensuité War-

tanowicz et Herzog pour devenir enfin la raiso actuelle, elle fait un grand commerce d'importations e vient de créér aussi un bureau technique pour installatiq is de toutes sortes et exploitations petrolifères. C'est une des principales maisons de commerce de Bucarest.

Parmi les grandes sociétés d'éléctricité une place d'honneur revient à la **„Société roumaine d'éléctricité Siemens-Schuckert,"** société anonyme conduite par Mr l'ingénieur Laurentziu Teodoreanu, membre du conseil d'administration, nommé administrateur délégué et investi de pouvoirs illimités de diriger et représenter la société.

Le but de la société roumaine est de créer et exploiter des ateliers de constructions éléctriques et de projeter et executer des installations éléctriques de n'importe quel genre, grandeur ou étendue; et de s'occuper de toute entreprise industrielle ou financière dans la branche éléctrotechnique.

Pour satisfaire à ces buts, la société mére de la société roumaine *„Siemens-Schuckert"* de Berlin en lui confiant sa représentance générale pour la Roumanie lui proccure les moyens et les fabriqués de ses fabriques et usines allemandes.

L'éxistance de la société roumaine, étant due à la société allemande au même nom, pour faire l'historique de la première, nous croyons oportun de dire quelques mots sur l'histoire de la société allemande, à plus forte raison que la société „Siemens Schuckert-Werke" a occupé et occupe la première place dans les manifestations de l'activité éléctrotechnique mondiale.

La société „S. S. W" fut fondée par la fusion des deux plus anciennes sociétés éléctriques par actions Siemens & Halske et Schuckert & C-ie. Les fondateurs de ces sociétés d'un côté Werner Siemens en association avec I. G. Halske et d'un autre, Sigmond Schuckert, vers la fin du siècle passé, dû à l'activité deployée par chacun pour sa part et partant des plus modestes comencements,

réussirc à fonder en peu de temps ces deux raisons sociales qu' ont contribué en majeure partie autant au développement de la science éléctrotechnique, que surtout à celui de son industrie.

C'est au nom de leurs fondateurs, donc au nom de ces deux maisons qu'est liée la résolution et l'éxecution des plus importants travaux dans la branche de l'electrochnique dans le monde entier. À fur et à mesure et par rapport aux grands travaux éxecutés, les fabriques et les usines respectives de ces deux sociétés se developpent d'une manière correspondante et la première époque dans l'histoire du progrès de ces maisons est close à la fin du siècle passé, en les consacrant de grandes forces conductrices sur le terrain électrotechnique.

C'est au commencement du XX-ème siécle que ces deux fortes organisations fusionnèrent sous la raison sociale „Siemens-Schuckert-Werke". ayant un capital de 112.000.000 frs. inaugurant ainsi, comme la plus grande des sociétés anonymes, une nouvelle époque d'activité sur ce terrain.

Cette grande entreprise emploie dans ses usines plus de 20.000 ouvriers et tout le matériel nécéssaire aux installations éléctrotechniques y est fabriqué dans leur usine et fabriques de l'Allemagne. La société **S. S. W.** est représentée dans toutes les grandes villes du monde soit par des bureaux techniques propres, soit par des sociétés sœurs ou filles comme par ex. *la société roumaine d'éléctricite*, ce qui fait que son activité est universelle. Dû à ce fait, on trouve presque par tout des usines éléctriques pour force et lumière et avec de nombreux travaux éxecutés par cette société dont plusieurs constructions sont brévétées, elle donna des solutions pratiques à l'emploie de l'électricité dans toutes les branches techniques et industrielles. Paralelement à son activité universelle, les représentances de ces deux sociétés, avant leur fusion, vers la fin du siècle passé et après leur fusion, au commençement de ce siècle,

la Société roumaine d'électricite la représentante de la société „S. S. W", a déployé et deploie en Roumanie une activité correspondente. C'est ainsi qu'en Roumanie la société S. S. W. a pris une place importante sur le terrain de l'éléctrotechnique, dont parmi il suffit de citer l'importante usine qu'elle installa a Iassy; ensuite comme preuve de la compétence de cette société on peut citer l'usine et les instalations électriques de l'Exposition générale roumaine de 1906 executées dans le court delai de temps de 6 mois et pour les quelles on lui décérna le diplome d'honneur et la médaille d'or.

Actuellement la société *Siemens-Schuckert,* au nom et pour le „grand groupe constructeur allemand", éxécute au compte de la Compagnie de gaz et éléctricité de Bucarest, l'usine et les installations éléctriques de la ville de Bucarest, dont l'exploitation sera inaugurée cette année.

Une place principale revient aussi à **l'Allgemeine Electricitäts Gesellschaft** de Berlin qui a une représentance à Bucarest depuis 1887, dirigée par l'ingénieur S. Marcu et qui a formé dans le pays la Société générale roumaine d'électricité par actions. Son siège est au palais de la fondation Charles 1er. La société de Bucarest est une filiale de celle de Berlin, au capital de 125.000.000 francs. Cette maison a exécuté les principales installations électriques telles que celles du théatre national de Bucarest, de Iassy, du chateau de Pelesch, de la poste centrale de Bucarest, du port de Constantza, les ateliers des C. F. R. de Iassy, etc.

La maison Saint Frères, succursale de la maison de Paris, créé à Bucarest en 1894, rue Sarindar No. 9 dirigée par Mr P. Henriot. La maison fait le commerce vente et location de sacs et bâches, très important dans ce pays agricole où les hangars font tant défaut. Les bureaux sont installés dans le local que la maison a fait con-

struire à côté du palais de l'Adevărul, et qu'elle doit déjà agrandir.

La maison a des succursales-depôts dans plusieures villes de la Roumanie.

La raison William Smith S-sor — rue Doamnei — fait le même commerce; la maison date de 1898 quand elle fut fondée par William Smith, fabricant à Dundee, en 1904 la maison passa à Mr Miron Goga qui la conduit.

Parmi les maisons d'articles de voyage, citons en première ligne la maison **Paul Milker,** située rue Sarindar 8. Elle fut fondée en 1853 par M. Iohan Milker qui vint à ce but de l'Allemagne. Après sa mort en 1863, son épouse Louise Milker lui succéda. Depuis 1878 cette fabrique est conduite par son fils l'actuel propriétaire Paul Milker. L'ancien local, devenant trop petit, vue les grandes demandes, M. P. Milker, fait actuellement bâtir un grand et beau magasin et fabrique dans la même rue au No. 12. Elle fournit la Cour Princière et les grandes maisons de Bucarest et du pays.



La maison Paul Milker.
rue Sărindar.

Parmi les horticulteurs citons **M. Jean Rothan** qui possède un superbe magasin de fleurs Place du Palais, et un jardin botanique qui lui fait honneur Bd. Pake, ayant une étendue de 15.000 m. de culture de fleurs et 20 serres de 4000 m. de surface, chauffées en parti de termosifones et en partie à la vapeur. Il est arrivé, dû sa grande clientèle à vendre pour 150.000 frs. de fleurs et plantes par an. Il a fourni l'Exposition nationale avec toutes les plantes, fleurs et arbres de l'interieur.

La raison D. Wormser — rue Carol No. 25 — est la principale pour les fournitures d'horlogerie, elle importe sa marchandise de Suisse et a été la première depuis 1878 à répandre cet article par la bonne qualité et le bon marché de ses produits, c'est elle qui a introduit les marques Oméga, Urania, Roskopf.

Il y a lieu de dire encore un mot relatif aux sociétés coopératives qui ont commencé à se former et dont les résultats satisfaisants sont un puissant encouragement à leur développement ; c'est surtout au point de vue alimentaire et **la Société „Mercur"** en est un frappant exemple, ainsi la vente dans le magasin de la Société placé rue Victoria et où se débitent tous les articles d'épicerie, coloniaux etc. a été en 1902—1903 de 518.430 frs. en 1903—1904 de 656.892 en 1905—1906 de 735.120 et en 1906—1907 de 1.061.990 frs. Cette société formée en 1899 distribue à ses actionnaires des dividendes de 12% et la marche florissante va toujours en progressant. Cette année elle a créé une succursale à Constantza.

La droguerie Economu & Zlatco — rue Șelari — fait depuis 1881 sous la raison Economu & C-nie le commerce de droguerie et articles coloniaux.

Plus ancienne (1855) est le commerce de pelleterie et fourrures des frères **B et M. Abramovici,,** rue Covaci, sous la raison **Simon Abramovici S-sor**.

La maison **Maurice Filip Lazar** médaillée à Londres et à Paris pour ses meubles est plus récenté 1892, ses magasins se trouvaient jadis au han Zlatar, où était aussi le ministère de la Justice, puis après la démolition du vieux han, les magasins furent transportés dans la maison Cretzulescu, rue Victoria.

M. Joseph, A. Arié fonde sous l'enseigne: **Arié** rue Academiei 3 en 1903 un magasin seul dans son genre, ayant pour bût de bruler et moudre le caffé. Cette opération se fait d'une manière très systematique à l'éléctricité.

Le caffé est ainsi vendu a sa nombreuse clientèle de Bucarest et toute la province.

La **droguerie centrale M. Stoenescu** rue Academiei est fondée par M. Stoenescu en 1891 ayant un capital de 25.000 frs.

M. Stoenescu à ouvert en 1881 une pharmacie dans la rue Mihai-Vodă qui existe aussi aujourd'hui et qui jouït d'une parfaite réputation. Les affaires de la droguerie, allant de jour en jour mieux, il fut forcé d'agrandire son magasin en 1902, lui donnant un aspect des plus modernes.

À la suite de sa mort en 1904, M. Th. D. Vasiliu pharmacien épousant la fille du défunt, les affaires sont confiées à celui-ci qui se constitue en société ayant un capital de 200.000 frs. et s'associe a M. I. Marculescu à qui il confie la direction du magasin, gardant pour soi l'administration.

La Centrala, rue Carol 62, magasin et fabrique de meubles, fut fondée en 1899 dans la rue Victoriei 7 par M. M. Dattelkremer. En 1904, à cause des proportions que prirent ses affaires, M. Dattelkremer fut forcé de demenager dans la rue Carol ses magasin, où il les agrandit et où il completta tout ce qu'on peut éxiger à un commerce pareil, en faisant à ce bût venire de l'étranger tout ce qui est de plus moderne et de plus chic dans ce genre.

La Droguerie Roman, située rue Stavropoleos No. 16 fut crée en 1902 dans un local situé dans l'ancien, Han-Zlatar. A la suite de la démolition de cette batisse, elle fut démenagée dans le local actuel, où dû à la direction de M. Miron Ciucianu très versé dans ces affaires, elle obtint une nombreuse clientelle jusque dans les plus eloignées localités du pays.

Une des anciennes industries du pays, c'est aussi *la fabrique d'ombrelles, parapluis, etc.* de **M. Giovani Gronda,** fondée en 1875 rue Gabroveni. Lors de sa fondation, tous les articles dépendant de cette branche, étaient importés; aujourd'hui tout y est fabriqué ici. Le maga-

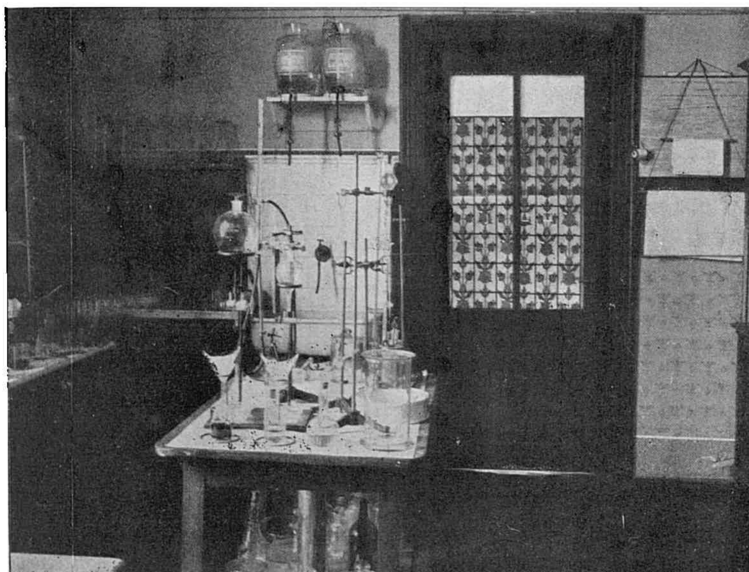
sin est situé rue Şelari 24, il est conduit par les fils Oreste et Ernest B. Gronda.

La fabrique de biscuits, patisserie et bombonerie fine **H. L. Kirsch,** rue Carol No. 68. — Fondée en 1865 par Mr Victor Unger dans le même local qu'aujourd'hui; la fabrique a commencé par produire du bon pain de luxe et des patisseries. En 1890, à la suite de la mort de V. Unger, l'établissement fut conduit par la veuve du défunt Margareta Unger jusqu'en 1896. En 1897; Mr H. F. Kirsch, comme successeur, ayant pris la diréction de cet ancien établissement l'agrandi. Il augmenta le nombre des ouvriers de 3 à 26. Mr. Kirsch a crée deux succursales, une dans la Calea Victoriei et une dans la rue I. C. Brătianu. Il est récompensé par une medaille d'or à l'Exposition Agraire, et diplome d'honneur à l'Exposition nationale de 1906. Mr. Kirsch est aussi chevalier de la Couronne de Roumanie.

La fabrique de charcuterie **„Leopold Paţac"**, est fondée en 1850 par le défunt Carol Paţac. En 1867, il installe un depôt pour la vente de ses produits dans la rue Carol 45.

M. Leopold Paţac fils, après avoir fait ses édudes à l'étranger et une pratique quelque temps à Vienne dans cette branche, commença en 1883 à seconder son père jusqu'en 1890, quand il prit la direction des affaires et en 1893 il fit à sa fabrique toutes les modifications demandées par çette industrie par rapport au temps moderne. M. L. Paţac est récompensé par la medaille d'or à l'Exposition de Paris 1877 et le grand prix à l'Exposition de Marseille.

Parmi les sociétés coopératives il faut mentionner celle de la **„Librăria Naţională"**. Elle fut crée en 1904. Le bût de la société est de réunir peu a peu tous les membres de l'enseignement pour ouvrir une librairie. Un capital de 40.000 frs. fut sitôt souscrit et la *librăria Naţională* a été ouverte dans la Calea Victoriei No. 47. Les affaires de la société ont fait beaucoup de progrès en peu de temps. Le capital a été augmenté dérnièrement a 100.000, et les dividendes distribués aux actionnaires ont été de 10%.



Une des salles du laboratoire du Dr. S. Robin.



La confiserie Ionescu.
Place St. Georges.



Le restaurant „Enesco & Andreescu".

Une des plus anciennes pharmacies de Bucarest c'est sans doute la pharmacie **„La Salvator"** fondée en 1813. Cette pharmacie fournissait dans le temps les cours princières. Elle passa à differents propriètaires et en 1888 elle était la propriété de M. S. Pascal qui la conduisit jusqu'en 1903. Aujourd'hui elle est la propriété du jeune pharmacien Const. Chihăescu, ancien interne des hopitaux, qui pérmua le local dans la Calea Victoriei. C'est une des plus réputées de Bucarest.

Le laboratoire de bactéorologie, microscopie et chimie du **dorteur S. Robin,** situé dans la rue I. C.-Bratiano 5, est une des premières institutions de ce genre du pays, et par son installation peut être considéré au même niveau de ceux similaires de l'étranger. Il possède une section pour les travaux de chimie clinique, une de bactéorologie et une section de microscopie et anathomie pathologique. C'est dans cette section qu'on prépare le *„Bacillus typhi murium"* destiné à la destruction des souris.

Parmi les établissements de bains, il est juste de mentionner celui **du docteur Erdreich,** situé sur le boulevard Carol, coin rue Italiană. Cet établissement fut fondé d'abord en 1880 par une association de médecins dont: les d-rs Marcovici, Severeanu, Stoicescu, Leonte, Istrati, Clement et autres dans un local loué dans la rue Vestei 6. Ce n'est qu'en 1888 que l'établissement passa dans la possésion du docteur Erdreich, qui en 1904 fit bâtire un institut spécial dans la rue Italiană muni de tout le confort éxigé et comprenant en dehors des bains systematiques, une section d'hydrotéraple, massage et éléctricité.

Baia centrală, Strada Enei No. 11. — Hors les bains hygiéniques de premier ordre, comme: bains de vapeur, bains de luxe et de piscine; cet établisement possède un institut médical d'Agents physiques avec Hydrothèrapie complète.

L'instruction privée est assez bien représentée à Bucarest, par nombreux pensionnats et instituts particuliers

de filles ou de garçons. L'espace ne nous permet de mentionner que quelques uns, dont:

Le pensionnat de garçons **Schevitz-Thierin** situé rue Scaune, est un des plus anciens et réputé dans le pays dû à l'installation moderne, au confort, au soin et à l'éducation et instruction qu'on y donne aux enfants.

L'institut de garçons, de **M. Virgil Popescu** situé rue Armeană, gagne jour par jour une réputation des plus sérieuses. Bien aménagé, installé dans un local propre, il fait la tranquilité des parents qui y confient leurs enfants, par l'interêt que Mr V. Popescu un proffesseur érudit met pour l'éducation des enfants qui lui sont confiés.



L'institut Virgil Popescu.
rue Armeană.

Parmi les maisons d'instruments de musique, la **maison N. Mischonzniky** rue I. C. Bratianu No. 7 fondée en 1887 auparavant rue Lipscani, appréciée pour ses instruments, fournisseuse de la Cour royale et qui a obtenu à l'Exposition une médaille d'or, a une sucursale à Crajova et représente des grandes maisons de musique de l'étranger.

S. M. la Reine et S. A. R. la Princesse y ont achété cette année des pianos „Jules Bluthner" qui font le renom de cette maison. Le pavillon de M. Mischonzniky à l'exposition, était une des atractions des visiteurs. Il y organisa un concert au profit de la „Vatra Luminoasă", qui donna un bénéfice de 3600 frs.

Une vieille maison de fourrures et dérivés qui date de 1847 lorsqu'elles fut fondée par **B et A David** en Moldavie à Fălticeni, étendit depuis des affaires et eut des succursales dans tout le pays. En 1878 elle établit une filiale à Bucarest rue Covaci No. 9 et 11 où elle existe

encore aujourd'hui conduite par son propriétaire Isidor B' David, fournisseur de la cour royale. Ses produits ont obtenu la medaille d'or à Paris en 1900. La maison exporte ses fourures en Russie, Allemagne et Autriche-Hongrie.

Citons encore parmi les drogucries, **la droguerie Diamandi** située place Sf. Georges, très conue surtout par une eau de cologne spéciale qui obtint le grand prix à l'Exposition internationale d'hygiène de paris 1907.

Mentionnons encore **la maison Carniol fils** fondée en 1828 rue Carol ancienne fabrique d'estampilles en caoutchouc, en métal et autres articles de cette branche qui fut la première a introduire cette industrie dans le pays.

Bucarest ne manque pas aussi de jolis locaux de brasseries qui attirent l'attention même des étrangers. Digne de toute l'attention est le local de brasserie **„Carul cu bere"** des frères Mircea. M. I. Mircea, originaire de Braşov, ouvrit en 1886 dans l'ancien Hanu-Zlătari une modeste brasserie sous le même nom. Celui-ci mourut très jeune, mais laissa à ses frères Nicolas, Ignatie et Victor le fondement déjà placé du magnifique local qui est aujourd'hui le fameux *„Carul cu bere"* où on sert la bonne bière speciale de la fabrique Bragadiru et qui attire tant de monde.



„Carul cu bere".

Parmi les grandes confiseries de Bucarest bien connues par le monde sélecte, on doit aussi assez d'éloges à la confiserie **N. Ionescu** située dans la place Sf. Georges.

Conduite avec beaucoup de compétence par son patron N. Ionescu, un très actif homme du métier, elle est arrivée a être la fournisseuse de

la Cour royale, et les petits princes se font un plaisir de visiter de temps en temps cette confiserie où il font des provisions.

Parmi les principaux restaurants de Bucarest il convient de citer celui de M. **Iordache N. Ionescu**, situé rue Covaci 3, fondé en 1859 par le défunt C. I. Ionescu qui commença par ouvrire une toute petite boutique où on servait les rénomés *„fleici et mititei“* arrosés de délicieux vins et qui faisait le délice même du monde plus sélecte de ce temps· Les affaires allèrent bon train et en 1875, à la suite de la retraite de l'affaire de C. I. Ionescu, son neveu Iordachi Ionescu lui succéda qui en 1880 construisit sur le même emplaçement le magnifique local qu'on voit encore aujourd'hui. En 1890, Iordache Ionescu attacha à ses affaires, son cousin Eleuterie Ionescu ainsi que la raison sociale devint Iordache N. Ionescu & C-ie. A partire de cette date, dû au nouveau associé, les affaires prirent de plus grandes proportions, ainsi qu'en 1903, lors de la mort de Iordache Ionescu son associé, son cousin Eleuterie Ionescu lui succedant, continua les affaires sous la même raison d'une manière que pas seulement le monde du pays, mais même celui de l'étranger connait le renom du restaurant Iordache N. Ionescu.

Très connu et bien réputé est aussi le **restaurant Enescu & Andreescu.** Crée en 1887, dans la rue Sf. Ionică dérière le Palais Royale, bien situé comme emplacement, au centre de la ville, le réstaurant Enescu & Andreescu, dû au soin minutieux, à la proprété et à l'art culinaire que mirent les patrons de ce restaurant, en peu de temps il gagna un renom qui fit que le meilleur monde de la province et de la Capitale amateur d'une propre et soignée cuisine s'y donna rendez-vous; on y mange de bon apetit et on en part tout satisfait. La clientèle du local, devenant de plus en plus nombreuse, les patrons eurent la fameuse idée d'aménager le local voisin de l'ancienne maison Olbrich en 1905, et d'y aranger une splendide et som-

ptueuse sale de restaurant digne d'un vrai confort et propreté moderne, ce qui lui créa un renom qui passe au delàs de nos frontières.

Le sanatorium du Docteur Gérota. — Depuis longtemps le monde de la province et celui de la Capitale sentait le manque d'une maison de santé pour le traitement des maladies chirurgicales et les accouchements.

Ceux qui existent manquent de confort et de toutes les modifications apportées par la science des temps modernes.

Ces considérations décidérent l'éminent chirurgien et accoucheur Docteur Gérota, de prendre à sa charge de faire construire une imposante batisse sur le boulevard Ferdinand No. 48 qu'il aménagea pour un sanatorium prévu de toutes les exigences de la science moderne.

Bâti sur un emplacement étendu de 1.000 m.c. dans un quartier haut et très sain, rien n'y manque pour le but dont il fut construit.

L'édifice se compose, d'un corp principal et quatre autres pour les dépendences. Le tout est entouré d'un jardin et cour d'apreuprès 2.300 m.c. ayant deux entrées, dont l'une donnant sur le boulevard Ferdinand et l'autre sur la rue Străbună.

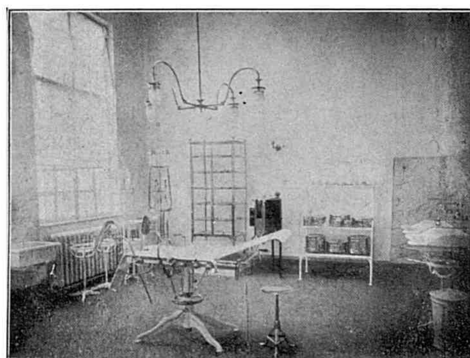
Le corp principal est composé d'un parterre et un étage, comprenant 46 pièces dont 23 pour les malades et le reste déstiné aux salles d'opérations, laboratoires, personel, etc. Une chambre spécialement aménagée ,est destinée aux examens aux rayons Roentgen. Salle de pansements et opérations septiques et aseptiques, de sterélization, salle d'accouchements, laboratoire, reserve, salle d'attente, de lecture etc., enfin rien n'y manque.

Pas seulement au local, mais même à l'ameublement et à la construction interne, on donna un soin distingué, en les metant en accord tant avec la science, qu'avec l'intérêt pratique et hygienique du malade.

Les chambres des malades ayant un cubage d'air



Le sanatorium du Dr. Gerota.
Bd. Ferdinand.



La salle d'opérations au sanatorium du Dr. Gerota.

suffisant, sont prévues de ventilations. L'échaufage y est fait par calorifère à vapeurs à petite pression. L'éclairage est fait au gaz et à l'éléctricité.

Dans les dépendences un pavillon séparé est aménagé pour les malades qui doivent être isolés. Une étuve systematique pour desinfecter le linge et les vêtements, blanchisserie, cuisine, chambre mortuaire etc.

Le service médical y est fait par le chirurgien chef dr. Gerota, professeur à la Faculté de médicine, chirurgien de l'hôpital Brancovan et professeur d'anatomie à l'école des beaux arts, et par un médicin adjoint et un interne qui habite dans le local et une sage-femme.

CHAPITRE XVI

L'EXPOSITION

Les quarante ans de règne de Sa Majésté le Roi Charles I, ne pouvaient être mieux célébrés que par une exposition nationale ayant pour but de présenter les progrès réalisés par la Roumanie pendant cette période; ce beau projet conçu déjà en 1903 n'est entré en voie de réalisation qu'une année avant la date fixée dans un temps extrémement court grâce à l'activité infatigable et à l'organisation de Mr le docteur Istrati qui avait déjà fait ses preuves en organisant deux autres expositions; celle-ci qui devait les éclipser toutes, a pu être terminée à temps. Sur un terrain accidenté marécageux el qu'il a fallu niveler, on a vu surgir comme par enchantement des palais d'une blancheur féerique, des pavillons d'une originalité pittoresque, des édifices destinés à devenir des musées, une église rappellant la plus belle époque de l'architecture roumaine, une restauration de l'ancienne forteresse de Vlad Ţepeş, de grandes arènes devant servir aux festivités populaires, des installations techniques pour demontrer le fonctionnement des sondes à pétrole et toutes ces merveilles groupées, alignées, ou étajées dans un grand parc ou naguère il n'y avait ni arbres, ni lacs, ni étangs ni cascades.

Mais sur ce point laissons parler les chiffres. Sur une surface de 360.000 mètres carrés on a du pour modeler

le terrain d'après le plan, déplacer 575.246 mètres cubes de terre. Les constructions provisoires et définitives occupaient une superficie de 40.000 mètres carrés, le cubaje des murs dépasse 15.006 mètres pour les plantations on à transporté 4.000 grands arbres et plus de 90.000 sapins et autres essences forestières.

Les avenues et les chemins occupent plus de 100.000 mètres carrès, les pelouses 98.000 et les parterres de fleurs 9.000 carrés, les conduites pour l'eclairaje électrique ont une longeur de 34.000 mètres liniaires, les cables électriques 45.000 mètres, pour 215 lampes à arcs et 5.200 lampes à incandescence alimentées par 4 moteurs de 680 chevaux vapeur, or toutes ces installations et tous ces travaux ont été exécutés en moins d'un an.

Le commissariat général avait dès le principe fixé dans son programme que même comme aspect exterieur l'eposition devrait avoir un cachet absolument roumain. C'est pourquoi elle n'a admis comme place que de constructions conçues dans le style national du pays et il faut reconnaitre que les architectes s'en sont tirés à leur honneur et ont démontré par là que le style roumain n'est pas seulemant applicable aux églises et aux maisons de campagne mais qu'il peut être employé en grand pour des édifices publics et des palais aux proportions considérables; il suffit de mentionner le pavillon royal avec les belles galeries en arcades trilobées rennaissance du monastère de Horezu, les pavillons de l'Industrie domestique et celui des Mines et des Carrières formant deux corps de bâtiments symétriques et rappellant le monastère de Neamtzu. De même pour les pavillons de l'Industrie de l'Agriculture et de la Régie des Tabacs on pourrait retrouver l'origine des différents motifs de l'architécture et de la décoration dans des monuments du passé. Sans mentionner tous les autres pavillons officiels tous construits d'après les mêmes principes, signalons encore, le palais des beaux arts qui a été d'emblée construit pour survivre à l'Expo-

sition comme Musée et la Koula qui est dans le même cas, reproduit comme extérieur et aménagement une de ces maisons forteresse comme en construisaient les boyards d'autre fois. Nous ne nous arreterons pas d'avantage à décrire les objets exposés dans ces divers bâtiments improvisés ou objectifs attendu que le catalogue officiel en existe. Bornons nous à dire en résumé, qu'ils renfermaient comme la dit S. M. le Roi, dans le discours d'ouverture du 7 Juin, — des témoignages de toutes les manifestations de la culture et de l'activité nationale depuis la charrue traditionnelle, jusqu'aux créations récentes de la grande et de la petite industrie, nous montrant clairement les progrès réalisés depuis que nous avons dirigé nos efforts vers une mise en valeur plus intelligente de nos ressources. Nous avons déjà rappellé plus haut que l'exposition jubilaire a donné à la nation roumaine l'occasion de prendre conscience d'elle même de se rendre compte des progrès réalisés et de ceux qui lui restent encore à accomplir. Elle a procuré aux nombreux étrangers qui sont venus la visiter l'occasion de constater avec quelle rapidité notre pays a marché vers la civilisation. Enfin a servi de centre d'attraction et de ralliement à tous les roumains des pays circonvoisins de partout.

De Transylvanie, du Banat de la Bucovine de la Macédoine et de la Béssarabie; ils sont venus saluer les succès de leur frères du royaume, ils ont vus dans cette exposition jubilaire avec un légitime orgeuil comme une glorification de leur race et de leur génie. Il va sans dire que l'on a fêté leur venue par des réceptions et des festivités qui pour la plus part ont eu lieu aux Arènes de l'Exposition. Ces visites n'ont pas manqué de resserer les liens de fraternité et de solidarité qui unissent tous les roumains.

— FIN —